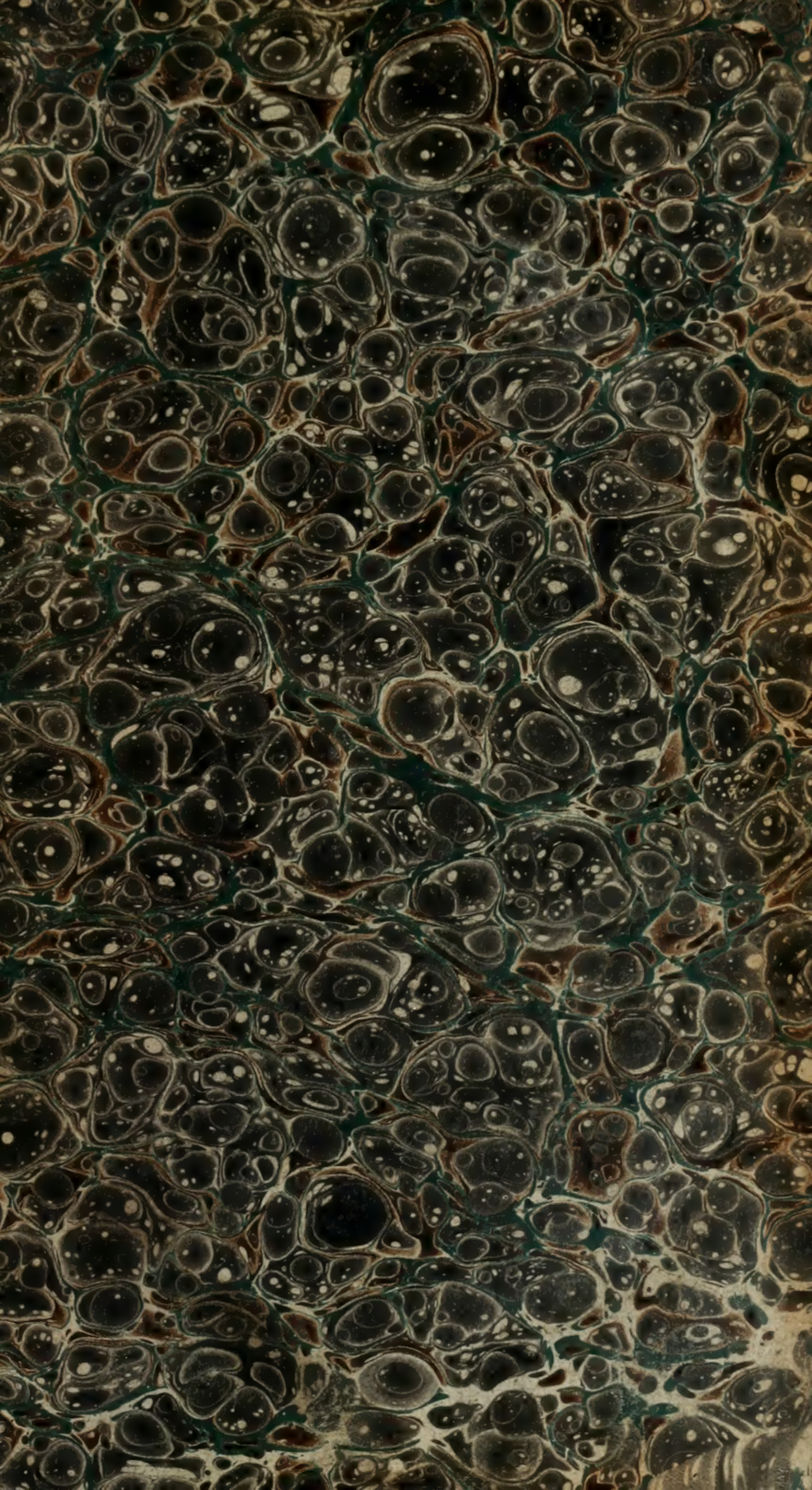
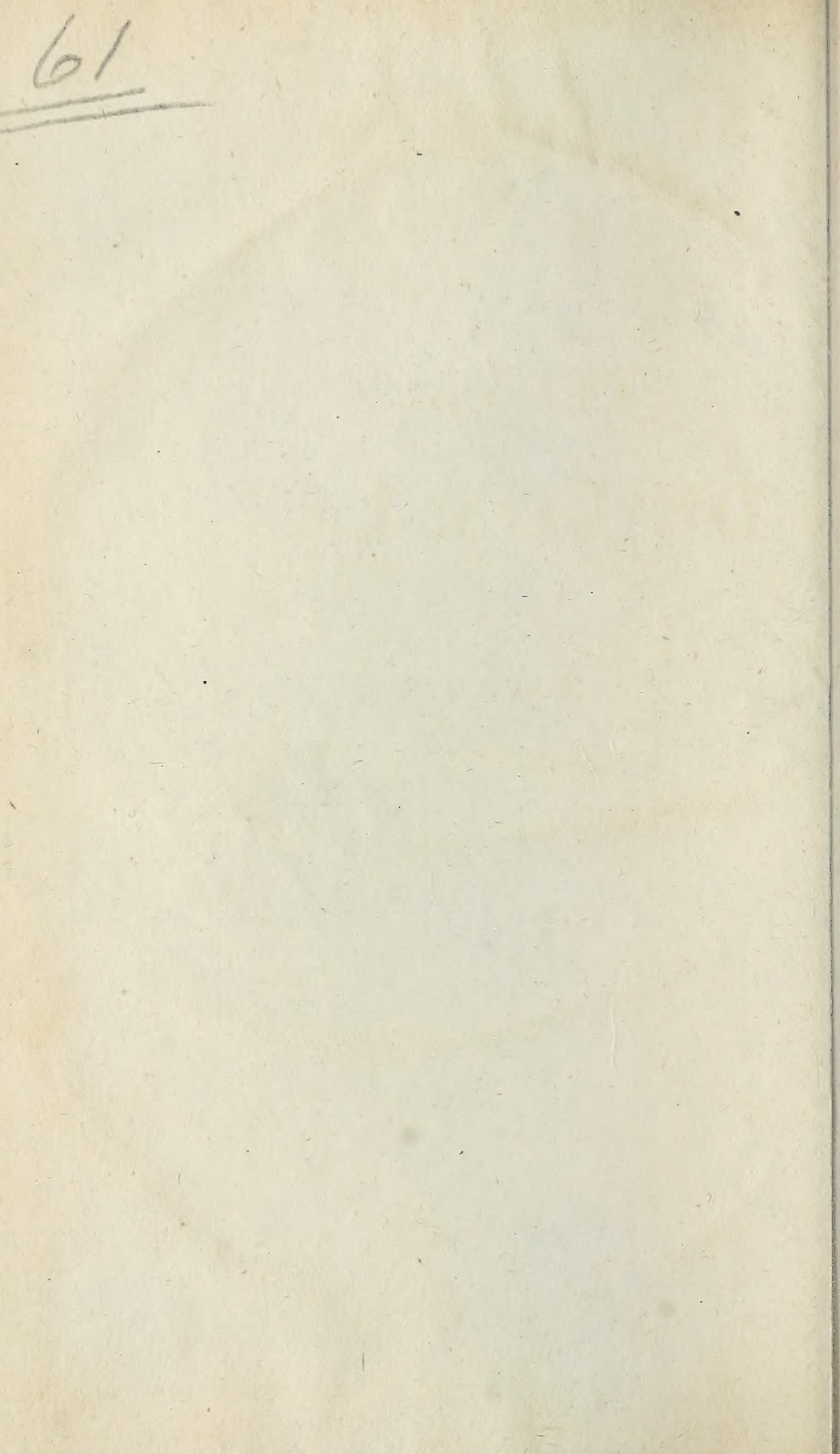
Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvresdebossue03boss




61

ŒUVRES

DE BOSSUET.

TOME III.

Se Trouve

A VERSAILLES,

LEBEL, Éditeur, imprimeur du Roi et de l'Évêché, rue Satory, n.° 122.

ET A PARIS,

CHEZ

LE NORMANT, imprimeur-libraire, rue de Seine, n.° 8;

PILLET, imprimeur-libraire, rue Christine, n.° 5;

BRUNOT-LABBE, libraire, quai des Augustins, n.° 33;

BLAISE, libraire, quai des Augustins, n.° 61;

LE CLÈRE, libraire, quai des Augustins, n.° 51;

BOSSANGE ET MASSON, imprimeurs-libraires, rue de Tournon;

RENOUARD, libraire, rue Saint-André-des-Arts;

TREUTTEL ET VURTS, libraires, rue de Bourbon;

FOUCAULT, libraire, quai des Augustins, n.° 17;

AUDOT, libraire, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n.° 18.

Csp

ŒUVRES
DE BOSSUET,

ÉVÊQUE DE MEAUX,

REVUES SUR LES MANUSCRITS ORIGINAUX,

ET LES ÉDITIONS LES PLUS CORRECTES.

TOME III.



A VERSAILLES,

DE L'IMPRIMERIE DE J. A. LEBEL,

IMPRIMEUR DU ROI.

1815.

CAP
BX
890
.B675
1815
v. 3

EXPLICATION

DE LA

PROPHÉTIE D'ISAÏE,

SUR L'ENFANTEMENT DE LA S.[te] VIERGE,

ET

DU PSAUME XXI.

AVERTISSEMENT.

Pendant que je m'occupois à découvrir les erreurs des critiques judaïsans, je sentois mon esprit ému en soi-même, en voyant des chrétiens, et des chrétiens savans qui sembloient même zélés pour la religion, au lieu de travailler, comme ils le devoient, à l'édification de la foi, employer toute leur subtilité à éluder les prophéties sur lesquelles elle est appuyée ; et plus dangereux que les rabbins, leur fournir des armes pour combattre les apôtres et Jésus-Christ même. Les sociniens avoient ouvert cette dispute, et la licence augmentoit tous les jours. Il me paroissoit qu'une courte interprétation de quelques anciennes prophéties pouvoit être un remède aussi abrégé qu'efficace contre un si grand mal : et alors il arriva qu'un de mes amis m'ayant proposé ses difficultés sur la prédiction d'Isaïe, où l'enfantement d'une vierge étoit expliqué, j'avois tâché d'y répondre avec toute la netteté et toute la précision possible, et néanmoins en faisant sentir la force des preuves de la mission de Jésus-Christ, et un caractère certain de sa divinité.

En même temps je me souvenois d'avoir prêché, il y a deux ans, une Explication du Psaume xxi, où j'avois démontré d'une manière sensible à toute ame fidèle, la passion, le crucifiement, la résurrection

de notre Sauveur, et sa gloire qui devoit paroître dans la conversion des Gentils.

Je me sentois aussi sollicité, durant une convalescence qui ne me permettoit pas tout-à-fait l'usage de mes réflexions, d'entretenir mon esprit de saintes pensées, capables de le soutenir; et c'est ce qui a produit ces petits écrits.

Dieu ayant mis dans le cœur de plusieurs personnes pieuses d'en demander des copies, on a eu plutôt fait de les imprimer, et les voilà tels qu'ils sont sortis d'une étude qui n'a rien eu de pénible. Qui sait si Dieu ne voudra pas se servir de cet exemple, pour exciter des mains plus habiles à donner de pareils ouvrages à l'édification publique, et apprendre aux chrétiens, non pas à disputer contre les Juifs, ce qui ne produit que de sèches altercations, mais à poser solidement les principes de la foi; afin que la tentation venant peut-être dans la suite à s'élever par les discours des libertins, aussi remplis d'ignorance que d'inconsidération, elle se trouve heureusement prévenue par une doctrine établie sur la pierre, qui empêche non-seulement les orages et les tempêtes, mais encore qui déracine jusqu'aux moindres doutes; et que nous marchions d'un pas ferme, comme ont fait nos pères, sur le fondement des apôtres et des prophètes?

EXPLICATION

EXPLICATION

DE LA

PROPHÉTIE D'ISAÏE,

SUR L'ENFANTEMENT DE LA SAINTE VIERGE,

Isaïe, chap. VII, ℣. 14.

On expose la difficulté, et on y répond : Que c'étoit un des caractères du Messie, de naître d'une vierge ; et qu'il devoit être connu en son temps : que le Sauveur des hommes est le vrai Emmanuel.

Voici d'abord la difficulté, telle qu'elle me fut proposée dans une lettre du 17 septembre 1703, à l'occasion de ma *Dissertation sur Grotius,* où je découvre en particulier les erreurs de ce critique contre les prophètes qui ont prédit Jésus-Christ.

DIFFICULTÉ.

Ecce Virgo concipiet, et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel : *Une Vierge concevra et enfantera un fils, et il sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire, Dieu avec nous.* Is. VII, 14. Matth. I, 23.

Cette prophétie n'a pu donner aux Juifs aucune lumière pour connoître que Jésus-Christ fût le Messie; au contraire, elle a dû leur faire croire qu'il ne l'étoit pas.

Donc saint Matthieu n'a pas dû l'alléguer comme prophétie : donc ce n'en est pas une.

Je prouve ma proposition.

Selon la prophétie, le Messie doit naître d'une vierge : les Juifs voient Jésus-Christ, fils d'une femme

mariée, sans avoir aucun moyen de juger qu'elle est vierge.

Le Messie doit s'appeler Emmanuel : Jésus-Christ a un autre nom.

Donc, les Juifs ont eu raison de croire, aux termes de cette prophétie, que Jésus-Christ, fils de Marie, femme de Joseph, n'étoit pas le Messie.

RÉPONSE.

PREMIÈRE LETTRE.

Quand on dit que la virginité de la sainte Vierge est donnée en signe prophétique aux Juifs, on voit bien que l'intention n'est pas de dire que ce doit être une preuve dans le moment, et que tous les Juifs fussent obligés de reconnoître d'abord, ni qu'on pût jamais connoître, par aucune marque extérieure et sensible, qu'elle eût conçu étant vierge, ou à la manière ordinaire : un sentiment si grossier ne peut pas entrer dans l'esprit d'un homme. Le dessein d'Isaïe est de marquer en général, par la propriété du terme dont il se sert, qu'un des caractères du Messie, c'est d'être fils d'une vierge : ce qui est si particulier à Jésus-Christ, que jamais autre que lui ne s'est donné cette gloire. Car de qui a-t-on jamais prêché qu'il ait été conçu du Saint-Esprit, et qu'il soit né d'une vierge ? Qui est-ce qui s'est jamais glorifié qu'un ange ait annoncé cette naissance virginale, ni qu'une vierge, en consentant à ce mystère, ait été remplie du Saint-Esprit, et couverte

de la vertu du Très-haut ? On n'avoit pas même encore seulement imaginé une si grande merveille.

Les preuves indicatives de la venue du Messie devoient être distribuées de manière qu'elles fussent connues chacune en leur temps. Celle-ci a été révélée, quand et à qui il a fallu : la sainte Vierge l'a sue d'abord; quelque temps après, saint Joseph, son mari, l'a apprise du ciel, et l'a crue, lui qui y avoit le plus d'intérêt : saint Matthieu la rapporte comme une vérité déjà révélée à toute l'Eglise; et maintenant, après la prédication de l'Evangile, Jésus-Christ demeure le seul honoré de ce titre de fils d'une vierge, sans que ses plus grands ennemis, tel qu'étoit un Mahomet, aient osé seulement le contester.

C'est donc ainsi que la virginité de Marie, en tant qu'elle a été prêchée et reconnue par tout l'univers, est un signe qui ne doit laisser aux Juifs aucun doute du Christ : c'est d'elle que devoit naître le vrai Emmanuel, Dieu avec nous, vrai Dieu et vrai homme, qui nous a éternellement réunis à Dieu : et c'est la vraie signification du nom de Jésus, c'est-à-dire, du Sauveur, venu au monde pour en ôter le péché, qui seul nous séparoit d'avec Dieu.

Au reste, Monsieur, ce n'étoit pas le dessein de l'ouvrage dont vous m'écrivez, d'expliquer le fond des prophéties; puisque même je me suis assez étendu sur cette matière dans la seconde partie du *Discours sur l'Histoire universelle*, où j'ai déduit dans un ordre historique toutes les preuves de fait qui démontrent que les écritures de l'ancien et du nouveau Testament, sont vraiment un livre prophétique; principalement en ce qui regarde la venue actuelle

du Christ, dont toutes les circonstances, et le temps même de leur accomplissement, sont si évidemment marqués, tant de siècles auparavant qu'il ait paru sur la terre.

Vous n'avez qu'à lire à votre loisir mes Commentaires sur les Pseaumes, et ce que j'ai écrit à la suite des Livres de Salomon, dans la Dissertation qui a pour titre : *Supplenda in Psalmos* (1); pour y apprendre que David est un véritable évangéliste, qui a vu manifestement toutes les merveilles de Jésus-Christ, c'est-à-dire, sa divinité, sa génération éternelle, son sacerdoce, et jusqu'aux moindres circonstances de sa passion et de sa résurrection. La vocation des Gentils et la réprobation des Juifs sont choses si publiques et si authentiques, qu'il faut être aveugle pour ne les voir pas comme les marques infaillibles du Messie actuellement venu au monde.

Et quand il s'en faudroit tenir à mon dernier ouvrage, Grotius n'y est-il pas convaincu d'avoir falsifié les prophéties, en disant que ce qui se trouve clairement écrit dans le livre de la Sagesse, sur la passion du Sauveur (2), a été ajouté après coup par les chrétiens : comme aussi ce qui est dit dans l'Ecclésiastique, qui regarde manifestement la personne du Fils de Dieu : *Invocavi Dominum patrem Domini mei* (3); *j'ai invoqué le Seigneur, père de mon Seigneur*; ce que le même Grotius ose encore rejeter comme supposé par les chrétiens, quoiqu'il n'appuie pas ces deux prétendues suppositions de la moindre conjecture; ce qui montre plus clair que

(1) Elle se trouve à la fin du tome I. — (2) *Sap.* II. 12, 13, 14, *etc.* — (3) *Eccli.* LI, 14.

le jour, un esprit ennemi des prophéties, et qui ne tend qu'à secouer le joug de la vérité (1).

Voilà ce que Dieu m'a donné pour vous, sur votre dernière lettre : je vous en fais part, quoique je sache que votre foi n'a pas besoin de cette instruction ; mais je ne puis m'empêcher de déplorer avec vous cet esprit d'incrédulité qui se trouve en effet dans les chrétiens, vous exhortant de tout mon cœur à inspirer à tout le monde dans l'occasion, le désir d'apprendre ce qui en effet est pour eux la vie éternelle.

Signé † J. Bénigne, évêque de Meaux.

A Paris, le premier octobre 1703.

DEUXIÈME LETTRE.

SUR LA MÊME DIFFICULTÉ.

Et sur quelques réflexions dont on la soutient ; où il est prouvé que Jésus-Christ a d'abord autorisé sa mission par ses miracles : que la plupart des prophéties n'étoient pas connues durant sa vie ; que celle de l'enfantement virginal est de ce nombre ; que plusieurs de ses disciples l'ont ignorée, et qu'il ne s'est pas pressé de les instruire sur ce point, non plus que sur beaucoup d'autres ; qu'il étoit du conseil de Dieu, que ce mystère s'accomplît sous le voile du mariage ; quelles ont été les dispositions de la divine Providence, pour préparer le monde à un si grand mystère.

J'ai, Monsieur, reçu votre lettre du 11 d'octobre, et j'ai vu celle de même date que vous écrivez à M.***, où vous le priez de me proposer une nouvelle difficulté, si toutefois elle est nouvelle : car pour moi,

(1) Voyez *Dissertat. sur Grotius*, n. v. *dans la seconde Instruction sur le nouveau Test. de Trévoux, ci-après*, tom. iv.

je crois y avoir déjà satisfait dans ma lettre précédente, en vous faisant observer que les preuves indicatives de la venue du Messie devoient être distribuées, de sorte qu'elles soient déclarées chacune en son temps ; ainsi qu'il ne faut pas trouver étrange, qu'elles ne pussent d'abord être toutes remarquées par les Juifs. L'on ne doit pas croire pour cela qu'il leur fût permis de tenir leur esprit en suspens sur la mission de Jésus-Christ ; puisqu'outre d'autres prophéties plus claires que le soleil qu'ils avoient devant les yeux, le Sauveur leur confirmoit sa venue par tant de miracles, qu'on ne pouvoit lui refuser sa créance sans une manifeste infidélité, comme il dit lui-même en ces termes : *Si je n'étois pas venu, si je ne leur avois point parlé, et que je n'eusse pas fait en leur présence des prodiges que nul autre n'a faits avant moi, ils n'auroient point de péché ; mais maintenant leur incrédulité n'a point d'excuse* (1). Ils devoient donc commencer par croire, et demeurer persuadés que le particulier des prophéties se découvriroit en son temps.

Par exemple, c'étoit une marque pour connoître le Christ, qu'il devoit convertir les Gentils. Mais encore que notre Seigneur défendît à ses apôtres *d'entrer dans la voie des Gentils, et de prêcher dans les villes de Samarie* (2), il ne falloit pas pour cela refuser de croire cette belle marque de sa venue : et au contraire, il falloit croire avec une ferme foi, que tout ce qui étoit prédit de Jésus-Christ, s'accompliroit l'un après l'autre, au temps et par les moyens destinés de Dieu. Jésus-Christ lui-même

(1) *Joan.* xv. 22. 24. — (2) *Matth.* x. 5.

avoit déclaré qu'il donneroit aux Juifs, dans sa résurrection, le signe du prophète Jonas (1). S'ensuit-il de là, qu'ils dussent demeurer en suspens jusqu'à ce qu'ils eussent vu l'accomplissement de ses paroles? point du tout; puisqu'ils devoient tenir pour certain que celui qui commandoit à la mer et aux tempêtes, qui guérissoit les aveugles-nés, qui avoit la clef de l'enfer et de la mort, tirant les morts du tombeau quatre jours après leur sépulture, lorsque déjà ils sentoient mauvais, et qui enfin se montroit le maître de toute la nature, étoit assez puissant pour accomplir tout ce qu'il avoit promis. Il étoit prédit bien clairement que le Christ naîtroit à Bethléem : plusieurs juifs ne savoient pas que Jésus-Christ y fût né; Philippe même, un de ses apôtres, semble l'avoir ignoré, lorsque l'indiquant à Nathanaël comme le Messie, il lui dit : *Nous avons trouvé Jésus, fils de Joseph de Nazareth* (2) : et Nathanaël lui ayant fait l'objection en ces termes : *Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth?* Philippe ne lui répond autre chose, sinon : *Venez, et voyez*, c'est-à-dire, reconnoissez par vous-même les merveilles qui vous convaincront qu'il est le Messie. Ainsi Jésus-Christ même ne se pressoit pas de les éclairer sur ce point. Et quand les pharisiens disoient à Nicodème, un des leurs : *Approfondissez les Ecritures, et reconnoissez que le prophète* (que nous attendons) *ne doit point venir de Galilée* (3); nous ne voyons pas que ce pharisien, quoique d'ailleurs affectionné à Jésus-Christ, eût rien à leur répondre, content de savoir en général, que *nul*

(1) *Matth.* XII. 39. 40. — (2) *Joan.* I. 45 *et* 46. — (3) *Ibid.* VII. 50. 52.

homme ne pouvoit faire les prodiges qu'il faisoit, si Dieu n'étoit avec lui (1). Bien plus, Jésus-Christ lui-même ne répondoit rien à ceux qui disoient *que le Christ devoit sortir de David, et de la ville de Bethléem* (2). Rien ne pressoit, et Jésus-Christ ayant par avance montré sa venue par les signes les plus authentiques, qui étoient les œuvres de son Père, c'est-à-dire, par le témoignage le plus éminent et le plus sublime que le ciel eût jamais pu donner à la terre, il avoit suffisamment fondé la foi qu'on devoit avoir à ses paroles, encore qu'on n'entendît pas quelques prophéties particulières : car c'étoit assez qu'on vît clairement que les merveilles qu'il opéroit, étoient une preuve certaine et plus que démonstrative de sa mission.

Au surplus, non-seulement l'accomplissement des prophéties, mais encore leur intelligence, avoit son temps : souvent elles s'accomplissoient aux yeux et entre les mains des apôtres mêmes, sans qu'ils s'en aperçussent, comme il est expressément marqué en deux endroits de saint Jean, c'est-à-dire, au chap. III, ℣. 22, et au chap. XII, ℣. 16, dans lequel il est marqué que les apôtres n'entendoient pas les prophéties qu'ils accomplissoient eux-mêmes.

Quand donc on dira que le signe de l'enfantement de la Vierge étoit un de ceux qui devoient être révélés des derniers, et que le commun du peuple, pour y faire l'attention convenable, avoit besoin d'être averti, comme il le fut par l'évangile de S. Matthieu, il n'y aura rien là d'extraordinaire, ni qui affoiblisse la preuve de la venue du Christ.

(1) *Joan.* III. 2. — (2) *Ibid.* VII. 42.

En effet, nous ne voyons pas dans tout l'Evangile, que les Juifs eussent la moindre attention à l'oracle d'Isaïe. Ils objectoient au Sauveur la prophétie de Michée sur la naissance du Christ en Bethléem; mais ils ne lui disent jamais un seul mot sur ce qu'il devoit naître d'une vierge, et il ne faut pas s'en étonner.

Car si les apôtres, après avoir conversé trois ans avec leur maître, eurent besoin qu'il *leur ouvrît le sens des Ecritures* pour être capables de l'entendre, comme il est porté dans saint Luc, ch. XXIV, ℣. 45, combien plus le commun du peuple avoit-il besoin qu'on lui montrât, comme au doigt, le sens de certaines prophéties plus enveloppées, que de lui-même il n'eût pas pu démêler dans les endroits où elles étoient insérées : et on doit toujours se souvenir que cette naissance virginale ne pouvant être connue par aucune marque sensible, ni autrement que par un témoignage divin, il falloit rendre ce témoignage authentique et irréprochable par une longue suite de tant de merveilles, que tous les esprits demeurassent convaincus de cette naissance, comme d'un caractère spécial, et digne de la personne seule du Messie.

Mais, dites-vous, ce n'est pas là votre peine : le fond de votre objection n'est pas seulement que la prophétie d'Isaïe n'éclaircissoit point les Juifs, mais encore qu'elle les aveugloit, et leur fournissoit un argument contre Jésus-Christ, auquel ils ne pouvoient trouver aucune réplique : puisqu'étant né d'une femme mariée, ils ne pouvoient croire raisonnablement autre chose, sinon qu'il étoit le fruit de

ce mariage : et par conséquent, dites-vous, ils ne pouvoient reconnoître notre Seigneur pour Messie, sans démentir le prophète : ce sont vos propres paroles.

Permettez-moi ici de vous demander si vous trouvez quelque part dans l'Evangile, que le peuple ou les pharisiens aient fait, ou insinué par le moindre mot cette objection à Jésus-Christ. Vous croyez la trouver en quelque façon dans un passage de saint Jean : mais nous démontrerons bientôt que ce passage n'a point de rapport à notre sujet, et je conclurai en attendant que vous ne devez pas attribuer aux Juifs une objection dont ils ne se sont jamais avisés.

Votre objection porte que c'eût été démentir la prophétie, de reconnoître pour vierge la mère du Sauveur, que l'on voyoit dans le mariage. Cela seroit vrai, s'il n'y avoit point de milieu entre être mariée et n'être pas vierge : car si, selon le prophète, Dieu pouvoit faire enfanter une vierge ; qui empêchoit qu'il n'opérât un si grand mystère sous le voile sacré du mariage? c'étoit au contraire ce que demandoit la convenance des conseils de Dieu, et l'ordre de sa sagesse aussi douce qu'efficace. Et après tout, s'il en faut venir à cette discussion, eût-ce été une œuvre convenable à Dieu, de donner en spectacle aux hommes une fille avec son enfant, pour être le scandale de toute la terre, le sujet de ses dérisions, et l'objet inévitable de ses calomnies? Quand elle auroit assuré qu'elle étoit vierge, sa parole particulière n'eût pas été un témoignage suffisant pour l'affermissement de la foi : il falloit que

la révélation d'un si grand mystère fût préparée par tous les miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres, avant qu'elle fût reçue avec une autorité digne de créance. Ainsi c'étoit un conseil digne de Dieu, de faire naître dans le mariage le fils de la Vierge, afin que sa naissance parût du moins honnête, jusqu'à ce que le temps fût venu de la faire paroître surnaturelle et divine.

Ce n'étoit donc pas, comme porte votre objection, démentir la prophétie, de reconnoître que notre Seigneur, fils d'une mère mariée, fût le Christ: Isaïe ayant bien dit que la mère du Christ seroit vierge, mais n'ayant dit nulle part que cette vierge ne seroit point mariée.

Dieu a dit précisément ce qu'il vouloit dire, et ce qui devoit arriver selon l'ordre de ses conseils éternels. C'est aussi ce qui convenoit à sa prescience : ainsi on ne sauroit trop remarquer qu'il a prononcé par son prophète, que cette mère seroit vierge, parce que c'étoit là ce qu'il vouloit, et ce qui en effet devoit arriver : mais par la même raison il n'a pas dit qu'elle ne seroit pas mariée; parce que ce n'étoit pas en cette matière qu'il avoit disposé les choses. D'où il s'ensuit, qu'on auroit tort de regarder comme incompatibles ces deux paroles, *vierge* et *mariée :* puisqu'au contraire, quelle que pût être cette vierge-mère, et dans quelque temps qu'elle pût venir, la convenance des conseils divins demandoit que ce mystère fût enveloppé sous la sainteté du mariage.

En effet, nous ne lisons pas que la sainte Vierge voulût passer pour autre chose que pour une femme

du commun, à qui rien n'étoit arrivé d'extraordinaire : elle-même elle appeloit saint Joseph père de Jésus-Christ, ce qu'aussi il étoit en un certain sens, par le soin qu'il en prenoit comme de son fils; c'est ce qui paroît dans ses paroles : *Votre père et moi affligés, vous cherchions parmi les troupes* (1) : pour montrer que saint Joseph, son époux, partageoit avec elle les inquiétudes que l'enfant leur avoit causées en se dérobant d'avec eux comme il avoit fait. Jésus-Christ lui-même avoit, pour ainsi parler, les oreilles rebattues de ce reproche : *N'est-ce pas là le fils de Joseph, cet artisan que nous connoissons; et comment ose-t-il dire qu'il est descendu du ciel* (2) ? Nous ne voyons pas que le Sauveur se soit mis en peine de les désabuser, ni de leur dire comment il étoit venu au monde : ce n'est pas qu'il ne le fît assez entendre, toutes les fois qu'il disoit qu'il venoit de Dieu, qu'il étoit descendu du ciel, et qu'il ne reconnoissoit d'autre père que Dieu même : mais pour dire en termes exprès, qu'il étoit fils d'une vierge, et que Joseph n'étoit pas son père, il ne l'a pas voulu faire; parce qu'il falloit qu'une vérité que le monde n'auroit pu porter, fût précédée par l'entière prédication de son Evangile.

Votre objection porte encore, que le mariage de la sainte Vierge étoit aux Juifs un argument auquel ils ne pouvoient trouver de réponse : vous en pourriez dire autant de la résurrection de notre Seigneur. Quand un homme est mort, il demeure mort; et l'on ne doit pas croire naturellement qu'il ressuscite, sans savoir d'ailleurs par des témoignages

(1) *Luc.* II. 48. — (2) *Matth.* XIII. 54, 55. *Marc.* VI. 3. *Joan.* VI. 42.

certains, qu'il est sorti du tombeau. Ainsi naturellement on doit croire que tout enfant a un père comme une mère, à moins que Dieu ne révèle expressément le contraire; ce qu'il peut faire également, soit que la mère soit mariée, soit qu'elle ne le soit pas : ainsi vous voyez que le mariage n'y fait rien, et que votre objection est vaine.

Il est vrai qu'on présume qu'un enfant qui est né dans le mariage en est sorti : mais si Dieu en a disposé autrement, et qu'il veuille faire prévenir par son Saint-Esprit, tout ce qui a coutume d'arriver parmi les hommes, qu'ont-ils à dire contre sa puissance? Saint Paul disoit autrefois au conseil des Juifs : *Vous semble-t-il incroyable que Dieu ressuscite les morts* (1)? pourquoi celui qui a donné une fois la vie, ne pourra-t-il pas la rendre à ceux qui l'auront perdue? On pourroit dire de même : Vous semble-t-il incroyable que Dieu fasse concevoir une vierge? ne tient-il pas réunie dans sa puissance toute la fécondité qu'il a distribuée entre les deux sexes? et ne peut-il pas suppléer, par son Saint-Esprit, tout ce qui auroit manqué aux forces de la nature? C'est ce qu'on ne peut nier sans erreur, quoiqu'on puisse bien l'ignorer, et même ne le pas croire, quand le temps n'est pas arrivé où Dieu le veut révéler expressément : ce qui paroît même dans l'apôtre saint Philippe, qui, comme nous avons vu, appelle Jésus-Christ tout court le fils de Joseph (2), quoiqu'en même temps il le reconnoisse hautement pour le Messie.

Vous croyez apercevoir votre objection dans ces

(1) *Act.* XXVI. 8. — (2) *Joan.* I. 45.

paroles des Juifs, en saint Jean, ch. VII. ℣. 27, où il est parlé de cette sorte : *Lorsque le Messie viendra, on ne saura d'où il est venu; mais pour celui-là, nous savons d'où il vient :* mais il est visible que cette peine des Juifs a un autre objet. Jésus-Christ devoit avoir deux naissances, l'une divine et éternelle, et l'autre humaine et dans le temps : cette première naissance devoit être inconnue aux hommes : de-là s'étoit répandu le bruit qu'on ne sauroit pas d'où le Messie devoit venir, ce qui donna lieu à l'objection des Juifs sur l'incertitude de l'origine du Messie. Mais pour concilier toutes choses, Jésus-Christ s'écria à haute voix : *Et vous savez qui je suis, et vous savez d'où je viens; et je ne suis pas venu de moi-même; mais celui qui m'a envoyé est véritable, et vous ne le connoissez pas* (1). Ainsi d'un côté vous me connoissez, et vous savez d'où je dois venir, puisqu'il vous a été révélé que je dois sortir du sang de David, et de Bethléem qui étoit sa ville : mais je vous suis inconnu en un autre sens; puisque, comme il dit ailleurs : *Vous ne connoissez ni moi ni mon Père* (2).

Il est vrai que les Juifs se trompoient encore en croyant Jésus-Christ le fils de Joseph, pour conclure de là que c'étoit un homme sans littérature, et sans aucun talent extraordinaire, qui aussi ne devoit pas se dire descendu du ciel (3); mais pour ce qui est d'induire que sa mère ne pût être vierge, parce qu'elle étoit mariée, nous avons déjà remarqué qu'il ne leur est jamais arrivé de faire ce raisonnement,

(1) *Joan.* VII. 28. — (2) VIII. 19. — (3) *Matth.* XIII. 54, 55, 56. *Joan.* VI. 41, 42. VII. 15.

ni de tourner en ce sens l'oracle d'Isaïe, qui n'avoit point parlé de cette sorte.

Concluons donc que le mariage de la sainte Vierge ne pouvoit être une preuve contre sa virginité; Dieu ayant révélé le contraire en cette occasion par des témoignages certains. Nous pourrions dire que le premier témoin étoit Marie elle-même, dont la pudeur et la vertu reconnues parloient pour son innocence. Afin d'accomplir la prédiction d'Isaïe, la première chose que Dieu devoit faire, étoit d'inspirer à celle qu'il avoit choisie, l'amour jusqu'alors inconnu de la virginité, et la volonté déterminée de la consacrer à Dieu. Marie avoit déjà reçu ce don de Dieu, quand l'ange lui vint annoncer qu'elle seroit la mère du Fils du Très-haut. Pour opérer en elle ce miracle, Dieu n'avoit pas besoin de son consentement; mais outre les autres raisons qu'il eut de le demander, s'il n'avoit envoyé son ange pour le recevoir, nous n'aurions jamais su cette haute résolution de la sainte Vierge, de ne se laisser approcher par aucun homme. Il lui fait donc proposer ce qu'il souhaitoit d'elle; et il juge digne d'être la mère de son Fils incarné, celle qui la première de toutes les femmes avoit conçu le dessein, et formé le vœu d'être vierge perpétuelle.

Mais il y a un second témoin de la pureté de Marie, qui est sans reproche; et c'est saint Joseph, que Dieu lui avoit donné pour mari; pour être non-seulement le gardien, mais encore le témoin non suspect d'une si grande merveille. Quand il s'aperçut qu'elle étoit enceinte, nous savons qu'il fut frappé

de l'état où il la trouva, et qu'il avoit pris des résolutions convenables à un homme sage : mais après tout, quoique la vertu de sa sainte épouse lui pût dire en sa faveur, pour modérer ses soupçons, il ne céda qu'à un avertissement du ciel, et le tendre amour qu'il montra toujours pour la mère et pour l'enfant, fut la preuve incontestable de la parfaite fidélité que la Vierge lui avoit gardée, dont aussi Dieu même lui étoit garant.

S'il faut ici rapporter les autres premiers témoins de la virginité de Marie, nous pouvons compter sainte Elisabeth, lorsqu'elle dit à la sainte Vierge : *Vous êtes bienheureuse d'avoir cru ; et tout ce qui vous a été dit de la part de Dieu, s'accomplira* (1) : une femme stérile qui avoit conçu par miracle, étoit un digne témoin d'une naissance virginale. Jean-Baptiste sentit l'effet de la présence de cette vierge-mère ; et il étoit convenable que le fils de la stérile rendît hommage au fils de la vierge.

Je donnerai encore pour témoin le saint vieillard Siméon, qui tenant l'enfant entre ses bras au jour qu'il fut présenté au temple (2), n'attribua qu'à Marie seule le coup de l'épée qui la devoit percer un jour, et la douleur maternelle qu'elle devoit sentir au pied de la croix.

Mais encore que Jésus-Christ attendant le temps convenable, comme nous l'avons remarqué, n'ait pas voulu exprimer en termes formels toute la merveille de sa naissance, il y préparoit les esprits toutes les fois qu'il disoit qu'il étoit descendu du ciel, qu'il

(1) *Luc.* I. 45. — (2) *Ibid.* II. 34, 35.

étoit

étoit né et sorti de Dieu, et ainsi du reste : ce qu'il n'auroit jamais fait, s'il étoit venu au monde à la façon ordinaire : de sorte que tous les miracles qu'il a opérés pour montrer que Dieu seul étoit son père, dans le fond sont confirmatifs de cette vérité, que Joseph ne le pouvoit être, et qu'il étoit né d'une vierge.

C'est ainsi que Dieu alloit disposant le monde à la claire intelligence de l'oracle d'Isaïe, qui est demeuré si propre à Jésus-Christ, que jamais il n'a été attribué à autre qu'à lui, et ne le peut jamais être, étant le seul dont on a dit, *qu'il a été conçu du Saint-Esprit, et qu'il est né d'une vierge* (1).

Il me resteroit à vous avertir qu'il seroit facile de vous prouver par les Pères, et surtout par S. Chrysostôme, principalement dans ses *Homélies de l'obscurité des prophéties* (2), et par saint Jérôme en divers endroits, la doctrine avancée dans cette lettre : mais je ne crois pas ce travail nécessaire, puisque la chose est si constante par les Ecritures. Au surplus, ne croyez pas, je vous prie, que cette réponse m'ait peiné dans l'obligation où je suis de ménager mes forces : au contraire, elle m'a donné une particulière consolation; et j'avoue que je suis bien aise de voir perpétuer dans l'Eglise la sainte coutume qui faisoit consulter les docteurs aux laïques, et aux femmes mêmes, sur l'intelligence des Ecritures. Je pourrois vous dire beaucoup d'autres choses sur cet endroit d'Isaïe; mais aujourd'hui il me suffit d'avoir satisfait à votre doute, et je consacre de tout mon cœur

(1) *Luc.* I. 31. 35. — (2) *OEuv. de S. Chrys. tom.* III. *à la fin.* (*Edit. Ben. tom.* VI. *et sur S. Matth. Homel.* IV. *et* V.)

cette explication véritable au fils de la Vierge, qui est Dieu béni aux siècles des siècles.

Pour ne finir pas comme un sermon, j'ajoute les assurances d'un attachement sincère.

Signé † J. Bénigne, évêque de Meaux.

A Paris, le 26 d'octobre 1703.

TROISIÈME LETTRE,

Qui contient l'explication à fond de la prédiction d'Isaïe, chap. vii, ℣. 14, *et* chap. ix, ℣. 6.

Puisque j'ai une fois commencé à glorifier le fils d'une vierge dans la prédiction d'Isaïe, j'en continuerai l'explication avec la grâce de Dieu, qui me le met dans l'esprit : et je vous l'adresse, Monsieur, comme à celui dont les lettres en ont été l'occasion.

Je dirai donc, avant toutes choses, qu'il n'y a rien de plus précis que les paroles du prophète pour signifier la vierge-mère; et je dirai en second lieu qu'elle ne peut être que la mère de Jésus-Christ.

Récitons d'abord la prophétie comme elle est dans saint Matthieu : *Une vierge concevra et enfantera un fils : et il sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire, Dieu avec nous* (1). Il faut soigneusement remarquer que l'évangéliste renferme toute la prophétie dans ces paroles. On pourroit traduire, et peut-être mieux : *la Vierge*, non pas une vierge indéfiniment, mais celle que Dieu avoit en vue, et qu'il vouloit montrer en esprit à son prophète. Quoi qu'il en soit, la version de l'évangéliste ne

(1) *Matth.* i. 23.

peut être suspecte aux Juifs, puisqu'il n'a fait que suivre celle des Septante, publiée plusieurs siècles avant Jésus-Christ, et par conséquent dans un temps où il ne s'agissoit d'autre chose que d'expliquer la vérité de l'Ecriture, selon que les esprits en étoient naturellement frappés. On sait que cette version étoit celle qu'on lisoit dans toutes les synagogues d'Asie, de Grèce et d'autres lieux infinis, où l'hébreu et le syrien n'étoient pas connus, et où néanmoins les synagogues mêmes de Jérusalem et de Syrie fréquentoient tous les jours; de sorte qu'elle étoit approuvée et reçue de tout le peuple de Dieu. On lit encore ici le même mot de *vierge* dans les anciennes paraphrases des Juifs, qu'ils appeloient *Targum*, dans celle d'Onkélos et dans celle de Jonathan, c'est-à-dire, dans leurs livres les plus authentiques, et où ils ont mieux conservé les traditions de leurs pères. Mais sans avoir besoin de nous arrêter à ces éruditions rabbiniques, il nous suffit que ce terme de *vierge* se soit trouvé si propre et si naturel en cet endroit, qu'il ne s'en est pas présenté d'autre à la pensée des Septante, c'est-à-dire, des interprètes reçus dans la nation; et que saint Matthieu n'ait pu rapporter cette prophétie, que de la seule version qui étoit alors en usage. Pour ce qui est des interprètes postérieurs à la venue de Jésus-Christ, comme Symmaque et Théodotion, qui ont tâché d'affoiblir la prophétie, on ne doit pas les écouter, puisqu'on sait que juifs eux-mêmes, ils n'ont fait leurs traductions, aussi bien qu'Aquila, que pour contredire les chrétiens et flatter l'incrédulité de leur nation.

Saint Jérôme remarque ici très-à-propos, que le mot hébreu est *alma*, qui signifie dans son origine *cachée, renfermée*, c'est-à-dire, non-seulement une fille, mais une fille comme recluse et inaccessible, à la manière d'une chose sacrée, dont il n'est pas permis d'approcher. C'est pourquoi nous voyons dans les Machabées (1), que, selon cette origine, les filles sont appelées *recluses, renfermées*, κατάκλεισοι. Aussi l'usage du mot *alma* est-il constant dans l'Ecriture pour signifier une vierge; et il ne s'y trouve jamais joint avec les termes de concevoir ou d'enfanter qu'en ce seul endroit : par conséquent ces deux mots de *vierge* et d'*enfantement*, sont mis là pour signifier un fait unique, et qui n'a point d'autre exemple que celui que nous propose la foi chrétienne.

Les Juifs disent qu'il n'y faut pas chercher tant de finesse, et que le prophète suppose que cette vierge qui devoit enfanter, cesseroit d'être vierge quand elle deviendroit mère. Mais qu'y auroit-il là d'extraordinaire, et qui méritât d'être donné par un prophète comme un fait singulier et prodigieux? c'est au contraire ce qui arrive à toutes les femmes; et toutes celles qui deviennent mères ont été premièrement vierges : de sorte que ces deux mots *vierge* et *portant un enfant dans son sein*, sont regardés naturellement comme incompatibles.

On demandera peut-être quelle preuve on a, que ce fils porté dans le sein d'une vierge, soit Jésus-Christ. Mais c'est ce qui n'a point de difficulté. Puisque d'un côté, celui qui sera le fils d'une vierge,

(1) *II. Mach.* III. 19.

n'ignorera point ce don de Dieu; et de l'autre, qu'on ne connoît que le seul Jésus-Christ à qui on ait appliqué ce titre de fils d'une vierge; Dieu n'ayant pas même voulu qu'il restât la moindre ambiguité dans cette application.

Les Juifs demandent à quel propos il seroit ici parlé de Jésus-Christ, et quel rapport pourroit avoir avec Achaz cet enfantement virginal, pour être donné en signe à ce roi, qui vivoit plus de sept cents ans auparavant. Mais cette nation aveugle, qui ne connoît pas les prérogatives du Christ qu'elle attend, a ignoré qu'il vient toujours à propos dans tout l'ancien Testament; puisqu'il devoit être la fin de la loi, et l'objet non-seulement de toutes les prophéties, mais encore de tous les événemens remarquables, qui ne sont qu'une figure des merveilles de son règne. Au surplus, qu'on parcoure toutes les prophéties, on trouvera que, non plus que celle-ci, la plupart ne paroissent pas avoir de liaison avec le reste du discours où elles sont insérées. David, dans le Psaume LXXI, ne vouloit parler d'abord que du règne de Salomon, qu'il avoit nommé son successeur : mais Dieu, quand il lui a plu, lui a élevé l'esprit, et l'a transporté au temps de celui que tous les rois et tous les Gentils devoient adorer, dont l'empire devoit s'étendre par toute la terre, qui étoit devant le soleil, et en qui toutes les nations de l'univers devoient être bénites; c'est-à-dire, Jésus-Christ, dont Salomon étoit une si noble figure. C'est pour la même raison qu'au Psaume XLIV, qui regarde directement le même Salomon, tout d'un coup il l'appelle Dieu, et l'oint par excellence; ce

qui ne peut convenir qu'à Jésus-Christ. Il en est de même des autres prophéties, où sans liaison avec la suite du discours, celui-là nous est annoncé, qui devoit être abreuvé de vinaigre [1], vendu trente deniers destinés à l'achat du champ d'un potier ou d'un sculpteur, monté sur un âne pour faire son entrée royale [2] : ainsi du reste, qui convient manifestement à Jésus-Christ seul. Il n'en étoit point parlé d'abord dans le prophète Michée : mais soudain il le voit sortir de la petite ville de Bethléem, comme chef du peuple d'Israël, dont il ajoute que la nativité étoit éternelle [3]. C'est ainsi que Dieu agit ordinairement dans les prophètes : et il leur fait mêler dans leurs discours Jésus-Christ si détaché de toute autre chose, qu'on voit bien qu'il n'y a point d'autre cause qui ait fait parler de lui si clairement en ces endroits, si ce n'est l'instinct du Saint-Esprit, qui souffle où il veut, et qui sait bien s'affranchir de toutes les règles des discours vulgaires.

S'il faut néanmoins marquer dans la prédiction d'Isaïe l'occasion qui le fait parler du fils de la vierge, il ne sera pas malaisé de la trouver. Il s'agissoit de Jérusalem délivrée des mains de Rasin, roi de Syrie, et de Phacée, fils de Romélie, roi d'Israël. Ce qu'il y eut de particulier dans cette délivrance, c'est que les enfans d'Isaïe furent donnés à tout le peuple comme un prodige qui leur pronostiquoit ce favorable événement, ainsi qu'il le marque lui-même en termes exprès dans le chap. VIII, ℣. 18 de sa prophétie : *Me voilà avec mes enfans*

(1) *Ps.* LXVIII. 22. — (2) *Zach.* XI. 12, 13, *et* IX. 9. *Joan.* XII. 14, 15. — (3) *Mich.* V. 2.

que le Seigneur m'a donnés, pour être un signe et un présage de l'avenir à Israël : In signum et portentum. C'est par la même raison qu'il est ordonné au chap. VII, ℣. 3, au même prophète, d'*aller à la rencontre d'Achaz avec son fils Jasub qui lui restoit,* (comme un gage des événemens favorables dont il avoit été le pronostic) pour lui annoncer avec lui la prompte défaite de ses ennemis. Il est aussi commandé au saint prophète de donner au fils de la *prophétesse* qu'il épousa dans les formes, un nom qui seroit le présage de ce succès avantageux (1).

A l'occasion de ces merveilleux enfans, il plaît à Dieu, dans le chap. IX, ℣. 6, de la même prophétie, de parler d'un autre enfant, qui, plus merveilleux que ceux du prophète, en ce qu'il étoit fils non-seulement d'une prophétesse, mais encore d'une vierge, devoit aussi présager une délivrance plus haute, c'est-à-dire, celle dont Jésus-Christ est le seul auteur. Aussi n'est-ce point à Achaz seul que Dieu a donné ce signe, que ce prince avoit même refusé de demander, *non petam :* c'est Dieu qui le donne de lui-même à toute la maison de David (2) : non point à Achaz, à qui il avoit dit : *Pete tibi : demande pour toi ;* mais à tout le peuple, *Dabo vobis signum ;* et à toute la maison de David, *Audite, domus David ;* de même que s'il leur eût dit : Si j'ai donné aux Juifs du temps d'Achaz les enfans d'Isaïe comme un Jasub, et comme celui qu'il a eu de la prophétesse, pour leur être un signe de délivrance, que ne devez-vous pas attendre du signe nouveau

(1) *Is.* VIII. 1, 2, 3. — (2) *Ibid.* VII. 11, 12, 13.

que je vous donne en la personne d'un enfant fils d'une vierge ?

C'est cet enfant que vous devez appeler Emmanuel, *Dieu avec nous :* non-seulement parce qu'il fera votre réconciliation avec Dieu ; mais encore parce qu'il sera un composé miraculeux de Dieu et de l'homme, en qui la divinité habitera corporellement.

C'est pourquoi bientôt après le prophète nous parlera d'*un petit enfant qui nous est né, et d'un fils qui nous a été donné, dont la principauté est sur ses épaules* (1) ; soit qu'il faille entendre la marque royale dont il seroit revêtu, comme qui diroit la pourpre parmi les Romains ; soit qu'avec les Pères nous devions entendre la croix que Jésus porta, et où, par une secrète inspiration, le titre de sa royauté devoit être écrit. Mais ce qu'ajoute le saint prophète est beaucoup plus remarquable, puisqu'il dit que cet enfant sera nommé *admirable, conseiller, Dieu, fort, le père du siècle futur, le prince de la paix ;* qu'il prendra sa place *dans le trône de David, où il établira la paix et la justice, et enfin qu'il l'affermira pour toute l'éternité.*

Voilà donc ce petit enfant auquel Isaïe donne six beaux noms, qui tous l'élèvent au-dessus des hommes, et forment le caractère du Messie. Premièrement il est *admirable :* car quel enfant plus admirable que celui qui est né d'une vierge, et dont on a dit : *Jamais aucun homme n'a parlé comme celui-ci* (2), et n'a rien fait de semblable aux œuvres

(1) *Is.* IX. 6, 7. — (2) *Joan.* VII. 46.

qui sont sorties de ses mains (1)? Secondement, il est *conseiller* par excellence, parce que par lui se sont consommés les plus secrets conseils de Dieu. Troisièmement, il est *fort*: c'est le *Seigneur Dieu des armées, le fort d'Israël*, dit ailleurs Isaïe (2) : celui dont il est écrit que *nul ne peut ôter de sa main ceux que* son *Père* lui a *donnés* (3). Il est *le père du siècle futur*, c'est-à-dire, du nouveau peuple qu'il devoit créer pour le faire régner éternellement. Il est *le prince de la paix*, et seul il a pacifié le ciel et la terre. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que ce prophète l'appelle *Dieu*, en nombre singulier, et absolument, qui est le caractère essentiel pour exprimer la divinité : par conséquent il est Dieu et homme, le vrai Emmanuel, Dieu uni à nous, et le seul digne de naître d'une vierge, afin de n'avoir que Dieu seul pour père. On voit par là le rapport manifeste de cet enfant dont il est parlé au ch. IX avec celui qui devoit être le fils d'une vierge dans le ch. VII.

Toute la suite de l'Evangile atteste cette vérité. Quand il s'est appelé si souvent le fils de l'homme, c'étoit par rapport à sa sainte mère : c'est la même chose que saint Paul a exprimée, en disant qu'il a été *fait d'une femme, factum ex muliere* (4) : et les termes de *fils de l'homme*, à celui qui ne connoissoit de père que Dieu, ne pouvoient signifier autre chose que fils d'une mère vierge. C'étoit en même temps et par la même raison, non-seulement le vrai Emmanuel, mais encore le vrai Melchisédech (5), sans

(1) *Joan.* VII. 31. — (2) *Is.* I. 24. — (3) *Joan.* X. 28, 29. — (4) Gal. IV 4. — (5) *Heb.* VII. 1, 2, 3, 26.

père en terre, sans mère au ciel : digne d'être notre pontife, étant saint, innocent, sans tache par le seul droit de sa conception et de sa naissance, à cause qu'il étoit conçu du Saint-Esprit.

Il convenoit aussi à Jésus-Christ, comme étant le fils d'une vierge, d'être le premier qui ait proposé au monde la haute perfection de la pureté virginale, et celle de ces eunuques spirituels, dont la grâce est si éminente, qu'à peine la peut-on comprendre (1) : il s'est déclaré l'époux de toutes les vierges : le fruit de la prédication de son Evangile, c'est qu'on en a vu une infinité qui ont marché sur ses pas, et la chasteté comme la foi, a eu ses martyrs.

Les convenances de ce qui est dit de la vierge mère ne sont pas moins remarquables. En même temps que pour l'élever au faîte de la grandeur, Dieu voulut réunir en sa personne toute la perfection de son sexe, c'est-à-dire, la souveraine et virginale pudeur, avec la fécondité qui est portée jusqu'à la faire mère de Dieu ; il lui inspira aussi la plus parfaite et la plus profonde humilité (2). Jésus-Christ dit qu'il est digne de créance dans le témoignage qu'il se rend à lui-même, à cause qu'il n'y recherche que la gloire de son Père (3) : nous pouvons appliquer cette parole à la sainte Vierge, qui, sans tirer avantage des merveilles qui s'étoient accomplies en elle, ne reconnoît de grandeur qu'en Dieu qu'elle glorifie : si elle est transportée de joie, ce n'est qu'en Dieu son Sauveur : si plus glorieuse prophétesse que celle d'Isaïe, qui aussi selon saint

(1) *Matth.* XIX. 12. — (2) *Luc.* I. 48. — (3) *Joan.* VIII. 14, 16, 28, 29, 38, 49, 50.

Jérôme, n'en est qu'une figure imparfaite, elle voit que toutes les races futures la publieront bienheureuse, c'est à cause qu'il a plu à Dieu de regarder la bassesse de sa servante (1) : il semble qu'elle n'ose dire qu'elle est vierge et mère tout ensemble ; et elle n'exprime un si grand don qu'en disant que celui qui seul est puissant lui a fait de grandes choses, et qu'il a voulu exercer la toute-puissance de son bras (2). Au surplus, personne n'ignore qu'entendant parler tout le monde de son Fils, elle garde un perpétuel silence, sans dire ce qu'elle en savoit, ni la manière dont il lui avoit été donné : de sorte que la plus excellente de toutes les créatures étoit en même temps la plus humble, et celle qui se distinguoit le moins du commun des femmes. On voit donc la convenance manifeste de tout le mystère; rien n'étant plus propre à une vierge que le silence et l'humilité.

Que ce soit donc là le glorieux titre du Messie, d'être fils d'une vierge : qu'il soit seul caractérisé par ce beau nom. Songeons qu'il a trouvé au-dessous de lui, même la sainteté nuptiale ; puisqu'il n'a voulu lui donner aucune part à sa naissance : purifions notre conscience de tous les désirs charnels : quand il nous faudra participer à cette chair virginale, songeons à la pureté de la vierge qui le reçut dans son sein : honorons ensemble, avec la distinction convenable, le fils de la vierge et la mère vierge ; puisque le fils de la vierge est le fils de Dieu, et que la mère vierge est mère de Dieu : reconnoissons dans ces deux mots *mère vierge*, et *fils*

(1) *Luc.* I. 47, 48, *et seqq.* — (2) *Ibid.*

de la Vierge, la plus belle relation qui puisse jamais être conçue : adorons Jésus-Christ comme vrai Dieu ; mais confessons à la fois que ce qui a le plus approché de lui, est celle, qu'en se faisant homme, il a daigné choisir pour être sa mère.

Je pourrois m'ouvrir encore ici une nouvelle et longue carrière, si je voulois rechercher avec les saints Pères les causes de l'obscurité de quelques prophéties. Saint Pierre nous dit dans sa seconde épître, que *nous n'avons rien de plus ferme que le discours prophétique ;* et que nous devons y être *attentifs comme à un flambeau qui reluit dans un lieu obscur et ténébreux* (1). C'est donc un flambeau, mais qui reluit dans un lieu obscur, dont il ne dissipe pas toutes les ténèbres. Si tout étoit obscur dans les prophéties, nous marcherions comme à tâtons dans une nuit profonde, en danger de nous heurter à chaque pas, et sans jamais pouvoir nous convaincre : mais aussi, si tout y étoit clair, nous croirions être dans la patrie et dans la pleine lumière de la vérité, sans reconnoître le besoin que nous avons d'être guidés, d'être instruits, d'être éclairés dans l'intérieur par le Saint-Esprit, et au-dehors par l'autorité de l'Eglise. Je pourrois encore me jeter dans une plus haute contemplation sur le tissu des Ecritures que Dieu a voulu composer exprès d'obscurité et de lumière; afin, comme dit saint Augustin, de rassasier notre intelligence par la lumière manifeste, et de mettre notre foi à l'épreuve par les endroits obscurs. En un mot, il a voulu qu'on ait pu faire à l'Eglise de mauvais pro-

(1) *II. Petr.* I. 19.

cès; mais il a voulu aussi que les humbles enfans de l'Eglise y pussent assez aisément trouver des principes pour les décider : et s'il reste, comme il en reste beaucoup, des endroits impénétrables, ou à quelques-uns de nous, ou à nous tous dans cette vie, le même saint Augustin nous console, en nous disant que, soit dans les lieux obscurs, soit dans les lieux clairs, l'Ecriture contient toujours les mêmes vérités, qu'on est bien aise d'avoir à chercher, pour les mieux goûter quand on les trouve : et où l'on ne trouve rien, on demeure aussi content de son ignorance que de son savoir ; puisqu'après tout il est aussi beau de vouloir bien ignorer ce que Dieu nous cache, que d'entendre et de contempler ce qu'il nous découvre. Marchons donc dans les Ecritures en toute humilité et tremblement : et pour ne chopper jamais, ne soyons pas plus sages ni plus savans qu'il ne faut; mais tenons-nous chacun renfermés dans les bornes qui nous sont données.

Je prie Dieu qu'il vous conserve la santé, et vous donne tout le repos que peut souhaiter un homme de bien.

Signé † J. BÉNIGNE, évêque de Meaux.

A Paris, le 8 de novembre 1703.

EXPLICATION LITTÉRALE
DU PSAUME XXI,

SUR LA PASSION ET LE DÉLAISSEMENT DE NOTRE-SEIGNEUR.

§. I. *Remarques préliminaires, où l'on présuppose quelques vérités constantes.*

Pour conduire les plus ignorans et les plus simples, pourvu seulement qu'ils soient attentifs à la parfaite intelligence de ce divin Psaume et de toute la prophétie qu'il renferme, je remarquerai avant toutes choses quelques vérités qui y prépareront les voies.

La première, que ce Psaume est constamment de David, puisque de tout temps et dans tous les textes, et dans l'hébreu comme dans les Septante, il est toujours intitulé : *Cantique de David.*

La seconde présupposition, c'est qu'il est familier aux prophètes de parler en la personne de celui dont ils annoncent les événemens, et principalement de Jésus-Christ ; et c'est pourquoi cet eunuque si attaché à la lecture des saints livres, lorsqu'il trouve ces mots dans Isaïe : *Il a été conduit à la mort comme une brebis.... et il n'a pas ouvert la bouche :* la première pensée qui lui vient, c'est de demander à son interprète : *Je vous prie, est-ce de*

lui-même que parle le prophète, ou de quelqu'autre (1)?

La troisième présupposition, c'est qu'il appartient à David plus qu'à tout autre, de parler au nom de Jésus-Christ; parce qu'il en est le père, la figure et le prophète.

C'est à peu près le raisonnement que fait l'apôtre saint Pierre, lorsque trouvant dans le Psaume xv, ces mots prononcés en première personne : *J'avois toujours Dieu présent à mes yeux, parce qu'il est à ma droite pour me protéger. Vous ne laisserez pas mon ame dans l'enfer, et vous ne permettrez pas que votre saint éprouve la corruption : vous m'avez montré le chemin et le retour à la vie ;* après avoir observé que cette incorruptibilité et cette résurrection ne conviennent pas à David, il conclut *que David étant prophète, et Dieu lui ayant promis d'établir quelqu'un de son sang sur son trône, a parlé dans sa prévoyance de la résurrection de Jésus-Christ* (2).

La quatrième présupposition et la plus importante de toutes, est que nous avons une raison particulière d'attribuer ce Psaume à Jésus-Christ, parce que lui-même étant à la croix, se l'est appliqué (3). Qui ne respecteroit un tel interprète, qui, arrosé de son sang, attaché à la croix, déchiré de plaies, et au milieu de ses tourmens les plus cruels, pendant qu'il accomplit la prophétie, se l'applique, en disant lui-même : *Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous délaissé?*

(1) *Act.* VIII. 28, 30, 32. *Is.* LIII. 7. — (2) *Act.* II. 30, 31. — (3) *Matth.* XXVII. 46.

Il est vrai qu'il ne répète que ces premières paroles; mais nous verrons bientôt qu'il le fait ainsi à cause que sous le seul délaissement, toutes les autres circonstances de sa passion sont renfermées, et à la fois tous les glorieux effets de sa mort.

§. II. *On met aux fidèles la clef de la prophétie à la main.*

J'appelle la clef et le dénouement de la prophétie, les versets qui caractérisent Jésus-Christ crucifié : tels que sont ceux-ci, 17, 18 et 19. *Ils ont percé mes mains et mes pieds : on compteroit tous mes os :* et encore : *Ils ont partagé mes vêtemens, et ont jeté le sort sur ma robe.* J'appelle ces trois versets la clef de la prophétie, parce que tout le reste qui suit s'y rapporte, et en fait le singulier et le merveilleux : n'y ayant rien de plus surprenant que de voir celui qui a dit qu'il étoit crucifié, et qui a marqué dans le partage de ses habits les circonstances précises de son crucifiement, dire après, qu'il annoncera le nom de Dieu à ses frères, et qu'il convertira à la fois, non-seulement un grand nombre de Juifs, mais encore tous les Gentils, selon les termes exprès de la prophétie.

Voici donc ce que j'appelle le dénouement de cet oracle prophétique. Le *délaissé* de ce Psaume est poussé jusqu'à la mort de la croix : les soldats qui l'y avoient attaché et qui le gardoient, ont suivi leur proie : comme ils l'avoient dépouillé pour le mettre en croix, ils regardoient aussi ses habits comme étant à eux : ils les partagent, ils les jouent; c'est là une circonstance de son crucifiement : on

voit

après qu'il ressuscite, puisqu'il raconte le nom de Dieu à ses frères; et la conversion des Gentils est la suite heureuse et prochaine de tous ces grands événemens. Tout homme où ces caractères ne se trouvent pas, n'est pas le délaissé que nous cherchons.

Je pourrois encore ajouter que ce qui précède est comme un préparatoire à ces deux versets; parce que c'est là que le prophète en veut venir, comme au dernier effet du délaissement.

Voilà donc ce que j'appelle la clef et le dénouement de la prophétie; parce que c'est un caractère particulier qui est relatif à tout le reste, et qui détermine tout le Psaume à Jésus-Christ seul.

§. III. *On va au-devant de quelques objections.*

Ces fondemens présupposés, j'entrerois d'abord dans l'explication de la prophétie, si ce n'étoit que je trouve plus à propos de faire connoître auparavant les absurdités tant des Juifs que des critiques judaïsans; afin qu'étant rejetées, notre explication coule d'elle-même naturellement, et sans être interrompue d'aucune dispute. Il faut donc voir en peu de mots comment ils mettent leur esprit à la torture, pour éluder une prédiction si évidente.

Selon eux, percer les mains et les pieds, n'est autre chose qu'une métaphore, qui signifie détruire les forces. Mais qui jamais a usé de cette figure? outre que le reste n'y convient pas, et que le dénombrement des os causé par la suspension de tout le corps n'appartient qu'au crucifiement véritable; en un mot, le discours n'a rien de suivi, si l'on n'y

entend la croix. Pourquoi donc chercher des allégories, lorsqu'on trouve en Jésus-Christ un sens littéral si propre et si suivi ?

Aussi les Juifs, et ceux qui les suivent, n'ont pu s'y arrêter ; et il a fallu en venir à l'altération du texte, pour du moins le rendre douteux. Cette altération consiste en ce que par le retranchement d'un petit trait dans une lettre, au lieu de lire, *ils ont percé, caru,* ils veulent lire, *caari : comme un lion, mes mains et mes pieds.* Mais premièrement, la raison s'y oppose : car que veulent dire ces mots : *Comme un lion, mes mains et mes pieds ?* et quand il faudroit suppléer qu'ils les ont mordus et déchirés, le bon sens ne permettroit pas d'introduire ici un lion. La comparaison du lion avoit déjà eu tout son effet dans ces paroles du verset 14 : *Ils ont ouvert leur gueule sur moi, comme un lion ravisseur et rugissant.*

Voilà un vrai lion avec ses caractères naturels, qui s'attaque à toute la personne. Pourquoi le faire revenir encore une fois, pour ne s'en prendre qu'aux mains et aux pieds? Mais laissons-là le raisonnement, puisque nous avons pour nous les faits positifs.

Plusieurs siècles avant Jésus-Christ, les Septante ont traduit tout simplement : *Ils ont percé, etc.* Etoit-ce pour favoriser les chrétiens, ou pour suivre la vérité du texte qu'ils avoient devant les yeux? Disons plus, saint Justin, martyr, oppose aux Juifs ce verset : *Ils ont percé mes mains et mes pieds :* et quoiqu'il ait accoutumé de leur reprocher leurs altérations, il ne leur en dit mot en ce lieu ; marque certaine que de son temps, c'est-à-dire, au second

siècle, elle n'avoit pas été encore faite, et que les Juifs lisoient comme nous, et comme ont lu les Septante. J'en dis autant des saints Pères qui ont écrit après lui : et Aquila même, ce juif perfide, qui a fait sa traduction expressément pour contredire les chrétiens, a tourné, non pas *comme un lion*, mais *ils ont déshonoré mes mains et mes pieds :* ce qui présuppose qu'il a lu comme les Septante. Mais il n'y a aucun sens dans ces paroles : *Ils ont déshonoré mes mains et mes pieds,* si ce n'est qu'on veuille dire que *déshonorer les mains et les pieds,* c'est y faire une plaie honteuse, telle qu'on la voit à la croix, qui est le plus ignominieux de tous les supplices. Enfin, les Juifs n'ont osé nier que la leçon *caru,* ne fût bonne et ancienne : ils se contentent de laisser la chose ambiguë, sans vouloir songer qu'entre deux textes il faudroit se déterminer à celui qui a un sens naturel, comme *caru,* par préférence à celui qui n'en a aucun, comme *caari,* ainsi qu'il a été dit.

Concluons donc que la traduction *ils ont percé, etc.*, est la seule qui peut être soufferte ; la seule aussi qui a été faite de bonne foi par les Septante, si long-temps avant la naissance du christianisme, et sans aucune prévention, et la seule qui se trouve avoir un sens littéral, et un manifeste accomplissement; au lieu qu'on ne sait qu'imaginer pour l'accommoder à David : mais quand on en aura trouvé le moyen, on n'aura pas pour cela éludé la prophétie ; et ce que disent les judaïsans sur le partage des habits, est encore plus visiblement absurde.

Théodore de Mopsueste, un hérétique du IV.e siècle, éludoit cette prophétie, comme il faisoit toutes

les autres; et disoit que ce malheur étoit arrivé à David, lorsqu'Absalom entra dans sa maison, la pilla, et se saisit de ses vêtemens. Je ne dirai pas qu'il fit horreur au pape Vigile, et aux Pères du cinquième concile; je ne m'attacherai qu'au ridicule qui saute aux yeux dans cette interprétation; car aussi dans le pillage universel d'une maison, n'a-t-on à considérer que les habits enlevés? Mais quel besoin en ce cas de distinguer les habits qu'on partage d'avec la robe qu'on jette au sort sans la partager, à cause qu'*elle étoit sans couture, et depuis le haut jusqu'en bas de même tissu* (1)? On voit bien que cet endroit de la prophétie n'a aucun rapport à David, et qu'elle ne peut convenir qu'à Jésus-Christ notre sauveur.

C'est donc avec raison que nous en avons donné pour clef ou pour dénouement les versets 17, 18 et 19, que nous venons de réciter; puisque d'un côté il est visible qu'ils ne conviennent qu'à Jésus-Christ, et que de l'autre ils y attirent tout le reste, ainsi qu'on a pu voir.

Mais quand on auroit détourné un sens si clair à un autre qu'à Jésus-Christ, il faudra encore venir à la conversion des Gentils, qui ne peut être ignorée, ni déguisée ou dissimulée, quand elle arrive; à cause qu'en la niant, on auroit l'univers entier pour témoin contre soi.

On peut donc aisément trouver quelque particularité de la vie de David, où il se plaindroit d'être délaissé, comme lorsque poursuivi par Saül dans toute la terre d'Israël, il se voyoit à chaque moment

(1) *Joan.* XIX. 23.

en état d'être livré entre les mains d'un si puissant et si implacable ennemi ; ou lorsqu'il fut obligé de prendre la fuite devant son fils Absalom, qui n'oublioit rien pour l'outrager. On peut aussi trouver des endroits où il sera chargé d'opprobres par des personnes méprisables, tel que fut un Séméï, qui même lui jeta des pierres, tant il fut emporté et violent. Quand donc on aura trouvé toutes ces choses, et qu'on voudra supposer que David les aura enflées et exagérées dans son discours ; si l'on ne trouve des faits positifs tel que celui des mains et des pieds percés, des habits joués et partagés, et, ce qui est encore plus évident, celui de la gentilité convertie, l'on n'aura pas découvert le *délaissé* que nous cherchons. Mais il sera maintenant aisé de le découvrir par la seule lecture du psaume dont nous allons représenter la traduction : nous ne laisserons pas d'y ajouter une explication, mais si précise et si littérale, qu'il n'y restera pas le moindre embarras.

§. IV.

TRADUCTION DU PSAUME XXI,

SELON L'HÉBREU ET LES SEPTANTE.

TRADUCTION SELON SAINT JÉRÔME, SUR L'HÉBREU.

1. CANTIQUE de David : au vainqueur, *victori*, d'autres traduisent au chantre :

TRADUCTION SELON LES SEPTANTE ET LA VULGATE.

1. PSAUME de David, à la fin, *in finem* : les Pères entendent au Christ, qui

S. JÉRÔME.

præcentori, au maître du chœur, au modérateur du chant : pour le cerf ou pour la biche du matin (sur le ton d'un air connu, qui commençoit en cette sorte).

2. Mon Dieu, mon Dieu! pourquoi m'avez-vous délaissé? La voix de mon rugissement est bien éloignée de mon salut (la voix de mon rugissement ne suffit pas pour empêcher que mon salut ne s'éloigne).

3. Mon Dieu, je crierai pendant le jour; et vous ne m'écouterez point : et la nuit je ne garderai pas le silence.

4. Et vous, ô saint, qui habitez (au milieu de nous), et qui êtes la louange d'Israël (qui en faites le perpétuel sujet):

5. Nos pères se sont confiés en vous; ils s'y sont confiés, et vous les avez sauvés.

6. Ils ont poussé leurs cris jusqu'à vous, et ils ont été sauvés : ils ont mis en vous leur confiance, et ils n'ont point été confondus.

SEPT. VULG.

est la fin de la loi : pour la réception du matin, *pro susceptione matutinâ* (soit que ce soit une offrande pour implorer dès le matin le secours divin, comme l'entend le chaldaïque; ou quelqu'autre chose, qui ne soit point venu à notre connoissance).

2. O Dieu, mon Dieu! regardez-moi : pourquoi m'avez-vous délaissé? les paroles de mes péchés sont bien éloignées de mon salut.

3. Mon Dieu, je crierai pendant le jour : et vous ne m'écouterez pas, et (je crierai encore) pendant la nuit, et ce n'est point à moi une folie.

4. Mais vous habitez dans le sanctuaire, vous qui êtes la louange d'Israël.

5. Nos pères ont espéré en vous, ils y ont espéré; et vous les avez délivrés.

6. Ils ont poussé leurs cris jusqu'à vous, et ils ont été sauvés : ils ont mis en vous leur confiance, et ils n'ont point été confondus.

S. JÉRÔME.	SEPT. VULG.
7. Mais pour moi, je suis un ver de terre, et non pas un homme, l'opprobre des hommes, et le mépris (ou le rebut) du peuple.	7. Mais pour moi je suis un ver de terre, et non pas un homme, l'opprobre des hommes, et le mépris (ou le rebut) du peuple.
8. Tous ceux qui me voient, se moquent de moi avec insulte : ils remuent leurs lèvres (par un ris moqueur); ils branlent la tête (d'une manière insultante).	8. Tous ceux qui me voient, se moquent de moi avec insulte : ils ont fait sortir de leurs lèvres (des paroles outrageantes), et ils ont branlé la tête (d'une manière insultante).
9. Il a eu recours au Seigneur; qu'il le sauve : qu'il le délivre, puisqu'il l'aime.	9 Il a espéré au Seigneur; qu'il l'arrache de nos mains; qu'il le sauve, puisqu'il l'aime.
10. Vous êtes néanmoins mon défenseur, dès le ventre de ma mère; ma confiance dès le temps que j'en suçois la mamelle.	10. C'est vous néanmoins qui m'avez tiré du ventre de ma mère : vous êtes mon espérance dès le temps que je suçois sa mamelle.
11. (En sortant) du sein de ma mère, j'ai été jeté entre vos bras; vous êtes mon Dieu dès le ventre de ma mère.	11. (En sortant) de son sein, j'ai été jeté entre vos bras : vous êtes mon Dieu, dès que je suis sorti de ses entrailles.
12. Ne vous éloignez pas de moi, maintenant que la tribulation (la grande affliction) approche, et que je n'ai aucun secours.	12. Ne m'abandonnez pas, parce que l'affliction s'approche, et que je n'ai personne qui me secoure.
13. De jeunes taureaux m'ont environné : des taureaux gras m'ont assiégé.	13. De jeunes taureaux m'ont environné; des taureaux gras m'ont assiégé.
14. Ils ont ouvert leur gueule sur moi, comme un lion ravisseur et rugissant.	14. Ils ont ouvert leur gueule sur moi, comme un lion ravisseur et rugissant.

S. JÉRÔME.

15. J'ai été épanché comme de l'eau, et tous mes os ont été séparés (les uns des autres) : mon cœur est devenu comme une cire fondue au milieu de mes entrailles.

16. Ma force s'est desséchée comme un têt de pot cassé; et ma langue s'est attachée à mon palais; et vous m'avez réduit à la poussière de la mort.

17. Des veneurs m'ont entouré : le conseil des méchans m'a assiégé : ils ont percé mes mains et mes pieds.

18. On compteroit tous mes os (*de mot à mot*, j'ai compté tous mes os) : voilà ce qu'ils ont vu en moi, lorsqu'ils m'ont regardé.

19. Ils ont partagé mes vêtemens entre eux : et ils ont jeté le sort sur ma robe.

20. Mais vous, Seigneur, ne vous éloignez pas : vous qui êtes ma force, hâtez-vous de venir à mon secours.

21. Tirez mon ame de l'épée (d'une mort violente) : et mon unique de la main du chien.

22. Sauvez-moi de la gueule du lion; et exaucez-moi

SEPT. VULG.

15. J'ai été épanché comme de l'eau, et tous mes os ont été séparés (les uns des autres) : mon cœur est devenu comme une cire fondue au milieu de mes entrailles.

16. Ma force s'est desséchée comme un têt de pot cassé; et ma langue s'est attachée à mon palais : et vous m'avez conduit à la poussière de la mort.

17. Un grand nombre de chiens m'a environné : le conseil des méchans m'a assiégé : ils ont percé mes mains et mes pieds.

18. Ils ont compté tous mes os : ils m'ont considéré et regardé attentivement.

19. Ils ont partagé mes vêtemens entre eux : et ils ont jeté le sort sur ma robe.

20. Mais vous, Seigneur, n'éloignez pas de moi votre secours : pourvoyez à ma défense.

21. Tirez mon ame de l'épée (d'une mort violente) : et mon unique de la main du chien.

22. Sauvez-moi de la gueule du lion; et sauvez ma foi-

S. JÉRÔME.

contre les cornes de la licorne.

23. Je raconterai votre nom à mes frères : je vous louerai au milieu de l'Eglise.

24. Louez le Seigneur, vous qui le craignez : glorifiez-le, races de Jacob, partout où vous êtes étendues : craignez-le, vous tous qui composez la postérité d'Israël.

25. Parce qu'il n'a point dédaigné ni rebuté la modestie du pauvre (*c'est-à-dire*, son humilité, son humble prière) : et qu'il ne lui a point caché sa face, et qu'il l'a exaucé quand il crioit (quand il réclamoit son secours).

26. Ma louange sera devant vous dans la nombreuse (ou grande) Eglise (on y publiera la louange que je dois à vos immenses bontés) : je rendrai mes vœux en la présence de ceux qui craignent Dieu.

27. Les pauvres (*selon l'hébreu de mot à mot*, ceux qui sont doux et humbles de cœur, *mites, pauperes*), mangeront, et seront rassasiés : ceux qui cherchent le Seigneur, le loueront ; votre cœur vivra à jamais.

SEPT. VULG.

blesse des cornes de la licorne.

23. Je raconterai votre nom à mes frères : je vous louerai au milieu de l'Eglise.

24. Louez le Seigneur, vous qui le craignez : glorifiez-le, races de Jacob, partout où vous êtes étendues : craignez-le, vous tous qui composez la postérité d'Israël.

25. Que toute la race d'Israël le craigne : parce qu'il n'a pas méprisé ni dédaigné la prière du pauvre ; et qu'il n'a point détourné de moi sa face, et qu'il m'a écouté, pendant que je le réclamois.

26. Ma louange sera devant vous dans la grande Eglise : je rendrai mes vœux en la présence de ceux qui craignent Dieu.

27. Les pauvres mangeront et seront rassasiés : ceux qui recherchent le Seigneur, le loueront ; leurs cœurs vivront à jamais.

S. JÉRÔME.

28. Toutes les extrémités de la terre se ressouviendront du Seigneur, et se convertiront à lui ; et toutes les familles des Gentils l'adoreront.

29. Parce que le règne appartient au Seigneur ; et il dominera sur les Gentils.

30. Tous les riches de la terre (*mot à mot*, les gras de la terre), ont mangé et adoré devant sa face ; tous ceux qui se réduisent en poussière (*c'est-à-dire*, tous ceux qui sont sujets à la mort, en un mot, tous les mortels), fléchiront le genou (devant lui), et son ame ne vivra pas.

31. Sa postérité le servira dans la race suivante : on racontera (ses louanges) au Seigneur : on les célébrera dans les assemblées solennelles (du peuple de Dieu).

32. Ils viendront, et ils annonceront sa justice au peuple qui naîtra, et qu'il a fait.

SEPT. VULG.

28. Toutes les extrémités de la terre se ressouviendront du Seigneur, et se convertiront à lui; et toutes les familles des Gentils l'adoreront.

29. Parce que le règne appartient au Seigneur; et il dominera sur les Gentils.

30. Tous les riches de la terre (*mot à mot*, les gras de la terre), ont mangé et adoré; tous ceux qui descendent dans la terre (tous ceux qui descendent dans le tombeau, *c'est-à-dire*, tous les mortels) tomberont à ses pieds.

31. Et mon ame vivra pour lui : et ma postérité le servira.

32. La race qui doit venir sera annoncée au Seigneur (on en récitera la conversion devant lui, et dans l'assemblée du peuple saint); et les cieux annonceront sa justice au peuple qui naîtra, et que le Seigneur a fait lui-même.

§. V. *Observations sur les textes.*

1. Ceux qui seroient surpris des diversités de l'hébreu et des Septante, peuvent entendre aisément que les Septante auront vu des exemplaires où il y aura quelque différence, et même quelque chose d'ajouté par manière d'interprétation; mais que ces différences étant légères, et n'altérant en aucune sorte le sens, on les a laissé passer, sans croire y devoir apporter beaucoup d'attention.

2. On doit donc ici observer que les diversités qu'on a remarquées, tant dans le titre que dans le texte, laissent, non-seulement la même substance, mais encore les mêmes mots essentiels, sans qu'il y ait le moindre changement.

3. Ce qu'il y a d'important dans le titre, c'est que d'un côté on y trouve que ce Psaume est un Cantique et un Psaume de David, *Canticum David, Psalmus David*, comme il a déjà été dit : et d'autre part, que le reste du titre n'est d'aucune conséquence, et n'a rien de clair ni de certain.

4. On verra aussi d'un coup d'œil que ce qu'il y a d'essentiel, c'est-à-dire, les mains et les pieds percés, le dénombrement des os, les habillemens partagés ou joués, les louanges que le *délaissé* jusqu'à la mort de la croix doit donner à Dieu dans l'assemblée des fidèles et au milieu de l'Eglise, et la conversion des Gentils, se trouvent également dans les deux textes, exprimés par les mêmes termes.

5. Il est remarquable que Jésus-Christ en commençant ce Psaume à la croix, l'a prononcé selon l'hébreu; il n'a pas dit avec les Septante : *O Dieu*,

mon Dieu! regardez-moi : pourquoi m'avez-vous délaissé? mais il a dit simplement selon l'hébreu : *Mon Dieu, mon Dieu! pourquoi m'avez-vous délaissé?* Ce qui nous donnera lieu de conformer à l'hébreu toute notre explication, comme étant plus net et plus précis, sans néanmoins omettre entièrement les Septante, dont nous donnerons en peu de mots une explication à part. Nous allons donc commencer par l'explication du texte hébreu selon saint Jérôme, pour le suivre sans interruption jusqu'à la fin.

6. Et comme nous avons prouvé par la conférence des textes, que ce Psaume se rapporte à une seule et même personne, nous ferons aussi voir que tout regarde naturellement, littéralement et uniquement Jésus-Christ.

§. VI. *Explication du Psaume* XXI, *selon saint Jérôme, et sa division en deux parties.*

Chargé des péchés du monde, Jésus-Christ qui vouloit nous faire sentir que ce divin psaume étoit tout à lui, depuis le premier mot jusqu'au dernier, le commença sur la croix avec un grand cri, pour nous apprendre à le continuer dans le même sens, et, pour ainsi dire, sur le même ton; et poussa en son propre nom jusqu'au ciel, qui lui paroissoit implacable, cette plainte : *Mon Dieu, mon Dieu! pourquoi m'avez-vous délaissé* (1)?

Les évangélistes remarquent expressément cette violente clameur, lorsqu'ils disent, *qu'à la neuvième heure Jésus-Christ s'écria : Mon Dieu, mon*

(1) *Matth.* XXVII. 46.

Dieu (1)*!* et le reste que nous venons de réciter. S. Paul, dans l'Epître aux Hébreux, joint les larmes à ces cris (2) : et si Jésus a pleuré si amèrement sur la ruine prochaine de Jérusalem, s'il a pleuré Lazare mort, encore qu'il l'allât ressusciter, on doit bien croire qu'il n'aura pas épargné ses larmes sur la croix, où il déploroit les péchés et les misères du genre humain. Ce fut donc *avec un grand cri et beaucoup de larmes* (3), qu'il prononça ces paroles : *Mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous délaissé* (4) ?

Ces mots contenoient aussi en abrégé tout l'essentiel de son supplice dans le personnage qu'il faisoit alors de pécheur ; puisque la propre punition du pécheur, c'est d'être délaissé de Dieu, qu'il a quitté le premier, pour être livré à ses ennemis et à soi-même. Or pour entendre comment Jésus-Christ, qui étoit la sainteté même, a pu devenir pécheur, il faut se souvenir avant toutes choses qu'il ne l'est pas devenu par une sainte fiction, mais selon la vérité de cette parole : *Dieu a mis sur lui l'iniquité de nous tous* (5) : et encore : *Il a porté nos péchés dans son corps sur le bois* de la croix, *afin que morts au péché, nous vivions à la justice* (6) : et encore : *Celui qui n'a pas connu le péché, Dieu l'a fait péché pour nous, afin que nous fussions faits en lui justice de Dieu* (7).

Quiconque se rend caution, se rend véritablement débiteur : Jésus-Christ s'est obligé à nous acquitter envers la justice de Dieu, en sorte qu'aucuns péchés ne seront remis, que ceux dont il aura porté

(1) *Marc.* XV. 34. — (2) *Heb.* V. 7. — (3) *Ibid.* — (4) *Matth.* XXVII. 46. *Marc.* XV. 34. — (5) *Is.* LIII. 6. — (6) *I. Petr.* II. 24. — (7) *II. Cor.* V. 21.

la peine; ni aucuns pécheurs réconciliés, sinon ceux pour qui il aura, non-seulement répondu, mais encore payé la dette en toute rigueur de justice. Ainsi il a exprimé tout le fond de son supplice, quand il a crié avec tant de force, *pourquoi m'avez-vous délaissé?* et ces paroles emportent qu'il va être livré à ses ennemis et à soi-même. Il est débiteur, il est tenu de tous les péchés du monde; il est pécheur en ce sens très-véritable; tous les péchés des hommes sont les siens; il est victime pour le péché; tout pénétré de péchés, péché lui-même, pour ainsi dire. Dieu ne voit plus en lui que le péché dont il s'est entièrement revêtu; il ne peut plus le regarder que de l'œil d'un exacteur rigoureux, qui, selon l'ordre de la justice, lui redemande la dette dont il s'est chargé; et dans cette vue, il ne lui est plus désormais qu'un objet d'horreur.

Il ne faut donc pas s'étonner si nous allons voir Jésus-Christ abandonné au-dedans et au-dehors, à la cruauté de ses ennemis : au-dedans, à ses propres passions, dont il avoit la vivacité et le sentiment, quoiqu'il n'en eût pas le désordre, c'est-à-dire, à une tristesse mortelle, à ses frayeurs, à son épouvante incroyable, à une longue et accablante agonie, à une entière désolation, que nous pouvons bien appeler découragement, par rapport à ce courage sensible qui soutient l'ame parmi les souffrances : telles sont les plaies de Jésus-Christ, bien plus rudes, et, pour ainsi dire, plus insupportables que celles de ses mains. Les évangélistes les ont rapportées, et nous verrons que David ne les oublie pas; car il a tout vu, et il a aussi bien connu les circons-

tances du délaissement de Jésus-Christ, que s'il avoit été présent à toutes ses actions et à toutes ses paroles.

Mais quelque délaissé que soit le juste, il revient toujours à Dieu. Il semble que le Fils de Dieu soit poussé à bout ; mais ce n'est pas sans retour : il persiste à prier son Père : quoique son Père paroisse déterminé à sa perte, à ce coup il exauce sa prière ; il lui rend la vie : et en récompense de la soumission qu'il a pratiquée parmi les horreurs de son délaissement, il lui accorde, non-seulement la conversion de ses frères, mais encore celle des Gentils, l'établissement de l'Eglise, et l'exaltation de son nom par toute la terre.

C'est ce qu'exécute David dans ce Psaume plutôt historique que prophétique ; tant sont précises les circonstances du crucifiement de Jésus-Christ, que Dieu lui montre en esprit, et tant sont fidèlement rapportées les suites glorieuses d'un délaissement si étrange : c'est ce que nous allons voir plus expressément en pesant toutes les paroles de ce divin Psaume.

Et comme Jésus-Christ y mêle sa mort douloureuse avec sa glorieuse résurrection, il faudroit, pour entrer dans son esprit, faire succéder au ton plaintif de Jérémie, qui seul a pu égaler les lamentations aux calamités, le ton triomphant de Moïse, lorsqu'après le passage de la mer Rouge, il a chanté Pharaon défait en sa personne, avec son armée ensevelie sous les eaux. Heureux ceux qui, en récitant ce divin Psaume, se trouveront avec Jésus-Christ si saintement contristés et si divinement réjouis ! C'est tout le dessein de cette interprétation.

§. VII. *Première partie du Psaume, où est exprimé le délaissement de* Jésus-Christ.

℣. 2. *Mon Dieu, mon Dieu! pourquoi m'avez-vous délaissé?* On ne sauroit trop remarquer que ce sont les propres paroles par où Jésus-Christ a commencé le Psaume, et qu'il les a proférées selon l'hébreu.

Au reste, ce n'est pas ici une plainte comme on la peut faire dans l'approche d'un grand mal. Jésus-Christ parle sur la croix, où il est effectivement enfoncé dans l'abîme des souffrances les plus accablantes, et jamais le délaissement n'a été si réel, ni poussé plus loin; puisqu'il l'a été jusqu'à la mort et à la mort de la croix, qui, par une horreur naturelle, faisoit frémir en Jésus-Christ son humanité toute entière. *La voix de mon rugissement est bien éloignée de mon salut* (La voix de mon rugissement ne suffit pas pour empêcher que mon salut ne s'éloigne). Mes cris, quoique semblables par leur violence au rugissement du lion, n'avancent pas le salut que je demande, et rien ne me peut sauver de la croix: Dieu demeure toujours inexorable, sans se laisser adoucir par les cris de l'humanité désolée.

℣. 3. *Mon Dieu, je crierai pendant le jour, et vous ne m'écouterez point; et la nuit je ne garderai pas le silence.* L'état du délaissé est déplorable: dans les approches de sa mort, il passe les jours et les nuits à réclamer le secours d'un Dieu irrité; il n'obtient rien pas ses cris, et à la croix il se sent tellement délaissé de Dieu, qu'il semble qu'il n'ose plus l'appeler son Père comme auparavant: il ne le

nomme

nomme que son Dieu. *Eli, Eli, mon Dieu, mon Dieu* (1)! Ce n'est plus celui qui disoit : *Mon père, je sais que vous m'écoutez toujours* (2); c'est un Dieu offensé qui refuse de l'entendre, et il demeure destitué de toute assistance.

℣. 4. *Mais vous, ô Saint, qui habitez* (au milieu de nous) *et qui êtes la louange d'Israël* (qui en faites le perpétuel sujet), c'est-à-dire, vous qui demeurez au milieu de votre peuple, et qui faites le sujet perpétuel de ses louanges : il ne cesse de célébrer vos miséricordes : toutes les prières abordent à vous des extrémités de la terre, et des mers les plus éloignées; nos pères y ont eu recours, et ce n'a pas été inutilement, et je suis le seul que vous ne voulez plus entendre: c'est ce qu'il explique dans la suite de la manière du monde la plus touchante.

℣. 5. *Nos pères se sont confiés en vous : ils s'y sont confiés, et vous les avez sauvés.*

℣. 6. *Ils ont poussé leurs cris jusqu'à vous, et ils ont été sauvés : ils ont mis en vous leur confiance, et ils n'ont point été confondus.*

℣. 7. *Mais pour moi je suis un ver de terre, et non pas un homme; l'opprobre des hommes, et le mépris* (ou le rebut) *du peuple.* Comme s'il eût dit: Notre père Abraham a réclamé votre secours, et vous avez livré entre ses mains les dépouilles des cinq rois qui avoient mis au pillage ses alliés, et qui enlevoient son neveu Lot : notre père Isaac vous a réclamé, et vous l'avez délivré de l'oppression des rois et des peuples de la Palestine; notre père Jacob vous a réclamé, et vous l'avez délivré lui et sa famille

(1) *Matth.* XXVII. 46. — (2) *Joan.* XI. 42.

des mains de son beau-père Laban et de son frère Esaü : notre père Joseph a pareillement réclamé votre saint nom, et vous l'avez retiré de la prison, pour le faire gouverneur de l'Egypte : nos pères les Israélites ont poussé leurs cris vers vous, et vous les avez affranchis du joug de fer des Egyptiens, et de la tyrannie de Pharaon; enfin, nul n'a imploré votre secours, qu'il n'ait ressenti des effets de votre bonté. Mais pour moi, dans ce jour de désolation et d'horreur, je ne suis plus considéré comme un homme; on ne garde avec moi aucune mesure; je ne suis qu'un ver de terre, qu'on croit pouvoir écraser impunément, et sans qu'il ait droit de se plaindre; je suis l'opprobre des hommes, et vous les laissez tout entreprendre contre moi : mon juge, même en reconnoissant mon innocence, ne laisse pas de m'envoyer à la croix, et de me sacrifier à sa politique, comme un sujet odieux, et qui n'est d'ailleurs d'aucun prix parmi les hommes. C'est ce qu'il va encore exprimer par les paroles suivantes.

℣. 8. *Tous ceux qui me voient se moquent de moi avec insulte : ils remuent leurs lèvres* (par un ris moqueur) : *ils branlent la tête* (d'une manière insultante). C'est ce qui fut accompli, lorsque, par une dérision sanglante, *ceux qui passoient devant sa croix, blasphémoient contre lui, et branloient la tête*, en lui criant : *Toi qui détruis le temple de Dieu, et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même;* et le reste, qui est rapporté par les évangélistes (1).

℣. 9. *Il a eu recours au Seigneur; qu'il le sauve :*

(1) *Matth.* XXVII. 39, 40. *Marc.* XV. 29, 30. *Luc.* XXIII. 35.

qu'il le délivre, puisqu'il l'aime. C'est le reproche que met David en la bouche des ennemis de Jésus-Christ. Nous ne lisons pas dans l'histoire de ce prince qu'on lui ait jamais fait un tel reproche; quoique nous y voyions tout au long les sanglants outrages, ou les imprécations d'un Séméi. Il n'y a que Jésus-Christ seul en qui cette plainte ait un accomplissement littéral; car David ne fait autre chose, en cet endroit, que de rapporter en abrégé ce qu'ont écrit de Jésus-Christ les évangélistes, que *les princes des prêtres se moquèrent aussi de lui avec les docteurs de la loi, et les sénateurs, en disant: Il a sauvé les autres, et il ne sauroit se sauver lui-même. S'il est le roi d'Israël, qu'il descende présentement de la croix, et nous croirons en lui; il met sa confiance en Dieu; si donc Dieu l'aime, qu'il le délivre, puisqu'il a dit: Je suis le fils de Dieu* (1).

Il faut ici remarquer en particulier ces paroles: *Qu'il le délivre, puisqu'il l'aime,* que David n'a pas oubliées, et qui contiennent tout l'essentiel du reproche qu'on faisoit à Jésus-Christ.

Dieu a permis que ce prophète ait vu en esprit toute la substance des blasphêmes que ces bouches impies vomissoient contre Jésus-Christ; mais le Saint-Esprit, qui a voulu que David les rapportât en abrégé, les a étendues plusieurs siècles avant Jésus-Christ dans le livre de la Sapience, qui fait prononcer ces paroles aux impies contre le juste: *Il se glorifie d'avoir Dieu pour père; voyons donc si ses discours sont véritables, et quelle sera l'issue de ses entreprises: s'il est vraiment le fils de Dieu, il*

(1) *Matth.* XXVII. 41, 42, 43, *et seq.*

saura bien le protéger, et le délivrer des mains de ses ennemis [1], et le reste. C'est aussi ce que disoient les Juifs : *S'il est le fils de Dieu, qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui :* ils croyoient avoir forcé Dieu à le désavouer pour son fils ; et même ils lui font un crime de sa confiance. Dieu a voulu que les anciens justes, qui ont précédé Jésus-Christ, aient vu ces cruels reproches comme l'expiation de leurs crimes, et pour être leur consolation dans leurs souffrances.

Après avoir exprimé l'abandonnement de Jésus-Christ, en le comparant avec les pères qui n'ont pas invoqué Dieu inutilement, David vient à Jésus-Christ même, et il remarque qu'il n'a pas toujours été traité avec cette dureté ; c'est le sujet de ces paroles du Psaume.

℣. 10. *Vous êtes néanmoins mon défenseur dès le ventre de ma mère ; ma confiance dès le temps que j'en suçois la mamelle.*

℣. 11. (En sortant) *du sein de ma mère, j'ai été jeté entre vos bras : dès le ventre de ma mère, vous êtes mon Dieu.*

℣. 12. *Ne vous éloignez pas de moi, maintenant que la tribulation* (la grande affliction) *approche, et que je n'ai aucun secours ;* comme s'il eût dit : D'où vient ce changement ? vous ne m'avez pas toujours délaissé de cette sorte. En effet, à peine étoit-il entré au monde, qu'il causa de la jalousie à de grands rois, et le vieil *Hérode le chercha pour le perdre* [2] ; mais Dieu ne le délaissa pas alors, et son ange lui fit trouver un asile dans l'Egypte : *le même*

(1) *Sap.* II. 16, 17, 18. — (2) *Matth.* II. 13, 16.

ange ne le rappela dans la terre d'Israël, qu'après la mort de ceux qui en vouloient à la vie de l'enfant (1). Car Hérode avoit laissé des instructions contre lui dans sa famille; c'est pourquoi comme Archélaüs son fils régnoit en Judée, l'ange prit soin de le soustraire à sa vue, et lui fit faire son séjour à Nazareth (2), qui n'étoit pas du royaume de ce prince. Qui jamais avoit reçu tant de marques dans son enfance de la protection divine, et qui fut jamais plus abandonné à la fin de sa vie?

Il veut donc ici qu'on observe distinctement qu'il n'est sorti du sein de sa mère, que pour être comme jeté entre les bras de Dieu; et après le tendre souvenir de cette protection passée, il va entrer dans le récit de ses maux présens, où, comme il vient de le dire, à la lettre, il ne trouvoit aucun secours, parce que *c'étoit l'heure de ses ennemis, et de la puissance des ténèbres* (3).

Les ennemis de Jésus étoient tous les hypocrites et tous les méchans: de sorte que jamais haine ne fut plus envenimée, ni plus allumée que la leur; et c'est pourquoi il les représente sous ces affreuses figures.

℣. 13. *De jeunes taureaux m'ont environné, des taureaux gras m'ont assiégé :* ce qui montre les dérisions sanglantes, les insultes et l'emportement dans les uns, avec une affreuse fureur et férocité dans les autres.

℣. 14. (Mes ennemis) *ont ouvert sur moi leur gueule* (dévorante), *comme un lion ravisseur et rugissant :* ce qui montre leurs déchiremens, et l'a-

(1) *Matth.* II. 14, 19, 20, 22, 23. — (2) *Ibid.* — (3) *Luc.* XXII. 53.

trocité de leurs cris. Mais voyons l'état pitoyable où ils l'ont mis.

℣. 15. *J'ai été épanché comme de l'eau, et tous mes os ont été séparés* (les uns des autres); mes chairs se sont fondues et atténuées; mon sang a coulé à terre comme celui des victimes : mes os ne se tiennent plus les uns aux autres; j'ai été comme un squelette encore un peu animé, mais qui pourtant n'a plus qu'un souffle. C'est l'état de Jésus-Christ à la croix, que David commence pour ainsi dire à désigner, et qu'il représentera bientôt par des traits plus vifs, et par des termes propres et précis; mais écoutons auparavant la fin du verset.

Mon cœur a été comme une cire fondue au milieu de mes entrailles : c'est ce qui s'accomplit à la lettre en Jésus-Christ, lorsqu'il fut plongé dans la tristesse, qui lui fit dire, *mon ame est triste jusqu'à la mort* (1); lorsqu'il tomba dans le trouble, qui lui fit dire, *mon ame est troublée* (2), et dans l'irrésolution marquée par ces paroles : *Que dirai-je?* C'est qu'alors toutes les forces étant retirées dans le plus intime de l'ame, le reste fut livré à l'épouvante, *cœpit pavere*, à la foiblesse, à cette étrange désolation que S. Marc appelle ἀδημονεῖν, c'est-à-dire, à l'exprimer dans toute sa force, *se laisser abattre, se décourager* (3), jusque-là que, dans ses frayeurs, *il lui vint une sueur comme des gouttes de sang qui découloient jusqu'à terre, et il tomba en agonie*, dit saint Luc (4).

Ce n'est donc plus ce Jésus-Christ, qui trans-

(1) *Matth.* XXVI. 38. *Marc.* XIV. 34. — (2) *Joan.* XII. 27. — (3) *Marc.* XIV. 33. — (4) *Luc.* XXII. 43, 44.

porté du désir de se plonger promptement pour notre salut dans ce baptême de sang qui lui étoit préparé : *Je dois*, disoit-il, *être baptisé d'un baptême; et combien me sens-je pressé jusqu'à ce que je l'accomplisse* (1)*?* Maintenant il semble vouloir reculer, et ne s'arracher à lui-même que par vive force le consentement qu'il donne aux ordres du ciel : tout le sensible est livré à la désolation et à la foiblesse : et ce n'est qu'un commandement absolu de la partie haute qui lui fait dire à la fin de sa prière : *Que ma volonté ne se fasse pas, mais la vôtre* (2) *?*

Ce n'est pas à moi à traiter ici tout le fond d'un si grand mystère; et il me suffit de dire en un mot, que Jésus-Christ paroissant comme un pécheur délaissé à lui-même, il convenoit à cet état qu'il parût aussi une espèce d'opposition entre sa volonté et celle de Dieu. David exprime en un mot tout ce grand mystère des foiblesses de Jésus-Christ et de son découragement, lorsqu'il lui fait dire, ainsi qu'on l'a récité dans le verset 15 : *Mon cœur s'est fondu et liquéfié au milieu de mes entrailles :* je ne me sens plus de courage, et je ne me trouve ni force, ni hardiesse, ni résolution, ni consistance. Suivons.

℣. 16. *Ma force s'est desséchée comme le têt d'un pot cassé : ma langue s'est attachée à mon palais : et vous m'avez réduit à la poussière de la mort.* Comme David nous va faire voir en termes formels Jésus-Christ attaché à la croix au verset 17, et qu'il en a déjà ébauché le tableau dans le verset 15, il n'a pas dû oublier ce prodigieux dessèchement qui

(1) *Luc.* XII. 50. — (2) *Matt.* XXVI. 39. *Marc.* XIV. 36. *Luc.* XXII. 42.

doit arriver à ceux qui sont condamnés à ce supplice, dans un corps épuisé de sang, et des membres comme disloqués par une torture et suspension violente. De là vient la brûlante soif que David exprime par ces mots : *Ma langue s'est attachée à mon palais :* c'est peut-être le plus grand tourment des crucifiés, et la plus certaine disposition à la mort : Jésus-Christ a voulu la ressentir, lorsqu'il s'écria : *Sitio, j'ai soif*[1], et rendit l'ame un moment après.

Vous m'avez réduit à la poussière de la mort : c'est-à-dire, à la mort même; et si l'on veut, au tombeau, à la poussière, à la corruption, quant à la disposition, quoique non quant à l'effet. Jésus-Christ devoit naturellement être poussé jusque-là, si Dieu ne l'eût voulu ressusciter, comme David le va exprimer dans un moment; et comme il l'avoit déjà prédit ailleurs dans le Psaume xv, où il faut principalement remarquer ces paroles : *Vous ne permettrez point que votre saint voie la corruption : Non dabis sanctum tuum videre corruptionem*[2], comme s'il disoit : Naturellement il devoit éprouver la corruption, ainsi que les autres morts; mais vous ne l'avez pas permis; et au contraire, il vous a plu de me prévenir, en me montrant le chemin et le retour à la vie. C'est en cette sorte que David fait parler Jésus-Christ en cet endroit-là, et nous allons voir qu'il ne s'exprimera pas moins exactement en celui-ci : mais il faut auparavant le considérer attaché à la croix.

℣. 17. *Des veneurs m'ont environné :* les Juifs étoient ces rudes veneurs qui pressoient et poursui-

(1) *Joan.* XIX. 28. — (2) *Ps.* XV. 10.

voient Jésus-Christ avec d'horribles clameurs, en s'écriant : *Crucifiez-le, crucifiez-le : Crucifige, crucifige eum* (1) ?

Le conseil des méchans m'a assiégé : il se plaint ici de la conjuration des Juifs et des Gentils pour sa perte ; les premiers demandant qu'on le crucifiât, et les Romains l'ayant mis effectivement à la croix, qui étoit un supplice ordinaire parmi eux : *Ils ont percé mes mains et mes pieds.*

℣. 18. *J'ai compté moi-même tous mes os : voilà ce qu'ils ont vu en moi, lorsqu'ils m'ont considéré.*

℣. 19. *Ils ont partagé mes vêtemens entre eux ; et ils ont jeté le sort sur ma robe.* A ce coup il n'y a pas moyen de méconnoître Jésus-Christ : et pour exprimer son crucifiement, il n'y avoit point de termes plus propres que ceux-ci : *Ils ont percé mes mains et mes pieds ;* ni rien de plus expressif que ce dénombrement des os dans un corps décharné, et qui n'étoit plus qu'un squelette, pour signifier cette extension violente des membres suspendus, qui pesoient sur leurs plaies, et ne pouvoient, pour ainsi parler, que se disloquer eux-mêmes par leur propre poids.

Mais pesons en particulier ces paroles du verset 18. *Voilà ce qu'ils ont vu en moi, lorsqu'ils m'ont considéré ;* c'est-à-dire, ils ont vu mes mains et mes pieds percés : ils ont vu mon corps étendu, et mes os qu'on pouvoit compter : ils m'ont vu exposé nu aux yeux du peuple et aux leurs : ils ont considéré attentivement ma nudité ignominieuse ; et après m'avoir dépouillé, *ils ont partagé mes vê-*

(1) *Luc.* XXIII. 21.

temens entre eux, et ont jeté le sort sur ma robe. Il faut ici remarquer qu'il parloit de ceux-là mêmes qui ont percé ses mains et ses pieds ; et cette circonstance des habits partagés n'est pas indifférente au crucifiement ; car elle en fait voir une suite ; et cette suite, c'est que les soldats qui l'ont mis en croix, où ils devoient le garder, et qui lui avoient ôté ses habits, les ont regardés comme leurs dépouilles, et les ont partagés [1], comme on fait ceux d'un homme mort, et qui n'a plus rien sur la terre.

Qu'on dise maintenant en quel endroit de la vie de David on peut placer des événemens si précis ? quand est-ce qu'il a été mis en cet état de suspension violente ? mais quand est-ce qu'il a vu jouer ses habits avec cette distinction de jeter le sort sur sa robe ? quand est-ce encore un coup qu'il s'est vu dépouillé, et qu'il a vu du haut d'une croix jouer ses habits à des soldats qui venoient de lui percer les mains et les pieds ? Toute l'infidélité des hommes ne peut que demeurer court, et avoir la bouche fermée en cet endroit du Psalmiste.

C'est ainsi que le *délaissé* fut poussé à l'extrémité : il est enfin à la croix, d'où, parmi les horreurs du dernier supplice, il voit partager ses habits ; et après une si sanglante exécution, il paroît qu'il ne reste aucune ressource à l'humanité désolée : mais il n'en est pas ainsi ; et au contraire, c'est là que commencent les merveilles de Dieu, dans la seconde partie de ce divin Psaume.

[1] *Matth.* XXVII. 35, 36.

§. VIII. *Seconde partie du Psaume. Jésus-Christ invoque Dieu de nouveau : à ce coup il est écouté : il ressuscite, et convertit les Gentils.*

Je rapporterai d'abord en abrégé ces merveilles de Dieu sur Jésus-Christ. Conduit au supplice de la croix, contre lequel il s'étoit tant récrié, il paroissoit déchu de toute espérance; mais comme il s'étoit soumis, il retourne à Dieu par une nouvelle prière; et celui qui n'a pas été tiré de la croix, demande d'être délivré des mains de ses ennemis d'une manière plus haute par sa glorieuse résurrection. A ce coup il est écouté : il ressuscite : il se représente comme *racontant à ses frères la gloire de Dieu : Narrabo nomen tuum fratribus meis*, ℣. 23; et les Juifs qui furent témoins de ses plaintes, lorsqu'il avoit crié si haut à la croix : *Mon Dieu, mon Dieu! pourquoi m'avez-vous délaissé?* sont invités maintenant à reconnoître que *Dieu a exaucé ses vœux;* ℣℣. 24 *et* 25. Aussitôt après on voit les Gentils coup sur coup venir *s'aggréger à son Eglise*, ℣. 28, *etc.*, et par ses délaissemens il entre dans la plénitude de sa gloire, comme il l'avoit si souvent prédit, et comme tous les prophètes l'avoient attesté. C'est ce que nous allons voir verset à verset, et ce qu'on découvrira clairement, pour peu qu'on soit attentif.

℣. 20. *Ne vous éloignez pas, Seigneur, vous qui êtes ma force, hâtez-vous de venir à mon secours.*

℣. 21. *Tirez mon ame de l'épée, et mon unique de la main du chien.*

℣. 22. *Sauvez-moi de la gueule du lion, et exaucez-moi contre les cornes de la licorne.*

℣. 23. *Je raconterai votre nom à mes frères.*

On connoît bien que par son *unique* il entend sa vie et son ame, comme la chose qui nous est uniquement chère. A l'égard de la licorne, je n'ai pas besoin de rechercher curieusement quel animal c'est; et il me suffit qu'il en soit souvent parlé dans les Psaumes mêmes comme d'un animal cruel et furieux.

Mais pour entendre la suite de ces quatre versets, c'est ici que commence la seconde partie du Psaume, parce que dès les premiers mots, si on y prend garde, David insinue la résurrection de Jésus-Christ. Car que lui servoit après le dernier supplice *de tant hâter le secours de Dieu?* Celui qui a dit : *Ils ont percé mes mains et mes pieds,* et qui s'est représenté lui-même comme condamné et exécuté à mort, qu'a-t-il désormais à demander à Dieu, sinon de ressusciter, et d'être glorifié ? Certainement on voit bien qu'il ne restoit plus qu'à le tirer du tombeau, et à défendre sa gloire contre les outrages des Juifs : il a déjà été passé au fil de l'épée, qui signifie dans l'Ecriture une mort violente : comment peut-il être tiré de l'épée qu'en ressuscitant ? comment peut-on autrement le retirer de la gueule du lion, de la main du chien, et des cornes de la furieuse licorne, après que le lion l'a englouti, que le chien l'a dévoré, et que la licorne, pour ainsi parler, l'a mis en pièces; c'est-à-dire, après que ses bourreaux l'ont déchiré comme par morceaux, et lui ont ôté la vie ? Ainsi, cette seconde prière ne peut aboutir à autre chose, sinon à demander qu'après avoir été délaissé jusqu'à la mort de la croix, Dieu le ressus-

cite; *en arrêtant*, comme dit saint Pierre, *les douleurs de l'enfer, étant impossible qu'il y fût retenu* (1); c'est aussi ce que le Psalmiste exprime ici, en ajoutant aux autres versets le verset 23, dont les paroles sont décisives pour la résurrection.

℣. 23. *Je raconterai votre nom à mes frères.* Ces paroles en elles-mêmes, et détachées de tout le reste du discours, n'ont rien d'extraordinaire; mais aussi faut-il remarquer que celui qui s'est plaint qu'*on avoit percé ses mains et ses pieds*, qui s'est vu dépouillé pour être attaché à la croix, et ses habits joués par les soldats qui l'y gardoient; celui qui par conséquent s'est vu condamné et exécuté à mort, ainsi qu'il vient d'être dit, et a subi le dernier et le plus infâme de tous les supplices, c'est le même qui dit maintenant : *Je raconterai votre nom à mes frères :* par ce moyen tout le mystère est développé : celui qui a été délaissé jusqu'à la mort de la croix, est le même qui a été exaucé pour être ramené à la vie, pour de nouveau glorifier Dieu parmi ses frères : et sa résurrection n'est pas moins clairement exprimée que sa mort.

Qu'on parcoure les quatre évangélistes, et qu'on voie où Jésus-Christ a donné de sa propre bouche à ses apôtres le nom de ses frères; on ne trouvera que le seul endroit où il ordonne aux Maries de leur annoncer sa résurrection : *Ne craignez point*, leur dit-il, *allez, et annoncez à mes frères qu'ils aillent en Galilée : ils me verront là* (2). Saint Jean remarque aussi que cette parole, qui annonce la résurrection, est spécialement portée à Marie-Mag-

(1) *Act.* II. 24. — (2) *Matth.* XXVIII. 10.

deleine en cette manière : *Va trouver mes frères, et leur dis : Je vais monter à mon père et à votre père, à mon Dieu et à votre Dieu* (1) : où il explique distinctement la fraternité des apôtres avec Jésus-Christ, comme elle peut convenir à de purs hommes.

Mais d'où vient que dans tous les Evangiles il ne se sert que cette fois seulement de cette expression : *Dites à mes frères ?* si ce n'est que David ayant exprimé la résurrection de Jésus-Christ par ces mots : *Je raconterai votre nom à mes frères ;* le même Jésus-Christ a voulu nous faire entendre que lorsqu'il a dit, *Dites à mes frères*, c'étoit précisément cette prophétie qu'il avoit dessein d'accomplir. Si donc David lui fait dire au même verset, *Je vous louerai au milieu de l'Eglise :* par l'Eglise où il loue le nom de Dieu, nous devons entendre l'assemblée des apôtres, qui une fois *s'est augmentée*, comme dit saint Paul (2), *jusqu'à cinq cents frères et au-delà*, à qui Jésus-Christ ressuscité a annoncé la gloire de son père. Qui peut parler de cette sorte, sinon celui qui a dit dans l'Apocalypse : *J'ai été mort, et je suis vivant* (3) ?

Je ne veux pourtant pas nier que la signification de ce mot, *frères*, dans la prophétie de David, ℣. 23, ne comprenne les Juifs, qui aussi étoient frères de Jésus-Christ, selon que dit saint Paul (4), que *Jésus-Christ est sorti d'eux ;* et à qui il a annoncé le nom de son père par le ministère de ses apôtres. Mais en ce sens Jésus-Christ est toujours regardé comme vivant, puisqu'il est regardé comme l'auteur véritable de la prédication des apôtres,

(1) *Joan.* XX. 17. — (2) I. *Cor.* XV. 6. — (3) *Apoc.* I. 18. — (4) *Rom.* IX. 5.

à cause qu'elle est faite, non-seulement par son ordre, mais encore par le Saint-Esprit, qu'il envoie actuellement du plus haut des cieux, conformément à cette parole : *Si je ne m'en vais, le Paraclet ne viendra point; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai* (1); ainsi l'envoi du Saint-Esprit est une preuve que Jésus-Christ est vivant, et même vivant dans les cieux; puisqu'il est par cet Esprit l'auteur de la prédication apostolique. Mais elle ne devoit pas se borner aux Juifs; et la gloire annoncée à ce peuple élu devoit bientôt après être portée aux Gentils. C'est ce que David nous expliquera distinctement et par ordre, comme nous allons voir. Mais à présent il faut reprendre le texte.

℣. 24. *Louez le Seigneur, vous qui le craignez : races de Jacob, glorifiez-le partout où vous êtes étendues : craignez-le, ô vous tous qui composez la postérité d'Israël.*

℣. 25. *Parce qu'il n'a point méprisé, ni dédaigné la modestie* (l'humilité, l'humble prière) *du pauvre* (du délaissé, du dépouillé) : *et il ne lui a point caché sa face; et quand il crioit à lui, il l'a exaucé.*

Quoi donc, celui qui se plaint avec tant de larmes de n'être point exaucé, invite maintenant les Israélites sous ces deux titres, *races de Jacob*, et *postérité d'Israël*, à rendre grâces à Dieu d'avoir exaucé sa prière? c'est visiblement que les choses sont changées : le dépouillé, le délaissé ne l'est plus : abandonné une fois à la mort, il est ressuscité à jamais; et il entre par ce moyen dans sa gloire : c'est

(1) *Joan.* XVI. 7.

ce qui devoit être annoncé à toute la race d'Israël, selon les paroles du Psalmiste. C'est ce qui le fut en effet par cette déclaration de saint Pierre : *Sache toute la maison d'Israël, que Dieu a fait Seigneur et Christ, ce Jésus que vous avez crucifié* (1).

Par ce moyen les Israélites sont en effet invités, tant par David que par les apôtres, à croire que le même qui avoit été délaissé, étoit maintenant élevé au comble de la gloire, puisqu'il étoit *fait Seigneur et Christ.* Les Gentils viendront à leur tour : mais il falloit commencer par les Juifs, à qui le salut devoit être premièrement annoncé. Or voici ce qui devoit encore arriver selon le Psalmiste.

℣. 26. *Ma louange sera devant vous dans la nombreuse ou grande Eglise* (on y publiera la louange que je dois à votre immense bonté) : pour m'avoir rendu *la gloire que j'avois devant vous avant la constitution du monde.* La grande ou la nombreuse Eglise signifie naturellement la grande assemblée de tout le peuple ; mais dans cet endroit du Psaume, il y a une raison particulière d'employer ce terme, comme s'il disoit : L'Eglise aura bientôt toute sa grandeur, quand elle aura enfermé dans son sein la gentilité convertie : mais, en attendant, il faut comprendre que l'Eglise de Jésus-Christ n'a commencé d'être vraiment nombreuse, même parmi les Juifs, qu'après son crucifiement ; conformément à cette parole qu'il avoit lui-même prononcée : *Lorsque vous aurez élevé de terre le Fils de l'homme, vous connoîtrez qui je suis* (2) : car alors, dès la première prédication, trois mille hommes furent convertis, qui

(1) *Act.* II. 36. — (2) *Joan.* VIII. 28.

furent

furent aussitôt après suivis de cinq mille autres (1), et saint Jacques dit à saint Paul : *Vous voyez, mon frère, combien de milliers de Juifs ont cru* (2).

Voilà donc parmi les Juifs une grande et nombreuse Eglise : elle aura parmi les Gentils un bien autre accroissement, comme on va voir : mais il falloit avant toutes choses, expliquer ce qui devoit arriver aux Juifs ; et le voici.

℣. 26. *Je rendrai mes vœux en la présence de ceux qui craignent Dieu* (3). Il ne s'agit pas de David : c'est toujours le crucifié et le ressuscité qui parle, c'est lui qui rend ses vœux. Rendre ses vœux, selon l'Ecriture, c'est offrir à Dieu un sacrifice d'action de grâces ou d'Eucharistie, quand on a obtenu ce qu'on demandoit : comme si Jésus-Christ crucifié et ressuscité eût dit : Je me suis dévoué moi-même pour le genre humain : j'ai fait vœu d'immoler ma vie pour le monde, afin d'en effacer les péchés : Dieu qui avoit déclaré qu'*il n'agréoit point les holocaustes et les victimes pour le péché*, m'a reçu seul à la place de toutes les autres hosties : je me suis offert moi-même à la croix, et j'ai obtenu le salut des hommes : que reste-t-il donc aujourd'hui, sinon que pour avoir obtenu l'effet de mes vœux, je lui offre le sacrifice qui soit principalement d'action de grâces ? c'est ce qu'a fait Jésus-Christ après sa résurrection : et parce que le propre de ce sacrifice est de se tourner en banquet sacré, le Prophète le désigne aussi par ce caractère.

℣. 27. *Les pauvres* (selon l'hébreu, de mot à mot : *Ceux qui sont doux et humbles de cœur :* mites,

(1) *Act.* VIII. 28. — (2) *Ibid.* XXI. 20. — (3) *Ps.* XXXIX. 7.

pauperes) : *mangeront et seront rassasiés : ceux qui cherchent le Seigneur le loueront; votre cœur vivra à jamais.* Il indique ici le sacrifice de l'Eucharistie, qui commença alors d'être célébré dans l'Eglise naissante en simplicité de cœur; et on sait que c'est Jésus-Christ qui le célèbre toujours, puisqu'il se fait non-seulement en son nom, mais par ses propres paroles : comprenons donc que *les pauvres*, les humbles de cœur, *mangeront* : que mangeront-ils? si ce n'est, selon la coutume, les chairs immolées dans le sacrifice de l'Eucharistie, qui sont en effet celles de Jésus-Christ : car il n'y a plus pour nous d'autre victime que celle-là. *Et ils seront rassasiés* : de quoi? sinon des opprobres, des souffrances de Jésus-Christ, et de ses humiliations; mais ils ne doivent pas pour cela murmurer, ni se rebuter de ce sacrifice; puisque c'est par les opprobres de Jésus-Christ que nous devons avoir part à sa vie et à sa gloire, et qu'en effet le Psaume leur dit sous le nom de Jésus-Christ : *Vos cœurs vivront aux siècles des siècles* : et vous aurez part à la nourriture dont j'ai prononcé : *Qui me mange vivra pour moi, et il ne mourra jamais* (1).

℣. 28. *Toutes les extrémités de la terre se ressouviendront du Seigneur, et se convertiront à lui : et toutes les familles des Gentils l'adoreront.*

℣. 29. *Parce que le règne appartient au Seigneur : et il dominera sur les Gentils.*

℣. 30. *Tous les riches et puissans de la terre* (mot à mot les gras de la terre) *ont mangé et adoré devant sa face : tous ceux qui se réduisent en pous-*

(1) *Joan.* VI. 55, 58.

sière (tous ceux qui sont sujets à la mort, en un mot, tous les mortels) *fléchiront le genou* devant lui.

La première et la plus ancienne connoissance du genre humain, est celle de la divinité : l'idolâtrie répandue depuis tant de siècles par toute la terre, n'étoit autre chose qu'un long et profond oubli de Dieu : rentrer dans cette connoissance, et revenir à soi-même après un si mortel assoupissement, pour reconnoître Dieu qui nous a faits, c'est ce que David appelle s'en ressouvenir ; et il explique dans ces trois versets, que ce devoit être l'heureuse et prochaine suite du crucifiement de Jésus-Christ. C'est donc ici le dernier accroissement qui rend complète la grande Eglise, et lui donne son étendue toute entière. Jésus-Christ avoit dit cette parole : *J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de ce bercail; et il faut que je les amène, et qu'il se fasse un seul bercail et un seul pasteur* (1) : on sait qu'il entendoit les Gentils, qui unis aux Juifs convertis, composèrent le grand bercail de l'Eglise catholique.

Mais pour accomplir cet ouvrage, il devoit arriver deux choses : la première, le crucifiement de Jésus-Christ et sa résurrection ; et la seconde, la conversion des Juifs qui devoient croire.

La première vérité est établie par la parole du Sauveur, à qui l'on vint dire près de sa fin, que quelques Gentils le vouloient voir (2) ; alors étendant sa vue sur la gentilité qui alloit être convertie, il dit ces mots : *Si le grain de froment ne meurt en tombant à terre, il demeure seul; mais s'il meurt, il*

(1) *Joan.* x. 16. — (2) xii. 20, 21.

portera un grand fruit (1). Ce fruit n'étoit autre chose que la gentilité convertie, ce qu'il confirme en disant : *Quand j'aurai été élevé de terre*, c'est-à-dire, crucifié, *je tirerai tout à moi* (2), et non-seulement ceux des Juifs qui seront prédestinés à la vie éternelle, mais encore tous les Gentils tirés des extrémités du monde. Avant que de convertir les Gentils, Jésus-Christ devoit mourir sur la croix : et saint Paul a prouvé par les Ecritures, *qu'il seroit le premier qui, ressuscité des morts, annonceroit la lumière aux Gentils* (3). Mais la seconde vérité n'est pas moins certaine, que les Gentils ne devoient être appelés à l'Evangile, qu'après qu'il auroit été prêché aux Juifs (4), et qu'un grand nombre l'auroit cru.

Il est admirable que David non-seulement ait vu des choses si éloignées, mais encore qu'il les ait vues dans l'ordre qu'elles devoient arriver : car il a vu premièrement le crucifié avec ses mains et ses pieds percés, aussi-bien qu'avec ses os comptés, et le partage de ses habits entre ses bourreaux : ensuite il l'a vu ressusciter et annoncer le nom de Dieu à ses frères, à commencer par les Juifs, et enfin finir par les Gentils, selon l'ordre de la prédestination éternelle, ainsi que nous l'avons montré distinctement.

Et remarquez qu'il ne dit pas que tous les Juifs doivent croire, mais seulement que la parole devoit être adressée à toute la race d'Israël : et au contraire pour les Gentils, il dit clairement que toutes les nations, toutes les familles des Gentils se convertiroient, pour montrer que leur conversion actuelle, et leur abord en foule dans l'Eglise, devoit

(1) *Joan.* XII. 24. — (2) *Ibid.* 32. — (3) *Act.* XXVI. 23. — (4) XIII. 24.

être l'effet principal de la prédication de l'Evangile.

C'est ici la grande merveille : car, qui ne s'étonneroit que les Gentils depuis tant de siècles, plus sourds et plus muets que les idoles qu'ils servoient, et qui avoient si profondément oublié Dieu, qu'ils sembloient n'en avoir retenu le nom que pour le profaner, tout d'un coup se soient réveillés au nom de Jésus-Christ ressuscité, et qu'ils soient venus les uns sur les autres de toutes les parties du monde, comme pour composer la grande Eglise, qui étoit destinée au Sauveur du monde? C'est de quoi on ne peut jamais s'étonner assez, ni assez remercier celui qui a fait prédire ce grand événement par David, en la personne de Jésus-Christ, lorsqu'il n'y paroissoit pas encore, ni du temps de David, ni tant de siècles après, du temps de Jésus-Christ même, la moindre disposition, mais plutôt un éloignement extrême et prodigieux.

Au reste, l'on a pu voir que David parle deux fois du festin sacré : car après avoir dit, ℣. 27 : *Les pauvres,* ceux qui sont doux et humbles de cœur, *mites, pauperes,* qui sont termes équivalens, *mangeront* le pain de vie, il dit encore, ℣. 30 : *Les gras de la terre,* les riches et les puissans du monde *ont mangé et adoré ;* pour insinuer que les riches, *pingues terræ,* et même les rois de la terre viendront les derniers, et comme entraînés par les autres, au banquet de Jésus-Christ.

℣. 30. *Son ame ne vivra pas :* son ame, c'est un hébraïsme connu pour signifier sa personne, et c'est-à-dire, en un mot, il perdra la vie.

℣. 31. *Sa postérité le servira dans la race suivante : on racontera* (ses louanges) *au Seigneur :* (on les célébrera dans les assemblées solennelles du peuple de Dieu).

℣. 32. *Ils viendront, et ils annonceront sa justice au peuple qui naîtra, et qu'il a fait.*

Voilà les trois derniers versets, où, encore que le Psalmiste change de personne, il les faut pourtant rapporter au même dont il est parlé dans tout le Psaume, qui ne peut être, comme on a vu, que Jésus-Christ. C'est donc lui dont il est écrit : *Il perdra la vie, et une longue postérité le servira :* c'est constamment Jésus-Christ à qui sa mort donnera une longue suite d'enfans; et c'est la même chose qu'Isaïe prédit en ces mots : *S'il donne sa vie pour le péché, il verra une longue race, et la volonté du Seigneur sera disposée en sa main* (1) : sera exécutée par sa puissance.

℣. 32. *Ils viendront :* ce sont les apôtres : *et ils annonceront sa justice :* c'est celle de Jésus-Christ : *au peuple qui naîtra :* au peuple du nouveau Testament, qui naîtra principalement parmi les Gentils par sa mort, et qu'il a fait en donnant sa vie.

C'est la fin de la prophétie selon l'hébreu, où les chrétiens ont l'avantage, premièrement, que s'il y a quelque verset qui puisse en quelque façon être adapté à David, comme étant une excellente figure de Jésus-Christ, il y a aussi les grands caractères plus clairs que le soleil, qui ne lui peuvent convenir en aucune sorte : et en second lieu, pour ce qui regarde Jésus-Christ, non-seulement ces grands carac-

(1) *Is.* LIII. 10.

tères qu'on a donnés pour clef de la prophétie lui conviennent de mot à mot, mais encore tous les versets lui conviennent effectivement, et dans un sens naturel et propre, ainsi qu'il a paru dans cette explication : de sorte que si on considère le total, tout est manifestement à Jésus-Christ, qui aussi commence par se l'appliquer, en s'écriant à la croix : *Mon Dieu, mon Dieu! pourquoi m'avez-vous délaissé?*

§. IX. *Différences des Septante d'avec l'hébreu.*

Il est bon maintenant de considérer ce que nous diront les Septante. Nous en avons déjà rapporté le titre. Au lieu qu'au second verset, l'hébreu porte simplement : *Mon Dieu, mon Dieu! pourquoi m'avez-vous délaissé?* ainsi que nous le trouvons récité par Jésus-Christ même sur la croix, les Septante ont inséré : *Regardez-moi :* pour expliquer que Jésus-Christ accoutumé aux tendres regards de son Père, ne peut souffrir d'en être privé, lui qui est l'objet éternel de ses complaisances. Mais il importe de bien remarquer dans les évangélistes, que Jésus-Christ n'a point prononcé cette parole, et qu'il n'a fait que suivre l'hébreu, en disant : *Mon Dieu, mon Dieu!* sans dire, *regardez-moi.*

Au même verset, au lieu de ces mots : *Les paroles de mon rugissement*, les Septante ont lu : *les paroles de mes péchés,* c'est-à-dire, les péchés du monde qui étoient devenus les siens, comme on a dit.

Au verset 3 ils ajoutent que *ce n'est pas à lui une folie* de recourir à Dieu sans se rebuter, parce que le fidèle, quelque dédain qu'il éprouve du côté de

Dieu, doit toujours y avoir recours, ainsi qu'a fait Jésus-Christ, en retournant par trois fois à la prière dans le sacré jardin des Olives.

Au verset 4, les Septante traduisent : *Vous habitez dans le sanctuaire, vous qui êtes la louange d'Israël ;* où le sanctuaire est marqué comme le lieu où Dieu écoute toutes les prières, et reçoit les louanges de tout Israël, qui céléproit éternellement ses miséricordes. C'est donc pour nous les marquer que les Septante ont traduit de cette sorte.

Au verset 20, les Septante ajoutent : *Pourvoyez à ma défense :* par où nous pouvons entendre que Jésus-Christ demandoit à Dieu, qu'il défendît sa personne et sa doctrine de tous les outrages que les Juifs lui faisoient.

Jusqu'ici on voit clairement que les différences des Septante ne changent rien dans le sens ; mais en voici une qui paroîtra plus considérable : l'hébreu lit au verset 30 : *Son ame ne vivra pas :* au lieu que les Septante ont traduit : *Mon ame vivra pour lui :* ℣. 31, selon la Vulgate. Ceux qui ont seulement appris les premiers élémens de la langue hébraïque, savent qu'ici la différente leçon de l'hébreu ne vient que d'un trait qui fait le changement de personne, et d'une simple lettre qui aura échappé dans l'exemplaire des Septante : mais au fond, si l'on prend la peine de se souvenir que celui dont il est écrit : *Mon ame vivra pour Dieu,* ayant dit auparavant qu'il étoit mort, ainsi que nous l'avons remarqué, s'il vit à présent, c'est qu'il ressuscite : aussi ne vit-il que pour Dieu, et comme dit le saint apôtre : *S'il est mort*

une fois, c'est pour le péché; et s'il vit maintenant, c'est pour Dieu (1).

Ce que les Septante ajoutent : *Que la postérité de Jésus-Christ servira Dieu, et qu'on annoncera devant le Seigneur une race future,* n'est qu'une plus claire explication du peuple que la résurrection de Jésus-Christ fera naître; et tout cela ne fait visiblement qu'un seul et même sens avec le texte original, sans qu'il y ait le moindre changement qui mérite qu'on le considère, comme il a déjà été remarqué.

Je n'en dirai pas davantage; et je n'ai plus qu'à louer Dieu qui nous a donné dans ce Psaume une si claire prophétie, ou plutôt une histoire si précise des souffrances et de la gloire de Jésus-Christ. Il n'y a rien là pour David, qui n'a pas été crucifié, qui n'a pas vu jouer ses habits du haut d'une croix, qui n'est point ressuscité pour annoncer à ses frères la gloire de Dieu, qui n'a point converti les Juifs par sa mort, ni rappelé à la connoissance de Dieu toute la gentilité; tout cela ne convient qu'à Jésus-Christ. David n'a pas oublié l'Eucharistie; et c'est avec consolation qu'on la voit paroître par deux fois dans un Psaume où sont racontés par ordre les mystères du crucifié. Et il n'y a qu'à conclure ce raisonnement par où il a commencé, en reconnoissant que David, comme père, comme prophète, et comme figure de Jésus-Christ, a pu dire sous son nom tant de choses merveilleuses et précises, qui sans aucun doute ne conviennent pas à David lui-même.

(1) *Rom.* VI. 10.

§. X. *Réflexion sur le délaissement de Jésus-Christ.*

Si nous voulons tirer maintenant de la doctrine précédente toute l'utilité possible, il faut encore élever plus haut notre pensée, et pour dernière considération, songer que celui qui vient de se plaindre avec tant de gémissemens d'être délaissé de Dieu, est Dieu lui-même; mais un Dieu, qui se faisant homme pour nous rapprocher de lui, a voulu prendre la nature humaine, non pas telle qu'elle étoit avant le péché, heureuse, immortelle et invulnérable, mais telle que le péché l'a faite, couverte de plaies, et attendant à chaque moment le dernier coup de la mort; afin que portant pour nous les peines du péché, sans en avoir la tache et le démérite, il pût être le libérateur de tous les pécheurs. C'est pourquoi Isaïe *l'a vu comme un lépreux; comme un homme frappé de Dieu et humilié :* c'est par là *qu'il est devenu l'homme de douleurs, et qui sait l'infirmité* (1) : qui la sait non-seulement par science, mais encore par une expérience réelle, et qui est, comme dit saint Paul, le plus tendre et le plus compatissant de tous les hommes, parce qu'il a été le plus affligé, et mis à de plus rudes épreuves (2).

Ce n'est donc point par foiblesse, qu'il a pris nos infirmités; à Dieu ne plaise : c'est par puissance et par choix : c'est par puissance, qu'il est mortel et souffrant : c'est par puissance qu'il est mort, et nul ne lui a pu arracher son ame, mais il la donne de son bon gré (3) : on le voit sur la croix considérer ce qui manquoit encore à son ouvrage, et ne ren-

(1) *Ibid.* LIII. 3, 4. — (2) *Heb.* II. 17, 18. — (3) *Joan.* X. 17, 18.

dre l'ame qu'après avoir dit : *Tout est consommé* [1] : et après avoir en effet *consommé l'œuvre que son père lui avoit mise en main* [2].

Comme donc il est mort par puissance ; qu'il a pris aussi par puissance toutes les passions, qui sont des appartenances et des apanages de la nature humaine ; nous avons dit qu'il en a pris la vivacité, la sensibilité, la vérité, tout ce qu'elles ont d'affligeant et de douloureux. Jamais homme n'a dû ressentir plus d'horreur pour la mort que Jésus-Christ, puisqu'il l'a regardée par rapport au péché, qui étant étranger au monde, y a été introduit par le démon : il voyoit d'ailleurs tous les blasphêmes et tous les crimes qui devoient accompagner la sienne : c'est pourquoi il a ressenti cette épouvante, ces frayeurs, ces tristesses que nous avons vues.

Nul homme n'a jamais eu un sentiment plus exquis : mais pour cela il ne faut pas croire que l'agitation de ses passions turbulentes ait pénétré la haute partie de son ame : ses agonies n'ont pas été jusques-là, et le trouble même n'a pas troublé cet endroit intime et imperturbable : il en a été à peu près comme de ces hautes montagnes, qui sont battues de l'orage et des tempêtes dans leurs parties basses, pendant qu'au sommet elles jouissent d'un beau soleil et de la sérénité parfaite.

Ceux qui ont osé retrancher de l'Evangile de saint Luc, *l'Ange que Dieu envoya à Jésus-Christ pour le fortifier* [3], n'ont pas compris ce mystère, et que Dieu, en retirant dans le plus intime toute la force de l'ame, et lui envoyant son saint ange pour le consoler

[1] *Joan.* XIX. 30. — [2] XVII. 4. — [3] *Luc.* XXII. 43.

dans ses détresses, n'a pas prétendu par là déroger à sa dignité, mais seulement lui faire éprouver qu'il étoit homme, *abaissé* par sa nature humaine *un peu au-dessous de l'Ange : Minuisti eum paulò minùs ab Angelis :* et expiant le désordre de nos passions, loin de le prendre, lorsqu'il en a voulu souffrir le tourment.

Avec l'expiation des péchés que les passions nous font commettre, nous avons encore dans les siennes, la parfaite instruction de l'usage que nous devons faire des nôtres. Considérez Jésus-Christ dans ses dernières et terribles transes, qu'il ressentit à sa mort et à sa passion : il prend avec lui trois de ses disciples qu'il estimoit les plus fidèles : il leur ordonne de veiller, et va faire sa prière dans son agonie : il revient à eux par trois fois (1) : vous diriez qu'il ait besoin du soutien de leur présence, et que ses allées et ses venues sont les effets de l'inquiétude qui accompagne les passions : mais non ; cette apparence d'inquiétude est en effet une instruction.

Quand il fait ce reproche à ses disciples : *Vous n'avez pu veiller une heure avec moi :* il leur enseigne ce qu'ils doivent faire, à l'égard de ceux qui se trouveroient dans la détresse : ce n'est pas qu'il eût besoin de leur veille ; mais il a voulu leur montrer qu'ils avoient besoin de veiller eux-mêmes, et qu'il leur étoit utile de penser que *l'esprit* doit être *prompt* et vif, *quoique la chair soit infirme.*

Cependant le Verbe divin, qui étoit le modérateur caché de toutes les actions et de tous les mouvemens de Jésus-Christ, y inspiroit au-dedans une

(1) *Matth.* XXVI. 37, 38, *et seq. Marc.* XIV. 33, 34, *et seq.*

valeur infinie, ce qui les rendoit dignes de Dieu, et nous donnoit une victime capable seule de racheter mille et mille mondes.

C'est ce que voient tous ceux qui reconnoissent que le délaissé est Dieu; c'est ce qu'ont vu en esprit les anciens justes; c'est ce qu'a vu David, lorsqu'il appelle Jésus-Christ son Seigneur, encore qu'il soit son Fils (1); c'est ce qu'a vu Isaïe, lorsqu'il dit si expressément, que le petit enfant qui nous est donné, est Dieu (2); c'est ce qu'a vu Michée, lorsqu'en voyant naître dans Bethléem le chef d'Israël, tout d'un coup il est élevé jusqu'à voir que son origine est éternelle et divine (3); c'est ce qu'ont vu tous les prophètes et tous les anciens patriarches : *Abraham a vu* son *jour, et il s'en est réjoui* (4) : il a vu ce jour si clair de l'éternité, *et la gloire que Jésus-Christ avoit auprès de son père avant l'établissement du monde* (5) : il a vu que *Jésus-Christ étoit, avant que lui Abraham* eût été fait (6) : on peut juger des autres par ceux-là; et l'avantage que nous avons, c'est de voir plus expressément et de près, ce qu'ils ont vu de loin et sous des ombres.

C'est ainsi que Jésus-Christ a accompli toute justice : tout l'homme sera sauvé, parce qu'il a pris tout ce qui appartient à la nature humaine, et s'en est servi pour expier le péché : il a aussi accompli tout ce qu'il falloit pour être le parfait modèle du genre humain, et nous a appris à faire un bon usage de nos passions.

Il nous montre à craindre la mort, parce qu'elle

(1) *Ps.* CIX. I. *Matth.* XXII. 43, 44, 45. — (2) *Is.* IX. 6. — (3) *Mich.* V. 2. — (4) *Joan.* VIII. 56. — (5) *Ibid.* XVII. 5. — (6) *Ibid.* VIII. 58.

est la peine du péché, dont on ne peut avoir trop d'horreur. Il nous montre qu'il ne faut jamais abandonner Dieu, lors même qu'il semble le plus nous abandonner : car celui qui dit : *Mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous délaissé ?* ne laisse pas, malgré ce délaissement, de se souvenir que ce Dieu qui le délaisse, est son père ; puisqu'il retourne à lui, en disant : *Mon père, pardonnez-leur :* et encore : *Mon Père, je recommande mon esprit entre vos mains* (1).

Venez, ames délaissées, malgré toutes vos sécheresses et votre abandon, venez toujours mettre en lui votre confiance, assurées que Dieu peut même vous ressusciter des morts, comme il a fait Jésus-Christ : et dans cette foi, dites à l'exemple du saint homme Job : *Quand il me donneroit la mort, je mettrai toujours en lui mon espérance* (2). *Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu,* et, comme ajoute l'apôtre saint Pierre (3), *rejetez sur lui toute votre sollicitude.*

Ne cessons donc pas de regarder, avec saint Paul, *Jésus qui est l'auteur et le consommateur de notre foi* (4) : lorsque notre ame sera troublée, et que nous serons poussés jusqu'à l'agonie, apprenons à dire avec lui la prière du sacré jardin, c'est-à-dire, cette courageuse prière : *Que ma volonté ne se fasse pas, mais la vôtre* (5) ; et louons celui qui nous donne part à ses délaissemens, pour aussi nous donner part à sa gloire, si nous savons imiter son obéissance.

(1) *Luc.* XXIII. 34, 46. — (2) *Job.* XIII. 15. — (3) I. *Petr.* V. 6, 7. — (4) *Heb.* XII. 2. — (5) *Matth.* XXVI. 39. *Marc.* XIV. 36. *Luc.* XXII. 42.

L'APOCALYPSE,

AVEC

UNE EXPLICATION.

PRÉFACE

PRÉFACE,

Où sont proposés les moyens de profiter de la lecture de l'Apocalypse, et les principes pour en découvrir le sens.

I. Les merveilles de l'Apocalypse.

Ceux qui ont le goût de la piété, trouvent un attrait particulier dans cette admirable révélation de saint Jean. Le seul nom de Jésus-Christ dont elle est intitulée, inspire d'abord une sainte joie; car voici comme saint Jean a commencé, et le titre qu'il a donné à sa prophétie : *La révélation de Jésus-Christ, que Dieu lui a donnée pour la faire entendre à ses serviteurs, en parlant par son ange à Jean, son serviteur* (1). C'est donc ici Jésus-Christ qu'il faut regarder comme le véritable prophète; saint Jean n'est que le ministre qu'il a choisi pour porter ses oracles à l'Eglise : et si on est préparé à quelque chose de grand, lorsqu'en ouvrant les anciennes prophéties, on y voit d'abord dans le titre, *la vision d'Isaïe, fils d'Amos; les paroles de Jérémie, fils d'Helcias* (2), et ainsi des autres, combien doit-on être touché lorsqu'on lit à la tête de ce livre : *La révélation de Jésus-Christ, Fils de Dieu?*

Tout répond à un si beau titre. Malgré les profondeurs de ce divin livre, on y ressent, en le lisant, une impression si douce, et tout semble si magnifique de la majesté de Dieu; il y paroît des idées si hautes du mystère de Jésus-Christ, une si

(1) *Apoc.* I. 1. — (2) *Is.* I. 1. *Jerem.* I. 1.

vive reconnoissance du peuple qu'il a racheté par son sang, de si nobles images de ses victoires et de son règne, avec des chants si merveilleux pour en célébrer les grandeurs, qu'il y a de quoi ravir le ciel et la terre.

Il est vrai qu'on est à la fois saisi de frayeur, en y lisant les effets terribles de la justice de Dieu, les sanglantes exécutions de ses saints anges, leurs trompettes qui annoncent ses jugemens, leurs coupes d'or pleines de son implacable colère, et les plaies incurables dont ils frappent les impies; mais les douces et ravissantes peintures dont sont mêlés ces affreux spectacles, jettent bientôt dans la confiance, où l'ame se repose plus tranquillement, après avoir été long-temps étonnée et frappée au vif de ces horreurs.

Toutes les beautés de l'Ecriture sont ramassées dans ce livre; tout ce qu'il y a de plus touchant, de plus vif, de plus majestueux dans la loi et dans les prophètes, y reçoit un nouvel éclat, et repasse devant nos yeux pour nous remplir des consolations et des grâces de tous les siècles. C'est ici un des caractères de cette admirable prophétie, et l'ange l'a déclaré à saint Jean par ces paroles : *Le Seigneur Dieu des saints prophètes,* ou comme lit la Vulgate : *Le Seigneur Dieu des esprits des prophètes, a envoyé son ange pour découvrir à ses serviteurs ce qui doit arriver bientôt* (1) *:* paroles qui nous font entendre que Dieu qui a inspiré tous les prophètes, en a fait revivre

(1) *Apoc.* XXII. 6.

l'esprit dans saint Jean, pour consacrer de nouveau à Jésus-Christ et à son Eglise, tout ce qui avoit jamais été inspiré aux prophètes.

II. L'Apocalypse est remplie des merveilles de tous les prophètes, et pourquoi?

Je trouve deux raisons de cette conduite. La première est prise de saint Irénée : *Il devoit,* dit-il (1), *venir de faux docteurs qui enseigneroient que le Dieu qui avoit envoyé Jésus-Christ, n'étoit pas le même que celui qui avoit envoyé les anciens prophètes.* C'est pour confondre leur audace que la prophétie du nouveau Testament, c'est-à-dire, l'Apocalypse, est pleine de toutes les anciennes prophéties, et que saint Jean, le nouveau prophète, expressément envoyé par Jésus-Christ, est plein de l'esprit de tous les prophètes.

Mais la seconde raison n'est pas moins forte; c'est que toutes les prophéties et tous les livres de l'ancien Testament, n'ont été faits que pour rendre témoignage à Jésus-Christ, conformément à cette parole que l'ange adresse à saint Jean : *L'esprit de la prophétie, c'est le témoignage de Jésus* (2). Ni David, ni Salomon, ni tous les prophètes, ni Moïse qui en est le chef, n'ont été suscités que pour faire connoître celui *qui devoit venir,* c'est-à-dire, le Christ. C'est pourquoi Moïse et Elie paroissent autour de lui sur la montagne, afin que la loi et les prophètes confirment sa mission, reconnoissent son autorité, et rendent témoignage à sa doctrine. C'est par la même raison que Moïse et tous les prophètes entrent dans l'Apocalypse, et que pour écrire ce

(1) *Irén. liv.* V. *ch.* 26. *n.* 2. — (2) *Apoc.* XIX. 10.

livre admirable, saint Jean a reçu l'esprit de tous les prophètes.

Nous retrouvons en effet dans ce grand apôtre l'esprit de tous les prophètes et de tous les hommes envoyés de Dieu. Il a reçu l'esprit de Moïse pour chanter le cantique de la nouvelle délivrance du peuple saint, et pour construire à l'honneur de Dieu une nouvelle arche, un nouveau tabernacle, un nouveau temple, un nouvel autel des parfums (1). Il a reçu l'esprit d'Isaïe et de Jérémie, pour décrire les plaies de la nouvelle Babylone, et étonner tout l'univers du bruit de sa chute. C'est par l'esprit de Daniel qu'il nous découvre la nouvelle bête, c'est-à-dire, le nouvel empire ennemi et persécuteur des saints, avec sa défaite et sa ruine (2). Par l'esprit d'Ezéchiel, il nous montre toutes les richesses du nouveau Temple où Dieu veut être servi, c'est-à-dire, et du ciel et de l'Eglise; enfin toutes les consolations, toutes les promesses, toutes les grâces, toutes les lumières des livres divins se réunissent en celui-ci (3). Tous les hommes inspirés de Dieu semblent y avoir apporté tout ce qu'ils ont de plus riche et de plus grand, pour y composer le plus beau tableau qu'on pût jamais imaginer de la gloire de Jésus-Christ; et on ne voit nulle part plus clairement, qu'il étoit vraiment la fin de la loi, la vérité de ses figures, le corps de ses ombres et l'ame de ses prophéties.

Il ne faut donc pas s'imaginer, lorsque saint

(1) *Apoc.* XVI. 3. XI. 19. VIII. 3. — (2) *Ibib.* XVI, XVII, XVIII. — (3) *Ibid.* XXI, XXI.

Jean les rapporte, qu'il soit seulement un imitateur des prophètes ses prédécesseurs : tout ce qu'il en allègue, il le relève; il y fait trouver l'original même de toutes les prophéties, qui n'est autre que Jésus-Christ et son Eglise. Poussé du même instinct qui animoit les prophètes, il en pénètre l'esprit, il en détermine le sens, il en révèle les obscurités, et il y fait éclater la gloire de Jésus-Christ toute entière.

III. Jésus-Christ vu et écouté dans sa gloire.

Ajoutons à tant de merveilles celle qui passe toutes les autres; je veux dire le bonheur d'entendre parler, et de voir agir Jésus-Christ ressuscité des morts. Nous voyons dans l'Evangile Jésus-Christ homme conversant avec les hommes, humble, pauvre, foible, souffrant; tout y ressent une victime qui va s'immoler, et un homme dévoué à la douleur et à la mort. Mais l'Apocalypse est l'Evangile de Jésus-Christ ressuscité : il y parle, et il y agit comme vainqueur de la mort, comme celui qui vient de sortir de l'enfer qu'il a dépouillé, et qui entre en triomphe au lieu de sa gloire, où il commence à exercer la toute-puissance que son père lui a donnée dans le ciel et sur la terre.

IV. Explication morale de l'Apocalypse, selon les idées de saint Augustin.

Tant de beautés de ce divin livre, quoiqu'on ne les aperçoive encore qu'en général et comme en confusion, gagnent le cœur. On est sollicité intérieurement à pénétrer plus avant dans le secret d'un livre, dont le seul extérieur et la seule écorce, si l'on peut parler de la sorte, répand tant de lumière et tant de consolation dans les cœurs.

Il y a deux manières d'expliquer l'Apocalypse ; l'une générale et plus facile ; c'est celle dont saint Augustin a posé les fondemens, et comme tracé le plan en divers endroits (1), mais principalement dans le livre de la Cité de Dieu. Cette explication consiste à considérer deux cités, deux villes, deux empires mêlés selon le corps, et séparés selon l'esprit. L'un est l'empire de Babylone, qui signifie la confusion et le trouble ; l'autre est celui de Jérusalem, qui signifie la paix : l'un est le monde, et l'autre l'Eglise ; mais l'Eglise considérée dans sa partie la plus haute, c'est-à-dire dans les saints, dans les élus. Là règne Satan, et ici Jésus-Christ ; là est le règne de l'impiété et de l'orgueil, ici est le siége de la vérité et de la religion ; là est la joie qui se doit changer en un gémissement éternel, ici est la souffrance qui doit produire une éternelle consolation ; là se trouve une idolâtrie spirituelle, on y adore ses passions, on y fait un dieu de son plaisir, et une idole de ses richesses ; ici sont abattues toutes les idoles, et non-seulement celles à qui l'aveugle gentilité offroit de l'encens, mais encore celles à qui les hommes sensuels érigent un temple et un autel dans leur cœur, et dont ils se font eux-mêmes la victime. Là se voit en apparence un continuel triomphe, et ici une continuelle persécution ; car ces idolâtres qui font dominer les sens sur la raison, ne laissent pas en repos les adorateurs en esprit : ils s'efforcent de les en-

(1) *August. in Ps.* LXIV. *n.* 1 *et* 2. CXXXVI. *n.* 15 *et* 16 *de Civ. Dei, l.* XX. *integ.*

traîner dans leurs pratiques; ils établissent des maximes dont ils veulent faire des lois universelles, en un mot, le monde est un tyran : il ne peut souffrir ceux qui ne marchent pas dans ses voies, et ne cesse de les persécuter en mille manières. C'est donc ici l'exercice *de la foi et de la patience des Saints* (1), qui sont toujours sur l'enclûme et sous le marteau, pour être formés selon le modèle de Jésus-Christ crucifié. Que n'ont-ils point à souffrir du règne de l'impiété et du monde ? C'est pourquoi, pour les consoler, Dieu leur en fait voir le néant : il leur fait voir, dis-je, les erreurs du monde, sa corruption, ses tourmens sous une image fragile de félicité; sa beauté d'un jour, et sa pompe qui disparoît comme un songe; à la fin, sa chute effroyable, et son horrible débris : voilà comme un abrégé de l'Apocalypse. C'est aux fidèles à ouvrir les yeux : et c'est à eux à considérer la fin des impies et de leur malheureux règne; c'est à eux, en attendant, à en mépriser l'image trompeuse; à n'adorer point la bête (2), c'est-à-dire, à n'adorer point le monde dans ses grandeurs, de peur de participer un jour à ses supplices; à tenir leur cœur et leurs mains pures de toute cette idolâtrie spirituelle, qui fait servir l'esprit à la chair; et enfin à en effacer en eux-mêmes jusqu'aux moindres caractères (3) : car c'est *le caractère de la bête* que saint Jean nous avertit tant d'éviter, et où il met l'essence de l'idolâtrie.

On trouve ce caractère partout où le monde

(1) *Apoc.* XIII. 10 — (2) *Ibid.* 14, 16. XX. 4. — (3) *Ibid.*

règne : ainsi on le trouve même dans l'Eglise, parce qu'on le trouve dans les mondains qui entrent dans sa société, et se mêlent avec ses saints : on trouve, dis-je, dans ces mondains, quels qu'ils soient, et quelque place qu'ils occupent, le caractère de la bête, quand on y trouve l'orgueil et la corruption. Il faut donc continuellement sortir de cette Babylone mystique. On en sort par de saints désirs, et par des pratiques contraires à celles du monde, jusqu'à ce que l'heure de la dernière et inévitable séparation étant arrivée, on en sortira pour toujours, et on sera éternellement délivré de toute la corruption jusqu'aux moindres restes.

Autant que cette explication de l'Apocalypse est utile, autant est-elle facile. Partout où l'on trouvera le monde vaincu, ou Jésus-Christ victorieux, on trouvera un bon sens dans cette divine prophétie : et on pourra même s'assurer, selon la règle de saint Augustin, d'avoir trouvé en quelque façon l'intention du Saint-Esprit, puisque cet Esprit qui a prévu dès l'éternité tous les sens qu'on pourroit donner à son Ecriture, a aussi toujours approuvé ceux qui seroient bons, et qui devoient édifier les enfans de Dieu.

V. Qu'il y a eu un autre sens dans l'Apocalypse ; et que S. Jean y a renfermé ce qui alloit arriver bientôt.

Mais si notre apôtre n'avoit regardé que ce sens dans son Apocalypse, ce n'en seroit pas assez pour lui donner rang parmi les prophètes. Il a mérité ce titre par la connoissance qui lui a été donnée des événemens futurs, et en particulier de ce qui s'alloit commencer dans l'Eglise et dans l'empire, incontinent après que cette ad-

mirable révélation lui eût été envoyée par le ministère de l'ange : c'est pourquoi on lui déclare d'abord que *le temps est proche* (1), et que ce qu'on va lui révéler, *arrivera bientôt* (2) : ce qui est aussi répété d'une manière très-précise à la fin de la prophétie.

Je ne puis donc consentir au raisonnement de ceux qui en renvoient l'accomplissement à la fin des siècles : car les combats de l'Eglise, et ce qui alloit arriver tant aux Juifs qu'aux Gentils, en punition du mépris de l'Evangile, la chute des idoles et la conversion du monde, et enfin la destinée de Rome et de son empire, étoient de trop grands et tout ensemble de trop prochains objets pour être cachés au prophète de la nouvelle alliance : autrement, contre la coutume de tous les prophètes précédens, il eût été transporté au dernier temps, en passant par-dessus tant de merveilles qui alloient paroître, quoique l'Eglise naissante eût tant de besoin d'en être instruite.

VI. Passage de saint Denys d'Alexandrie. Preuve que l'ancienne Eglise cherchoit dans l'Apocalypse les persécutions et les autres choses qui la regardoient.

Aussi ne faut-il pas douter que l'Eglise persécutée ne fût attentive à ce que ce livre divin lui prédisoit de ses souffrances. Le seul exemple de saint Denys d'Alexandrie nous le fait voir. Eusèbe nous a rapporté une de ses lettres (3), où il paroît qu'il regardoit l'Apocalypse comme un livre plein de secrets divins, où Dieu avoit renfermé *une intelligence admirable, mais très-cachée, de ce qui arrivoit tous les jours en particulier*, καθ' ἕκαςον.

Pour en venir à l'application, encore qu'il re-

(1) *Apoc.* I. 3. — (2) *Ibid.* XXII. 10. — (3) *Euseb.* VII. 25.

connût que le sens de ce divin livre passât la capacité de son esprit, il ne laissoit pas de le rechercher; et une lettre à Hermammon, dont le même Eusèbe nous a rapporté un beau morceau (1), nous fait voir qu'il appliquoit au temps de Valérien, les trois ans et demi de persécution prédits au chap. XIII de l'Apocalypse. Un autre morceau précieux de la même lettre, inséré par le même Eusèbe dans son histoire (2), nous donne lieu de conjecturer que ce saint nous représentoit l'empereur Gallien, comme se renouvelant lui-même, pour avoir lieu de lui adapter l'endroit de l'Apocalypse où la bête nous paroît comme étant *la septième et la huitième tout ensemble* (3).

Il est vrai qu'il avoue en même-temps qu'il n'y a rien de bien clair dans les conjectures qu'il fait sur l'Apocalypse. Je ne vois pas aussi qu'on soit obligé de s'y arrêter; et je produis ce passage seulement pour faire voir qu'il y avoit dans l'Eglise un esprit de rechercher dans l'Apocalypse ce qui se passoit dans le monde par rapport à l'Eglise chrétienne. Que si nous ne voyons pas beaucoup d'autres exemples d'une pareille recherche durant ces temps-là, le peu d'écrits qu'on en a, pourroit en être la cause, quand il n'y en auroit pas beaucoup d'autres que la suite fera connoître.

VII. Rome conquérante et idolâtre, figurée dans l'Apocalypse sous le nom de Babylone. La chute de

Mais un événement qui paroît marqué dans l'Apocalypse avec une entière évidence, doit nous faire entendre que cette divine prophétie est accomplie dans une de ses parties principales.

(1) *Eusèb.* VII. 10. — (2) *Ibid.* 22, 23. — (3) *Apoc.* XVII. *Eus.* VII. 25.

Cet événement si marqué, c'est la chute de l'ancienne Rome, et le démembrement de son empire sous Alaric; choses marquées dans l'Apocalypse aussi clairement qu'il se puisse dans les chap. XVII et XVIII, et manifestement accomplies, lorsqu'après le sac de Rome, son empire fut mis en pièces, et que de maîtresse du monde et de conquérante des nations, elle en devint le jouet et la proie, pour ainsi parler, du premier venu.

son empire prédite. Tradition des Pères. Cette chute arrivée sous Alaric.

C'est une tradition constante de tous les siècles, que la Babylone de saint Jean, c'est l'ancienne Rome. Saint Jean lui donne deux caractères qui ne permettent pas de la méconnoître. Car premièrement, c'est *la ville aux sept montagnes;* et secondement, c'est *la grande ville qui commande à tous les rois de la terre* (1). Si elle est aussi représentée sous la figure d'une prostituée, on reconnoît le style ordinaire de l'Ecriture, qui marque l'idolâtrie par la prostitution (2). S'il est dit de cette ville superbe, qu'elle est *la mère des impuretés et des abominations de la terre* (3); le culte de ses faux dieux, qu'elle tâchoit d'établir avec toute la puissance de son empire, en est la cause. La pourpre dont elle paroît revêtue, étoit la marque de ses empereurs et de ses magistrats. *L'or et les pierreries* dont elle est couverte, font voir ses richesses immenses (4). Le mot de *mystère* qu'elle porte écrit sur le front (5), ne nous marque rien au-delà des mystères impies du paganisme, dont Rome s'étoit rendue la protec-

(1) *Apoc.* XVII. 9, 18. — (2) *Ibid.* 1, 2. — (3) *Ibid.* 5. — (4) *Ibid.* 4. — (5) *Ibid.* 5.

trice ; et la séduction qui vient à son secours, n'est autre chose que les prestiges et les faux miracles, dont le démon se servoit pour autoriser l'idolâtrie (1). Les autres marques de la bête et de la prostituée qu'elle porte, sont visiblement de même nature, et saint Jean nous montre très-clairement les persécutions qu'elle a fait souffrir à l'Eglise, lorsqu'il dit qu'elle est *enivrée du sang des martyrs de Jésus* (2).

Avec des traits si marqués, c'est une énigme aisée à déchiffrer, que Rome sous la figure de Babylone. Ces deux villes ont les mêmes caractères ; et Tertullien les a expliqués en peu de mots, lorsqu'il a dit qu'elles étoient *toutes deux grandes, superbes, dominantes et persécutrices des Saints* (3).

Tous les Pères ont tenu le même langage ; et c'est parmi les anciens une tradition constante, que saint Jean a représenté Rome conquérante et maîtresse de l'univers par ses victoires, sous le nom de Babylone, pareillement conquérante, et maîtresse, par ses conquêtes, d'un empire si redoutable. C'est donc aussi la chute de Rome et de son empire que cet Apôtre a marquée ; et saint Irénée qui a vu les Disciples des apôtres, le déclare en ces termes : *Saint Jean,* dit-il (4), *marque manifestement le démembrement de l'empire qui est aujourd'hui, lorsqu'il a dit que dix rois ravageront Babylone.* Il ne va pas imaginer la ruine d'un autre empire : celle qu'il attend,

(1) *Apoc.* XIII. 11, 12, 13. — (2) XVII. 6. — (3) *Tertul. advers. Jud.* 9. *et contr. Marc. l.* III. — (4) *Iren. l. v. c.* 30. *n.* 2.

celle qu'il a cru prédite dans l'Apocalypse, est celle de l'empire qui étoit alors, et sous lequel il vivoit, c'est-à-dire, de l'empire romain : et si, dans la discussion qu'il fait des noms que pourra porter l'Antechrist, il s'arrête à celui de *Lateinos*, comme à celui qui lui paroît le plus vraisemblable ; c'est à cause, dit-il, que *le dernier empire porte ce nom, et que ce sont les Latins qui règnent maintenant* (1). Il bornoit donc toutes ses pensées dans la chute de cet empire. Saint Augustin veut que Rome ait été bâtie comme une nouvelle Babylone, fille de l'ancienne, et avec une semblable destinée (2). Paul Orose, disciple de ce grand homme, a fait le parallèle de ces deux villes (3) : il a observé qu'elles avoient les mêmes caractères, et qu'après onze cent soixante ans de domination et de gloire, elles avoient été toutes deux pillées dans des circonstances presque semblables. Enfin, c'étoit un langage si établi dans l'Eglise, d'entendre Rome sous le nom de Babylone, que saint Pierre s'en est servi dans sa première Epître, où il dit : *L'Eglise qui est dans Babylone vous salue* (4). On ne trouve dans aucune autre Babylone, ni la succession apostolique tant vantée parmi les fidèles, ni la mémoire du nom de saint Pierre, dont les Eglises se sont honorées, ni enfin aucun vestige d'Eglise que dans cette Babylone mystique. On ne trouve non plus ailleurs, ni Silvain, qui est Silas; ni saint Marc, dont saint Pierre fait mention (5), comme de

(1) *Iren. l. V. c.* 30. *n.* 2. — (2) *Aug. de Civ. Dei.* XVIII. 22. — (3) *Paul Oros. l.* II. 3. VII. 2. — (4) I. *Petr.* V. 12. — (5) *Ibid.* 12.

ceux qui étoient le plus familièrement connus de cette Eglise de Babylone, comme en effet saint Marc l'a été de Rome, où il publia son Evangile par l'ordre de saint Pierre [1]; et que Silas l'a pu être par le moyen de saint Paul, auquel on le voit si attaché : d'où l'on a raison de conclure qu'on ne peut entendre que Rome dans ce passage de saint Pierre; et c'est ainsi que l'ont entendu les anciens docteurs.

Saint Jérôme, qui de tous les Pères a été le mieux instruit de leurs sentimens, a toujours constamment suivi cette explication ; et il ne cesse de répéter que Rome est la ville que Dieu a maudite dans l'Apocalypse, sous la figure de Babylone; qu'encore qu'elle ait en partie *effacé, par la profession du Christianisme, le nom de blasphême qu'elle portoit sur le front,* ce n'est pas moins elle-même *que ces malédictions regardent, et qu'elle ne peut les éviter que par la pénitence* [2]*;* qu'elle est en effet cette prostituée, qui avoit écrit sur son front un nom de blasphême, parce qu'elle se faisoit appeler la Ville Eternelle [3] ; que c'étoit elle dont saint Jean avoit vu la chute sous le nom de Babylone; qu'à *la vérité il y avoit là une sainte Eglise, où l'on voyoit les trophées des apôtres et des martyrs, et la foi célébrée par l'Apôtre* [4]; mais que, quelque sainte que fût l'Eglise, la ville qu'il en falloit distinguer, *ne laissoit pas de mériter, par*

(1) *Hier. de Scrip. Eccl. in Pet. et Marc.* — (2) *Lib. de Scrip. Eccl. in Es.* XLVII. *l.* XIII. *Lib.* II. *advers. Jov. in fin.* — (3) *Epist.* CLI. *ad Alg. q.* XI. — (4) *Ep.* XVII. *ad Marcel. Nunc* XLIV.

sa confusion, le titre de Babylone (1); qu'elle étoit cette Babylone dont nous lisons le supplice dans l'Apocalypse, dont les palais encroustés de marbre seroient désolés, et qui devoit éprouver une aussi funeste destinée que l'ancienne Babylone, après avoir été élevée à une semblable puissance.

Il écrivoit ces paroles dans son Commentaire sur Isaïe (2). Quelque temps après, il put voir l'accomplissement des prophéties qu'il avoit si souvent expliquées : car, pendant qu'il travailloit sur Ezéchiel, qui est l'ouvrage qui suit l'interprétation d'Isaïe, la nouvelle vint à Bethléem où il travailloit à ce Commentaire, *que Rome étoit assiégée*, qu'elle *étoit prise*, pillée, ravagée par le fer et par le feu, *et devenue le sépulcre de ses enfans; que la lumière de l'univers étoit éteinte, la tête de l'empire romain coupée, et pour parler plus véritablement, l'univers entier renversé dans une seule ville* (3).

Il raconte en un autre endroit (4), *que Rome fut assiégée, que ses citoyens rachetèrent leur vie par leurs richesses; mais qu'elle fut assiégée encore une fois, afin qu'après leurs richesses, ils perdissent encore la vie : que la ville qui avoit pris tout l'univers, fut prise, ou plutôt qu'elle périt par la faim avant que de périr par l'épée; et que dans une telle désolation, on trouva à peine, dans une si grande ville, un petit nombre de citoyens qui pussent être pris.*

(1) *In Esa.* XXIV. *l.* VIII. — (2) *Ibid.* XLVII. *l.* XIII. — (3) *Procem. in l.* I et III et III. *Ezech.* — (4) *Ad Princ. Epitaph. Marc. Epist.* XVI *nunc* XCVI.

Que cette chute de Rome lui soit arrivée pour punir l'aveugle attachement qu'elle avoit encore à ses idoles, les auteurs du temps en sont d'accord; et quand S. Augustin, quand Paul Orose, quand les autres auteurs s'en seroient tu, la suite des événemens que nous marquerons en leur lieu, ne permettroit pas d'en douter. Que si on a peine à croire que ce soit cette chute que saint Jean prédise, lui qui a dit avec tant de force : *Elle est tombée, elle est tombée la grande Babylone* (1), à cause qu'après cette chute on voit encore subsister cette grande ville; on ne considère pas qu'il en arriva autant à Babylone, à qui saint Jean la compare : car après que Babylone eût été prise et saccagée par Cyrus, selon les oracles d'Isaïe, de Jérémie et d'Ezéchiel (2), on la voit encore subsister long-temps, et jusqu'au temps d'Alexandre et de ses successeurs. Mais quelque grande qu'elle fût encore alors, les prophètes voient sa chute du temps de Cyrus; parce que c'est alors qu'elle perdit sa première gloire, et que, devenue captive, jamais elle ne put recouvrer l'empire qu'on lui avoit ôté. Ainsi la gloire de Rome fut flétrie par Alaric, son orgueil foulé aux pieds, et son empire partagé entre les Barbares, sans espérance de retour.

Lorsque Rome reçut ce grand coup, quoiqu'on n'en vît pas encore toute la suite, ni cet anéantissement prodigieux de la puissance romaine, il y en eut qui sentirent l'accomplissement

(1) *Apoc.* XIV. 8. XVIII. 2. — (2) *Is.* XIII. XIV. XLVI, *et seqq. Jer.* LI. LII. *Ezech.* XXI. 30, 31, 32, *etc.*

des

des oracles du Saint-Esprit, qui marquoient la chute de Rome. Nous lisons dans l'histoire Lausiaque, composée par Palladius, auteur du temps, que sainte Mélanie quitta Rome, et persuada à plusieurs sénateurs de la quitter par un secret pressentiment de sa ruine prochaine; et qu'*après qu'ils s'en furent retirés, la tempête causée par les Barbares, et prédite par les prophètes, tomba sur cette grande ville* (1). Un savant interprète de l'Apocalypse, imprimé très-mal à propos sous le nom de saint Ambroise parmi les œuvres de ce Père, mais qui écrivoit constamment au septième siècle, comme il paroît par les circonstances des histoires qu'il rapporte de son temps, dit clairement que la prostituée du chapitre XVII de l'Apocalypse, assise sur les eaux, est Rome maîtresse des peuples (2); que les dix rois du même chapitre, qui doivent détruire la prostituée, sont *les Perses et les Sarrasins, qui, de son temps, avoient subjugué l'Asie, les Vandales, les Goths, les Lombards, les Bourguignons, les Francs, les Huns, les Alains et les Suèves, qui ont détruit l'empire romain, et qui en ont dévoré les chairs*, c'est-à-dire, *les richesses et les provinces;* ce qu'il explique dans un détail que nous rapporterons ailleurs (3). Le Père Labbe a remarqué que ce commentaire étoit attribué par quelques-uns à Bérengaude (4): en effet, il s'en trouve plusieurs exemplaires, et un entr'autres, très-entier dans la Bibliothèque royale, sous le nom de *Bé-*

(1) *Hist. Laus. ch.* 118. — (2) *In cap.* XVII. — (3) Dans l'explic. du ch. XVII. ỳ. 12, *et suiv.* — (4) *Labb. de Script. eccles. in Ambr.*

rengaude, homme très versé dans les sciences ecclésiastiques, comme il paroît en effet par son livre. Qui étoit ce Bérengaude ? les savans Bénédictins qui travaillent sur saint Ambroise, nous le diront bientôt [1].

VIII. Que le systême des protestans est renversé de fond en comble par les choses qu'on vient de dire.

C'est donc une tradition constante parmi les Pères dès l'origine du christianisme, que la Babylone dont saint Jean prédit la chute, étoit Rome conquérante et son empire; et par là est renversé de fond en comble tout le systême protestant, puisqu'on y cherche la chute, non, à l'exemple des Pères, d'un grand empire, et d'une Rome maîtresse de l'univers par ses victoires, mais d'une Eglise chrétienne, et d'une Rome mise à la tête des Eglises chrétiennes par la chaire de saint Pierre. Et s'il falloit comparer les deux idées, sans même avoir aucun égard au mérite des défenseurs de l'une et de l'autre, il n'y a personne qui ne préférât celles des Pères à celles des protestans; puisque les Pères ont trouvé partout dans l'Apocalypse les caractères d'un empire renversé, et que les protestans n'y ont pu encore trouver la moindre marque d'une Eglise corrompue.

Pour marquer une fausse Eglise, il auroit fallu opposer à la Jérusalem sainte et bienheureuse, dont saint Jean a fait un si beau tableau, une Jérusalem réprouvée; il auroit fallu du moins choisir une Samarie autrefois dans l'alliance de

[1] Les Bénédictins ont placé ce Commentaire sur l'Apocalypse dans l'Appendix du second tome des OEuvres de saint Ambroise, *p.* 498, *et suiv.*

Dieu, et ensuite dans l'idolâtrie et dans le schisme. Mais cet apôtre choisit au contraire une Babylone, une ville toute profane, qui n'avoit jamais connu Dieu, jamais n'avoit été dans son alliance. Il n'y remarque autre chose que sa domination, ses idolâtries, ses cruautés et sa chute : et dans sa chute, on ne voit rien qui ressente les débris d'une Eglise; mais on y voit tout ce qui marque le débris d'une ville opulente. S'il est ordonné d'en sortir, c'est comme on sort d'une ville qui va être renversée, par la crainte de se trouver enveloppé dans ses ruines, ou tout au plus, comme on sort d'une ville corrompue et voluptueuse, dont il faut éviter les mauvais exemples. C'est sous ce titre, et en cette forme que saint Jean nous fait paroître Rome : il n'a donc aucune vue d'une Eglise; il ne regarde qu'une ville dominante et idolâtre, qui tyrannise les saints pour les contraindre à embrasser sa religion, et à adorer ses dieux et ses empereurs.

Dira-t-on que, comme l'empire spirituel de Jésus-Christ a été figuré dans les prophéties sous la figure d'un empire temporel, il en a dû être de même de cet empire spirituel antichrétien dont on veut placer le siége à Rome? Erreur et illusion; car on montre dans les prophètes cent traits manifestes de l'empire spirituel de Jésus-Christ : il faudroit donc nous montrer dans la Babylone de l'Apocalypse, du moins un seul trait de cet empire spirituel antichrétien qu'on lui veut donner.

Mais au contraire, toutes les idées de saint

Jean marquent une ville purement profane, et qui n'a jamais rien eu de saint; car outre que Babylone est visiblement de ce caractère, il marque en un autre endroit la grande ville où les saints sont persécutés, *où leur Seigneur a été crucifié.* Mais cette grande ville persécutrice des saints est peut-être Jérusalem, selon les ministres, à cause qu'on dit que c'est la ville où Jésus-Christ a été mis en croix ? Non, ils ont bien vu que cela ne se pouvoit dire. *Jamais*, dit le ministre Jurieu (1), *Jérusalem n'est appelée la grande cité, sans ajouter la sainte cité :* et pour dire quelque chose de plus fort, la grande cité est partout dans l'Apocalypse l'empire romain, comme ce ministre l'avoue. *Quant à la grande cité*, dit-il (2), *où Jésus-Christ a été crucifié, c'est l'empire romain dans lequel le Sauveur du monde a été crucifié* sous Pilate, et avec un égal concours des Juifs et des Romains. Telle étoit la grande cité qui a crucifié Jésus-Christ en sa personne, et qui continuoit à le crucifier dans ses membres. La voilà, cette grande cité tant répétée dans l'Apocalypse, et tant de fois représentée sous le nom de Babylone. Et comment saint Jean l'appelle-t-il encore dans ce langage mystique et spirituel de l'Apocalypse? *Une Sodome, une Egypte* (3), un peuple par conséquent qui n'eut jamais rien de commun avec le peuple de Dieu.

IX. Que la prostituée de l'Apocalypse n'est pas une

Mais les ministres nous disent que la prostituée

(1) *Accomp.* I. *part. ch.* IV. *p.* 51. — (2) *Ibid.* — (3) *Apoc. Ibid. Jur. Ibid. p.* 60.

de l'Apocalypse est une épouse infidèle, qui ayant donné sa foi à Dieu, comme à un légitime époux, s'est abandonnée à ses amans. Le ministre que nous venons de citer, soutient cette pensée par un principe général, en remarquant que le Saint-Esprit ne nomme jamais les sociétés païennes du nom d'adultères, parce que n'ayant jamais donné leur foi à Dieu, elles ne l'ont par conséquent jamais violée (1); d'où il conclut que la Babylone de l'Apocalypse n'est pas une Rome païenne, qui n'a rien promis à Dieu, mais une Rome chrétienne qui, par ses prostitutions, a manqué à la foi donnée; en un mot, une Eglise corrompue, à qui aussi on reproche, comme le soutient ce ministre (2), *l'adultère et l'infidélité conjugale*. D'abord, j'admets le principe sans hésiter; car encore que toute la nature humaine ait donné sa foi à Dieu dans son origine, et que s'étant prostituée au démon et à l'idolâtrie, on pouvoit, en un certain sens, l'appeler une adultère et une épouse infidèle; il faut avouer de bonne foi, qu'à peine trouvera-t-on dans l'Ecriture un exemple d'une locution pareille. Et c'est aussi ce qui confond les ministres, puisqu'au lieu que, pour soutenir leur explication, ils ont été obligés à dire que saint Jean attribue à la prostituée le crime *d'adultère et l'infidélité conjugale*; c'est directement tout le contraire: car ce saint apôtre a bien pris garde de ne pas nommer la prostituée dont il parle, une adultère, μοιχάδα

épouse infidèle, ni une Eglise corrompue comme les ministres le prétendent.

(1) *Jur. accomp. I. part. ch.* VIII. *p.* 110, 112, 178, *etc.* — (2) *Ibid. ch.* XV. *p.* 265.

μοιχαλίδα, mais une femme publique : et si on me veut permettre une seule fois ces noms odieux, une paillarde, une prostituée, πόρνην. Et ce n'est pas une fois seulement qu'il a parlé de cette sorte : *Viens*, dit-il, *je te montrerai la condamnation de la grande prostituée*, πόρνης. Apoc. XVII, 1, *avec laquelle*, poursuit-il, ℣. 2, *les rois de la terre se sont souillés*, ἐπόρνευσαν, *avec laquelle ils ont commis la fornication*, et non pas avec laquelle ils ont commis un adultère. Et encore : *Elle a enivré les habitans de la terre du vin de sa fornication*, et non pas de son adultère, ce que l'apôtre répète si souvent ; et sans jamais varier, qu'on voit bien qu'il y prend garde ; car il le répète au ℣. 4, au ℣. 5, au ℣. 15 et au ℣. 16 du même chapitre, et encore au ℣. 3 et au ℣. 9 du chapitre suivant, et deux fois dans le ℣. 2 du chapitre XIX. *Dieu*, dit-il, *a jugé la grande prostituée, la grande paillarde*, πόρνην, *qui a corrompu la terre par ses paillardises, par ses fornications*, sans jamais avoir employé le mot *d'adultère ;* tant il étoit attentif à éviter l'idée d'une épouse infidèle. Aussi ne voit-on pas jamais qu'il lui reproche sa foi violée, ni la couche nuptiale souillée, ni le mépris de son époux, ni le divorce qu'il a fait avec elle, comme ont fait un million de fois les anciens prophètes à Jérusalem et à Juda, à Israël et à Samarie (1) ; mais seulement ses prostitutions, comme ils ont fait à Tyr et à Ninive : *O Tyr*, dit Isaïe (2), *on te chan-*

(1) *Voyez* à la fin de ce liv. l'Avertissement. — (2) *Is.* XXVIII. 15, 16, 17.

tera le cantique de la prostituée ; prends ta lyre et chante de belles chansons, de peur qu'on ne se moque de toi. N'est-ce pas la prostituée qui attire ses amans par sa douce voix, de peur qu'ils ne la quittent ? Et le Prophète conclut : *Tyr s'abandonnera de nouveau à tous les rois de la terre.* Qui ne voit ici l'expression de saint Jean (1)? On en dit autant de Ninive (2), on en dit autant de Babylone (3). Il est donc plus clair que le jour, que la Rome de saint Jean n'est pas une Jérusalem et une épouse infidèle, qui souille le lit nuptial, mais une femme publique, qui n'est à personne qu'à ceux à qui elle s'est donnée ; une Ninive, une Tyr, qui s'abandonne aux rois et aux habitans de la terre ; et pour ici réunir toutes les idées de saint Jean, une Babylone, une Sodome, une Egypte, en un mot, tout ce qu'il y a de plus séparé d'avec Dieu, et de plus étranger à son alliance.

X. Que la chute de Rome arrivée sous Alaric est un dénouement de la prophétie de saint Jean.

Après cela, je ne vois plus qu'il soit permis de douter du sujet de la prédiction de saint Jean. C'est constamment l'empire romain qu'il a eu en vue ; c'est celui sous lequel on vivoit alors, et sous lequel les fidèles ont tant eu à souffrir. C'est une Rome conquérante, protectrice de l'idolâtrie, et persécutrice des saints, dont il a montré la chute avec des expressions si terribles et si magnifiques. Mais nous la trouvons cette chute si bien marquée dans les histoires, qu'il n'y a pas moyen de ne l'y pas apercevoir. Dire après cela que saint

(1) *Voyez* l'explication du chap. XVII. ℣. 2. — (2) *Nah.* III. 4. — (3) *Is.* XVII. 2, 3.

Jean n'y a pas pensé, et s'aller imaginer la ruine d'une Eglise, dont il n'y a aucun vestige dans tout son livre, c'est rejeter le plus sûr de tous les interprètes des prophètes, c'est-à-dire, l'événement et l'expérience; c'est vouloir se tromper soi-même, et courir encore après l'ombre, lorsqu'on a trouvé le corps.

Mais après qu'on a remarqué la chute effroyable de cette ville persécutrice, et qu'on a une fois senti le dessein de la justice de Dieu, qui après l'avoir long-temps menacée, long-temps avertie, long-temps supportée, s'est à la fin appliqué à punir en elle son ancien attachement à l'idolâtrie; un si grand événement doit servir comme de clef à toute la prophétie. Enfin, on connoît bientôt que ce mémorable événement est le terme où aboutit la principale partie de la prophétie de saint Jean, et comme la catastrophe de ce grand poème; que tout y prépare, que tout y mène, comme au terme où est accompli ce que saint Jean avoit en vue, qui étoit l'Eglise vengée, Jésus-Christ vainqueur, et l'idolâtrie abattue avec le démon et l'empire qui le soutenoit; que tout y est attaché par des liens qu'on tâchera de découvrir dans ce commentaire à un lecteur attentif; et ainsi que par le rapport du commencement de la prédiction avec la fin, la plus grande partie de cette prédiction, c'est-à-dire, toute la suite de l'Apocalypse, depuis le chapitre IV jusqu'au XIX, a reçu en un certain sens son entier et manifeste accomplissement.

XI. Docteurs catholiques

Aussi a-t-il été reconnu par les plus graves

théologiens de ces derniers temps. Il me suffit ici de nommer le docte Génébrard, une des lumières de la faculté de Paris et de toute l'Eglise de France, qui, dans sa chronologie, lorsqu'il est venu à l'endroit du démembrement de l'empire, en marque les utilités, *en ce que l'idolâtrie, que les empereurs chrétiens n'avoient jamais pu déraciner, fut entièrement abolie.... et ainsi*, conclut-il, *fut accompli cet oracle de l'Apocalypse*, XVII (1). Les dix cornes que vous avez vues, sont dix rois qui détruiront la prostituée, etc. Nous avons vu de nos jours beaucoup d'auteurs, tant catholiques que protestans, et non-seulement depuis peu, un Possines, savant jésuite, mais encore il n'y a pas beaucoup d'années, un Grotius, un Hammond, sans parler des autres, entrer dans ce sens; et je n'ai jamais douté qu'on n'y entrât beaucoup davantage, si on s'appliquoit, à leur exemple, à rechercher les histoires, et à développer les antiquités. C'est à quoi avoit travaillé ce saint homme, Grégoire Lòpez, une des merveilles de nos jours; et nous voyons dans sa vie, tirée des Mémoires du célèbre Louis de Grenade, et d'autres excellens hommes, qu'il avoit fait un commentaire sur l'Apocalypse, fondé sur les histoires; un commentaire, par conséquent, qui supposoit l'accomplissement d'un certain sens de l'Apocalypse.

et protestans qui regardent l'Apocalypse comme accomplie.

X. Deux raisons de douter. La première.

Deux choses pourtant semblent s'opposer à ce dessein. La première, c'est que les saints Pères

(1) *Gen. Chron. 5. Sæc. an.* 415.

ont poussé leur vue plus loin. Plusieurs ont cru voir dans la bête de l'Apocalypse, ce grand Antechrist, dont les autres antechrists ne devoient être qu'une foible image, et qu'ils ont tous attendu dans les dernières approches du jugement universel. Les deux témoins du chap. XI, ont paru à plusieurs de ces saints hommes Enoch et Elie, qui devoient venir consoler l'Eglise dans sa dernière persécution. Il semble donc qu'il n'est pas permis de donner un autre sens à ces deux témoins et à la bête, ni de chercher une autre histoire, où ces mystères de l'Apocalypse soient accomplis.

XIII. Résolutions du premier doute. Sentiment des docteurs anciens et modernes.

Mais les moindres novices de la théologie savent la résolution de ce premier doute. Car s'il falloit tout réserver à la fin du monde et au temps de l'Antechrist, auroit-on permis à tant de savans hommes du siècle passé, à Jean Annius de Viterbe, à Jean Hanténius de Malines, à nos docteurs Josse Clitou, Génébrard et Feuardent, qui loue et qui suit ces graves auteurs, de reconnoître la bête et l'Antechrist dans Mahomet, et autre chose qu'Enoch et Elie dans les deux témoins de saint Jean (1)? Auroit-on permis à Nicolas de Lyra (2) de trouver ces deux témoins dans le pape saint Silvère, et dans Mennas, patriarche de Constantinople, et le reste du chapitre XI de l'Apocalypse, dans la persécution que souffrit l'Eglise sous Justinien et sa femme Théodore,

(1) *Annot. in Iren. l. v. c. 30. p. 486, et seqq.* — (2) *Gloss. ord. in cap.* XI. *Apoc. p.* 1565.

lorsqu'ils voulurent y établir l'eutychianisme? Le savant jésuite Louis d'Alcasar [1], qui a fait un grand commentaire sur l'Apocalypse, où Grotius a pris beaucoup de ses idées, la fait voir parfaitement accomplie jusqu'au xx.e chapitre, et y trouve les deux témoins, sans parler d'Elie ni d'Enoch. Quand on lui objecte les Pères et l'autorité de quelques docteurs, qui font trop hardiment des traditions constantes et des articles de foi des conjectures de quelques Pères, il répond que les autres docteurs n'y consentent pas; que les Pères ont varié sur tous ces sujets, ou sur la plupart; qu'il n'y a donc point de tradition constante et uniforme en beaucoup de points, où des docteurs même catholiques ont prétendu en trouver; en un mot, que c'est ici une affaire, non de dogme ni d'autorité, mais de conjecture : et tout cela est fondé sur la règle du concile de Trente [2], qui n'établit ni la tradition constante, ni l'inviolable autorité des saints Pères pour l'intelligence de l'Ecriture, que dans leur consentement unanime, et dans les matières de la foi et des mœurs.

XIV. Qu'il ne faut pas prendre pour dogmes certains les conjectures et les opinions des SS. Pères sur la fin du monde.

En effet, si on vouloit nous donner pour règle tout ce que les Pères ont conjecturé sur l'Apocalypse et sur l'Antechrist, les uns d'une façon, et les autres de l'autre, il faudroit en faire un démon incarné avec quelques-uns, et avec saint Hippolyte lui-même, aussi bien qu'avec l'auteur qui porte son nom [3]; il faudroit avec ce dernier

[1] *Lud. ab. Alc. Comm. in Apoc. de arg. Apoc. notat* 7, 19, 20, *et in cap.* XI. 5. *not.* VI. — [2] *Sess.* IV. — [3] *Hipp. Guid.* 1660. *p.* 12. *Ed. Fabr. de Antich.* XIV. *p.* 9, *et seq.*

auteur, qui ne laisse pas d'être ancien, quoiqu'il ne soit pas saint Hippolyte, faire venir à la fin des siècles l'apôtre saint Jean en la compagnie d'Enoch et d'Elie (1), il faudroit, avec d'autres auteurs, y faire aussi venir Moïse, sous prétexte que le caractère en est mieux marqué dans le chap. XI de l'Apocalypse que celui d'Enoch (2); et ce qui est bien plus considérable, il faudroit faire venir, après l'Antechrist, le règne de Jésus-Christ durant mille ans sur la terre, comme plusieurs anciens docteurs l'ont pensé.

XV. Qu'il peut y avoir plusieurs sens dans l'Ecriture, et en particulier dans l'Apocalypse.

A cela il faut ajouter ce que dit le même Alcasar avec tous les théologiens, qu'une interprétation même littérale de l'Apocalypse, ou des autres prophéties, peut très-bien compatir avec les autres. De sorte que sans entrer en inquiétude des autorités qu'on oppose, la réponse à tous ces passages, c'est premièrement qu'il faut savoir distinguer les conjectures des Pères d'avec leurs dogmes, et leurs sentimens particuliers d'avec leur consentement unanime : c'est qu'après qu'on aura trouvé dans leur consentement universel, ce qui doit passer pour constant, et ce qu'ils auront donné pour dogme certain, on pourra le tenir pour tel par la seule autorité de la tradition, sans qu'il soit toujours nécessaire de le trouver dans saint Jean : c'est qu'enfin ce qu'on verra clairement qu'il y faudra trouver, ne laissera pas d'y être caché en figure, sous un sens déjà accompli, et sous des événemens déjà passés.

(1) *Hipp. Gud.* 1660. *p.* 12. *Ed. Fab. in App. p.* 13, *et seq.* — (2) *Apoc.* XI. 6.

Qui ne sait que la fécondité infinie de l'Ecriture n'est pas toujours épuisée par un seul sens? Ignore-t-on que Jésus-Christ et son Eglise sont prophétisés dans des endroits, où il est clair que Salomon, qu'Ezéchias, que Cyrus, que Zorobabel, que tant d'autres sont entendus à la lettre? C'est une vérité qui n'est contestée, ni par les catholiques, ni par les protestans. Qui ne voit donc qu'il est très-possible de trouver un sens très-suivi et très-littéral de l'Apocalypse parfaitement accompli dans le sac de Rome sous Alaric, sans préjudice de tout autre sens, qu'on trouvera devoir s'accomplir à la fin des siècles? Ce n'est pas dans ce double sens que je trouve la difficulté. S'il y en a dans l'Apocalypse à reconnoître Enoch et Elie dans les deux témoins, et l'Antechrist dans la bête qui les doit faire mourir (1), c'est par d'autres raisons où je ne puis entrer ici, sans prévenir à contretemps les difficultés que j'aurai à expliquer dans le commentaire : ceux qui s'en pourront démêler, après les avoir vues en leur lieu, pourront aussi reconnoître, s'ils veulent, et l'Antechrist dans la bête, et les deux témoins dans Elie et dans Enoch. Ce sens ne préjudicie en aucune sorte à celui que je propose touchant Rome : et même indépendamment des passages de l'Apocalypse, il est certain qu'il faut reconnoître un dernier et un grand Antechrist aux approches du dernier jour. La tradition en est constante ; et j'espère en démontrer la vérité par le

(1) *Apoc.* XI. 7.

passage célèbre de la deuxième aux Thessaloniciens. La venue d'Enoch et d'Elie n'est guère moins célèbre parmi les Pères. Ces deux saints n'ont pas été transportés pour rien du milieu des hommes si extraordinairement en corps et en ame; leur course ne paroît pas achevée, et on doit croire que Dieu les réserve à quelque grand ouvrage. La tradition des Juifs, aussi bien que celle des chrétiens, les fait revenir à la fin des siècles. Cette tradition, à l'égard d'Enoch, s'est conservée dans l'Ecclésiastique (1) : que si la leçon du Grec n'est pas si claire, elle est suppléée en cet endroit, comme en beaucoup d'autres, par celle de la Vulgate, dont nul homme de bon sens, fut-il protestant, ne méprisera jamais l'autorité; d'autant plus que ce ne sont pas seulement les Pères Latins qui établissent le retour d'Enoch, les Grecs y sont aussi exprès (2). Pour Elie, il nous est promis en termes formels par Malachie dans les approches *du grand et du redoutable jour de Dieu* (3), qui paroît être le jugement. L'Ecclésiastique semble aussi l'entendre ainsi (4) : et si notre Seigneur a attribué ce passage de Malachie à S. Jean-Baptiste en deux endroits de son Evangile, c'est sans exclusion de l'autre sens, puisqu'il a même daigné l'insinuer par ces paroles : *Et si vous voulez le prendre ainsi, c'est lui qui est Elie qui doit venir* (5); ou il semble avoir voulu laisser à entendre qu'il y avoit beaucoup

(1) *Eccli.* XLIV. 16. — (2) *And. Cœsar. et Areth. in cap.* XI. *Apoc. etc.* — (3) *Mal.* IV. 5. — (4) *Eccli.* XLVIII. 10. — (5) *Matth.* XI. 14.

de mystère dans ce passage, et qu'il avoit encore un autre sens, sur lequel il ne vouloit pas s'expliquer davantage alors. Il dit en un autre endroit : *Il est vrai qu'Elie doit venir ; mais je vous dis qu'Elie est déjà venu, et ils ne l'ont pas connu* (1); où saint Chrysostôme demande comment il est vrai qu'il doive venir, et ensemble qu'il soit venu (2)? Ce qu'il n'accorde qu'en disant qu'il devoit venir deux fois ; la première, sous la figure de saint Jean-Baptiste; et la seconde, en personne, vers le temps du dernier jour : et il fonde la comparaison entre Elie et saint Jean-Baptiste dans ces deux endroits de l'Evangile, sur *ce qu'ils sont tous deux précurseurs*, l'un du premier, et l'autre du dernier avènement (3). Saint Jérôme rapporte ce sens comme étant *de quelques-uns* (4); ce qui sembleroit insinuer qu'il n'étoit pas universel. Mais enfin il faut être plus que téméraire pour improuver la tradition de la venue d'Enoch et Elie à la fin des siècles, puisqu'elle a été reconnue de tous, ou de presque tous les Pères, et que même saint Augustin a dit en particulier de celle d'Elie, qu'elle *étoit très-célèbre dans les discours et dans les cœurs des fidèles* (5). Savoir si cette arrivée d'Enoch et d'Elie est comprise au chapitre XI de l'Apocalypse, ou si c'est seulement ici de ces sens qu'une rencontre vraisemblable fait accommoder à certains sujets, la chose n'est importante, ni aussi également assurée ; ou si l'on

(1) *Matth.* XVII. 11, 12. — (2) *Hom* 5. *in Matth. Nunc Hom.* 57. — (3) *Ibid. et in* 2. *ad Thess. Hom.* 4. — (4) *Comm. in Matth. cap.* XI. — (5) *De Civ.* XX. 29.

veut qu'elle le soit, ce sera toujours sans préjudicier aux autres sens que les docteurs orthodoxes auront proposés, et à celui que je propose à leur exemple. Il faut bien avoir recours à ces doubles sens au sujet de Malachie, si l'on y veut reconnoître à la fin des siècles un autre accomplissement de la venue d'Elie, que celui que Jésus-Christ a marqué comme déjà fait. Sur un si grand exemple nous pouvons bien, s'il est nécessaire, avec le secours de la tradition, et sans préjudicier à un dernier accomplissement de l'Apocalypse à la fin des siècles, en reconnoître un déjà fait, qui ne laissera pas d'être littéral et très-véritable. Au reste, je ne prétends point entrer ici dans le détail de ce sens futur : autant qu'il me paroît qu'il est possible, autant je le regarde comme impénétrable, du moins à mes foibles lumières. L'avenir se tourne presque toujours bien autrement que nous ne pensons; et les choses mêmes que Dieu en a révélées, arrivent en des manières que nous n'aurions jamais prévues. Qu'on ne me demande donc rien sur cet avenir. Pour ce qui est de ce sens prochain et immédiat que je regarde comme accompli, on ne peut douter qu'il ne soit utile de le rechercher. Tout ce qu'on peut découvrir dans la profondeur de l'Ecriture, porte toujours une sensible consolation; et ce grand événement du châtiment des persécuteurs qui se devoit commencer par les Juifs, et se pousser jusqu'à la chute de l'idolâtrie romaine, étant un des plus grands

spectacles

spectacles de la justice de Dieu, est aussi un des plus dignes sujets qu'on puisse donner à la prédiction de saint Jean, et à la méditation des fidèles.

XVI. Résolution du second doute : Question, s'il est nécessaire que les prophéties soient entendues lorsqu'elles s'accomplissent.

Mais il s'élève ici un second doute ; c'est que ce sens ne se trouve pas entièrement expliqué dans les saints Pères ; c'est que la plus grande partie de ceux qui ont vu tomber Rome, ne témoignent pas y avoir vu l'accomplissement de l'Apocalypse ; c'est qu'il semble que ce soit amuser le monde, que de commencer à voir si tard ce qu'on n'a pas vu pendant que nous prétendons qu'il s'accomplissoit.

Ce doute peut tomber dans l'esprit de deux sortes de personnes ; je veux dire, qu'il peut tomber dans l'esprit des protestans, et dans l'esprit des catholiques.

Pour ce qui regarde les protestans, on leur peut fermer la bouche en un mot ; car ils veulent que l'Antechrist ait paru, et que Rome ait commencé d'en être le siége dans le temps qu'elle est tombée avec son empire. Après s'être long-temps tourmentés à fixer le temps de cette chute et de la naissance de l'Antechrist, à la fin ils semblent venir à l'imagination de Joseph Méde, qui ne pouvant reculer la chute de Rome au-delà du milieu du cinquième siècle, s'est senti obligé par là à donner à l'Antechrist la même époque. C'est donc dans saint Léon qu'il a commencé : c'est là le secret que Joseph Méde a découvert ; c'est celui qu'on soutient en Hollande avec une confiance

qui étonne l'univers ; c'est ce qui tient en attente tout un peuple crédule, qu'il faut toujours amuser de quelque espérance. Mais sans encore parler de l'absurdité de cette étrange pensée, qui ose mettre le commencement de l'Antechrist dans un homme aussi saint et aussi respecté de tout le monde chrétien que saint Léon, je me contente maintenant de demander qui dans ce temps a connu, qui a senti cet accomplissement de la prophétie de saint Jean ? Quelqu'un s'est-il aperçu que l'Antechrist naquît en saint Léon, et qu'il continuât à se former dans saint Gélase et dans saint Grégoire, ou enfin dans les autres temps où les protestans le font paroître ? Il ne faut donc pas donner pour principe que l'accomplissement des prophéties doive être aperçu quand il arrive.

XVII. Quelques vérités expliquées sur les nouvelles interprétations qu'on peut donner aux prophéties.

C'est en effet un principe qu'aucun théologien, ni protestant, ni catholique, n'a jamais posé ; et pour expliquer par les règles aux catholiques ce qu'il faut croire sur l'interprétation des prophéties, j'avance trois vérités.

La première, qu'il y a des prophéties qui regardent le fondement de la religion ; comme celle de la venue du Messie, de la dispersion des Juifs, et de la conversion des Gentils. Le sens de ces prophéties ne peut pas avoir été inconnu aux Peres, puisque ce seroit avoir ignoré un dogme de la religion, et encore un dogme essentiel et fondamental. Ainsi il est manifeste, à l'égard de ces prophéties, que le sens en peut bien être

éclairci et perfectionné par la suite des temps ; mais que le fond s'en doit trouver dans les écrits des saints Pères.

Une seconde vérité n'est pas moins constante; c'est qu'il y a des prophéties qui ne regardent pas le dogme, mais l'édification ; ni la substance de la religion, mais ses accessoires. On ne dira pas, par exemple, que tout ce qui est prédit dans les prophéties sur Ninive, sur Tyr, sur Babylone, sur Nabuchodonosor, sur Cyrus, sur Alexandre, sur Antiochus, sur les Perses, sur les Grecs, sur les Romains, soit de l'essence de la religion. L'explication de ces prophéties dépend de l'histoire, et autant de la lecture des auteurs profanes, que de celle des saints livres. Sur ces sujets, il est permis d'aller, pour ainsi parler, à la découverte : personne n'en doute; et quand on dira que les Pères, ou ne s'y sont pas appliqués, ou n'ont pas tout vu, ou qu'on peut même aller plus loin qu'ils n'ont fait, en cela on manquera d'autant moins au respect qui leur est dû, qu'il faudra encore avouer de bonne foi que ce petit progrès que nous pouvons faire dans ces pieuses éruditions, est dû aux lumières qu'ils nous ont données.

De là résulte une troisième vérité, que s'il arrive aux orthodoxes, en interprétant les prophéties de ce dernier genre, de dire des choses nouvelles, il ne faut pas s'imaginer pour cela qu'on puisse se donner la même liberté dans les dogmes : car c'est à l'égard des dogmes, que l'Eglise a toujours suivi cette règle invariable de ne rien dire

de nouveau, et de ne s'écarter jamais du chemin battu.

XVIII. Secrète dispensation du Saint-Esprit dans l'intelligence, aussi bien que dans la première inspiration des prophéties.

Après avoir posé ces fondemens, et avoir mis à couvert la règle de la foi contre toutes les nouveautés, j'ose avancer une chose sur ces prophéties : que loin qu'il soit du dessein de Dieu qu'elles soient toujours parfaitement entendues dans le temps qu'elles s'accomplissent, au contraire, il est quelquefois de son dessein qu'elles ne le soient pas alors. Et afin de m'expliquer à fond sur cette matière, le même esprit qui préside à l'inspiration des prophètes, préside aussi à leur interprétation : Dieu les inspire quand il veut; et il en donne aussi, quand il veut, l'intelligence : les personnes même en qui s'accomplissent les prophéties, bien plus, celles qui en font l'accomplissement et l'exécution, n'en entendent pas toujours le mystère, ni l'œuvre de Dieu en elles, et servent, sans y penser, à ses desseins.

Lorsque Jésus envoya quérir par ses disciples l'âne sur lequel il devoit entrer dans Jérusalem (1), lorsqu'ils le délièrent, lorsqu'ils l'amenèrent, et qu'ils montèrent leur maître sur cet animal, après avoir étendu leurs habits dessus; lorsqu'ils le suivirent en triomphe, et crièrent avec tout le peuple et avec les enfans cet admirable *Hosanna,* qui réjouit tous les cœurs fidèles quand on le répète; ils accomplissoient plusieurs prophéties, et entr'autres, celle de David et celle de Zacharie. En entendoient-ils le mystère? Nullement, dit l'Evangéliste. Et ce ne fut pas seule-

(1) *Matth.* XXI. 9.

ment le peuple qui ne songea pas à ces prophéties : *Les disciples de Jésus eux-mêmes,* dit saint Jean [1]*, ne connurent point tout cela : mais quand Jésus fut glorifié, alors ils se ressouvinrent que ces choses étoient écrites de lui, et qu'ils lui avoient fait toutes ces choses.* Est-ce que la prophétie étoit obscure ? Non, il n'y avoit rien de plus exprès que cette prédiction de Zacharie : *O fille de Sion, ton Roi va entrer dans tes murailles, monté sur un âne* [2]. Mais peut-être que les disciples ne l'avoient pas lue ? Ce n'est pas ce que dit saint Jean ; car écoutez encore une fois ce qu'il vient de dire : *Après que Jésus fut glorifié, ils se ressouvinrent que ces choses avoient été écrites de lui* [3]. Remarquez, *ils se ressouvinrent:* il ne dit pas qu'ils l'apprirent de nouveau; de sorte que visiblement la prophétie leur étoit connue. Quoi donc ? Ils n'y pensoient pas : Dieu n'avoit pas encore ouvert leurs yeux pour l'entendre, ni excité leur attention pour s'y appliquer : ils l'accomplissoient cependant ; car Dieu se servoit de leur ignorance, ou de leur inapplication, pour faire voir que son esprit, qui a inspiré les prophéties, en conduit l'exécution, et n'a besoin ni de la science, ni de l'attention, ni enfin en aucune sorte du concert des hommes, pour mener les prédictions à leur fin.

XIX. Profonde sagesse de Dieu dans cette dispensation.

Il ne faut point douter qu'il n'en ait été de même de beaucoup d'autres prophéties. La conduite du Saint-Esprit dans les prophéties est un grand mystère. Dieu, qui excite, quand il lui

(1) *Joan.* XII. 16. — (2) *Zach.* IX. 9. — (3) *Joan.* XII. 16.

plaît, l'esprit des prophètes, par la suite du même mystère excite aussi, quand il lui plaît, l'esprit de ceux qui les doivent entendre; quelquefois même une prédiction révélée à un prophète, selon l'ordre de la Providence, a besoin d'un autre prophète pour l'expliquer. Ainsi Daniel, *l'homme de désirs* (1), jeûnoit et prioit, pour entendre ce que Dieu avoit révélé à Jérémie sur les septante ans de la captivité de son peuple (2). Il y a des prophéties dont il plaît à Dieu que le sens soit clairement entendu, lorsqu'elles s'accomplissent: les prophètes, quand il lui plaît, parlent sans énigmes. Dans le dessein que Dieu avoit de faire entendre à Cyrus qu'il vouloit se servir de lui pour la délivrance de son peuple, et pour le rétablissement de son temple, il le fait nommer par son nom à Isaïe plusieurs siècles avant la naissance de ce prince (3); et ainsi il lui donna lieu de commencer son édit par ces paroles: *Voici ce que dit Cyrus.... Dieu m'a commandé de rétablir sa maison dans Jérusalem* (4). Mais voyons s'il en est ainsi de toutes les autres prophéties, je dis même des plus expresses. La persécution d'Antiochus, par combien de vives couleurs étoit-elle marquée dans Daniel (5)? On y en voit le temps, la manière, les circonstances particulières, le caractère du persécuteur, toute son histoire circonstanciée, son audace, ses blasphêmes, sa mort. Cependant nous ne lisons pas qu'on

(1) *Dan.* IX. 23. — (2) *Jerem.* XXV. XXIX. — (3) *Is.* XLIV. XLV. XLVI. — (4) 2. *Paralip.* XXXVI, 22, 23. *I. Esd. I.* I, 2. — (5) *Dan.* VII, VIII, X, XI.

ait pensé à la prophétie quand elle s'accomplissoit. Nous avons deux livres divins, qui sont les deux livres des Machabées, où cette persécution et toutes ses circonstances sont écrites fort au long. Nous avons l'histoire de Josephe qui nous en apprend beaucoup de particularités mémorables. Nous avons dans saint Jérôme sur Daniel, des extraits de beaucoup d'historiens qui ont écrit de ces temps-là; en tout cela il ne paroît pas qu'on ait seulement songé à la prophétie de Daniel : cependant on appliquoit à l'état où se trouvoit alors le peuple Juif le Psaume LXXVIII. On connoissoit Daniel, et on trouve dans les Machabées deux endroits tirés de son livre (1) : mais pour sa prédiction, on n'en parle pas : elle n'en est pas moins constante, et il y a démonstration plus que morale de son véritable sens. Bien plus, et les livres des Machabées et ceux de Josephe nous marquent si fort en particulier tous les faits qui la justifient, qu'on ne peut point douter de son intelligence : cependant on ne voit en aucun endroit qu'on tournât les yeux de ce côté-là. Mais pourquoi donc, dira-t-on, étoient faites ces prophéties qu'on n'entendoit pas dans le temps qu'on en avoit le plus besoin, c'est-à-dire, lorsqu'elles s'accomplissoient? Ne demandons point de pourquoi à Dieu : commençons par avouer un fait constant, et par adorer la secrète conduite de son Saint-Esprit dans la dispensation de ses lumières : mais après l'avoir adorée, nous

(1) 1. *Mach.* VII. 17. *Ibid.* II. 59, 60.

verrons bientôt qu'elle a ses raisons; et outre celles qui passent notre intelligence, en voici une qui touchera les enfans de Dieu qui aiment sa sainte parole : c'est que pendant que les uns accomplissoient et exécutoient cette prophétie; pendant que les autres écrivoient ce qui s'étoit fait pour l'accomplir, et en faisoient, pour ainsi dire, par ce moyen un commentaire très-clair sans y penser, Dieu préparoit cette preuve, pour faire sentir dans un autre temps la divinité de son Ecriture; preuve d'autant plus convaincante, qu'elle venoit naturellement, et sans qu'on pût soupçonner ceux qui la donnoient d'être entrés le moins du monde dans ce dessein.

XX. Suite de la même matière.

Combien sommes-nous édifiés tous les jours, lorsqu'en méditant les prophéties, et en feuilletant les histoires des peuples dont la destinée y est écrite, nous y voyons tant de preuves de la préscience de Dieu? Ces preuves inartificielles, comme les appellent les maîtres de la rhétorique, c'est-à-dire, ces preuves qui viennent sans art, et qui résultent, sans qu'on y pense, des conjonctures des choses, font des effets admirables. On y voit le doigt de Dieu, on y adore la profondeur de sa conduite, on s'y fortifie dans la foi de ses promesses : elles font voir dans l'Ecriture des richesses inépuisables; elles nous donnent l'idée de l'infinité de Dieu, et de cette essence adorable qui peut jusqu'à l'infini découvrir toujours en elle-même de nouvelles choses aux créatures intelligentes. C'est une des conso-

lations de notre pélerinage. Nous trouvons dans les dogmes connus en tout temps, la nourriture nécessaire à notre foi; et dans les sens particuliers qui se découvrent tous les jours en méditant l'Ecriture, un exercice utile à notre esprit, l'attrait céleste qui excite notre piété, et comme un nouvel assaisonnement des vérités que la Foi nous a déjà révélées.

XXI. Application de ces vérités à l'Apocalypse, et à la chute de Rome.

On n'aura point de peine à croire que Dieu nous ait préparé ces chastes délices dans l'Apocalypse de son bien-aimé disciple. Ainsi, sans nous informer si l'on a toujours entendu tous les rapports de ce divin livre avec les histoires tant de l'empire que de l'Eglise, ne nous lassons point de rechercher ces commentaires, que nous avons dit qu'on fait sans y penser, des prophéties, lorsqu'on écrit naturellement et sans en faire le rapport, ce qui arrive dans le monde.

Il paroît assez clairement que, sans faire injure à ceux qui ont vécu dans l'Eglise durant que ces prédictions s'accomplissoient, on peut dire qu'ils n'en sentoient pas l'accomplissement aussi clairement que nous pouvons faire maintenant. Il faut, pour ainsi parler, être tout-à-fait hors des événemens pour en bien remarquer toute la suite. Je m'explique. Ceux qui souffroient sous Trajan et sous Marc-Aurèle, ne voyoient que le commencement des plaies de l'Eglise; ceux qui virent tomber Rome sous Alaric, ne voyoient pas les suites funestes qui pouvoient faire regarder ce coup comme si fatal à Rome et à son empire. Ceux qui ont vécu durant les suites de ce

grand événement, affligés de leurs maux présents, ne réfléchissoient pas toujours sur les commencemens d'un si grand mal; en un mot, ceux dont la vie étoit attachée à un endroit de l'événement, occupés de la partie où ils étoient, et des peines qu'ils avoient à y endurer, ne songeoient pas à en embrasser l'universalité dans leur pensée. Quand on est tout-à-fait hors de tous ces maux, et qu'on en voit devant ses yeux toute la suite recueillie dans les histoires, on est plus en état d'en remarquer tous les rapports : et c'est assurément dans ces rapports que consiste l'intelligence de la prophétie.

XXII. Conduite des saints Pères dans l'interprétation des Ecritures, et en particulier de l'Apocalypse.

Les saints Pères tournoient rarement leur application de ce côté-là. Dans l'explication de l'Ecriture, ils ne poussoient guère à bout le sens littéral, si ce n'est lorsqu'il s'agissoit d'établir les dogmes, et de convaincre les hérétiques. Partout ailleurs ils s'abandonnoient ordinairement au sens moral; et ils croyoient avoir atteint le vrai sens, ou pour mieux dire, la vraie intention de l'Ecriture, lorsqu'ils la tournoient toute entière à la doctrine des mœurs.

Une raison particulière obligeoit les Pères à de plus grandes réserves sur le sujet de l'Apocalypse, à cause qu'elle contenoit les destinées de l'empire, dont il leur falloit parler avec beaucoup de ménagement et de respect, pour ne point exposer l'Eglise à la calomnie de ses ennemis. On peut dire pour ces raisons, que ces saints docteurs (que rien ne pressoit d'enfoncer le sens caché de l'Apocalypse) premièrement n'y pensoient pas

toujours, et ensuite qu'ils se gardoient bien d'écrire tout ce qu'ils pensoient sur une matière si délicate.

Il est maintenant aisé d'entendre pourquoi nous ne trouvons pas dans leurs écrits tout ce que nous remarquons maintenant sur la chute de l'empire romain, et sur l'accomplissement de l'Apocalypse : c'est qu'ils ne voyoient pas toutes les suites funestes que nous avons vues de la victoire d'Alaric ; ou qu'ils ne disoient pas tout ce qu'ils avoient dans l'esprit sur la chute de l'empire, de peur qu'il ne semblât qu'ils auguroient mal de la commune patrie ; ce qui paroît par les manières mystiques et enveloppées dont ils parlent de ce triste sujet (1).

Il y avoit encore un autre obstacle qui les empêchoit de voir l'accomplissement de l'Apocalypse dans la chute de Rome ; c'est qu'ils ne vouloient pas que l'empire romain eût une autre fin que celle du monde, à quoi ils étoient portés par deux motifs : premièrement, parce que l'un et l'autre événement leur paroissoient liés en plusieurs endroits de l'Apocalypse, comme on le verra en son lieu ; secondement, à cause qu'ayant à parler de la ruine de l'empire où ils vivoient, et dont par conséquent ils devoient favoriser la durée, ils trouvoient moins odieux et plus respectueux, s'il falloit que leur patrie pérît, d'espérer que ce ne seroit qu'avec toute la nature (2).

(1) *Hier. procem. in lib.* VIII. *com. in Ezech. Ep. ad Aug. int. Ep. Aug.* XXVI. *Nunc* CXXIII. — (2) *Iren. v.* 30. *n.* 2. *Tertul.*

Comme donc ils ne voyoient pas que le monde fût encore péri, ils n'osoient dire que l'empire romain fût tombé. A la vérité, saint Jérôme qui le voyoit si ébranlé, et prêt à tomber tout-à-fait du temps d'Alaric et après le sac de Rome, crut aussi que le monde alloit périr. C'est ainsi qu'il s'en expliquoit dans son commentaire sur Ezéchiel ; et à peu près dans le même temps. *Le monde*, dit-il, *s'en va en ruine, et nos péchés ne tombent pas* (1). Même avant ce dernier malheur de Rome, lorsqu'il voit le prodigieux mouvement que les Barbares faisoient dans les provinces, et le manifeste ébranlement de tout l'empire romain en occident, il s'écria dans une de ses lettres (2) : *A quoi est-ce que je m'arrête ? Après que le vaisseau est brisé, je dispute sur les marchandises. On ôte celui qui tenoit* (le monde sous sa puissance). L'empire romain tombe en ruines, *et nous ne concevons pas que l'Antechrist va venir* (3), c'est-à-dire, selon tous les autres Pères et selon lui-même, le monde va finir, puisqu'il n'attendoit l'Antechrist qu'à la fin du monde, comme il s'en explique toujours, principalement sur Daniel (4), ce qui lui fait ajouter dans la même lettre : *L'Antechrist que le Seigneur Jésus détruira par le souffle de sa*

Apol. 32. *Lact.* VII. 15, 16. *Divin. Instit. Hier. Oros. locis citat. etc. Apoc.* VI. 16. XI. 18, *etc.*

(1) *Procem. in libr.* VIII. *in Ezech.* — (2) *Epist.* XII. *ad Gaud. nunc* XCVIII — (3) *Epist.* XI. *ad Ageruch. nunc* XCI. — (4) *In Dan. cap.* VII. XI. XII.

bouche, va venir. Il en voit la défaite avec la venue, et l'une et l'autre, comme saint Paul, avec le jour du Seigneur, qui sera le dernier de l'univers : c'est pourquoi il poursuit ainsi : *Le Quade, le Vandale, le Sarmate, les Alains, les Gépides, les Hérules, les Saxons, les Bourguignons, les Allemands, et, ô malheur déplorable !* (c'est celui de son pays qu'il déplore ainsi) *nos ennemis les Pannoniens ravagent tout. Les Gaules ont déjà perdu leurs plus belles villes. A chaque heure les Espagnes tremblent, et n'attendent que le moment de leur perte. Les Romains, qui portoient la guerre aux extrémités de la terre, combattent dans leur empire : ils combattent, qui le croiroit ? non plus pour la gloire, mais pour le salut; ou plutôt, ils ne combattent même plus, et ne songent qu'à racheter leur vie avec leurs richesses.* Il est certain qu'il écrit ces choses un peu avant que Rome eût été entièrement saccagée, puisqu'il ne parle pas encore de ce dernier malheur, qu'il a depuis déploré avec tant de larmes; et néanmoins parce qu'il voit l'empire ébranlé de tous côtés, il conjecture que le monde va finir. Il fait un affreux dénombrement des peuples qui commençoient à démembrer ce grand empire, et il en nomme jusqu'à dix, comme on a pu voir, peut-être par une secrète allusion à ces dix rois qui devoient ravager Rome, selon l'oracle de l'Apocalypse, ce qu'il conclut à la fin par ce demi-vers : *Quid salvum est, si Roma perit? Qu'est-ce qui se sau-*

vera, si Rome périt? On voit assez par tous ces passages, que dans la chute de Rome qu'il voyoit si proche, il voyoit aussi celle de l'univers, et tout finir avec elle. Par une raison contraire, lorsqu'on vit que l'univers duroit encore, on crut aussi que Rome n'étoit pas entièrement abattue, et qu'elle se releveroit de cette chute. Maintenant que l'expérience nous a fait voir que la puissance romaine étoit tombée par le coup qu'Alaric lui donna, et cependant que le monde demeuroit en son entier, nous voyons que si l'Apocalypse propose ensemble ces deux événemens, ç'a été pour d'autres raisons que pour celle de la liaison qu'on s'étoit imaginé entre le temps de l'un et de l'autre. Ces raisons seront expliquées très-clairement en leur lieu (1); et il faut nous contenter de prendre des Pères ce qu'il y a d'essentiel; c'est-à-dire, la chute de la puissance romaine marquée dans l'Apocalypse, laissant à part l'innocente erreur qui leur faisoit présumer que cette chute n'arriveroit qu'avec celle de l'univers.

Il faut encore avouer que les saints Pères, dont les regards étoient ordinairement attachés à la fin des siècles, songeoient plus à ce dernier sens que nous avons dit qu'ils croyoient que l'Apocalypse auroit alors; et pleins de cette pensée, ils passoient aisément par-dessus tout ce qui étoit entre deux; puisque quelque grand qu'il pût être, ce n'étoit rien en comparaison des approches du

(1) Dans l'explic. du chap. VI. ℣. 16, *etc.*

grand jour de Dieu, et de cette dernière et inévitable conclusion de toutes les affaires du monde.

XXIII. Qu'on a toujours assez entendu de l'Apocalypse pour en tirer de grandes utilités.

Cependant il est aisé d'entendre que cette admirable prophétie a eu son utilité même dans le temps où le sens n'en avoit pas été si clairement développé. Car, par exemple, n'est-ce pas une assez grande consolation aux fidèles persécutés, que de sentir même en général dans l'Apocalypse la force qui devoit être inspirée aux saints martyrs, et de découvrir avec tant de magnificence, non-seulement leur gloire future dans le ciel, mais encore le triomphe qui leur étoit préparé sur la terre? Quel mépris devoient concevoir les chrétiens de la puissance tyrannique qui les opprimoit, lorsqu'ils en voyoient la gloire effacée et la chute si bien marquée dans les oracles divins? Mais de plus, je ne veux pas assurer que Dieu n'en ait pas fait sentir davantage à qui il lui aura plu, et selon le degré qu'il lui aura plu: il pouvoit partager ses consolations et ses lumières de plus en plus jusqu'à l'infini; et dans le moindre degré des connoissances qu'il pouvoit donner, un cœur affamé, pour ainsi parler, de ses vérités et de sa parole, trouvoit toujours de quoi se nourrir.

Il pourroit donc bien être arrivé à quelqu'un de ceux qui gémissoient en secret des maux de l'Eglise, d'en avoir trouvé le mystère révélé dans l'Apocalypse: et tout ce que je veux dire, c'est qu'il n'étoit pas nécessaire que ces goûts et ces sentimens particuliers vinssent à la connoissance

des siècles futurs; parce qu'ils ne faisoient aucune partie du dogme de l'Eglise, ni de ces vérités célestes, qui doivent toujours paroître sur le chandelier pour éclairer la maison de Dieu.

XXIV. Autres endroits prophétiques de l'Ecriture, dont il ne s'est conservé aucune tradition.

C'est par la même raison qu'il ne s'est conservé dans l'Eglise aucune évidente tradition du secret dont saint Paul écrit à ceux de Thessalonique(1): car encore que les saints Pères nous aient dit d'un commun accord que ce passage s'entend du dernier Antechrist, comme l'appelle saint Augustin (2), c'est-à-dire, dans son langage et dans celui de tous les Pères, de l'Antechrist qui viendra à la fin du monde, et dans les dernières approches du jugement universel; ils ne marchent qu'à tâtons dans l'explication du détail de la prophétie, marque assurée que la tradition n'en avoit rien laissé de certain.

Quand on voudroit imaginer avec Grotius que la prédiction de saint Paul est entièrement accomplie, sans qu'il y ait rien à en attendre à la fin des siècles, il demeurera toujours pour certain que le secret dont parle saint Paul, encore qu'il l'eût expliqué de vive voix aux Thessaloniciens, et que par là ils dussent entendre ce qu'il vouloit dire lorsqu'il leur en écrivoit à demi mot, comme à des gens instruits d'ailleurs, est demeuré inconnu, et qu'il ne s'en est conservé aucune tradition constante dans l'Eglise.

XXV. Que ce que dit saint Irénée sur certains mystères de l'Apo-

Il en est de même de l'Apocalypse; et pour en être convaincu, il ne faut qu'entendre saint Irénée sur ce nom mystérieux dont les lettres de-

(1) 2. *Thessal.* II. — (2) *Aug. de Civ. Dei.* XX. 19.

voient

voient composer le nombre de six cent soixante-six (1). Car dans la recherche qu'il fait de ce nom, loin de proposer une tradition qui soit venue jusqu'à lui de main en main, il ne propose que ses conjectures particulières. Après avoir rapporté trois noms auxquels ce nombre convient, il trouve des convenances pour deux de ces noms: pour celui de *Lateinos*, à cause que c'étoient les Latins qui tenoient alors l'empire, et pour celui de *Teitan*, à cause que c'étoit un nom de tyran et un nom d'idole. Mais après tout, il conclut *qu'on n'en peut rien assurer; et que si saint Jean avoit voulu que la connoissance en fût donnée au temps proche du sien, il s'en seroit expliqué plus clairement.* Il reconnoît donc en termes formels que le saint apôtre n'en avoit rien dit, ou qu'il n'en restoit aucune mémoire de son temps, quoiqu'il y eût à peine quatre-vingts ou cent ans entre le temps de saint Jean, et celui où il vivoit.

calypse, ne lui est venu par aucune tradition.

Saint Hippolyte suit les conjectures de saint Irénée (2); et après avoir rapporté les mêmes noms, il se tient aussi, comme lui, et pour la même raison, à celui de *Lateinos*. Mais en même temps il témoigne que la chose est fort douteuse, et que nous ne devons pas nous y trop arrêter, *mais garder avec grande crainte dans notre cœur le mystère de Dieu, et les choses qui sont prédites par les prophètes*, assurés *que celui dont ils ont voulu parler, seroit déclaré en son temps.*

(1) *Iren. l. v.* 30. — (2) *S. Hippol. Gud. p.* 74, 75. *Edit. Fabric. de Antich. l. p.* 25.

C'est ainsi que les plus anciens auteurs ont parlé de ce nom caché dans l'Apocalypse. On n'en sait pas davantage de la plupart des autres mystères de la prophétie : d'où il faut conclure qu'on se tourmenteroit en vain de chercher ici une tradition constante; c'est une affaire de recherche et de conjecture ; c'est par les histoires, c'est par le rapport et la suite des événemens, c'est, en un mot, en trouvant un sens suivi et complet, qu'on peut s'assurer d'avoir expliqué et déchiffré, pour ainsi parler, ce divin livre. Or, comme ce déchiffrement n'appartient point à la foi, il se peut faire que le dénoûment s'en trouve plus tôt ou plus tard, ou en tout ou en partie, selon les raisons qu'il y aura de s'appliquer plus ou moins, et en un temps plutôt qu'en un autre, à cette recherche, et aussi selon les secours qu'il plaira à Dieu de nous fournir.

XXVI. Raisons qui font espérer plus que jamais d'avancer dans l'intelligence de l'Apocalypse. Abus que les hérétiques font de ce saint livre, reconnu dans la secte même.

Ce qui peut faire espérer d'avancer présentement dans l'intelligence de ce grand secret, c'est la raison particulière qu'on a de s'y appliquer. L'Apocalypse est profanée par d'indignes interprétations, qui font trouver l'Antechrist dans les saints, l'erreur dans leur doctrine, l'idolâtrie dans leur culte. On se joue de ce divin livre pour nourrir la haine, et amuser les frivoles espérances d'un peuple crédule et prévenu. Ce n'est pas assez de gémir en secret d'un tel opprobre de l'Eglise et de l'Ecriture ; il faut venger les outrages de la chaire de saint Pierre, dont on veut faire le siège du royaume antichrétien, mais les

venger d'une manière digne de Dieu, en répandant des lumières capables de convertir ses ennemis, ou de les confondre.

L'ouvrage est commencé, et par une disposition particulière de la providence de Dieu, il est commencé par les protestans. Il s'est trouvé dans leur communion des gens d'assez bon sens, pour être las et indignés des contes qu'on y débitoit sur l'Apocalypse; d'un Antechrist qui défend contre toutes les hérésies le mystère de Jésus-Christ, qui l'adore de tout son cœur, et qui apprend à mettre son espérance dans son sang; d'une idolâtrie, où, non-seulement on reconnoît le seul Dieu qui de rien a fait le ciel et la terre, mais encore où tout se termine à le servir seul; du mystère écrit sur la tiare du pape, et du caractère de la bête, établi dans l'impression de la croix. Ils ont eu honte de voir introduire ces vains fantômes dans les admirables visions de saint Jean; et ils leur ont donné un sens plus convenable dans la dispersion des Juifs, dans l'histoire des combats de l'Eglise, et dans la chute de Rome précipitée avec tous ses dieux et toute son idolâtrie. C'est Grotius et Hammond dont je veux parler, gens d'un savoir connu, d'un jugement exquis et d'une bonne foi digne de louange. Je ne me suis pas mis en soin de chercher les autres protestans qui sont entrés dans cette opinion, et je dirai seulement que c'est Bullinger, le successeur de Zuingle, qui en a l'un des premiers apporté les preuves : car

encore que, selon les préjugés de sa secte, il ait fait tout ce qu'il a pu pour trouver l'Antechrist dans le Pape, et Babylone dans l'Eglise romaine, il a si bien établi le sens qui rapporte ces choses à l'ancienne Rome idolâtre, qu'il ne faut que ses seuls principes pour se déterminer à suivre ce sens.

Grotius, qui paroît en beaucoup d'endroits avoir profité de ses remarques, auroit eu un meilleur succès, sans une erreur de chronologie où il est tombé. Au lieu de prendre de saint Irénée (1), auteur presque contemporain de saint Jean et des autres anciens auteurs (2), la vraie date de l'Apocalypse que tous les savans anciens et modernes ont suivie, il leur a préféré saint Epiphane, quoiqu'il soit seul dans son sentiment, et qu'il ne l'appuie d'aucune preuve : joint encore que sa négligence, en matière de chronologie, n'est ignorée de personne. Ainsi pour avoir mal daté ce divin livre, comme on le verra en son lieu très-clairement (3), et avoir mis sous Claudius l'exil de saint Jean, qui constamment n'est arrivé que long-temps après, vers la fin de Domitien; lui et ceux qui l'ont suivi, non-seulement ont fait prédire à saint Jean des choses passées, c'est-à-dire, ce qui étoit arrivé sous Néron, sous Vespasien, et dans les commencemens de Domitien lui-même, mais encore ils ont embrouillé tout l'ordre de la prophétie : ce

(1) *Iren. l. v.* 30. — (2) *Euseb. lib.* III. 18. — (3) Dans l'explic. du chap. I. ℣. 9.

qui néanmoins n'empêche pas qu'ils n'aient donné d'excellentes vues pour la bien entendre. Le Père Possines, qui a bâti sur le plan de Grotius, et qui en a suivi la chronologie, n'a pas laissé d'éclaircir beaucoup la matière; et on doit tâcher maintenant d'amener peu à peu la chose à sa perfection.

Notre siècle est plein de lumière ; les histoires sont déterrées plus que jamais; les sources de la vérité sont découvertes; le seul ouvrage de Lactance, *Des morts des persécuteurs,* que l'Eglise vient de recouvrer, nous apprend plus les caractères de ces princes, que n'avoient fait jusqu'ici toutes les histoires : le besoin pressant de l'Eglise et des ames que l'on séduit par de trompeuses interprétations de l'Apocalypse, demande qu'on s'applique à la mieux entendre. Dans ce besoin, et avec de tels secours, on doit espérer quelque chose : c'est en un mot le motif de cet ouvrage; et s'il se trouve des gens assez humbles pour vouloir bien profiter de mon travail, tel quel, comme j'ai tâché de profiter de celui des autres, j'ose presque me promettre, et Dieu veuille bénir mes vœux, qu'on avancera dans la connoissance du secret de ce divin livre.

Quoi qu'il en soit, il est toujours bon de proposer ses pensées : une explication vraisemblable d'une prophétie si pleine de mystères, ne laisse pas de fixer l'imagination, de réaliser, pour ainsi dire, le sujet des visions montrées à saint Jean, beaucoup mieux que ne peuvent faire des pensées

confuses et vagues, et d'ouvrir l'entrée dans l'intelligence des merveilles qui sont découvertes à ce grand apôtre. Ainsi, après avoir vu le travail des autres, et leurs fautes, aussi bien que les endroits où ils ont heureusement rencontré, je tâche de proposer avec une meilleure date, des événemens plus particuliers, des caractères plus marqués, une suite plus manifeste, et de plus soigneuses observations sur les liaisons que saint Jean lui-même, pour diriger les esprits, a voulu donner à sa prophétie. Si je réussis, du moins en partie, à la bonne heure, Dieu en soit loué à jamais; sinon, j'aurai du moins gagné sur les protestans, qui nous débitent leurs songes si mal suivis avec une assurance si étonnante, j'aurai, dis-je, gagné sur eux, qu'avec un enchaînement plus clair dans les choses, des convenances plus justes, des principes plus assurés, et des preuves plus concluantes, on peut encore avouer qu'on est demeuré fort au-dessous du secret divin, et encore attendre humblement une plus claire manifestation de la lumière céleste.

Au reste, quoiqu'il paroisse assez inutile de demander de l'attention à son lecteur, car qui ne sait que sans attention les discours même les plus clairs n'entrent pas dans l'esprit? néanmoins en cette occasion, dans la révélation de tant de mystères, et dans la considération d'une si longue suite d'histoire, je me sens obligé de dire qu'on a besoin d'une attention particulière, sans quoi mes explications, mes réflexions, mes réca-

pitulations, et en un mot, tout ce que je fais pour soulager mon lecteur seroit inutile. Qu'il se rende donc attentif, non pas tant à ma parole, qu'à l'ordre des jugemens de Dieu que je tâche de lui représenter après saint Jean. J'espère qu'il verra la lumière croître toujours visiblement devant lui, et qu'il aura le plaisir de ceux qui, voyageant dans une nuit obscure, s'aperçoivent qu'insensiblement les ténèbres diminuent, et que l'aurore naissante leur promet le jour prochain.

Réflexion importante sur la doctrine de ce livre.

XXVII. Quelques remarques sur la doctrine de l'Apocalypse, et premièrement sur le ministère des anges. Passage d'Origène.

Pour ce qui regarde la doctrine de ce divin livre, elle est la même sans doute que des autres livres sacrés : mais nous avons à y remarquer en particulier les vérités que nous y voyons particulièrement expliquées.

Nous y voyons avant toute chose le ministère des anges : on les voit aller sans cesse du ciel à la terre, et de la terre au ciel ; ils portent, ils interprètent, ils exécutent les ordres de Dieu, et les ordres pour le salut, comme les ordres pour le châtiment, puisqu'ils impriment la marque salutaire sur le front des élus de Dieu, *Apoc.* VII. 3. puisqu'ils attèrent le dragon qui vouloit engloutir l'Eglise, XII. 7. puisqu'ils offrent sur l'autel d'or, qui est Jésus-Christ, les parfums qui sont les prières des saints, VIII. 3. Tout cela n'est autre chose que l'exécution de ce qui est dit : *Que les anges sont Esprits administrateurs envoyés pour le ministère de notre salut.* Heb. I. 14. Tous les anciens ont cru dès les premiers siècles

que les anges s'entremettoient dans toutes les actions de l'Eglise (1) : ils ont reconnu un ange qui présidoit au baptême, un ange qui intervenoit dans l'oblation, et la portoit sur l'autel sublime, qui est Jésus-Christ ; un ange qu'on appeloit *l'Ange de l'Oraison* (2), qui présentoit à Dieu les vœux des fidèles : et tout cela est fondé principalement sur le chapitre VIII de l'Apocalypse, où on verra clairement la nécessité de reconnoître ce ministère angélique.

Les anciens étoient si touchés de ce ministère des anges, qu'Origène, rangé avec raison par les ministres au nombre des théologiens les plus sublimes (3), invoque publiquement et directement l'ange du baptême, et lui recommande un vieillard qui alloit devenir enfant de Jésus-Christ par ce sacrement (4) : témoignage de la doctrine du troisième siècle, que les vaines critiques du ministre Daillé ne nous pourront jamais ravir.

Il ne faut point hésiter à reconnoître saint Michel pour défenseur de l'Eglise, comme il l'étoit de l'ancien peuple, après le témoignage de saint Jean, *Apoc.* XII. 7. conforme à celui de Daniel, X. 13, 21. XII. 1. Les protestans qui, par une grossière imagination, croient toujours ôter à Dieu tout ce qu'ils donnent à ses saints et à ses anges dans l'accomplissement de ses ouvrages, veulent que saint Michel soit dans l'Apocalypse Jésus-Christ même le prince des anges, et apparemment dans Daniel le Verbe conçu éter-

(1) *Tertul. de Bapt.* 5, 6. — (2) *Id. de Orat.* 12. — (3) *Jur. accomp. des Proph. p.* 333. — (4) *Orig. Hom. I. in Ezech.*

nellement dans le sein de Dieu (1) : mais ne prendront-ils jamais le droit esprit de l'Ecriture ? Ne voient-ils pas que Daniel nous parle du prince des Grecs, du prince des Perses (2), c'est-à-dire, sans difficulté, des anges qui président par l'ordre de Dieu à ces nations; et que saint Michel est appelé dans le même sens le prince de la synagogue, ou, comme l'archange saint Gabriel l'explique à Daniel, *Michel, votre prince?* et ailleurs, plus expressément : *Michel, un grand prince, qui est établi pour les enfans de votre peuple.* Et que nous dit saint Gabriel de ce grand prince? *Michel*, dit-il, *un des premiers princes* (3). Est-ce le Verbe de Dieu, égal à son père, le créateur de tous les anges, et le souverain de tous ces princes, qui est seulement un des premiers d'entre eux? Est-ce là un caractère digne du fils de Dieu? Que si le Michel de Daniel n'est qu'un ange, celui de saint Jean, qui visiblement est le même dont Daniel a parlé, ne peut pas être autre chose. Si le dragon et ses anges combattent contre l'Eglise, il n'y a point à s'étonner que saint Michel et ses anges la défendent, *Apoc.* XII. 7. Si le dragon prévoit l'avenir, et redouble ses efforts contre l'Eglise, lorsqu'*il voit qu'il lui reste peu de temps* pour la combattre, *là même*, 12; pourquoi les saints anges ne seroient-ils pas éclairés d'une lumière divine pour prévoir les tentations qui sont préparées aux saints, et les prévenir par leurs secours? Quand je vois dans les

(1) Du Moul. acc. des Proph. sur le ch. XII. ℣. 7. p. 173 et 178. — (2) *Dan.* X. 13, 20. — (3) *Ibid.* 21. XII. 1.

prophètes, dans l'Apocalypse, et dans l'évangile même, cet ange des Perses, cet ange des Grecs, cet ange des Juifs (1), l'ange des petits enfans, qui en prend la défense devant Dieu contre ceux qui les scandalisent (2), l'ange des eaux, l'ange du feu (3), et ainsi des autres; et quand je vois parmi tous ces anges celui qui met sur l'autel le céleste encens des prières (4) : je reconnois dans ces paroles une espèce de médiation des saints anges; je vois même le fondement qui peut avoir donné occasion aux païens de distribuer leurs divinités dans les élémens et dans les royaumes pour y présider : car toute erreur est fondée sur quelque vérité dont on abuse. Mais à Dieu ne plaise que je voie rien dans toutes ces expressions de l'Ecriture, qui blesse la médiation de Jésus-Christ, que tous les esprits célestes reconnoissent comme leur Seigneur, ou qui tienne des erreurs païennes, puisqu'il y a une différence infinie entre reconnoître, comme les païens, un Dieu dont l'action ne puisse s'étendre à tout, ou qui ait besoin d'être soulagé par des subalternes, à la manière des rois de la terre, dont la puissance est bornée; et un Dieu qui, faisant tout et pouvant tout, honore ses créatures, en les associant, quand il lui plaît, et à la manière qu'il lui plaît, à son action.

XXVIII. Grande puissance des saintes ames associées à Jésus-Christ. Pas-

Je vois aussi dans l'Apocalypse, non-seulement une grande gloire, mais encore une grande puissance dans les saints. Car Jésus-Christ les met

(1) *Dan.* x. 13, 20, 21. xii. 1. — (2) *Matt.* xviii. 10. — (3) *Apoc.* xiv. 18. xvi. 5. — (4) *Ibid.* viii. 3.

sage de saint Denys d'Alexandrie.

sur son trône, et comme il est dit de lui dans l'Apocalypse, conformément à la doctrine du Ps. II, *qu'il gouvernera les nations avec un sceptre de fer* (1); lui-même, dans le même livre, il applique le même Psaume et le même verset à ses saints, en assurant qu'en cela *il leur donne ce qu'il a reçu de son père* (2). Ce qui montre que non-seulement ils seront assis avec lui dans le jugement dernier, mais encore que dès à présent il les associe aux jugemens qu'il exerce. Et c'est aussi en cette manière qu'on l'entendoit dès les premiers siècles de l'Eglise, puisque saint Denys d'Alexandrie, qui fut une des lumières du troisième, l'explique ainsi en termes formels par ces paroles (3) : *Les divins martyrs sont maintenant assesseurs de Jésus-Christ et associés à son royaume, ils participent à ses jugemens, et ils jugent avec lui;* où il ne faut pas traduire, comme ont fait quelques-uns, *qu'ils jugeront avec lui :* cum illo judicaturi, mais qu'*ils jugent,* au temps présent, συνδικάζοντες; d'où ce grand homme conclut : *Les martyrs ont reçu nos frères tombés; casserons-nous leur sentence, et nous rendrons-nous leurs juges?*

Et on ne doutera pas que saint Denis n'ait très-bien pris l'esprit de saint Jean, si on considère ces paroles de l'Apocalypse, XX. 4 : *Je vis les ames de ceux qui avoient été décapités pour le témoignage de Jésus, et des trônes; et le jugement leur fut donné.* C'est à ces ames séparées des

(1) *Apoc.* XIX. 15. *Ps.* II. 9. — (2) *Apoc.* II. 27. — (3) *Eus.* VI. 42.

corps, qui n'avoient encore eu part qu'*à la première résurrection*, que nous verrons n'être autre chose que la gloire où seront les saints avec Jésus-Christ avant le jugement dernier; c'est, dis-je, à ces ames saintes que le jugement est donné. Les saints jugent donc le monde en cet état; en cet état *ils règnent avec Jésus-Christ*, et ils sont associés à son empire.

XXIX. Puissance des saints martyrs. Passage d'Origène.

Origène, en interprétant ce passage du chapitre XX de l'Apocalypse, a écrit ces mots : *Comme ceux qui servoient à l'autel, selon la loi de Moïse, sembloient donner la rémission des péchés par le sang des taureaux et des boucs : ainsi les ames de ceux qui ont été décolés pour le témoignage de Jésus, ne sont pas assises inutilement à l'autel céleste, et y administrent la rémission des péchés à ceux qui y font leur prière* (1). Par où ce grand homme entreprend de prouver que de même *que le baptême de sang de Jésus-Christ a été l'expiation du monde, ainsi en est-il du baptême du martyre, par lequel plusieurs sont guéris et purifiés :* d'où il conclut qu'on peut dire en quelque façon, *que de même que nous avons été rachetés par le sang précieux de Jésus, ainsi quelques-uns seront rachetés par le sang précieux des martyrs, sans souffrir eux-mêmes le martyre* (2). Voilà ce qu'écrit un si grand auteur du troisième siècle de l'Eglise. L'ouvrage d'où est tiré le passage qu'on vient de voir, a été imprimé à Bâle par les soins d'un docteur protestant. Origène enseigne la

(1) *Orig. exhort. ad Martyrium. n.* 30. *p.* 193. *edit. Bas. an.* 1674. — (2) *Ibid. p.* 218. *n.* 50.

même chose sur les nombres [1]; et il prouve par cet endroit de l'Apocalypse, que les saints martyrs, présents devant Dieu et à son autel céleste, y font une fonction du sacerdoce en expiant nos péchés. Que les ministres pèsent les paroles de ce grand homme, et qu'ils apprennent à ne prendre pas au criminel des expressions dans le fond aussi véritables que fortes, pourvu qu'on les entende avec la modération dont le curieux Dodwel, protestant anglais, a donné l'exemple [2], en montrant qu'on peut étendre, en un très-bon sens, sur les membres de Jésus-Christ, les prérogatives du chef.

XXX. Efficace de la prière des saints.

On demandera peut-être comment les saintes ames sont associées au grand ouvrage de Jésus-Christ et aux jugemens qu'il exerce sur la terre. Mais saint Jean nous enseigne que c'est par leurs prières, puisqu'il nous fait ouïr *sous l'autel,* qui est Jésus-Christ, *les ames des saints,* qui prient Dieu de venger leur sang répandu, c'est-à-dire, de punir les persécuteurs, et de mettre fin aux souffrances de l'Eglise, *Apoc.* VI. 10. A quoi on leur répond qu'*il faut qu'elles attendent encore un peu,* 11; ce qui montre qu'elles sont exaucées, mais en leur temps. Et c'est pourquoi au *chap.* VIII. 5, lorsque la vengeance commence, c'est ensuite de la prière des saints, tant de ceux qui sont dans le ciel, que de ceux qui sont encore sur la terre.

XXXI. Que Dieu fait connoître aux ames

Le même passage de l'Apocalypse, en nous ap-

(1) *Hom.* 10. *in Num. n.* 2. — (2) *Dod. Diss. Cypr.* VIII. *n.* 2, *et seq*

saintes la conduite qu'il tient sur son Eglise.

prenant ce que demandent les ames saintes pour l'Eglise, nous fait voir aussi que l'état de souffrance et d'oppression où elle se trouve, ne leur est pas inconnu, comme nos frères errans ont voulu se l'imaginer, en les mettant au nombre des morts, qui ne savent rien de ce qui se passe sur la terre; et au contraire, le Saint-Esprit nous fait voir que non-seulement elles voient l'état présent de l'Eglise, mais encore que Dieu leur découvre trois importans secrets de ses jugemens; le premier, que la vengeance est différée, en leur disant : *Attendez;* le second, que le délai est court, puisqu'on leur dit : *Attendez un peu;* le troisième contient la raison de ce délai clairement expliquée dans ces paroles, *jusqu'à ce que le nombre de vos frères soit accompli* (1).

XXXII. Que ce qui arrive dans l'Eglise est la matière des cantiques des ames bienheureuses.

Comme Dieu leur fait connoître quand il diffère sa juste vengeance, il leur apprend aussi quand il l'exerce : et de là vient cette voix à la défaite de Satan et de ses anges : *O cieux, réjouissez-vous, et vous qui y habitez!* XII. 12. Et encore un autre cantique des ames saintes : *Qui ne vous craindra, ô Seigneur, et qui ne glorifiera votre nom : car vous seul êtes saint, et toutes les nations viendront et se prosterneront en votre présence; parce que vos jugemens se sont manifestés?* XV. 4. Et enfin une autre voix adressée aux saints, à la chute de la grande Babylone : *O ciel, réjouissez-vous, et vous, saints apôtres, et vous, saints prophètes; parce que Dieu l'a jugée pour les attentats qu'elle avoit commis contre vous,*

(1) *Apoc.* VI. 11.

xviii. 20; où les saintes ames sont invitées à prendre part à la justice que Dieu avoit faite de leur sang, et à la gloire qu'il en reçoit. Et pour montrer que l'invitation faite en ce lieu aux ames saintes de prendre part aux jugemens que Dieu exerce est effective, on la voit bientôt après suivie des acclamations et des cantiques de tous les saints sur ces terribles jugemens. Tout retentit de *l'Alleluia*, c'est-à-dire, de l'action de grâces qu'on en rend à Dieu dans le ciel, xix. 1, 2, 3, 4; par où il paroît qu'une des plus grandes occupations des citoyens du ciel, est de louer Dieu dans la manifestation de ses jugemens, et dans l'accomplissement des secrets qu'il a révélés à ses prophètes.

XXXIII. Continuation de cette matière. Passage de saint Hippolyte.

Cette parole qu'on vient d'entendre, adressée aux saintes ames dans l'Apocalypse, à la chute de Babylone : *Réjouissez-vous, ô saints apôtres, et vous, saints prophètes,* me fait souvenir d'une imitation de cette voix dans saint Hippolyte [1], lorsqu'en rapportant les oracles du Saint-Esprit prononcés par Isaïe, et les autres saints prophètes, il leur parle en cette sorte : *Paroissez, ô bienheureux Isaïe ! Dites nettement ce que vous avez prophétisé sur la grande Babylone. Vous avez aussi parlé de Jérusalem, et tout ce que vous en avez dit s'est accompli.* Et après avoir récité ce qu'il en a dit : *Quoi donc,* continue ce saint évêque martyr, *tout cela ne s'est-il pas fait comme vous l'avez prédit? N'en voit-on pas*

(1) *Hipp. Gud. p. 40, et seq. Edit. Fabr.* xxx, xxxi, *etc. de Antich.* pag. 15. *et seq.*

le manifeste accomplissement? Vous êtes mort dans le monde, ô saint prophète! mais vous vivez avec Jésus-Christ. Y a-t-il donc parmi vous autres bienheureux esprits, quelqu'un qui me soit plus cher que vous? Puis après avoir allégué le témoignage de Jérémie et de Daniel, il parle ainsi à ce dernier : *O Daniel, je vous loue au-dessus de tous les autres! Mais saint Jean ne nous a pas trompés non plus que vous. Saintes ames, par combien de bouches, par combien de langues vous glorifierai-je, ou plutôt le Verbe qui a parlé par vous? Vous êtes morts avec Jésus-Christ; mais vous vivez aussi avec lui : écoutez, et réjouissez-vous; voilà que toutes les choses que vous avez prédites sont accomplies dans leur temps; car c'est après les avoir vues, que vous les avez annoncées à toutes les générations. Vous avez été appelés prophètes, afin de pouvoir sauver tous les hommes; car on est alors vraiment prophète, lorsqu'après avoir publié les choses futures, on les fait voir arrivées comme on les a dites. Vous avez été les disciples d'un bon maître. C'est avec raison que je vous parle comme étant vivans; car vous avez déjà dans le ciel la couronne de vie et d'incorruptibilité qui nous y est réservée. Parlez-moi, ô bienheureux Daniel! Confirmez-moi la vérité, et remplissez-moi de vos lumières, je vous en conjure. Vous avez prophétisé sur la lionne qui étoit en Babylone. Réjouissez-vous, ô saint prophète! Vous ne vous êtes point trompé, et tout ce que vous en avez dit a eu son effet.* Voilà ce que dit saint Hippolyte, le vrai

vrai Hippolyte, ce saint évêque et martyr du commencement du troisième siècle. C'est ainsi qu'à l'imitation de S. Jean, il invite les saints prophètes à se réjouir de l'accomplissement de leurs prophéties: de quelque sorte qu'on tourne les paroles qu'il leur adresse, à l'exemple de saint Jean, le moins qu'on y puisse voir, c'est, selon que nous a montré le même apôtre, que les prophètes ressentent ce qui se passe dans l'univers en exécution des oracles qu'ils ont prononcés; et ce saint martyr ne leur répète si souvent qu'ils sont vivans avec Jésus-Christ, qu'afin de nous faire entendre ce qu'ils voient dans sa lumière, et que ce n'est pas en vain qu'on les invite à la joie, à cause d'un si manifeste accomplissement de leurs prophéties.

Que s'il en est ainsi des prophètes, il faut conclure que ce qu'a dit saint Paul, que *les prophéties s'évanouissent* au siècle futur (1), se doit entendre d'une manière plus haute qu'on ne le pense peut-être au premier abord : car encore que les prophéties, dans ce qu'elles ont d'obscur et d'enveloppé, se dissipent à l'apparition manifeste de la lumière éternelle, elles demeurent, quant au fond, et se trouvent plus éminemment dans la vision bienheureuse, où tous les dons sont renfermés. La prophétie en ce sens convient à tous ceux qui voient Dieu : c'est pourquoi nous venons de voir dans saint Jean que ce n'est pas seulement les prophètes et les apôtres qui se réjouissent dans le ciel des jugemens que Dieu exerce; mais que c'est aussi avec eux tous les bien-

(1) 1. *Cor.* XIII. 8.

heureux esprits, parce que dans cette éternelle union qu'ils ont en Dieu, ils ont tous le même sujet de joie. Ils voient tout, parce qu'ils ont à louer Dieu de tout. Nous avons vu qu'ils le louent des ouvrages de sa justice, ils ne célèbrent pas moins ceux de sa miséricorde; puisque Jésus-Christ nous apprend que la conversion d'un pécheur fait une fête dans le ciel, *Luc*. xv. 7. Et *toutes les voies de Dieu n'étant que miséricorde et justice* (1), avoir à le louer sur l'exercice de ces deux grands attributs, c'est avoir à le louer dans tous ses ouvrages; ce qui démontre que l'état des ames saintes est si éloigné de l'ignorance qu'on leur attribue de ce qui se passe sur la terre, qu'au contraire la connoissance de ce qui s'y passe, en faisant le sujet de leur joie et de leurs louanges, fait aussi une partie de leur félicité : de sorte qu'en les invitant, comme nous faisons, à prendre part à nos misères et à nos consolations, c'est entrer dans les desseins de Dieu, et nous conformer à ce qu'il nous a révélé de leur état.

XXXIV. De la nature des visions envoyées à saint Jean. Qu'il ne faut pas être curieux en cette matière. Conclusion de cette préface.

Pour achever d'expliquer les difficultés générales qni regardent l'Apocalypse, on pourroit proposer cette question : si les visions célestes qui sont envoyées à saint Jean par le ministère des anges, se sont faites par forme d'apparition, et en lui présentant des objets visibles; ou si ç'a été seulement en lui formant dans l'esprit des images de la nature de celles qui paroissent dans les songes prophétiques et dans les extases. Et premièrement, il est constant que dans toute sa ré-

(1) *Ps*. xxiv. 10.

vélation, saint Jean ne nous donne aucune idée de ces divins songes que Dieu envoie dans le sommeil, tels que Daniel les remarque dans sa prophétie, lorsqu'il dit, qu'*il vit un songe*, qu'*il vit en sa vision pendant la nuit*, et autres choses semblables, *Dan.* VII. 1, 2. Saint Jean ne dit jamais rien de tel : au contraire, il paroît toujours comme un homme à la vérité *ravi en esprit*, ainsi qu'il parle, Apoc. I. 10, IV. 2, XVII, 3, XXI. 10, mais qui veille; à qui on ordonne *d'écrire ce qu'il entend ;* qui est *prêt à écrire*, ou qui écrit en effet ce qui lui paroît, à mesure que l'esprit qui agit en lui le lui présente, *Ibid.* I, 11, 19, II. 1, etc. X. 4. XIX. 9. Il semble même en certains endroits que ses sens étoient frappés de quelques objets, comme lorsqu'il dit : *Un grand prodige apparut dans le ciel.* Et encore : *Je vis un grand prodige dans le ciel.* Et enfin : *Je voulois écrire ce que venoient de prononcer les sept tonnerres.* Ibid. X. 3, 4. XII, 1. XV. 1, etc.

On pourroit encore demander ce que veulent dire ces mots de saint Jean : *J'ai été ravi en esprit ;* si c'est qu'un esprit envoyé de Dieu l'enleva, et le transporta où Dieu vouloit, comme il paroît souvent dans *Ezéchiel*, II. 2. III. 12. VIII. 3. XI. 1, etc., ou si c'est seulement, comme il semble plus naturel, que son esprit ravi en extase, voit ce qu'il plaît à Dieu de lui montrer; et en ce cas, s'il est ravi de cette sorte *dans le corps, ou hors du corps*, comme parle saint Paul (1).

Mais le plus sûr en ces matières est de répon-

(1) 2. *Cor.* XII. 2, 3.

dre humblement qu'on ne le sait pas, et qu'il est peu important de le savoir : car pourvu qu'on sache que c'est Dieu qui parle, qu'importe de savoir comment, et par quel moyen, puisque même ceux qu'il honore de ces célestes visions, ne le savent pas toujours. *Je sais un homme,* dit saint Paul (1), *qui a été ravi au troisième ciel; mais si c'a été dans le corps, je ne le sais pas; ou si c'a été hors du corps, je ne le sais pas : Dieu le sait.* Et encore : *Je sais que cet homme a été ravi jusqu'au paradis; je ne sais si c'est dans le corps, ou hors du corps : Dieu le sait.* Voyez combien de fois, et avec quelle force un si grand apôtre nous déclare qu'il ne savoit pas ce qui se passoit en son propre esprit, tant il étoit possédé de l'esprit de Dieu, et ravi hors de lui-même dans cette extase. Que si Dieu fait dans ses serviteurs ce qu'eux-mêmes ne savent pas, qui sommes-nous, pour dire que nous le savons ? Disons donc ici de saint Jean ce que saint Paul disoit de lui-même : Je sais que le Saint-Esprit l'a ravi d'une manière admirable, pour lui découvrir les secrets du ciel : de quelle sorte il l'a ravi, *je ne le sais pas : Dieu le sait;* et il me suffit de profiter de ses lumières. Mais après ces réflexions que nous avons faites en général sur l'Apocalypse, il est temps de venir avec crainte et humilité à l'explication particulière des mystères que contient ce divin livre.

(1) 2. *Cor.* XII. 2, 3.

L'APOCALYPSE,

OU

RÉVÉLATION DE S. JEAN,

APOTRE.

CHAPITRE PREMIER.

Le titre de ce divin livre : le salut et l'adresse de la prophétie aux sept Eglises d'Asie : l'apparition de JÉSUS-CHRIST, *auteur de la prophétie, et ses paroles à saint Jean.*

1. La révélation de Jésus-Christ, que Dieu lui a donnée pour découvrir à ses serviteurs les choses qui doivent arriver bientôt : et il l'a fait connoître en envoyant son ange à Jean son serviteur :

2. Qui a rendu témoignage à la parole de Dieu, et de tout ce qu'il a vu de Jésus-Christ.

3. Heureux celui qui lit (1) et écoute les paroles de cette prophétie, et garde les choses qui y sont écrites : car le temps est proche.

4. Jean aux sept Eglises qui sont en Asie : La grâce et la paix soit avec vous, de la part de celui qui est, qui étoit, et (2) qui doit venir ; et

(1) Et ceux qui écoutent et gardent. — (2) Qui vient.

de la part des sept esprits qui sont devant son trône :

5. Et de la part de Jésus-Christ qui est le témoin fidèle, le premier-né d'entre les morts, et le prince des rois de la terre (1); qui nous a aimés, et nous a lavés dans son sang :

6. Et nous a faits (2) le royaume et les sacrificateurs de Dieu et de son père : à lui soit la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Amen.

7. Il viendra sur les nuées; et tout œil le verra, et même ceux qui l'ont percé. Et toutes les tribus de la terre se frapperont la poitrine en le voyant : certainement. Amen.

8. Je suis l'Alpha et l'Omega, le commencement et la fin, dit le Seigneur Dieu, qui est, qui étoit, et qui doit venir, le Tout-puissant.

9. Moi Jean, votre frère, qui ai part (3) à la tribulation, et au règne, et à la patience de Jésus-Christ (4) : j'ai été dans l'île nommée Patmos, pour la parole de Dieu, et pour le témoignage que j'ai rendu à Jésus (5).

10. Un jour de dimanche je fus ravi en esprit; et j'entendis derrière moi une voix éclatante comme une trompette :

11. Qui disoit (6) : Ecris dans un livre ce que tu vois (7) et l'envoie aux sept Eglises qui sont en Asie, à Ephèse, à Smyrne, à Pergame, à

(1) A lui, qui nous a aimés. — (2) Rois et sacrificateurs. — (3) Comme vous. — (4) J'ai été relégué. — (5) A Jésus-Christ. — (6) Je suis l'alpha et l'omega, le premier et le dernier : — (7) Et envoie aux Eglises d'Asie.

Thyatire, à Sardes, à Philadelphie et à Laodicée.

12. Je me tournai pour voir quelle étoit la voix qui me parloit. Et en même temps je vis sept chandeliers d'or.

13. Et au milieu des sept (1) chandeliers d'or, quelqu'un qui ressembloit au fils de l'homme, vêtu d'une longue robe, et ceint sur les mamelles d'une ceinture d'or (2).

14. Sa tête et ses cheveux étoient blancs comme de la laine blanche et comme de la neige ; et ses yeux paroissoient comme une flamme de feu ;

15. Ses pieds étoient semblables à l'airain fin (3), quand il est dans une fournaise ardente ; et sa voix égaloit le bruit des grandes eaux.

16. Il avoit sept étoiles en sa main droite : de sa bouche sortoit une épée à deux tranchans (4) ; et son visage étoit aussi lumineux que le soleil dans sa force.

17. Dès que je le vis, je tombai à ses pieds comme mort : mais il mit la main droite sur moi (5), en disant : Ne crains point ; je suis le premier et le dernier :

18. Celui qui vis : j'ai été mort, mais je suis vivant dans les siècles des siècles (6) : et j'ai les clefs de la mort et de l'enfer.

19. Ecris donc les choses que tu as vues,

(1) *Sept* n'y est pas. — (2) *D'or* n'y est pas. — (3) Pénétrés de feu comme dans une fournaise — (4) Bien affilés. — (5) En me disant. — (6) *Amen.*

celles qui sont, et celles qui doivent arriver ensuite.

20. Voici le mystère des sept étoiles que tu as vues dans ma main droite, et des sept chandeliers d'or. Les sept étoiles sont les sept anges des sept Eglises, et les sept chandeliers (1) sont les sept Eglises.

Remarques générales sur tout le livre : les fonctions prophétiques divisées en trois : les parties de ce livre : les Avertissemens : les Prédictions : les Promesses.

Les prophètes ont trois fonctions principales; ils instruisent le peuple, et reprennent ses mauvaises mœurs ; ils lui prédisent l'avenir; ils le consolent et le fortifient par des promesses : voilà les trois choses qu'on voit dans toutes les prophéties. Saint Jean les accomplit toutes trois : il avertit les Eglises aux chapitres II et III. Il prédit l'avenir depuis le chapitre IV jusqu'au XX. Enfin il promet la félicité du siècle à venir, et en fait la description dans les chapitres XXI et XXII. Ainsi nous diviserons ce divin livre en trois parties, dont la première contiendra les avertissemens; la seconde, les prédictions ; et la troisième, les consolations et les promesses. Il faut néanmoins observer que ces trois choses sont répandues dans tout l'ouvrage, encore que chacune d'elles ait ses chapitres qui lui sont particulièrement consacrés selon l'ordre qu'on vient de marquer.

(1) Que tu as vus.

EXPLICATION DU CHAPITRE PREMIER.

Apocalypse : c'est la même chose en grec, que *révélation* en français.

De saint Jean, apôtre : le Grec l'appelle ici le *Théologien*, qui est le titre ordinaire que les saints docteurs de l'Eglise d'orient donnent à cet apôtre, à cause de la sublimité de la doctrine de son évangile, où, plus que dans tous les autres et dès le commencement, est proposée la théologie de la naissance éternelle de Jésus-Christ.

1. *La révélation de Jésus-Christ :* on voit ici que Jésus-Christ est le véritable auteur de cette prophétie, selon qu'il est remarqué *préf. n.* 1. C'est donc ici la prophétie de Jésus-Christ même; ce qui donne beaucoup de dignité à ce livre.

Que Dieu lui a donnée : à Jésus-Christ, qui en effet parle et ordonne presque partout : qui apparoît à saint Jean, et lui parle dès le commencement de ce chapitre, ℣. 13, et qui dit encore à la fin du livre : *Moi Jésus, j'ai envoyé mon ange pour vous rendre témoignage de ces choses dans les Eglises.* XXII. 16.

Qui doivent arriver bientôt : c'est ce que saint Jean répète souvent, comme dans ce chapitre, ℣. 3, où il dit : *Le temps est proche :* et encore plus expressément, XXII. 10 : *Ne scèle point les paroles de la prophétie de ce livre, car le temps est proche :* au lieu qu'il est dit à Daniel, VIII. 26. XII. 4, 9 : *Scèle la prophétie, car le temps*

est éloigné : par où le Saint-Esprit nous fait entendre que si les choses qu'il révéloit à Daniel, devoient arriver long-temps après, il n'en étoit pas ainsi de celles qu'il révèle ici à saint Jean. Nous verrons en effet que ce saint apôtre prédit la suite des événemens qui alloient commencer à paroître incontinent après lui.

En envoyant son ange : c'est Jésus-Christ qui envoie l'ange à saint Jean, pour lui annoncer l'avenir. Ainsi Jésus-Christ est le prophète : l'ange est son interprète, et le porteur de ses ordres à saint Jean; et saint Jean est l'écrivain sacré, choisi pour recueillir cette prophétie, et l'envoyer aux Eglises.

2. *Qui a rendu témoignage à la parole de Dieu :* par la prédication, comme les autres apôtres; car il n'avoit point encore écrit son évangile.

De tout ce qu'il a vu : c'est l'ordinaire de saint Jean, d'avertir toujours qu'il écrit de Jésus-Christ ce qu'il en a vu. *Nous avons vu sa gloire,* Jean. I. 14. Et encore : *Celui qui l'a vu, en a rendu témoignage.* Ibid. XIX. 35, et dans la 1.re Epître : *Ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons considéré attentivement, et que nous avons touché de nos mains, touchant la parole de vie,* c'est ce que *nous vous annonçons.* I. Jean. I. I. Saint Jean se désigne donc dans son Apocalypse par son caractère le plus ordinaire, afin qu'on ne doute pas qu'il ne soit l'auteur de cette prophétie.

3. *Heureux celui qui lit....* On ne pouvoit rien

dire de plus fort pour concilier l'attention et attacher le chrétien à la lecture de ce livre, où il trouvera en effet de sensibles consolations.

Et garde les choses qui y sont écrites : principalement contre l'idolâtrie.

Car le temps est proche : le temps de la tentation et des grandes persécutions va arriver, et il est temps que les Eglises s'y préparent.

4. *La grâce et la paix soit avec vous.* C'est une manière de saluer très-familière aux Hébreux, mais d'une force particulière parmi les fidèles; parce que la vraie grâce et la vraie paix leur est donnée par Jésus-Christ.

De la part de celui qui est : Gr. ἀπὸ τοῦ ὁ ὢν dont le nom est, *celui qui est :* Exod. III. 14 : et saint Jean ajoute : *qui étoit, et qui doit venir :* pour spécifier davantage toutes les différences des temps. *Qui étoit :* c'est la marque de l'éternité, qui n'a pas de commencement, où, quelque temps qu'on marque, il étoit : c'est ainsi qu'est désignée l'éternité du Verbe : *Au commencement le Verbe étoit :* Jean. I. 1, où, si l'on disoit qu'il a été, il sembleroit qu'il ne fût plus. *Qui doit venir :* Gr. *qui vient,* pour marquer que c'est bientôt. Ainsi la Samaritaine : *le Christ vient :* Jean, IV. 25, c'est-à-dire, il va venir. Saint Jean ne dit point, *qui sera,* mais *qui vient;* car il n'y a de futur en Dieu que par rapport à ses œuvres.

De la part des sept Esprits : les interprètes et les Pères mêmes sont partagés sur ce passage :

quelques-uns entendent le Saint-Esprit, par rapport à ce qui est écrit dans Isaïe : XI. 2. *L'esprit du Seigneur... l'esprit de sagesse, d'entendement, etc.;* où le Saint-Esprit, un dans sa substance, est comme multiplié en sept, à cause qu'il se distribue par sept dons principaux. D'autres entendent sept anges qui sont représentés comme les premiers : *Tob.* XII. 15, par rapport aux sept principaux seigneurs du royaume de Perse, *Esth.* I. 14. Et on voit dans ce livre-ci même, *les sept lampes brûlantes... qui sont les sept esprits de Dieu*, IV. 5; *les sept cornes et les sept yeux de l'agneau, qui sont encore les sept esprits de Dieu envoyés par toute la terre*, V. 6 : et plus expressément *les sept anges qui sont devant Dieu.* VIII. 2.

En faveur de la première interprétation, on dit qu'il est malaisé d'entendre que sept anges soient *les sept cornes*, c'est-à-dire, la force; et *les sept yeux*, c'est-à-dire, la lumière de l'agneau : au lieu qu'en parlant du Saint-Esprit par rapport à ses sept dons, tout semble mieux convenir; et on entend très-bien que ces sept esprits, c'est-à-dire, ces sept dons, sont envoyés par l'agneau dans toute la terre, parce que c'est par Jésus-Christ que les dons du Saint-Esprit sont répandus.

Il y a pourtant ici un grand inconvénient. Car outre que c'est sans exemple qu'on personnifie en cette sorte les dons de Dieu, en saluant de leur part comme d'une personne distincte, les

fidèles et les Églises, on voit encore que ces sept esprits sont mis ici *devant le trône de Dieu,* IV. 4, et qu'ils sont comme *sept lampes brûlantes devant le trône de Dieu.* IV. 5. Or il convient au Saint-Esprit d'être dans le trône et non pas devant le trône, comme un simple ornement du temple de Dieu. Et on pourroit dire que les sept anges sont les cornes et les yeux de l'agneau, au même sens que les magistrats principaux sont les yeux du prince, et les instrumens de sa puissance; ce qui même convient à des anges plutôt qu'au Saint-Esprit, égal au fils.

On a pu voir dans la réflexion après la préface, ce que saint Jean nous a enseigné de la grande part qu'ont les anges à notre salut : c'est ce qui lui a donné lieu de nous saluer en leur nom, et de nous souhaiter de si grands biens de leur part. *Voyez* encore sur ces sept esprits, chapitre III. 1.

Ceux qui ne trouvent pas bon qu'on mette les anges avec Dieu et avec Jésus-Christ, ont oublié ce passage de saint Paul : *Je vous conjure devant Dieu, devant Jésus-Christ et les saints anges.* I. Tim. V. 21.

Que si l'on met Jésus-Christ après, ce peut être en le regardant selon sa nature humaine, par laquelle il est mis *un peu plus bas que les anges,* selon le Ps. VIII. et selon saint Paul, Héb. II. 7, 9; et néanmoins en le relevant aussitôt après par des éloges dignes de lui. Mais il y a outre cela dans cet endroit de l'Apocalypse, une

raison particulière de mettre Jésus-Christ le dernier, pour mieux continuer le discours.

6. *Et nous a faits le royaume et les sacrificateurs de Dieu* : Selon ce que dit saint Pierre, *Vous êtes le sacerdoce royal.* I. Pier. II. 9. Et encore : *Vous êtes le saint sacerdoce pour offrir à Dieu des sacrifices spirituels agréables par Jésus-Christ.* Ibid. 5. C'est ce que saint Jean répète souvent. *Apocal.* v. 10. xx. 6. Le Gr. *Nous a faits rois et sacrificateurs :* c'est le même sens, car nous sommes le royaume de Dieu, parce qu'il règne sur nous : et par là nous régnons non-seulement sur nous-mêmes, mais encore sur toutes les créatures que nous faisons servir à notre salut. Et comme saint Pierre entend que nous sommes sacrificateurs, lorsqu'il nous appelle sacerdoce ; ainsi quand saint Jean dit que nous sommes le règne ou le royaume de Dieu, il entend aussi par là qu'il nous fait rois.

7. *Et ceux qui l'ont percé,* selon ce qui est dit par le Prophète : *Ils verront celui qu'ils ont percé.* Zach. XII. 10. Ce passage de Zacharie est rapporté par saint Jean dans son évangile. *Jean.* XIX. 37. Ceci regarde son second avénement.

Amen : Manière d'assurer parmi les Hébreux, très-commune dans l'évangile et dans la bouche du fils de Dieu.

8. *Je suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin :* celui par qui tout commence, celui à qui tout se termine, que nul ne précède, à qui nul ne succède : ce qui est encore répété,

Apocal. XXI. 6. XXII. 13. L'Alpha et l'Oméga sont la première et la dernière lettre de l'alphabet grec, comme tout le monde sait.

9. *Moi Jean votre frère, qui ai part à la tribulation....* Le martyre de saint Jean, lorsqu'il fut jeté dans une chaudière d'huile bouillante, n'est ignoré de personne, et on en trouve l'histoire dans Tertullien et dans les autres Pères (1). *J'ai été en l'île nommée Patmos :* incontinent après qu'il eut été jeté dans l'huile bouillante, comme le même Tertullien et les autres l'ont raconté. Saint Irénée marque distinctement le temps de l'Apocalypse par ces paroles précises : *Il n'y a pas long-temps que l'Apocalypse ou la révélation a été vue* (par saint Jean), *et cela est arrivé presque de notre temps sur la fin du règne de Domitien* (2) ; ce qui rend cette date très-certaine, à cause que saint Irénée en étoit très-proche, comme il le remarque lui-même, et d'ailleurs très-bien instruit des actions de saint Jean par saint Polycarpe, disciple de cet apôtre, avec qui saint Irénée avoit conversé, comme il le raconte (3).

Saint Clément d'Alexandrie (4), très-ancien auteur, s'accorde parfaitement avec lui, aussi bien que Tertullien, qui met clairement l'exil de saint Jean, après qu'il eut été jeté dans la chaudière bouillante (5). Or, cela ne peut être arrivé

(1) *De Præs.* 36. *Iren.* V, 30. — (2) *Iren.* V. 3. — (3) *Id. Epist. ad Florin. apud Eus.* V. 19. *et in op. S. Iren. p.* 340. — (4) *Clem. Alex. quis dives salvetur, n.* 42. — (5) *De Præsc. c.* 36.

que dans la persécution de Domitien, la précédente, qui fut celle de Néron, n'étant signalée par le martyre d'aucun autre apôtre, que par celui de saint Pierre et de saint Paul.

Quant à ce que saint Epiphane met l'exil de saint Jean à Patmos, au temps de Claudius (1), il est seul de son avis : il ne le soutient par aucune preuve : son autorité ne peut être considérable en comparaison des auteurs beaucoup plus anciens que lui, dont nous avons vu le témoignage, et surtout en comparaison de saint Irénée, qui est presque contemporain de saint Jean. Aussi Eusèbe, saint Jérôme, et tous les autres anciens et modernes ont-ils suivi saint Irénée (2). On sait d'ailleurs que saint Epiphane est peu exact dans l'histoire et pour les temps. Ce qui pourroit l'avoir trompé, c'est ce qui est écrit dans les actes, que Claudius chassa de Rome les Juifs (3) : mais cela même fait contre lui; parce que si on écrit que Claudius chassa les Juifs de Rome, on n'écrit pas qu'il leur fit souffrir aucun supplice, et encore moins celui de la mort, comme il faudroit qu'il eût voulu faire à saint Jean, puisque constamment c'est après cette chaudière bouillante qu'il fut relégué à Patmos; outre qu'il y a grande différence entre une simple relégation hors de Rome, telle qu'on la voit dans Aquila (4), et une déportation dans une île, comme elle arriva à saint Jean; et il n'y auroit

(1) *Epiph. hær.* 51. *Alog. c.* 12, 33. — (2) *Euseb.* III. 18. *Hier. de Scrip. Ecc. in Joan. etc.* — (3) *Act.* XVIII. 2. — (4) *Ibid.*

pas

pas de raison qu'Aquila fût avec saint Paul tranquillement à Ephèse dans une si belle ville, pendant que saint Jean auroit été banni dans une île aussi misérable et aussi éloignée de tout commerce, que celle de Patmos.

10. *Un jour de dimanche :* saint Jean remarque soigneusement qu'il a reçu la révélation étant dans la souffrance, et en un jour de dimanche, au jour consacré à Dieu et à la dévotion publique.

Une voix : les voix que saint Jean entend, viennent de divers endroits. Il en vient de Jésus-Christ même, comme ici, et encore IV. 1, il en vient des anges, et c'est ce qu'on voit presque partout. Il en vient des quatre animaux, ou des vieillards en divers endroits : mais très-souvent il en vient, dont saint Jean dit en général qu'elles partent du trône, ou du temple, ou de l'autel, ou du ciel, sans l'intervention d'aucun ange ou d'aucune autre créature, comme VI. 6. IX. 13. X. 4, 8. XI. 12. XII. 10. XIV. 13. XVI. 1, 17. XVIII. 4. XIX. 5; et là il faut remarquer quelque chose qui part de Dieu d'une maniere en quelque façon plus immédiate et plus spéciale.

13. *Au milieu des sept chandeliers d'or, quelqu'un qui ressembloit au fils de l'homme :* Jésus-Christ paroît dans cette prophétie en diverses formes, qui ont toutes leurs raisons particulières. Entre autres, il paroît deux fois sur un cheval, VI. 2, et XIX. 11, c'est quand il va combattre. Ici il marche au milieu des sept chandeliers, qui

sont les sept Eglises, pour les gouverner. Voyez aussi II. I. *Qui ressembloit au fils de l'homme :* ce n'étoit pas lui-même, mais un ange sous sa figure, et envoyé par son ordre. Ainsi *Dan.* x. 16 : au contraire, saint Etienne dit : *Je vois... le fils de l'homme* Act. VII. 55. *vêtu d'une longue robe, et ceint sur les mamelles d'une ceinture d'or.* Cette apparition est toute semblable à celle que vit Daniel sur le Tigre, *Dan.* x. 5, par où le Saint-Esprit nous montre le rapport des prophéties du nouveau Testament avec celles de l'ancien. *Ceint d'une ceinture d'or.* L'Eglise interprète cette ceinture d'or de la troupe des saints (1), dont Jésus-Christ est environné et comme ceint; et cette interprétation est aussi d'un ancien auteur, qu'on croit être Tyconius, dont saint Augustin loue beaucoup les interprétations, encore qu'il fût donatiste (2).

14. *Ses cheveux étoient blancs comme la laine blanche et comme de la neige.* Ainsi paroît *l'ancien des jours,* Dan. VII. 9. Saint Jean exprime que le fils est coéternel à son Père, à qui aussi il disoit : *Glorifiez-moi de la gloire que j'ai eue avec vous, avant que le monde fût.* Jean. XVII. 5.

Ses yeux.... comme une flamme de feu, terribles : pénétrans.

15. *Ses pieds étoient semblables à l'airain fin ;* ils étoient fermes, ils étoient lumineux et éclatans. Les pieds de Jésus-Christ signifient son avé-

(1) *Pontif. in ad monit. ad Subd.* — (2) *Expl. Apoc. hom.* I. *apud Aug. App. tom.* IX. (*Nunc in App. tom.* III.)

nement, selon cette parole : *Que les pieds,* (c'est-à-dire, l'avénement) *de ceux qui nous annoncent la paix, sont agréables!* Is. LII. 7.

16. *De sa bouche sortoit une épée à deux tranchans....* C'est sa parole, *plus pénétrante qu'une épée à deux tranchans,* Heb. IV. 12, par laquelle, comme dans une anatomie, les plus secrètes pensées sont découvertes, pour ensuite être jugées.

17. *Je suis le premier et le dernier :* celui par qui tout a été créé au commencement, et tout renouvelé dans la fin des temps. *Bède.* Comme il a été dit de Dieu : *Je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin,* ℣. 8 : et encore en *Is.* XLI. 4 : *Moi le Seigneur, je suis le premier et le dernier.* Et encore : *Je suis le premier et le dernier, et il n'y a de Dieu que moi.* Ibid. XLIV. 6. Ainsi c'est une qualité manifestement divine que Jésus-Christ s'attribue ici.

18. *J'ai été mort, mais je suis vivant....et j'ai les clefs de la mort;* parce que j'ai vaincu la mort en ressuscitant, j'en suis le maître, je renferme qui je veux, et je tire qui je veux de son empire. Jusqu'ici saint Jean a comme ouvert le théâtre, et préparé les esprits à ce qu'on doit voir : l'exercice des fonctions prophétiques va commencer dans le chapitre suivant.

PREMIÈRE PARTIE DE LA PROPHÉTIE.

LES AVERTISSEMENS.

CHAPITRE II.

Saint Jean reçoit ordre d'écrire aux évêques d'Ephèse, de Smyrne, de Pergame et de Thyatire, les raisons du blâme ou des louanges que méritent leurs Eglises.

1. Ecris à l'ange de l'Eglise d'Ephèse : Voici ce que dit celui qui tient les sept étoiles dans sa main droite, qui marche au milieu des sept chandeliers d'or :

2. Je sais tes œuvres, et ton travail, et ta patience; et que tu ne peux supporter les méchans : tu as éprouvé ceux qui se disent apôtres et ne le sont point; et tu les as trouvés menteurs :

3. (1) Tu es patient, et tu as souffert pour mon nom, et tu ne t'es point découragé.

4. Mais j'ai à te reprocher que tu es déchu de ta première charité.

5. Souviens-toi donc d'où tu es tombé, et fais pénitence, et reprends tes premières œuvres : sinon je viendrai bientôt à toi; et si tu ne fais pénitence, j'ôterai ton chandelier de sa place.

6. Tu as toutefois cela de bon, que tu hais les actions des nicolaïtes, comme moi-même je les hais:

(1) Et tu as été dans la peine.

7. Que celui qui a des oreilles, écoute ce que l'Esprit dit aux Eglises : Je donnerai au vainqueur à manger du fruit de l'arbre de vie (1), qui est dans le paradis de mon Dieu.

8. Ecris aussi à l'ange de l'Eglise de Smyrne : Voici ce que dit celui qui est le premier et le dernier, qui a été mort, et qui est vivant.

9. Je sais (2) ton affliction et ta pauvreté ; tu es toutefois riche (3), et tu es calomnié par ceux qui se disent Juifs, et ne le sont pas, mais qui sont la synagogue de Satan.

10. Ne crains rien de ce que tu auras à souffrir. Le diable mettra bientôt quelques-uns de vous en prison, afin que vous soyez éprouvés, et vous aurez à souffrir pendant dix jours. Sois fidèle jusqu'à la mort ; et je te donnerai la couronne de vie.

11. Que celui qui a des oreilles, écoute ce que l'Esprit dit aux Eglises : Celui qui sera victorieux, ne souffrira rien de la seconde mort.

12. Ecris à l'ange de l'Eglise de Pergame : Voici ce que dit celui qui porte l'épée à deux tranchans (4).

13. (5) Je sais que tu habites où est le trône de Satan : tu as conservé mon nom, et tu n'as point renoncé ma foi, lorsqu'Antipas, mon témoin fidèle, a souffert la mort parmi vous, où Satan habite.

(1) Qui est au milieu du paradis. — (2) Tes œuvres. — (3) Je connois les calomnies que tu souffres de ceux qui se disent Juifs — (4) Affilée. — (5) Je connois tes œuvres.

14. Mais j'ai quelque chose à te reprocher; c'est que tu souffres parmi vous qu'on enseigne la doctrine de Balaam, qui apprenoit à Balaac à jeter des pierres de scandale devant les enfans d'Israël, afin qu'ils mangeassent (1), et qu'ils tombassent dans la fornication.

15. Tu souffres aussi qu'on enseigne la doctrine des nicolaïtes (2).

16. Fais pareillement pénitence; sinon je viendrai bientôt à toi, et je combattrai contre eux avec l'épée de ma bouche.

17. Que celui qui a des oreilles, écoute ce que l'Esprit dit aux Eglises : Je donnerai au vainqueur (3) la manne cachée ; je lui donnerai une pierre blanche, et un nom nouveau écrit sur la pierre, lequel nul ne connoît, que celui qui le reçoit.

18. Ecris encore à l'ange de l'Eglise de Thyatire : Voici ce que dit le fils de Dieu, qui a les yeux comme une flamme de feu, et les pieds semblables à l'airain fin :

19. Je sais tes œuvres, ta foi, ta charité, le soin que tu prends des pauvres, ta patience, et tes dernières œuvres plus abondantes que les premières.

20. Mais j'ai quelque chose à te reprocher : Tu permets que Jézabel, cette femme qui se dit prophétesse, enseigne et séduise mes serviteurs, afin de les faire tomber dans la fornication, et de leur

(1) Des viandes immolées aux idoles. — (2) Ce que je hais. — (3) A manger la.

faire manger des viandes immolées aux idoles.

21. Je lui ai donné du temps pour faire pénitence (1); et elle ne veut point se repentir de sa prostitution.

22. Je la jetterai dans le lit (2); et ceux qui commettent adultère avec elle, seront dans une très-grande affliction, s'ils ne font pénitence de leurs œuvres.

23. Je frapperai ses enfans de mort; et toutes les Eglises connoîtront que je suis celui qui sonde les reins et les cœurs; et je rendrai à chacun de vous selon ses œuvres : mais je vous dis,

24. Et aux autres qui sont à Thyatire, à tous ceux qui ne tiennent point cette doctrine, et qui, comme ils disent, ne connoissent point les profondeurs de Satan : Je ne mettrai point d'autre poids sur vous.

25. Toutefois gardez fidèlement ce que vous avez, jusqu'à ce que je vienne.

26. Celui qui sera victorieux, et gardera mes œuvres jusqu'à la fin, je lui donnerai puissance sur les nations.

27. Il les gouvernera avec un sceptre de fer, et elles seront brisées comme un vase d'argile.

28. Tel est ce que j'ai reçu de mon père : et je lui donnerai l'étoile du matin.

29. Que celui qui a des oreilles, écoute ce que l'Esprit dit aux Eglises.

(1) De sa prostitution, et elle ne l'a pas voulu faire. — (2) Et je jetterai dans une grande affliction ceux qui.

EXPLICATION DU CHAPITRE II.

1. *Ecris :* la fonction prophétique commence ici dans les admirables avertissemens que Jésus-Christ fait écrire aux Eglises par saint Jean. Dans ces avertissemens, il fait voir qu'il sonde le secret des cœurs, ℣. 23, qui est la plus excellente partie de la prophétie, selon ce que dit saint Paul, I. *Cor.* XIV. 24, 25. *Les secrets des cœurs sont révélés* par ceux qui prophétisent dans les assemblées, et celui qui les écoute *prosterné à terre, reconnoît que Dieu est en vous.*

A l'ange de l'Eglise d'Ephèse : à son évêque, selon la commune interprétation de tous les Pères. Il ne faut pourtant pas croire que les défauts qui sont marqués dans cet endroit et dans les autres semblables, soient les défauts de l'évêque : mais c'est que le Saint-Esprit désigne l'Eglise par la personne de l'évêque qui y préside, et dans laquelle pour cette raison elle est en quelque façon renfermée ; et aussi parce qu'il veut que le pasteur qui voit des défauts dans son troupeau, s'humilie, et les impute à sa négligence.

De l'Eglise d'Ephèse : on croit que c'étoit alors saint Timothée, très-éloigné sans doute des défauts que saint Jean va reprendre dans les fidèles d'Ephese. D'autres disent que c'étoit saint Onésime, à qui je ne voudrois non plus les attribuer, après le témoignage que lui rend saint Paul dans l'Epître à Philémon : mais il y a plus d'apparence que c'étoit saint Timothée, qui fut établi par saint

Paul, évêque d'Ephèse, et qui gouverna cette Eglise durant presque toute la vie de saint Jean.

Celui qui tient les sept étoiles... qui marche au milieu des sept chandeliers. Tout cela signifie les sept Eglises, I. 20. Le Saint-Esprit va reprendre toutes les diverses qualités qui viennent d'être attribuées à Jésus-Christ les unes après les autres. Voyez ci-dessus I. 13, 16.

2. *Qui se disent apôtres, et ne le sont point :* le nombre de ces faux apôtres étoit grand. Saint Paul en parle souvent, et principalement 2. *Cor.* XI. 13. Et saint Jean lui-même, III. *Ep.* 9, lorsqu'il parle de Diotréphès, qui ne vouloit pas le reconnoître.

5. *J'ôterai ton chandelier de sa place :* Je t'ôterai le nom d'Eglise ; et je transporterai ailleurs la lumière de l'évangile. Lorsqu'elle cesse quelque part, elle ne s'éteint pas pour cela ; mais elle est transportée ailleurs, et passe seulement d'un peuple à un autre.

6. *Des nicolaïtes :* hérétiques très-impurs qui condamnoient le mariage, et lâchoient la bride à l'intempérance, ci-dessous, 14, 15.

7. *A manger du fruit de l'arbre de vie qui est dans le paradis de mon Dieu :* dont quiconque mangeoit ne mouroit point, dont Adam fut éloigné, de peur qu'en mangeant de son fruit, il ne vécût éternellement : *Gen.* II. 9. III. 22. Jésus-Christ nous le rend lorsqu'il dit : *Voici le pain qui descend du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point.* Jean, VI. 50. C'est le fruit de l'ar-

bre de vie, c'est-à-dire, Jésus-Christ attaché à la croix pour notre salut. *Prim. Amb.*

8. *A l'ange de l'Eglise de Smyrne :* c'étoit alors saint Polycarpe, *établi par les apôtres évêque de Smyrne*, comme le raconte saint Irénée [1], et, selon Tertullien [2], par saint Jean même, homme apostolique, dont le martyre, arrivé très-long-temps après dans son âge décrépit, a réjoui toutes les Eglises du monde.

Qui est le premier et le dernier : repris du chap. I. ℣. 17, 18.

9. *Tu es calomnié par ceux qui se disent Juifs.* On voit ici la haine des Juifs contre les Eglises, et en particulier contre l'Eglise de Smyrne, et on en vit les effets jusqu'au temps du martyre de saint Polycarpe, contre lequel ils animèrent les Gentils, comme il paroît par la lettre de l'Eglise de Smyrne à celle de Vienne [3]. Voyez *Apoc.* III. 9, et remarquez que les persécutions des Eglises chrétiennes étoient suscitées par les Juifs, comme il sera dit ailleurs.

10. *Le diable mettra bientôt quelques-uns de vous en prison.* Sur la fin de Domitien, lorsque saint Jean écrivoit, la persécution étoit encore languissante : c'est pourquoi il ne parle ici que de *quelques-uns mis en prison*, et d'une souffrance *de dix jours*, c'est-à-dire, courte, surtout en comparaison de celles qui devoient venir bientôt après, comme on verra.

11. *De la seconde mort :* c'est l'enfer et la mort

[1] *Iren.* III. 3. — [2] *De Præs.* 32. — [3] *Euseb.* III. 14.

éternelle, comme il sera expliqué, xx. 6, 14. C'est cette seconde mort qu'il faut craindre seule; et qui l'aura évitée, ne doit point appréhender la mort du corps : ce que saint Jean remarque ici, afin qu'on ne craignît point de souffrir la mort dans la persécution qui alloit venir.

12. *Celui qui porte l'épée à deux tranchans*, repris du chap. I. ℣. 16.

13. *Antipas mon témoin fidèle :* le supplice de ce saint martyr est raconté dans les Martyrologes; et il y est dit qu'il fut jeté dans un taureau d'airain brûlant; ce que je laisse à examiner aux critiques.

14. 15. *La doctrine de Balaam :* Balaam après avoir béni les Israélites malgré lui, donne des conseils pour les corrompre par des festins où ils mangeoient des viandes immolées aux idoles, et par des femmes perdues. L'histoire en est racontée, *Nom.* XXIV. 14. XXV. 1, 2, etc. Ainsi les nicolaïtes enseignoient à participer aux fêtes et aux sacrifices des Gentils, et à leurs débauches. Voyez aussi ℣. 20.

17. *La manne cachée :* dont le monde ne connoît point la douceur, et que nul ne sait que celui qui la goûte. La manne, c'est la nourriture dans le désert, et la secrète consolation dont Dieu soutient ses enfans dans le pélerinage de cette vie. *Amb.* Celui qui méprisera les appas des sens, est digne d'être nourri de la céleste douceur du pain invisible. *Bed.*

Une pierre blanche : une sentence favorable.

Aud. Cæsar. Dans les jugemens on renvoyoit absous, et dans les combats publics on adjugeoit la victoire avec une pierre blanche; ainsi Dieu nous donnera dans le fond du cœur, par la paix de la conscience, un témoignage secret de la rémission de nos péchés, et de la victoire remportée sur nos sens.

Et un nom nouveau écrit sur la pierre, c'est que *nous soyons appelés, et que nous soyons en effet enfans de Dieu,* selon ce que dit saint Jean, I. *Jean.* III. I. Et parce que, comme dit saint Paul, *l'Esprit rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfans de Dieu.* Rom. VIII. 16.

Un nom que nul ne connoît, que celui qui le reçoit : l'hypocrite ne connoît pas combien Dieu est doux; et il faut l'avoir goûté pour le bien savoir.

18. *A l'ange de l'Eglise de Thyatire.* Cette Eglise fut pervertie par les montanistes, au rapport de saint Epiphane (1), qui semble avouer aux Alogiens qu'il n'y a point eu d'Eglise à Thyatire du temps de saint Jean, et qui veut pour cette raison que la prophétie des versets suivans, regarde Montan et ses fausses prophétesses; mais le rapport paroît foible. On ne voit pas non plus pourquoi saint Jean auroit adressé une lettre à une église qui ne fût pas, en la joignant avec les autres si bien établies à qui il écrit. On pourroit attribuer le commencement de l'Eglise de Thyatire à Lydie, qui étoit de cette ville là, et qui pa-

(1) *Hœr.* 51. *Alog. n.* 33.

roît si zélée pour l'évangile à Philippes, où saint Paul la convertit avec toute sa famille. *Act.* XVI. 14, 40.

Qui a les yeux comme une flamme.... repris du chap. I. 14, 15.

20. *Tu permets que Jézabel :* c'est, sous le nom de Jézabel femme d'Achab, quelque femme considérable, vaine et impie, qui appuyoit les nicolaïtes comme l'ancienne Jésabel appuyoit les adorateurs de Baal. Le rapport de ce verset avec les précédens 14, 15, ne permet pas de douter qu'il ne s'agisse ici des nicolaïtes. *Qui se dit prophétesse :* elle se servoit de ce nom pour autoriser les plus grandes impuretés. Tout ceci ne revient guère aux prophétesses de Montan, et sent plutôt les nicolaïtes et les gnostiques, que les montanistes.

23. *Toutes les Eglises connoîtront que je sonde les reins :* Où sont ceux qui disent que dans le gouvernement de l'Eglise, Jésus-Christ ne doit pas agir comme scrutateur des cœurs? Dans les reins sont marquées les secrètes voluptés, et dans le cœur les secrètes pensées. *Bed.*

24. *Qui, comme ils disent, ne connoissent point les profondeurs de Satan :* qui ne se laissent point séduire à sa profonde et impénétrable malice, lorsqu'il tâche de tromper les hommes par une apparence de piété, et qu'il couvre de ce bel extérieur les plus grossières erreurs.

Je ne mettrai point d'autre poids sur vous : Je ne vous donnerai point d'autre combat à sou-

tenir; et ce sera beaucoup, si vous pouvez échapper ce mystère d'iniquité et d'hypocrisie.

26. *Quiconque..... gardera mes œuvres jusqu'à la fin :* il marque ici clairement ceux qui auront reçu le don de persévérance.

Je lui donnerai puissance sur les nations. 27. *Il les gouvernera....* On voit ici le règne de Jésus-Christ avec ses saints qu'il associe à son empire : c'est pourquoi il les met sur son trône. III. 21, 22. Il faut aussi comparer ce passage avec XIX. 15, où Jésus-Christ s'attribue à lui-même ce qu'il donne ici à ses saints. On voit encore les saints assesseurs de Jésus-Christ, XX. 4, et on a pu remarquer sur ce sujet un beau passage de saint Denis d'Alexandrie chez Eusèbe, VI. 42. Voyez la réflexion après la préface, n. 29.

28. *Et je lui donnerai l'étoile du matin :* Je lui ferai commencer un jour éternel, où il n'y aura point de couchant, et qui ne sera suivi d'aucune nuit. *Bed.*

CHAPITRE III.

Saint Jean écrit aux évêques de Sardes, de Philadelphie et de Laodicée, comme il avoit fait aux autres.

1. ECRIS à l'ange de l'Eglise de Sardes : Voici ce que dit celui qui a les sept esprits de Dieu et les sept étoiles : Je connois tes œuvres; tu as la réputation d'être vivant, mais tu es mort.

2. Sois vigilant, et confirme les restes qui étoient prêts de mourir : car je ne trouve pas tes œuvres pleines devant (1) mon Dieu.

3. Souviens-toi donc de ce que tu as reçu, et de ce que tu as ouï, et garde-le, et fais pénitence : car si tu ne veilles, je viendrai à toi comme un larron, et tu ne sauras à quelle heure je viendrai.

4. Tu as toutefois quelques personnes à Sardes qui n'ont point souillé leurs vêtemens ; et ils marcheront avec moi revêtus de blanc, parce qu'ils en sont dignes.

5. Celui qui sera victorieux, sera ainsi vêtu de blanc, et je n'effacerai point son nom du livre de vie ; et je confesserai son nom devant mon Père et devant ses anges.

6. Que celui qui a des oreilles, écoute ce que l'esprit dit aux Eglises.

7. Ecris aussi à l'ange de l'Eglise de Philadelphie : Voici ce que dit le Saint et le véritable, qui a la clef de David ; qui ouvre, et personne ne ferme ; qui ferme, et personne n'ouvre :

8. Je connois tes œuvres. J'ai ouvert une porte devant toi, que personne ne peut fermer ; parce que tu as peu de force, et que toutefois tu as gardé ma parole, et que tu n'as point renoncé mon nom.

9. Je te donnerai quelques-uns de ceux de la synagogue de Satan, qui se disent Juifs, et ne le sont point, mais qui sont des menteurs : je les

(1) Devant Dieu.

ferai venir se prosterner à tes pieds, et ils connoîtront que je t'aime :

10. Parce que tu as gardé la parole de ma patience, et moi je te garderai de l'heure de la tentation, qui doit venir dans tout l'univers, éprouver ceux qui habitent sur la terre.

11. Je viendrai bientôt : garde ce que tu as, de peur que quelque autre ne prenne ta couronne.

12. Quiconque sera victorieux, j'en ferai une colonne dans le temple de mon Dieu ; et il n'en sortira plus : et j'écrirai sur lui le nom de mon Dieu, et le nom de la ville de mon Dieu, de la nouvelle Jérusalem, qui descend du ciel d'auprès de mon Dieu, et mon nouveau nom.

13. Que celui qui a des oreilles, écoute ce que l'Esprit dit aux Eglises.

14. Ecris à l'ange de l'Eglise de Laodicée : Voici ce que dit celui qui est la vérité même, Le témoin fidèle et véritable, qui est (1) le principe de la créature de Dieu.

15. Je connois tes œuvres : tu n'es ni froid, ni chaud : plût à Dieu que tu fusses froid ou chaud !

16. Mais parce que tu es tiède, et ni froid ni chaud, je te vomirai de ma bouche.

17. Tu dis : Je suis riche et opulent, et je n'ai besoin de rien : et tu ne sais pas que tu es malheureux, misérable, pauvre, aveugle et nu.

18. Je te conseille d'acheter de moi de l'or

(1) *Qui est*, n'est pas dans le grec.

éprouvé au feu pour t'enrichir, et des habits blancs pour te vêtir, de peur que la honte de ta nudité ne paroisse; et un collyre pour appliquer sur tes yeux, afin que tu voies.

19. Je reprends, et je châtie ceux (1) que j'aime. Rallume donc ton zèle, et fais pénitence.

20. Je suis à la porte, et je frappe : si quelqu'un entend ma voix, et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi.

21. Celui qui sera victorieux, je le ferai asseoir avec moi sur mon trône; comme j'ai vaincu moi-même, et me suis assis avec mon père sur son trône.

22. Que celui qui a des oreilles, écoute ce que l'Esprit dit aux Eglises.

EXPLICATION DU CHAPITRE TROISIÈME.

1. *Les sept esprits de Dieu.* Ce titre ne se trouve pas comme les autres parmi les choses qui sont montrées à saint Jean dans la personne de Jésus-Christ; mais il faut entendre qu'il a aussi en sa puissance les sept esprits, au nom desquels saint Jean salue les Eglises. ℣. 4.

Et les sept étoiles, repris du ℣. 16. La liaison qu'on voit ici des sept esprits avec les sept étoiles, qui sont les sept Eglises, semble confirmer que les sept esprits au nom desquels saint Jean salue, sont sept anges principaux qui gouvernent les Eglises, et par la ressemblance desquels les sept évêques sont aussi appelés des anges; et il est

(1) Tous ceux.

très-convenable que saint Jean ait salué les Eglises de la part des sept anges à qui elles étoient confiées.

Tu es mort, dans la plus grande partie de tes membres ; car quelques-uns étoient demeurés sains et vivans, ℣. 4. quoiqu'ils fussent foibles et prêts à mourir par la contagion du mauvais exemple. *Voyez* ℣. 8.

2. *Je ne trouve pas tes œuvres pleines :* ce n'est pas tant que ses œuvres fussent mauvaises ; mais c'est qu'elles n'étoient *pas pleines ;* il ne faisoit pas le bien tout entier : et c'en est assez pour mourir.

4. *Revêtus de blanc :* chacun sait assez que la couleur blanche signifie la sainteté, la gloire éternelle et le triomphe.

7. *Qui a la clef de David :* cette qualité n'est point rapportée avec celles dont il est parlé au chap. 1. *La clef de David* entre les mains de Jésus-Christ, c'est la puissance royale et le trône de David son père, *Bed.* suivant ce qui fut prédit par l'ange saint Gabriel à la bienheureuse vierge. *Luc.* 1. 32, 33.

9. *Qui ouvre, et personne ne ferme....* Il a la puissance souveraine, et nul ne peut toucher à ses jugemens.

Je les ferai venir se prosterner.... On verra les Juifs, maintenant si superbes, bientôt humiliés, comme il sera dit ci-dessous. *Hist. abrégée des Even. n.* 5.

Ils connoîtront que je t'aime, tout foible que

tu es. Tant Jésus-Christ aime les restes de la piété dans ses fidèles, et ne songe, pour ainsi dire, qu'à rallumer leur feu presque éteint.

10. *Je te garderai de l'heure de la tentation, qui doit venir dans tout l'univers :* Je t'en garderai, de peur que tu n'y succombes. Les persécutions qui devoient suivre bientôt, à commencer par celle de Trajan, furent plus grandes et plus étendues que les précédentes sous Néron et Domitien, comme on verra. On voit ici des traits de prophéties répandus, *chap.* II. 10. III. 9, 10.

11. *Je viendrai bientôt* te visiter par la persécution, comme il vient de dire. *Garde ce que tu as.* Ne te fie pas tellement à la protection que je te promets, que tu négliges de veiller sur toi-même.

Ne prenne ta couronne : la couronne du martyre, dans la persécution dont il vient de l'avertir, et qu'il avoit appelée auparavant *la couronne de vie.* II. 10. Dieu substitue d'autres fidèles à ceux qui tombent, pour montrer que sa grâce est toujours féconde, et que son Eglise ne perd rien.

12. *Une colonne :* par sa fermeté : c'est pourquoi *il ne sortira plus du temple : il y sera* affermi éternellement par la grâce de la prédestination et de la persévérance.

Et j'écrirai sur lui : on met des inscriptions sur les colonnes. *Le nom de mon Dieu :* il y paroîtra écrit comme sur une colonne par une haute et persévérante profession de l'évangile. Ainsi il

sera marqué à la bonne marque qui paroît dans tous les élus qui portent le nom de Dieu et de Jésus-Christ sur leur front. *Apoc.* XIV. 1.

Et le nom de la ville de mon Dieu : la ville où Dieu est, dont il est écrit : *En ce jour le nom de la ville sera : Le Seigneur est ici.* Ezech. XLVIII. 35. Cette ville, c'est l'Eglise catholique, dont les martyrs confessent la foi.

De la nouvelle Jérusalem qui descend du ciel : l'origine de l'Eglise est céleste, comme il sera expliqué, XXI. 2. *Et mon nouveau nom :* le nom de Jésus, le nom de Christ, que j'ai pris en me faisant homme ; ou encore : il sera appelé chrétien de mon nom de Christ, et Fils de Dieu à sa manière et par adoption, comme je le suis par nature. *Prim. Ambr.* Tout cela signifie une haute et courageuse confession de l'évangile.

Celui qui est la vérité même : le texte : *Voici ce que dit, Amen :* celui dont toutes les paroles sont la règle de la foi.

Le principe de la créature de Dieu : de la création : celui par qui tout a été créé : *Jean.* I. 3. D'autres traduisent : *Le commencement de la créature de Dieu :* Jésus-Christ, qui par sa nature divine est la vérité même, rappelle en notre mémoire que par son incarnation il a été fait le commencement de la créature nouvelle, afin de nous apprendre à nous renouveler en lui, et nous exhorter à l'imitation de sa patience. *Prim. Bed.*

15. *Tu n'es ni froid ni chaud.* Il marque ici les ames foibles qui ne sont bonnes à rien. Il y a plus

à espérer de celles qui ont quelque force, encore qu'elles se portent au mal.

16. *Parce que tu es tiède :* ces tièdes que Jésus-Christ vomit, sont ceux qui marchent entre l'évangile et le siècle, et ne savent jamais quel parti prendre.

17. *Tu dis : Je suis riche.* Ces tièdes s'imaginent être gens de bien, parce qu'ils ne font point de mal, et même qu'ils font le bien où ils ne trouvent pas de difficulté; mais ils sont terriblement confondus par les paroles suivantes.

18. *D'acheter de moi de l'or éprouvé au feu :* la charité pour échauffer ta langueur.

Un collyre : remède pour les yeux : *pour appliquer sur tes yeux, afin que tu voies* ta misère et ta pauvreté, que tu ne veux pas considérer.

19. *Je reprends et je châtie ceux que j'aime.* Après cette forte correction, Jésus-Christ console l'ame affligée, de peur qu'elle ne tombe dans le désespoir.

20. *Je suis à la porte, et je frappe :* Je frappe à la porte du cœur par de secrètes inspirations : et si tu les écoutes, tu seras reçu dans mon festin éternel.

Je souperai avec lui, et lui avec moi : qu'un cœur qui a goûté cette douce et mutuelle communication dans le secret de son cœur, fasse le commentaire de cette parole.

C'est ainsi que finissent les avertissemens donnés aux sept Eglises; il reste à observer en général : premièrement, que sous le nom de ces Egli-

ses, et sous le nombre de sept, qui, comme on verra, signifie l'universalité dans cette prophétie, toutes les Eglises chrétiennes sont averties de leur devoir. Secondement, que c'est aussi pour cette raison qu'on trouve dans ces lettres de S. Jean, des avertissemens pour tous les états : le Saint-Esprit y a entrelacé la confirmation dans le bien, et l'exhortation à changer de vie; et dans ceux qu'il reprend, c'est dans les uns le refroidissement de la charité, II. 4, 5; dans les autres, c'est de permettre le mal, encore qu'on ne le fasse pas, *ibid.* 20. et ainsi du reste, en réservant pour la fin le tiède, où il reconnoît les foiblesses et les misères de tous les autres ensemble.

SECONDE PARTIE.

LES PRÉDICTIONS.

REMARQUE GÉNÉRALE.

Pour entendre les prédictions de saint Jean, il y a trois choses à faire. Premièrement, il en faut prendre l'idée générale, qui n'est autre que la découverte du grand ouvrage de Dieu.

Secondement, il faut regarder les événemens particuliers.

Troisièmement, il faudra voir comment chaque chose est révélée à saint Jean, et expliquer toutes ses paroles.

DESSEIN DE LA PRÉDICTION DE SAINT JEAN.

I. Desseins de Dieu sur son Eglise.

Le dessein de la prédiction de saint Jean est en général de nous découvrir le grand ouvrage de Dieu, qui alloit se développer incontinent après le temps de cet apôtre, pour faire connoître la puissance et la justice divine à tout l'univers, en exerçant de terribles châtimens sur les ennemis de son Eglise, et en la faisant triompher, non-seulement dans le ciel, où il donnoit une gloire immortelle à ses martyrs, mais encore sur la terre, où il l'établissoit avec tout l'éclat qui lui avoit été promis par les prophètes.

II. L'Eglise avoit deux sortes d'ennemis, les Juifs et les Romains.

L'Eglise avoit deux sortes d'ennemis, les Juifs et les Gentils; et ceux-ci avoient à leur tête les Romains, alors les maîtres du monde. Ces deux genres d'ennemis s'étoient réunis contre Jésus-Christ, conformément à cette parole des actes : *Car vraiment Hérode et Ponce-Pilate avec les Gentils, et le peuple d'Israël, se sont unis dans Jérusalem contre votre saint fils Jésus que vous avez oint* (1). Mais les Juifs avoient commencé, et c'étoit eux qui avoient livré Jésus-Christ aux Romains. Ce qu'ils avoient commencé contre le chef, ils le continuèrent contre les membres. On voit partout les Juifs animer les Gentils contre les disciples de Jésus-Christ, et susciter les persécutions (2). Ce furent eux qui accusèrent saint Paul et les chrétiens devant Gallion, proconsul d'Achaïe; et devant les gouverneurs de Judée, Felix et Festus, avec de telles violences, que cet apôtre

(1) *Act.* IV. 27. — (2) *Ibid.* XIII. 45, 50. XIV. 2.

fut contraint d'appeler à l'empereur : ce qui le fit dans la suite conduire à Rome, où il devoit mourir pour l'évangile dans la persécution de Néron (1).

III. Les Juifs châtiés les premiers.

Comme les Juifs avoient été les premiers à persécuter Jésus-Christ et son Eglise, ils furent les premiers punis; et le châtiment commença dans la prise de Jérusalem, où le temple fut mis en cendre sous Vespasien et sous Tite.

Mais malgré cette grande chute, les Juifs se trouvèrent encore en état de se rendre terribles aux Romains par leurs révoltes; et ils continuoient à exciter, autant qu'ils pouvoient, la persécution contre les chrétiens, comme nous l'avons remarqué sur ces paroles de saint Jean : *Tu es calomnié par ceux qui se disent Juifs, et ne le sont pas* (2). Notre apôtre nous a dit aussi qu'ils devoient être de nouveau humiliés aux pieds de l'Eglise, afin d'accomplir en tous points cet oracle de Daniel, *et leur désolation durera jusqu'à la fin* (3).

IV. Pourquoi Rome persécuta l'Eglise.

Dieu qui s'étoit servi des Romains pour donner le premier coup aux Juifs, devoit employer le même bras pour les abattre; et cela devoit arriver, comme nous verrons, incontinent après la mort de saint Jean. Cet apôtre vit en esprit ce mémorable événement; et Dieu ne voulut pas qu'il ignorât la suite de ses conseils sur ce peuple, autrefois si chéri. Mais les Romains, exécuteurs de la vengeance divine, la méritoient plus que

(1) *Act.* XVIII. 12. XXI, XXII, XXIV, XXV. — (2) *Apoc.* II. 9. III. 9. — (3) *Dan.* IX. 27.

tous les autres par leurs idolâtries et leurs cruautés. Rome étoit la mère de l'idolâtrie : elle faisoit adorer ses dieux à toute la terre, et parmi ses dieux, ceux qu'elle faisoit le plus adorer, c'étoit ses empereurs. Elle se faisoit adorer elle-même, et les provinces vaincues lui dressoient des temples : de sorte qu'elle étoit en même-temps, pour ainsi parler, idolâtre et idolâtrée, l'esclave et l'objet de l'idolâtrie. Elle se vantoit d'être par son origine une ville sainte, consacrée avec des augures favorables, et bâtie sous des présages heureux. Jupiter, le maître des dieux, avoit choisi sa demeure dans le Capitole, où on le croyoit plus présent que dans l'Olympe même et dans le ciel où il régnoit. Romulus l'avoit dédié à Mars, dont il étoit fils : c'est ce qui l'avoit rendue si guerrière et si victorieuse. Les Dieux qui habitoient en elle, lui avoient donné une destinée sous laquelle tout l'univers devoit fléchir. Son empire devoit être éternel : tous les dieux des autres peuples et des autres villes lui devoient céder ; et elle comptoit le Dieu des Juifs parmi les dieux qu'elle avoit vaincus.

Au reste, comme elle croyoit devoir ses victoires à sa religion, elle regardoit comme ennemis de son empire ceux qui ne vouloient pas adorer ses dieux, ses césars et elle-même. La politique s'y mêloit. Rome se persuadoit que les peuples subiroient plus volontiers le joug qu'une ville chérie des dieux leur imposoit ; et combattre sa religion, c'étoit attaquer un des fondemens de la domination romaine.

Telle a été la cause des persécutions que souffrit l'Eglise durant trois cents ans : outre que c'étoit de tout temps une des maximes de Rome, de ne souffrir de religion que celle que son sénat autorisoit (1). Ainsi l'Eglise naissante devint l'objet de son aversion. Rome immoloit à ses dieux le sang des chrétiens dans toute l'étendue de son empire, et s'en enivroit elle-même dans son amphithéâtre, plus que toutes les autres villes. La politique romaine, et la haine insatiable des peuples le vouloit ainsi.

V. La chute de Rome et de son empire avec celle de l'idolâtrie, résolues dans les conseils éternels de Dieu.

Il falloit donc que cette ville impie et cruelle, par laquelle Dieu avoit épuré les siens, et tant de fois exercé sa vengeance sur ses ennemis, la ressentît elle-même à son tour; et que comme une autre Babylone, elle devînt à tout l'univers qu'elle avoit assujetti à ses lois, un spectacle de la justice divine.

Mais le grand mystère de Dieu, c'est qu'avec Rome devoit tomber son idolâtrie; ces dieux, soutenus par la puissance romaine, devoient être anéantis, en sorte qu'il ne restât pas le moindre vestige de leur culte, et que la mémoire même en fût abolie. C'étoit en cela que consistoit la victoire de Jésus-Christ : c'est ainsi *qu'il devoit mettre ses ennemis à ses pieds* (2), comme le Psalmiste l'avoit prédit : c'est-à-dire, qu'il devoit voir non-seulement les Juifs, mais encore les Romains et tous leurs faux dieux détruits, et le monde à ses pieds d'une autre sorte, en se sou-

(1) *Tit. Liv. libr.* XXXIX. *Orat. Mœcen. ap. Dion. lib.* LII. *etc.* — (2) *Ps.* CIX. 2.

mettant à son évangile, et en recevant ses grâces avec humilité.

VI. Cette chute, et ensemble les victoires de J.-C. prédites par les prophètes.

Toutes ces merveilles avoient été prédites par les prophètes dès les premiers temps. Moïse nous avoit fait voir l'empire romain, comme dominant dans la Judée, et *comme devant périr à la fin* (1), ainsi que les autres empires. Daniel avoit prédit la dispersion et la désolation des Juifs (2). Isaïe avoit vu les persécutions des fidèles, et la conversion de l'univers par leurs souffrances (3). Le même prophète, sous la figure de Jérusalem rétablie, a vu la gloire de l'Eglise : *Les rois devenus ses nourriciers, et les reines ses nourrices; leurs yeux baissés devant elle, et leur majesté abaissée à ses pieds* (4). Daniel a vu *la pierre arrachée de la montagne sans le secours de la main des hommes* (5), qui devoit briser un grand empire. Il a vu l'empire *du Fils de l'homme*, et dans l'empire du Fils de l'homme, *celui des saints du Très-Haut* (6), empire auquel Dieu n'avoit donné aucunes bornes, ni pour son étendue, ni pour sa durée. Tous les prophètes ont vu comme Daniel la conversion des idolâtres, et le règne éternel de Jésus-Christ sur la gentilité convertie, en même-temps que le peuple juif seroit dispersé : et tout cela pour accomplir l'ancien oracle de Jacob (7), qui faisoit commencer l'empire du messie sur tous les peuples, en même-temps qu'il

(1) *Num.* XXIV. 24. — (2) *Dan.* IX. 26, 27. — (3) *Is.* LIX. 19. — (4) *Ibid.* XLIX. 23. — (5) *Dan.* II. 41. — (6) *Ibid.* VII. 13, 14, 18, 27. — (7) *Gen.* XLIX. 10.

ne resteroit parmi les Juifs aucune marque de magistrature ni de puissance publique.

VII. Tout cela prédit plus particulièrement par S. Jean, dans le temps qu'il devoit arriver.

Comme ce grand ouvrage de la victoire de Jésus-Christ dans la dispersion des Juifs, dans la punition de Rome idolâtre, et dans le glorieux établissement de l'Eglise, alloit se déclarer plus que jamais au temps qui devoit suivre saint Jean, c'est aussi ce grand ouvrage que Dieu lui fit connoître : et c'est pourquoi nous verrons un ange resplendissant comme le soleil, qui levant la main au ciel, jurera par celui qui vit au siècle des siècles : *Que le temps étoit venu, et que Dieu alloit accomplir son grand mystère, qu'il avoit évangélisé et annoncé par les prophètes ses serviteurs* (1). Saint Jean, qui étoit plus près de l'accomplissement du mystère, le voit aussi dans tout son ordre. Sa prophétie est comme une histoire, où l'on voit premièrement tomber les Juifs dans le dernier désespoir ; mais où l'on voit bien plus au long et bien plus manifestement tomber les Romains, dont la chute devoit aussi être bien plus éclatante. Saint Jean voit toutes ces choses : il voit les grands caractères qui ont marqué le doigt de Dieu ; et il pousse sa prophétie jusqu'à la chute de Rome, par laquelle Dieu vouloit donner le dernier coup à l'idolâtrie romaine.

VIII. Pourquoi Rome marquée sous la figure de Babylone.

Il ne pouvoit pas marquer Rome par une figure plus convenable, que par celle de Babylone, superbe et dominante comme elle ; comme elle attachée à ses faux dieux, et leur attribuant ses

(1) *Apoc.* v. 1, 5, 6, 7.

victoires; comme elle persécutrice du peuple de Dieu, et le tenant sous le joug de la captivité; comme elle enfin foudroyée et déchue de sa puissance et de son empire par un coup visible de la main de Dieu.

Mais en même temps qu'à la manière des prophètes, il cache Rome sous cette figure mystérieuse, il veut si bien qu'on la reconnoisse, qu'il lui donne, comme on a vu (1), tous les caractères par où elle étoit connue dans tout l'univers, et en particulier celui d'être la ville aux sept montagnes, et celui d'être la ville qui avoit l'empire sur tous les rois de la terre (2) : caractères si particuliers et si remarquables, que personne ne s'y est mépris, ainsi qu'il a été dit (3). Il pénètre encore plus avant, et le chapitre XX de l'Apocalypse nous montre en confusion, et comme de loin, de grandes choses, que je ne sais si nous pouvons démêler. Mais comme le principal dessein étoit de nous faire voir les persécuteurs, et surtout les Romains punis, et l'Eglise victorieuse au milieu de tous les maux qu'ils lui faisoient, c'est aussi ce qui nous paroît plus certainement et plus clairement que le reste.

IX. L'empire de Satan détruit, vrai sujet de l'Apocalypse.

Mais tout ce que nous venons de dire, quoique très-important, n'est encore, pour ainsi parler, que l'écorce et le dehors de l'Apocalypse. Ce n'est pas la chute de Rome, ni de l'empire idolâtre et persécuteur, que Jésus-Christ veut découvrir principalement à saint Jean; c'est dans la chute de cet empire, celle de l'empire de Satan

(1) *Préf. n.* 8. — (2) *Apoc.* XVII. 9, 18. — (3) *Ibid.*

qui régnoit dans tout l'univers par l'idolâtrie que l'empire romain soutenoit; et Jésus-Christ avoit prédit la ruine de cet empire de Satan, lorsqu'à la veille de sa passion, il avoit dit ces paroles : *Maintenant le monde va être jugé : maintenant le prince du monde va être chassé dehors ; et lorsque j'aurai été élevé de terre, je tirerai tout à moi.* Jean. XII. 31, 32.

On entend bien qui est ici le prince du monde : c'est Satan qui le tenoit sous son joug, et s'y faisoit adorer. On voit cette tyrannie renversée, et le monde converti par la passion du Sauveur; c'est-à-dire, avec la ruine de l'empire de Satan, le parfait établissement du règne de Jésus-Christ et de son Eglise.

L'accomplissement de cette parole de notre Seigneur, si soigneusement remarquée par saint Jean, fait encore le vrai sujet de son Apocalypse. C'est pourquoi on y voit le dragon, c'est-à-dire, le diable et ses anges comme tenant l'empire du monde (1). On y voit les combats qu'ils rendent pour le conserver, leur fureur contre l'Eglise naissante, et tout ce qu'ils font pour la détruire. Les démons agissent partout, et remuent tout contre l'Eglise qui vient abattre leur puissance (2). Tous leurs efforts sont inutiles, et ce règne infernal qui devoit périr, devoit aussi entraîner dans sa chute tous ceux qui se laisseroient entraîner à ses sacrilèges desseins.

On voit donc ici d'un côté les entreprises de Satan contre l'Eglise; et de l'autre, que ce qu'on

(1) *Apoc.* XII. — (2) *Ibid.* XII, XIII.

emploie contre elle, sert à son triomphe; et que seconder les désirs de l'enfer, comme faisoit l'empire romain, c'étoit courir à sa perte.

Ainsi donc fut exécuté le jugement que le fils de Dieu avoit prononcé contre le prince du monde. C'est pourquoi on voit le dragon atteré, tous ses prestiges découverts, et à la fin de ce divin livre, *le démon avec la bête et le faux prophète* qui le soutenoient, *jetés dans l'étang de feu et de soufre, pour y être tourmentés aux siècles des siècles.* Apocal. XIX. 20. XX. 9. 10.

On voit aussi dans le même temps Jésus-Christ vainqueur, et tous les royaumes du monde composant le sien : ainsi il attire à lui tout le monde; ses martyrs sont les juges de l'univers, et c'est à quoi se termine la prophétie (1).

En voici donc en un mot tout le sujet. C'est Satan, le maître du monde, détruit avec l'empire qui le soutenoit, après avoir livré de vains combats à l'Eglise toujours victorieuse, et à la fin dominante sur la terre.

On voit à la fin du livre de nouveaux combats (2) où je ne veux pas encore entrer. Je me contente d'avoir ici donné l'idée générale de la principale prédiction : pour en pénétrer le détail, il faut encore s'instruire des événemens particuliers qui se devoient développer dans l'exécution de ce grand ouvrage de Dieu.

(1) *Apoc.* XI, XIX. — (2) *Ibid.* XX.

Histoire abrégée des événemens depuis la mort de saint Jean sous Trajan, en l'an 101, jusqu'à l'an 410, où Rome fut prise par Alaric.

I. Etat des Juifs depuis la ruine de Jérusalem et du temple sous Vespasien.

Les Juifs n'étoient pas entièrement chassés de Jérusalem par la ruine de cette ville, et par l'incendie de son temple sous Vespasien et sous Tite. Ils s'étoient bâti des maisons dans Jérusalem, et ils s'étoient fait un honneur de conserver le lieu saint où le temple avoit été posé : ce qui fit que les chrétiens y eurent aussi dans le même temps, sous quinze évêques consécutifs tirés des Juifs, une Eglise florissante, où ils recueilloient beaucoup de fidèles de cette nation. Mais le gros du peuple persista dans la haine qu'il avoit conçue pour Jésus-Christ et ses disciples, ne cessant d'animer contre eux les Gentils par leurs calomnies (1). Jamais ils n'avoient été plus remuans ; et devenus comme furieux par leur malheur, ils sembloient être résolus à se relever de leur chute, ou à périr tout-à-fait, et envelopper le plus qu'ils pourroient de leurs ennemis dans leur ruine.

II. Desastre des Juifs sous Trajan.

Saint Jean les avoit laissés dans cette funeste disposition lorsqu'il mourut. Ce fut sous Trajan, et dans la seconde année de son empire, que l'Eglise perdit ce grand apôtre, que Dieu avoit conservé jusqu'à une extrême vieillesse, pour affermir par son témoignage et par sa doctrine, la foi de l'Eglise naissante. Un peu après, sous le même prince, les Juifs reprirent les armes avec une espèce de rage (2) : ils espérèrent peut-être

(1) *Apoc.* II. 9. — (2) *An. Ch.* 115, 117.

profiter

profiter du temps où il étoit occupé contre les Parthes. Mais Lysias, qu'il envoya contre eux, tailla en pièces leurs armées, en fit périr un nombre infini, et les mit de nouveau sous le joug. Leur défaite fut encore plus sanglante dans la Libye et dans l'île de Chypre, où ils avoient fait des carnages inouis; et il sembloit que Trajan ne leur avoit laissé aucune ressource (1).

III. Leur dernière désolation sous Adrien.

Ils furent mis en cet état dans la dix-neuvième année de ce prince, qui fut aussi la dernière de son empire : mais ils reçurent comme un second coup bien plus terrible sous Adrien (2), lorsque ces désespérés, ayant repris les armes avec une furie dont on ne voit guères d'exemples, cet empereur tomba sur eux par ses généraux avec toutes les forces de l'empire. Alors tout ce qui restoit de gloire à Jérusalem fut anéanti : elle perdit jusqu'à son nom; Adrien ne lui laissa plus que le sien qu'il lui avoit donné. Pour les Juifs, il en périt plus de six cent mille dans cette guerre, sans compter ceux qui furent consumés par la famine et par le feu, et les esclaves sans nombre qu'on vendit par toute la terre : ce qui, dans toute la suite, leur fit regarder un marché fameux, qu'on appeloit le marché de Térébinthe, avec horreur, comme si on eût dû encore les y vendre tous à aussi vil prix qu'on avoit fait après leur défaite entière sous Adrien (3).

(1) *Paul Oros.* VII. 12. *Dio in Traj. Eus.* IV. 6. *Chron. ad an. Traj.* 15. — (2) *An.* 119, 135. — (3) *Hier. in Ezech. l.* I. *c.* IV. *et l.* VIII. *c.* XXIV. *Dio in Adr. Paul Oros. Ibid.* 13. *Eus. Chron. an. Adr.* 18. *Euseb.* IV. 2, 6, 8. *Hier. in Jerem. l.* IV. *c.* 20. *In Zach.* XI. *in Joel.* I. *in Is.* VI. *etc.*

IV. Cette révolte excitée par le faux messie Bar-cochebas.

L'auteur de cette révolte fut Cochebas ou Bar-cochebas, dont le nom signifioit l'Etoile, ou le fils de l'Etoile (1). Les Juifs trompés par Akiba, le plus autorisé de tous leurs rabbins, le prirent pour le messie. Son nom même aidoit à la séduction, et lui donna occasion de s'approprier cette ancienne prophétie du livre des Nombres : *Il s'élèvera une étoile de Jacob* (2). Selon cette prophétie, Bar-cochebas se disoit un astre descendu du ciel pour le salut de sa nation opprimée : mais au contraire, elle fut exterminée pour jamais de sa patrie (3).

V. Horrible désolation des Juifs.

Les Juifs ont regardé ce désastre comme le plus grand qui leur fût jamais arrivé, plus grand même que celui qui leur étoit arrivé sous Tite. L'auteur du livre nommé Juchasin, dit qu'il périt deux fois plus d'hommes dans cette guerre, qu'il n'en étoit sorti d'Egypte, c'est-à-dire, qu'il en périt plus de douze cent mille, puisqu'il en étoit sorti d'Egypte six cent mille, sans compter les enfans ; et un autre auteur juif, rapporté par Drusius (4), dit que *ni Nabuchodonosor, ni Tite, n'avoient tant affligé les Juifs qu'avoit fait Adrien :* soit qu'il faille prendre ces termes à la rigueur, ou que le dernier coup, qui ne laisse aucune espérance, soit toujours le plus sensible.

Depuis ce temps, leur douleur n'eut plus de bornes. Ils se crurent entièrement exterminés de leur terre : à peine leur fut-il permis de la regarder de loin ; et ils achetoient bien cher la

(1) *Chron. Eus. ad. an.* 134. — (2) *Num.* XXIV. 17. — (3) *Eus.* IV. 6. — (4) *Drus. in Prœterm.*

liberté de venir seulement un jour de l'année au lieu où étoit le temple pour l'arroser de leurs larmes (1). Leur grande douleur étoit de voir cependant les chrétiens, que leur faux messie Barcochebas avoit cruellement persécutés, demeurer à Jérusalem en assez grande paix sous Adrien, et sous leur évêque Marc, le premier qui gouverna dans cette ville les fidèles convertis de la gentilité (2). Alors donc put s'accomplir parfaitement ce que saint Jean avoit prédit aux chrétiens, que ces Juifs superbes qui les avoient tant méprisés et tant affligés, seroient abattus à leurs pieds (3), et contraints de confesser qu'ils étoient plus heureux qu'eux, puisqu'ils pouvoient demeurer dans la sainte Cité, d'où les Juifs se voyoient éternellement bannis.

VI. Cette défaite des Juifs coûta beaucoup de sang aux Romains.

La victoire coûta tant de sang aux Romains, que dans les lettres que l'empereur écrivit, selon la coutume, au sénat pour lui en donner avis, il n'osa mettre à la tête cette manière ordinaire de saluer : Si vous et vos enfans êtes en bonne santé, moi et l'armée y sommes aussi ; n'osant dire qu'une armée si étrangement affoiblie par cette guerre, fût en bon état (4). Ainsi Dieu punissoit les Juifs par les Romains, et en quelque façon aussi les Romains par les Juifs, pendant que les chrétiens avoient le loisir, dans un état assez paisible, de considérer avec une profonde admiration les jugemens de Dieu.

(1) *Tert. adv. Jud.* 13. *Hieron. in Dan.* IX. *Jerem.* XXXI. *Greg. Naz. orat.* XII. — (2) *Euseb.* IV. 6. — (3) *Apoc.* III. 9. — (4) *Dio. in Adr.*

VII. Les prophéties obscurcies par les interprétations et les traditions des Juifs.

Ce fut durant ce temps que les Juifs s'occupèrent plus que jamais à détourner le vrai sens des prophéties qui leur montroient Jésus-Christ. Akiba, le plus renommé de tous leurs rabbins, les leur faisoit appliquer à Bar-cochebas. Le recueil de leur Talmud fut fait alors, et, à ce qu'on croit, à peu près dans le temps qu'Adrien les dispersa. C'est là qu'ils ont ramassé leurs *Deutéroses*, ou leurs fausses traditions, où la loi et les prophéties sont obscurcies en tant d'endroits, et qu'ils ont posé les principes pour éluder les passages qui regardoient Jésus-Christ : ce qui faisoit en un certain sens une notable diminution de leur lumière, non-seulement à l'égard des Juifs à qui Dieu la retiroit, mais encore à l'égard des Gentils, puisqu'ils étoient d'autant moins touchés de ces divines prophéties, que les Juifs, à qui elles étoient adressées, ne les entendoient pas comme nous.

VIII. Les opinions judaïques se répandent dans l'Eglise.

Mais ce fut une chose encore plus douloureuse pour l'Eglise, et une espèce de nouvelle persécution qu'elle eut à souffrir de la part des Juifs, lorsqu'elle vit les opinions judaïques se répandre jusque dans son sein. Dès l'origine du christianisme, il s'étoit mêlé parmi les fidèles des Juifs mal convertis, qui tâchoient d'y entretenir un levain caché du judaïsme, principalement en rejetant le mystère de la Trinité et celui de l'Incarnation. Tels étoient un Cérinthe et un Ebion, qui nièrent la divinité de Jésus-Christ, et ne vouloient reconnoître en Dieu qu'une seule personne. Saint Jean les avoit condamnés dès les premières

paroles de son évangile, en disant : *Au commencement étoit le Verbe, et le Verbe étoit en Dieu, et le Verbe étoit Dieu* (1). Par là il montroit clairement qu'il y avoit en Dieu plus d'une personne; et il ne montroit pas moins évidemment que le Verbe, cette autre personne qu'il reconnoissoit pour Dieu, s'étoit fait homme (2); en sorte que le Verbe et l'homme n'étoient, comme il ajoutoit, dans la vérité, que le *même fils unique de Dieu* (3). On ne pouvoit, ni plus clairement, ni plus fortement condamner les opinions judaïques : mais elles ne laissèrent pas de sortir de temps en temps de l'enfer, où l'évangile de saint Jean sembloit les avoir renfermées. Sur la fin du second siècle (4), il s'éleva, sans auteur connu, une secte nommée des *Alogiens* (5), ainsi appelés, parce qu'ils ne reconnoissoient pas le Verbe. Ceux-ci, en haine du Verbe que saint Jean avoit annoncé, rejetèrent son évangile, et même son Apocalypse, où Jésus-Christ étoit aussi appelé le Verbe de Dieu. Ils ne demeurèrent pas longtemps sans chef, et Théodote de Byzance, qui vivoit alors, se mit à leur tête (6). C'étoit un homme savant et connu pour tel, comme le remarque saint Epiphane (7), et d'ailleurs, dit-il, très-bien instruit des arts de la Grèce, c'est-à-dire, très-poli et très-éloquent, quoiqu'il fût marchand de cuir. Ce fut dans Rome même, et

(1) *Joan.* I. 1. — (2) *Joan.* I. 14. — (3) *Ibid.* — (4) *An.* 196. — (5) *Epiph. hær.* 51. — (6) *Ibid. hær.* 54. — (7) *Ibid. et in Synops. tom.* II.

sous le pape S. Victor, qu'il commença à semer son hérésie (1). L'occasion en est mémorable. Durant la persécution, il avoit été pris pour la foi, et seul il l'avoit abandonnée, pendant que les compagnons de sa prison étoient allés au martyre. Comme ceux qui *connoissoient son savoir*, lui reprochoient une chute si honteuse à *un homme si savant*, il leur répondit pour toute raison, qu'en tout cas, s'il avoit renié Jésus-Christ, c'étoit un pur homme, et non pas un Dieu qu'il avoit renié : détestable excuse qui couvroit une lâcheté par un blasphême. Une autre secte sortie de celle-là ravaloit si fort Jésus-Christ, qu'elle le mettoit au-dessous de Melchisédec (2). C'étoit une suite de ces opinions judaïques, de réduire la Trinité à de simples noms, comme fit dans le même temps (3) un Praxeas, contre qui Tertullien a écrit. Noétus suivit cette erreur, que Sabellius releva encore, et se fit beaucoup de disciples, non-seulement dans la Mésopotamie, mais encore dans Rome même. Ces hérésies venoient toutes d'un même principe, qui étoit de mettre l'unité de Dieu, comme les Juifs, dans une seule personne divine : ce qui obligeoit à dire, ou que Jésus-Christ étoit la même personne que le Père, qui seul étoit Dieu, ou, ce qui étoit plus naturel, qu'il n'étoit pas Dieu lui-même, et qu'il n'étoit qu'un pur homme; et en quelque manière que ce fût, c'étoit, ou nier la divinité du fils de

(1) *Theodor. hær. Fab.* II. *in Theod.* — (2) *Epiph. hær.* 55, 57, 62. — (3) *An.* 260.

de Dieu, ou en supprimer la personne même.

On voit clairement que ces hérésies étoient un reste de ce levain judaïque, dont les disciples de Jésus-Christ devoient se garder selon la parole de notre Seigneur; et que les chrétiens qui les embrassoient, étoient, sous le nom de chrétiens, des pharisiens ou des Juifs, comme S. Epiphane(1) et les autres Pères les appeloient.

Mais jamais il ne parut tant que ces opinions venoient des Juifs, que du temps de Paul de Samosate, évêque d'Antioche (2), puisqu'Artémon ayant renouvelé l'hérésie de Cérinthe et de Théodote, qui ne faisoit de Jésus-Christ qu'un pur homme, Paul embrassa son parti en faveur de Zénobie, reine de Palmyre, qui, comme on sait, étoit attachée à la religion judaïque (3). Les Juifs étoient donc, à vrai dire, les auteurs de cette impiété, puisqu'ils l'inspiroient à cette reine, et tâchèrent de l'établir par ce moyen dans le troisième siége de l'Eglise, et dans la ville où le nom de chrétien avoit pris naissance (4): comme si, pour étouffer à jamais un si beau nom, le démon eût voulu porter la corruption jusques dans la source où il étoit né. Les suites de cette erreur ont été effroyables dans l'Eglise, puisque, non-seulement Photin, évêque de Syrmic, la renouvela, mais qu'à vrai dire les ariens, les nestoriens, et toutes les autres sectes, qui attaquèrent

(1) *Hær.* 65, 69. *Ancor. tom.* II. *p.* 120. — (2) *An.* 260, 264, 265. — (3) *Athan. Ep. ad Solit. Theodor. l.* II. *hær. Fabul. in Paulo Sam.* — (4) *Act.* XI. 26.

dans la suite la divinité ou l'incarnation du fils de Dieu, n'étoient que des rejetons de cette hérésie judaïque.

L'Eglise souffrit donc long-temps une espèce de persécution de la part des Juifs par la contagion de ces doctrines pharisaïques; et Dieu le permettoit ainsi, non-seulement, comme dit S. Paul (1), pour éprouver les vrais fidèles, mais encore pour frapper d'aveuglement ceux que leur haine volontaire contre l'évangile avoit livrés à l'esprit d'erreur.

De tout temps les hérésies ont été un grand scandale aux infidèles, et un grand obstacle à leur conversion. Il n'y a personne qui ne sache que Celse et tous les païens, aussi bien que depuis leur temps, Mahomet et ses sectateurs, les ont objectées aux chrétiens comme le foible du christianisme. Les païens en concluoient que l'Eglise chrétienne, qui se glorifioit de son institution divine, étoit une invention humaine comme les autres sectes, divisée comme elles en plusieurs factions, qui n'avoient rien de commun que le nom. Outre cela, ils attribuoient aux vrais chrétiens les dogmes des hérétiques: ainsi la doctrine chrétienne étoit méprisée et haïe; méprisée, comme affoiblie par ses divisions; haïe comme chargée des dogmes impies des sectes qui portoient son nom. C'est assurément un des moyens des plus dangereux dont se soit servi le démon pour obscurcir l'évangile (2), et empêcher que la

(1) 1. *Cor.* XI. 19. — (2) 2. *Cor.* IV. 3, 4.

gloire ne s'en fît sentir aux infidèles ; Dieu le permettant ainsi par un juste jugement, et punissant les impies par une espèce de soustraction de la lumiere qu'ils ne vouloient pas recevoir.

IX. Le règne de Valérien (1).

Il leur préparoit en même temps des châtimens plus sensibles. Comme les Romains aveuglés ne profitoient pas de la prédication de l'évangile, et que Rome au contraire s'opiniâtroit depuis deux cents ans à soutenir l'idolâtrie par toute la terre, Dieu résolut d'ôter l'empire à cette ville impie, qui avoit entrepris d'éteindre la race et le nom des saints. Les guerres d'Orient furent constamment la première cause de sa chute ; et ce fut de ce côté-là que l'empire persécuteur reçut ses premières plaies, par la défaite et la prise de Valérien. Les Perses avoient repris l'empire de l'Orient sous un Artaxerxe, qui envahit le royaume des Parthes, anciens et implacables ennemis du nom romain. Ces peuples étoient renfermés au-delà de l'Euphrate ; et s'ils le passoient quelquefois pour envahir les provinces de l'empire, ils se voyoient bientôt repoussés par la puissance romaine, qui leur portoit la guerre et la désolation jusque dans le sein. Les choses changèrent sous Valérien, grand prince d'ailleurs, mais l'un des plus cruels persécuteurs que l'Eglise eût encore éprouvé. C'est dans cette sanglante persécution que S. Cyprien et S. Laurent souffrirent le martyre. Depuis que Valérien l'eut commencée, il fut le plus malheureux de tous

(1) *An.* 260, 266, 267, 268, 269.

les empereurs (1). On sait la défaite honteuse de ce prince par Sapor, roi de Perse, sa prise, son long esclavage, le triste état de l'empire romain, les trente tyrans auxquels il fut donné en proie; en même temps l'inondation des Barbares qui le ravageoient, c'est-à-dire, à la fois la guerre civile et la guerre étrangère, et une terrible agitation, non-seulement dans les provinces, mais encore dans tout le corps de l'empire. Alors il sembla que tous les peuples perdissent en même temps le respect pour la majesté romaine. On vit entrer de tous côtés, dans toutes les terres de l'empire, ceux qui le devoient mettre en pièces: les Suèves, les Alains, les Germains, les Allemands, peuple particulier de la Germanie, qui a depuis donné parmi nous le nom à la nation; les Hérules, les Vandales, les Francs, les Gépides, noms presque inconnus jusqu'alors, et comme à la tête de tous, les Goths qui les animoient, et qu'on nommoit presque seuls parmi tant d'ennemis, à cause qu'ils se signaloient au-dessus des autres (2). Il est vrai qu'ils furent vaincus par mer et par terre, car leur temps n'étoit pas encore venu. La justice divine, qui marche à pas lents, se contenta d'avoir marqué alors les destructeurs futurs de Rome, et de lui avoir montré la verge dont elle devoit être frappée.

X. Suite des malheurs de ce prince, et dispositions

Tous ces malheurs commencèrent à la défaite

(1) *Eus.* VII. 10. *Lact. de mort. persec.* — (2) *Trebell. in Claud. Vopisc. in Aurel. Oros.* VII. 22, 23.

et à la prise de Valérien; et on reconnut si bien que la persécution en étoit la cause, que Gallien, fils et successeur de ce prince, la fit cesser aussitôt qu'il fut élevé à l'empire; mais Dieu ne laissa pas de continuer ses justes vengeances (1). Car, outre que Gallien, le plus infâme de tous les hommes, n'étoit pas propre à l'appaiser, les peuples ne se corrigèrent pas, et leur haine fut plus que jamais envenimée contre l'Eglise. Dieu aussi multiplia ses fléaux : la guerre, la peste, la famine, ravagèrent le monde comme à l'envi, et jamais on n'avoit vu de si grand maux, ni si universels, ni tant à la fois. L'empire se rétablit sous Claude II et sous les princes suivans. Mais les suites des malheurs de Valérien ne finirent pas. Depuis ce temps il fallut tourner vers l'Orient toutes les forces de l'empire: c'est par là que l'Occident demeura découvert aux Barbares. Le grand nombre de césars et d'empereurs qu'il fallut faire, chargea extraordinairement l'empire, et diminua la majesté d'un si grand nom.

à la chute de l'empire romain.

XI. La dernière persécution sous Dioclétien, et la paix de l'Eglise.

Rome cependant devenoit toujours plus impitoyable envers les chrétiens. La persécution de Dioclétien et de Maximien fut la plus violente de toutes (2). Encore que ces empereurs, et surtout Maximien, eussent déjà beaucoup affligé les saints et fait beaucoup de martyrs, on ne compte leur persécution que depuis que par un édit exprès, ils firent renverser les églises, et contraignirent par des morts cruelles, premièrement le clergé, et ensuite tout le peuple, à sacri-

(1) *Euseb. Paul Oros. Ibid.* — (2) *An.* 303.

fier aux idoles. Après que ces empereurs eurent renoncé à l'empire, leurs successeurs continuèrent la persécution avec un pareil acharnement durant dix ans; et cette persécution est appelée du nom de Dioclétien, parce qu'elle fut commencée par son autorité. Jamais l'Eglise n'avoit tant souffert. Il sembloit que les démons, qui sentoient par le nombre immense des conversions, que leur empire alloit tomber, fissent alors les derniers efforts pour le soutenir; mais au contraire ce fut alors, et au milieu de cette effroyable persécution, que Constantin, choisi de Dieu pour donner la paix à son Eglise et triompher par la Croix, en érigea le trophée au milieu de Rome (1).

XII. L'idolâtrie ressuscitée par Julien l'Apostat.

Les sacrifices des démons furent abolis, leurs temples furent fermés, et l'idolâtrie sembloit avoir reçu le coup mortel (2). Mais environ cinquante ans après, Julien l'Apostat la fit revivre, et lui rendit son premier lustre pour un peu de temps (3). La défaite de ce prince et sa mort dans un combat contre les Perses, en relevant l'Eglise, donna un grand coup à l'empire romain, et le temps de sa chute sembloit approcher.

XIII. Rome attachée au paganisme, même sous les princes chrétiens.

Les violences et les cruautés qu'on exerça dans les villes contre les chrétiens, aussitôt que Julien se fut déclaré leur ennemi, firent bien voir que l'idolâtrie n'étoit pas morte, même sous les princes chrétiens (4); Rome ne pouvoit revenir de ses erreurs ni de ses faux dieux. Elle continuoit à

(1) *An.* 306, 307. — (2) *Eus. de vit. Const.* II. 45. *Theodor.* I. 2. — (3) *An.* 360, 361. — (4) *An.* 362, 363. *Soz.* V. 9, *et seq.* 15. *Soc.* III. 12, 13. *Theod.* III. 7.

imputer aux chrétiens tous les malheurs de l'empire ; toujours prête à les traiter avec les mêmes rigueurs qu'elle avoit fait autrefois, si les empereurs l'eussent souffert. La cause même de l'idolâtrie y étoit si favorable, que les tyrans qui s'élevoient, ou ceux qui aspiroient à la tyrannie, un Maxime, un Eugène, un Eucher, gagnoient Rome en faisant croire qu'ils seroient plus favorables au culte des dieux que les empereurs, ou en promettant ouvertement de le rétablir (1). En effet, il paroît par toute l'histoire, que le sénat, le premier corps de l'empire, et celui qui avoit toujours le plus excité la persécution contre l'Eglise, ne s'étoit point relâché de ses premiers sentimens. La relation de Symmaque, préfet de la ville (2), aux empereurs Valentinien, Théodose et Arcade, le fait bien voir, puisque ce fut au nom du sénat qu'il demanda à ces empereurs le rétablissement des gages retranchés aux vestales, et celui de l'autel de la Victoire dans le lieu où ce corps auguste s'assembloit. On voit par la réponse de saint Ambroise, que ce n'étoit pas à tort que Symmaque prenoit le nom de cette compagnie, puisqu'en effet le nombre des idolâtres y prévaloit. Cette relation de Symmaque avoit été précédée par une semblable délibération, deux ans auparavant, sous l'empire de Gratien (3). Tout ce que pouvoient faire les sénateurs chrétiens en ces occasions, étoit de s'absenter du sé-

(1) *Zoz.* IV. *Oros.* VII. 35, 38. — (2) *Relat. Symm. ap. Amb. lib.* V. *Epist. Ps. Epist.* XXX. *Ibid. Epist.* XXXI. — (3) *Ibid.*

nat, pour ne point participer à un décret plein d'idolâtrie, ou de souscrire une requête particulière, pour faire connoître leurs sentimens à l'empereur. Ainsi l'idolâtrie avoit encore pour elle le suffrage des Pères conscrits, c'est-à-dire, de cet auguste sénat, autrefois si révéré des nations et des rois, où il y avoit encore une si grande partie de la puissance publique, puisqu'on y confirmoit et les lois et les princes mêmes.

Il ne faut donc pas s'imaginer que Rome fût chrétienne, ni que la colère de Dieu dût être appaisée à cause que les empereurs s'étoient convertis. Les temples r'ouverts par Julien n'avoient pu être refermés : les païens même trouvoient moyen de continuer leur culte, malgré les défenses des empereurs. Ils regardoient le culte des chrétiens comme la dévotion particulière des princes, et le culte des anciens dieux, comme celui de tout l'empire (1). Tout étoit infecté dans Rome, dit saint Ambroise (2), de la fumée des sacrifices impurs, et on y voyoit de tous côtés les idoles qui provoquoient Dieu à jalousie. Ainsi Rome attiroit toujours sa vengeance. Il en arriva comme du temps de Josias : encore que la piété de ce prince eût remis en honneur le vrai culte, Dieu n'oublia pas pour cela les impiétés du règne d'Achaz et de Manassés; et il attendoit seulement à perdre Juda, lorsqu'il auroit retiré du monde le pieux Josias (3). Le Josias que Dieu

(1) *Relat. Symm. ibid.* — (2) *Ibid. Ep.* XXXI. — (3) IV. *Reg.* XXII. 20. XXIII. 26, 27.

sembloit avoir épargné, étoit Théodose le grand : mais il détruisit sous son fils Rome et son empire. Ce n'étoit pas qu'Honorius n'eût hérité de la piété de son père : mais Rome se rendoit d'autant plus inexcusable, que l'exemple et l'autorité de ses empereurs n'étoit pas capable de la convertir. L'année séculaire de Rome arriva sous le règne de ce prince (1); et pour contenter le peuple, qui attribuoit les malheurs du siècle précédent au mépris qu'on y avoit fait des jeux séculaires au commencement de ce siècle là, on les laissa célébrer avec beaucoup de superstitions et d'idolâtries.

XIV. Rome prise par Alaric avec une marque visible de la vengeance divine sur le paganisme.

Ne voilà que trop de sujets de perdre Rome, et Dieu avoit déjà appelé les Goths pour exercer sa vengeance. Mais la manière dont il accomplit ce grand ouvrage, y fit bien connoître sa main toute-puissante.

Deux rois goths menaçoient en même temps Rome et l'Italie, Radagaise et Alaric ; le premier païen, le second chrétien, quoiqu'attaché à l'arianisme. Radagaise marchoit avec deux cent mille hommes, et, selon la coutume des Barbares, il avoit voué à ses dieux le sang des Romains (2). Les païens publioient à Rome qu'il venoit un ennemi vraiment redoutable, que le culte des dieux rendroit puissant contre Rome, où leurs autels étoient méprisés ; et ils disoient que les sacrifices de ce roi païen étoient plus à craindre que ses troupes, quoiqu'innombrables et victorieuses. *Les blasphèmes se multiplioient dans*

(1) *An.* 404. *Zoz. lib.* II. — (2) *Oros.* VII. 37.

toute la ville, dit un historien du temps (1), *et le nom de Jésus-Christ étoit regardé plus que jamais comme la cause de tous les maux.* Si Dieu, résolu à la vengeance, eût livré la ville à ce païen, ceux de la même religion n'auroient pas manqué d'attribuer la victoire aux dieux qu'il adoroit. Mais son armée fut taillée en pièces, sans qu'il en restât un seul, même le roi (2).

Dans le même temps Alaric, l'autre roi des Goths, s'étoit rendu redoutable aux Romains (3) : tantôt reçu dans leur alliance, et combattant avec eux, tantôt indignement traité, enfin il assiége Rome. On y cherche de vains secours, en appelant des devins toscans (4), selon l'ancienne coutume, et on se portoit avec tant d'ardeur aux cérémonies païennes, qu'un païen a bien osé écrire que le pape saint Innocent fut obligé d'y consentir. Personne n'en a cru Zozime, un si grand calomniateur des chrétiens : mais son récit ne laisse pas de faire sentir dans Rome un prodigieux attachement à l'idolâtrie. Car il est bien constant par tous les auteurs, que les Etruriens ou Toscans furent appelés par le gouverneur ou le préfet de la ville, et que les sénateurs païens demandoient qu'on offrît des sacrifices dans le Capitole et dans les autres temples (5). C'est ainsi que Rome assiégée vouloit recourir à ses anciens dieux. Approchant le temps de sa perte, on y établit pour empereur Attale, païen d'inclination, qui aussi faisoit espérer le rétablissement

(1) *Oros.* VII. 37. — (2) *An.* 406. — (3) *Oros. Ibid. Zoz.* V. — (4) *Zoz. Ibid.* — (5) *Zoz.* VIII. 6.

du

du paganisme (1). En effet, dans la propre année que Rome fut prise, le tyran créa consul un Tertullus, zélé idolâtre, qui commença sa magistrature, selon la coutume des Gentils, par les vains présages des oiseaux, et qui faisant valoir dans le sénat la qualité de pontife qu'il espéroit bientôt avoir, vouloit faire revivre avec elle toute la religion païenne (2). Ainsi l'idolâtrie étoit encore une fois devenue dans Rome la religion dominante, Dieu l'ayant ainsi permis, pour ne point laisser douteux le sujet de ses justes vengeances (3). Cette grande ville hâtoit son supplice; les propositions de paix qu'on faisoit à l'empereur furent inutiles; Rome fut prise par Alaric (4), et tout y fut désolé par le fer et par le feu.

Mais Dieu, qui avoit enlevé à Radagaise, prince païen, une ville destinée à sa vengeance, pour la livrer à un chrétien, dont la victoire ne pût pas être attribuée par les païens au culte des dieux, voulut encore faire voir d'une autre manière et avec beaucoup d'éclat, que le paganisme étoit le seul objet de sa colere : car il mit dans le cœur d'Alaric d'établir un asile assuré dans les Eglises, et principalement dans celle de saint Pierre (5). Plusieurs païens s'y réfugièrent avec les chrétiens, et visiblement ce qui resta de la ville fut dû au christianisme.

XV. Tous les chrétiens reconnoissent le doigt de Dieu dans cet événement.

Tous les chrétiens reconnurent le doigt de Dieu dans ce mémorable événement; et saint Augustin,

(1) *Soz.* IX. 9. — (2) *Salu. de Jud. lib.* 6. *Oros.* VII. 42. *Zoz.* VI. — (3) *Oros. ibid. Aug. serm. de excid. Urb. etc.* — (4) *An.* 410. — (5) *Oros. ibid.* 30. *Aug. de Civ. l.* I. 2. V. 23.

qui en fait souvent la réflexion, nous fait adorer en tremblant les moyens dont ce juste juge sait faire connoître aux hommes ses secrets desseins. Au reste, il arriva au vainqueur choisi de Dieu pour exécuter ses décrets, ce qui a coutume d'arriver à ceux dont la puissance divine se veut servir : c'est que Dieu leur fait sentir par un secret instinct qu'ils ne sont que les instrumens de sa justice. Ainsi Tite répondit à ceux qui lui vantoient ses victoires sur les Juifs, qu'il n'avoit fait que prêter la main à Dieu irrité contre ce peuple (1). Alaric eut un semblable sentiment; et un saint moine d'Italie le priant d'épargner une si grande ville : *Non*, dit-il, *cela ne se peut : je n'agis pas de moi-même : quelqu'un me pousse au-dedans, sans me donner de repos ni jour ni nuit; et il faut que Rome soit prise* (2). Elle le fut bientôt après. Alaric ne survécut guère, et il sembloit qu'il ne fut au monde que pour accomplir cet ouvrage.

XVI. Suite de la prise de Rome. Le paganisme entièrement ruiné avec l'empire romain.

Depuis ce temps, la majesté du nom romain fut anéantie : l'empire fut mis en pièce, et chaque peuple Barbare enleva quelque partie de son débris; Rome même, dont le nom seul imprimoit autrefois de la terreur, quand on la vit une fois vaincue, devint le jouet et la proie de tous les Barbares. Quarante-cinq ans après (3), le vandale Genséric la pilla encore. Odoacre, roi des Erules, s'en rendit le maître, comme de toute l'Italie (4), presque sans combat; et la gloire de l'em-

(1) *Philostrat. vit. Ap.* VI. — (2) *Soz.* IX. 6. — (3) *An.* 455. — (4) *An.* 476.

pire romain, s'il lui en restoit encore après cette perte, fut transportée à Constantinople. Rome, autrefois la maîtresse du monde, fut regardée avec l'Italie comme une province, et encore en quelque façon comme une province étrangère que l'empereur Anastase fut contraint d'abandonner à Théodoric, roi des Goths (1). Vingt ou trente ans on vit Rome comme balotée entre les Goths et les capitaines romains qui la prenoient tour à tour. Dieu ne cessa de poursuivre jusqu'à l'entière destruction les restes de l'idolâtrie dans cette ville. La vénération des dieux romains avoit laissé des impressions si profondes dans l'esprit du vulgaire ignorant, qu'on voit sous Justinien et sous les derniers rois goths qui régnèrent en Italie (2), de secrets adorateurs de Janus; et on crut encore trouver dans sa chapelle et dans ses portes d'airain, quoiqu'abandonnées depuis tant de siècles, une secrète vertu pour faire la guerre en les ouvrant (3). C'étoient les derniers efforts de l'idolâtrie qui tomboit tous les jours de plus en plus avec l'empire de Rome. Mais le grand coup fut frappé par Alaric : ni l'empire, ni l'idolâtrie n'en sont jamais relevés, et Dieu vouloit que l'un et l'autre pérît par un même coup.

C'est ce que célèbre saint Jean dans l'Apocalypse; c'est où il nous mène par une suite d'événemens qui durent plus de trois cents ans, et c'est par où se termine enfin ce qu'il y a de principal dans sa prédiction. C'est là aussi la grande

(1) *An.* 493. — (2) *An.* 538. — (3) *Procop. de bell. Goth. lib.* I.

victoire de l'Eglise. Mais avant que d'y arriver, il faudra voir tous les obstacles qu'elle a surmontés, toutes les séductions qu'elle a dissipées, et toutes les violences qu'elle a souffertes. Satan a été vaincu en toutes manières, et Rome qui le soutenoit est tombée. Pendant que les chrétiens gémissoient sous la tyrannie de cette ville superbe, Dieu les tenoit dans cette attente, et leur faisoit mépriser l'empire et la gloire des impies. Saint Jean leur montroit aussi celle des martyrs, joignant, selon la coutume des prophètes, les consolations avec les vengeances et les menaces, sous des figures si admirables, qu'on ne se lasse point d'en contempler la variété et la magnificence. Nous en entendrons les détails, en appliquant les paroles de la prophétie aux événemens qu'on vient de voir, et selon l'idée générale que j'en ai donnée.

CHAPITRE IV.

La porte du ciel ouverte : la séance du juge, et ses assesseurs : les quatre animaux : leur cantique : le cantique et les adorations des vieillards.

1. Après cela je regardai, et je vis une porte ouverte dans le ciel : et la première voix que j'avois ouïe, qui m'avoit parlé avec un son éclatant comme celui d'une trompette, me dit : Monte ici-haut, et je te montrerai les choses qui doivent arriver ci-après.

2. Je fus aussitôt ravi en esprit, et je vis un trône placé dans le ciel, et quelqu'un assis sur le trône.

3. Celui qui étoit assis paroissoit semblable à une pierre de jaspe et de sardoine : et il y avoit autour du trône un arc-en-ciel qui paroissoit semblable à une émeraude.

4. Autour du trône, il y avoit encore vingt-quatre trônes, et dans les trônes (1) vingt-quatre vieillards assis, revêtus d'habits blancs (2), avec des couronnes d'or sur leurs têtes.

5. Il sortoit du trône des éclairs, des tonnerres et des voix ; et il y avoit sept lampes brûlantes devant le trône, qui sont les sept esprits de Dieu.

6. Et devant le trône il y avoit une mer transparente comme le verre, et semblable à du cristal : et au milieu du trône, et autour du trône, il y avoit quatre animaux pleins d'yeux devant et derrière.

7. Le premier animal étoit semblable à un lion : le second à un veau ; le troisième avoit un visage comme celui d'un homme, et le quatrième étoit semblable à un aigle qui vole.

8. Les quatre animaux avoient (3) chacun six aîles ; et alentour et au-dedans ils étoient pleins d'yeux ; et ils ne cessoient de dire jour et nuit : Saint, Saint, Saint, le Seigneur Dieu tout-puissant, qui étoit, qui est, et qui doit venir.

9. Et lorsque ces animaux (4) donnoient gloire,

(1) Je vis vingt, *etc.* — (2) Et ils avoient, *etc.* — (3) .... Chacun jusqu'à six aîles à l'entour, et au dedans. — (4) Donneront.

honneur et (1) bénédiction à celui qui est assis sur le trône, qui vit dans les siècles des siècles,

10. Les vingt-quatre vieillards se (2) prosternoient devant celui qui est assis sur le trône, et ils (3) adoroient celui qui vit dans les siècles des siècles, et ils (4) jetoient leurs couronnes devant le trône, en disant :

11. Vous êtes digne, ô Seigneur notre Dieu, de recevoir gloire, honneur et puissance : parce que vous avez créé toutes choses (5), et que c'est par votre volonté qu'elles étoient, et qu'elles ont été créées.

EXPLICATION DU CHAPITRE IV.

La révélation des secrets de Dieu : l'éclat et la douceur de sa majesté sainte : l'union des saints de l'ancien et du nouveau Testament : les quatre Evangélistes et les Ecrivains sacrés.

1. *Et je vis une porte ouverte dans le ciel :* la porte ouverte dans le ciel signifie que les grands secrets de Dieu vont être révélés.

Et la première voix que j'avois ouïe : cette voix du Fils de l'homme qui m'avoit parlé avec un son éclatant comme celui d'une trompette, I, 10. Cette voix me dit, *Monte ici-haut ;* entre dans le secret de Dieu que je te vais découvrir, et je te montrerai les choses qui doivent arriver ci-après. Remarquez que c'est toujours Jésus-

(1) Action de grâces. — (2) Prosterneront. — (3) Adoreront. — (4) Jetteront. — (5) Et c'est par votre volonté qu'elles sont.

Christ qui explique tout au prophète : de sorte que c'est toujours la révélation et la prophétie de Jésus-Christ même, ainsi qu'il a été dit au commencement.

Qui doivent arriver ci-après : incontinent après cette prophétie, comme il a été souvent remarqué : car encore que saint Jean aille raconter une suite de choses qui nous mènera bien avant dans l'avenir, le commencement, comme on a vu, en étoit proche.

2. *Je vis un trône placé dans le ciel :* comme il s'agit de juger les Juifs et les Romains persécuteurs, on montre avant toutes choses à saint Jean le juge et ses assesseurs ; en un mot, toute la séance où la sentence se doit prononcer. Ainsi comme Daniel alloit expliquer le jugement prononcé contre Antiochus, la séance est d'abord représentée : *Je regardois jusqu'à ce que l'on plaçât les trônes : et l'Ancien des jours s'assit...* Et ensuite : *Les Juges prirent séance, et les livres furent ouverts.* Dan. VII. 9, 10.

3. *Celui qui étoit assis paroissoit semblable à une pierre de jaspe et de sardoine, et il y avoit un arc-en-ciel autour du trône...* Ainsi Moïse, Aaron et les anciens d'Israël, virent Dieu, *et sous ses pieds comme un ouvrage de saphir, et comme le ciel quand il est serein.* Exod. XXIV. 10, et dans Ezéchiel, I. 26, 28, le trône de Dieu ressemble à *un saphir, et il est environné de l'arc-en-ciel.* Dans toutes les douces couleurs de ces pierreries et de l'arc-en-ciel, on voit Dieu revêtu d'une ma-

jesté douce, et d'un éclat agréable aux yeux.

4. *Autour du trône.... vingt-quatre trônes, et dans les trônes vingt-quatre vieillards.* Voilà donc toute la séance : le juge assis au milieu, et autour, dans des siéges posés deçà et delà, en nombre égal, les vingt-quatre vieillards qui composent ce sacré sénat.

Vingt-quatre vieillards : c'est l'universalité des saints de l'ancien et du nouveau Testament, représentés par leurs chefs et leurs conducteurs. Ceux de l'ancien paroissent dans les douze patriarches, et ceux du nouveau dans les douze apôtres. Ils sont tous de même dignité et de même âge, parce que ce qui s'accomplit dans le nouveau Testament, est figuré et commencé dans l'ancien. Cette même universalité des saints est représentée ci-dessous *dans les douze portes de la cité sainte, où sont écrits les noms des douze tribus, et dans les douze fondemens de cette même cité où sont écrits les noms des douze apôtres.* Apoc. XXI. 12, 14. On doit ici regarder principalement dans les chefs de l'ancien et du nouveau peuple, les pasteurs et les docteurs ; et en un mot, on voit dans ces vingt-quatre vieillards, toute l'Eglise représentée dans ses conducteurs.

Pourquoi donner à Dieu des assesseurs ? C'est que Dieu associe ses saints à son ouvrage. *Apoc.* II. 26. Ainsi, *Daniel,* IV. 10. *Il a été résolu par la sentence de ceux qui veillent, et c'est le discours et la demande des saints.* Tout se fait avec les saints, et par la prière que Dieu lui-même leur

inspire. C'est ce qui paroîtra souvent dans l'Apocalypse.

5. *Il sortoit du trône des éclairs, des tonnerres et des voix.* Ce sont les marques de la majesté et de la justice de Dieu.

Sept lampes brûlantes devant le trône, qui sont les sept esprits de Dieu : les sept anges exécuteurs de ses décrets. *Apoc.* I. 4. VIII. 2.

6. *Et devant le trône il y avoit une mer transparente comme le verre, et semblable à du cristal.* La mer signifie ordinairement dans l'Ecriture l'agitation et le trouble : mais ici l'idée est changée, et adoucie par la transparence et par la ressemblance du cristal. Ainsi il semble que le Saint-Esprit veut signifier seulement que le trône de Dieu est inaccessible, comme un lieu séparé des autres par des eaux immenses.

Et au milieu du trône, et autour du trône.... quatre animaux. Le premier animal étoit devant le trône, et vis-à-vis du milieu, et les autres étoient placés alentour à égale distance. Par ces quatre animaux mystérieux, on peut entendre les quatre évangélistes ; et on trouvera au verset suivant la figure des quatre animaux, par où les Pères ont estimé que le commencement de leur évangile étoit désigné. Dans les quatre évangélistes, comme dans les principaux écrivains du nouveau Testament, sont compris tous les apôtres et les saints docteurs qui ont éclairé l'Eglise par leurs écrits.

Quatre animaux pleins d'yeux devant et der-

rière. Cela signifie leur pénétration. Ils racontent ce qui s'est passé, et sont pleins des prophéties de l'avenir.

7. *Le premier animal étoit semblable à un lion...* La même chose paroît dans *Ezéchiel*, I. 10, excepté que dans Ezéchiel, chacun des animaux a les quatre faces, et ici chaque animal n'en a qu'une. Les Pères ont cru que le commencement de chaque évangile étoit marqué par chaque animal; et cette tradition paroît dès le temps de saint Irénée (1). La figure humaine est attribuée au commencement de saint Matthieu, où la race de Jésus-Christ en tant qu'homme est exposée. Le commencement de saint Marc est approprié au lion, à cause de la voix qui se fait entendre dans le désert, *Marc*. I. 2. On a donné le veau au commencement de saint Luc, à cause du sacerdoce de saint Zacharie, par lequel cet évangéliste commence, et on a cru que le sacerdoce étoit désigné par la victime qu'il offroit. Pour saint Jean, il n'y a personne qui n'y reconnoisse la figure d'aigle, à cause que d'abord il porte son vol, et qu'il arrête ses yeux sur Jésus-Christ dans le sein de son père. On voit aussi dans les quatre animaux quatre principales qualités des saints : dans le lion, le courage et la force : dans le veau, qui porte le joug, la docilité et la patience; dans l'homme, la sagesse; et dans l'aigle, la sublimité des pensées et des désirs.

8. *Six ailes*. Comme les séraphins d'Isaïe, VI,

(1) *Iren*. III. *c*. XI. *n*. 8.

2. Car ceux d'Ezéchiel n'en ont que quatre, I, 6.

Alentour et au-dedans ils étoient pleins d'yeux. Dans le grec, *alentour* se rapporte aux ailes qui sont posées autour du corps, et c'est ainsi qu'ont lu André de Césarée, Primase, Bède et Tycon, *Hom.* III.

Et ils ne cessoient de dire jour et nuit, Saint, Saint, Saint... comme les séraphins d'Isaïe, VI. 3.

Qui étoit, et qui est.... Voyez *Apoc.* I. 4.

10. *Les vingt-quatre vieillards se prosternoient...* A la publication de l'évangile, où la sainteté de Dieu est déclarée, tous les saints adorent Dieu avec une humilité profonde.

Et ils jetoient leurs couronnes devant le trône. Ils reconnoissent que c'est Dieu qui leur a donné la victoire, et la gloire dont ils jouissent; et ils lui en rendent hommage.

11. *Elles étoient par votre volonté...* dans vos décrets éternels. Gr. *elles sont*, au lieu d'*elles étoient.* La leçon de la Vulgate est ancienne.

CHAPITRE V.

Le livre fermé de sept sceaux : l'Agneau devant le trône : lui seul peut ouvrir le livre : les louanges qui lui sont données par toutes les créatures.

1. Je vis ensuite dans la main droite de celui qui étoit assis sur le trône, un livre écrit dedans et dehors, scellé de sept sceaux.

2. Et je vis un ange fort, qui crioit à haute voix : Qui est digne d'ouvrir le livre, et d'en lever les sceaux ?

3. Et nul ne pouvoit, ni dans le ciel, ni sur la terre, ni sous la terre, ouvrir le livre ni le regarder.

4. Je fondois en larmes de ce que personne ne s'étoit trouvé digne d'ouvrir (1) le livre ni de le regarder.

5. Mais l'un des vieillards me dit : Ne pleure point; voici le lion de la tribu de Juda, le rejeton de David, qui a obtenu par sa victoire le pouvoir d'ouvrir le livre, et d'en lever les sept sceaux.

6. Je regardai : et je vis au milieu du trône et des quatre animaux, et au milieu des vieillards, un Agneau debout comme égorgé, ayant sept cornes et sept yeux, qui sont les sept esprits de Dieu envoyés par toute la terre.

7. Il vint, et il prit le livre de la main droite de celui qui étoit assis sur le trône.

8. (2) Et l'ayant ouvert, les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent devant l'Agneau, ayant chacun des harpes et des coupes d'or pleines de parfums, qui sont les prières des saints.

9. Ils (3) chantoient un cantique nouveau, en disant : Vous êtes digne, Seigneur, de prendre le livre, et d'en lever les sceaux : parce que vous

(1) Ni de lire. — (2) Et l'ayant pris, les quatre, etc. — (3) Chantent (Seigneur) n'est pas dans le grec.

avez été mis à mort, et que vous nous avez rachetés pour Dieu par votre sang, de toute tribu, de toute langue, de tout peuple, et de toute nation.

10. Et vous nous avez fait rois et sacrificateurs à notre Dieu; et nous régnerons sur la terre.

11. Je regardai encore, et j'entendis autour du trône, et des animaux, et des vieillards, la voix de plusieurs anges, dont le nombre alloit jusqu'à (1) des milliers de milliers :

12. Qui disoient à haute voix : L'Agneau qui a été égorgé, est digne de recevoir la vertu (2), la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction.

13. Et j'entendis toutes les créatures qui sont dans le ciel, sur la terre, sous la terre, et celles qui sont dans la mer, et tout ce qui y est : (3) je les entendis toutes qui disoient : Bénédiction, honneur et gloire, et puissance soient à celui qui est assis sur le trône, et à l'Agneau, dans les siècles des siècles.

14. Et les quatre animaux disoient, Amen. Et les vingt-quatre vieillards (4) se prosternèrent sur le visage, et adorèrent celui qui vit dans les siècles des siècles.

(1) Des millions de millions, et des milliers de milliers. — (2) Les richesses. — (3) *In eo*, dans notre Vulgate; *in eis*, en eux, dans le grec. — (4) Se prosternèrent (sans ajouter sur leur visage).

EXPLICATION DU CHAPITRE V.

Le livre scellé, ce que c'est : le mystère du nombre de sept dans l'Apocalypse.

1. *Je vis ensuite.... un livre écrit dedans et dehors, scellé de sept sceaux.* C'étoit un rouleau à la manière des anciens. *Scellé de sept sceaux ;* ce sont les secrets jugemens de Dieu. S. Ambroise appelle ce livre, *le livre prophétique* (1) : *le livre* où étoient comprises les destinées des hommes que Jésus-Christ va révéler à S. Jean. Le livre est scellé, quand les jugemens ne sont pas encore déclarés. *La vision vous sera comme les paroles d'un livre scellé, où personne ne peut lire.* Is. XXX. 11. *Ecrit dedans et dehors :* on n'écrivoit ordinairement que d'un côté, si ce n'est quand il y avoit beaucoup de choses à écrire. Ainsi, dans Ezéchiel, II. 9, le livre présenté au prophète *est écrit dedans et dehors, et contient les malédictions et les malheurs.*

Sept sceaux. Les saints docteurs ont remarqué que le nombre de sept étoit consacré dans ce livre, pour signifier une certaine universalité et perfection. C'est pourquoi on a vu d'abord les sept esprits qui sont devant le trône, I. 4, sept chandeliers, sept étoiles, sept églises, pour désigner toute l'unité catholique, comme il a été remarqué. Là même, 4, 12, 16, 20, etc. On a vu ensuite les sept lampes brûlantes, qui

(1) *Amb. lib.* III. *de fid.* 7.

sont encore les sept esprits, IV. 5. Dans le chapitre que nous expliquons, on signifie ces mêmes sept esprits par les *sept cornes et les sept yeux de l'Agneau*, v. 6. C'est que dans le nombre de sept on entend une certaine perfection, soit à cause des sept jours de la semaine, marqués dès la création, où la perfection est dans le septième, soit pour quelqu'autre raison. Ici il y a sept sceaux. On entendra dans la suite sept anges avec leurs trompettes, et sept tonnerres. Sept anges porteront les fioles, ou les coupes pleines de la colère de Dieu. Le dragon et la bête qu'il animera, auront sept têtes. Enfin, tout ira par sept dans ce divin livre, jusqu'à donner à l'Agneau, en le bénissant, sept glorifications, *ch.* v. 12, et autant à Dieu, VII. 12; ce qu'il faut observer d'abord, de peur qu'on ne croie que ce soit partout un nombre préfix; mais qu'on remarque au contraire que c'est un nombre mystérieux, pour signifier la perfection. On sait aussi que c'est une façon de parler de la langue sainte, de signifier un grand nombre et indéfini par le nombre défini de sept.

4. *Je fondois en larmes*...... Il voit qu'on lui veut ouvrir le livre, mais que personne *n'est digne de l'ouvrir*, 2, 3; et il déplore tout ensemble la perte qu'il fait, et l'indigne disposition du genre humain.

5. *Le lion de la tribu de Juda, le rejeton de David*..... Selon ce qui est écrit dans la prophétie de Jacob : Juda est un jeune lion, etc. *Gen.*

XLIX. 9. On entend bien que c'est Jésus-Christ, fils de David, que S. Jean appelle un lion à cause de sa force invincible, et qui va paroître comme un agneau, à cause qu'il a été immolé. C'est ainsi que le Saint-Esprit relève les idées de la foiblesse volontaire de Jésus-Christ par celle de sa puissance.

Qui a obtenu par sa victoire le pouvoir d'ouvrir le livre. Jésus-Christ, vainqueur du démon et de la mort, a mérité par cette victoire d'entrer dans tous les secrets de Dieu.

6. *Et je vis un agneau debout comme égorgé :* ἑστηκός. Il est debout et vivant ; mais il paroît comme mort et comme immolé, à cause de ses plaies qu'il a portées dans le ciel. *Au milieu du trône* : cela marque la médiation de Jésus-Christ, qui empêche les éclairs et les tonnerres qui sortent du trône (*Apoc.* IV. 5.), de venir jusqu'à nous.

Qui sont les sept esprits. Voyez *Apoc.* I. 4.

8. *Et l'ayant ouvert.* Le Grec, *l'ayant pris :* ainsi ont lu André de Césarée, Ticonius, *Hom.* IV. Primase l'interprète sous le nom de S. Ambroise et Bède. Il semble naturel qu'on prenne le livre avant que de l'ouvrir ; et l'ouverture qui se fait des sceaux l'un après l'autre, est marquée au *chap.* VI. Mais il se peut faire aussi que l'Ecriture propose d'abord en gros, ce qui s'explique après dans le détail. On voit ici que c'est Jésus-Christ qui est le dépositaire et l'interprète des desseins de Dieu.

Les quatre animaux et les vingt-quatre vieil-

lards

lards se prosternèrent.... Ils adorent l'Agneau de la même sorte qu'ils avoient adoré Dieu, et en sa présence : marque de sa divinité.

Des harpes et des coupes d'or.... Les vieillards paroissent ici avec des instrumens de musique, dont on n'avoit point parlé au *chap.* IV. Les harpes signifient la joie céleste, et le parfait accord des passions avec la raison dans les saints. Les coupes d'or pleines de parfums, qui sont les prières des saints, entre les mains des vieillards, signifient qu'ils sont chargés de les présenter à Dieu.

11. 12. *J'entendis la voix de plusieurs anges.... qui disoient.... L'Agneau.... est digne de recevoir la vertu, la divinité....* Gr. comme aussi Primase et les autres anciens, πλοῦτον, *divitias :* d'où il se peut qu'on ait fait, *divinitas*, et puis *divinitatem ;* quoiqu'on peut dire dans un très-bon sens que le Fils reçoit la divinité, quand la gloire en est manifestée en sa personne. Il faut ici observer que les saints disent que l'Agneau les a rachetés, et qu'ils lui doivent ce qu'ils sont, *Apoc.* v. 9, 10; ce que les anges ne disent pas.

13. 14. *Et j'entendis toutes les créatures....* Toutes les créatures joignent leurs voix à celles des vieillards et des anges, et les quatre animaux chantent *amen ;* il se fait un concert de tous les esprits pour louer Dieu. Il faut aussi remarquer qu'après avoir loué Dieu le créateur, *Apoc.* IV. 10, 11, et Jésus-Christ, v. 9, 11, tout le chœur loue ensemble le Père et le Fils.

CHAPITRE VI.

Les six premiers sceaux ouverts : le juge avec ses trois fléaux, la guerre, la famine et la peste : le cri des martyrs : le délai : la vengeance enfin venue, et représentée en général.

1. Et je vis que l'Agneau avoit ouvert l'un des sept sceaux, et j'entendis l'un des quatre animaux qui dit avec une voix comme d'un tonnerre : Viens et vois.

2. Je regardai, et je vis un cheval blanc. Celui qui étoit monté dessus avoit un arc; et on lui donna une couronne; et il partit en vainqueur qui va remporter victoire sur victoire.

3. A l'ouverture du second sceau, j'entendis le second animal qui dit : Viens et vois.

4. Il partit aussitôt un autre cheval qui étoit roux; et il fut donné à celui qui étoit monté dessus, d'ôter la paix de dessus la terre, et de faire que les hommes s'entretuassent; et on lui donna une grande épée.

5. Quand il eut levé le troisième sceau, j'entendis le troisième animal qui dit : Viens et vois. (1) Et je vis un cheval noir, et celui qui le montoit avoit en sa main une balance.

6. Et j'entendis une voix comme (2) du milieu des quatre animaux, qui dit : Le litron de blé se

(1) Je regardai, et je vis un. — (2) *Comme* n'y est pas.

vend un denier, et les trois litrons d'orge un denier. Ne gâtez point le vin et l'huile.

7. Lorsqu'il eut levé le quatrième sceau, j'entendis la voix du quatrième animal qui dit : Viens et vois.

8. (1) Et je vis un cheval pâle, et celui qui étoit monté dessus, s'appeloit la Mort, et l'enfer le suivoit : et (2) on lui donna puissance (3) sur les quatre parties de la terre, pour faire mourir les hommes par l'épée, par la famine, par la mortalité, et par les bêtes sauvages.

9. A l'ouverture du cinquième sceau, je vis sous l'autel les ames de ceux qui ont donné leur vie pour la parole de Dieu, et pour lui rendre témoignage.

10. Et ils jetoient un grand cri, en disant : Seigneur, qui êtes saint et véritable, jusqu'à quand différez-vous à faire justice, et à venger notre sang de ceux qui habitent sur la terre ?

11. Et on leur donna à chacun une robe blanche. Il leur fut dit qu'ils attendissent en repos encore un peu de temps, jusqu'à ce que le nombre de ceux qui servoient Dieu comme eux, fût accompli, et celui de leurs frères qui devoient souffrir la mort aussi bien qu'eux.

12. A l'ouverture du sixième sceau, je vis qu'il se fit un grand tremblement de terre ; le soleil devint noir comme un sac de poil, la terre devint comme du sang.

(1) Et je regardai, etc. — (2) On leur donna. — (3) Sur la quatrième partie.

13. Et les étoiles tombèrent du ciel en terre, comme lorsque le figuier agité par un grand vent, laisse tomber ses figues vertes.

14. Le ciel disparut comme un livre roulé, et toutes les montagnes et les îles furent ébranlées de leurs places.

15. Les rois de la terre, les princes, les officiers de guerre, les riches, les puissans, et tout homme esclave ou libre, se cachèrent dans les cavernes et dans les rochers des montagnes.

16. Et ils dirent aux montagnes et aux rochers: Tombez sur nous, et cachez-nous de devant la face de celui qui est assis sur le trône, et de la colère de l'Agneau :

17. Parce que le grand jour de leur colère est arrivé : et qui pourra subsister ?

EXPLICATION DU CHAPITRE VI.

Le cri des saints dans le ciel, ce que c'est : la volonté de Dieu leur est révélée.

1. *Et je vis que l'Agneau avoit ouvert..... et j'entendis l'un des quatre animaux...* Remarquez que ce sont les auteurs sacrés, et surtout les évangélistes, qui nous font ouvrir les yeux aux objets qui se présentent, et nous y rendent attentifs : c'est-à-dire, qu'il faut entendre toute l'exécution des secrets conseils de Dieu, selon les règles qui sont proposées par Jésus-Christ dans l'évangile.

2. *Et je vis un cheval blanc,* tel qu'en avoient les vainqueurs aux jours de leur entrée et de leur triomphe.

Et celui qui étoit monté dessus. C'est Jésus-Christ victorieux, *voyez Apoc.* XIX. 11, 13, où celui qui est sur le cheval blanc, s'appelle le Verbe de Dieu. Ici on lui donne un arc, pour marquer qu'il atteint de loin. Les prophéties l'arment tout ensemble et de l'épée pour frapper de près, et de flèches pour atteindre de loin. *Ps.* XLIV. 4, 6. Voilà donc ce qui paroît d'abord et à l'ouverture du premier sceau : Jésus-Christ vainqueur. On va faire marcher à sa suite les trois fléaux de la colère de Dieu, comme ils furent présentés à David, *II. Reg.* XXIV. 13, la guerre, la famine et la peste.

4. *Il partit aussitôt un autre cheval qui étoit roux.* D'une couleur approchante du sang, c'est manifestement la guerre, comme les caractères qu'on lui donne le font assez voir.

5. *Et je vis un cheval noir....* C'est la famine marquée par la couleur noire : *tous les visages seront noirs comme des chaudrons noircis au feu : Joël,* dans la description d'une famine. II. 6.

6. *Le litron de blé :* petite mesure. On donne le pain à la mesure : la mesure est petite : et on l'achète bien cher. *Ne gâtez point le vin et l'huile :* Conservez-les avec soin, car on en aura besoin. On ne pouvoit pas peindre la famine avec de plus vives couleurs, ni la rendre plus sensible. Mais voici la mortalité et la peste aussi bien dépeintes à l'ouverture du quatrième sceau.

8. *Et je vis un cheval pâle....* C'est la peste et la mortalité. *Et l'enfer le suivoit :* c'est en géné-

ral le lieu des morts. *Et on lui donna puissance :* ainsi lisent les anciens. Le grec est plus clair : *Et on leur donna puissance,* c'est-à-dire, à ces trois cavaliers, de frapper les hommes par ces trois fléaux. On peut entendre aussi, *on lui a donné,* en le rapportant au vainqueur dont il est parlé, ℣. 2, et que les trois fléaux de Dieu, la guerre, la famine et la peste suivent pour partir à son ordre. *Sur les quatre parties de la terre.* Le grec dit *sur la quatrième partie.*

9. *A l'ouverture du cinquième sceau.* Après que le juge a paru avec ses trois fléaux, il restoit à voir qui il frapperoit. Les ames des martyrs semblent le déterminer à venger leur mort sur leurs persécuteurs : mais on leur ordonne d'attendre, comme on va voir.

Je vis sous l'autel les ames de ceux.... L'autel représente Jésus-Christ (1), *où notre vie est cachée jusqu'à ce qu'il apparoisse,* Coloss. III. 3, 4. Et c'est ainsi que l'entend l'Eglise aussi bien que tous les anciens.

10. *Jusqu'à quand différez-vous....* Remarquez que les ames saintes savoient bien que Dieu n'avoit pas encore vengé leur sang, contre ceux qui les veulent comprendre dans la loi générale des morts, dont il est écrit qu'ils ne savent pas ce qui se passe sur la terre.

A venger notre sang. Les saints désirent la manifestation de la justice de Dieu, afin qu'on le craigne, et qu'on se convertisse. *C'est là,* dit

(1) *Pontif. in admonit. ad Subd.*

saint Augustin, *la juste* et *miséricordieuse vengeance des martyrs, que le règne du péché qui leur a été si rigoureux, soit détruit.*

11. *Une robe blanche :* c'est la gloire des saintes ames, en attendant la résurrection. Par le blanc est représentée la gloire de Jésus-Christ; et il dit lui-même des bienheureux, *qu'ils marcheront avec lui revêtus de blanc, parce qu'ils en sont dignes.* Apoc. III. 4.

Qu'ils attendissent en repos encore un peu de temps. Dieu fait connoître trois choses à ses saints : le délai de la vengeance, la brièveté de ce délai, et les raisons de son conseil éternel.

Jusqu'à ce que le nombre... fût accompli... Les peuples persécuteurs étoient nécessaires pour accomplir le nombre prédestiné des martyrs : c'est pourquoi Dieu les épargne en attendant que ce nombre soit parfait; joint qu'en détruisant les infidèles, avant qu'on en eût tiré tous les saints qui étoient encore renfermés parmi eux, on auroit empêché l'œuvre de Dieu.

12. *A l'ouverture du sixième sceau, je vis....* Ce qui suit c'est la vengeance divine, dernière et irrévocable; premièrement, sur les Juifs, et ensuite sur l'empire persécuteur : mais c'est la vengeance encore représentée en confusion et en général. Les grandes calamités publiques sont décrites dans les prophètes, comme si c'étoit un renversement de toute la nature; la terre tremble, le soleil s'obscurcit, la lune paroît toute sanglante, les étoiles tombent du ciel : c'est qu'il

semble que tout périt pour ceux qui périssent. Les images dont se sert ici notre apôtre, sont tirées de divers endroits des prophètes, et surtout d'Isaïe, XXXIV. 4.

13. *Les étoiles tombèrent du ciel en terre comme lorsque le figuier....* avec la même abondance, avec la même facilité. Dieu secoue toute la nature aussi aisément qu'un grand vent secoue un arbre.

14. *Et toutes les montagnes et les îles....* ce qui étoit de plus ferme sur la terre, et tout ensemble ce qui en étoit le plus séparé par les eaux, tout fut ébranlé.

15. *Les rois de la terre, les princes, les officiers de guerre....* C'est ce qu'il avoit figuré auparavant par les étoiles qui tomboient, ℣. 13. Tout l'univers fut effrayé d'une si grande vengeance que Dieu tiroit de ses ennemis, et du renversement d'un si grand empire.

16. *Aux montagnes et aux rochers, tombez sur nous.* Ces paroles sont prises d'Osée, X. 8 : et notre Seigneur les applique à la désolation envoyée aux Juifs en vengeance de sa passion. *Luc.* XXIII, 30. On en peut faire encore l'application à la chute de l'empire romain. Mais, et ces paroles, et tout le reste qu'on vient de voir, regardent aussi le dernier jugement que le Saint-Esprit joint souvent aux grandes calamités qui en sont l'image, comme a fait notre Seigneur, lorsqu'il mêle ce dernier et terrible jugement avec la ruine de Jérusalem, qui en étoit la figure. *Matth.* XXIV, *etc.*

CHAPITRE VII.

La vengeance suspendue : les élus marqués avant qu'elle arrive, et tirés de douze tribus d'Israël : la troupe innombrable des autres martyrs tirés de la gentilité : la félicité et la gloire des saints.

1. Après cela je vis quatre anges qui étoient aux quatre coins de la terre, et en retenoient les quatre vents, pour les empêcher de souffler sur la terre, ni sur la mer, ni sur aucun arbre.

2. Je vis encore un autre ange qui montoit du côté de l'Orient, et portoit le signe du Dieu vivant; et il cria à haute voix aux quatre anges qui avoient le pouvoir de nuire à la terre et à la mer.

3. En disant : Ne nuisez point à la terre, ni à la mer, ni aux arbres, jusqu'à ce que nous ayons marqué au front les serviteurs de notre Dieu.

4. Et j'entendis que le nombre de ceux qui avoient été marqués, étoit de cent quarante-quatre mille de toutes les tribus des enfans d'Israël.

5. Il y en avoit douze mille de marqués de la tribu de Juda; douze mille de la tribu de Ruben; douze mille de la tribu de Gad.

6. Douze mille de la tribu d'Aser; douze mille de la tribu de Nephtali; douze mille de la tribu de Manassé.

7. Douze mille de la tribu de Siméon; douze mille de la tribu de Lévi; douze mille de la tribu d'Issachar.

8. Douze mille de la tribu de Zabulon; douze mille de la tribu de Joseph; douze mille de la tribu de Benjamin.

9. Après cela (1), je vis une grande troupe que personne ne pouvoit compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue, qui étoient debout devant le trône, et devant l'Agneau, revêtus de robes blanches, avec des palmes en leurs mains.

10. Ils jetoient un grand cri, en disant : La gloire de nous avoir sauvés soit rendue à notre Dieu, qui est assis sur le trône, et à l'Agneau.

11. Et tous les anges étoient debout autour du trône, et des vieillards, et des quatre animaux : et ils se prosternèrent sur le visage devant le trône, et ils adorèrent Dieu.

12. En disant, Amen : bénédiction, gloire, sagesse, action de grâces, honneur, puissance et force soient à notre Dieu, dans les siècles des siècles, Amen.

13. Alors un des vieillards prenant la parole, me dit : Qui sont ceux-ci qui paroissent revêtus de robes blanches, et d'où viennent-ils?

14. Je lui répondis : Seigneur, vous le savez. Et il me dit : Ce sont ceux qui viennent de souffrir de grandes afflictions, et qui ont (2) lavé et

(1) Je regardai, et je vis une. — (2) Lavé leurs robes, et qui ont blanchi leurs robes.

blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau.

15. C'est pourquoi, ils sont devant le trône de Dieu, et ils le servent jour et nuit dans son temple ; et celui qui est assis sur le trône, demeurera sur eux (1).

16. Ils n'auront plus ni faim, ni soif; et le soleil, ni aucune autre chaleur ne les incommodera plus.

17. Parce que l'Agneau, qui est au milieu du trône, sera leur pasteur; et il les conduira aux fontaines des eaux vivantes; et Dieu essuyera de leurs yeux toutes les larmes.

EXPLICATION DU CHAPITRE VII.

Que la dernière désolation qui devoit tomber sur les Juifs est différée, jusqu'à ce que le nombre des élus qui en devoient être tirés, fût accompli : le nombre des autres martyrs innombrable et infini : mystère du nombre de douze.

1. *Après cela.....* C'est une chose ordinaire dans l'Apocalypse, comme dans les autres prophéties, de montrer premièrement les choses en général et plus confusément comme de loin, pour ensuite les déclarer par ordre et dans un plus grand détail, comme si on les avoit sous les yeux. C'est pour cela que saint Jean, après nous avoir fait voir la vengeance divine en confusion à la fin du chapitre précédent, va commencer à

(1) Σκηνώσει ἐπ' ἀυτῶς, habitera sur eux ; ou les couvrira comme un pavillon, comme une tente.

entrer dans le détail. La première chose qu'il explique, c'est la raison du délai dont il est parlé au chapitre VI. ℣. 11. On avoit répondu aux ames qui demandoient la vengeance de leur sang, qu'elles attendissent que le nombre des élus fût accompli. Dieu maintenant va faire connoître qu'une grande partie de ses élus, dont le nombre devoit être accompli, étoient parmi les Juifs, et en devoient être tirés.

Je vis quatre anges... qui retenoient les quatre vents... Les vents lâchés signifient l'agitation des choses humaines. *J'ai vu quatre vents qui combattoient sur une grande mer.* Dan. VIII. 2. C'étoit à dire, j'ai vu une grande agitation. Par une raison contraire, Dieu retient les vents, quand il tient les choses en état. *Pour les empêcher de souffler.* Les anges qui avoient le pouvoir de retenir les vents, avoient aussi le pouvoir de les lâcher, comme il paroît par la suite.

Pour les empêcher de souffler sur la terre, ni sur la mer, ni sur aucun arbre. Ces paroles sont très-remarquables pour entendre le chapitre suivant, avec lequel elles ont un rapport manifeste, comme on va voir.

2. *Je vis encore un autre ange... qui portoit le signe du Dieu vivant :* pour l'appliquer à ses élus comme la suite l'explique.

Et il cria aux anges... Ce cri des anges les uns aux autres, lorsqu'ils portent les ordres de Dieu, montre l'ardeur qu'ils ont à les faire entendre, comme un messager envoyé en diligence,

déclare ses ordres dès qu'il peut faire entendre sa voix en criant.

Aux anges qui avoient le pouvoir de nuire à la terre et à la mer. Voilà encore ici la terre et la mer; et ce n'est pas en vain que je le remarque.

3. *Ne nuisez point à la terre, ni à la mer, ni aux arbres :* car l'heure de lâcher les vents pour les affliger, n'est pas encore venue, ainsi qu'on vient de le voir, ℣. 1. Le Saint-Esprit marque ici manifestement le rapport de ce chapitre avec le suivant, où l'on verra ℣. 7, au son de la première trompette, *une grêle de feu tombée sur la terre, qui en brûle les arbres;* et au ℣. 8, *Une montagne brûlante tombée sur la mer.* Ce sera donc à ce coup la terre avec les arbres, et la mer frappée. Mais ici l'ange l'empêche, et les deux malheurs qui devoient venir, sont arrêtés pour un temps.

Jusqu'à ce que nous ayons marqué au front les serviteurs de notre Dieu : c'est la cause du délai expliquée. Marquer les serviteurs de Dieu sur le front, c'est les séparer d'avec les réprouvés par la profession de l'évangile, confirmée jusqu'à la fin par les bonnes œuvres, conformément à cette parole de saint Paul : *Le fondement que Dieu pose est ferme, ayant pour sceau cette parole : Le Seigneur connoît ceux qui sont à lui; et que celui qui invoque le nom du Seigneur se retire de l'iniquité.* II. Tim. II. 19.

Sur le front. Ainsi dans *Ezéch.* IX. 4, après l'ordre donné pour exterminer ceux qui étoient

destinés à la vengeance, il est ordonné de marquer sur le front à la marque Tau, ceux qui devoient être épargnés.

La marque Tau, qui étoit un T, figuroit la croix de Jésus-Christ : mais la marque de ce chapitre de l'Apocalypse est plus clairement expliquée au chapitre XIV. 1, où il est dit, *que les cent quarante-quatre mille*, c'est-à-dire, ceux qui sont marqués, *au* ℣. 4. *du chapitre* VII, que nous expliquons, *avoient le nom de l'Agneau et celui de son Père écrit sur le front*; c'est-à-dire, qu'ils avoient fait une haute et persévérante profession de l'évangile. C'est la même chose que nous avons ouïe de la bouche de Jésus-Christ, *Apoc.* III. 12. *J'écrirai sur lui le nom de mon Dieu.... et mon nouveau nom.*

On voit maintenant le dessein de l'ange qui empêche les quatre anges exterminateurs de ruiner quelque peuple ou quelque contrée. C'est qu'il y avoit des élus à en tirer avant sa ruine, et l'ange veut qu'on attende qu'ils se soient rangés dans l'Eglise avec leurs autres frères, et que comme eux ils soient marqués à la bonne marque du troupeau élu. On n'aura pas de peine à entendre pourquoi cette marque est représentée comme imprimée par un ange, si l'on se souvient que les anges *sont esprits administrateurs envoyés pour le salut des enfans de Dieu.* Hebr. I. 14.

4. *Et j'entendis que le nombre de ceux qui avoient été marqués, étoit de cent quarante-quatre mille de toutes les tribus des enfans d'Israël.* Après

ce qui nous avoit été expliqué, il ne restoit plus qu'à nous dire de quel peuple devoient être tirés ceux en faveur desquels la vengeance de Dieu étoit suspendue; et saint Jean nous apprend ici que ce sont ceux qui furent marqués, c'est-à-dire, constamment les Juifs.

C'est qu'il y avoit dans Jérusalem une Eglise sainte de cette nation, qui y avoit subsisté même depuis la ruine du temple, et qui y fut conservée jusqu'au temps d'Adrien, sous quinze évêques tirés des Juifs convertis, comme on a vu dans l'*Histoire abrégée, n.* 1. Il y venoit beaucoup de Juifs; et lorsque tous ceux que Dieu avoit élus pour y entrer, furent venus, les Juifs alors furent dispersés et exterminés de la Judée. On voit donc les sceaux levés, et le livre ouvert, c'est-à-dire, les conseils de Dieu révélés. On voit sur qui doit tomber d'abord la colère du juste Juge, et ce sont les Juifs. On voit pourquoi on differe de venger le sang des martyrs, et d'où se devoit tirer un si grand nombre de leurs frères qu'il falloit remplir auparavant. *Apoc.* VI. 9, etc.

Cent quarante-quatre mille. On doit voir avec beaucoup de consolation ce grand nombre de saints qui devoient sortir des Juifs; et cela s'accorde très-bien avec ce que saint Jacques disoit à saint Paul : *Vous voyez, mon frère, combien de milliers de Juifs ont cru,* Act. XXI. 20. Ce qui fut continué dans la suite, et tant que Dieu conserva dans Jérusalem une Eglise formée de Juifs convertis. Ainsi, comme dit saint Paul, la nation

n'étoit pas tellement réprouvée, qu'elle ne dût recevoir dans un très-grand nombre d'élus, l'effet des promesses faites à ses pères, *Rom.* XI.

Cent quarante-quatre mille. Ce seul endroit devroit faire voir combien se tromperoient ceux qui voudroient toujours s'imaginer un nombre exact et précis dans les nombres de l'Apocalypse. Car faudra-t-il croire qu'il y ait précisément dans chaque tribu douze mille élus, ni plus, ni moins, pour composer ce nombre total de cent quarante-quatre mille ? Ce n'est pas par de telles minuties, ni avec cette scrupuleuse petitesse d'esprit, que les oracles divins doivent être expliqués. Il faut entendre dans les nombres de l'Apocalypse une certaine raison mystique, à laquelle le Saint-Esprit nous veut rendre attentifs. Le mystère qu'il veut ici nous faire entendre, c'est que le nombre de douze, sacré dans la synagogue et dans l'Eglise, à cause des douze patriarches et des douze apôtres, se multiplie par lui-même, jusqu'à faire douze mille dans chaque tribu, et douze fois douze mille dans toutes les tribus ensemble, afin que nous voyions la foi des patriarches et des apôtres multipliée dans leurs successeurs; et dans la solidité d'un nombre si parfaitement quarré, l'éternelle immutabilité de la vérité de Dieu et de ses promesses. C'est pourquoi nous verrons ensuite, *Apoc.* XIV. 1. 3, ce même nombre de cent quarante-quatre mille, comme un nombre consacré à représenter l'universalité des saints, dont aussi les Juifs *sont la*

tige,

tige, et le tronc béni, sur lequel les autres sont entés. Rom. XI. 16.

5. *Il y en avoit douze mille de marqués de la tribu de Juda.* Il commence par la tribu de Juda, comme par celle qui, selon les conseils de Dieu, avoit donné son nom à toutes les autres, et les avoit recueillies comme dans son sein; celle qui avoit reçu des promesses spéciales touchant le Messie, et de la bouche de Jacob en la personne de Juda même, *Gen.* XLIX. 10, et de la bouche du prophète Nathan, en la personne de David, II. *Reg.* VII; celle enfin d'où le Sauveur venoit de sortir : c'est pourquoi on l'a nommé *le Lion de la tribu de Juda*, v. 5.

Il n'y a plus rien à remarquer dans tout le reste du dénombrement, sinon que Dan y est omis, et que Joseph y paroît deux fois pour accomplir le nombre des douze tribus; une fois en sa personne, ℣. 8, et une autre fois en celle de Manassès son fils, ℣. 6. Quelques Pères ont cru que Dan étoit omis exprès, parce que l'Antechrist devoit naître de sa race. Peut-être ne faut-il entendre ici autre chose, si ce n'est que saint Jean voulant remarquer la bénédiction de Joseph, dont les deux enfans, Ephraïm et Manassès, ont été considérés dans le partage de la terre promise, comme faisant chacun une tribu, il a fallu omettre Dan pour conserver le mystère du nombre de douze.

9. *Après cela, je vis une grande troupe que personne ne pouvoit compter :* cette troupe in-

nombrable paroît être la troupe des saints martyrs, à cause des palmes qu'ils portent dans leurs mains, comme des combattans qui ont remporté la victoire; et à cause aussi qu'il est dit qu'ils viennent d'éprouver une grande affliction, ℣. 14. Plusieurs raisons nous persuadent que saint Jean veut ici parler principalement des martyrs, qui devoient souffrir dans l'empire Romain, et durant les persécutions qu'il décrira dans ce livre : c'est ce qu'on verra, *Apoc.* xx. 4. Il ne faut pas hésiter à dire avec les saints Pères, que le nombre de ces martyrs fut immense, surtout dans la dernière persécution, qui fut celle de Dioclétien; et c'est un soin superflu de se tourmenter avec quelques-uns à diminuer le nombre des martyrs et les trophées de l'Eglise, ou plutôt ceux de Jésus-Christ même.

De toute nation, de toute tribu. Ce n'étoit pas seulement des douze tribus d'Israël, comme ceux qu'on avoit comptés auparavant. Saint Jean, après avoir vu les saints tirés des Juifs, voit ensuite ceux qui viendront des Gentils : ce qui confirme que c'est à la lettre qu'il a pris les Juifs dans le dénombrement précédent. Savoir si les élus tirés des Gentils sont aussi du nombre de ceux pour qui Dieu suspend sa vengeance, au chap. VI. ℣. 11, je n'ai pas besoin de l'examiner. Il me suffit que les élus tirés des Juifs, soient ceux que saint Jean nous montre d'abord, ou plutôt les seuls qu'il nous montre dans ce chapitre comme expressément marqués; ce qui suffit

pour nous faire voir que ce chapitre et le suivant qui y est lié, regardent les Juifs; c'est aussi pour cette raison qu'il n'y est parlé ni d'idoles, ni d'idolâtrie; ce qu'on ne manque pas de faire aussitôt qu'il s'agit des Gentils, comme la suite de la prophétie le fera paroître, à commencer par le ℣. 20 du chapitre IX.

Au reste, il est bien certain que le plus grand nombre des martyrs devoit dans la suite venir des Gentils. C'est aussi une des raisons pourquoi saint Jean ne les réduit pas à un nombre certain et précis, comme il avoit fait les Juifs; mais au contraire, qu'il dit qu'on ne le pouvoit compter: ce qui toutefois n'empêche pas qu'en cet endroit il n'ait principalement les Juifs en vue, comme il nous l'a fait assez connoître.

12. *En disant, Amen* : comme avoient fait les quatre animaux, v. 14. Cet *Amen* répété deux fois par le chœur des anges, marque une éternelle complaisance de tous les esprits célestes dans l'accomplissement des œuvres de Dieu. Plus le reste du chapitre est intelligible, plus il mérite d'être médité, pour se laisser pénétrer le cœur des bontés de Dieu et de la félicité de ses saints.

CHAPITRE VIII.

L'ouverture du septième sceau : les quatre premières trompettes.

1. A l'ouverture du septième sceau, il y eut dans le ciel un silence d'environ une demi-heure.

2. Je vis les sept anges qui assistent devant la face de Dieu; et on leur donna sept trompettes.

3. Alors il vint un autre ange qui se tint debout devant l'autel, portant un encensoir d'or; et on lui donna une grande quantité de parfums, afin qu'il présentât les prières de tous les saints sur l'autel d'or, qui est devant le trône;

4. Et la fumée des parfums composés des prières des saints, s'éleva devant Dieu.

5. Et l'ange prit l'encensoir, il le remplit du feu de l'autel, et il le jeta sur la terre; et il se fit des tonnerres, des voix, des éclairs, et un grand (1) tremblement de terre.

6. Aussitôt les sept anges qui avoient les sept trompettes, se préparèrent pour en sonner.

7. Le premier ange sonna de la trompette; il tomba sur la terre de la grêle et du feu mêlés de sang; et la troisième partie de la terre et des arbres fut brûlée, et toute l'herbe verte fut consumée.

8. Le second ange sonna de la trompette; et

(1) *Grand* n'y est pas.

il tomba sur la mer comme une grande montagne brûlante; et la troisième partie de la mer devint du sang.

9. Et la troisième partie des créatures qui vivent dans la mer, mourut, et la troisième partie des navires périt.

10. Le troisième ange sonna de la trompette; et une grande étoile ardente comme un flambeau, tomba du ciel sur la troisième partie des fleuves et sur les fontaines.

11. Le nom de l'étoile étoit Absynthe, et la troisième partie des eaux fut changée en absynthe; et plusieurs hommes moururent dans les eaux, parce qu'elles étoient amères.

12. Le quatrième ange sonna de la trompette; et la troisième partie du soleil fut frappée, et la troisième partie de la lune, et la troisième partie des étoiles; en sorte qu'ils furent obscurcis dans leur troisième partie, et que le jour perdit la troisième partie de sa lumière, et la nuit de même.

13. Alors je regardai, et j'entendis la voix (1) d'un aigle qui voloit au milieu de l'air, et disoit à haute voix: Malheur, malheur, malheur aux habitans de la terre, à cause des autres voix des trois anges qui doivent sonner de la trompette!

(1) D'un ange.

EXPLICATION DU CHAPITRE VIII.

Désastre des Juifs sous Trajan : leur dernière désolation sous Adrien : révolte du faux messie Bar-cochebas : obscurcissement de la loi et des prophéties, par les fausses traditions et interprétations des Juifs.

1. *A l'ouverture du septième sceau...* Ce chapitre contient l'exécution de la vengeance préparée contre les Juifs au chapitre précédent, et l'union manifeste des sceaux avec les trompettes dans la prophétie de saint Jean, comme on verra ℣. 2.

Il faut donc se souvenir que les Juifs nous ont été représentés par notre apôtre, comme des ennemis dangereux qui devoient de nouveau être abattus (1); et au reste que les élus qui étoient encore parmi eux dans la Judée, en étant tirés, il n'y avoit plus rien qui empêchât la dernière dispersion que Dieu préparoit à cette déloyale nation; c'est ce qu'on va déclarer à notre apôtre, quoiqu'avec des couleurs moins vives que ce qui regardera l'empire Romain, Dieu ayant voulu réserver les images les plus éclatantes à la destinée de Rome, où sa puissance devoit aussi paroître avec plus d'éclat.

Il y eut dans le ciel un silence d'environ une demi-heure : c'est un silence d'étonnement, dans l'attente de ce que Dieu alloit décider; comme

(1) *Apoc.* II. 9. III. 9.

lorsqu'on attend en silence les juges qui vont se résoudre, et enfin prononcer leur jugement; et pour marquer aussi le commencement d'une grande action, et la soumission profonde de ceux qu'on doit employer à l'exécution, qui attendent en grand silence l'ordre de Dieu, et se préparent à partir au premier signal.

2. *Et je vis les sept anges qui assistent devant la face de Dieu :* c'est-à-dire, ces sept esprits principaux, dont nous avons si souvent parlé.

Et on leur donna sept trompettes : elles signifient le son éclatant de la justice de Dieu, et le bruit que vont faire ses vengeances partout l'univers.

3. *Il vint un autre ange qui se tint debout devant l'autel.* L'autel, c'est Jésus-Christ; et c'est-là que l'ange apporte, comme des parfums, les prières qui ne sont reçues que par lui. Ainsi ce ministère angélique, loin d'affoiblir celui de Jésus-Christ, le reconnoît et l'honore. Cependant les protestans, offensés de voir l'intercession angélique si clairement établie dans ce passage, voudroient que cet autre ange fût Jésus-Christ même; mais quand Jésus-Christ paroît, il est bien marqué d'une autre sorte, et avec une bien autre majesté, comme on a vu, et comme on verra dans toute la suite. Aussi saint Jean se contente-t-il d'appeler cet ange *un autre ange*, comme les sept dont il venoit de parler, et à qui on avoit mis en main les trompettes.

4. *Et la fumée des parfums... s'éleva devant*

Dieu, parce que l'ange les offroit sur l'autel, qui est Jésus-Christ.

5. *Et l'ange prit l'encensoir, il le remplit du feu de l'autel*, des charbons qui paroissoient allumés dessus. Les charbons marquent la colère de Dieu : *Il alluma ses charbons*, Ps. XVII. 14. Les tonnerres, les éclairs et le tremblement de terre en marquent l'effet dans le même Psaume, ℣. 8. Tout cela signifie de grands changemens et de grands renversemens sur la terre.

C'est après que la prière des saints qui gémissoient sur la terre est montée devant Dieu, que les charbons de sa colère tombent comme un tonnerre. Les prières des saints sont toutes-puissantes, à cause que c'est Dieu même qui les forme; et c'est par là que les saints entrent dans l'accomplissement de tous ses ouvrages.

7. *Le premier ange sonna de la trompette, et il tomba sur la terre de la grêle et du feu mêlés de sang; et la troisième partie de la terre et des arbres fut consumée.* Voilà donc la terre frappée avec les arbres : la mer le sera au ℣. suivant, et on ne peut douter par le rapport de ces deux versets avec les 1, 2 et 3 du chapitre précédent, que ce ne soient les Juifs qui sont ici frappés, puisque c'étoient eux qui étoient épargnés pour un temps, comme on a vu.

La grêle et le feu mêlés de sang, signifient le commencement de la désolation des Juifs sous Trajan, dont il a été parlé dans l'*Hist. abr. n.* 2. *La troisième partie de la terre :* on marque seu-

lement la troisième partie, quand la menace ne regarde ni la totalité, ni la plus grande partie. *Et toute l'herbe verte fut consumée. L'herbe, c'est le peuple*, Is. XL. 7, principalement la jeunesse, où consiste l'espérance de la nation, et c'est ce qui périt dans les guerres. On voit ici la désolation des Juifs vivement représentée par la comparaison d'une belle et riche campagne que la grêle auroit désolée : mais on va voir quelque chose de plus affreux.

8. *Le second ange... et une grande montagne brûlante...* C'est la seconde et dernière désolation des Juifs sous Adrien. Voy. *Hist. abr.*, *n.* 3. La grande montagne, c'est une grande puissance; c'est pourquoi l'empire du fils de Dieu est désigné *par une grande montagne*, Dan. II. 34. Et en parlant de l'empire de Babylone : *Qui es-tu, ô grande montagne*, Zachar. IV. 7. *Je parle à toi, montagne pernicieuse*, Jérém. LI. 25.

Une grande montagne brûlante. Il faut ici se représenter de ces montagnes qui vomissent du feu. Une grande montagne ainsi brûlante est une grande puissance, qui accable et qui consume tout ce sur quoi elle tombe. Mais nous avons vu dans l'*Hist. abr.*, *n.* 6, combien de sang coûta aux Romains cette défaite des Juifs. Saint Jean ne pouvoit pas mieux représenter ces pertes de l'armée romaine dans ses sanglantes victoires, qu'en nous représentant toute cette guerre comme la chute d'une montagne brûlante dans la mer; parce qu'il paroît ici par ce moyen comme entre

le feu et l'eau, une action réciproque et un grand effort de part et d'autre, avec une perte mutuelle : mais le poids d'une si grande montagne l'emporte, et la mer n'y peut résister, non plus que les Juifs aux Romains.

Il tomba sur la mer comme une grande montagne : toute la puissance romaine tombe sur les Juifs. La désolation sous Trajan fut sanglante; et c'est ce que vouloit dire cette grêle mêlée de sang, ℣. 7. Mais la guerre d'Adrien fut bien plus cruelle : aussi, n'est-ce plus ici des arbres ni des herbes brûlées; ce sont des créatures vivantes, et dans les navires, les hommes même : c'est ce qui met la mer en sang. Ce n'est pourtant que la troisième partie, pour marquer que tous les Juifs ne furent pas tués; car encore qu'ils fissent tout ce qu'il falloit pour ne se laisser aucune ressource, Dieu, qui sait à quoi il les réserve, empêcha leur perte totale.

10. *Le troisième ange.... et une grande étoile tomba du ciel...* C'est le faux messie Cochebas, la seule cause du malheur que saint Jean vient de décrire. Le nom y convient, puisque le nom de Cochebas signifie étoile; mais la chose y convient encore mieux, comme il paroît dans l'*Hist. abr.*, *n.* 4, où l'on voit que Bar-cochebas se vantoit d'être un astre descendu du ciel pour le secours de sa nation. Saint Jean fait voir pour le confondre, qu'il n'en descend pas, mais qu'il en tombe, comme ces feux qui se consument en tombant.

Eusèbe rapporte qu'il fit beaucoup souffrir les chrétiens (1), à cause qu'ils ne vouloient pas, quoiqu'ils fussent venus des Juifs, se joindre à leur rebellion; et il acheva, par ce moyen, d'accomplir le nombre des saints dont il est parlé *Apoc.* VI. 11.

Une étoile ardente comme un flambeau : à cause des guerres que cet imposteur alluma.

Les étoiles, dans les saintes lettres, signifient les docteurs, *Dan.* VIII. 10. XII. 3. Les faux docteurs sont appelés par saint Jude des étoiles errantes, des feux errans, *Judæ* 13; et ces feux qui tombent du ciel, ne les représentent pas moins bien.

L'étoile : cette étoile ainsi allumée, qui portoit la guerre avec elle, *tomba sur la troisième partie des fleuves et sur les fontaines ;* sur les peuples, qu'elle remplit d'un esprit de rebellion, et tôt après, par leur défaite, de confusion et de deuil, comme on va voir.

Son nom est Absynthe : ce n'est pas à dire que ce fût son nom véritable : mais l'Ecriture a accoutumé de marquer par cette façon de parler ce qui convient à chacun, et comme son caractère particulier. *Appelez son nom Jesraël : appelez son nom Sans miséricorde,* Osée, I. 4, 6. De même *Is.* VIII. 3 : *Donnez-lui pour nom, Dépêchez-vous de faire du butin ; Hâtez-vous d'aller au pillage.* Ainsi Samarie et Jérusalem sont appelées Oolla et Ooliba, pour désigner ce qu'é-

(1) *Eus. Chron. ad an.* 134.

toient à Dieu ces deux villes, *Ezéch.* XXIII. Cela se tourne en bien comme en mal. *On appellera son nom Emmanuel*, Dieu avec nous : on appellera son nom *l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort.* Is. VII. 14. IX. 6. *Son nom sera Orient.* Zach. VI. 12, etc. Cochebas est appelé Absynthe en ce sens, comme on a vu.

11. *Le nom de l'étoile étoit Absynthe* : ce n'est pas ici un astre benin, dont la favorable lumière dût réjouir sa nation; c'est de l'absynthe qui la plonge dans une profonde et amère douleur. Après les victoires de Tite, les Juifs vaincus devinrent furieux : après celle d'Adrien, c'est une détresse irrémédiable, et un entier abattement de courage. On a vu ce qu'ont dit les Juifs de ce malheur sous Adrien. Cette horreur, en voyant les marchés, dans le souvenir des lieux où ils avoient été vendus, et cette triste liberté achetée si cher, de venir pleurer dans leur ville, montrent assez qu'il ne leur restoit qu'un deuil éternel, et une lamentation sans bornes. *Voyez l'Histoire abrégée, n.* 3, 5.

Et la troisième partie des eaux fut changée en absynthe, et plusieurs hommes moururent dans les eaux, parce qu'elles étoient amères. La désolation ne fut pas égale partout. Plusieurs, et non pas tous, moururent dans la douleur et dans l'amertume. Mais les fontaines sont marquées indéfiniment. Les fontaines, c'étoit la Judée, où étoit la source de la nation; et ce fut là qu'on sentit le plus grand mal. Les fleuves sont les provinces,

où la révolte ne fut pas si grande, non plus que la perte.

12. *Le quatrième ange sonna... et la troisième partie du soleil fut frappée.* C'est l'obscurcissement des prophéties par la malice des Juifs dans ce même temps. Akiba en détourna le sens pour les appliquer à son faux messie. Tous les Juifs entrèrent plus que jamais dans le même dessein. Ils firent alors la compilation de leur *Deutéroses*, c'est-à-dire, de leurs traditions, ou de leur *Talmud*, comme il a été raconté, *Hist. abr., n.* 7. Plusieurs Pères estiment qu'ils corrompirent le texte même de l'Ecriture; et il est certain qu'ils en pervertirent le sens plus que jamais. Aquila fit sa version exprès pour contredire celle des Septante, dont les Eglises se servoient à l'exemple des apôtres, et pour affoiblir les témoignages qui regardoient Jésus-Christ. Tout cela est arrivé sous Adrien, et vers les temps de cette dernière désolation des Juifs. Le voile mis sur leur cœur s'épaissit (1). Dieu sembloit en avoir tiré tout ce qu'il avoit d'élus parmi eux. La source des conversions de ce peuple fut comme tarie par l'extinction de l'Eglise qu'ils formoient à Jérusalem. L'Eglise qui y demeura, ne fut plus recueillie que des Gentils, et les évêques en furent tirés de la gentilité, comme on a vu, *Hist. abr.*, *n.* 5.

La troisième partie du soleil... Quand les astres sont obscurcis, tout l'univers s'en ressent. Ce n'est donc pas seulement ici une plaie envoyée

(1) 2. *Cor.* III. 15.

aux Juifs ; c'est la plaie de tout l'univers, ainsi qu'il a été dit dans l'*Hist. abr.*, *n.* 7. Il ne faut pas s'étonner que saint Jean parle dans sa prophétie de toute sorte de plaies, et aussi bien des spirituelles que des temporelles, qui au fond sont beaucoup moindres : c'est ce qu'on verra dans la suite.

La troisième partie du soleil, de la lune et des astres : outre l'obscurcissement de la vérité en général, on peut encore entendre en particulier que les Juifs obscurcirent dans les prophéties ce qui regardoit le soleil, c'est-à-dire, Jésus-Christ; ce qui regardoit la lune, c'est-à-dire, son Eglise; les astres, c'est-à-dire, les apôtres, et la prédication apostolique, qui devoit opérer la conversion des Gentils. Toutes ces choses furent obscurcies par les Juifs, et le voile qui étoit sur leur cœur s'épaissit, II. *Cor.* III. 15. Mais il n'y eut que la troisième partie obscurcie : et il y avoit beaucoup plus de lumières qu'il n'en falloit pour confondre les incrédules, non-seulement dans les Ecritures, mais encore dans les propres traditions des Juifs, comme le savent ceux qui y sont versés.

Au reste, en considérant ces troisièmes parties tant de fois répétées dans ce seul chapitre, ℣. 7, 8, 9, 10, 11 et 12, on doit voir plus que jamais que ces nombres de l'Apocalypse ne sont pas un compte précis, mais une expression en gros du plus et du moins, en comparant l'un avec l'autre.

13. *J'entendis la voix d'un aigle.* C'est ainsi que lit la Vulgate, comme font aussi Primase et

Tyconius, *Hom.* VI, et cette leçon est très-ancienne : mais le grec d'à-présent porte, *d'un ange qui voloit au milieu de l'air, et disoit à haute voix :* Væ, væ, væ; *Malheur....* Ici commencent les trois *Væ*, qui dans la suite nous feront voir les sept fioles engagées avec les sept trompettes, comme les sept trompettes le sont avec les sept sceaux. Par ce *Væ*, il faut entendre un cri terrible répandu dans l'air, qui dénonce le malheur aux hommes, comme dans Ezéchiel, II. 9. *On y voit écrit des lamentations, et un chant lugubre, et* Væ, *Malheur.*

CHAPITRE IX.

Une autre étoile tombée du ciel : le puits de l'abîme ouvert : les sauterelles : l'Euphrate ouvert, et les rois d'orient lâchés.

1. Le cinquième ange sonna de la trompette; et je vis une étoile qui étoit tombée du ciel sur la terre; et la clef du puits de l'abîme lui fut donnée.

2. Elle ouvrit le puits de l'abîme, et il s'éleva du puits une fumée, comme la fumée d'une grande fournaise; et le soleil et l'air furent obscurcis de la fumée du puits.

3. Et des sauterelles, sorties de la fumée du puits, se répandirent sur la terre; et il leur fut donné une puissance comme celle qu'ont les scorpions de la terre.

4. Et il leur fut défendu de nuire à l'herbe de la terre, ni à tout ce qui étoit verd, ni à tous les arbres, mais seulement aux hommes qui n'auroient pas le signe de Dieu sur le front :

5. Et il leur fut donné, non de les tuer, mais de les tourmenter durant cinq mois; et le tourment qu'elles font souffrir, est semblable à celui que fait le scorpion, lorsqu'il pique l'homme.

6. En ce temps les hommes chercheront la mort, et ils ne la trouveront pas; ils souhaiteront de mourir, et la mort s'enfuira d'eux.

7. La figure des sauterelles étoit semblable à des chevaux préparés au combat : elles portoient sur leurs têtes comme des couronnes qui paroissoient d'or, et leurs visages étoient comme des visages d'hommes.

8. Et leurs cheveux étoient comme ceux des femmes; et leurs dents étoient comme des dents de lions.

9. Elles portoient des cuirasses comme des cuirasses de fer, et le bruit de leurs ailes étoit comme un bruit (1) de chariots à plusieurs chevaux, courant au combat.

10. Leurs queues étoient semblables à celle des scorpions; elles y avoient un aiguillon : et leur pouvoir étoit de nuire aux hommes durant cinq mois.

11. Elles avoient au-dessus d'elles pour roi l'ange de l'abîme, dont le nom en hébreux est

(1) De chariots et de plusieurs chevaux.

Abaddon

Abaddon, et en grec Apollyon, c'est-à-dire, l'Exterminateur.

12. Le premier malheur a passé, et voici deux autres malheurs qui viennent après.

13. Et le sixième ange sonna de la trompette; et j'entendis une voix qui sortoit des quatre coins de l'autel d'or, qui est devant Dieu,

14. Qui disoit au sixième ange qui avoit la trompette : Déliez les quatre anges qui sont liés sur le grand fleuve d'Euphrate.

15. Et aussitôt furent déliés les quatre anges, qui étoient prêts pour l'heure, le jour, le mois et l'année où ils devoient tuer la troisième partie des hommes.

16. Et le nombre (1) de cette armée de cavalerie étoit de deux cent millions; car je l'entendis nombrer.

17. Et les chevaux me parurent de cette sorte dans la vision. Ceux qui les montoient, avoient des cuirasses de feu, d'hyacinthe et de soufre; et les têtes des chevaux étoient comme des têtes de lions; et de leur bouche il sortoit du feu, de la fumée et du soufre.

18. Et par ces trois plaies, le feu, la fumée et le soufre qui sortoient de leur bouche, la troisième partie des hommes fut tuée.

19. Car la puissance de ces chevaux est dans leur bouche et dans leurs queues : parce que leurs queues ressemblent à des serpens, et qu'elles ont des têtes dont elles blessent.

(1) Des armées de cavalerie.

20. Et les autres hommes qui ne furent point tués par ces plaies, ne se repentirent point des œuvres de leurs mains, pour n'adorer plus les démons, les idoles d'or, d'argent, d'airain, de pierre et de bois, qui ne peuvent ni voir, ni entendre, ni marcher.

21. Et ils ne firent point pénitence de leurs homicides, de leurs empoisonnemens, de leurs impudicités et de leurs voleries.

EXPLICATION DU CHAPITRE IX.

Les hérésies judaïques qui s'élèvent contre la sainte Trinité, et contre la divinité de Jésus-Christ : le caractère de ces hérésies et de l'hérésie en général : les Perses : l'empire romain ébranlé, et le commencement de sa chute venu du côté de l'Orient.

1. *Le cinquième ange.* Voici quelque chose de plus terrible que ce qu'on a vu jusqu'ici : l'enfer va s'ouvrir, et le démon va paroître pour la première fois, suivi de combattans de la plus étrange figure que saint Jean ait marqués dans tout ce livre. Il faut tâcher de les bien connoître, et c'est peut-être l'endroit le plus difficile de la prophétie ; parce que saint Jean nous y montre une persécution de l'Eglise, et un fléau de Dieu bien différent de ceux dont il parle dans tout le reste. Dans les quatre trompettes précédentes, il nous a fait voir la dernière désolation arrivée aux Juifs pour avoir persécuté l'Eglise : maintenant le Saint-Esprit lui découvre un nouveau genre de persécution qu'elle aura encore à souffrir, où

Satan se mêlera bien avant pour la détruire tout-à-fait; et cette nouvelle persécution lui doit encore venir de la part des Juifs par la contagion des opinions judaïques dont nous avons parlé (1). C'étoient, sans difficulté, les plus importantes, à cause qu'elles attaquoient la personne même et la divinité du Fils de Dieu. Le fondement de ces hérésies étoit de dire avec les Juifs, qu'il n'y avoit en Dieu qu'une personne; et c'est l'erreur que saint Jean a foudroyée dès le commencement de son évangile, comme on a vu (2) : mais le Saint-Esprit lui fait connoître qu'elle sortiroit de nouveau de l'enfer après sa mort, et feroit souffrir à l'Eglise un nouveau genre de persécution, qui lui seroit plus insupportable que toutes les autres.

Cette persécution, pour être spirituelle et plus cachée, n'en étoit que plus digne de la considération de saint Jean. Puisqu'il avoit à nous découvrir Satan vaincu, et son empire renversé par l'Eglise, après tous les vains efforts qu'il auroit faits pour la détruire, il ne devoit pas oublier le plus dangereux de tous les combats, qui est celui des hérésies, principalement de celles que nous avons appelées judaïques. Car au reste, à l'occasion de celles-là, il nous donne le caractère de toutes les autres; et afin de ne nous laisser aucun doute de son dessein, il nous met d'abord devant les yeux l'idée d'une guerre et d'un malheur spirituel, comme on va voir.

Et je vis une étoile qui étoit tombée. Si l'étoile

(1) *Hist. abr. n.* 8. — (2) *Ibid.*

tombée ci-dessus, VIII. ℣. 10, étoit une fausse étoile, un faux docteur, un Cochebas, l'analogie demande que ce soit encore ici la même chose; c'est-à-dire, encore un faux docteur, n'y ayant rien d'ailleurs, comme on vient de voir, qui convienne mieux à cette idée, qu'une étoile qui tombe. Ce docteur, dont le faux brillant trompa les hommes, et qui ramena le premier de l'enfer l'hérésie que saint Jean avoit étouffée, c'est Théodote de Byzance, dont nous avons vu l'histoire (1).

Une étoile qui tombe. Ceux qui renioient la foi dans la crainte des tourmens, s'appeloient, dans le style de l'Eglise, *les Tombés.* On a vu que Théodote fut de ce nombre; et de tous les compagnons de sa prison, il fut le seul qui renonça Jésus-Christ. Ce fut la chute d'une étoile fort brillante, non-seulement à cause de la politesse, du grand savoir, et du beau génie de cet homme, mais encore beaucoup davantage, parce qu'il étoit du nombre de ceux qu'on appeloit alors les Confesseurs, qui étoit dans l'Eglise le second degré de gloire, et le premier après celui du martyre. Ce fut un grand scandale dans l'Eglise, quand toute cette sainte troupe de confesseurs allant à la mort pour Jésus-Christ, celui qui brilloit le plus par son bel esprit et par son savoir, fut le seul qui le renia. Quelques-uns croient que ce Théodote est le même qu'un Théodote, principal disciple de Montan (2), dont

(1) *Hist. abr. n.* 8. — (2) *Bar. tom.* II. *n.* 10.

Eusèbe écrit, que le bruit courut que s'étant abandonné à un démon qui faisoit semblant de le vouloir enlever au ciel, il fut tout d'un coup précipité contre terre (1). Le temps y convient; et le lecteur pourra faire tel usage qu'il lui plaira de cette histoire.

La clef du puits de l'abîme lui fut donnée. Ce fut après sa chute, après qu'il eut renié la foi, que cette clef lui fut donnée (2). L'enfer ne s'ouvre pas tout seul, c'est toujours quelque faux docteur qui en fait l'ouverture; et celui-ci, devenu par sa chute et par son orgueil un digne instrument de l'enfer, fut choisi pour en faire sortir de nouveau l'hérésie que saint Jean y avoit précipitée.

2. *Et il s'éleva une fumée comme la fumée d'une grande fournaise.* Un tourbillon de fumée noir et épais sorti de l'enfer, est l'image la plus naturelle qu'on puisse donner d'une grande et dangereuse hérésie.

Et le soleil et l'air furent obscurcis. Le soleil, c'est Jésus-Christ même, et dans Jésus-Christ ce qu'il y a de principal; c'est-à-dire, sa divinité, que Théodote obscurcit; ou, ce qui est la même chose, le soleil obscurci par cet hérétique, c'est ce beau commencement de l'évangile de saint Jean : *Le Verbe étoit en Dieu, et le Verbe étoit Dieu.* Paroles plus lumineuses que le soleil, mais que ce malheureux, et tous ceux qui suivirent après lui les opinions judaïques, ne cessèrent d'obscurcir autant qu'il leur fut possible.

(1) *Eus.* v. 15. — (2) *Hist. abr. ibid.*

Le soleil et l'air furent obscurcis. Le Démon est appelé par saint Paul, *le prince de la puissance de cet air; l'esprit qui agit dans les enfans d'incrédulité*, Eph. II. 2. L'air est obscurci, quand le père du mensonge et cet esprit qui agit dans les incrédules, répand de fausses doctrines par ses ministres. Voilà déjà un terrible effet de l'hérésie; mais la suite en représente bien mieux le caractère.

3. *Et des sauterelles sorties de la fumée du puits.* Tout est affreux dans ce spectacle; l'enfer ouvert comme un puits et comme un abîme immense; une noire fumée qui offusque l'air, et du milieu de cette fumée des sauterelles d'une nouvelle et étonnante figure, que saint Jean nous fera paroître d'autant plus terribles, que leurs blessures ne nuisent qu'à l'ame, comme nous le verrons bientôt : mais il faut voir auparavant dans ces sauterelles mystiques le premier caractère des hérétiques.

Et des sauterelles. Ce premier caractère des hérétiques, est celui de n'avoir pas la succession apostolique, et de *s'être séparés eux-mêmes*, Judæ, 19. Ce caractère ne pouvoit être marqué plus expressément que par des insectes dont la génération est si peu connue, qu'on croit qu'ils se forment de pourriture. Ce qui aussi est vrai en partie, parce que la corruption de l'air ou de la terre les fait éclore : ainsi la corruption de l'esprit et des mœurs fait éclore les hérésies. Mais les sauterelles représentent parfaitement le génie des hérésies, qui ne sont propres, ni à

s'élever comme les oiseaux, ni à avancer sur la terre par des mouvemens et des démarches réglées, comme les animaux terrestres; mais qui vont toujours comme en sautillant d'une question à une autre, et ruinant la moisson de l'Eglise. *Les sauterelles*, dit Salomon, *n'ont pas de roi, et néanmoins elles vont comme des bataillons*, Prov. xxx. 27; c'est-à-dire, qu'il n'y a point de gouvernement réglé; chacun innove à sa fantaisie, et tout s'y fait par cabale. C'est un caractère de l'hérésie bien marqué par Tertullien. Les sauterelles ne sont pas des animaux qui vivent long-temps; à peine vivent-elles la moitié de l'année, quatre ou cinq mois, comme il est dit de ces sauterelles mystiques (1), ℣. 5, 10. Ainsi les hérésies n'achèvent pas l'année, c'est-à-dire, qu'elles n'ont pas une vie parfaite, ni un temps complet comme l'Eglise. Elles périssent, elles reviennent, elles périssent encore. Théodote fait revivre Cérinthe; il seroit lui-même oublié sans Artémon; il en est de même des autres hérésies, et on les voit toutes se dissiper comme d'elles-mêmes, selon ce que dit saint Paul : *Ils n'iront pas plus avant, car leur folie sera connue de tout le monde* (2).

Il leur fut donné une puissance comme celle des scorpions de la terre. C'est un autre caractère de l'hérésie, de nuire par un venin secret, comme la suite nous donnera lieu de le faire mieux entendre. *Des scorpions de la terre.* Il y a des scor-

(1) *De Præsc. c.* 41, 42. *Ed. Rig.* 1675. *pag.* 217. — (2) *II. Tim* III. 9.

pions d'eau; mais ceux-là n'affligent guère le genre humain, ce qui fait que saint Jean se restreint aux autres.

4. *Et il leur fut défendu de nuire à l'herbe.... ni à tout ce qui est vert, ni aux arbres, mais seulement aux hommes qui n'auroient pas le signe de Dieu.* 5. *Et il leur fut donné, non de les tuer.* Remarquez ici avec attention comme saint Jean éloigne d'abord l'idée d'une guerre et d'un ravage temporel; afin qu'ayant pris une fois celle d'une contagion et d'un ravage spirituel, nous tournions toutes nos pensées de ce côté-là. Ces sauterelles, dit-il, sont d'une espèce particulière. Ce n'est pas l'herbe, ni la campagne, et les moissons qu'elles ravagent; ce sont les hommes; et ce ne sont pas tous les hommes, mais seulement ceux qui n'ont pas la marque de Dieu, qui ne sont pas du nombre de ses élus; et ce n'est pas tant par la violence, que par un venin qu'elles nuisent; et ce n'est pas à la vie humaine, ni à nos biens temporels: leur venin se porte à l'endroit où réside principalement la marque de Dieu, c'est-à-dire, à l'ame, où elles coulent ce poison secret; car elles ressemblent *à des scorpions*, qui ont leur venin dans la queue, ℣. 3. Les hérésies ont une belle apparence, et semblent d'abord ne faire aucun mal; mais le venin est dans la queue, c'est-à-dire, dans la suite. On n'a plus qu'à faire l'application de tout ceci à chaque verset, et on verra la justesse de cette similitude.

Et il leur fut défendu. Les hérétiques, tout rebelles qu'ils sont contre Dieu, sont assujettis à

ses ordres. Dieu qui permet qu'ils s'élèvent, sait et ordonne ce qu'il en veut faire, et jusqu'où il leur veut permettre de nuire ; c'est pourquoi saint Paul disoit : *Mais ils n'iront pas plus avant*, comme on vient de voir, *II. Tim.* III. 9.

Mais seulement aux hommes qui n'ont pas le signe de Dieu sur le front ; qui n'ont pas la marque des vrais chrétiens et des élus, dont il est parlé, *Apoc.* II. 17. III. 12. VII. 14, etc., c'est-à-dire, à ceux qui n'ont pas cette foi constante et persévérante, pour en faire profession jusqu'à la fin. L'hérésie ne nuit qu'aux réprouvés, soit dans l'Eglise, soit hors de l'Eglise; et ceux des chrétiens à qui elle nuit, sont ceux dont il est écrit : *Ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étoient pas des nôtres : car s'ils eussent été des nôtres, ils seroient demeurés parmi nous*, I. Jean, II. 19. Il ne faut pas oublier que saint Jean marque clairement la victoire de l'Eglise sur les hérésies : car comme il dit, *Apoc.* XI. 1, 2, *Mesure le temple, mais ne mesure point le parvis, qui est abandonné aux Gentils ;* pour montrer qu'outre ce parvis abandonné aux Gentils, il y auroit un endroit que Dieu se réserveroit, où les mains profanes ne pourroient atteindre : ainsi il paroît en ce lieu que, malgré tout le ravage que feront ces effroyables sauterelles, Dieu saura bien conserver ceux qui sont à lui.

5. *Il leur fut donné de tourmenter les hommes.* Le tourment que les hérésies font sentir aux hommes, c'est leurs jalousies, leurs haines secrètes, un prodigieux affoiblissement par l'ex-

tinction de la charité, le remords de la conscience qui revient de temps en temps, quoiqu'étouffé par l'orgueil; plus que tout cela, ce même orgueil toujours insatiable qui fait leur supplice, comme celui des démons, lorsqu'ils séduisent les hommes.

Et le tourment qu'elles font souffrir est semblable à celui que fait le scorpion. La piqûre du scorpion, à laquelle Tertullien compare l'hérésie, *pénètre d'abord*, comme il dit (1), *dans les entrailles; les sens s'appesantissent, le sang se gèle, les esprits n'animent plus les chairs; on sent un dégoût extrême et une continuelle envie de vomir.* On change souvent de disposition; le chaud et le froid nous affligent tour à tour. Il est bien aisé d'appliquer tout cela à l'hérétique, qui perd le goût de la vérité, et peu à peu tout celui de la religion; qui ne peut ni digérer, ni souffrir une nourriture solide; toujours, ou transporté par un zèle amer, ou froid et insensible, sans se soucier dans le fond de la religion, n'en aimant que ce qu'on fait servir à la secte et à ses opinions particulières.

6. *En ce temps :* du temps que les hérésies régneront, *les hommes chercheront la mort, et la mort s'enfuira d'eux.* Cette façon de parler signifie des temps fâcheux, ennuyeux, pesans, de ceux où l'on est dégoûté de la vie, où, selon la phrase grecque et latine, on mène une vie qui n'est point une vie: tels sont les temps où règnent les hérésies; car premièrement, et les

(1) *Scorp. cap.* I.

chefs, et les sectateurs des hérésies sont tourmentés par leur esprit inquiet, par leur vaine et fatigante curiosité, qui les engage dans des études laborieuses et dégoûtantes, pleines de chicane, et destituées de bon sens : il faut s'épuiser l'esprit à gagner des sectateurs, à les maintenir par mille sortes d'artifices et de séductions; toutes choses par elles-mêmes tristes et pesantes, que le seul amour de la gloire fait supporter. Joignez à cela dans l'hérésie cette triste et obscure malignité, et les autres peines marquées sur le ℣. 5. La vie de telles gens est malheureuse, et ils ressemblent à ceux qui, attaqués par quelque venin, ne savent s'ils veulent vivre ou mourir. Mais comme cette parole de saint Jean, *en ce temps*, semble marquer, non-seulement le triste état de ceux qui sont attaqués par le venin, mais encore un grand ennui causé aux autres; c'est ce qui arrive dans les hérésies : on est las de tant de malices couvertes du nom de la piété, de tant de déguisemens et d'une si dangereuse hypocrisie; de tant de contentions et de disputes outrées, où il n'y a nulle bonne foi; de tant de chicanes sur la religion, où, comme dit saint Grégoire de Nazianze (1), *l'on ne voit que cette science faussement nommée telle; et au lieu des combats et des exercices qui contentent les spectateurs dans les jeux publics, des questions où il n'y a qu'un jeu de paroles, et une vaine surprise des yeux; où toutes les assemblées, tous les*

(1) *Orat.* 33. *quæst. I. de Theol*

marchés, tous les festins sont troublés d'un bruit importun par des disputes continuelles, qui ne laissent ni la simplicité aux femmes, ni la pudeur aux vierges, dont elles font des parleuses et des disputeuses; *en sorte que les fêtes ne sont plus des fêtes, mais des jours pleins de tristesse et d'ennui; où l'on ne trouve de consolation aux maux publics que dans un mal encore plus grand, qui est celui des disputes; et où enfin on ne travaille qu'à réduire la religion à une triste et fatigante sophistiquerie.* Quelques-uns veulent que par ces mots, *en ce temps,* il faut entendre simplement que les temps où les erreurs dont parle S. Jean, auront la vogue, seront tristes; et c'est ainsi que Bullinger qui tourne tout à ses prétendues erreurs papistiques, a dit que les temps où les papes ont dominé, en général ont été tristes. Mais on voit bien, sans avoir recours à ces chimères d'erreurs papistiques, que les véritables erreurs de Théodote et des autres qui ont réveillé les hérésies judaïques, sont arrivées du temps de Sévère et des autres empereurs, dont les temps sont les plus fâcheux de toute l'Histoire romaine.

7. *Semblable à des chevaux préparés au combat...* Cela marque l'esprit de dispute dans les hérétiques, et leur acharnement à soutenir leurs opinions. *Sur leurs têtes comme des couronnes qui paroissent d'or.* Dans *le chap.* IV. ℣. 4, il est dit distinctement des vieillards, qu'*ils ont sur la tête des couronnes d'or;* et de même du Fils de l'homme, XIV. 14; mais les hérésies portent sur la tête

comme des couronnes qui paroissent d'or. Ce n'est qu'un faux or, et une vaine imitation de la vérité, comme Bède et les autres interprètes le remarquent sur ce verset.

Et leurs visages étoient comme des visages d'hommes... 8. *Et leurs cheveux étoient comme ceux des femmes.* C'est encore cette apparence trompeuse des hérésies, dont néanmoins après tout, la face est d'un homme, et la doctrine toute humaine. Les cheveux de femmes signifient une foiblesse de courage qu'on a remarquée dans les hérétiques, où peu ont eu la résolution de souffrir le martyre. On a vu la chute de Théodote, qui est un de ceux dont il s'agit en ce lieu. Nous pouvons encore entendre ici la mollesse et le relâchement de la discipline : caractère que Tertullien a remarqué dans les hérésies (1), leur attribuant précisément le renversement de la discipline, *prostrationem disciplinæ.* Ce caractère est commun presque à toutes les hérésies, comme il seroit aisé de le faire voir : et convient en particulier à ces hérésies judaïques en la personne de Paul de Samosate, dont la vanité et la superbe parure est expressément marquée dans la lettre du concile d'Antioche (2), où il est aussi rapporté que les prêtres et tous les disciples de cet hérétique étoient nourris dans une semblable mollesse.

Leurs dents étoient comme des dents de lions, par la force qu'ils ont à tout ravager, et parce

(1) *De Præsc. c.* 41, 43. — (2) *Eus.* VII. 30.

qu'ils déchirent et mettent en pièces l'Eglise et les catholiques par leurs calomnies.

9. *Des cuirasses comme des cuirasses de fer.* Si saint Paul, dans un discours dogmatique, donne au chrétien des armes, *une cuirasse de justice, un bouclier, un casque et une épée.* Eph. VI. 14, 16, 17, on peut bien donner ici aux hérétiques une cuirasse comme de fer, pour signifier leur dureté impénétrable aux enseignemens de l'Eglise, et leur opiniâtreté dans leur propre sens. *Et le bruit de leurs ailes comme un bruit de plusieurs chariots:* ce sont leurs disputes éclatantes, et la réputation qu'il se donnent. Ils ont des ailes, non pour s'élever, quoiqu'ils en fassent le semblant, mais à la maniere des sauterelles, pour passer d'un côté à un autre, sans jamais rien approfondir, et pour aller plus promptement ravager la terre.

10. *Et leurs queues étoient semblables à celles des scorpions,* comme ci-dessus, ℣. 3, 5. Le seul moyen de se guérir du venin des hérésies, est de les écraser promptement sur la plaie, comme on fait les scorpions.

11. *Elles avoient...pour roi l'ange de l'abîme...* Car encore que les hérésies aillent sans ordre, et qu'elles fassent peu de cas de leurs auteurs, qu'elles désavouent le plus souvent; en effet, elles sont dominées par l'ange de l'abîme qui les conduit secretement, et cet ange s'appelle *l'Exterminateur, Apollyon* dans le grec, c'est-à-dire, celui qui tue, qui fait périr; celui qui est appelé par

le Fils de Dieu, *Jean*, VIII, 44, *homicide dès le commencement*, parce que sa séduction a fait mourir nos premiers parens : de sorte que c'est principalement par séduction qu'il est exterminateur, ainsi que les hérétiques qu'il anime. Et ce nom d'*exterminateur* lui est donné en ce lieu, pour montrer que ce qui est dit de ces sauterelles qu'il mène au combat, *qu'elles ne font pas mourir les hommes*, s'entend seulement de la vie du corps, et qu'elles donnent la mort à l'ame. Ce verset convient parfaitement avec celui de saint Paul qu'on a déjà vu, où parlant des hérétiques et de leurs docteurs, *comme*, dit-il, *Jannès et Mambré*, ces enchanteurs des Egyptiens, *résistèrent à Moïse, ceux-ci de même résistent à la vérité* : en cela semblables à ces magiciens, que ce sera par l'instigation et la puissance du démon, qu'ils combattront la saine doctrine : mais aussi le succès en sera-t-il pareil, *et leur folie sera connue de tous, comme le fut celle de ces enchanteurs*, continue le même saint Paul, II. *Tim*. III. 8, 9.

Les sauterelles de l'Apocalypse sont prises sur celles que Joël décrit I et II, qui en effet ravagèrent toute la Judée du temps de ce prophète, et qui figuroient les Assyriens, moissonneurs cruels que Dieu devoit bientôt envoyer. Les dents de lion paroissent, *Joël*. I. 6, et dans ce *chap. de l'Apoc*. ℣. 8, la ressemblance des chevaux, *Joël*. II. 4, et ici ℣. 7, le bruit de leurs ailes comme des chariots, *Joël*. II. 5, et ici 9, le tourment des hommes dans *Joël*. II. 6, et ici 10.

Selon cette idée de Joël, on pourroit penser que les sauterelles de saint Jean sont de vrais soldats, comme ceux que le prophète Joël représentoit par cette figure. Et en effet, il y a des caractères qui y conviennent; mais nous avons vu que saint Jean a banni d'abord cette idée, en nous disant que ces sauterelles, ni ne pillent, ni ne ravagent, ni ne tuent. Elles blessent seulement les hommes, mais à la manière des scorpions, par un venin et non par des armes; et au lieu que dans les guerres ordinaires personne n'est épargné, et que les saints ne le sont pas plus que les autres, comme il sera remarqué, *Apoc.* ch. XVI. 2, 3, 4, ici ce ne sont pas tous les hommes qui peuvent être blessés, mais seulement ceux qui n'ont point la marque de Dieu, et le caractère de son élection éternelle. Ces caractères que saint Jean a donnés à ces sauterelles, impriment d'abord l'idée d'une guerre spirituelle, de la blessure de l'ame et du venin de l'hérésie. Les ténèbres et l'épaisseur effroyable d'une fumée sortie de l'enfer, conduit encore à cette pensée; aussi, ni dans saint Jean, ni dans les prophètes, en aucun endroit, on ne voit les vrais soldats sortir de l'enfer, ni conduits par le démon. A la fin de l'Apocalypse, l'idée de l'enfer revient encore avec celle du démon déchaîné, sous la même figure du puits de l'abîme, *Apoc.* XX. Et nous voyons aussi très-clairement qu'il s'agit là de séduction; car on renferme Satan dans l'abîme, *afin qu'il ne séduise plus les nations,* ℣. 3,

et

et lorsqu'il est délié, c'est *pour les séduire*, ℣. 7. On le voit à la fin puni de *ses séductions*, ℣. 9. Ce qui montre qu'où l'on fait paroître le démon sorti de l'abîme, c'est la séduction qu'il y faut entendre; et l'idée des armes et des soldats ne combat point celle-là, puisque dans ce même chapitre xx, le démon délié pour séduire, est représenté comme assemblant *ses troupes pour le combat, et assiégeant la cité sainte et le camp des saints*, ℣. 7, 8. Dans le ℣. 17 du chapitre que nous expliquons, où l'on voit de vrais soldats, on y voit aussi de vraies cuirasses; mais c'est ici comme des cuirasses : et le *comme* règne partout; ce qui n'étant pas ailleurs, ne peut être si constamment employé en cet endroit, que pour y montrer partout une allégorie.

Saint Jérôme remarque encore sur les sauterelles de Joël, qu'après qu'elles sont mortes, *on les ramasse et on les met en tas dans des fosses*, comme on le voit dans *Isaïe*, XXXIII. 4. Cet amas, dit saint Jérôme, corrompt l'air et excite la peste. Cela convient encore aux hérésies, qui lors même qu'elles périssent, infectent l'air et y laissent une sorte de pestilence spirituelle, dont tout le genre humain est infecté.

Si l'on dit après tout cela, que saint Jean nous montre ici dans ces sauterelles mystiques, plutôt les ravages que la défaite des hérésies, on n'aura pas fait assez de réflexion sur les paroles de ce grand apôtre; puisqu'enfin il nous a montré très-expressément, que les vrais fideles dont

l'Eglise est principalement composée, sont un peuple contre lequel ces animaux si cruels et si venimeux ne peuvent rien : et d'ailleurs il fait les hérétiques du genre de ces animaux, qu'on voit périr par eux-mêmes sans pouvoir achever l'année, ℣. 4, 5. A quoi encore nous conduit l'idée d'une fumée qui s'élève contre le soleil, et dont on voit la dissipation assurée dans sa propre élévation, sans que le soleil ait besoin d'employer contre elle autre chose que sa lumière, ℣. 2. C'est enfin nous avoir montré la défaite de ces animaux monstrueux, que de nous les faire bien connoître, et de nous avoir appris par quel esprit ils sont poussés : car tout ce qui est conduit par l'ange de l'abîme, doit avec lui être replongé dans l'abîme, d'où il ne sort que pour un temps; et comme nous a dit saint Paul, avoir le sort de Jannès et de Mambré, lorsque par le même secours ils résistèrent à Moïse, *sup.* ℣. 11. Par où saint Jean nous fait voir l'Eglise invincible, et nous prépare à entendre ce qu'il dira dans la suite, qu'elle verra tous ses ennemis tombés à ses pieds, n'y ayant point à craindre qu'elle périsse, après la victoire qu'elle a remportée contre des ennemis furieux, qui animés par toute la puissance de l'enfer, attaquoient le fondement de sa doctrine, c'est-à-dire, la divinité de Jésus-Christ, et tâchoient de lui ravir jusqu'à son soleil.

12. *Le premier malheur a passé :* malheur public, non-seulement de l'Eglise, mais encore de tout le genre humain, comme ce seroit un

malheur public d'éteindre le soleil. C'est aussi ce que saint Jean nous a mis d'abord devant les yeux, en disant que *le soleil et tout l'air furent obscurcis*, c'est-à-dire, que la lumière de la vérité est obscurcie, non-seulement, pour ainsi parler, dans son propre globe, mais encore par rapport aux hommes, et même aux infidèles, pour qui elle luisoit, comme Primase l'interprète sur le ℣. 12 du chapitre précédent (1). Nous avons aussi remarqué que les hérésies nuisoient beaucoup aux infidèles, *Hist. abrég. n.* 8, ce qui sans doute n'arrivoit pas sans une secrète permission de Dieu : car c'est par un secret jugement qu'il permet *au dieu de ce siècle*, au démon qui y préside, *au prince de cet air*, que Jésus-Christ doit chasser, *d'agir dans les incrédules, et de répandre l'aveuglement dans leur esprit, en sorte que la lumière de l'évangile de Jésus-Christ ne les éclaire pas :* II. Cor. IV. 4. Eph. II. 2. Ainsi tout ce qui empêche que la vérité ne se fasse sentir, est un malheur envoyé de Dieu à sa manière, comme les guerres, comme la peste, comme la famine, conformément à cette parole de saint Paul : *Parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés, Dieu leur enverra une opération d'erreur*, II. Thess. II. 10, 11, *en sorte qu'ils errent eux-mêmes, et qu'ils jettent les autres dans l'erreur*, II. Tim. III, 13. Et non-seulement dans l'Eglise, mais encore hors de l'Eglise, dont ils empêchent les infidèles de voir la lumière, *en*

(1) *Lib.* II. *in Apoc.*

leur faisant blasphémer le nom et la doctrine de notre Seigneur, Rom. II. 24. I. Tim. VI. I. Tit. II. 5, *etc.*

Au reste, saint Jean ne pouvoit placer ces malheurs de la séduction dans une place plus convenable, qu'en les mettant, comme il a fait, à la suite d'autres erreurs et d'autres séductions, c'est-à-dire, de celles des Juifs, et après la chute de Cochebas. Les vraies guerres et les vrais soldats qui devoient ravager dans le temporel l'empire persécuteur, se trouveront en d'autres endroits, et surtout dans les chapitres XVI et XVII, même dès la fin de celui-ci, et au son de la sixième trompette. Mais il étoit à propos que saint Jean n'oubliât pas les hérésies, qui, comme les autres malheurs annoncés dans cette prophétie, sont des exercices que Dieu envoie à ses fidèles *pour les éprouver,* I. Cor. XI. 19, et un supplice qu'il envoie aux ennemis de la vérité pour les punir. La doctrine de cette remarque sera fortifiée par celle du chapitre XI. ℣. 6, 14, et du chap. XII. ℣. 12, où il paroîtra que les maux de l'Eglise et ceux-là même qu'elle souffrira par la violence des persécuteurs, sont les maux de tout l'univers, et même des persécuteurs, tant à cause que la justice divine les fera bientôt retomber sur eux, qu'à cause que c'est en soi-même le plus grand de tous les maux, de persécuter la vérité.

Je ne dois pas omettre ici, que presque tous les interprètes anciens et modernes, et les protestans comme les autres, entendent ici les héré-

tiques. Mais les protestans, toujours entêtés de leurs prétendues erreurs papistiques, ne trouveront pas mauvais que nous leur en fassions voir de plus réelles, et tout ensemble de plus dignes d'être reprises par saint Jean, puisque ce sont les mêmes qu'il avoit d'abord étouffées.

Le premier malheur a passé. Il commence par Théodote de Byzance, environ l'an 196 de notre Seigneur, sous l'empire de Sévère, et se continue dans ce règne-là et dans les règnes suivans, par les melchisédéciens, par Praxéas, par Noétus, par Artémon, par Sabellius et par Paul de Samosate, en la personne duquel l'hérésie judaïque fut condamnée de la manière la plus solennelle qu'on eût jamais pratiquée dans l'Eglise catholique, puisqu'elle le fut par ce fameux concile d'Antioche, et pour parler avec un des Pères du concile de Nicée, par *le concile et le jugement de tous les évêques du monde* (1). Le mal se reposa pour lors : ce fut dans les environs de l'an 260 et 270, et à peu près dans le même temps, que commence le second *Væ* que nous allons voir.

13. *Et le sixième ange... et j'entendis une voix qui sortoit des quatre coins de l'autel d'or.* C'est ici une de ces voix qui marquent quelque ordre important plus spécialement venu de Dieu, ainsi qu'il a été dit sur le ℣. 10 *du chapitre* 1, et on en va voir la conséquence.

14. *Déliez les quatre anges qui sont liés sur le grand fleuve d'Euphrate.* Saint Jean suit exac-

(1) *Epist. Alex. Episc. Alex. ad Alex. CP. Conc. Nic.*

tement l'ordre des temps. Les Perses, qui avoient succédé aux Parthes, jusqu'ici n'avoient point passé l'Euphrate impunément, et ils avoient toujours été glorieusement repoussés par les Romains, qui avoient même poussé leurs conquêtes au-delà de ce fleuve. Ce fut sur la fin du second *Væ*, et pendant que Paul de Samosate troubloit l'Eglise, que ces peuples si souvent vaincus passèrent l'Euphrate et inondèrent l'empire. Cet endroit méritoit bien d'être marqué comme venu spécialement de Dieu ; car c'est un des plus importans secrets de cette prophétie, parce que c'est dans le malheur de Valérien qu'on voit commencer la décadence de l'empire romain, par les raisons remarquées dans l'*Histoire abrégée*, *n.* 9, 10.

Déliez les anges.... Il n'est pas besoin d'avertir que ce qui lie les anges, ce sont les ordres suprêmes de Dieu. Ces anges liés, soit bons ou mauvais, sont ceux qui avoient en main ces bornes fatales entre la puissance romaine et le fier empire des Perses, que Dieu sembloit jusqu'alors avoir renfermé dans les bornes de l'Euphrate. C'étoit aussi sur l'Euphrate qu'étoient établies les légions qui gardoient l'empire de ce côté-là, comme tout le monde sait.

15. *Les.... anges qui étoient prêts pour l'heure, le jour, le mois et l'année.* Ils n'attendoient que le signal. Le temps marqué si particulièrement par le prophète, fait voir combien précisément Dieu décide des momens.

La troisième partie des hommes : c'est la façon de parler ordinaire de ce livre, pour montrer que ce n'est pas une entière extermination.

16. *Et le nombre.... de la cavalerie.... deux cent millions.* L'armée des Perses consistoit en cavalerie, et le nombre en étoit prodigieux. C'est en gros ce que veulent dire les deux cent millions; et ce seroit une erreur grossière de s'imaginer ici des nombres précis.

17. *Des cuirasses de feu, d'hyacinthe et de soufre.* Hyacinthe, c'est la couleur violette, et celle du fer poli. Le feu du soufre approche de cette couleur; et lorsque la lumière du soleil bat dessus, on croit voir des escadrons enflammés [1]. Les Perses étoient armés de fer, de pied en cap, eux et leurs chevaux.

Les têtes des chevaux, comme des têtes de lions. Cette redoutable cavalerie marchoit au combat avec l'ardeur et la force des lions.

De leur bouche il sortoit du feu. On voit ici des chevaux ardens et courageux qui semblent jeter le feu par les narines. *Collectumque premens volvit sub naribus ignem.* III. Georg.

18. *Et par ces trois plaies, le feu, la fumée et le soufre;* par l'impétuosité des soldats armés de cette sorte. La force des armées est représentée par le feu; *le bouclier de ces braves soldats est enflammé : les brides de leurs chevaux sont tout en feu.* Nah. II. 3.

[1] *Hist. Aug. in Alex. Sev. Edit. Salm. p.* 133. *Heliod. Hist. Æthiop. l.* VIII.

19. *La puissance de ces chevaux est dans leur bouche et dans leurs queues, qui ressemblent à des serpens.* Les Parthes qui composoient ces armées, puisque les Perses, comme on a vu, n'avoient fait que changer le nom de cet empire, combattoient par devant et par derrière, et ils tiroient même en fuyant; et ces serpens sont les traits dont ils perçoient leurs ennemis, la tête tournée.

20. *Et les autres hommes.... ne se repentirent point.... pour n'adorer plus les démons, et les idoles d'or et d'argent....* Cela fait voir que le prophète a passé des Juifs aux idolâtres; car on ne peut assez remarquer, que comme les afflictions des chap. VII et VIII regardoient les Juifs, il n'y est point parlé d'idolâtrie.

21. *De leurs homicides, de leurs empoisonnemens...* Il est aisé de faire voir que les violences, les impuretés et les empoisonnemens des idolâtres étoient allés à l'extrémité.

CHAPITRE X.

L'ange menaçant : le livre ouvert : les sept tonnerres : le livre mangé.

1. Je vis un autre ange fort qui descendoit du ciel, revêtu d'une nuée, et ayant un arc-en-ciel sur la tête : son visage étoit comme le soleil, et ses pieds comme des colonnes de feu.

2. Il avoit à la main un petit livre ouvert; et il

mit le pied droit sur la mer, et le pied gauche sur la terre.

3. Et il cria à haute voix comme un lion qui rugit. Et après qu'il eut crié, sept tonnerres firent éclater leurs voix.

4. Et les sept voix des sept tonnerres ayant éclaté, je me mis à écrire : mais j'entendis une voix du ciel qui me dit : Scèle ce qu'ont dit les sept tonnerres, et ne l'écris point.

5. Alors l'ange que j'avois vu qui se tenoit debout sur la mer et sur la terre, leva la main au ciel :

6. Et il jura par celui qui vit dans les siècles des siècles, qui a créé le ciel, et ce qui est dans le ciel, la terre, et ce qui est dans la terre, la mer, et ce qui est dans la mer, qu'il n'y auroit plus de temps :

7. Mais qu'au jour que le septième ange feroit entendre sa voix, et qu'il sonneroit de la trompette, le mystère de Dieu seroit accompli, ainsi qu'il l'a annoncé (1) par les prophètes ses serviteurs.

8. (2) Et j'entendis la voix qui me parla encore du ciel, et me dit : Va, et prends le livre ouvert de la main de l'ange qui se tient debout sur la mer et sur la terre.

9. Je m'approchai de l'ange, en lui disant (3), qu'il me donnât le livre. Et il me dit : Prends le

(1) Aux prophètes. — (2) Et la voix que j'avois entendue du ciel, me parla encore, et me dit : — (3) Donnez-moi le petit livre.

livre et le dévore : et il te causera de l'amertume dans le ventre, mais dans ta bouche il sera doux comme du miel.

10. Je pris le livre de la main de l'ange, et je le dévorai : il étoit dans ma bouche doux comme du miel; mais après que je l'eus dévoré, il me causa de l'amertume dans le ventre.

11. Alors il me dit : Il faut encore que tu prophétises aux nations, aux peuples, aux hommes de diverses langues, et à plusieurs rois.

EXPLICATION DU CHAPITRE X.

Les jugemens cachés, et les jugemens découverts : la douceur et l'amertume du livre.

1. *Je vis un autre ange....* La dernière vengeance va être ici proposée comme prochaine par des menaces terribles. C'est un *ange fort*, qui va frapper fortement, et *sa face qui éclate comme le soleil*, marque une vengeance éclatante.

2. *Il avoit à la main un petit livre ouvert.* Notez que ce n'est plus ici le livre fermé de sceaux dont le mystère est caché : les sceaux sont levés, et les six premières trompettes ont révélé une grande partie de cet admirable secret. L'ange paroît donc ici avec un petit écrit ouvert en sa main : c'est la sentence déjà prononcée, et prête à s'exécuter.

Le pied droit sur la mer.... L'empire est foulé aux pieds, et affoibli par mer et par terre.

3. *Et il cria....* Le rugissement du lion dans le

style prophétique, est partout la menace d'une vengeance prochaine.

Sept tonnerres firent éclater leurs voix.... C'est encore la vengeance la plus prochaine.

4. *Scèle ce qu'ont dit les sept tonnerres.* Outre les jugemens que Dieu nous découvre par ses prophètes, il y en a de cachés, qui souvent sont les plus terribles.

5. *L'ange.... leva la main...* 6. *Et il jura....* Dans *Dan.* XII. 7; l'ange qui jure, lève les deux mains: mais celui-ci en avoit une occupée à tenir la sentence. *Qu'il n'y auroit plus de temps.* Ce n'est plus comme auparavant. *Apoc.* VI. 11. VII. 1, 2, 3, où la vengeance est différée : ici tout est accompli, tout est prêt.

7. *Mais qu'au jour que le septième ange.... le mystère de Dieu seroit accompli.* Ce mystère, c'est la glorification de l'Eglise, et la fin des persécutions par de terribles châtimens des persécuteurs.

8. *Va, et prends le livre ouvert.* 9. *Prends le livre et le dévore.* Le même en Ezéchiel, III. 1.

10. *Il étoit doux dans ma bouche....* Ce livre doux à la bouche, et qui fait dans l'estomac l'effet des choses amères, c'est la dernière sentence que l'ange tenoit. Saint Jean s'en devoit remplir pour en annoncer l'effet. D'abord elle est douce, comme le fut à Ezéchiel ce livre qu'il dévora. C'est une consolation de voir la puissance de Dieu exercée sur ses ennemis; mais dans la suite on est affligé de voir tant d'hommes perdus : et il y a ici

un sujet d'affliction particulière, en ce qu'on y va voir les souffrances de l'Eglise persécutée.

11. *Alors il me dit : Il faut encore que tu prophétises :* il faut que tu expliques le détail de cette sentence aux rois et aux peuples ; et c'est ce que saint Jean va commencer dans le chapitre suivant : mais il faut avant toutes choses, pour le bien entendre, que nous prenions quelque idée des persécutions de l'Eglise que saint Jean nous va proposer dans les visions suivantes.

Réflexions sur les persécutions, où l'on en voit l'idée générale, et quatre de leurs caractères marqués par saint Jean.

I. Quatre caractères des persécutions marquées par saint Jean, au chap. XI. de l'Apocalypse.

SAINT JEAN ayant à nous exposer dans la suite les grands châtimens de Dieu sur Rome persécutrice, il commence par expliquer les persécutions qui les ont attirés, et s'arrête principalement à celle de Dioclétien, qui fut la dernière, comme la plus violente. Il nous donne donc d'abord dans ce chapitre une idée générale de ces persécutions; et il en remarque quatre choses les plus propres à soutenir le courage des chrétiens, qu'on pût jamais imaginer.

Premièrement, afin qu'on ne s'étonnât pas de voir tant de sang répandu, et ce qui étoit le plus à déplorer, tant d'apostasies durant les persécutions, il fait voir qu'il ne faut pas craindre que le temple de Dieu, c'est-à-dire son Eglise, soit renversée; et qu'au contraire, elle demeurera toujours invincible dans ceux qui sont vraiment

à Dieu, c'est-à-dire, dans ses élus, ℣. 1, 2.

Secondement, il fait voir que quelque grande que soit la haine et la puissance des persécuteurs, il ne leur seroit pas permis de nuire aux chrétiens autant qu'ils voudroient; mais que Dieu donneroit des bornes à leur fureur, et renfermeroit les persécutions dans un certain temps limité, ℣. 2, 3.

Troisièmement, le même saint Jean fait connoître que nulle persécution, quelque violente qu'elle soit, n'aura le pouvoir d'empêcher ou d'affoiblir le témoignage que l'Eglise doit rendre éternellement à la vérité de l'évangile; et c'est ce qu'il nous explique par ces deux témoins dont il sera tant parlé dans ce chapitre, ℣. 3, 4, etc.

La quatrième chose qui devoit paroître dans la souffrance de l'Eglise, c'est que la persécution, loin de l'éteindre et de l'affoiblir, en devoit toujours augmenter la force et la gloire : de sorte que par la suite des conseils de Dieu, il devoit être réservé à celle de Dioclétien, comme à la plus violente, d'élever l'Eglise au comble de la gloire. C'est aussi ce qui est arrivé; et saint Jean nous le fait entendre dans la glorieuse résurrection de deux témoins, *au* ℣. 12, 13 *de ce chapitre.*

II. Le second caractère, qui étoit le plus consolant, c'est que Dieu donnoit des bornes aux persécutions.

De ces quatre caractères des persécutions, celui qui est le plus consolant pour les chrétiens, c'est le second, c'est-à-dire, celui qui leur fait voir que Dieu préside secrètement aux conseils des persécuteurs, dont il retient et lâche le bras autant qu'il lui plaît : car c'est ce qui fait sentir aux enfans de Dieu, que celui qui leur envoie les

persécutions, c'est Dieu même leur bon père; en sorte que leurs souffrances venues de cette main leur deviennent chères.

III.

Ce caractère marqué autrefois dans la persécution d'Antiochus. Deux circonstances de cette persécution.

Dieu avoit commencé à faire paroître cette vérité à ses fidèles dès le temps de l'ancien Testament par plusieurs exemples, mais principalement dans la persécution d'Antiochus. Elle fut d'une violence extraordinaire; et il sembloit d'abord que Dieu ne voulût plus donner de bornes aux souffrances de son peuple. Mais en même-temps il marqua sensiblement le contraire par deux effets surprenans : l'un fut le terme très-court qu'il voulut donner aux fureurs d'Antiochus, puisque la persécution dura seulement trois ans et demi, ainsi qu'il étoit prédit, *Dan.* XII. 7, 11, et qu'il est aisé de le recueillir, tant des livres des Machabées, que de l'histoire de Josèphe : l'autre, qui n'étoit pas moins considérable, c'est que Dieu finiroit la persécution par la punition éclatante de son auteur.

IV.

Les persécutions de l'Eglise ont à leur manière le même caractère. Dieu y met des bornes. Passage d'Origène.

C'étoit le conseil de Dieu d'en user à peu près de même avec ses fidèles. Car encore qu'après la croix de Jésus-Christ, son Eglise dût être fortement et plus longuement exercée, qu'elle ne l'avoit dû être dans le judaïsme, où les promesses temporelles étoient en vigueur : néanmoins il plaisoit à Dieu que les persécutions qu'il faudroit soutenir pour l'évangile, eussent à peu près les mêmes caractères que celle d'Antiochus, où elles étoient comme dessinées par la main de Dieu, c'est-à-dire, premièrement qu'elles fussent courtes, et que Dieu y donnât de temps en temps

quelque relâche à son peuple; et ce qui n'est pas moins remarquable, qu'elles finissent pour l'ordinaire par un châtiment public des persécuteurs.

On voit en effet ces deux marques du doigt de Dieu, presque dans toutes les persécutions. Dieu faisoit sentir à ses enfans affligés, par le repos qu'il leur procuroit de temps en temps, qu'il savoit mesurer leurs souffrances à leurs forces, et comme Jésus-Christ l'avoit dit lui-même, *qu'il en abrégeoit le temps pour l'amour des élus.* Matth. XXIV. 22.

Les chrétiens ont bien connu ce secours de Dieu durant les persécutions; et comme on leur objectoit que Dieu les abandonnoit à leurs ennemis, Origène répondoit pour toute l'Eglise, *Que ce n'étoit pas les abandonner, mais plutôt leur rendre sensible sa protection, que de leur donner de temps en temps le loisir de respirer, en réprimant de telle sorte leurs persécuteurs, qu'on voyoit bien qu'il ne vouloit pas qu'on pût éteindre la race des saints, ni qu'il fût permis à leurs ennemis et aux princes mêmes, de les affliger au-delà d'un certain point, ou d'un certain temps.* Orig. III. cont. Cels. (Edit. Ben. t. I. n. 8, p. 452.)

V. Histoire abrégée des persécutions de l'Eglise, qui fait voir que Dieu y mettoit des bornes.

Tout est plein de ces sentimens dans les écrits des saints Pères, et l'expérience en justifioit la vérité. La persécution de Néron, où saint Pierre et saint Paul furent couronnés, finit par sa mort, environ quatre ans après qu'il l'eut commencée (1) : celle de Domitien, où saint Jean souffrit,

(1) *An. Chr.* 64, 65, 68.

fut à peu près de même durée. Le massacre de Domitien tué par les siens, y mit fin [1]; et avant ce dernier coup, lui-même, tout inhumain qu'il étoit, il avoit donné des bornes à sa fureur, en rappelant jusqu'à ceux qu'il avoit bannis, et réprimant par un édit les persécutions suscitées contre l'Eglise; ainsi les deux premières persécutions eurent manifestement les deux caractères de celle d'Antiochus. Dieu les finit par le châtiment manifeste de leurs auteurs [2], et voulut les renfermer à peu près dans le même temps de trois ans et demi, que celle d'Antiochus avoit eu. Saint Jean apprend aux fidèles que les persécutions des siècles suivans auroient à peu près le même succès, et que Dieu leur sauroit donner de secrètes bornes, quoique non, peut-être, toujours dans le même temps précis. On sait la lettre de Trajan à Pline le jeune, où, encore que cet empereur lui ordonnât de punir les chrétiens qui lui seroient déférés, il lui défendit néanmoins d'en faire aucune recherche [3]. On sait celle d'Adrien à Minucius Fundanus [4]; et celle de Marc-Aurèle, après le célèbre effet de la prière d'une légion chrétienne [5]. Ces ordres des empereurs étoient autant de barrières que Dieu mettoit pour un temps aux persécutions. On prétend que celle de Sévère s'adoucit bientôt par la mort de Plautien [6], qui étoit l'instigateur; et on sait

[1] *An. Chr.* 93, 95, 96. — [2] *Tert. Apol.* 5. *Lact. de Mort. persec.* 3. *Euseb.* III. 18, 20. — [3] *Plin. lib.* X. *Ep.* 97, 98. *An.* 104. — [4] *An.* 128. — [5] *An.* 176. — [6] *An.* 204, 206. *Bar. Tom.* II. *an.* 206.

d'ailleurs

d'ailleurs que ce prince modéroit lui-même ses rigueurs, en sorte qu'il a semblé ne persécuter les chrétiens qu'à regret, et par considération, comme Tertullien nous le fait entendre (1). Quoi qu'il en soit, c'est après avoir vu sa persécution, qu'Origène a remarqué le relâchement que nous avons vu dans les supplices des chrétiens, et les bornes que Dieu y mettoit (2). La persécution de Maximin, et celle de Dèce, passèrent rapidement avec leur vie. Gallus, qui suivit les voies de Dèce son prédécesseur, eut bientôt après le même sort (3). Les souffrances des saints furent extrêmes sous Valérien; mais nous apprenons dans Eusèbe par une lettre de saint Denis d'Alexandrie (4), qu'elles ne durèrent précisément que trois ans et demi. Le massacre d'Aurélien prévint l'exécution du sanglant édit qu'il venoit de donner contre les fidèles (5); et il n'y eut pas jusqu'à la dernière persécution, c'est-à-dire, jusqu'à celle de Dioclétien, encore qu'elle ait été la plus violente et la plus longue, qui n'eut ses temps de relâchement.

VI. La persécution de Dioclétien.

Elle commença en l'an 303, le 19 de l'empire de Dioclétien, par le renversement des Eglises, vers la fête de la passion de notre Seigneur, date mémorable pour l'Eglise souffrante (6). L'année d'après, la persécution fut très-violente; mais

(1) *Tertul. advers. Scap.* 4 — (2) *Orig.* 3. *cont. Cels. n.* 8. — (3) *An.* 238, 240, 253, 254. *Lact. de mort.* 4. — (4) *An.* 259, 260, 261, 262. *Dion. Alex. ap. Eus.* VII. 1, 23. *Lact. ibid.* 5. — (5) *An.* 276. *Lact. ibid.* 6. *Eus.* VII. 30. — (6) *An.* 303. *Lact. de mort.* 11, 12. *Eus.* VIII. *edit. Valent.* 2. *Id. in Chron.*

dans le temps qu'on y commença par tout l'empire des fêtes solennelles pour la vingtième année de l'empereur , les prisons furent ouvertes, et les chrétiens participèrent à la grâce comme les autres; puisqu'il est expressément marqué que le célèbre martyr d'Antioche saint Romain demeura seul dans les fers, et seul acheva son glorieux martyre (1). Quelque temps après, et dans la plus grande ardeur de la persécution, las de verser du sang, les persécuteurs se relâchèrent d'eux-mêmes par deux fois, et à la fin on changea la peine de mort en d'autres supplices (2). En Occident, la grande furie de la persécution ne dura que deux ans ; mais encore que l'Orient eût plus à souffrir, il paroît que dès le commencement, Maximin se relâcha durant quelque temps, et en général, que les tyrans se ralentissoient et se réchauffoient comme à diverses reprises (3). Dans la huitième année, fut publiée la célèbre rétractation de Galère Maximien, un peu avant sa mort (4). Les Eglises jouirent de la paix, même en Orient, et sous Maximin. Un peu après, Maxence fut vaincu par Constantin, la croix érigée dans Rome, et la paix donnée par le vainqueur (5). Encore que Maximin, qui avoit été contraint d'abord à se relâcher de ses rigueurs, les ait redoublées un peu après, elles ne durèrent pas long-temps; et Licinius, alors uni à Constantin, entreprit bien-

(1) *Eus. l. de Mort.* 2. — (2) *Id. lib. de Martyr.* 9, 13. *Lib.* VIII. 12. *Lib. de Mart.* 3. — (3) *Ibid.* 4, 13. *Lib.* VIII. 14. *Ibid.* 16. 17. — (4) *An.* 311, 312. *Eus. lib.* IX. 1. *et seq.* — (5) *Ibid.* IX. 9. *An.* 313.

tôt la guerre, où le tyran perdit la vie. A son tour Licinius devint lui-même persécuteur, et tôt après il périt, après avoir été souvent vaincu (1).

Voilà en gros le cours des persécutions, et je n'ai pas ici besoin d'une discussion plus scrupuleuse des années. Cela suffit pour faire voir qu'encore que Dieu n'épargnât pas le sang de ses saints, il leur donnoit de temps en temps un peu de repos, c'est-à-dire, qu'il donnoit aux forts le temps de respirer, aux foibles celui de s'affermir, à ceux qui étoient tombés, celui de se relever, et enfin aux saints pasteurs celui de recueillir leurs brebis dissipées.

VII. Seconde circonstance des persécutions : qu'elles finissoient ordinairement par un châtiment exemplaire des persécuteurs, comme celle d'Antiochus.

C'est ainsi que Dieu mesuroit les souffrances à son peuple selon sa bonté et sa sagesse, comme il avoit fait autrefois du temps d'Antiochus. Mais il ne fit pas moins éclater, dans les persécutions de son Eglise, la seconde circonstance de la persécution d'Antiochus, qui fut celle d'avoir fini par le supplice du persécuteur : car pour ne point ici parler des princes persécuteurs que Dieu peut avoir épargnés, ou pour leurs autres bonnes qualités, comme un Trajan, ou un Marc-Aurèle, ou enfin pour des raisons qu'il n'est pas permis de rechercher : pour peu qu'on sache la fin d'un Néron, d'un Domitien, d'un Maximin, d'un Dèce, d'un Valérien, des deux Maximiens, du dernier Maximin, et des autres, et qu'on en pèse le temps et les circonstances, on y verra la main de Dieu clairement marquée, et un livre admi-

(1) *An.* 319, 323.

rable de Lactance que Dieu a rendu à nos jours (1), nous met cette vérité sous les yeux.

Nous y voyons entre autres choses que Dioclétien n'eut pas plutôt consenti à la persécution, que son bonheur l'abandonna. Frappé d'une maladie où il perdit le sens, il tomba dans un si grand affoiblissement, qu'il ne put résister à Galère, qui le contraignit secrètement à quitter l'empire. Cette abdication tant vantée, et qui parut au-dehors si volontaire, fut l'effet de sa foiblesse et de la secrète violence que lui fit son gendre. *Lact. de mort.* 17, 18. La fin des autres princes fut encore plus manifestement funeste : on n'y voit rien que de tragique (2). Dieu, pour ainsi dire, voulut marquer les persécuteurs à la marque d'Antiochus; et afin qu'il n'y manquât aucun trait, il voulut dans cette dernière persécution, que les deux dont le peuple saint avoit le plus long-temps éprouvé la rage, c'est-à-dire, Galère Maximien et Maximin, en périssant comme Antiochus, et par un supplice semblable, fissent aussi, à son exemple, des déclarations favorables aux chrétiens qu'ils avoient tant haïs, et laissassent à la postérité un témoignage immortel d'un repentir autant inutile que forcé.

VIII. Une autre circonstance des persécutions : l'Eglise plus glorieuse, après les avoir souffertes; et la même chose

La persécution d'Antiochus fit voir encore une vérité, qui parut avec éclat dans les persécutions de l'Eglise; c'est que bien loin que le peuple Juif ait été détruit, comme ses ennemis l'avoient espéré, il devint plus illustre que jamais, non-seu-

(1) *Lact. lib. de mort. persec.* — (2) *Lact. de mort.* 34, 49. *Eus.* VIII. 16, 17. IX. 10.

lement par les victoires de Judas le Machabée, mais encore en s'affranchissant du joug des Gentils, et rétablissant sous la famille des Asmonéens le royaume de Judée. Ainsi l'Eglise de Jésus-Christ, loin de tomber sous le poids de tant de persécutions, alloit croissant sous le fer et parmi les tourmens. Les victoires de ses martyrs, plus éclatantes que le soleil, lui donnoient tous les jours une nouvelle gloire. Ce fut après les derniers efforts qu'on eut fait sous Dioclétien pour la détruire entièrement, et lorsqu'on se flattoit le plus, comme on verra, de la pensée de l'avoir éteinte, qu'elle se releva plus que jamais, et que libre de la tyrannie des Gentils, elle régna sur la terre dans la personne de Constantin et de ses successeurs, comme saint Jean le célèbre dans toute sa prophétie, et en particulier dans le chapitre XI, qu'on va entendre aisément après ces remarques.

arrivée après la persécution d'Antiochus.

CHAPITRE XI.

Le temple mesuré : le parvis abandonné aux Gentils : les deux témoins : leur mort : leur résurrection et leur gloire : la septième trompette : le règne de Jésus-Christ et ses jugemens.

1. On me donna une canne semblable à une perche (1), et il me fut dit : Lève-toi, et mesure le temple de Dieu, et l'autel, et ceux qui y adorent.

2. Mais laisse le parvis qui est hors du temple,

(1) Et l'ange se tint debout, disant :

et ne le mesure point; parce qu'il a été abandonné aux Gentils, et ils fouleront aux pieds la sainte cité pendant quarante-deux mois :

3. Et je donnerai à mes deux témoins; et ils prophétiseront mille deux cent soixante jours revêtus de sacs.

4. Ceux-ci sont deux oliviers et deux chandeliers qui sont dressés en présence (1) du Seigneur de la terre.

5. Que si quelqu'un veut leur nuire, le feu sortira de leur bouche, qui dévorera leurs ennemis : et celui qui les voudra offenser, il faut qu'il soit tué de cette sorte.

6. Ils ont la puissance de fermer le ciel, pour empêcher la pluie de tomber durant le temps qu'ils prophétiseront ; et ils ont le pouvoir de changer l'eau en sang, et de frapper la terre de toutes sortes de plaies, toutes les fois qu'ils le voudront.

7. Quand ils auront achevé leur témoignage, la bête qui s'élève de l'abîme leur fera la guerre, les vaincra et les tuera.

8. Et leurs corps seront étendus dans (2) les places de la grande ville, qui est appelée spirituellement Sodome, et l'Egypte, où même (3) leur Seigneur a été crucifié.

9. Et les tribus, les peuples, les langues et les nations, verront leurs corps étendus trois jours et demi; et ils ne permettront pas qu'on les mette dans le tombeau.

(1) Du Dieu. — (2) La place. — (3) Notre.

10. Les habitans de la terre se réjouiront de leur mort : ils en feront des fêtes, et s'enverront des présens les uns aux autres, parce que ces deux prophètes tourmentoient ceux qui habitoient sur la terre.

11. Mais après trois jours et demi, l'esprit de vie entra en eux de la part de Dieu. Ils se relevèrent sur leurs pieds; et ceux qui les virent furent saisis d'une grande crainte.

12. Alors ils entendirent une voix forte, qui leur dit du ciel : Montez ici. Et ils montèrent au ciel dans une nuée, à la vue de leurs ennemis.

13. A cette même heure il se fit un grand tremblement de terre : la dixième partie de la ville tomba, et sept mille hommes périrent dans le tremblement de terre : le reste fut saisi de crainte, et donna gloire à Dieu.

14. Le second malheur est passé, et voilà le troisième qui le suit de près.

15. Le septième ange sonna de la trompette; et le ciel retentit de grandes voix, qui disoient (1) : Le royaume de ce monde est devenu le royaume de notre Seigneur et de son Christ, et il régnera aux siècles des siècles, amen (2).

16. Alors les vingt-quatre vieillards qui sont assis sur leurs siéges devant la face de Dieu, se prosternèrent sur le visage, et ils adorèrent Dieu, en disant :

17. Nous vous rendons grâces, Seigneur Dieu

(1) Les royaumes sont devenus les royaumes. — (2) *Amen* n'y est pas.

tout-puissant, qui êtes, qui étiez, et qui devez venir, parce que vous vous êtes revêtu de votre grande puissance, et que vous régnez.

18. Les nations se sont irritées, et le temps de votre colère est arrivé, et le temps des morts pour être jugés, et pour donner la récompense aux prophètes vos serviteurs, et aux saints, et à ceux qui craignent votre nom, aux petits et aux grands, et pour exterminer ceux qui ont corrompu la terre.

19. Alors le temple de Dieu fut ouvert dans le ciel, et l'arche de son alliance y parut; et il se fit des éclairs, des voix, un tremblement de terre, et une grosse grêle.

EXPLICATION DU CHAPITRE XI.

Les caractères des persécutions en général. Ils sont appliqués en particulier à celle de Dioclétien. Saint Jean nous en donne un premier crayon, qui sera perfectionné dans le chapitre suivant.

1. *Lève-toi, et mesure le temple...* Le commencement de la persécution de Dioclétien est marqué dans tous les auteurs par le renversement des Eglises que les chrétiens avoient bâties dans une longue paix (1). Afin qu'on ne s'en étonne pas, saint Jean nous montre un temple et un autel que les hommes ne peuvent abattre.

Et ceux qui y adorent. Dans cette même per-

(1) *V. Sup. Reflex. n. 6.*

sécution de Dioclétien, il devoit arriver aussi beaucoup de chutes et d'apostasies : mais saint Jean fait voir que tout ce qui est parfaitement au-dedans selon l'élection éternelle, ne périt point.

Mesure le temple de Dieu, et l'autel, et ceux qui y adorent. Ceci représente la société des élus, où tout est mesuré et compté, parce que Dieu ne veut pas que rien y périsse.

2. *Mais laisse le parvis qui est hors du temple...* Il n'y a point de mesure prise pour ce qui est hors de cette société.

Il a été abandonné aux Gentils. La sainte société des élus est inaccessible aux Gentils, qui ne peuvent la diminuer : mais l'extérieur de l'Eglise leur est en quelque sorte abandonné ; et ils y feront d'étranges ravages. Ne croyez donc pas que tout soit perdu quand vous en verrez la profanation. On renversera les Eglises matérielles : mais il y a un sanctuaire qui n'est pas bâti de main d'homme, et sur lequel aussi la main des hommes ne peut rien. Les tourmens feront tomber plusieurs chrétiens : mais le fondement de Dieu demeurera ferme. *Et voici le sceau qu'il a : le Seigneur connoît ceux qui sont à lui ; et bienheureux celui qui invoque le nom du Seigneur.* II. Tim. II. 19.

Ils fouleront aux pieds la sainte cité. Les chrétiens seront sous la tyrannie des infidèles ; mais si les infirmes tombent, l'Eglise subsistera dans les forts. C'est la première chose que saint Jean remarque dans les persécutions : l'Eglise toujours subsistante.

Quarante-deux mois. Voici la seconde chose qu'il faut remarquer : les persécutions de l'Eglise, et même celle de Dioclétien, quoique la plus longue de toutes, auront un terme préfix et marqué de la main de Dieu.

Pourquoi *quarante-deux mois?* Ne retombons pas ici dans la petitesse de vouloir toujours trouver des nombres précis : c'est ici un nombre mystique; et pour nous en faire connoître l'importance, saint Jean le répète souvent, comme on va voir.

3. *Et je donnerai à mes deux témoins, et ils prophétiseront.* C'est moi qui leur donnerai de prophétiser, c'est-à-dire, je leur en donnerai l'ordre et la grâce. *Mille deux cent soixante jours :* c'est les quarante-deux mois dont il vient de parler, à composer les mois de trente jours, selon l'ancienne supputation. Ce nombre mystérieux se trouve encore dans le temps où la femme, c'est-à-dire, l'Eglise, sera nourrie dans le désert, c'est-à-dire, dans la persécution. *Elle y sera,* dit saint Jean, *mille deux cent soixante jours,* XII. 6. Et un peu après : *Elle y sera un temps, des temps, et la moitié d'un temps,* ibid. 14. C'est, au style de l'Ecriture, une année, deux années, et une demi-année, en tout trois ans et demi. Et encore au chapitre XIII. 5; la guerre qu'on fera aux saints, doit durer *quarante-deux mois.* Tout cela sous de différentes expressions, fait le même nombre d'années, de mois et de jours : car et les quarante-deux mois, et les mille deux cent soixante jours composent trois ans et demi, et le tout ensemble

se réduit au nombre rond de douze fois trente jours. Saint Jean retourne ce nombre en tant de façons par années, par mois et par jours, afin que le lecteur attentif, en faisant sa supputation, et trouvant toujours le même nombre, sente enfin que c'est un nombre mystique consacré aux persécutions de l'Eglise, à cause que c'est celui où fut renfermée celle d'Antiochus qui les figuroit. Et en effet tout ceci est visiblement tiré de la prophétie de Daniel, où l'ange détermine la persécution d'Antiochus à un temps, deux temps, et un demi-temps, *Dan.* VII. 25, c'est-à-dire, comme tout le monde en convient, un an, deux ans, et un demi-an, conformément à ce qui est dit de Nabuchodonosor dans le même Daniel : *Sept temps passeront sur lui ;* c'est-à-dire, il passera sept années, *Dan.* IV. 13, 22. Selon cette explication du mot de temps, familière à l'Ecriture et à Daniel, ce prophète détermine le temps donné à Antiochus pour persécuter les enfans de Dieu à trois ans et demi en tout : ce qui fut en effet le temps précis de cette persécution, ainsi qu'il a été dit, *Réflex. sur les perséc.*, *n.* 3.

Nous voilà donc très-distinctement renvoyés par saint Jean à la prophétie de Daniel, et à la persécution d'Antiochus, pour y trouver le vrai caractère des persécutions de l'Eglise, c'est-à-dire, pour y entendre un terme arrêté de Dieu, un terme abrégé exprès pour le salut des élus, un terme qui finisse ordinairement par le châtiment éclatant des persécuteurs, et souvent même

par un aveu public de leur faute avant leur supplice, comme en effet il est arrivé presque toujours, et constamment dans la dernière persécution que saint Jean avoit principalement en vue (1).

Il ne faut pas ici s'émouvoir de ce que trois ans et demi excèdent de quelques jours le nombre de mille deux cent soixante jours. On sait assez que l'Ecriture arrondit les nombres. On a vu que saint Jean règle celui-ci, dont il fait le caractère de la persécution, sur le pied de douze fois trente jours : et au surplus la justesse des prophéties se doit trouver dans les grands caractères, et non pas dans les minuties.

Dieu a voulu que quelques-unes des persécutions, par exemple, celle de Valérien, eût précisément le nombre de trois ans et demi, comme on a dit (2). Les autres, qui durèrent ou un peu plus, ou un peu moins, n'eurent pas moins un terme abrégé et fixé par le doigt de Dieu, et n'en finirent pas moins par une conclusion pareille.

Ce temps de trois ans et demi est encore celui de la mémorable sécheresse qui arriva sous Elie, III. *Reg.* XVII. XVIII. *Luc.* IV. 25. *Jac.* V. 17, sécheresse qui revient assez à la persécution, comme il sera remarqué sur le ℣. 6.

C'est donc à dire, en un mot, que l'Eglise sera réduite au même état où fut autrefois le peuple de Dieu, trois ans et demi, et durant cette effroyable famine, et depuis encore sous la tyrannie

(1) *Réflex. n.* 3, *et suiv.* — (2) *Réflex. n.* 5.

d'Antiochus ; et s'il faut aller plus avant, comme on voit dans toute cette prophétie le nombre de sept consacré pour signifier quelque chose de complet, ainsi qu'on l'a remarqué, *ch.* v. 1, le temps de trois ans et demi, qui fait justement la moitié de sept ans, et partage par le milieu une semaine d'années, doit marquer un temps imparfait qui n'arrive pas à son terme : de cette sorte on le prend pour le temps mystique auquel les persécutions sont fixées, pour marquer qu'étant resserrées par la main de Dieu, elles ne parviendront jamais au terme complet que se proposoient les persécuteurs, comme il paroîtra encore mieux par les remarques sur les versets 9 et 11.

Et ils prophétiseront revêtus de sacs, dans l'affliction, dans la pénitence. Ceci marque la persécution ; et remarquez que les deux témoins ne cesseront de prophétiser durant tout le temps de la persécution : car la persécution dure quarante-deux mois, ℣. 2, et la prophétie dure douze cent soixante jours, ℣. 3, afin qu'on ne pense pas que l'Eglise soit réduite à un état invisible, ou que les persécuteurs viennent à bout, comme ils le prétendoient, *de fermer la bouche de ceux qui louent Dieu* (1).

Ils prophétiseront. Le ministère prophétique ne consiste pas seulement dans la prédiction de l'avenir, mais encore dans l'exhortation, et dans la consolation ; et qui veut voir que toutes ces

(1) *Esth.* XIV. 9.

grâces et les dons tant ordinaires qu'extraordinaires, même celui de la prophétie dans sa partie la plus éminente, qui est la prédiction de l'avenir, ne manquoient pas à l'Eglise durant la persécution, n'a qu'à lire les lettres de saint Cyprien, où l'on voit les merveilleux avertissemens par lesquels Dieu préparoit son Eglise aux maux qu'il lui envoyoit, et l'esprit de force qu'il y conservoit pour la soutenir : c'est aussi ce qu'on peut voir dans toute l'Histoire ecclésiastique.

Mes deux témoins. Témoin, c'est martyr, comme on sait. Saint Jean marque ici le vrai caractère de ces temps, où l'Eglise éclatoit principalement dans ses martyrs, pendant qu'elle étoit contrainte de cacher son culte et ses assemblées dans les lieux obscurs et souterrains.

Pour ce qui regarde le nombre de deux, les Pères et les interprètes sont féconds à nous en représenter le mystère. Il y a les deux Testamens, les deux Tables de la loi, les deux préceptes de la charité, le témoignage de deux suffisant pour établir la vérité, conformément à cette parole : *Toute affaire sera décidée par le témoignage de deux ou trois témoins*, Deut. XIX. 15. Primase rapporte ici un bel endroit de saint Cyprien, où il reconnoît deux sortes de témoins ou de martyrs; les uns en sacrifiant leur vie, les autres en abandonnant leurs biens, *Prim. lib.* III. *Cypr. de laps.* Plus simplement, il faut entendre par les deux témoins, les consolateurs du peuple de Dieu, tirés de deux ordres de l'Eglise, et tant

du clergé que du peuple ; les premiers représentés par Jésus, fils de Josédec, souverain pontife, et les autres par Zorobabel, capitaine du peuple de Dieu, comme on verra au verset suivant.

4. *Ceux-ci sont deux oliviers et deux chandeliers ;* ceci est manifestement tiré de Zacharie, IV, 3, 14, où Jésus, fils de Josédec, souverain pontife, et Zorobabel, qui soutinrent le peuple pauvre et affligé au retour de la captivité de Babylone, sont désignés par deux oliviers, à cause des consolations que le peuple reçut par leur ministère, durant que tous leurs voisins s'unissoient pour achever de les opprimer. Alors Dieu leur envoya ces deux grands consolateurs; et le Saint-Esprit qui montre partout à saint Jean l'Eglise figurée dans la synagogue, a encore tiré cet exemple de l'ancien peuple, pour signifier par ces deux oliviers mystiques la céleste onction dont l'Eglise seroit pleine durant les persécutions.

Et deux chandeliers. Cette figure est encore tirée du même endroit de Zacharie, IV. 12. Elle signifie que les lumières de l'Eglise ne seront pas moins vives que ses consolations seront abondantes : ainsi le nombre de deux est encore ici un nombre mystique, comme les trois ans et demi. Les consolateurs des fidèles par les grâces tant ordinaires qu'extraordinaires, étant tirés de deux ordres, c'est-à-dire, du clergé et du peuple, et d'ailleurs étant figurés par ces deux hommes de Zacharie, par Jésus fils de Josédec et par Zo-

robabel, sont aussi pour cette raison représentés au nombre de deux : ce qui signifie que l'Eglise aura en effet les grâces qui sont figurées par ces deux hommes.

En présence du Seigneur de la terre. Ce sont les propres paroles de Zacharie, IV. 14, qui continuent à nous faire voir qu'il faut chercher dans ce prophète le dénouement de cet endroit de l'Apocalypse.

5. *Le feu sortira de leur bouche.* Imité d'Elie, qui fit tomber le feu du ciel par son commandement, *III. Reg.* XVIII. 38. *IV. Reg.* I. 10, *et suiv.* Ce feu sorti de la bouche des deux témoins de l'Eglise, c'est l'efficace de sa parole, qui confond ses adversaires, et finalement les détruit. *Et celui qui les voudra offenser, il faut qu'il soit tué de cette sorte.* Il faut que les persécuteurs périssent, et qu'après une mort cruelle, ils soient encore envoyés au feu éternel.

6. *Ils ont la puissance de fermer le ciel, pour empêcher la pluie de tomber.* A la lettre, fermer le ciel, c'est envoyer la stérilité, et ce pouvoir fut donné à Elie, *III. Reg.* XVII. 1. Dieu aussi a souvent puni l'empire persécuteur en lui envoyant la stérilité, comme on le verra au ch. XVI. 8. Mais pour s'élever à un sens plus haut et plus convenable à ce lieu, par la pluie il faut entendre la parole de Dieu, selon ce que dit Moïse dans son cantique : *Que ma parole coule comme une rosée.* Deut. XXXII. 2. Durant la persécution, la prédication n'avoit pas un cours si libre, et elle

elle étoit justement soustraite aux infidèles, qui non-seulement ne l'écoutoient pas, mais encore en persécutoient les ministres. C'étoit donc avec justice que Dieu accomplissoit alors cette menace autrefois prononcée dans Isaïe : *Je défendrai à mes nuées de pleuvoir*, v. 6. J'empêcherai mes prédicateurs de prêcher si librement.

Changer l'eau en sang : comme fit Moïse en Egypte sous la persécution de Pharaon. *Exod.* VIII, 19, 20, c'est envoyer la guerre aux ennemis de l'Eglise, comme on verra au chap. XVI. ℣. 3, 4, 5, 6.

Remarquez que saint Jean remplit ici ces deux témoins de ce qu'il y a tout ensemble de plus doux et de plus efficace dans les anciens prophètes, pour consoler le peuple de Dieu, et pour en châtier les ennemis. La douceur est marquée dans les deux oliviers et dans les deux chandeliers, dont la lumière consolera les enfans de Dieu; et l'efficace de la vengeance paroît dans toute la suite. Au reste, pour peu qu'on entende le style de l'Ecriture, on ne s'étonnera pas que ces grands effets de la justice divine soient attribués aux deux témoins, puisque c'est pour l'amour d'eux que Dieu les envoie.

7. *Quand ils auront achevé leur témoignage :* après qu'ils auront beaucoup souffert, et qu'ils auront accompli le temps de ce témoignage laborieux, qu'ils devoient rendre dans l'affliction et dans la peine : remarquez ce terme *achevé*, qui désigne la fin des persécutions.

La bête qui s'élève de l'abîme : il n'en a point encore été parlé, et elle ne paroîtra que dans les chap. XIII. et XVII. Mais saint Jean nous y renvoie dès ici, pour montrer la liaison de ce chapitre avec les suivans, où nous trouverons l'explication de tout le mystère.

Les vaincra et les tuera : en apparence et selon le corps. Les choses viendront à un tel point, qu'à force de faire la guerre aux chrétiens, les Gentils croiront en avoir aboli le nom. C'est ici un des caractères de la persécution de Dioclétien. On avoit vu jusqu'alors les persécutions se ralentir de temps en temps; et on attribuoit à ce relâchement la subsistance de l'Eglise. On résolut donc sous Dioclétien, de faire un dernier effort, et de s'acharner contre les chrétiens jusqu'à ce qu'on en eût éteint toute la race. On flatta même les empereurs de la gloire d'avoir accompli ce grand ouvrage vainement tenté par leurs prédécesseurs. Il faut ici se ressouvenir des colonnes trouvées en Espagne avec ces inscriptions dont voici l'abrégé.

Aux empereurs Dioclétien et Maximien : pour avoir étendu l'empire romain, éteint le nom des chrétiens qui détruisoient l'Etat, aboli leur superstition par toute la terre, et augmenté le culte des dieux. Ces inscriptions trouvées en Espagne, étoient sans doute répandues de même dans tout l'empire. On n'avoit point encore flatté les empereurs de la gloire d'avoir tout-à-fait éteint le nom odieux des chrétiens. C'est ce que saint Jean

appelle ici *avoir fait mourir les deux prophètes :* et il ne pouvoit représenter la persécution de Dioclétien par un caractère qui lui fût plus propre.

8. *Leurs corps seront étendus dans les places de la grande ville.* Le grec, *dans la place,* au singulier. Saint Jean représente ici les martyrs comme privés par les lois de tous les honneurs, et même de ceux qu'on rend aux morts. On voit partout dans les actes des martyrs, et en particulier dans ceux de saint Taraque, le grand péril où il falloit se mettre pour donner la sépulture aux saints, dont même on laissoit souvent les corps mêlés avec ceux des scélérats, afin qu'on ne les pût distinguer : ce qui paroît principalement durant la persécution de Dioclétien.

Dans les places de la grande ville, qui est appelée spirituellement Sodome et l'Egypte. C'est Rome et l'empire romain : Sodome, par son impureté; Egypte, par sa tyrannie et ses abominables superstitions, où le peuple de Dieu étoit captif comme autrefois en Egypte, où les chrétiens et les chrétiennes avoient souvent plus à souffrir pour la chasteté que pour leur foi, comme *l'ame juste de Lot étoit tourmentée à Sodome par les actions détestables de ses habitans.* II. Pet. II. 8.

Où même leur Seigneur a été crucifié. En prenant la grande cité pour Rome avec son empire, il est vrai, au pied de la lettre, que Jésus-Christ y a été crucifié, même par la puissance romaine : et il est vrai encore que cette même Rome qui

avoit crucifié Jésus-Christ en sa personne, le crucifioit tous les jours dans ses membres, comme dans le chapitre suivant nous le verrons enfanté dans ses membres par son Eglise, XII. 5.

9. *Leurs corps étendus trois jours et demi.* Ce même nombre de jours est encore répété ℣. 11. On voit donc ici clairement, et pour les jours comme pour les années, un nombre mystique, et justement la moitié d'une semaine. Mais ici, *trois jours et demi :* c'est-à-dire, la moitié de la semaine de jours signifie un temps très-court; et beaucoup plus court encore que celui de la persécution. Car si la persécution ne parvient pas jusqu'à la semaine d'années, et n'en passe pas la moitié, le temps où les Gentils se persuadèrent que le christianisme étoit éteint, n'arrive qu'à la moitié de la semaine de jours; et ni dans l'un ni dans l'autre cas, on ne vient point à un temps complet, ni au but que les persécuteurs avoient espéré, comme il a été dit ℣. 3.

10. *Les habitans de la terre se réjouiront :* en faisant entr'eux des fêtes, comme il est porté dans le texte, et des festins, des réjouissances. Ces inscriptions qu'on vient de voir, ne permettent pas de douter que l'extinction du christianisme, dont les Gentils se vantoient, ne fût un sujet de joie et de triomphe dans tout l'univers.

Et s'enverront des présens : ce signe de conjouissance mutuelle est marqué parmi les fêtes et les festins, *Esth.* IX. 18, 19, 22. *Parce que les deux prophètes les tourmentoient.* La prédication

de l'évangile tourmentoit ceux qui vouloient mener une vie sensuelle, témoin le tremblement de Félix, gouverneur de Judée, pendant que saint Paul traitoit devant lui de la justice, de la chasteté, et du jugement futur, *Act.* xxiv. 25. D'ailleurs, les Gentils attribuoient aux chrétiens tous les malheurs de l'empire, et ils étoient ravis d'en être défaits.

11. *Après trois jours et demi.* Les Gentils ne jouirent que très-peu de temps du plaisir de s'imaginer l'Eglise morte, et son témoignage éteint; car on la vit se relever plus glorieusement que jamais.

L'esprit de vie entra en eux : le rétablissement d'un peuple abattu est figuré par une résurrection, *Ezech.* xxxvii.

12. *Alors ils entendirent une voix.... Montez ici. Et ils montèrent dans le ciel...* C'est la grande gloire de l'Eglise sous Constantin, incontinent après la grande persécution.

13. *A cette même heure il se fit un grand tremblement de terre......* Dans le temps qu'il plaisoit à Dieu de relever son Eglise, que les païens croyoient à bas, tout l'empire fut ébranlé par les guerres des empereurs les uns contre les autres. Maxence, fils de Maximien, établi à Rome, et soutenu par Maximin en Orient, est attaqué par Galère, et bat Sévère, un autre empereur que Galère envoyoit contre lui. Toute l'Italie est ravagée par les vainqueurs et par les vaincus. Galère court à la vengeance avec une

armée immense. Maximien rappelé à l'empire, se brouille avec son fils et avec son gendre, qu'il arme l'un contre l'autre : son gendre, c'étoit Constantin, marche contre Maxence, et le taille en pièces, ce qui le rend maître de Rome, et tôt après de tout le monde. *La dixième partie de la ville tomba.* Cela signifie de grands ravages et de grandes ruines dans tout le corps de l'empire par ces effroyables mouvemens.

Et sept mille hommes y périrent : c'est dans le nombre parfait la victoire parfaite de Constantin sur Maxence.

Et le reste fut saisi de crainte : quand on vit Constantin victorieux par la croix, en ériger le trophée dans Rome, et faire publiquement profession du christianisme.

Et ils donnèrent gloire au Dieu du ciel. Voilà les grandes conversions, dont la victoire de l'Eglise fut suivie par tout l'univers. On voit souvent dans l'histoire (1), durant la dernière persécution, et dans quelques actes des martyrs, ces acclamations du peuple étonné de leur constance : *Le Dieu des chrétiens est grand :* ces cris de joie s'augmentèrent, quand on vit l'Eglise victorieuse par sa patience, et par tant de miracles qui arrivoient tous les jours au tombeau des saints.

14. *Le second malheur est passé.* C'est celui des persécutions, et surtout de la dernière, qui fut si sanglante ; et ce sont en même temps tous

(1) *Eus.* IX. 1, 8.

les maux que Dieu envoyoit au monde pour punir son impiété, à commencer depuis le temps de Valérien jusqu'à celui de Maxence, et de la paix de l'Eglise, comme il paroît, IX. 14. XI. 5, 6, 13. Mais ce qu'il faut le plus remarquer, c'est que les persécutions dont saint Jean parle tant ici, sont comprises parmi les malheurs publics de tout l'univers, n'y en ayant point de plus grand, ni qui en attire tant d'autres, que de ne pouvoir souffrir la vérité, comme on le verra encore plus expressément, XII. 12.

Et voilà le troisième qui le suit de près. C'est celui où sera comprise la ruine de Rome idolâtre, comme on verra dans la suite : mais saint Jean donnera encore quelques chapitres à décrire plus particulièrement les persécutions qui ont attiré à l'empire un si terrible châtiment.

15. *Le septième ange.... Le ciel retentit de grandes voix qui disoient : Le royaume de ce monde est devenu le royaume de notre Seigneur et de son Christ.* Voilà la conversion universelle des peuples, la destruction de l'idolâtrie.

Et il régnera aux siècles des siècles : son règne est éternel dans le ciel, et il va commencer à éclater même sur la terre.

18. *Les nations se sont irritées :* Rome frémira encore, et tout le paganisme sera en fureur de voir le christianisme dans la gloire, et les princes mêmes devenus chrétiens.

Et le temps de votre colère est arrivé : le temps où Rome périra : ce qu'on verra dans la suite exprimé plus clairement.

Et le temps des morts pour être jugés....-Saint Jean joint le jugement dernier à celui qu'on alloit voir exercé sur Rome, comme avoit fait Jésus-Christ en prédisant la ruine de Jérusalem, *Matth.* XXIV. C'est la coutume de l'Ecriture de joindre les figures à la vérité.

19. *Le temple de Dieu fut ouvert :* c'est le grand éclat de l'Eglise ouverte à tous les Gentils. *Et l'Arche d'alliance y parut :* à la différence de l'ancien peuple, où l'Arche étoit cachée; dans l'Eglise, tous les mystères sont découverts, et la présence de Dieu est manifestement déclarée.

Et il se fit des éclairs. C'est la main de Dieu manifeste sur les ennemis de son Eglise. Au reste, je ne parle point ici de l'application de ce chapitre à la venue d'Enoch et d'Elie, dont je me suis assez expliqué dans la Préface, *n.* 13, *et suiv.*

Abrégé des prédictions, depuis le chapitre IV, *jusqu'au* XII, *et la liaison de ce qui précède avec ce qui suit, depuis le* XII *jusqu'au* XIX.

Les choses que nous avons vues méritent bien d'être repassées, afin qu'on en voie la suite comme d'un coup-d'œil, depuis le chap. IV jusqu'à celui qui va suivre.

On a vu d'abord le livre scellé, c'est-à-dire, les décrets cachés du conseil de Dieu, chap. IV.

Ce livre est entre les mains de l'Agneau pour en rompre les sceaux, et en révéler les secrets, chap. V.

A la rupture des sceaux, on a vu paroître le Juge avec ses trois fléaux, et la vengeance qui devoit être appliquée par la prière des saints est suspendue pour un peu de temps, mais ensuite représentée avec de terribles couleurs, quoiqu'encore en confusion, chap. VI.

On entre dans l'explication du détail, où le premier secret qui se déclare, c'est que la vengeance dont on alloit découvrir les effets, étant suspendue en faveur des Juifs, dans la suite devoit commencer par cette nation, selon le dessein de la prophétie : ce qui se déclare encore par les autres circonstances des chap. VII et VIII.

Les sept trompettes commencent ; et les quatre premières nous découvrent les deux coups frappés sur les Juifs sous Trajan et sous Adrien, tous deux terribles, mais le dernier le plus désolant, où l'on marque aussi l'horrible amertume où ils se virent plongés pour avoir suivi leur faux messie Cochebas ; et on voit en même temps les vains efforts qu'ils firent pour obscurcir les prophéties : c'est ce que contient le chapitre VIII. Le dernier verset de ce chapitre marque les trois *Vœ*, dont l'effet devoit regarder les trois dernières trompettes, VIII. 13, et dont la suite, comme on verra, fait la liaison de toute cette prophétie.

Entre la fin des prédictions qui regardent les Juifs et le commencement de celles qui regardent les Gentils, le Saint-Esprit découvre à

saint Jean cet affreux obscurcissement du soleil, et ces sauterelles mystiques; c'est-à-dire, à l'occasion de la chute des Juifs, auteurs des persécutions de l'Eglise, un nouveau genre de persécuteurs dans les hérésies judaïques qui se glisseront dans son sein. Là, au bruit de la cinquième trompette, on les voit sortir de l'enfer : et saint Jean se sert de cette occasion pour donner à tous les siècles une vive image du génie de l'hérésie, dont l'effet est si funeste à tout l'univers, mais dont la chute présage à l'Eglise une victoire certaine de tous ses autres ennemis. Le premier *Vœ* se termine à cet endroit, ℣. 12. Et comme il nous mène au temps de Valérien, où la chute de l'empire devoit commencer, saint Jean y entre incontinent : mais afin de distinguer cet événement de ceux qui avoient regardé plus particulièrement les Juifs, il marque ici expressément que cet endroit regardoit en particulier les idolâtres, IX. 20. Et voilà tout ce qui paroît au chap. IX, au son de la cinquième et de la sixième trompette.

Il ne restoit plus après cela, pour nous marquer toute la suite de la vengeance de Dieu sur ses ennemis, qu'à nous représenter le dernier coup donné tout ensemble à l'idolâtrie et à Rome persécutrice : mais comme il devoit être la punition de ses cruautés contre l'Eglise, saint Jean, après l'avoir annoncé en général au chapitre X, nous y est encore montré comme le prophète destiné de Dieu à nous en décrire les causes

et toute la suite dans les chapitres suivans.

Il paroît par toutes ces choses, que l'Apocalypse est comme une histoire suivie des jugemens que Dieu exerce sur les ennemis de son Eglise, en commençant par les Juifs, et finissant par les Gentils, sans oublier entre deux les hérétiques, à cause des secrets rapports qu'ils ont avec les uns et avec les autres, aussi bien qu'avec l'Eglise elle-même, pour en exercer et éprouver les vrais fidèles : et cette histoire est suivie, non-seulement par l'ordre des choses, mais encore en quelque façon par celui des temps.

Au chap. XI, commence l'histoire des persécutions romaines, dont nous voyons d'abord quatre caractères. Nous voyons aussi la raison pourquoi saint Jean s'arrête principalement à celle de Dioclétien, qui par la même suite des conseils de Dieu, devoit tout ensemble, et ravager l'Eglise avec le plus de fureur, et en même temps la porter au plus haut point de sa gloire.

On voit en même temps la grande cité qui persécutoit les saints, c'est-à-dire, Rome, dans une commotion si violente, que tout son empire en est ébranlé. Les guerres contre Maxence nous sont ici figurées, et cette suite de choses nous mène au ℣. 14. où se voit aussi l'accomplissement du second *Væ*.

On entend aussitôt après le son de la septième trompette, où autant qu'on est consolé par le règne de Jésus-Christ, autant est-on saisi de frayeur par les menaces qu'on y entend mêlées

en confusion avec celles du jugement dernier. Mais des choses si importantes y sont dites encore tellement en général, qu'elles doivent dès-là nous faire attendre un plus grand éclaircissement dans les chapitres suivans, selon le génie des prophéties, et en particulier de celle-ci, où Dieu nous mène comme par degrés dans une plus grande lumière, et tout ensemble dans une considération plus profonde de ses jugemens.

Tout ceci démontre donc que la prophétie de saint Jean, depuis le chapitre IV jusqu'au XVIII, où la chute de Rome est marquée avec des traits si perçans et si vifs, n'est qu'un seul et même tissu; et saint Jean le marque très-expressément, lorsque dans ce chapitre XI, ℣. 7, il attribue le massacre des deux témoins, à la bête qui s'élevera de l'abîme. On n'en avoit point encore ouï parler, et on ne la verra paroître qu'aux chapitres XIII et XVII. On ne peut donc pas douter que le chapitre XI n'ait sa relation avec les suivans, et que ce ne soit de là qu'il en faut attendre la parfaite explication.

Les trois *Væ* sont encore un signe certain pour faire comprendre à un lecteur attentif la liaison de tous ces chapitres, c'est-à-dire, des précédens et des suivans. Car évidemment le premier *Væ* finit au ℣. 12 du chapitre IX, où finit en même-temps ce qui avoit une relation plus particulière avec les Juifs; et le second *Væ* qui finit au chapitre XI, ℣. 14, comprend ce qui devoit arriver aux Gentils, à commencer au ℣. 13 du chapitre IX,

depuis les malheurs de Valérien jusqu'à ceux de Maxence, chapitre XI, ℣. 14. On nous avertit dans le même verset, que le troisième *Væ* viendra bientôt. Il faut donc l'attendre encore; et nous n'en verrons nulle mention que vers la fin de la prophétie, où nous l'entendrons retentir avec un cri si terrible et si perçant, que les plus sourdes oreilles en seront émues.

Il paroît donc, encore un coup, par tout ceci que toute la prophétie est liée ensemble depuis le chapitre IV, jusqu'aux chapitres XVIII et XIX. Les sceaux nous engagent dans les trompettes. A la quatrième trompette commencent les trois *Væ*, dont les deux premiers achèvent dans la cinquième et dans la sixième trompette; et le dernier est réservé à l'explication de l'effet de la septième, qui ne paroîtra tout entier qu'au chapitre XVIII, dont le XIX est la suite, où aussi nous prendrons soin de le faire entendre.

CHAPITRE XII.

La femme en travail, et la fureur du dragon : la femme en fuite dans la solitude : le grand combat dans le ciel : second effort du dragon et seconde retraite de la femme : troisième effort du dragon : son effet.

1. Un grand prodige parut aussi dans le ciel. Une femme revêtue du soleil, qui a la lune sous

ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles.

2. Elle étoit grosse; et elle crioit étant en travail, et ressentant les douleurs de l'enfantement.

3. Un autre prodige parut dans le ciel : un grand dragon roux, ayant sept têtes et dix cornes, et sept diadêmes sur ses têtes.

4. Il entraînoit avec sa queue la troisième partie des étoiles du ciel, et il les jeta sur la terre. Et ce dragon s'arrêta devant la femme qui alloit enfanter, afin de dévorer son fils aussitôt qu'elle en seroit délivrée.

5. Elle enfanta un enfant mâle qui devoit gouverner toutes les nations avec un sceptre de fer : et son fils fut enlevé à Dieu et à son trône.

6. Et la femme s'enfuit dans le désert, où elle avoit une retraite que Dieu lui avoit préparée, pour y être nourrie mille deux cent soixante jours.

7. Il y eut alors un grand (1) combat dans le ciel : Michel et ses anges combattoient contre le dragon, et le dragon combattoit avec ses anges.

8. Mais ceux-ci furent les plus foibles; et leur place ne se trouva plus dans le ciel.

9. Et ce grand dragon, l'ancien serpent, appelé le Diable et Satan, qui séduit toute la terre habitable, fut précipité en terre, et ses anges avec lui.

10. Et j'entendis une grande voix dans le ciel,

(1) *Grand* n'y est pas.

qui dit : Maintenant le salut de notre Dieu est affermi, et sa puissance et son règne, et la puissance de son Christ : parce que l'accusateur de nos frères, qui les accusoit jour et nuit devant notre Dieu, a été précipité.

11. Et ils l'ont vaincu par le sang de l'Agneau, et par le témoignage qu'ils ont rendu à sa parole; et ils ont méprisé (1) leurs vies jusqu'à souffrir la mort.

12. C'est pourquoi, cieux, réjouissez-vous, et vous qui y habitez. Malheur (2) à la terre et à la mer, parce que le diable est descendu vers vous, plein d'une grande colère, sachant qu'il lui reste peu de temps.

13. Mais le dragon se voyant précipité en terre, poursuivit la femme qui avoit enfanté un mâle.

14. Et on donna à la femme deux ailes d'un grand aigle, afin qu'elle s'envolât au désert, au lieu de sa retraite, où elle est nourrie un temps, des temps, et la moitié d'un temps, hors de la présence du serpent.

15. Alors le serpent jeta de sa gueule comme un grand fleuve après la femme, pour l'entraîner dans ses eaux.

16. Mais la terre aida la femme; elle ouvrit son sein, et elle engloutit le fleuve que le dragon avoit jeté de sa gueule.

17. Et le dragon s'irrita contre la femme, et alla faire la guerre à ses autres enfans qui gar-

(1) Leur vie. — (2) Aux habitans de la terre et de la mer.

dent les commandemens de Dieu, et qui rendent témoignage à Jésus-Christ.

18. (1) Et il s'arrêta sur le sable de la mer.

EXPLICATION DU CHAPITRE XII.

Autres caractères de la persécution de Dioclétien : son triple renouvellement.

1. *Un grand prodige parut.* Saint Jean continue à nous expliquer la persécution de Dioclétien; mais à mesure qu'il avance, il le fait toujours sous de plus claires idées, et avec des circonstances plus particulières. *Une femme revêtue du soleil;* c'est l'Eglise toute éclatante de la lumière de Jésus-Christ; *Qui a sous ses pieds la lune :* les lumières douteuses et changeantes de la sagesse humaine : *Une couronne de douze étoiles,* les douze apôtres.

2. *Elle crioit en travail, et ressentant les douleurs de l'enfantement.* Primase remarque ici le caractère de l'Eglise, qui, semblable à la sainte Vierge, en demeurant toujours vierge, devoit à sa manière enfanter le Fils de Dieu; mais avec cette différence, que la sainte Vierge a enfanté sans douleur; et le caractère de l'Eglise est de ressentir les douleurs de l'enfantement, parce qu'elle enfante par ses souffrances, et que le sang de ses martyrs la rend féconde.

3. *Un autre prodige.... dans le ciel :* au milieu de l'air où il parut à saint Jean. *Un grand dra-*

(1) Et je m'arrêterai.

gon

gon roux : le démon cruel et sanguinaire. *Ayant sept têtes.* Comme on donne à Dieu sept anges pour être les principaux exécuteurs de ses volontés, saint Jean donne aussi au diable sept démons principaux, qui président chacun à quelque vice capital, comme le dragon préside à tous : à quoi on peut aussi rapporter ces paroles de l'évangile, *Luc.* XI. 26 : *Il prend avec lui sept autres esprits plus méchans que lui. Et dix cornes.* Après avoir marqué les esprits qui agissent sous les ordres du diable, l'apôtre marque encore la puissance des rois dont il se sert. Les dix cornes peuvent figurer les dix principaux auteurs des persécutions, par le secours desquels le démon espéroit d'engloutir l'Eglise.

Et sept diadêmes sur ses têtes. Les démons s'érigent en rois par l'empire qu'ils usurpent sur les hommes, et Jésus-Christ même appelle Satan *le prince de ce monde,* Jo. XII. 31. Le démon enorgueilli d'avoir eu tant de rois pour instrumens de sa tyrannie, et de s'être érigé à lui-même un trône si redoutable, menace la femme.

Remarquez qu'il paroît ici en la même forme qu'aura la persécution de Dioclétien, ci-dessous, XIII. XVII. Nous en verrons les raisons, et nous y remarquerons quelque chose de plus particulier. Ici nous avons à considérer ce qui convient en général à la puissance du démon.

Il entraînoit avec sa queue la troisième partie des étoiles. C'est avec les anges qu'il a séduits, les fidèles qu'il a renversés dans les persécutions,

et surtout les docteurs, comme l'applique saint Pionius dans ses actes, *ap. Bar. t.* II. *an.* 254, *n.* 13. *Le dragon s'arrêta devant la femme...* Il faut se le figurer la gueule béante, prêt à dévorer l'enfant qui alloit naître.

5. *Elle enfanta un enfant mâle :* robuste, courageux, puissant. Isaïe nous représente la fécondité de la synagogue prête à sortir de la captivité, en disant qu'elle *a enfanté un mâle,* Is. LXVI. 7. C'étoit la figure de l'Eglise, qui ne met au nombre de ses enfans que ceux qui sont pleins de vigueur. A la veille de son martyre, sainte Perpétue se trouve changée en mâle dans sa vision. *Actes de la sainte.* Gr. et Vulg. *Un fils mâle;* pour appuyer davantage. *Qui devoit gouverner toutes les nations...* Comme cela est dit de Jésus-Christ, *Psal.* II. Jésus-Christ le dit aussi de ses serviteurs, *Apoc.* II. 26, 27. Et en effet, les chrétiens alloient avoir dans huit ou dix ans la souveraine puissance sur les Gentils, en la personne de Constantin et des autres empereurs chrétiens. Il faut bien remarquer ce temps, et que l'Eglise alloit enfanter un fils régnant, comme on vient de voir. *Et son fils fut enlevé à Dieu et à son trône :* Dieu le prend dans sa protection particulière, et lui fait part de sa puissance.

6. *Et la femme s'enfuit dans le désert.* L'Eglise cache son service dans des lieux retirés : c'est une imitation de l'état où se trouva la synagogue dans la persécution d'Antiochus, I. *Mach.* II. 31. *Pour y être nourrie mille deux cent soixante jours :*

c'est une suite de l'imitation. *Voyez* ci-dessus, XI. 2.

Nourrie, sous les ordres de Dieu par les pasteurs ordinaires, comme le peuple dans le désert par Moïse et Aaron; et sous Antiochus, par Mathatias et ses enfans sacrificateurs : afin qu'on ne se figure pas ici une Eglise invisible et sans pasteurs.

7. *Il y eut alors un grand combat dans le ciel...* Comme le démon prévoyoit *qu'il lui restoit peu de temps*, ℣. 12, et que les Gentils qui se convertissoient en foule, lui feroient bientôt perdre l'empire romain, il fait ses derniers efforts contre l'Eglise; les anges de leur côté combattent aussi avec plus de force; *Michel et ses anges, le dragon avec ses anges :* chaque troupe avoit son chef. *Dan.* XII. 1, *et* X, 13, 21. *Michel, un grand prince qui est le défenseur de votre peuple.* On voit donc ici que saint Michel est le défenseur de l'Eglise, comme il l'étoit de la synagogue.

8. *Ceux-ci furent les plus foibles; et leur place ne se trouva plus dans le ciel.* La gloire des démons fut abattue avec l'idolâtrie qui en faisoit des dieux, et les mettoit dans le ciel. Cette chute leur arriva lorsque Galère Maximien, qui étoit le premier auteur de la persécution, fut contraint lui-même au lit de la mort, par une horrible maladie, où l'impression de la vengeance divine paroissoit toute manifeste, de faire un édit pour donner la paix à l'Eglise, l'an 311 de notre Seigneur; et que cet édit fut appuyé par Constan-

tin, qui croissoit tous les jours en puissance, *Eusèb.*, *lib.* VIII. 16, 17, *de vit. Const.* I, 57. *Lactant. de mortib. persecut.* XXXIII, XXXIV, XXXV. Ce fut un exemple pareil à celui qu'on avoit vu dans Antiochus, comme on l'a souvent remarqué.

9. *L'ancien serpent.* Celui qui avoit séduit nos premiers parens et toute la terre.

10. *Et j'entendis une grande voix dans le ciel.* C'étoit un chant d'action de grâces des saints, pour la victoire remportée sur l'idolâtrie, et la paix donnée à l'Eglise par Constantin. *L'accusateur de nos frères, qui les accusoit.....devant.... Dieu.* On peut entendre ici les calomnies que le démon inspiroit aux païens contre les fidèles : mais ce mot, *devant.... Dieu*, nous renvoie à ce qui se passa en la personne de Job, lorsqu'il fut livré à Satan, qui se vantoit de venir à bout de sa constance, *Job.* I. Ainsi, pour éprouver la patience de son Eglise, Dieu permettoit aux démons de lui susciter des persécuteurs.

12. *Malheur à la terre et à la mer !* Malheur à tout l'univers et à tous les hommes ! et la cause de ce malheur de toute la terre, c'est, poursuit saint Jean, *que le diable y est descendu plein d'une grande colère* contre l'Eglise, qu'il va persécuter avec une nouvelle fureur, comme on verra ℣. 13. *Sachant qu'il lui reste peu de temps :* ce qu'il jugeoit aisément par les conversions qui se multiplioient, par les acclamations même des Gentils à l'honneur des chrétiens et de leur Dieu; et enfin parce que Constantin, si favorable à l'E-

glise, s'avançoit manifestement à la souveraine puissance plus que tous les autres empereurs qui étoient alors (1). Saint Jean nous déclare ici très-expressément que cette implacable colère qui fait faire au démon les derniers efforts contre l'Eglise, est un malheur de tout l'univers, et plus encore des persécuteurs, que de l'Eglise persécutée : car encore qu'elle ait beaucoup à souffrir, à cause que le démon déchargera sur elle cette *grande colère* dont il est plein ; ceux dans lesquels il opère, et dont il fait des instrumens de sa fureur, sont dans un état sans comparaison plus déplorable ; puisqu'il n'y a rien en toutes manières de plus malheureux que de haïr la vérité, et de travailler, comme ils font, avec le démon, à l'éteindre dans le monde. Par conséquent, malheur à eux, et malheur à la terre et à la mer, à cause de la furie que Satan y va exercer par leurs mains contre l'Eglise. Ce n'est pourtant pas encore ici ce troisième et dernier *Væ* que saint Jean nous a fait attendre depuis le chap. XI. 14 ; ce n'en est qu'un préparatif et un acheminement : quand il viendra ce troisième *Væ*, où paroîtra la dernière et irrévocable sentence contre l'empire persécuteur, il se fera bien remarquer d'une autre sorte, comme on verra vers la fin de la prophétie.

13. *Il poursuivit la femme*. Maximin renouvela la persécution en Orient avec plus de fureur que jamais. *Et la femme* est contrainte de se retirer

(1) *Eus. l.* IX. 1, 8.

encore *dans le désert*, comme elle avoit fait, ℣. 6.

14. *Au désert :* au lieu de sa retraite, qu'elle connoissoit déjà comme venant de s'y retirer, et d'où il faut supposer qu'elle étoit sortie quand le dragon fut vaincu.

Il faut ici bien entendre que saint Jean racontoit les choses dans l'ordre qu'il les voyoit. Il a vu premièrement le dragon tâchant d'engloutir la femme; ensuite l'enfant enlevé, la femme fuyant dans le désert, et le combat où le dragon est vaincu. Là saint Jean voit la colère du dragon plus enflammée par sa défaite : de là vient qu'il ne présente pas seulement la gueule, comme il faisoit auparavant, ℣. 4, mais encore qu'il poursuit la femme, qui, dans une semblable persécution, cherche un semblable refuge. Ainsi on ne doit pas regarder cette fuite répétée, comme l'explication de ce qui avoit été dit, mais comme une action différente, qui a son caractère particulier, et que saint Jean raconte aussi très-distinctement.

On donna deux ailes d'aigle à la femme : pour marquer la vitesse de sa fuite, comme *Is.* XL. 31.

15. *Alors le serpent jeta de sa gueule comme un grand fleuve pour l'entraîner....* La persécution est signifiée par les eaux, selon le style ordinaire de l'Ecriture.

16. *La terre aida la femme.* Alors, pour la première fois, les puissances du monde secoururent l'Eglise. Constantin et Licinius répri-

mèrent la persécution de Maximin. Ce tyran, battu par Licinius, sentit la main de Dieu, fit un édit favorable, et périt comme Antiochus, et comme Galère Maximien, avec une aussi fausse pénitence, *Eusèb.* IX. 10, *de vit. Const.* I. 58, 59. *Lact.* 45, 46, 49.

17. *Et le dragon s'irrita contre la femme, et alla faire la guerre....* Il renouvela encore, et pour la dernière fois, la persécution par le moyen de Licinius, mais qui tôt après fut éteinte par Constantin, *Eusèb.* X. 8, *de vit. Const.* I. 50, *et seq.* II. 1, *et seq.* Saint Jean fait entendre le peu d'effet de cette persécution, en la marquant seulement, sans en expliquer aucune particularité.

On ne peut s'empêcher de voir ici dans la prophétie de saint Jean, sous trois princes persécuteurs, trois temps principaux de la dernière persécution que souffrit l'Eglise, aussi distinctement marqués qu'ils sont dans l'histoire même. Le premier temps depuis le commencement en 303, jusqu'à l'édit favorable de Galère Maximien en 311. Le second, dans les nouveaux efforts de Maximin, repoussés par Constantin et Licinius, et finis enfin tant par la victoire de Constantin sur Maxence, que par la mort et la rétractation de Maximin, an. 312, 313. Le troisième, quand Licinius, jusqu'alors très-uni avec Constantin, attaqua l'Eglise, et périt, an. 319, 323. *Et il alla faire la guerre :* le dragon fit quelque mouvement qui fit connoître à saint Jean le dessein qu'il eut de poursuivre encore les fidèles; car il ne disparoît pas,

et il demeure présent dans toute la suite de cette vision, comme on le verra, XIII. 4. XVI. 13.

18. *Et il s'arrêta sur le sable de la mer.* C'est le dragon qui s'arrête, selon la Vulgate; c'est-à-dire, qu'il ne remue plus rien, et cesse de persécuter l'Eglise. Le grec porte : *Je m'arrêtai sur le sable de la mer.* La leçon de la Vulgate est ancienne; et la chose en elle-même est indifférente pour la suite de la prophétie.

CHAPITRE XIII.

La bête qui s'élève de la mer : ses sept têtes, et ses dix cornes : sa blessure mortelle : sa guérison surprenante. Seconde bête avec ses prestiges et ses faux miracles : l'image de la bête : le caractère et le nombre de la bête.

1. ET je vis une bête s'élever de la mer, ayant sept têtes et dix cornes, et dix diadêmes sur ses cornes, et (1) des noms de blasphême sur ses têtes.

2. La bête que je vis étoit semblable à un léopard : ses pieds ressembloient aux pieds d'un ours, et sa gueule à la gueule d'un lion. Et le dragon lui donna sa (2) force et sa grande puissance.

3. Et je vis une de ses têtes comme blessée à mort : mais cette plaie mortelle fut guérie; et toute la terre en étant émerveillée, suivit la bête.

(1) Un nom. — (2) Force, son trône, et sa.

4. Ils adorèrent le dragon qui avoit donné puissance à la bête, et ils adorèrent la bête, en disant : Qui est semblable à la bête, et qui pourra combattre contre elle?

5. Et il lui fut donné une bouche qui se glorifioit, et prononçoit des blasphêmes : et le pouvoir lui fut donné de faire la guerre (1) quarante-deux mois.

6. Elle ouvrit la bouche pour blasphémer contre Dieu, pour blasphémer son nom et son tabernacle, et ceux qui habitent dans le ciel.

7. Il lui fut donné de faire la guerre aux saints, et de les vaincre : et la puissance lui fut donnée sur toute tribu, sur tout peuple (2), sur toute langue et sur toute nation.

8. Tous les habitans de la terre (3) l'adorèrent, ceux dont les noms ne sont pas écrits dans le livre de vie de l'Agneau immolé dès la création du monde.

9. Si quelqu'un a des oreilles, qu'il écoute.

10. Celui (4) qui mènera en captivité (5), ira en captivité : celui qui tuera de l'épée, il faut qu'il meure de l'épée. C'est ici la patience et la foi des saints.

11. Je vis une autre bête s'élever de la terre, qui avoit deux cornes semblables à celles de l'Agneau, et qui parloit comme le dragon.

12. Elle (6) exerçoit toute la puissance de la

(1) La guerre est dans le grec, et non dans la Vulgate. — (2) *Peuple* n'est pas dans le grec. — (3) L'adoreront. — (4) Qui mène. — (5) Va en. — (6) Exerce.

première bête en sa présence; et (1) elle fit que la terre et ceux qui l'habitent adorèrent la première bête, dont la plaie mortelle avoit été guérie.

13. Elle (2) fit de grands prodiges, jusqu'à faire tomber le feu du ciel sur la terre devant les hommes.

14. Et elle (3) séduisit les habitans de la terre, par les prodiges qu'elle eut le pouvoir de faire en présence de la bête, en ordonnant aux habitans de la terre de dresser une image à la bête, qui avoit reçu un coup d'épée, et qui néanmoins étoit en vie.

15. Il lui fut donné pouvoir d'animer l'image de la bête, et de la faire parler, et de faire tuer tous ceux qui n'adoreroient pas l'image de la bête.

16. Elle (4) fera que les petits et les grands, les riches et les pauvres, les hommes libres et les esclaves portent le caractère de la bête en leur main droite et sur leur front :

17. Et que personne ne puisse acheter ni vendre, que celui (5) qui aura le caractère de la bête, ou le nombre de son nom.

18. C'est ici la sagesse : Que celui qui a de l'intelligence, compte le nombre de la bête : car c'est le nombre d'un homme, et son nombre est six cent soixante-six.

(1) Elle fait. — (2) Fait. — (3) Séduit. — (4) Fait. — (5) Qui a.

EXPLICATION DU CHAPITRE XIII.

Suites des caractères de la persécution de Dioclétien. Sept empereurs idolâtres, sous l'empire desquels elle a été exercée. La plaie mortelle de l'idolâtrie par la mort de Maximin. Elle revit sous Julien l'Apostat, qui rentre dans le dessein conçu par Dioclétien, de détruire entièrement l'Eglise. La philosophie Pythagoricienne au secours de l'idolâtrie dès le temps de Dioclétien, et de nouveau sous Julien; cruelle défense de Dioclétien, imitée par Julien. Le nombre fatal de la bête dans le nom de Dioclétien.

1. *Et je vis une bête.* Daniel a représenté quatre grands empires sous la figure de quatre bêtes indomptables, VII. Un grand empire est ici représenté à saint Jean sous la figure d'une bête : et c'est l'empire romain, ou, pour mieux dire, c'est Rome même, maîtresse du monde, païenne et persécutrice des saints, qui veut répandre son idolâtrie dans toute la terre ; ou, ce qui est au fond la même chose, c'est l'idolâtrie romaine, comme étant la religion du plus grand empire, et de la ville la plus redoutable qui fût jamais. *Qui s'élevoit de la mer :* Daniel fait aussi sortir de la mer les quatre bêtes, qui signifient quatre empires. Ces empires sortent de la mer, c'est-à-dire, de l'agitation des choses humaines, qui est figurée par *la mer, sur laquelle soufflent tous les vents*, Dan. VII. 2. De là vient aussi qu'en

parlant de la tranquillité du siècle futur, saint Jean dit qu'il n'y aura plus de mer, XXI. 1. *Qui avoit sept têtes.* Saint Jean explique lui-même ces sept têtes dans le chapitre XVII, qui fait tout le dénoûment des prédictions de l'Apocalypse. Il faut donc soigneusement conférer ces deux chapitres, et remarquer avant toutes choses que ces sept têtes, selon saint Jean, XVII. 9, *sont les sept montagnes de Rome, et sept de ses rois*, ou, comme on parloit en latin, de ses empereurs. La ville de Rome est manifestement désignée par le caractère des sept montagnes, mais encore, en général, et sans s'attacher à aucun temps déterminé. Mais saint Jean, qui nous veut mener à la dernière persécution, qui fut celle de Dioclétien, où arrivèrent les grands combats et le grand triomphe des chrétiens, la désigne par son caractère particulier, qui est celui d'avoir été exercée sous l'empire et l'autorité de sept empereurs idolâtres, qui furent Dioclétien, Maximien surnommé Herculius, Constantius Chlorus, père de Constantin le Grand, Galère Maximien, Maxence, fils du premier Maximien, Maximien et Licinius.

De ces sept empereurs, Dioclétien est celui qui est le plus expressément marqué dans la prophétie, comme on verra vers la fin de ce chapitre, à cause que son nom étoit le premier à la tête de l'édit où la persécution fut ordonnée. Aussi étoit-il le premier des empereurs, celui à qui l'empire avoit été donné d'abord, qui avoit été au commencement le seul empereur, qui

avoit fait tous les autres, et qui en fut comme le père et la source, à qui même, après qu'il eut quitté l'empire, on avoit en quelque sorte conservé l'autorité de créer les autres, comme il parut lorsque Galère Maximien l'appela auprès de lui en l'an 307, pour donner à Licinius le titre d'*auguste* (1). Il crut autoriser cette nomination par la présence de Dioclétien, d'où l'empire leur étoit venu à tous : de sorte qu'il ne faut pas s'étonner qu'on le marque plus que tous les autres dans la suite, comme celui qui a commencé la persécution, et du nom duquel elle est nommée par tous les auteurs.

Le Saint-Esprit fait donc voir ici à saint Jean la persécution de Dioclétien, par le caractère qui lui est propre, qui est d'avoir été exercée successivement sous le nom et l'autorité de sept empereurs, que l'apôtre appelle sept rois, selon l'usage de la langue grecque : par où il faut entendre sept augustes, ou, comme parle Eusèbe, sept rois parfaits, τελειότατος Βασιλεύς. *Hist. lib.* VIII. 13.

Il est vrai qu'à compter tous ceux qui furent alors élevés à la suprême dignité d'augustes ou d'empereurs, on en trouvera neuf, puisqu'il faut encore ajouter Constantin le Grand et Sévère, aux sept qu'on a déjà nommés. Mais il y a des raisons particulières pour lesquelles saint Jean, qui se plaît dans cette prophétie à réduire tout au nombre de sept, n'a point fait mention de Cons-

(1) *Lact. de mort. c.* 29.

tantin et de Sévère : car déjà pour ce qui regarde Constantin, on voit bien qu'il ne devoit pas servir à marquer le caractère de la persécution de Dioclétien, lui qui la fit cesser dès qu'il parvint à l'empire ; *puisque sa première action, quand il y fut élevé, fut de rendre aux chrétiens la liberté de leur culte*, comme le rapporte Lactance. *Voilà*, continue-t-il, *son premier décret et sa première ordonnance*, Lact. de mortib. 24.

Pour Sévère, il est vrai qu'il a été empereur, et on peut présumer qu'il aura été ennemi des chrétiens, puisqu'il étoit créature de Galère Maximien, leur plus ardent persécuteur ; mais son empire est à peine marqué dans l'histoire. Nous apprenons de Lactance (1) qu'il ne fut fait empereur que pour la guerre contre Maxence, où il fut d'abord abandonné de ses soldats, et même contraint de quitter la pourpre, c'est-à-dire, de se réduire à la vie privée incontinent après sa promotion ; ce qui pourtant après tout ne lui valut qu'une mort plus douce. Comme donc il perdit l'empire presqu'aussitôt qu'il l'eut reçu, et qu'il mourut particulier, non pas à la manière de Dioclétien, qui parut se déposer de lui-même, et qui aussi conserva toujours beaucoup de dignité, comme on a vu, mais d'une manière si basse et si honteuse, il ne faut pas s'étonner que saint Jean, toujours attaché aux grands caractères, et aux traits marqués dans l'histoire selon

(1) *De mort.* 25, 26.

le génie des prophètes, ne compte pas un si misérable empereur, pour se réduire plus précisément au nombre de sept, si solennel d'ailleurs dans tout le cours de sa prophétie : d'autant plus qu'un règne si court et toujours occupé ailleurs, n'eut pas le temps de se faire sentir à l'Eglise, contre laquelle on ne voit pas qu'il ait rien fait, ni en général rien de mémorable.

Saint Jean a donc eu raison de nous montrer sept empereurs, sous le nom et l'autorité desquels l'Eglise a été persécutée par toute la terre. On sait que les empereurs, quoiqu'ils partageassent entre eux les provinces, les gouvernoient néanmoins comme faisant un même corps d'empire. Les noms de tous les empereurs étoient inscrits à la tête de tous les actes publics, en quelque endroit qu'ils se fissent : les ordres généraux se donnoient aussi au nom de tous ; et pour venir en particulier à la persécution, en quelque endroit qu'elle s'exerçât, on y faisoit adorer tous les empereurs, quoiqu'ils fussent dans d'autres provinces, comme il paroît par les actes du martyre de saint Procope, qui, encore qu'il ait souffert dans la Palestine, reçut ordre *de sacrifier aux quatre rois* (1), c'est-à-dire, à Dioclétien, à Maximien, à Galère Maximien, et à Constantius Chlorus ; ce qui justifie parfaitement que la persécution s'exerçoit au nom de tous les princes.

On pourroit ici objecter ce qu'Eusèbe écrit de Maxence, qu'il fit d'abord cesser la persécution

(1) *Eus. de Mart. I. Act. Procop. in not. Val. ibid.*

à Rome, et dans les terres où il commandoit, et même qu'il fit semblant d'être favorable aux chrétiens au commencement de son empire, dans le dessein de gagner le peuple romain, dont une grande partie avoit déjà embrassé le christianisme, *Eus.* VIII. 14. Mais après tout, ce ne fut ici qu'un faux semblant, et Eusèbe ayant remarqué la douceur trompeuse de ce prince envers ses sujets chrétiens au commencement de son règne, il fait bien entendre qu'à la fin, et lorsqu'il se crut entièrement établi, il ne les épargna pas davantage que tout le reste des citoyens romains. Au reste, il est constant par tous les auteurs, que Maxence a été des plus attachés à toutes les impiétés de l'idolâtrie, à ses sacrifices impurs, et à ses cruelles divinations, où l'on voit qu'il n'épargnoit pas le sang humain, croyant, comme tous les autres, trouver des présages plus exquis dans les entrailles des enfans que dans celle des animaux, *Eus. de vit. Const.* I. 3. *Zoz.* II. Et encore qu'en apparence il ait arrêté la persécution en quelques endroits, comme l'assurent des auteurs irréprochables, l'Eglise ne laissoit pas de souffrir beaucoup; puisqu'on renioit Jésus-Christ dans la paix même, et que le pape saint Marcel ayant soutenu la vigueur de la discipline contre une si lâche apostasie, le tyran prit de là occasion de l'envoyer en exil. C'est ce qu'on voit dans l'épitaphe de ce saint pontife, composée par saint Damase, un de ses plus saints successeurs. Saint Marcel fut donc

donc sous Maxence le martyr de la discipline, en quoi l'Église ne se tient pas moins persécutée que lorsqu'on l'attaque dans la foi ; et quand tout cela auroit manqué à la cruauté de Maxence, ce que ses désirs impudiques firent souffrir aux femmes chrétiennes, lui peut donner rang parmi les plus infâmes persécuteurs (1). Aussi fut-il ce grand ennemi que Dieu abattit au pied de sa croix, par les armes et par la victoire de Constantin.

On ne peut ici s'empêcher de dire un mot de Constantius Chlorus, dont l'empire fut si doux aux chrétiens, que loin de faire souffrir aucun d'eux, il épargna autant qu'il put jusqu'aux églises, *Eus.* VIII. 13. Aussi n'est-ce pas tant ses dispositions particulières qu'il faut ici regarder, que le personnage qu'il faisoit dans le monde au temps de cette dernière persécution. Il étoit constamment un des empereurs au nom desquels on l'exerçoit. Nous avons vu qu'on obligeoit à lui sacrifier par tout l'univers, comme aux autres princes. Il est mort très-constamment dans l'idolâtrie, comme dans l'empire ; et il a été mis par les Romains au rang de leurs dieux, *Eus.* VII. 13. Il n'a jamais révoqué les cruels édits, qui subsistoient par conséquent de son consentement et de son autorité dans tout l'empire ; et la première révocation qui en est marquée dans l'histoire, est celle de 311 de Galère Maximien, de Constantin et de Licinius après la mort de Constan-

(1) *Eus.* VIII. 14. *de vit. Const. l.* 33, 34.

tius Chlorus. Jusques-là les sanglans édits subsistoient par tout l'empire dans toute leur force, de l'autorité de tous les empereurs, sans en excepter Constantius; et même nous apprenons de Lactance, auteur du temps, et de l'intime familiarité de ce prince, qu'étant encore césar, pour se conformer aux ordres publics dont il étoit l'exécuteur naturel en cette qualité, *il laissa abattre les églises* dans ses provinces, et même dans les Gaules : ce qui emportoit avec soi la suppression du culte et des assemblées : malheur que Constantius auroit pu sauver à l'Eglise, comme il lui sauva les martyres, s'il n'avoit jugé à propos de rendre quelque obéissance, quoique non pas jusqu'à l'extrémité, aux ordres des persécuteurs. *Lact. de mort.* 15. Tout cela étoit plus que suffisant, pour obliger notre apôtre à mettre cet empereur au nombre des sept, sous lesquels l'Eglise souffrit, et par qui il a voulu caractériser la persécution de Dioclétien.

Si maintenant on demande pourquoi, contre notre coutume, nous prenons ici le nombre de sept pour un nombre fixe et précis, ce n'est pas seulement à cause d'une si heureuse rencontre, quoiqu'après tout il n'en faudroit pas rejeter la circonstance favorable; mais c'est à cause que saint Jean nous donnera en termes formels ce nombre de sept comme précis, et qu'il en fera un caractère particulier du temps qu'il veut désigner, comme on le verra, XVII. 9, 10, 11.

Et dix cornes. Nous verrons ce que c'est dans

le chapitre XVII. 3, 12, où saint Jean en explique le mystère.

On demandera, pour entendre la figure de la bête, comment ces dix cornes étoient distribuées sur les sept têtes. On peut ici se représenter comme trois têtes principales, qui auroient chacune deux cornes, et les quatre autres chacune une; mais il faut bien que cela soit indifférent, puisque saint Jean n'en a rien dit. Il est certain néanmoins que parmi les sept empereurs, il y en eut trois plus remarquables que les autres, comme on verra ℣. 2.

Dix diadèmes sur ses cornes : à cause que ses cornes signifient des rois, comme saint Jean l'expliquera, XVII. 12. Une des bêtes de Daniel a aussi dix cornes, *Dan.* VII. 7, et ces cornes sont aussi des rois, *la même,* ℣. 24. Mais ce que font ces dix cornes et ces dix rois dans saint Jean, lui-même nous l'expliquera dans le chapitre XVII.

Des noms de blasphèmes sur ses têtes. C'est sur ces sept montagnes des faux dieux à qui elles étoient dédiées, et dans ses empereurs les noms des dieux dont ils se faisoient honneur, Dioclétien ayant pris le nom de Jupiter, d'où il fut nommé Jovius, et Maximien celui d'Hercule, d'où il fut nommé Herculius. L'autre Maximien se disoit le fils de Mars, *Lact. de mort.* 9. Nous trouvons aussi que Maximin, un de nos sept empereurs, prit le nom de Jovius, *Eus.* IX. 9. Et Lactance raconte que ces noms superbes de Joviens et d'Herculiens, que Dioclétien et Maxi-

mien avoient affectés, étoient passés à leurs successeurs, *De mort.* 52.

2. *La bête que je vis étoit semblable à un léopard.* Saint Jean ne voit qu'une seule bête, parce qu'il ne vouloit désigner qu'un seul empire, qui étoit celui de Rome païenne : au lieu que Daniel, qui en vit quatre, vit aussi quatre bêtes bien distinguées. Mais celle de saint Jean est composée de ce qu'il y avoit de plus terrible dans celles de Daniel. Une de ces bêtes de Daniel ressembloit à un lion, une autre à un ours, une autre à un léopard. Saint Jean laisse la quatrième, dont la figure n'a point de nom dans Daniel, VII. 4, 5, 6, et il compose la bête qu'il nous représente, du lion, de l'ours et du léopard. C'est encore un autre caractère de la persécution de Dioclétien : nous l'avons vu dans tout son cours sous sept empereurs; mais elle devoit commencer seulement par trois, c'est-à-dire, par Dioclétien et par les deux Maximiens. *Lact. de mort.* 16. *Ab Oriente usque ad Occasum tres acerbissimæ bestiæ sævierunt. Trois bêtes très-cruelles tourmentoient le monde depuis l'Orient jusqu'à l'Occident,* et y exerçoient une impitoyable persécution. Voilà donc les trois bêtes de saint Jean, voilà son lion, son ours et son léopard, trois animaux cruels, mais qui, avec le caractère commun de la cruauté, en ont aussi de particuliers que nous allons voir.

La bête... étoit semblable à un léopard. La figure du léopard faisoit le corps de la bête. Cet

animal est le symbole de l'inconstance par la variété des couleurs de sa peau : et c'est pourquoi les interprètes l'attribuent dans Daniel aux mœurs inconstantes d'Alexandre : mais ce caractère ne convient pas moins à Maximien, surnommé Herculius, qui quitte l'empire et le reprend ; qui dans ce retour s'accorde premièrement avec son fils, et incontinent après devient jaloux de sa gloire, et le veut perdre ; qui se fait ami de Galère Maximien, dont il machine la perte ; qui en dernier lieu se rallie avec son gendre Constantin, qu'à la fin il veut encore faire périr. *Lact. de mort.* 26, 28, 29, 30. Voilà donc le léopard ; et il faut bien remarquer que saint Jean en a voulu faire le corps de la bête ; parce que malgré son humeur changeante, il sembloit être le plus opiniâtre persécuteur de l'Eglise, ayant commencé avant tous les autres en Occident, où il régnoit une persécution très-violente plusieurs années avant l'édit de la persécution générale. C'est là que périrent une infinité de martyrs, et entr'autres, comme le raconte saint Eucher, cette fameuse légion thébaine avec son chef saint Maurice, l'an de Jésus-Christ 297, selon Baronius, plutôt selon quelques autres, et constamment plusieurs années avant le cruel édit.

Ses pieds ressembloient aux pieds d'un ours. C'est Galère Maximien, animal venu du Nord, que son humeur sauvage et brutale, et même sa figure informe dans son énorme grosseur, avec sa mine féroce, rendoient semblable à un ours, *Lact.*

de mort. 9. Ce que le même Lactance remarque en un autre endroit par ces paroles : *Il avoit,* dit-il, *coutume de nourrir des ours qui lui ressembloient par leur grandeur et par leur férocité. Habebat ursos ferociæ ac magnitudinis suæ simillimos,* ibid. 21. Voilà donc l'ours de saint Jean bien marqué : mais il ressembloit à l'ours principalement par les pieds, à cause de son excessive et insatiable rapacité, ce prince ne songeant à autre chose qu'à tout envahir, *Lact. ibid.* 20, 23, 26.

Et sa gueule à la gueule d'un lion. C'est Dioclétien qui étoit dans ce corps monstrueux, comme la première tête qui se présentoit d'abord; car c'étoit le premier empereur qui avoit adopté les autres, comme on a vu. On le nomme pourtant le dernier; parce qu'en effet il n'étoit pas le plus animé contre les chrétiens. Ce fut Galère Maximien qui le contraignit à donner le sanglant édit, aussi bien qu'à quitter l'empire, *Lact.* 11.

On lui attribue la gueule, et la gueule d'un lion, à cause de l'édit sanguinaire qui sortit de sa bouche, où son nom étoit à la tête comme celui du premier et principal empereur. Il ne faut pas regarder ici son humeur particulière, mais le personnage qu'il faisoit dans la persécution, qui étoit sans difficulté le premier; d'où vient aussi que cette persécution est intitulée de son nom, comme on a dit.

3. *Et je vis une de ses têtes...* Saint Jean vit

d'abord la bête avec toutes ses sept têtes : mais nous verrons dans la suite, XVII. 10, qu'elles disparoissoient les unes après les autres, comme firent aussi ces empereurs.

Comme blessée à mort. La blessure de cette tête attiroit après elle la mort de la bête : de là vient qu'on la représente dans la suite comme ayant *été blessée à mort,* et comme *ayant repris la vie,* ℣. 14. Et en effet, ces têtes disparoissant les unes après les autres, lorsque la bête en vint au point qu'elle n'en avoit plus qu'une, et qu'elle y fut blessée à mort, il est clair qu'elle devoit paroître comme morte. Or nous verrons, XVII. 10, qu'il fut un temps que la bête n'avoit que *la sixième tête,* les cinq premières *étant passées,* et la septième *n'étant pas encore venue.* Quand donc cette sixième tête fut coupée, la bête devoit paroître comme morte; et c'est ce qui arriva du temps de Maximin, lorsque les cinq premiers tyrans étant morts, et n'y ayant plus que lui qui persécutât l'Eglise, l'empire de l'idolâtrie sembloit mort en la personne de ce tyran : ce qui paroîtra plus clairement sur le chapitre XVII. ℣. 10.

Mais cette plaie mortelle fut guérie. La persécution de Licinius, quoique sanglante, fut trop légère en comparaison des autres, pour être ici regardée comme la résurrection de la bête; puisque même Sulpice Sévère a remarqué qu'il falloit à l'Eglise pleine de force, quelqu'affliction plus violente pour mériter qu'elle la comptât

parmi ses plaies. *Res levioris negotii, quàm ut ad Ecclesiæ vulnera pertineret,* lib. II. 10. Mais on n'a pas beaucoup à chercher la résurrection de la bête, puisqu'elle paroît toute manifeste cinquante ans après sous Julien l'Apostat, lorsqu'il abjura le christianisme, et qu'il rétablit l'empire de l'idolâtrie.

Et toute la terre... suivit la bête. C'est ce qui paroît dans la suite, lorsqu'il est dit : *Et la puissance lui fut donnée sur toute tribu, sur tout peuple, sur toute langue et sur toute nation,* ℣. 7, ce qui convient parfaitement à Julien l'Apostat, qui réunit tout l'empire sous sa puissance. C'est donc à ce temps précis que nous est marquée la résurrection de la bête, et non pas dans les temps de Licinius, où il n'y eut qu'une très-petite partie de l'empire qui eut à souffrir.

4. *Ils adorèrent le dragon.* Les autels des démons furent rétablis. Au reste, cet endroit donne à connoître que le dragon paroissoit encore, et que saint Jean voit ici quelque chose qui lui fait dire qu'on l'adora. *Voyez* XII. 17, 18, *et* XVI. 13. *Ils adorèrent le dragon, qui lui avoit donné puissance....* Si la puissance de Dieu avoit paru admirable, lorsque son Eglise, en apparence accablée, et n'attendant plus que le tombeau, fut tout d'un coup relevée, XI. 11, 12; le diable sembloit avoir fait un semblable prodige en faveur de l'idolâtrie, puisqu'ayant été abattue par Constantin, tout-à-coup, cinquante ans après, elle sembla reprendre la vie sous Julien.

Qui est semblable à la bête? Les Gentils disoient alors plus que jamais que la religion romaine étoit invincible, puisqu'elle revenoit de si loin, et qu'après une telle résurrection, rien ne pourroit plus abattre les dieux qui avoient rendu les anciens Romains maîtres de la terre.

5. *Et il lui fut donné une bouche qui se glorifioit.* La vanité de Julien paroît de tous côtés, même dans Ammian Marcellin, son admirateur, *lib.* XXV, et Julien même dans ses *Césars*, semble ne mépriser tous les autres empereurs, que pour se mettre au-dessus d'eux tous, se glorifiant d'une protection spéciale des dieux, et finissant cet ouvrage par ces paroles que Mercure, le dieu de l'éloquence et le protecteur des hommes de génie, lui adresse : *Pour toi*, dit-il, *je t'ai fait connoître le soleil ton père : marche sous sa conduite, et pendant cette vie, et après ta mort :* par où il lui promettoit une gloire immortelle, et un éclat semblable à celui du soleil, *Jul. Cæs. in fine.*

Et prononçoit des blasphêmes : voyez le verset suivant.

Et le pouvoir lui fut donné. C'est la consolation des saints, qu'on ne peut rien contre eux, non plus que contre leur chef Jésus-Christ, que le pouvoir *n'en soit donné d'en-haut.* Jean. XIX. 11.

Le pouvoir lui fut donné de faire... Le pouvoir d'entreprendre tout, de faire ce qu'elle voudra, ou *le pouvoir de faire* la guerre aux saints, comme ℣. 7. *Durant quarante-deux mois.* Or. ne nous

demandera plus maintenant pourquoi ce nombre, dont la raison a déjà été expliquée. La persécution de Julien a eu ses bornes très-courtes, marquées de Dieu, comme celle d'Antiochus. Comme elle aussi, elle a fini par le prompt châtiment de son auteur; et si Julien, se sentant blessé à mort, a dit, en s'adressant à Jésus-Christ, comme le rapporte Théodoret (1) : *Tu as vaincu, Galiléen;* ou, comme le raconte un autre historien (2), en s'adressant au soleil, qu'il avoit pris pour son protecteur : *Rassasie-toi de mon sang;* c'est, avec plus d'impiété qu'Antiochus, se reconnoître néanmoins vaincu comme lui, et confesser qu'il s'étoit trompé dans la confiance qu'il avoit eue en ses dieux.

Il faut remarquer que saint Jean ne dit pas ici que l'Eglise se soit retirée dans le désert, comme elle avoit fait dans les persécutions précédentes, XII. 6, 14, parce que du temps de Julien, il n'y eut aucune interruption dans son service public. Au reste, il n'y a rien eu de plus dur à l'Eglise que les insultes de Julien, ses moqueries pleines de blasphêmes, ses artifices inhumains, sa sourde et impitoyable persécution : car en faisant semblant d'épargner aux chrétiens le dernier supplice, il les abandonnoit cependant à la fureur des villes, qui les mettoient en pièces impunément (3). Il en faisoit aussi mourir lui-même un

(1) *Theod.* III. 25. — (2) *Philost. l.* VII. *n.* 15. — (3) *Soc.* III. 9, 10, 11, 13, *etc. Theodor.* III. 6, 7, *et seq. Soz.* IV. 3, 4, 5, 8, 9, 10, 14, *etc. Philost. l.* VII. *Greg. Naz. orat.* 3. *quæ est* 1. *in Jul.*

assez grand nombre sous de différens prétextes, tâchant de pousser à bout leur patience par de continuelles et insupportables vexations. Cette affliction ne dura qu'environ deux ans, autant que l'empire de Julien ; mais elle ne fut pas moins pesante à l'Eglise qu'une plus longue souffrance, parce qu'elle la trouva fatiguée par les violences des ariens et de l'empereur Constance, leur protecteur, dont Julien profita.

6. *Pour blasphémer contre Dieu, pour blasphémer son nom et son tabernacle, et ceux qui habitent dans le ciel.* Les blasphêmes de Julien ne s'élevèrent pas seulement contre Jésus-Christ, mais encore contre son Eglise, signifiée par le tabernacle, et contre les saints, signifiés par les habitans de ce tabernacle sacré : en particulier contre saint Pierre, contre saint Paul, contre saint Jean, contre les martyrs, qu'il appeloit des misérables punis par les lois, et adorés par des insensés. Ses blasphêmes étoient exquis et ingénieux, parce qu'ils venoient d'un homme qui connoissoit le christianisme, et qui tâchoit de le combattre par ses propres maximes, pour le rendre ridicule. C'est ce qu'on peut voir dans saint Cyrille, *lib.* II, III, VI, VII, VIII, *p.* 262. X, *p.* 327, 335. *cont. Jul.* et dans les autres auteurs ecclésiastiques.

7. *Les vaincre :* en faire tomber et apostasier un grand nombre.

La puissance.... sur toute tribu. La persécution de Julien fut universe le.

8. *Dans le livre de vie de l'Agneau immolé dès la création du monde.* Les uns entendent que l'Agneau est immolé dès la création du monde dans les victimes et dans les saints qui en étoient les figures : les autres entendent que ce sont les noms qui sont écrits dès la création du monde, suivant une parole toute semblable dans ce même livre de l'Apocalypse : *Les habitans de la terre, dont les noms ne sont pas écrits au livre de vie dès l'établissement du monde*, XVII. 8.

9. *Si quelqu'un a des oreilles, qu'il écoute :* manière de parler très-familière à notre Seigneur, pour attirer dans un avis important une attention particulière, *Matt.* XI. 15, etc.

10. *Celui qui mènera en captivité, ira en captivité; celui qui tuera de l'épée, il faut qu'il meure de l'épée;* conformément à ce qui est écrit, *Gen.* IX. 6. *Matt.* XXVI. 52. Saint Jean, affligé des longues souffrances des saints, dont il est si occupé dans tous ces chapitres, entre dans leur peine, et les console par cette sentence. Elle a été accomplie à la lettre, même dans les empereurs. Valérien, qui avoit traîné tant de fidèles dans les prisons, est traîné lui-même dans celles du roi de Perse, et dans une plus dure servitude que celle qu'il avoit fait souffrir aux autres; son sang fut versé ensuite, comme il avoit versé celui des fidèles. Ce châtiment lui a été commun avec beaucoup d'autres princes; et Julien l'Apostat n'en a pas été exempt. Nous verrons aussi dans la suite Rome souffrir à son tour ce qu'elle avoit

fait souffrir aux saints; et alors on dira à ses ennemis : *Rendez-lui comme elle a rendu...* XVIII. 6.

C'est ici la patience et la foi des saints. C'est ce qui les console de voir, comme dit le Prophète, *que la justice divine n'est pas endormie* (1), et que Dieu viendra bientôt à leur secours.

11. *Je vis une autre bête* : un autre personnage mystique, comme étoit la première bête, sous l'image de laquelle Rome toute entière avec son empire, qui étoit l'empire de l'idolâtrie, est représentée. Ainsi c'est ici un autre personnage mystique, et une autre espèce d'empire, qui prétend, par le moyen des démons, exercer sa puissance sur toute la nature, comme on le verra.

Cette bête, c'est la philosophie, et en particulier la philosophie pythagoricienne, qui venoit au secours de l'idolâtrie romaine avec des paroles et des raisonnemens pompeux, avec des prestiges et de faux miracles, avec toutes les sortes de divinations qui étoient en usage dans le paganisme. Ce qui fait aussi que saint Jean parlant ailleurs de cette bête, l'appelle le faux prophète, XVI. 13. XIX. 20. XX. 10. Vers les temps de Dioclétien, cette espèce de philosophie, dont la magie faisoit une partie, se mit en vogue par les écrits de Plotin et de son disciple Porphyre, qui fit alors ses livres contre la religion chrétienne, que saint Méthode a réfutés. Quelques-uns ont conjecturé qu'il fut un de ces deux docteurs dont parle Lactance (2), qui animoient tout le monde

(1) *II. Petr.* II. 9. — (2) *Lib. v. Div. Instit.* 2, 3.

contre les chrétiens par leur séditieuse philosophie et leur trompeuse abstinence. Pour l'autre, il est bien constant que c'étoit Hiéroclès, quoique Lactance ne le nomme non plus que Porphyre. Celui-ci fit deux livres adressés aux chrétiens, où, comme Porphyre, il soutenoit l'idolâtrie par la philosophie pythagoricienne. L'abrégé de leur doctrine étoit, qu'il y avoit certains esprits bienfaisans et malfaisans, dont il falloit honorer les uns, et appaiser les autres par des sacrifices; qu'il y avoit des moyens de communiquer avec ces esprits, en se purifiant par certaines cérémonies et certaines abstinences; et que par là on pénétroit dans l'avenir. On vantoit beaucoup dans cette secte Apollonius de Tyane. Ce philosophe magicien, qui fut si célèbre du temps de Domitien et de Nerva, étoit de la secte pythagoricienne, et du nombre de ces abstinens superstitieux. Hiéroclès fit deux livres pour opposer la sainteté prétendue et les faux miracles de cet imposteur à la sainteté et aux miracles de Jésus-Christ, comme le remarquent Lactance et Eusèbe (1). Les auteurs païens de ce temps-là sont passionnés pour Apollonius Tyaneus, qu'ils adorent comme un homme d'une sainteté admirable, dont les miracles sont sans nombre, et comme un dieu (2). Il nous reste quelques écrits de ces philosophes, où l'on peut voir, aussi bien que dans les écrits des Pères, les artifices dont on se servoit, afin de rendre l'idolâtrie

(1) *Lact. divin. inst. v.* 3. *Eus. cont. Hieroc.* — (2) *Vopisc. in Aurel.*

spécieuse. On peut voir aussi ce que dit saint Augustin de ces faux sages, que leur curiosité et leur orgueil jeta dans les pernicieux secrets de la magie. *Porph. de abst. Aug.* VIII. IX. *de Civit. Eus. contra Hieroc. etc.*

C'étoient ces philosophes qui animoient Dioclétien et les autres princes contre les chrétiens. Un d'eux est marqué par Lactance (1), comme un des principaux instigateurs de la persécution: l'autre n'animoit pas moins le peuple par ses discours, et les princes persécuteurs par ses flatteries, en les louant comme défenseurs de la religion des dieux (2).

Une autre bête s'élever de la terre. Il a paru en d'autres endroits de cette prophétie des prodiges dans l'air, dans le ciel, dans la mer : en voici un qui s'élève de la terre; et toute la nature est animée d'objets merveilleux et surprenans. C'est une variété, et, pour ainsi parler, une espèce de contraste dans le tableau de saint Jean, de faire qu'une de ces bêtes s'élève de la mer, et l'autre de la terre, et qu'elles viennent à la rencontre l'une de l'autre, afin de se prêter un mutuel secours. Si néanmoins on veut entendre quelqu'autre mystère dans cette bête qui s'élève de la terre, je dirai que la sagesse de ces philosophes, défenseurs de l'idolâtrie, étoit cette sagesse dont parle saint Jacques, *animale, terrestre, diabolique*, Jac. III. 15.

Qui avoit deux cornes semblables à celles de l'Agneau. Les cornes signifient la force : celle de

(1) *Vopisc. in Aurel.* — (2) *Ibid. c.* 2.

l'Agneau consistoit dans sa doctrine et dans ses miracles. La philosophie imitoit ces deux choses : la sublimité et la sainteté de la doctrine de Jésus-Christ, par ses contemplations et ses abstinences; et les miracles de Jésus-Christ, par les prestiges dont ces philosophes, la plupart magiciens, tâchoient de soutenir leur doctrine. On sait que Julien l'Apostat, attaché à ce genre de philosophie, tâcha d'imiter l'Agneau, et d'introduire dans le paganisme une discipline semblable à la chrétienne dans l'érection des hôpitaux, dans la distribution des aumônes, et dans la subordination et régularité des pontifes. *Julian. Ep.* 49. *ad. Arsac. Pontif. Galat. Soz.* v. 15. *Greg. Naz. Orat. in Jul. etc.*

Si je me croyois obligé, comme quelques-uns, à trouver deux personnes dans ces cornes, je nommerois Plotin et Porphyre comme les premiers qui joignirent dans leurs écrits la philosophie et la magie, gens d'ailleurs si célèbres parmi les païens, qu'on leur dressa des autels, comme nous le verrons de Porphyre, et comme de célèbres auteurs l'ont dit de Plotin. *Porph. in vit. Plot. Eunap. in Clor.* Mais je crois la première explication plus naturelle : on n'est forcé de prendre les cornes pour des personnes, que lorsqu'il est ainsi marqué, comme on l'a vu dans Daniel et dans saint Jean.

Et qui parloit comme le dragon. Sous toutes ces belles couleurs et ces belles allégories dont on couvroit l'idolâtrie, c'étoit au fond toujours elle,

elle, et toujours la créature adorée à la place du créateur : c'étoit toujours dans les écrits de ces philosophes et dans ceux de Julien, et Sérapis et la reine Isis, et Jupiter, et les autres dieux, et tout le culte du paganisme sans en rien rabattre. Il y a une lettre de Julien, où, consulté s'il falloit enseigner les dieux d'Homère et d'Hésiode, il répond, qu'ou il ne faut pas lire ces divins poètes, ou il faut dire comme eux; et que si on ne veut pas le faire, *on n'a qu'à aller expliquer Luc et Matthieu dans les églises des Galiléens*, Jul. Ep. 42. Il faut voir aussi les paroles de cet apostat dans les livres de saint Cyrille, principalement dans le VI et le VII, et on y trouvera partout la grossière idolâtrie fort peu déguisée.

12. *Elle exerçoit:* le grec, Elle exerce; comme dans toute la suite, elle séduit, elle fait, etc. Saint Jean raconte en cette manière tout ce que fait cette seconde bête, c'est-à-dire, la philosophie, tant sous Dioclétien que sous Julien, qui marchoit sur ses pas, comme on verra.

Elle exerçoit toute la puissance de la première bête. Rome idolâtre et ses empereurs autorisoient ces faux sages, qui animoient toutes les villes contre les chrétiens. Quelques-uns étoient magistrats, comme Hiéroclès, dont il a déjà été parlé, et Théotecnus sous Maximin (1) : c'étoient eux qui commençoient la persécution.

Elle fit que la terre.... et ceux qui l'habitent, adorèrent la première bête. La bête, comme on

(1) *Lact. r. Instit.* 3. *de mort.* 16. *Eus.* IX. 2, 3.

a vu, c'est Rome idolâtre. Un des mystères de la religion romaine, c'est que Rome, qui forçoit toute la terre à l'idolâtrie, en étoit elle-même l'objet, comme on a dit. On sait qu'elle avoit ses temples où elle étoit adorée; mais ce qu'il y avoit de plus solennel, c'est qu'elle étoit adorée dans ses empereurs à qui elle avoit donné toute sa puissance. Personne n'ignore la lettre de Pline le jeune à Trajan (1); et on y voit que pour éprouver les chrétiens, il leur présentoit *l'image de l'empereur* avec celle des dieux, *afin qu'ils l'adorassent, en lui offrant de l'encens et des effusions.* On voit encore dans une lettre de saint Denis d'Alexandrie (2), qu'Æmilien, préfet d'Egypte, lui ordonne de sacrifier aux dieux et aux empereurs. Tout est plein d'actes semblables, où l'on voit ces deux cultes ensemble; et on adoroit les empereurs avec d'autant plus de soumission, que c'étoient eux qui faisoient adorer les autres divinités. C'étoit là un des secrets de l'empire, et un des moyens de graver plus profondément dans l'esprit des peuples la vénération du nom romain.

Il importe de se bien mettre dans l'esprit ce point essentiel de l'idolâtrie romaine, parce que le Saint-Esprit en a fait, pour ainsi parler, tout le fondement du chapitre que nous expliquons; se plaisant à réunir toute cette fausse religion dans le culte des empereurs, qui en effet renfermoit tout, et par là nous en faisant voir le vrai caractère.

(1) *Lib.* x. *Ep.* 97. — (2) *Eus.* VII. 11.

Adorèrent la première bête, dont la plaie mortelle avoit été guérie. On voit dans ces paroles que l'adoration regarde la bête comme guérie, c'est-à-dire, Julien l'Apostat, dans lequel revivoit l'idolâtrie, et l'esprit des persécuteurs : car ce prince reprit le premier dessein conçu sous Dioclétien, de ne donner aucun repos aux chrétiens, jusqu'à ce que le nom en fût entièrement éteint. Il est vrai que d'abord il n'approuvoit pas les cruautés de Dioclétien ; mais il y entra dans la suite, et il résolut d'employer contre les chrétiens, au retour de la guerre de Perse, les mêmes supplices dont s'étoit servi cet empereur, *Soc.* III. 12, 19. Voilà donc manifestement la bête qui revit. C'est Julien qui fait revivre les desseins de Dioclétien contre l'Eglise ; et c'est pourquoi nous verrons dans la suite de ce chapitre, que saint Jean nous ramènera toujours au temps de Dioclétien.

Il n'est pas ici question de comparer en eux-mêmes les caractères de Dioclétien et de Julien, qui, au fond, sont fort dissemblables. Ici, par rapport à la prophétie de saint Jean, il suffit de regarder Julien comme semblable à Dioclétien, dans le dessein de ruiner le christianisme.

Elle fit : elle, c'est la philosophie pythagoricienne, assistée de la magie ; c'est elle qui concilioit tant de sectateurs, ou, pour mieux dire, tant d'adorateurs à Julien ; car cet empereur, non content de faire revivre la cruauté de Dioclétien, fit revivre encore la doctrine de Por-

phyre, qui étoit venu sous Dioclétien au secours de l'idolâtrie. Iamblique, un des sectateurs de ce philosophe, fut respecté de Julien, jusqu'à en être adoré comme un de ses dieux, *Jul. Epist.* 31, 40, *etc. ad. Iambl.* Maxime, de la même secte, eut un pouvoir absolu sur son esprit. *L'empereur tomba,* dit Socrate, *dans la maladie de Porphyre,* c'est-à-dire, dans ses erreurs, III. 23. On ne célébroit que Porphyre, qui étoit le maître commun de toute la secte. Libanius, le panégyriste de Julien, mit ce philosophe parmi les dieux (1); et nous apprenons de saint Grégoire de Nazianze (2), qu'on écoutoit *ses paroles comme celles d'un dieu.* Enfin, tous les auteurs unanimement, tant les païens que les chrétiens, assurent que ce prince ne se gouvernoit que par ses philosophes et par ses devins, *Eunap. in Max. Chrys., etc. Amm. Marcell. lib.* XXV. *Greg. Naz. Orat. in Jul.*

Elle fit que la terre, et ceux qui l'habitent, adorèrent la bête dont la plaie mortelle avoit été guérie. On voit ici un secret de l'histoire de Julien : c'est que Maxime et ses devins le poussèrent à usurper l'empire, en lui promettant un heureux succès de ses entreprises, *Soc.* III. 1. *Soz.* V. 2. *Eunap. in Max.* Ce qui lui fait dire à lui-même que les dieux lui avoient donné ce qu'ils lui avoient promis (3). A quoi aussi regardoit saint Augustin, lorsqu'il disoit : *qu'une détestable et*

(1) *Eunap. in Porph. Soc. ibid.* — (2) *Orat.* IV. 2. *cont. Jul.* — (3) *Orat. ad Ethen.*

sacrilège curiosité, c'est-à-dire, celle de la magie, *où il chercha toute sa vie les choses futures, avoit flatté son ambition : de Civ.* v. 21. Outre cela, il n'eut point de plus zélés partisans que les païens et les devins qui le conduisoient.

13. *Et elle fit de grands prodiges : elle ;* c'est toujours la philosophie, soutenue de la magie, comme on a dit. Tous les écrits d'Iamblique, tous ceux de Porphyre et des autres, tant estimés de Julien, sont pleins de ces prestiges trompeurs, que le peuple prenoit pour des miracles ; et la foiblesse de Julien alloit encore au-delà de celle des autres, *Amm. Marc.* XXII, XXIII, XXV. On voit dans le même temps une infinité de prodiges de ces philosophes de Julien, et jusqu'à de fausses résurrections des morts, rapportées par Eunapius, *in Porph. Ædes. Max. Proæres. Chrys., etc.* Julien déclare lui-même la croyance qu'il avoit à *ces arts*, qu'il appelle *saints*, c'est-à-dire, à la magie, *ap. Cyrill. lib.* VI. *cont. Jul. p.* 198.

Jusqu'à faire tomber le feu du ciel.... Parmi tous les faux prodiges, ou tous les prestiges que pouvoient faire les devins, c'étoit celui-ci qu'il falloit principalement remarquer, à cause que c'étoit par là que Julien s'étoit attaché à Maxime, son grand conducteur : l'histoire en est remarquable. Dans sa première jeunesse, pendant que Julien étudioit en Asie cette philosophie curieuse, et cherchoit partout des maîtres qui la lui apprissent, un Eusèbe, jaloux de Maxime, dont la gloire effaçoit la sienne, entreprit de le décrier

devant Julien en cette sorte. *Ce n'est*, disoit-il, *qu'un imposteur qui s'amuse à des choses indignes : car un jour avec un peu d'encens et quelques paroles, il fit rire la statue de la déesse Hécaté, et nous dit même qu'il alloit allumer les flambeaux éteints qu'elle tenoit à la main. A peine avoit-il achevé de parler, qu'une soudaine lumière alluma tous ces flambeaux. Lorsque Julien eut ouï ces discours, il donna congé à celui qui lui parloit ainsi contre Maxime, et le renvoya à ses livres : car pour lui, il disoit qu'il avoit enfin trouvé ce qu'il cherchoit : et il envoya quérir Maxime, auquel il se livra.* Eunap. in Max. Au reste, il n'importe pas que ces prodiges soient vrais ou faux ; et pour leur attribuer de tels effets dans le style prophétique, il suffit que ces devins s'en vantassent, et qu'on les crût.

Le feu du ciel : on peut encore entendre la foudre, selon le style de l'Ecriture, qui l'appelle *le feu tombé du ciel*, Job. I. 16. C'étoit principalement dans l'explication des foudres et des éclairs que les devins faisoient valoir leurs présages. Ces feux, qu'ils appeloient leurs conseillers, *consiliarium fulmen*, sembloient venir à leur mandement, pour leur découvrir les conseils des dieux. On croyoit que, non-seulement ils interprétoient, mais encore qu'ils faisoient venir du ciel les présages favorables. C'étoit principalement de quoi se vantoit ce grand imposteur Maxime, le principal séducteur de Julien. Lorsque les présages ne venoient pas comme il sou-

haitoit, il ne laissoit pas de continuer ses opérations jusqu'à ce qu'il eût arraché des dieux ce qu'il vouloit, et en quelque façon forcé les destinées, *Eunap. in Chrys. etc.*

14. *En ordonnant aux habitans de la terre de dresser une image à la bête.* Dresser une image à la bête, c'est-à-dire, aux empereurs idolâtres. C'est en ce lieu les adorer comme des dieux, ainsi que démontre le verset suivant, et le 9 du chapitre XIV. Il faut se souvenir que tout le culte idolâtre se retrouvoit dans celui qu'on rendoit aux images de l'empereur, *sup.* ℣. 12, et tout cela étoit figuré dans l'image d'or de Nabuchodonosor, que tout le monde adora, excepté les vrais fidèles, *Dan.* III.

A la bête, qui avoit reçu un coup d'épée, et qui néanmoins étoit en vie. C'est à cette bête, en quelque sorte ressuscitée, après avoir été blessée à mort, comme il est porté ℣. 3, 12, c'est-à-dire, à Julien l'Apostat, qu'on dressa cette image. On lui dressa en effet une image, où il étoit représenté avec tous les dieux; et on obligeoit à lui offrir de l'encens dans cet état. L'histoire en est rapportée dans saint Grégoire de Nazianze, *Orat.* 3. *quæ est I. in Jul.* et dans Sozomène, v. 17, Julien paroissoit dans cette image avec un Jupiter qui le couronnoit comme du haut du ciel, avec un Mercure et un Mars, qui par les signes qu'ils faisoient, montroient que ce prince avoit reçu l'éloquence d'un de ces dieux, et la valeur de l'autre. S'il n'y eût eu que l'image seule

de Julien, les chrétiens n'eussent point fait de difficulté de lui rendre de très-grands honneurs, parce qu'on n'eût fait par là qu'honorer Julien, comme empereur, selon la coutume : mais y joindre les dieux, qu'on ne voyoit plus paroître depuis Constantin, avec les images des empereurs, et y offrir de l'encens, c'étoit comme guérir la plaie de l'idolâtrie, c'étoit dresser une image à la bête ressuscitée. On en peut dire autant du *Labarum,* lorsque Julien en fit ôter la croix que Constantin y avoit mise, *Soz. ibid.*

15. *Il lui fut donné pouvoir d'animer l'image de la bête, et de la faire parler.* Maxime qui se vantoit, comme on vient de voir, de faire rire la statue d'une déesse, pouvoit bien la faire parler. D'ailleurs, Julien faisoit sans cesse consulter les oracles d'Apollon et des autres dieux, *Theod.* III. 10. C'étoit à leurs statues que se faisoient ces consultations. Personne n'ignore celle que fit Julien à la statue d'Apollon en ce lieu célebre auprès d'Antioche, appelé Daphné, *Soz.* v. 19, etc. Il ne faut donc nullement douter que lorsqu'on lui faisoit entendre ces oracles, qui lui promettoient la victoire sur les Perses, on ne lui rapportât que les dieux avoient parlé en sa faveur; et c'étoit faire parler leurs statues que l'on croyoit animées de la divinité même (1).

On lit aussi dans Ammian Marcellin un songe de Julien étant à Vienne, où une image resplendissante qui lui apparut, lui expliqua en quatre

(1) *Suid. verbo Julian.*

vers grecs la mort prochaine de l'empereur Constance : ce qui suppose qu'on croyoit que les images des dieux parloient aux hommes, et que Julien vouloit qu'on crût qu'il étoit accoutumé à ces célestes entretiens, *Amm. Marc. lib.* XXI. 2.

C'en est assez pour faire voir que par les prestiges ou les illusions des magiciens, on regardoit les idoles et les statues des dieux comme parlantes. C'est ce que saint Jean appelle faire parler les images de la bête, parce qu'il renfermoit, comme on a vu, toute l'idolâtrie romaine dans celle qui regardoit le culte des empereurs et de leurs images; et on pouvoit d'autant plus facilement confondre les images des dieux avec celles des princes, qu'on les mettoit ensemble, comme on a vu; outre qu'il est certain d'ailleurs que les princes traitoient tellement d'égal avec les dieux, qu'ils leur donnoient leur figure, et prenoient la leur; ce qui fait qu'on voit souvent dans les médailles Julien même, sans aller plus loin, représenté en Sérapis.

Mais encore que cela soit vrai dans le littéral, le langage mystique de saint Jean nous doit faire porter la vue plus loin. C'étoit rendre en quelque sorte les statues vivantes, que de croire avec les philosophes celles des dieux animées par leur présence. C'étoit les faire parler, que de prononcer tous les beaux discours qui en animoient le culte; et comme on a vu que l'idolâtrie se trouvoit renfermée toute entière dans les images

des empereurs, où l'on voyoit ordinairement les autres dieux ramassés; c'est, dans la sublimité de ce style allégorique et figuré des prophètes, donner la parole à ces images, que de faire voir les raisons spécieuses pour lesquelles les peuples se devoient porter à rendre des honneurs divins aux dieux qu'elles avoient autour d'elles, et à elles-mêmes.

Et de faire tuer tous ceux qui n'adoroient pas l'image de la bête. Il y avoit des ordres particuliers pour punir, comme ennemis de l'empereur, ceux qui refusoient d'adorer la statue avec les dieux qui étoient autour, *Soz. ibid. Greg. Naz. ibid.* Outre qu'on punissoit sous divers prétextes, et souvent même par la mort, ceux qui refusoient de sacrifier aux idoles; et si Julien sembloit épargner la vie des chrétiens, ce n'étoit que pour un certain temps, puisqu'il en *voua le sang à ses dieux*, au retour de la guerre de Perse. *Greg. Naz. ibid. Paul. Oros.* VII. 30. *Chrys. advers. Jud.*

16. *Elle fera que les petits et les grands.... portent le caractère de la bête en leur main droite, ou sur leur front :* elle fera qu'ils professeront l'idolâtrie, et qu'ils en feront les œuvres. Les païens, pour se dévouer à certains dieux, en portoient la marque imprimée avec un fer chaud sur le poignet ou sur le front; d'autres y mettoient les noms des dieux, ou les premières lettres de ces noms, ou le nombre que composoient les lettres numérales qu'on y trouvoit. Saint Jean

faisant allusion à cette coutume, représente par les gens marqués de ces caractères ceux qui étoient dévoués à l'idolâtrie et aux idoles. Ceux qui veulent savoir les preuves de cette coutume, peuvent consulter Grotius, Hammond et Possines sur ce passage de l'Apocalypse. Le fait est constant. On faisoit de la même sorte une marque sur les soldats. On cite aussi pour cette coutume de se dévouer à quelqu'un par l'impression de ces caractères, le passage du cantique où il est dit : *Mettez-moi comme un sceau sur votre cœur, comme un sceau sur votre bras*, Cant. VIII. 6. Et sans aller plus loin, on voit les élus *porter la marque de Dieu*, c'est-à-dire, *son saint nom et le nom de l'Agneau gravé sur leur front*, Apoc. VII. 3, XIV. 1.

17. *Et que personne ne puisse acheter ni vendre, que celui qui auroit le caractère de la bête.* Ceci a un rapport manifeste à la persécution de Dioclétien, à laquelle saint Jean nous ramène pour les raisons qu'on a vues. Tous les interprètes, et autant les protestans que les catholiques, rapportent ici un hymne du vénérable Bède à l'honneur de saint Justin, martyr : ce n'étoit pas ce célèbre philosophe saint Justin qui souffrit le martyre au second siècle ; la passion de celui-ci arriva sous Dioclétien, et nous voyons dans cet hymne qu'*on ne permettoit d'acheter, ni de vendre, ni même de puiser de l'eau dans les fontaines, qu'après avoir offert de l'encens à des idoles rangées de tous côtés*. Bed. Hymn. in Just. C'est ce qu'on n'avoit jamais vu dans aucune per-

sécution. Ceci est propre à Dioclétien : mais Julien, dans lequel il devoit revivre, entreprit quelque chose de semblable, lorsqu'il fit jeter des viandes immolées dans les fontaines et fit jeter de l'eau consacrée au démon sur tout ce qui se vendoit au marché, pour forcer les chrétiens à participer aux sacrifices impurs, *Théod.* III. 15.

Et que personne ne puisse acheter ni vendre. On peut encore rapporter à cette défense la loi de Dioclétien, qui rendoit les chrétiens incapables de toute action en justice, à moins de sacrifier auparavant aux idoles : ce qui étoit dans le fond leur interdire le commerce et la société des hommes; et c'est ce que saint Jean avoit exprimé populairement par les termes d'acheter et de vendre. Nous apprenons de Lactance et de saint Basile [1], que Dioclétien fit cette défense; et Sozomène a écrit qu'en cela il fut suivi de Julien [2]. Saint Grégoire de Nazianze [3] semble dire qu'il n'en eut que le dessein : mais pour concilier ces deux auteurs, on peut dire que le dessein de Julien fut de le faire par une loi expresse, comme saint Grégoire de Nazianze le témoigne, et qu'en attendant que la loi fût publiée, la chose ne laissoit pas de s'exécuter par voie de fait : et toujours avoir conçu un tel dessein, est un caractère de Dioclétien digne d'être remarqué. On voit assez par toutes ces choses combien il y avoit de raison de faire paroître la persécution de Julien avec celle de Dioclétien, et à sa suite;

(1) *Lact. de Mort.* 15. *Basil. orat. in Julit.* — (2) *Soz.* v. 18. — (3) *Orat.* III. 1. *in Jul.*

et quand saint Jean revient de Julien à Dioclétien, il ne fait que nous rappeler à la source.

18. *C'est ici la sagesse : Que celui qui a de l'intelligence compte le nombre de la bête.* Saint Jean ne se contente pas de nous avoir désigné la bête que Julien avoit fait revivre, c'est-à-dire, Dioclétien; il nous en va dire le nom dans ce langage mystique, dont Dieu révèle le secret quand il lui plaît.

Car c'est le nombre d'un homme : c'est le nombre du nom d'un homme, car c'est du nom et non pas du nombre qu'il falloit dire la propriété; et d'ailleurs ce n'est rien dire d'un nombre, que de dire que ce soit un nombre d'homme, n'y en ayant point d'une autre nature. C'est donc le nombre du nom d'un homme qu'il falloit chercher ; et ce devoit être le nombre du nom de Dioclétien : car ce devoit être le nombre du nom de la bête qu'on a fait revivre, et encore plus précisément le nom de celui dont il falloit porter le caractère, pour acheter et pour vendre, dans le verset précédent. Celui-là très-constamment est Dioclétien.

Et son nombre est six cent soixante-six. Le nom de Dioclétien avant qu'il fût empereur, étoit Dioclès. *Il s'appeloit Dioclès devant son empire*, Lact. *de mort.* 9. Et ensuite *il quitta la pourpre et redevint Dioclès*, ibid. 19. Pour en faire un empereur, qui est ici ce que saint Jean a désigné par la bête, il ne faut qu'ajouter à son nom particulier *Dioclès*, sa qualité *Augustus*,

que les empereurs avoient en effet accoutumé de joindre à leur nom : aussitôt on verra paroître d'un coup d'œil dans les lettres numérales des Latins, ainsi qu'il est convenable, s'agissant d'un empereur romain, le nombre 666 DIoCLes aUgVstVs : DCLXVI. Voilà ce grand persécuteur que saint Jean a représenté de tant de manières ; voilà celui que Julien a fait revivre : c'est pourquoi on marque son nom plutôt que celui de Julien.

C'est ici la sagesse : c'est-à-dire, que c'est une chose qu'il faut pénétrer avec une soigneuse recherche. Car premièrement il faut trouver le nom d'un homme, en qui ce nombre se rencontre : secondement, il faut que cet homme soit un empereur, et encore un empereur sous lequel il n'ait pas été permis de vendre ni d'acheter, sans se souiller par l'adoration des faux dieux : troisièmement, quand on a trouvé que c'est à Dioclétien seul que cela convient, pour trouver le nombre en question dans son nom, il faut savoir le prendre comme il le portoit lorsqu'il étoit particulier, et y joindre le mot qui signifie sa qualité d'empereur : quatrièmement, il faut trouver que ce nombre doit être pris dans les lettres numérales latines, à cause qu'il s'agit d'un prince romain.

C'est une chose remarquable que Nicolas de Lyre (1), cherchant un nom artificiel où se trouvât, selon le chiffre latin, le nombre 666, n'en a point trouvé de plus propre que ce mot

(1) *Ap. Gloss. Ord. Hie.*

DICLVX, inventé exprès, où en effet ce nombre se trouve; et en même temps il est si conforme au nom véritable *Dioclès*, qu'on doit croire que c'étoit là qu'il falloit viser.

Au reste, si nous voulions appliquer ici le *Lateinos* de saint Irénée, où se trouve le même nombre dans les lettres grecques numérales, il nous seroit aisé de dire, selon la conjecture de ce Père (1), que par ce nombre saint Jean auroit désigné l'empire Romain et l'idolâtrie romaine : mais ce n'est pas de quoi il s'agit, puisque cet apôtre nous avertit expressément que le nom dont il s'agit étoit un nom d'homme qu'il falloit trouver ; mais qu'on ne pouvoit trouver sans une grande attention.

Les interprètes protestans font ici deux fautes : la première, c'est de chercher le nombre de 666 dans le nom de la seconde bête (2), qu'ils veulent être le pape, au lieu que visiblement c'est dans le nom de la première qu'il le faut chercher ; car ce n'est pas elle-même que la seconde bête fait adorer, c'est la première : ce n'est pas son caractère, ou son nom d'elle-même qu'elle fait porter, mais celui de la première bête ; ce nom mystérieux est donc le nom de la première bête, et non pas de la seconde. La seconde faute des protestans est de s'arrêter au nom *Lateinos*, qui, dans le sens qu'ils le prennent, ne fut jamais le nom propre d'un homme.

Nous pouvons compter pour troisième faute des protestans, d'appliquer au pape le ℣. 17, à

(1) *Iren. lib.* V. — (2) *Apoc.* XIII. 12, 16, 17.

cause des canons des conciles de Tours et de Latran sous Alexandre III, qui défendent *d'exercer aucun négoce avec les Vaudois et les Albigeois, ni d'avoir aucun commerce avec eux en vendant, ou en achetant* (1) : mais il faudroit encore remonter plus haut; puisque ces canons, comme il est expressément déclaré dès les premiers mots de celui de Latran, ne sont que l'exécution *des anciennes lois*, qui déclarent l'hérésie un crime capital contre l'Etat, et qui ordonnent de punir les hérétiques par *confiscation de leurs biens, et leur ôtent tout pouvoir de donner, d'acheter, ni de vendre, ni de faire aucune sorte de contrat* (2). Si donc il suffit, pour être Antechrist, de défendre aux hérétiques d'acheter ou de vendre, c'est Honorius et Théodose qui ont mérité ce titre. Et si les protestans répondent que le reste des caractères marqués par saint Jean ne conviennent pas à ces empereurs, c'est à eux à faire voir, non par de froides allégories, mais par des faits positifs et historiques, que ces caractères conviennent mieux à Alexandre III, un des meilleurs papes et des plus savans qui aient été depuis mille ans. Et afin de pousser plus loin cette remarque, il faut savoir que ces lois des empereurs contre les hérétiques, regardent principalement les manichéens, et que c'est aussi contre les Albigeois (parfaits manichéens,

(1) *Usser. de succ. Ecc.* 259. *Joseph. Med. ad cap.* 13. *Apoc. p.* 509. *Concil. Tur. Can.* IV. *Later. Can.* XXXVII. — (2) *Cod. de Hœr. l.* 5, *etc.*

comme

comme nous l'avons démontré ailleurs (1), que les canons de Tours et de Latran ordonnent l'exécution de ces lois impériales. Au reste, c'est une ignorance insupportable à Joseph Mède, et une grossière illusion à Usser son auteur, d'avoir ici confondu les Vaudois et les Albigeois, qui sont des hérésies si distinguées. Celle des Vaudois est née à Lyon en l'an MCLX, et le concile de Tours fut tenu trois ans après, lorsque l'hérésie Vaudoise étoit à peine connue. Elle ne l'étoit guère plus au temps du concile de Latran, c'est-à-dire, en MCLXXIX, et ne fut condamnée que long-temps après par les papes Lucius III et Innocent III. Il n'y a donc aucun doute que les canons qu'on nous oppose, ne regardent les Albigeois manichéens, qui aussi y sont les seuls dénommés; et quand ils regarderoient les Vaudois, nous avons fait voir clairement qu'ils ne valent guère mieux que les Albigeois (2).

CHAPITRE XIV.

L'Agneau sur la montagne de Sion : les saints l'accompagnent en le louant : le Fils de l'homme paroît sur une nuée : la moisson et la vendange.

1. Je regardai encore, et je vis l'Agneau debout sur la montagne de Sion, et avec lui cent

(1) *Hist. des Variat. lib.* XI. — (2) *Ibid.*

quarante-quatre mille qui avoient son nom [1] et le nom de son Père écrit sur le front.

2. Et j'entendis une voix du ciel comme le bruit de grandes eaux, et comme le bruit d'un grand tonnerre; et le bruit que [2] j'entendis étoit comme le son de plusieurs joueurs de harpes, qui touchent leurs harpes.

3. Ils chantoient comme un cantique nouveau devant le trône, et devant les quatre animaux et les vieillards : et nul ne pouvoit chanter [3] ce cantique, que les cent quarante-quatre mille qui ont été rachetés de la terre.

4. Ceux-ci ne se sont pas souillés avec les femmes, parce qu'ils sont vierges. Ce sont eux qui suivent l'Agneau partout où il va; ils sont achetés d'entre les hommes, pour être les prémices consacrées à Dieu et à l'Agneau.

5. Il ne s'est point trouvé de mensonge dans leur bouche, parce qu'ils sont purs devant le trône de Dieu.

6. Je vis un autre ange qui voloit par le milieu du ciel, portant l'évangile éternel, pour l'annoncer aux habitans de la terre, à toute nation, à toute tribu, à toute langue, et à tout peuple.

7. Il disoit à haute voix : Craignez [4] le Seigneur, et donnez-lui gloire, parce que l'heure de son jugement est venue; et adorez celui qui a fait le ciel et la terre, la mer et les fontaines.

8. Un autre ange suivit, et dit : Babylone est

(1) Son nom *n'y est pas.* — (2) Et j'entendis le son de plusieurs joueurs. — (3) Apprendre. — (4) Dieu.

tombée; elle est tombée cette grande ville [1] qui a fait boire à toutes les nations du vin de la colère de sa prostitution.

9. Et un troisième ange suivit ceux-ci, criant à haute voix : Celui qui [2] adorera la bête et son image, et qui [3] portera son caractère sur son front ou dans sa main;

10. Celui-là boira du vin de la colère de Dieu, qui est préparé pur dans le calice de sa colère; et il sera tourmenté dans le feu et dans le soufre devant les saints anges, et en présence de l'Agneau.

11. Et la fumée de leurs tourmens [4] s'élevera dans les siècles des siècles; et [5] il n'y aura de repos ni jour ni nuit pour ceux qui [6] auront adoré la bête et son image, et qui [7] auront porté le caractère de son nom.

12. Ici est la patience des saints [8] qui gardent les commandemens de Dieu et la foi de Jésus.

13. Alors j'entendis une voix du ciel qui me dit : Ecris : Heureux sont ceux qui meurent [9] dans le Seigneur [10] : dès maintenant, dit l'esprit, ils se reposeront de leurs travaux : car leurs œuvres les suivent.

14. Et je regardai, et je vis une nuée blanche, et quelqu'un assis sur la nuée semblable au Fils

(1) Parce qu'elle a donné à boire. — (2) Adore. — (3) Porte. — (4) S'élève. — (5) Il n'y a. — (6) Qui adorent. — (7) Portent. — (8) Ici sont ceux. — (9) Maintenant. — (10) Oui certainement.... ils se reposeront.

de l'homme, ayant sur la tête une couronne d'or, et en sa main une faulx tranchante.

15. Alors un autre ange sortit du temple, criant à haute voix à celui qui étoit assis sur la nuée : Jetez votre faulx et moissonnez; car le temps de moissonner est venu, parce que la moisson de la terre est mûre.

16. Celui donc qui étoit assis sur la nuée, jeta sa faulx sur la terre, et la terre fut moissonnée.

17. Et un autre ange sortit du temple qui est dans le ciel, ayant aussi une faulx tranchante.

18. Il en sortit de l'autel encore un autre qui avoit pouvoir sur le feu; et il cria à haute voix à celui qui avoit la faulx tranchante : Jetez votre faulx tranchante, et vendangez les raisins de la vigne de la terre, parce qu'ils sont mûrs.

19. Alors l'ange jeta sa faulx tranchante sur la terre, et vendangea la vigne de la terre; et il en fit jeter les raisins dans la grande cuve de la colère de Dieu.

20. Et la cuve fut foulée hors de la ville; et le sang sorti de la cuve, monta jusqu'aux brides des chevaux par l'espace de mille six cents stades.

EXPLICATION DU CHAPITRE XIV.

La vengeance après la prédication long-temps méprisée : la moisson et la vendange : deux coups sur Rome : Alaric et Attila.

1. *Je regardai encore, et je vis sur la montagne de Sion.* Après l'affreux spectacle des per-

sécutions, saint Jean nous fait tourner les yeux vers un objet plus agréable, qui est celui de la gloire des saints. *Cent quarante-quatre mille....* C'est le nombre consacré à l'universalité des saints, encore qu'il semble ne comprendre que ceux des Juifs, *sup.* chap. VII. Mais c'est qu'on entend le tout par les premiers, et que le nombre de douze, racine de celui-ci, est également sacré dans la synagogue et dans l'Eglise.

Son nom et le nom de son Père écrit sur le front: en signe de la glorieuse servitude par laquelle ils lui ont été dévoués, comme on vient de voir. *Le nom de Dieu et de Jésus-Chrits écrit sur leur front,* figure la profession de la piété chrétienne jusqu'à la fin; et c'est la marque des élus de Dieu.

2. *Comme le bruit de grandes eaux, et comme le bruit d'un grand tonnerre, et.... comme le son de plusieurs joueurs de harpes.* Le bruit des eaux et du tonnerre marque une joie abondante, et celui des instrumens de musique, une joie réglée.

3. *Nul ne pouvoit chanter ce cantique.* Le grec dit *apprendre.* La félicité des saints *ne monte pas dans le cœur de l'homme,* I. Cor. II. 9, et il faut l'avoir expérimentée pour la comprendre.

4. *Ceux-ci ne se sont pas souillés avec les femmes, car ils sont vierges.* Ce sont des ames innocentes et courageuses, qui ne se sont pas mêlées dans les foiblesses humaines : ainsi parle l'Apôtre : *Je vous ai promis,* dit-il, *comme une vierge chaste à un seul époux, qui est Jésus-Christ,* II. Cor. XI. 2. Ce sens, qui est le littéral, n'empêche pas

que saint Jean n'ait aussi voulu tracer quelque chose des prérogatives de ceux qui ont vécu dans une perpétuelle continence, parmi lesquels les saints Pères lui ont donné le premier rang. Saint Augustin leur applique ce passage [1] : Ils chantent un cantique particulier, comme ils pratiquent une vertu au-dessus du commun : leur joie est d'autant plus abondante, qu'ils se sont plus élevés que les autres hommes au-dessus de la joie des sens. *Ils suivent l'Agneau partout où il va ;* parce que non contens de le suivre dans la voie de ses préceptes, ils le suivent même dans la voie des conseils : *L'Agneau marche,* dit saint Augustin, *par un chemin virginal : sa chair, formée d'une vierge, est toute vierge; et il ne pouvoit pas n'être point soigneux de conserver en lui-même ce qu'il avoit conservé en sa sainte Mère, même en naissant de son sein.*

Je vis un autre ange qui voloit par le milieu du ciel, portant l'évangile éternel... Après que l'évangile de Jésus-Christ eut éclaté avec tant de force au milieu du monde, il étoit temps de punir ceux qui n'y avoient pas voulu croire. C'est aussi ce qui va paroître. *L'évangile éternel,* qui ne change plus, à la différence de la loi de Moïse, qui devoit être abrogée, et ne pouvoit d'elle-même *mener les hommes à la perfection,* et à la vie éternelle, *Heb.* VII. 19.

7. *Il disoit à haute voix.* Un premier ange annonce en général les jugemens de Dieu : *L'heure*

[1] *De Sanct. Virg.* 27, 28, 29.

est venue, disoit-il, de les faire éclater sur Rome persécutrice, dont la punition sera une image du dernier jugement de Dieu.

8. *Un autre ange....* Cet autre ange explique en particulier la chute prochaine de Babylone, c'est-à-dire, de l'empire et de l'idolâtrie romaine.

Babylone est tombée, elle est tombée.... Dans la lumière prophétique, on voit déjà comme fait ce qui doit être bientôt accompli.

9. *Un troisième ange....* Celui-ci emploie les menaces des deux autres, pour détourner les hommes de l'idolâtrie, comme s'il disoit : Elle va tomber avec son empire, cette ville si redoutée; elle va tomber : ne vous laissez pas séduire par ses illusions, ni effrayer par sa puissance.

10. *Celui-là boira du vin qui est préparé pur :* ce sont les paroles du *Ps.* LXXIV. 9, où le Psalmiste met dans la main de Dieu une coupe pleine de vin pur, qui signifie la vengeance divine, dont les méchans boiront jusqu'à la lie. *Devant les saints anges, et en présence de l'Agneau :* Il n'y a rien de plus cruel que de se voir misérablement périr aux yeux de ceux qui ne demandoient que notre salut.

11. *Et la fumée de leur tourment s'élevera* comme un sacrifice éternel de la justice divine.

12. *Ici est la patience des saints :* c'est ici qu'ils doivent apprendre à souffrir des supplices temporels pour éviter les éternels.

13. *Qui meurent dans le Seigneur :* c'est en général tous les saints, et en particulier les saints

martyrs, qui meurent pour l'amour de lui.

14. *Et je regardai, et je vis une nuée blanche.* Après la dénonciation du jugement de Dieu sur l'empire romain plein d'idolâtrie, en voici l'exécution, mais encore sous des idées générales de la moisson et de la vendange. *Jetez les faucilles, parce que la moisson est mûre : descendez, parce que le pressoir est plein,* Joël. III. 13. Pour exprimer la vengeance de Dieu sur les ennemis de son peuple.

Et quelqu'un assis sur la nuée, semblable au Fils de l'homme. Le Fils de l'homme c'est Jésus-Christ. Ceux qui veulent que ce soit ici un ange avec une figure humaine seulement, ne songent pas que les anges qui paroissent dans tout ce livre, ont pour la plupart la figure d'homme : mais pour montrer quelque chose d'extraordinaire, saint Jean ne dit pas, selon la coutume, que c'étoit un ange, mais il dit que c'étoit quelqu'un, ce qui, joint avec le reste, nous donne une idée plus haute.

Semblable au Fils de l'homme. C'est un caractère de Jésus-Christ dans cette prophétie. I. 13. On sait aussi que notre Seigneur se donne très-souvent ce nom dans son évangile ; ce qui a donné lieu à Daniel de parler de lui sous le même titre : c'est à l'endroit où il voit, comme S. Jean, *quelqu'un semblable au Fils de l'homme, qui paroît sur les nuées, et s'approche de l'Ancien des jours, qui lui donne l'empire souverain sur tous les peuples du monde,* Dan. VII. 13, 14. Saint Jean

regarde manifestement à cette prophétie. Au reste, je ne veux point révoquer en doute que dans Daniel et dans saint Jean, si quelque chose leur apparoissoit au-dehors, ce ne fussent en effet des anges ; mais je veux dire seulement qu'ils portoient un caractère plus haut que celui du ministère angélique, et représentoient la personne de Jésus-Christ.

Saint Jean lui donne en peu de mots, et en deux ou trois grands traits, quelque chose de divin. Il est assis comme juge. *Joël,* ci-devant cité: *Je serai assis pour juger,* III. 12, et Jésus-Christ se représente lui-même *assis sur le siége de sa majesté,* Matth. XXV. 32. C'est-à-dire, sur une nuée, conformément à ce qu'il dit qu'*il viendra sur les nuées avec grande puissance et majesté,* Matth. XXV. 31, comme aussi il vient de nous être représenté par Daniel.

Sur la tête une couronne d'or : c'est la marque de son empire souverain. *En sa main une faulx tranchante :* ce qui le fait voir prêt à la vengeance. Il faut ici remarquer que c'est Jésus-Christ luimême qui va frapper : ce n'est point un ange comme ailleurs, c'est le Fils de l'homme; ce qui nous fait entendre le grand coup donné sur Rome avec toute la force d'une main divine.

15. *Un autre ange... Jetez votre faulx... le temps est venu.* Tout se fait en un temps certain et déterminé, et l'ange vient rendre compte au juge que tout est disposé.

16. *Et la terre fut moissonnée.* Rome, la reine

des villes, est frappée : l'empire romain est désolé par Alaric et les Goths.

17. *Et un autre ange :* un autre, par rapport à ceux dont il est parlé dans ce chapitre, et dans toute cette prophétie. Ce n'est donc pas ici le Fils de l'homme; c'est un ange qui doit frapper; et ce coup ne doit pas être si rude que le premier, encore qu'on y aille voir beaucoup de sang répandu

18. *Encore un autre qui avoit pouvoir sur le feu,* qui allume les guerres, et qui excite l'ardeur des combats. Il sort d'auprès de l'autel où étoient les charbons ardens, *sup.* VIII. 5. *Et vendangez les raisins...* Ce pourroit être une autre peinture de la même action, comme ci-dessus, ℣. 14, dans Joël, si un autre exécuteur et un autre ordre, que nous voyons ici paroître, ne nous montroit aussi une autre action.

20. *Et la cuve fut foulée hors de la ville.* Tantôt la ville se prend pour tout l'empire romain, et tantôt pour Rome même, sans y comprendre son empire, XVII. 9, 18. J'entends ici Attila, qui, ravageant l'Italie et beaucoup d'autres provinces, épargna Rome par respect pour saint Léon.

Le sang... jusqu'aux brides des chevaux par l'espace de mille six cents stades, c'est environ soixante-sept lieues communes : exagération qui représente la grande quantité de sang répandu, et l'étendue des pays ravagés; ce qui convient parfaitement au temps d'Attila. Voilà donc ici deux grands fléaux, dont Rome est frappée

comme coup sur coup : le premier et le plus rude sur elle-même, et il fait tomber son empire sous Alaric en l'an 410. Le second, dans les provinces, où elle fut épargnée; mais tout le reste de l'Occident nageoit dans le sang sous Attila dans les années 451 et 452.

CHAPITRE XV.

Le séjour des bienheureux, d'où sortent sept anges portant les sept dernières plaies, et les sept coupes pleines de la colère de Dieu.

1. Je vis dans le ciel un autre prodige grand et merveilleux; sept anges portant les sept dernières plaies, par lesquelles la colère de Dieu est arrivée à sa fin.

2. Et je vis comme une mer claire à la manière du verre, mêlée de feu, et ceux qui avoient vaincu la bête et son image (1), et le nombre de son nom, qui étoient debout sur cette mer claire comme du verre, tenant des harpes de Dieu.

3. Et ils chantoient le cantique de Moïse serviteur de Dieu, et le cantique de l'Agneau, en disant : Vos ouvrages sont grands et admirables, ô Seigneur Dieu tout-puissant (2)! ô Roi des siècles, vos voies sont justes et véritables!

4. Qui ne vous craindra, ô Seigneur, et qui ne glorifiera votre nom? car vous seul êtes (3) mi-

(1) Et son caractère. — (2) O roi des saints. — (3) Saint. Vulg. *Pius*,

séricordieux; et toutes les nations viendront, et se prosterneront en votre présence, parce que vos jugemens se sont manifestés.

5. Après cela je regardai, et je vis que le temple du tabernacle du témoignage s'ouvrit dans le ciel.

6. Et sept Anges sortirent du temple, portant sept plaies : ils étoient vêtus d'un lin net [1] et blanc, et ceints sur la poitrine de ceintures d'or.

7. Alors l'un des quatre animaux donna aux sept anges, sept coupes d'or pleines de la colère de Dieu, qui vit dans les siècles des siècles.

8. Et le temple fut rempli de fumée, à cause de la majesté et de la puissance de Dieu; et nul ne pouvoit entrer dans le temple, jusqu'à ce que les sept plaies des sept anges fussent accomplies.

EXPLICATION DU CHAPITRE XV.

Terrible préparation de la vengeance divine.

1. *Je vis... un autre prodige.* Nous avançons dans la prophétie, et le grand secret de la destinée de Rome se va révéler. S. Jean nous en va marquer tous les progrès, et représenter plus en détail ce qu'il en a dit en général. Ce chapitre prépare l'esprit, et le suivant commence l'exécution.

Les sept dernières plaies : les grandes calamités

(1) Et éclatant.

par où l'empire romain fut enfin entraîné dans sa ruine. On les va voir commencer sous l'empire de Valérien, un des plus rudes pour l'Eglise; et on va voir jusqu'où en doit porter le contre-coup.

2. *Et je vis comme une mer claire à la manière du verre.* Il mêle ici, selon sa coutume, aux tristes idées de la vengeance divine, le spectacle agréable de la gloire des martyrs.

Une mer claire... mêlée de feu. Le peuple saint, parfaitement pur, et embrasé de l'amour de Dieu.

3. *Et ils chantoient le cantique de Moïse.* Le cantique d'action de grâces, après le passage de la mer Rouge, convient parfaitement aux martyrs après leur sang répandu. *Et le cantique de l'Agneau.* On peut ici entendre deux cantiques, ou dire que c'est le même composé à l'imitation de celui de Moïse.

4. *Toutes les nations viendront... parce que vos jugemens se sont manifestés.* On voit que Dieu fait connoître aux saintes ames ce qu'il médite pour le châtiment de ses ennemis et pour la gloire de son Eglise, afin de donner encore cette matière aux louanges perpétuelles, qu'elles rendent à son saint nom.

Et je vis que le temple du tabernacle du témoignage s'ouvrit dans le ciel. C'est une chose admirable de voir comme toutes les figures de l'ancien Testament sont relevées dans cette prophétie. Nous avons vu dans le ciel l'arche d'al-

liance, XI. 19. Ici nous voyons ensemble, sous la même idée, et le temple et le tabernacle du témoignage : ce tabernacle étoit comme un temple portatif que Moïse fit construire dans le désert, *Exod.* XXVI, et sur lequel Salomon bâtit son temple; et tout cela maintenant figure le ciel, où Dieu réside en sa gloire.

Le temple... s'ouvrit dans le ciel : pour laisser sortir les sept anges, dont on va parler au verset suivant.

6. *Et sept anges sortirent.* Voici un grand appareil, et tout nous prépare à quelque chose de grand.

7. *Un des quatre animaux donna aux sept anges sept coupes d'or.* On voit toujours ces quatre animaux intervenir dans les grands endroits où Dieu révèle ses secrets. Ce sont eux qui, à l'ouverture des sceaux, font approcher saint Jean, et l'avertissent de se rendre attentif : ils veulent dire par là, comme on a vu, qu'il faut tout entendre selon l'évangile. Ici, dans un dessein à peu près semblable, l'un des animaux distribue à chacun des anges les coupes d'or où sont les plaies; afin qu'on voie que c'est encore selon l'évangile, et selon les règles qui nous y sont révélées, que Dieu fait exécuter ses vengeances par ses anges.

Sept coupes d'or, ou *sept phioles.* Les phioles, selon les Grecs, sont une espèce de tasse où l'on buvoit.

Pleines de la colère de Dieu. On voit dans Isaïe

que les pécheurs que Dieu punit, *boivent la coupe de la colère de Dieu et l'avalent jusqu'à la lie*, Is. LI, 17. On voit aussi, *Ps.* LXXIV. 9, *que Dieu a une coupe à la main, dont il verse de-çà et de-là.* La vision de saint Jean est conforme à cette dernière idée : il faut se représenter ces coupes ou ces phioles des anges comme pleines d'une liqueur consumante, et d'une telle vertu, que toute la nature en est émue. Nous n'avons pas vu encore la colère de Dieu rendue plus sensible, et ni les sceaux, ni les trompettes n'avoient rien de si terrible : car la vengeance divine va être immédiatement appliquée, et comme répandue sur les objets de la colère de Dieu.

8. *Et le temple fut rempli de fumée.* C'est l'impression de la majesté de Dieu, comme à la dédicace du temple de Salomon, 2. *Paralip.* v. 13, 14.

Et nul ne pouvoit entrer dans le temple, jusqu'à ce que les sept plaies fussent accomplies. Pendant que Dieu frappe, on prend la fuite, et on se cache plutôt que d'entrer dans le lieu d'où partent les coups. Quand il a achevé de lancer ses fléaux, on entre en tremblant dans son sanctuaire, pour y considérer l'ordre de ses jugemens.

CHAPITRE XVI.

Les sept coupes versées, et les sept plaies.

1. Et j'entendis une voix forte qui sortit du temple, et qui dit aux sept anges : Allez, et répandez sur la terre les sept coupes de la colère de Dieu.

2. Le premier ange partit, et répandit sa coupe sur la terre; et les hommes qui avoient le caractère de la bête, et ceux qui adoroient son image, furent frappés d'une (1) plaie maligne et dangereuse.

3. Le second ange répandit sa coupe sur la mer, et elle devint comme le sang d'un mort; et tout ce qui avoit vie dans la mer mourut.

4. Le troisième ange répandit sa coupe sur les fleuves et sur les fontaines, et ce fut partout du sang.

5. Et j'entendis l'ange qui a pouvoir sur les eaux, qui dit : Vous êtes juste, Seigneur, qui êtes, et qui avez été; vous êtes saint, lorsque vous rendez de tels jugemens.

6. Parce qu'ils ont répandu le sang des saints et des prophètes, vous leur avez aussi donné du sang à boire : car ils en sont dignes.

7. En même temps j'en entendis un autre qui disoit de l'autel : Oui, Seigneur Dieu tout-puissant, vos jugemens sont justes et véritables.

(1) Ulcère.

8. Le

8. Le quatrième ange répandit sa coupe sur le soleil, et il lui fut donné de tourmenter les hommes par l'ardeur du feu.

9. Et les hommes furent brûlés d'une chaleur dévorante, et ils blasphémèrent le nom de Dieu, qui tient ces plaies en son pouvoir, et ils ne firent point pénitence pour lui donner gloire.

10. Le cinquième ange répandit sa coupe sur le trône de la bête, et son royaume devint ténébreux, et les hommes se mordirent la langue dans leur douleur.

11. Ils blasphémèrent le Dieu du ciel, à cause de leurs douleurs et de leurs plaies, et ils ne firent point pénitence de leurs œuvres.

12. Le sixième ange répandit sa coupe sur ce grand fleuve d'Euphrate; et ses eaux furent séchées pour ouvrir un chemin aux rois d'Orient.

13. Et je vis sortir de la bouche du dragon, de la bouche de la bête, et de la bouche du faux prophète, trois esprits impurs semblables à des grenouilles.

14. Ce sont les esprits des démons qui font des prodiges, et qui vont vers les rois de toute la terre, pour les assembler au combat (1), au grand jour du Dieu tout-puissant.

15. Je viens comme un larron. Heureux celui qui veille, et qui garde ses vêtemens, de peur qu'il ne marche nu, et qu'il ne découvre sa honte.

(1) De ce grand jour.

16. Et il les assemblera (1) au lieu qui, en hébreu, s'appelle *Armagedon.*

17. Le septième ange répandit sa coupe dans l'air, et une voix forte se fit entendre du temple, venant du trône, qui dit : C'en est fait.

18. Aussitôt il se fit des éclairs, et des bruits, et des tonnerres, et un grand tremblement de terre; et ce tremblement fut si grand, que jamais les hommes n'en ont ressenti de pareil depuis qu'ils sont sur la terre.

19. Et la grande cité fut divisée en trois parties, et les villes des nations tombèrent; et Dieu se ressouvint de la grande Babylone, pour lui donner à boire le vin de l'indignation de sa colère.

20. Toutes les îles s'enfuirent, et les montagnes disparurent.

21. Et une grande grêle comme du poids d'un talent tomba du ciel sur les hommes ; et les hommes blasphémèrent Dieu, à cause de la plaie de la grêle, parce que cette plaie étoit très-grande.

EXPLICATION DU CHAPITRE XVI.

Les calamités de l'empire de Valérien. Les rois d'Orient vainqueurs, et les batailles funestes des empereurs romains. La chute de Rome proposée en gros. Economie de ce chapitre : son rapport avec le chapitre IX *depuis le* ℣. 14.

1. *Et j'entendis une grande voix.* Saint Jean, après avoir proposé comme en gros la chute de

(1) Et ils les assemblèrent (*au pluriel*) en le rapportant aux esprits. 14. τὰ πνεύματα ἐκπορεύεται καὶ συνήγαγεν.

Rome, la va expliquer plus en détail, et sous des images plus claires : c'est ce qui paroîtra bientôt dans les chapitres XVII et XVIII. Pour commencer ici à en expliquer les causes, il reprend les choses de plus haut, et revient au commencement du second *Væ* dont il a parlé chapitre IX. 14. Mais ici il nous en apprend des particularités remarquables, et nous montre mieux le rapport qu'il a avec la chute de Rome. *Une grande voix qui sortit du temple :* la voix qui sort ici du temple, sans qu'il y paroisse aucun ministère des anges, est de celles qui marquent un ordre venu plus immédiatement de Dieu même, selon la remarque du chap. I. ℣. 10. On en entendra une semblable, ℣. 17, et il faudra bien prendre garde à ce qu'elle dira. *Une grande voix qui sortit du temple, et qui dit aux sept anges.* Remarquez ici soigneusement que l'ordre vient en même temps à tous les sept anges; de sorte qu'il faut entendre qu'ils versèrent leurs coupes ensemble, à peu près dans le même temps, et comme coup sur coup. Lorsque l'Agneau ouvre les sceaux, on les lui voit ouvrir successivement; et à chacune des quatre premières ouvertures, un des animaux avertit saint Jean de regarder, VI. 1, 3, 5, 7. On ne voit pas moins clairement dans les trompettes, que les sept anges en sonnent l'un après l'autre : les trois *Væ* qui sont réservés pour les trois dernières trompettes, viennent avec une manifeste succession, VIII. 13, IX. 12, XI. 14, et un ange jure expressément qu'au temps de la septième trom-

pette, le mystère de Dieu s'accompliroit, x. 7. La succession nous est donc très-distinctement marquée dans tous ces endroits. On ne voit rien de semblable dans ce chapitre xvi, ni à l'effusion des sept coupes : au contraire, on n'entend qu'une seule voix pour les sept anges; l'ordre part en même temps pour tous : et le Saint-Esprit, qui veut qu'on apporte une attention extrême dans la contemplation de ses mystères, nous avertit par là que ces sept plaies regardent un certain temps fort court, où Dieu devoit faire sentir tous ces fléaux à la fois. Cet état effroyable où tous les maux se rassemblent, est l'empire de Gallien, incontinent après que l'empereur Valérien eut été pris par le fier Sapor, roi de Perse; car c'est alors que Dieu, irrité des violences qu'on faisoit souffrir à son Eglise depuis plus de deux cents ans, marqua sa juste colère par deux effets merveilleux : l'un, en faisant fondre ensemble sur l'empire romain tout ce qu'on peut endurer de calamités, sans périr tout-à-fait; l'autre, en les envoyant incontinent après la persécution, et en changeant tout-à-coup l'état le plus heureux du monde au plus triste et au plus insupportable, comme la suite le fera paroître.

2. *Le premier ange partit.* L'ordre venu de Dieu ne regardoit pas plus ce premier ange que les autres, comme on a vu, ℣. 1. Comme donc il partit en même temps que l'ordre vint, il faut entendre que les six autres en firent autant, et allerent tous verser leurs phioles ou leurs coupes,

l'un d'un côté, l'autre d'un autre, suivant que la justice divine les avoit distribués : de sorte que si saint Jean nous les peint l'un après l'autre, ce n'est qu'à cause qu'on ne peut pas tout dire à la fois.

D'une plaie maligne et dangereuse. Les interprètes entendent ici le charbon et la tumeur de la peste ; et c'est aussi ce qui arriva du temps de Valérien, comme on va voir.

Et les hommes qui avoient le caractère de la bête, et ceux qui adoroient son image. Nous avons déjà parlé de ce caractère de l'idolâtrie romaine, qui consistoit à adorer les empereurs et leurs images ; et nous en avons vu la pratique, dès les premiers empereurs romains, et en particulier sous le règne de Valérien, XIII. 12.

Les hommes qui avoient le caractère de la bête, et ceux qui adoroient son image, furent frappés. Pourquoi ceux-ci en particulier ? Est-ce que les chrétiens furent exempts de cette plaie ? Une admirable lettre, où saint Denis d'Alexandrie, auteur du temps, nous représente cette peste, nous va expliquer ce mystère d'une manière à ne nous laisser aucun doute. *Après la persécution, nous eûmes*, dit-il (1), *la guerre et la famine, et ces maux nous furent communs avec les païens. Mais lorsque tous ensemble nous eûmes goûté un peu de repos, cette grande peste vint tout-à-coup, et fut pour eux le plus extrême et le plus terrible de tous les maux ; mais pour*

(1) *Euseb.* VII. 22.

nous, nous la regardâmes plutôt comme un remède, ou comme une épreuve, que comme une plaie; car encore qu'elle attaquât davantage les Gentils, nous n'en fumes pas exempts. Saint Denis raconte ensuite comme, pendant que les Gentils chassoient jusqu'à leurs amis et à leurs parens, les chrétiens, au contraire, secouroient jusqu'aux plus indifférens, et gagnoient le mal en assistant les malades. Par où nous apprenons trois choses qui semblent faites pour expliquer ce passage de l'Apocalypse : la première, que, par une bonté particulière de Dieu, la peste épargna les chrétiens plus que les autres : la seconde, que s'ils en souffrirent, ce fut plutôt en assistant ceux qui étoient frappés de ce mal, qu'en étant directement frappés eux-mêmes : la troisième, qu'ils le regardoient, non pas comme un fléau de Dieu, mais comme une matière d'exercer leur charité et leur patience. Saint Cyprien, qui écrivoit dans le même temps, remarque soigneusement ce dernier point, *Cyp. de mortal.* Et on voit clairement par ces passages toutes les raisons que saint Jean avoit de regarder cette peste comme envoyée principalement aux infidèles.

Cette peste est sans doute celle qui avoit commencé à ravager tout l'univers quelques années auparavant, et dès le temps de la persécution de Gallus et de Volusien : mais elle reprenoit de temps en temps de nouvelles forces, et Zozime a remarqué quelle fut, après la prise de Valérien, et sous son fils Gallien, la plus grande, comme

la plus universelle qu'on eût jamais vue, *Zoz. lib.* 1. *Treb. Poll. in Gallien.*

3. *Le second ange... sur la mer.* Ce sont les guerres dans tout le corps de l'empire; et l'on voit *toute la mer changée en sang,* parce que tout nage dans le sang par tout l'empire. *Comme le sang d'un corps mort:* cette parole explique encore plus vivement le déplorable état de l'empire, lorsque destitué de l'autorité qui en est l'ame, il semble n'être plus qu'un grand cadavre.

4. *Le troisième ange...sur les fleuves.* Les fleuves changés en sang sont les provinces ensanglantées de guerres civiles. Saint Denis d'Alexandrie nous représente dans sa ville des fleuves de sang; c'est que le préfet Emylien s'y fit tyran. Il s'en éleva trente autres en divers endroits; et trente bataillons ne suffirent pas pour les détruire, *Dyon. Alex. ap. Euseb.* VII. 21. *Treb. Poll. in* XXX. *tyr.*

5. *Et j'entendis l'ange... Vous êtes juste, Seigneur...* On voit ici que les jugemens que Dieu exerce sur la terre, font le sujet des louanges que lui donnent les citoyens du ciel.

6. *Parce qu'ils ont répandu le sang des saints.* On se rassasie du sang dont on est avide, principalement dans les guerres civiles, où chacun semble boire le sang de ses concitoyens.

7. *J'en entendis un autre qui disoit... oui, Seigneur....* Remarquez ici le consentement des anges à louer Dieu, et une manière admirable d'inculquer la vérité.

8. *Le quatrième ange.... sur le soleil.... par l'ardeur du feu...* Pour signifier les chaleurs excessives, la sécheresse, et ensuite la famine. On voit dans saint Denis d'Alexandrie le Nil comme desséché par des chaleurs brûlantes. Saint Cyprien dans le même temps nous représente la famine, dont le monde fut souvent affligé, *ad Demetr.*

9. *Et ils blasphémèrent le nom de Dieu.* Au lieu de se convertir, les idolâtres rejetoient tous ces maux sur les chrétiens, *Cyp. ibid.* C'étoit là le plus grand mal de la plaie, que les hommes, loin d'en profiter, selon le dessein de Dieu, s'en endurcissoient davantage; ce qui paroît encore mieux ℣. 10, 11.

10. *Le cinquième ange... sur le trône de la bête.* La bête, c'est, comme on a vu, Rome idolâtre : le fléau de Dieu sur le trône de la bête, c'est la grandeur et la majesté des empereurs ravilie; ce qui arriva lorsque Valérien vaincu et devenu esclave des Perses, servit à leur roi de marche-pied pour monter à cheval; lorsqu'après sa mort, sa peau arrachée de dessus son corps, fut pendue dans leur temple, comme un monument éternel d'une si belle victoire; lorsque malgré toutes ces indignités qu'on fit souffrir à un si grand prince, la majesté de l'empire étoit encore plus déshonorée par la mollesse et l'insensibilité de son fils Gallien, *Lact. de mort.* 5. *etc.*

Et son royaume devint ténébreux. La dignité de l'empereur fut avilie par le grand nombre de

ceux qui se l'attribuèrent. On en compta jusqu'à trente, et parmi eux beaucoup de gens de néant. A la honte du nom romain, des femmes même usurpèrent la domination : le sénat honteux s'écrioit : *Délivrez-nous de Victoire et de Zénobie :* et quelque excessifs que fussent les autres maux, l'opprobre les passoit tous, *Trebell. Poll. in Val. Gall.* 30. *tyr. etc.* C'est ce qu'on appelle *un royaume, ou un règne ténébreux,* et la majesté obscurcie. Tel est le coup que reçut Rome sous Valérien incontinent après la persécution. Le contre-coup fut encore plus funeste : car nous avons vu que c'est alors proprement que commença l'inondation des Barbares. Pour résister à tant d'ennemis, il fallut sous Dioclétien multiplier les empereurs et les césars. Ainsi le nom de césar est avili, la foiblesse de l'empire montrée, en ce qu'un seul prince ne suffisoit pas pour le défendre; les charges publiques augmentées pour fournir aux dépenses immenses de tant d'empereurs, *Lact. de mort.* 7. Dioclétien, accoutumé aux flatteries des Orientaux, fuit Rome, et craint la liberté de ses citoyens, *là même* 17. Galère Maximien se met dans l'esprit de transporter l'empire en Dacie, d'où ce barbare étoit sorti, *là même* XXVII. Voilà les maux qui vinrent à l'empire, et dont la première cause commença dans le règne de Valérien. Voilà les degrés par où il devoit tomber dans sa dernière ruine. Remarquez que dans ce règne ténébreux, saint Jean regarde les ténèbres de l'Egypte, *Exod.* X. 21.

11. *Il blasphémèrent le Dieu du ciel.* Les blasphèmes augmentèrent avec les maux qu'on imputoit aux chrétiens, comme on a vu.

12. *Le sixième ange.... sur ce grand fleuve d'Euphrate, et ses eaux furent séchées.* Dessécher les rivières, dans le style prophétique, c'est en ouvrir le passage, *Is.* XI. 15, 16. *Zach.* X. 11. *Pour ouvrir un chemin aux rois d'Orient :* au roi de Perse, et aux autres rois qui le suivoient à la guerre, *Treb. Poll.* C'est de là que nous avons vu que devoit venir la ruine de l'empire; et cette sixième plaie se rapporte à la sixième trompette, ci-dessus, IX. 13, et suiv.

13. *Et je vis sortir de la bouche du dragon...* Remarquez que le dragon étoit toujours demeuré au lieu où saint Jean l'avoit vu, comme il a déjà été dit, XII. 18, XIII. 4, et non-seulement le dragon, mais encore la bête et le faux prophète qui avoient paru au même chapitre XIII. 1, 11.

De la bouche du faux prophète. C'est la seconde bête du chap. XIII. 11, où le mot de bête nous fait voir que c'est une espèce d'empire, et non pas un homme particulier. La remarque en a déjà été faite, *là-même.*

Trois esprits impurs semblables à des grenouilles. C'est-à-dire, qu'il en sortit un de la bouche du dragon, un de la bouche de la bête et un de la bouche du faux prophète : ce qui nous marque trois temps, dont le premier est celui de Valérien, que ce chapitre regarde principalement. *Semblables à des grenouilles.* On re-

marque dans ces grenouilles quelque idée d'une des plaies de l'Egypte.

14. *Ce sont les esprits des démons qui font des prodiges ;* c'est-à-dire manifestement les devins et les magiciens qui animoient les princes contre les chrétiens par des prestiges et de faux oracles, et les engageoient à entreprendre des guerres, en leur promettant la victoire, pourvu qu'ils persécutassent l'Eglise. Saint Jean nous apprend ici une mémorable particularité du second *Vœ,* auquel il remonte en ce lieu : c'est que les démons y agissent d'une manière terrible ; ce que saint Jean n'en avoit point dit, lorsqu'il en a parlé la première fois, IX. 12, 13, *et suiv.* Mais c'est qu'il importoit de faire voir l'opération du démon dans ce *Vœ,* comme dans les autres, ainsi qu'il sera remarqué, après qu'on aura tout vu, et dans un lieu plus propre à le faire entendre.

Et qui vont vers les rois de toute la terre. Remarquez que ces esprits impurs agissoient également sur tous les rois de la terre ; et, pour ainsi parler, dans toutes les cours. Je trouve trois temps remarquables où s'accomplit cette prophétie. Premièrement, sous Valérien, dont il s'agit principalement dans ce chapitre. Saint Denis d'Alexandrie fait mention d'un chef des magiciens, qui incita ce prince à persécuter les fidèles, comme si tout devoit bien réussir, pourvu qu'on les persécutât, *Eus.* VII. 9. Cet esprit impur qui trompa Valérien, sortit de la bouche du dragon, qui agissoit également dans toutes les persécu-

tions. Secondement, dans le temps de la persécution de Dioclétien, un Tagès, ou quelque soit celui que Lactance nous a voulu signifier par ce nom : quoiqu'il en soit, un chef de devins de Dioclétien se servoit des divinations pour l'irriter contre les fidèles, *Lact. de mort.* 10, *Instit.* IV. 27. Le même prince envoya un devin, qui lui rapporta un oracle d'Apollon pour persécuter les chrétiens, *de mort.* 11. Et dans la même persécution, sous Maximien, un Théotecnus *érigea une idole de Jupiter qui préside aux amitiés, et fit par ses faux miracles et les faux oracles qui s'y rendoient, que Maximien fut animé contre les chrétiens, l'assurant que le dieu commandoit qu'il les exterminât,* Eus. IX. 2, 3. Cet esprit sortit de la bouche de la bête, qui, comme nous avons vu, représente bien en général l'empire romain, mais plus particulièrement sous Dioclétien. Enfin, en troisième lieu, Julien avoit à sa suite dans les guerres contre les Perses et toujours, un nombre infini de devins, et entr'autres son magicien Maxime, dont Eunapius lui-même nous fait voir les tromperies, *in Max. et Chrys.* C'étoit lui qui promettoit à Julien une victoire assurée sur les Perses, en sorte que les chrétiens s'écrioient après sa perte, *où sont maintenant tes prophéties, ô Maxime!* Théod. III. *cap. ult.* Cet esprit sortit de la bouche du faux prophète, c'est-à-dire, de la seconde bête, ou de la philosophie magicienne, dont le crédit éclata plus particulièrement sous Julien, comme il a été dit,

XIII. 11, *et suiv.* Au reste, il n'y a nul inconvénient, qu'à l'occasion de ce que saint Jean voit arriver sous Valérien, le saint Esprit lui fasse voir encore des choses semblables qui devoient suivre dans les autres règnes.

Si les empereurs romains avoient leurs séducteurs, les Perses, dont les mages ont donné le nom aux magiciens, ne manquoient pas de leur côté de devins qui les excitoient en même temps à la guerre contre les Romains, et à la persécution des fidèles. Sozomène raconte que les mages ne cessoient d'aigrir le roi de Perse contre les chrétiens, et que ce fut ce qui excita la persécution en Perse du temps de Constantin, *Soz.* II. 9, 10, 11, 12, 13. Nous voyons quelque temps après, et du règne de Théodose le jeune, que les mages trompoient Isdigerde, roi de Perse, par de faux prodiges, pour l'animer contre les chrétiens, et que son fils Varane, qui rompit avec les Romains, fut induit en même temps par les mêmes mages à une cruelle persécution. C'est ce que nous apprenons de Socrate, *livre* VII. 8 et 18.

Après tant de fameux exemples, il ne faut pas douter qu'il n'en soit arrivé autant dans les autres temps : mais nous n'avons pas l'histoire de cette nation. Il ne faut nullement douter qu'il n'y eût des chrétiens en Perse, où l'évangile fut porté par les apôtres dès le commencement du christianisme, ni qu'ils ne s'y soient, comme ailleurs, multipliés par le martyre, ni qu'ils ne se soient

attiré là, comme partout ailleurs, la haine des devins et des prêtres des faux dieux, dont ils venoient détruire l'empire. Quelques-uns veulent que par les trois esprits impurs, on entende trois espèces de divinations, par les oiseaux, par les entrailles, par la magie; ou trois manières de tromper les hommes par les faux oracles, par les faux miracles, par les faux raisonnemens, à quoi je ne m'oppose pas: mais je préfère à tout cela trois démons, qui, en trois temps différens, font sentir aux chrétiens leur malignité par des divinations impies.

Au grand jour de Dieu : au jour du grand combat dont il va être parlé, ℣. 16.

15. *Je viens comme un larron :* c'est Jésus-Christ qui parle conformément à la parabole, où il se compare à un voleur qui surprend le père de famille, *Matt.* XXIV. 43. Cette parole se doit entendre, non-seulement de l'heure de la mort, mais encore de tous les malheurs publics, qui presque tous surprennent les hommes; et du dernier jugement, dont tous les malheurs publics sont des avant-coureurs et des images.

16. *Et il les assemblera.* Le Gr. *Et il les assembla.* Il n'importe, puisque les prophètes voient souvent le futur comme passé, pour marquer la certitude de leur prédiction.

Il les assemblera. Ce sont les rois que le dragon assemblera par ses esprits impurs qui sortiront de sa gueule, 13, 14.

Au lieu qui en hébreu s'appelle Armageddon :

Armageddon, par deux *dd* dans le grec, selon les Septante, dont les apôtres suivent ordinairement la leçon, et selon l'étymologie de ce nom qui est hébreu, c'est-à-dire la montagne de Mageddon. *Au lieu qui s'appelle Armagedon*, c'est-à-dire, au lieu où les grandes armées sont défaites, au lieu où les rois périssent. Sisara et les rois de Canaan sont taillés en pièces en Mageddon, *Jud.* IV. 7, 16, V. 19. Ochosias, roi de Juda, y périt, *IV Reg.* IX. 27. Et Josias est tué dans le même lieu par Nécao, roi d'Egypte, *IV. Reg.* XXIII. 29. Il veut donc dire que les empereurs seront menés par leurs devins dans des guerres où ils périront, et que leur perte sera suivie d'une désolation publique, semblable à celle qui arriva à Mageddon, lorsque Josias y périt, *Zachar.* XII. 11. Ce passage de Zacharie fait voir que ce lieu, dans le style prophétique, est l'image des grandes douleurs.

Cette prophétie s'accomplit, lorsque Valérien fut taillé en pièces par les Perses, pris dans la bataille, et écorché, comme on a vu, après avoir souffert toute sorte d'indignités. Les Perses, enflés de cette victoire, s'acharnèrent de plus en plus contre les Romains, sur lesquels ils gagnèrent plusieurs batailles, et entr'autres celle contre Julien, où cet empereur fut encore taillé en pièces et tué, et l'empire éternellement flétri par ces deux pertes. Nous avons parlé des maux qui suivirent la défaite de Valérien : celle de Julien fut encore plus funeste, puisque par une

paix honteuse, il fallut abandonner aux Barbares beaucoup de terres de l'empire, comme tous les historiens le témoignent d'un commun accord.

Voilà donc deux empereurs tués par les Perses, comme il y avoit eu deux rois de Juda tués en Mageddon. Il n'est pas ici question de comparer les personnes avec les personnes, mais les événemens avec les événemens, et les suites avec les suites. Au reste, il ne faut pas ici s'imaginer, comme font quelques protestans, des combats des fidèles contre les infidèles, puisque les rois dont parle saint Jean sont également menés au combat par les esprits impurs, 14, 16.

On ne doit pas s'étonner si le saint Esprit fait passer saint Jean du temps de Valérien à ceux de Julien, qui en est si loin : il est ordinaire aux prophètes d'être transportés d'un objet à un autre, pour montrer de secrets rapports dans les événemens qu'ils racontent. Il y en a un assez grand entre la défaite de Valérien et celle de Julien, puisqu'elles arrivent toutes deux contre les mêmes ennemis : toutes deux pour punir et arrêter les persécutions de l'Eglise, et toutes deux pour amener Rome à sa chute irréparable. Mais il faut toujours remarquer la coupe versée, c'est-à-dire, la plaie commencée sous Valérien, qui est le temps dont saint Jean est occupé dans tout ce chapitre.

17. *Le septième Ange répandit sa coupe dans l'air,* où il se fit une commotion universelle. Ce doit

doit être la plus grande plaie, celle dont le bruit aussi bien que l'effet s'étend le plus loin. C'est de l'air que partent les foudres; c'est là que se forment les tourbillons et les tempêtes : ici tout l'air est agité, et toute la terre est émue. C'est ce qui fut accompli, lorsqu'à la prise de Valérien, toutes les nations barbares répandues dans l'empire en ébranlèrent les fondemens, et portèrent le coup dont à la fin il fut renversé : c'est pourquoi

Une voix forte se fit entendre du temple, venant du trône, qui dit : C'en est fait : les Goths destinés de Dieu pour détruire l'empire Romain, y sont entrés à la tête de tous les barbares : c'est ce qui arriva sous Valérien, comme on a vu, *Hist. abrégée, n.* 9. Le saint Esprit, qui voit les effets dans les causes, et tout le progrès du mal dès son commencement, prononce : *C'en est fait;* Rome est perdue.

18. *Il se fit des éclairs, des bruits et des tonnerres, et un grand tremblement de terre.* Tout cela est l'effet d'une commotion universelle de l'air, et marque aussi une grande et universelle commotion dans les esprits, et un grand changement dans l'univers.

19. *La grande cité fut divisée en trois parties.* Nous voilà, par la suite des choses, transportés du temps de Valérien à celui de la chute de Rome. C'est au pied de la lettre que l'empire d'Occident fut alors divisé en trois, Honorius à Ravenne, Attalus à Rome, Constantin dans

les Gaules, *Oros.* VII. 40, 42. *Zoz.* V. VI. Quoiqu'il ne faille pas toujours s'attacher scrupuleusement aux nombres précis, il ne les faut pas refuser quand ils se présentent, et surtout quand ils font, comme ici, un caractère du temps.

Et les villes des nations tombèrent. Les Goths prirent plusieurs places; les provinces de l'empire furent en proie, les Gaules, les Espagnes, la Grande-Bretagne et les autres.

Dieu se ressouvint de la grande Babylone. En ce même temps Rome fut prise par Alaric.

20. *Toutes les îles s'enfuirent, et les montagnes disparurent:* tout le monde sembloit aller en ruine. C'est ainsi que les prophètes nous représentent la chute des grands empires, *Ezech.* XXVI. 15, 18. *Les îles seront ébranlées, on les verra s'émouvoir dans le milieu de la mer.* Ailleurs : *Les montagnes se sont ébranlées comme de la cire,* Ps. XCVI. 5. Nous avons vu un passage de saint Jérôme, où il dit, qu'*avec Rome on crut voir périr tout l'univers*, Hieron. Procœm. in I. lib. comm. Ezech. *Voyez Préf. n.* 8.

21. *Et une grande grêle, comme du poids d'un talent....* C'est le poids terrible de la vengeance de Dieu, et les coups de sa main toute-puissante.

Et les hommes blasphémèrent. Les païens imputèrent encore ce dernier malheur aux chrétiens, et c'est ce qui donna lieu au livre de saint Augustin de la Cité de Dieu, *Retr. de Civ. lib.* I. C'est ce qui devoit commencer du temps de Va-

lérien, et s'achever entièrement à la chute de Rome : mais cette chute devoit encore être précédée et accompagnée des événemens que le saint Esprit va découvrir au saint apôtre dans le chapitre suivant.

On voit maintenant toute l'économie de celui-ci ; et on peut entendre comment ces sept plaies sont appelées les *plaies dernières*, xv. 1, par le rapport qu'elles ont avec la chute prochaine de Rome. Il faut toujours se souvenir que le premier coup qui en ébranla l'empire, vint des Perses et du côté d'Orient, et que la plus grande plaie que Rome eût reçue de ce côté-là, lui arriva sous Valérien [1], puisque ce fut proprement à cette occasion que l'Occident commença à être inondé par les Barbares, et qu'il fallut en quelque sorte leur abandonner cette partie de l'empire où Rome étoit, en tournant vers l'Orient le fort des armes. Ce fut donc alors que fut frappé ce grand coup, dont le contre-coup porta si loin, et à la fin fit tomber Rome. C'est pourquoi nous avons vu que le saint Esprit, qui va toujours à la source, dès qu'il commence à parler des plaies arrivées à l'empire idolâtre, met en tête les armées immenses qui passent l'Euphrate, *sup.* IX. 14, 15. Or, que ce fût la première plaie qui dût frapper directement l'empire idolâtre, le saint Esprit a voulu le déclarer, en ce que c'est aussi la première fois où il est parlé d'idoles dans toute la

[1] Voyez *Hist. abr. n.* 9.

prédiction de saint Jean : *Et ils ne se repentirent pas*, dit-il, *d'avoir adoré les démons, et les idoles d'or et d'argent, de pierre et de bois, qui ne peuvent ni voir, ni entendre*, ibid. 20, 21. Nous avons encore observé [1] que ceux dont les châtimens sont décrits dans les chapitres précédens, étoient les Juifs, et qu'aussi il n'est point du tout parlé d'idoles, ni d'idolâtrie. Tout cela fait voir clairement que le dessein de saint Jean étoit de montrer la source des malheurs de l'empire, comme venue d'Orient; et c'est pourquoi, prêt à expliquer plus expressément la chute de Rome dans les chapitres XVIII, il en revient encore là; il fait encore paroître les rois d'Orient, et l'Euphrate traversé, XVI. 12, et il donne tout un chapitre à faire voir les effets de ce funeste passage, et tous les autres fléaux de Dieu qui l'accompagnèrent : où le lecteur doit prendre garde qu'à mesure qu'on avance dans ce chapitre, on trouve toujours l'empire enfoncé dans de plus grands malheurs, et la cause de ces malheurs mieux expliquée : c'est pourquoi, après avoir vu jusqu'au ℣. 10, et à la cinquième phiole, les trois fléaux ordinaires, la peste, la guerre et la famine; à la cinquième phiole on voit l'empire attaqué dans sa tête, c'est-à-dire, dans l'empereur même, et de là un horrible obscurcissement de tout le corps, ℣. 10. Ensuite on en voit la cause dans les succès prodigieux des rois d'Orient, et dans les batailles funestes à l'empire

[1] Voyez *Explic. des ch.* VII, VIII.

qui devoit périr, ℣. 12, 13, 14, 15, 16. C'est ce que montre la sixième phiole; d'où suit enfin dans la septième cette commotion universelle de l'air par où saint Jean finit son chapitre, et où il voit la ruine de Rome enveloppée, en sorte qu'il ne lui reste plus qu'à l'exprimer clairement, comme il fait dans les deux chapitres suivans. Pour mieux marquer la liaison de ce chapitre avec le IX. depuis le ℣. 10, et la sixième trompette, il a voulu que cette sixième trompette concourût avec la sixième phiole : d'où il ne faut point conclure que les phioles concourent toutes avec les trompettes; puisque, comme nous avons vu, les premières trompettes regardent les Juifs, dont il n'est plus nulle mention dans toute la suite; et qu'il y a succession dans les trompettes, ce qui n'est point dans les phioles : de sorte que c'est assez d'avoir marqué le concours de la sixième trompette avec une des phioles, pour le marquer avec toutes les autres; et c'est peut-être aussi pour cette raison, que comme l'endurcissement et l'impénitence des idolâtres est marquée dans la sixième trompette, IX. 20, 21, elle est aussi marquée dans tout ce chapitre, XVI. 9 11, 21.

CHAPITRE XVII,

DIVISÉ EN DEUX PARTIES.

PREMIÈRE PARTIE.

La bête aux sept têtes et aux dix cornes : la prostituée qu'elle porte : sa parure : son mystère.

1. Alors il vint un des sept anges qui portoient les sept coupes, il me parla, et me dit : Viens, je te montrerai la condamnation de la grande prostituée, qui est assise sur les grandes eaux,

2. Avec laquelle les rois de la terre se sont corrompus, et les habitans de la terre se sont enivrés du vin de sa prostitution.

3. Il me transporta en esprit dans le désert : et je vis une femme assise sur une bête de couleur d'écarlate, pleine de noms de blasphême, qui avoit sept têtes et dix cornes.

4. La femme étoit vêtue de pourpre et d'écarlate, parée d'or, de pierres précieuses, et de perles, et tenoit en sa main un vase d'or plein de l'abomination (1) et de l'impureté de sa fornication.

5. Et ce nom étoit écrit sur son front : Mystère : la grande Babylone, la mère des fornications et des abominations de la terre.

6. Et je vis la femme enivrée du sang des saints,

(1) Des abominations.

et du sang des martyrs de Jésus : et en la voyant, je fus surpris d'un grand étonnement.

7. L'ange me dit alors : Quel est le sujet de ta surprise ? Je te vais dire le mystère de la femme, et de la bête qui la porte, et qui a sept têtes et dix cornes.

8. La bête que tu as vue, étoit et n'est plus ; elle s'élevera de l'abyme, et sera précipitée dans la perdition : et les habitans de la terre, dont les noms ne sont pas écrits au livre de vie dès l'établissement du monde, seront dans l'étonnement, lorsqu'ils verront la bête qui étoit et qui n'est plus (1).

9. Et en voici le sens plein de sagesse : Les sept têtes sont sept montagnes, sur lesquelles la femme est assise.

10. Ce sont aussi sept rois dont cinq sont tombés ; l'un est encore, et l'autre n'est pas encore venu ; et quand il sera venu, il faut qu'il demeure peu.

11. Et la bête qui étoit et qui n'est plus (2), est la huitième : elle est une des sept, et elle tend à sa perte.

(1) Quoiqu'elle soit, καὶ πέρεςὶ. Une autre leçon du grec porte καὶ παρέςαι, *et elle doit venir*. C'est ainsi qu'a lu saint Hippolyte, *Demonst. de Antich.* de l'édition de Gudius. A Paris 1660. *p.* 50. — (2) C'est le huitième, qui est de ces sept.

EXPLICATION DE LA PREMIÈRE PARTIE DU CHAP. XVII.

Sept empereurs idolâtres, sous qui la dernière persécution est exercée : Maximien Herculius est un des sept : pourquoi il est aussi en quelque façon le huitième ?

1. *Un des sept anges.* Cet ange exécuteur de la justice de Dieu, en va faire entendre les secrets à saint Jean dans un plus grand détail, et lui expliquer en même temps la vision du chap. XIII.

De la grande prostituée. Il faut voir sur la prostituée ce qui est dit *Pref. n.* 10, et sur le verset suivant, et encore à la fin de cet ouvrage dans l'Avertissement aux protestans, *n.* 9, *qui est assise sur les grandes eaux :* Qui domine sur plusieurs peuples, ci-dessous, 15.

2. *Avec laquelle les rois de la terre se sont corrompus.* Ils ont adoré, non-seulement les dieux romains, mais encore Rome elle-même et ses empereurs ; c'est là aussi leur enivrement, *ci-dessous*, ℣. 4.

3. *Dans le désert.* Saint Jean est transporté dans un lieu où il ne voit d'autre objet que celui qu'il va décrire. *Une femme assise sur une bête de couleur d'écarlate, pleine de noms de blasphême :* c'est la bête, qui est pleine de ces noms comme il paroît dans le grec. Cette bête, par les caractères qui lui sont donnés, est la même qui paroît au chapitre XIII. Elle a, comme elle, sept têtes, dix cornes avec dix diadêmes et des noms

de blasphême, car on l'appeloit la ville éternelle : on l'appeloit dans les inscriptions Rome la déesse : on lui donnoit le titre de déesse de la terre et des nations, *Terrarum Dea Gentiumque Roma*, Martial. Epigr. XII. 8. Et sur tout cela il faut voir ce qui a été dit *au chap.* XIII. 1. On ajoute ici l'écarlate comme la couleur de l'empire et des princes, et aussi pour signifier le sang répandu et la cruauté.

Une femme assise sur une bête. Saint Jean explique clairement que la bête et la femme ne sont au fond que la même chose, et que l'une et l'autre c'est Rome avec son empire. C'est pourquoi la bête est représentée comme celle qui a sept montagnes, ℣. 9, et la femme *est la grande ville qui domine sur les rois de la terre*, ℣. 18. L'une et l'autre est donc Rome : mais la femme est plus propre à marquer la prostitution, qui est dans les Ecritures le caractère de l'idolâtrie. Il est dit de Tyr, qu'*après son rétablissement elle se prostituera de nouveau aux rois de la terre*, Isaï XXIII. 17. Ninive aussi est nommée *une prostituée, belle et agréable, pleine de maléfices, qui a vendu les nations dans ses prostitutions.* Nah. III. 4. Isaïe parle aussi à Babylone comme à une prostituée : *On découvrira ta honte, on verra ton ignominie, ô toi qui t'es plongée dans tes délices !* Isaïe, XLVII. 3, 8.

En ce sens, il n'y eut jamais une prostituée qui ait égalé la vieille Rome : car outre ses dieux particuliers, elle adora tous les dieux des autres

nations, qui tous avoient leurs temples dans Rome; et tel étoit son aveuglement, qu'elle mettoit une partie de sa religion dans le culte qu'elle rendoit à tous les faux dieux. Non-seulement elle étoit abandonnée à ces faux dieux, mais encore elle provoquoit tous les peuples par son autorité et par son exemple à de semblables corruptions.

4. *La femme étoit vêtue de pourpre.* La couleur de son habit désigne Rome, ses magistrats et son empire, dont la pourpre étoit la marque : les pierres précieuses, et ses richesses immenses paroissent sur elle comme les marques de sa vanité, et comme l'attrait de l'amour impur qu'elle vouloit inspirer. Les anges et les saints sont habillés avec dignité, mais plus simplement. L'Eglise est représentée par une femme revêtue du soleil, environnée de lumière et de gloire; elle a des ailes quand elle veut fuir; tout y est céleste : ici on voit proprement la parure d'une prostituée. *En sa main un vase d'or,* selon ce qui est écrit : *Babylone est une coupe d'or qui enivre toute la terre; toutes les nations ont bu de son vin, c'est pourquoi elles sont enivrées.* Jér. LI 7. Par ce vin de Babylone, il faut entendre les erreurs et les vices dont elle empoisonnoit toute la terre.

5. *Sur son front : Mystère :* comme s'il disoit : C'est ici un personnage mystique; sous le nom de la prostituée, c'est Babylone; et sous le nom de Babylone, c'est Rome. C'est le sens le plus

naturel : mais on peut encore entendre, si l'on veut, que Rome avoit ses mystères dans sa religion, sur lesquels sa domination étoit fondée. Elle étoit consacrée à Mars par sa naissance, ce qui la rendoit, disoit-on, victorieuse : dédiée par des auspices favorables, ce que les anciens appeloient, *Urbem auspicatò conditam*. Elle avoit ses divinations, et surtout elle avoit les livres sybillins, livres secrets et mystérieux, où elle croyoit trouver les destinées de son empire. *La grande Babylone* : Babylone dans l'Ecriture, c'est *la terre des idoles ; c'est la montagne empestée qui corrompt la terre ;* Jérem. LI. 25, 47, 52. Ses idoles, ses enchantemens, ses maléfices, ses divinations sont marqués dans tous les prophètes, et en particulier *Isaïe*, XLVII. 9, 12. On voit donc bien pourquoi saint Jean représente Rome sous le nom de Babylone, dont elle avoit tous les caractères ; dominante comme elle, comme elle pleine d'idoles et de divinations ; et persécutrice des saints qu'elle tenoit captifs.

6. *Je fus surpris d'un grand étonnement.* Il ne savoit ce que vouloit dire un si nouveau et si étrange spectacle. Peut-être aussi fut-il étonné de voir que celle qu'on lui montroit si riche et si dominante, alloit être en un moment précipitée.

8. *La bête que tu as vue, étoit et n'est plus.* Ce n'est pas du temps de saint Jean que cela s'entend : on ne pouvoit pas dire alors que la bête n'étoit plus, puisqu'on dit au contraire qu'*elle*

devoit s'élever de l'abîme, et ensuite *aller à sa perte.* On voit donc bien que l'ange parloit à saint Jean, non par rapport au temps où il vivoit, mais par rapport à un certain temps où il le situe, et auquel convient ce qu'il lui dit. Or le temps qui convient le mieux à toute l'analogie de la prophétie de cet apôtre, est celui que nous verrons ℣. 10, où le règne de l'idolâtrie commence à cesser. *La bête qui étoit, et qui n'est plus :* cette bête, c'est, comme on a dit souvent, et comme on va voir encore, Rome païenne avec son idolâtrie. Le grec ajoute, *et toutefois elle est*, ou *quoiqu'elle soit :* ce qui sera examiné ci-dessous après le ℣. 10, lorsqu'on reprendra le ℣. 8.

9. *Les sept têtes, sont sept montagnes*... 10. Et *sept rois.* Il faut voir sur tout ceci ce qui est dit chapitre XIII. 1.

10. *Cinq sont tombés.* Ainsi le nombre de sept est dans les sept têtes un nombre précis, puisque saint Jean les compte, et les voit passer les unes après les autres.

Cinq sont tombés : l'un est encore, et l'autre n'est pas encore venu. Voici un dénoûment manifeste de la prophétie. Le saint Esprit situe saint Jean à l'endroit de la persécution, où de sept empereurs idolâtres sous lesquels elle avoit été exercée, et que nous avons vus, XIII. 1, cinq étoient passés ou tombés, comme on voudra le traduire, c'est à savoir, Dioclétien, Maximien, Constantius Chlorus, Galère Maximien, et Maxence.

Un étoit encore; c'étoit Maximin. *Le septième n'étoit pas encore venu;* c'étoit Licinius, qui étoit bien déjà empereur, mais qui n'avoit pas pris encore ce caractère qui lui est propre, d'avoir exercé en particulier, après tous les autres, une persécution dont il fut le seul auteur. Alors donc, et dans le temps où saint Jean s'arrête ici, c'est-à-dire, au temps de Constantin, de Licinius et de Maximin, Licinius étoit si éloigné de ce caractère particulier de persécuteur, qu'au contraire il étoit d'accord avec Constantin; et les édits qu'on publioit en faveur des chrétiens, se faisoient en commun par ces deux princes, *Lact. de mort.* 48. *Euseb.* x. 5, *etc.* Loin d'être persécuteur, Licinius fut honoré durant ce temps de la vision d'un ange. La prière que lui dicta ce bienheureux esprit pour invoquer le vrai Dieu, fut mise entre les mains de tous les soldats; et ce fut à ce même Dieu, que Licinius rendit grâces à Nicomédie, de la victoire qu'il remporta sur Maximin, *Lact. de mort.* 47, 48. Licinius demeura en cet état tant que Maximin fut au monde; de sorte qu'il n'y a rien de plus précis que de dire, comme fait saint Jean, qu'alors les cinq premières têtes, c'est-à-dire, les cinq premiers empereurs sous qui la persécution s'étoit exercée, étant passés, et Licinius le septième n'étant pas encore venu, il n'y avoit que le sixième, c'est-à-dire Maximin, en état de persécuter l'Eglise.

Ce temps étoit précisément l'an 312 de notre

Seigneur, où Maxence fut défait par Constantin, et la croix érigée au milieu de Rome par ce prince victorieux. Dieu, qui introduit ses prophètes dans les temps futurs, les y place en tel endroit qu'il lui plaît. Quand il est question de prédire la ruine de Babylone, les prophètes paroissent assister, tantôt à la marche de Cyrus son vainqueur, tantôt au siège, tantôt au pillage. En un endroit de sa prophétie, Isaïe voit marcher Sennachérib, et lui marque tous ses logemens; en l'autre il le voit défait dans la terre sainte, et la Judée délivrée de son joug (1). Les prophètes voient Jésus-Christ tantôt naissant, tantôt dans sa passion et dans les souffrances, et tantôt aussi dans sa gloire (2). Le saint Esprit qui les pousse, les situe comme il veut; et il nous faut mettre avec eux dans cette même situation pour les entendre. Mettre l'apôtre saint Jean au temps que nous venons de marquer, c'étoit justement le mettre dans le plus beau temps de la victoire de Jésus-Christ : dans le temps où Galère Maximien venoit de publier sa rétractation et son édit favorable aux chrétiens : dans le temps où Constantin et Licinius s'étoient déclarés en leur faveur : c'est le temps que saint Jean avoit si bien vu, et si clairement marqué dans les chapitres précédens; dans le chapitre XI, lorsque les témoins, qu'on croyoit morts pour jamais, avoient entendu cette voix d'en-haut, qui leur disoit : *Montez ici*,

(1) *Is*. X. 28. XIV. 25. XIII, XIV. *Ser*. L, 51, *etc*.— (2) *Is*. IX. 6. LIII. *Ps*. XXI. CIX, *etc*.

montez au comble de la gloire; dans le XII, lorsque Satan perdit la bataille contre les anges, et que précipité du ciel en terre, une voix fut entendue, qui disoit : *C'est maintenant qu'est établi le règne de notre Dieu et la puissance de son Christ*, XII. 9, 10.

Il sera maintenant aisé d'entendre la partie du ℣. 8 de ce chapitre, que nous avons remis à expliquer jusqu'à ce que nous eussions vu celui-ci, c'est-à-dire, le 10.

8. *La bête que tu as vue, étoit et n'est plus :* car saint Jean, qui avoit vu d'abord la bête entière avec ses sept têtes, les vit ensuite passer les unes après les autres, selon que les persécuteurs devoient paroître plus tôt ou plus tard. Il en vint donc au point où il n'y avoit qu'une tête, cinq autres étant tombées, et la septième ne paroissant pas encore. La bête alors lui dut paroître comme *n'étant plus;* car à voir combien promptement étoient tombées les cinq autres têtes, il étoit aisé de juger que la sixième ne dureroit guère, et que la bête tiroit à sa fin; c'est pourquoi aussi l'ange lui dit dans ce même verset, selon une leçon du grec, *Et elle va à sa perte;* ce qui convient aussi parfaitement à la fin de ce verset, selon le grec : car au lieu que la Vulgate porte simplement que *la bête étoit et n'est plus*, le grec ajoute, *quoiqu'elle soit*, ou, *elle est pourtant;* pour faire entendre à saint Jean que dans la langueur où elle lui paroissoit, si elle étoit en quelque façon par un reste de vie, il la pouvoit regarder comme n'étant plus, puisque même on lui déclaroit que

la *septième tête*, c'est-à-dire, le septième persécuteur qui devoit venir, dureroit peu, comme nous allons voir.

10. *Et quand il sera venu.* Ce septième persécuteur, Licinius : *Il faut qu'il demeure peu :* il avoit été fait empereur en l'an CCCVII. Il avoit régné glorieusement dix ou douze ans. Quatre ou cinq ans après qu'il se fut élevé contre Constantin et contre l'Eglise, il fut battu et périt, et ce fut environ l'an CCCXXIII. *Eus.* X. 8, 9, *de vit. Const.* XLIX *et seq.* II. 1, *et seq. Chron.* 320, 324. Cette persécution dura seulement trois ou quatre ans; et on la peut compter pour courte en comparaison de la grande qui avoit duré dix ans. Au reste, il ne sert de rien de demander si Licinius avoit persécuté auparavant; car déjà on n'en voit rien : tout ce qui paroît de lui avant le temps dont nous parlons est favorable aux chrétiens; et le saint Esprit, pour ainsi parler, s'attache à découvrir les grands caractères, c'est-à-dire, les caractères marqués et particuliers.

11. *Et la bête qui étoit, et qui n'est plus, est elle-même la huitième.* Le Gr. porte : *Le huitième roi, et il est des sept, et il va à sa perte.* Voici encore un admirable dénoûment. Maximien Herculius, un des sept persécuteurs, quitta l'empire avec Dioclétien, puis le reprit, et fut appelé *Maximianus bis Augustus : Maximien deux fois empereur*, Lact. de mort. 26. Le voilà donc double, et en état d'être compté comme le huitième, quoiqu'il eût été un des sept.

Reste

Reste la difficulté, pourquoi ce Maximien est ici appelé la bête : mais elle demeure résolue par ce qui a été dit, XIII. 2; puisqu'on y voit que le léopard, qui représente, comme on y peut voir, Maximien surnommé Herculius, fait en effet le corps de la bête, comme le lion et l'ours, c'est-à-dire, Dioclétien et Galère Maximien en font la gueule et les pieds. Il est donc en un certain sens appelé la bête, parce qu'il est représenté comme en faisant le corps; quoiqu'en un autre, la bête entière soit la bête considérée toute ensemble; non-seulement avec son corps, mais encore avec ses têtes, sa gueule et ses pieds. Voila donc pour ce qui regarde les sept têtes; et je ne crois pas qu'il y reste la moindre difficulté. Mais le dénoûment des dix rois sera encore plus remarquable par les grands et singuliers événemens que l'ange nous y va découvrir.

SECONDE PARTIE DU CHAPITRE XVII.

12. Les dix cornes que tu as vues sont dix rois, qui n'ont pas encore reçu leur royaume; mais ils recevront comme rois la puissance à la même heure (1) après la bête.

13. Ceux-ci ont un même dessein; et ils donneront leur force et leur puissance à la bête.

14. Ceux-ci combattront contre l'Agneau; mais l'Agneau les vaincra, parce qu'il est le

(1) Avec la bête.

Seigneur des seigneurs, et le Roi des rois, et ceux qui sont avec lui sont les appelés, les élus et les fidèles.

15. Il me dit encore : Les eaux que tu as vues, où la prostituée est assise, sont les peuples, les nations et les langues.

16. Les dix cornes que tu as vues dans la bête, ce sont ceux qui haïront la prostituée ; et ils la réduiront dans la dernière désolation, ils la dépouilleront, ils dévoreront ses chairs, et ils la feront brûler au feu.

17. Car Dieu leur a mis dans le cœur d'exécuter ce qu'il lui plaît(1) ; de donner leur royaume à la bête jusqu'à ce que les paroles de Dieu soient accomplies.

18. Et la femme que tu as vue, est la grande ville qui règne sur les rois de la terre.

EXPLICATION DE LA SECONDE PARTIE DU CHAPITRE XVII.

Les dix rois qui détruisent Rome : quatre caractères de ces rois.

12. *Les dix cornes que tu as vues, sont dix rois.* L'auteur du commentaire sur l'Apocalypse attribué à saint Ambroise, et que nous avons vu être Bérengaude, écrivain du septième siècle, *Préf. n.* 7, dit clairement que par ces dix rois sont désignés dix royaumes, *par qui l'empire romain* a été détruit ; et il compte ces destructeurs au nombre de dix, qui sont *les Perses et*

(1) Et de conspirer à un dessein, et de donner.

les Sarrasins devenus maîtres de l'Asie ; les Vandales de l'Afrique ; les Goths de l'Espagne ; les Lombards de l'Italie ; les Bourguignons de la Gaule ; les Français de la Germanie ; les Huns de la Pannonie ; les Alains et les Suèves de beaucoup d'autres pays qu'ils ont ravagés. Il faut donc entendre par ces dix rois, ceux qui ruinèrent Rome, et en démembrèrent l'empire, principalement en Occident. Le nombre de dix est grand pour des rois; et il est vrai que l'Occident est déchiré presqu'en même temps par un grand nombre de rois qui composent de grands royaumes de ces débris de l'empire. On voit paroître à peu près dans le même temps les Vandales, les Huns, les Francs, les Bourguignons, les Suèves, les Alains, les Hérules, à qui succèdent les Lombards, les Allemands, les Saxons ; plus que tous ceux-là, les Goths, qui sont les vrais destructeurs de l'empire. Rien ne force à se tourmenter, pour les réduire précisément au nombre de dix, encore qu'on les y pût à peu près réduire par rapport aux royaumes fixes qu'ils y ont établis. Mais un des secrets de l'interprétation des prophètes, est de ne pas chercher de finesse où il n'y en a point, et de ne se pas perdre dans les minuties, quand on trouve de grands caractères qui frappent la vue d'abord. Nous avons déjà vu souvent que rien n'oblige aux nombres précis, que lorsqu'ils sont marqués dans la prophétie comme un caractère particulier ou de la chose, oú du temps. Ici, sans qu'il soit besoin

d'un plus grand détail, c'est un caractère assez remarquable, que d'un seul empire il se forme tant de grands royaumes, en diverses provinces d'Espagne, en Afrique, dans la Gaule Celtique, dans l'Aquitanique, dans la Séquanoise, dans la Grande-Bretagne, dans la Pannonie, dans l'Italie, et ailleurs; et que l'empire romain soit abattu dans sa source, c'est-à-dire, en Occident où il est né, non point par un seul prince qui commande en chef, comme il arrive ordinairement, mais par l'inondation de tant d'ennemis qui agissent tous indépendamment les uns des autres.

Ces rois qui démembrent l'empire romain, ont quatre caractères marqués dans toutes les histoires; et si nous les entendons, il n'y aura plus de difficulté dans la prophétie de saint Jean.

Dix rois qui n'ont pas encore reçu leurs royaume : soit qu'on entende cet *encore* du temps où saint Jean écrivoit, ou de celui dans lequel nous l'avons vu situé, c'est-à-dire, en l'an 312, et du temps que Constantin donna la paix, ces rois destructeurs n'avoient encore rien dans l'empire : ainsi le royaume qu'ils y devoient avoir, ne leur étoit pas encore donné; même, à vrai dire, ils n'avoient aucun royaume fixe, mais ils sortoient tous de leur pays, ou, en tout cas, des lieux où ils étoient, pour chercher avec tout leur peuple à s'établir ailleurs, et dans un empire étranger. C'est le premier caractère de ces rois : et il va être expliqué encore plus clairement.

Mais ils recevront comme rois la puissance à la même heure après la bête, comme s'il y avoit μετὰ τὸ θήριον; mais le grec porte μετὰ τοῦ θηρίου, *cum bestiâ, avec la bête.* Saint Irénée, André de Césarée avec Aréthas et Primase lisent comme le grec (1), et c'est une grande autorité pour l'antiquité de cette leçon. J'en trouve une autre dans saint Hippolyte (2) : car en lisant comme le grec, μετὰ τοῦ θερίου, avec la bête ; il le détache du ℣. 12, pour le mettre à la tête du 13 ; en sorte que les rois ne reçoivent pas la puissance avec la bête, mais ils ont avec elle un même dessein.

Outre cette diversité du texte, il y en a encore pour la version de ces paroles du grec, μίαν ὥραν ; la Vulgate traduit *unâ horâ, à la même heure, en même temps :* d'autres traduisent, *pour une heure, pour un peu de temps*, comme s'il y avoit πρὸς μίαν ὥραν. Chacune de ces versions a ses défenseurs, et parmi les catholiques, et parmi les protestans. Toutes deux sont rapportées comme indifférentes dans la Bible des Elzévirs. Mais l'ancien traducteur de saint Irénée, qui est peut-être lui-même, et qui en tout cas est devenu original, tourne, *unâ horâ,* ℣. 26 ; et l'autorité d'un si grave et si ancien auteur confirme beaucoup la Vulgate. Primase tourne aussi de même, *lib.* 10. *in Apocal.*

Je m'en tiendrois volontiers à la leçon, aussi bien qu'à la version de saint Irénée et de Primase,

(1) *Iren.* v. 26. *Prim. l.* 10. *in Apoc. hîc. And. Cæs. et Areth. hîc.* — (2) *Hipp. Gud. cap.* XXXVIII. *p.* 51.

à cause de l'antiquité et de l'autorité de ces deux auteurs, et particulièrement du traducteur de saint Irénée.

Pour le sens, il importe peu de quelle manière on lise et on traduise. Ces dix rois viendront, comme *en même temps*, dans l'empire de l'Occident, pour y régner avec la bête, c'est-à-dire, avec Rome, qui ne perdra pas tout à coup sa puissance; et ce sens, qui est le plus autorisé, est en même temps le plus naturel : mais si l'on veut suivre la leçon, *après la bête*, on dira qu'après que la bête, c'est-à-dire, Rome, aura reçu le grand coup dans sa prise par Alaric, les rois se jetteront sur elle comme *en même temps*, et par un commun effort, pour envahir ses provinces; ce qui est très-véritable.

Il est vrai aussi que ces rois s'entendront avec Rome, comme la suite le fera paroître, et régneront avec elle; mais ce sera *pour un peu de temps*, parce qu'ils se tourneront bientôt contre elle. Tout cela va être éclairci.

Enfin, si nous lisons avec saint Hippolyte, *avec la bête*, à la tête du verset suivant, en sorte que les dix rois aient un même dessein, non-seulement entre eux, mais encore avec la bête et avec l'empire romain, il faudra rapporter cela au temps où ils étoient unis, comme on va voir.

13. *Ceux-ci ont un même dessein.* C'est le dessein de s'établir dans les terres de l'empire romain, et c'est ici une suite du caractère que nous venons de remarquer. Les rois dont il s'agit ne sont pas

des rois comme les autres, qui cherchent à faire des conquêtes sur l'empire pour en agrandir leur royaume; ce sont tous rois sans royaume, du moins sans aucun siége déterminé de leur domination, qui cherchent à s'établir, et à se faire un royaume dans un pays plus commode que celui qu'ils ont quitté. On ne vit jamais à la fois tant de rois de ce caractère, qu'il en parut dans le temps de la décadence de l'empire romain; et voilà déjà un caractère bien particulier de ce temps-là : mais les autres sont beaucoup plus surprenans.

Et ils donneront leur force et leur puissance à la bête : leurs armées seront à la solde de Rome, et dans l'alliance de ses empereurs. C'est le second caractère de ces rois destructeurs de Rome, et la marque de la décadence prochaine de cette ville autrefois si triomphante, de se trouver enfin réduite à un tel point de foiblesse, qu'elle ne puisse plus composer d'armées que de ces troupes de Barbares, ni soutenir son empire, qu'en ménageant ceux qui le venoient envahir.

Ce temps de foiblesse est très-bien marqué dans ces paroles de Procope : *Alors la majesté des princes romains étoit si affoiblie, qu'après avoir beaucoup souffert des Barbares, elle ne trouvoit point de meilleur moyen de couvrir sa honte, qu'en se faisant des alliés de ses ennemis, et en leur abandonnant jusqu'à l'Italie, sous le titre spécieux de confédération et d'alliance,* Procop. de bell. Goth. I. init. Le même auteur a remar-

qué qu'il y avoit déjà long-temps qu'on étoit tombé dans cette foiblesse, *puisque dès le temps du roi des Goths, Alaric, on avoit reçu dans l'alliance, les Syriens, les Alains et les Goths; ce qui fit*, dit-il, *qu'on eut beaucoup à souffrir d'Alaric*, ibid. En effet, on fit avec lui divers traités, tous malheureux, pour l'empêcher de prendre Rome, *Zoz.* v, vi. On l'entretenoit encore d'espérances, pendant que la puissance romaine tomboit en morceaux. Saint Jérôme nous représentant les ennemis innombrables qui la déchiroient un peu avant la prise de Rome, n'osoit nommer les Goths, que l'on comptoit encore parmi les amis. *Epist.* II. *ad Ageruch.* Honorius avoit consenti qu'ils se missent en possession de la Gaule et de l'Espagne; et enfin, faute d'avoir tenu ce traité, Rome périt, *Jorn. de reb. Goth.*

Il étoit bien visible que par ces honteux, mais nécessaires ménagemens, Rome ne se sauvoit pas; elle ne faisoit qu'un peu différer sa perte, et mettoit cependant ses ennemis dans son sein. Valens ressentit le mauvais effet d'un si foible et si dangereux conseil. Les Goths qu'il avoit reçus dans une province romaine, le firent périr : cependant il est certain qu'on les y avoit mis pour la garder; et c'est pourquoi saint Ambroise écrivoit à l'empereur Gratien : *Comment a-t-on pu croire que l'empire romain pût être en sûreté sous une telle garde?* Ambr. de Fid. ad Grat. libro II. sub fin. Outre les Alains et les Goths, on trouve encore dans Procope, parmi les alliés des

Romains, *les Hérules et les Lombards*, ibid. II, III, c'est-à-dire, les maîtres futurs de Rome et de l'Italie. Sous Théodose-le-Grand et sous ses enfans, nous voyons les Francs, nos ancêtres, tenir un rang considérable dans l'armée romaine sous la conduite d'Arbogaste, leur chef, qui pouvoit tout dans l'empire, *Zoz.* IV, *etc.* Les Alains et les Huns servoient contre Radagaise dans l'armée d'Honorius sous la conduite de Stilicon, *id. lib.* V, *Oros.* VII, *c.* 39. Uldis, roi des Huns, est allié des Romains. Les mêmes agirent encore contre Alaric, *Zoz.* VI. Les Vandales furent reçus par Constantin dans la Pannonie, et y demeurèrent très-obéissans aux empereurs, *Jorn. de reb. Goth.* Les Francs, les Bourguignons, les Saxons, les Goths sont dans l'armée d'Aétius, général romain, au rang des troupes auxiliaires contre Attila, *id. ibid.* Et pour nous attacher aux Goths, à qui appartient principalement ou la gloire ou le déshonneur d'avoir vaincu Rome et désolé son empire, on les voit dans les armées de Constantin, de Julien l'Apostat, de Théodose-le-Grand, de son fils Arcadius, *Jorn. de reb. Goth. Oros.* VII. 35. *Zos.* III. *Proc. de bell. Vand.* I. *init.* On les voit dans celles d'Honorius dont ils détruisirent l'empire; et il n'y a rien de plus exprès que ce que dit Paul Orose, que Rome fut prise par *Alaric, qui étoit l'un de ses comtes*, c'est-à-dire, l'un des principaux officiers de son empire, *Paul. Oros.* II. 3. Ce même Alaric, le vainqueur de Rome, qui commanda sous Honorius

dont il abattit l'empire, avoit déjà commandé sous Théodose dans la guerre contre Eugène. Ayant même été honoré en cette occasion des dignités romaines, *Soz.* VII. 10, il fut créé capitaine et général par Honorius, στρατηγὸς, *Sozom.* VIII. IV. 8, 25. Ce qui montre que les armées de ce roi Goth, aussi bien que celles des autres, étoient devenues romaines. Synèse, dans son discours à Arcade, lui représente les inconvéniens d'avoir tant de Barbares à la solde des Romains. Il étoit donc très-véritable que Rome, dans un certain temps marqué de Dieu, devoit être soutenue par ceux qui la devoient détruire à la fin, comme il sera dit ℣. 16, 17.

Prédire cet état de Rome de si loin, comme fait saint Jean, c'étoit, après avoir vu les premières causes de sa chute dans la prise de Valérien, en pénétrer tous les progrès, et voir enfin la disposition la plus prochaine de sa perte.

14. *Ceux-ci combattront contre l'Agneau; mais l'Agneau les vaincra.* L'auteur du septième siècle, dont nous avons déjà parlé, dit sur ce verset : *Ils ont combattu contre l'Agneau; parce qu'ils ont fait mourir le peuple de Dieu : mais l'Agneau les vaincra, parce que ces peuples se sont soumis pour la plupart au joug de Jésus-Christ.* Voici un troisième caractère de ces rois : d'abord ils seront tous idolâtres, et à la fin ils deviendront chrétiens; et les Goths, qu'il faut principalement regarder pour les raisons qu'on a vues, n'avoient pas seulement été idolâtres, mais encore de cruels

persécuteurs : témoin cet Athanaric, roi des Goths, païen, sous qui un nombre infini de chrétiens reçut la couronne du martyre, comme le rapporte saint Augustin, *de Civ.* XVII. 51, et Paul Orose, VII. 32.

Les voilà donc qui combattent l'Agneau. Apprenons des mêmes auteurs comme l'Agneau les a vaincus : c'est, dit Orose, qu'*en s'établissant dans l'empire, ils ont appris le christianisme dans son sein, et qu'on a vu les Eglises de Jésus-Christ remplies de Huns, de Suèves, de Vandales, de Bourguignons, et de tant de sortes de peuples, à la confusion de ceux des Romains qui demeuroient obstinés dans leur erreur au milieu des chrétiens.* Oros. ib. 41. Saint Augustin dit souvent la même chose.

Il est vrai qu'une partie de ces Barbares furent ariens : mais il y eut parmi eux une infinité de catholiques. Les Bourguignons l'étoient d'abord, quoiqu'après ils se soient pervertis. Pour les Français, on sait combien véritable a été leur conversion. Celle des Saxons n'a pas été moins sincère en Angleterre. Tous les Goths se convertirent à la fin (1); et avant même qu'ils fussent catholiques, c'étoit déjà un commencement de la victoire de l'Agneau, de les avoir mis au nombre des chrétiens.

16. *Les dix cornes... haïront la prostituée :* c'est Rome, dit notre auteur du septième siècle, *qui étoit encore la prostituée dans les réprouvés qu'elle*

(1) *Paul Oros.* VII. 14. *Ibid.* 32. *Soz.* VII. 30.

contenoit en son sein. Ajoutons à cette raison qu'elle étoit encore la prostituée, après même que Constantin y eut érigé l'étendard de la croix, puisqu'on y voyoit encore les idoles de tous côtés. Ce fut une des raisons de bâtir Constantinople; parce qu'après avoir détesté les idoles, Constantin voulut avoir une ville où il n'y en eût plus, *Oros.* VII. 8. *Zos. lib.* II. C'étoit mériter plus que jamais le nom de prostituée, que d'aimer toujours ses idoles, malgré l'exemple et les défenses de ses empereurs; que de s'y livrer de nouveau à la première occasion, comme il arriva sous Julien; que de soupirer toujours après ces amans impurs, et d'en oser demander la jouissance à ses princes; que de s'y abandonner à la dérobée, autant qu'elle pouvoit, et de persévérer dans ce dessein criminel jusque dans le temps de sa prise, comme on a vu.

Ils haïront la prostituée : ils la haïront d'abord, puisqu'ils viendront pour la piller, et pour ravager son empire. Ils auront toujours cette haine dans leur cœur, puisqu'ils ne perdront jamais le dessein de profiter de ses pertes : néanmoins ils la soutiendront quelque temps pour les raisons qu'on a vues; mais à la fin *ils la réduiront dans la dernière désolation*, lorsque Rome fut saccagée, et tout l'empire mis en proie. *Ils dévoreront ses chairs*, ses trésors et ses provinces. *Et ils la feront brûler dans le feu :* c'est le quatrième caractère de ces rois, d'avoir enfin mis sous le joug la ville la plus triomphante qui fut jamais,

et d'en avoir désolé l'empire, qui n'avoit jamais vu son pareil depuis l'origine du monde. Au reste, on n'a pas besoin d'attendre Totila pour trouver l'embrasement de Rome, comme font quelques interprètes, *Grot. hic, etc.* Sans descendre plus bas qu'Alaric, il avoit menacé Rome du feu. *Zoz.* v. A la fin il tint parole. Saint Augustin, aussi bien qu'Orose, tous deux auteurs du temps, nous marquent trop clairement l'embrasement parmi les maux que souffrit Rome, pour nous en laisser aucun doute. *Aug. serm. de excid. urb.* 7. *Oros.* VII. C'est aussi ce qui fait dire à saint Jérôme : *La plus illustre des villes et la capitale de l'empire romain, a été consumée par un seul embrasement : ces Eglises, autrefois si saintes, sont tombées en cendres.* Epist. XII. ad Gaudent. Il dit ailleurs que *les plus illustres de la noblesse de Rome virent alors leurs maisons pillées et brûlées ; que du milieu de la mer, sainte Probe, qui s'enfuyoit, contemploit sa patrie fumante, et que ses citoyens en virent les cendres.* De Virgin. ad Demet. Notre auteur du septième siècle, en expliquant ce verset, remarque *que ces rois haïrent Rome ; parce qu'ils prirent les armes pour renverser son empire, qu'ils en pillèrent les trésors, et qu'ils en brûlèrent les villes.* Socrate écrit aussi qu'Alaric ayant pris Rome, les Barbares brûlèrent une grande partie des admirables ouvrages de cette ville, en partagèrent les richesses, et firent mourir un grand nombre de sénateurs par divers genres de supplice. Ce qui sert à expliquer tout ce verset 16.

17. *Car Dieu leur a mis dans le cœur....* Voici le grand mot : c'est que Dieu gouverne les cœurs des hommes, en sorte qu'ils n'avancent qu'autant qu'il lui plaît. C'est lui qui retenoit les Goths durant tout le temps qu'il vouloit laisser aux Romains pour faire pénitence ; et quand ce temps fut écoulé, il lâcha la bride aux vainqueurs, et marqua son doigt tout-puissant à la manière que nous avons vue, *Hist. abrég. n.* 14.

18. *Et la femme que tu as vue....* Encore que l'ange ait fait voir assez clairement qu'il parloit de Rome, ℣. 9, 15 ; néanmoins après avoir montré clairement le supplice de cette ville superbe, il s'explique encore à la fin en paroles claires : *La femme*, dit-il, *est la grande ville qui règne sur les rois de la terre*, qui étoit du temps de saint Jean le caractère le plus manifeste et le plus certain de Rome.

La destinée en est donc marquée très-distinctement dans ce chapitre. On voit la cause de sa chute dans la persécution dont on nous marque les circonstances les plus particulières dans la première partie du chapitre. Voilà le crime pour lequel elle est condamnée au dernier supplice ; et on voit les moyens prochains de l'exécution dans les rois dont les caractères sont si bien marqués ; rois qui viennent envahir l'empire ; rois qui le soutiennent, lorsque Dieu ne veut pas encore qu'il tombe ; rois qui le font périr sans ressource, lorsque l'heure de Dieu est venue ; rois premièrement ennemis de Jésus-Christ, et enfin ses disciples. Qu'on dise maintenant qu'il

n'y a point de Providence, ni de prophétie.

Pour moi, en lisant celle de saint Jean, j'y vois le caractère de toutes les autres prédictions prophétiques; je m'y sens conduire insensiblement du plus obscur au plus clair; des idées les plus générales et les plus confuses aux plus nettes et aux plus distinctes. C'est ainsi qu'on trouve les vérités découvertes peu à peu, et de plus en plus dans Isaïe, dans Jérémie, dans Daniel. Saint Jean, par la même voie, mais d'une manière, je l'oserai dire, encore plus nette, plus précise et plus ordonnée, est conduit au grand événement qu'il devoit annoncer; surtout depuis le chap. XI, où il commence à y entrer, on va de lumière en lumière. Là paroissent les persécutions, les victoires, les châtimens, et toutes ces choses avec les grands traits qui les rendent reconnoissables. Ces grands traits sont des faits importans, des faits uniques, tels que ceux que nous avons remarqués dans toute la suite de ces prédictions; et ces caractères marqués se découvrent à mesure qu'on avance. Quand on vient par tous ces progrès au chapitre XVII, on croit voir les cieux ouverts et tout le secret de la destinée de Rome révélé; et en ramassant ensemble tous les traits et toute la suite, ce n'est plus une prophétie, mais une histoire.

CHAPITRE XVIII.

Chute de la grande Babylone : toute la terre dans l'effroi à la vue de sa désolation.

1. Après cela je vis un autre ange qui descendoit du ciel, ayant une grande puissance; et la terre fut éclairée de sa gloire.

2. Il cria de toute sa force, en disant : Elle est tombée, elle est tombée la grande Babylone; et elle est devenue la demeure des démons, et la retraite de tout esprit impur et de tout oiseau impur, et qui donne de l'horreur.

3. Parce que toutes les nations ont bu du vin de la colère de sa prostitution; et les rois de la terre se sont corrompus avec elle; et les marchands de la terre se sont enrichis de l'excès de son luxe.

4. J'entendis aussi une autre voix du ciel, qui dit : Sortez de Babylone, mon peuple, de peur que vous n'ayez part à ses péchés, et que vous ne soyez enveloppés dans ses plaies.

5. Parce que ses péchés (1) sont montés jusqu'au ciel, et Dieu s'est ressouvenu de ses iniquités.

6. Rendez-lui comme elle vous a rendu; rendez-lui au double selon ses œuvres; faites-la boire deux fois autant dans le même calice, où elle vous a donné à boire.

(1) L'ont suivie.

7. Multipliez

7. Multipliez ses tourmens et ses douleurs à proportion de ce qu'elle s'est élevée dans son orgueil, et de ce qu'elle s'est plongée dans les délices; car elle dit en son cœur: Je suis reine, je ne suis point veuve, et je ne serai point dans le deuil.

8. C'est pourquoi ses plaies, la mort, le deuil et la famine viendront en un même jour, et elle sera brûlée par le feu; parce que c'est (1) un Dieu puissant qui la jugera.

9. Les rois de la terre qui se sont corrompus avec elle, et qui ont vécu avec elle dans les délices, pleureront sur elle, et se frapperont la poitrine en voyant la fumée de son embrasement.

10. Ils se tiendront loin d'elle, dans la crainte de ses tourmens, en disant: Malheur! malheur! Babylone, grande ville, ville puissante, ta condamnation est venue en un moment.

11. Et les marchands de la terre pleureront et gémiront sur elle; parce que personne n'achetera plus leurs marchandises;

12. Ces marchandises d'or et d'argent, de pierreries, de perles, de fin lin, de pourpre, de soie, d'écarlate, de toute sorte de bois odoriférant, et de meubles d'ivoire, de pierres précieuses, d'airain, de fer et de marbre,

13. De cinnamome, de senteurs, de parfums, d'encens, de vin, d'huile, de fleurs de farine, de bled, de bêtes de charge, de brebis, de

(1) Le Seigneur.

chevaux, de chariots (1), d'esclaves et d'ames d'hommes.

14. Les fruits qui faisoient tes délices t'ont quittée; toute délicatesse et toute magnificence est perdue pour toi, et (2) on ne les trouvera plus jamais.

15. Ceux qui lui vendoient ces marchandises, et qui s'en sont enrichis, s'éloigneront d'elle dans la crainte de ses tourmens; ils en pleureront, et ils en gémiront:

16. Ils diront: Malheur, malheur! cette grande ville, qui étoit vêtue de fin lin, de pourpre et d'écarlate, parée d'or, de pierreries et de perles:

17. Elle a perdu en un moment ces grandes richesses; et tous les pilotes, ceux qui font voyage sur la mer, les mariniers, et tous ceux qui sont employés sur les vaisseaux, se sont arrêtés loin d'elle.

18. Et se sont écriés, en voyant (3) le lieu de son embrasement, et ils ont dit: Quelle ville a jamais égalé cette grande ville?

19. Ils se sont couverts la tête de poussière, et ils ont jeté des cris mêlés de larmes et de sanglots, en disant: Malheur! malheur! cette grande ville, qui a enrichi de son abondance tous ceux qui avoient des vaisseaux sur la mer, a été ruinée en un moment.

20. Ciel, réjouissez-vous sur elle, et vous, saints apôtres et prophètes, parce que Dieu vous a vengés d'elle.

(1) De corps et. — (2) Tu ne les trouveras. — (3) La fumée.

21. Alors un ange fort leva en haut une pierre comme une grande meule, et la jeta dans la mer, en disant : Babylone, cette grande ville, sera ainsi précipitée, et elle ne se trouvera plus.

22. Et la voix des joueurs de harpes, des musiciens, des joueurs de flûtes et de trompettes, ne s'entendra plus en toi : nul artisan, nul métier ne se trouvera plus en toi ; et le bruit de la meule ne s'y entendra plus.

Et la lumière des lampes ne luira plus en toi, et la voix de l'époux et de l'épouse ne s'y entendra plus : car tes marchands étoient des princes de la terre, et toutes les nations ont été séduites par tes enchantemens :

24. Et on a trouvé dans cette ville le sang des prophètes et des saints, et de tous ceux qui ont été tués sur la terre.

EXPLICATION DU CHAPITRE XVIII.

Chute et désolation de Rome sous Alaric.

1. *Je vis un ange ... ayant une grande puissance ; et la terre fut éclairée ...* C'est celui qui va annoncer le grand ouvrage de la vengeance prochaine, qui éclatera comme le soleil par toute la terre.

2. *Elle est tombée la grande Babylone ;* tiré d'Isaïe, XXI. 9, et de Jérémie, LI. 8.

Elle est devenue la demeure des démons. Dans le style de l'Ecriture, les lieux désolés sont représentés comme abandonnés, non-seulement

aux oiseaux de mauvais augure, mais encore aux spectres et aux démons, *Jérém.* LI. 37. *Isa.* XIII. 21, 22. XXXIV. 14, qui sont façons de parler, tirées du langage populaire.

On dira que Rome ne fut pas si entièrement désolée par Alaric, qu'on ne la voie réparée bientôt après; mais Babylone elle-même, qui est choisie par le saint Esprit pour nous représenter la chute de Rome, aussi bien que son impiété et son orgueil, n'a pas été détruite d'une autre sorte. Après sa prise et son pillage sous Cyrus, on la voit encore subsister jusqu'au temps d'Alexandre avec quelque sorte de gloire, mais qui n'étoit pas comparable avec celle qu'elle avoit eue auparavant. Ce qui fait que les prophètes la regardent comme détruite, c'est à cause qu'elle fut en effet saccagée, et qu'il n'y eut jamais aucune ressource à la perte qu'elle fit de son empire. Rome a été poussée bien plus loin, puisqu'en perdant son empire, elle est devenue le jouet des nations qu'elle avoit vaincues, le rebut de ses propres princes, et la proie du premier venu, comme on a vu, *Hist. abr.* 14, 16.

Il est bon aussi de se souvenir combien grand fut le désastre de Rome ravagée par Alaric. Outre tout ce qu'on en a rapporté de saint Augustin, de Paul Orose, et de saint Jérôme, ce dernier nous la représente *comme devenue le sépulcre de ses enfans; comme réduite par la famine à des alimens abominables, et ravagée par la faim, avant que de l'être par l'épée; de sorte qu'il ne*

lui restoit qu'un petit nombre de ses citoyens, et que les plus riches, réduits à la mendicité, ne trouvèrent de soulagement que bien loin de leur patrie dans la charité de leurs frères, Epist. xvi. ad Princip. Procem. Comm. in Ezech. lib. iii, vii, etc. *Voyez Préf. n.* 10, *et sur le chap.* xvii. 16.

3. *Toutes les nations ont bu du vin de la colère de sa prostitution.* Hébraïsme : c'est-à-dire, du vin de sa prostitution digne d'un châtiment rigoureux.

Ont bu du vin : ci-dessus, xvii. 2. Le vice et l'erreur enivrent comme un vin fumeux qui fait perdre la raison.

Les marchands de la terre se sont enrichis de l'excès de son luxe. Ce n'est pas seulement l'idolâtrie de Rome que Dieu punit, c'est son luxe et son orgueil.

4. *Sortez de Babylone, mon peuple.* Ainsi dans Jérémie : *Fuyez du milieu de Babylone, et que chacun sauve son ame ;* Jér. li. 6. Tout cela ne signifie autre chose, sinon qu'il falloit sortir de Rome, ainsi qu'autrefois de Babylone, comme d'une ville pleine d'impiété, et qui enfin alloit périr. *De peur que vous n'ayez part à ses péchés ;* c'est-à-dire, à la peine de ses péchés, ou, si l'on veut, à sa corruption, à son luxe, à ses idolâtries, où elle tâchoit d'attirer tous ses habitans, comme on a vu, *Hist. abr. n.* 13, 14.

Et que vous ne soyez enveloppés dans ses plaies. Il falloit que les anciens Juifs sortissent de

Babylone, pour n'être pas enveloppés dans son supplice. Saint Jean applique à Rome cette parole, comme les autres qui ont été dites pour Babylone.

Dieu en fit sortir son peuple en plusieurs manières. Premièrement, en retirant de cette vie ceux à qui il vouloit épargner la douleur de voir périr une telle ville. Ainsi saint Jérôme a dit du pape saint Anastase, que *Rome ne le put posséder long-temps, et que Dieu l'avoit enlevé du monde, de peur que la capitale de l'univers ne fût abattue sous un si grand évêque.* Hier. Ep. XVI.

Secondement, dans les approches de la prise de Rome, une secrète Providence en éloigna plusieurs gens de bien, et entre autres le pape Innocent, qu'*elle fit sortir, comme autrefois le juste Lot de Sodome, de peur qu'il ne vît la ruine d'un peuple livré au péché.* Aug. de excid. urb. 7. Oros. VII. 39. Nous avons vu aussi sainte Mélanie avec plusieurs grands de Rome, en sortir dans le même temps par une espèce de pressentiment de la ruine de cette grande ville. *Hist. Lausiac. c.* 118. *Préface, n.* 8. Long-temps auparavant, Dieu avoit mis dans le cœur à sainte Paule et à beaucoup d'illustres romains, de se retirer à Bethléem avec leur famille. *Hieron. Ep.* VII. Et en général nous apprenons de Paul Orose, qu'un grand nombre de chrétiens se retirèrent de Rome, suivant ce précepte de l'évangile : *Quand ils vous poursuivront dans une ville, fuyez en une autre : ce que ceux qui ne croyoient pas à l'évangile,*

ne firent point, et se trouvèrent accablés. Paul. Oros. VII. 41, 49.

Troisièmement, dans le sac de la ville, Dieu prépara un asile hors de Rome dans l'Eglise de saint Pierre, à tous ceux qui s'y réfugièrent, car Alaric l'avoit ainsi ordonné; et encore que les païens aient profité de cette ordonnance, on ne doute point qu'elle ne fût faite principalement pour les chrétiens. *Aug. de Civit. l.* I. 4. *Oros.* VII. 39. L'Egypte, l'Afrique, tout l'Orient, et principalement la Palestine, tout l'univers enfin fut rempli de chrétiens sortis de Rome, qui trouvèrent un refuge assuré dans la charité de leurs frères, comme le raconte saint Jérôme, *Ep.* XII. *ad Gaud. Proœm. in Ezech. lib.* III. XII.

Quatrièmement, pour ce qui est des élus de Dieu qui moururent dans cette guerre, ce fut ceux-là, dit saint Augustin, qui sortirent le plus glorieusement et le plus sûrement de Babylone; puisqu'ils furent éternellement délivrés du règne de l'iniquité, et furent mis en un lieu où ils n'eurent plus à craindre aucun ennemi, ni parmi les démons, ni parmi les hommes. *Aug. de urb.* excid. 6.

5. *Ses péchés sont montés jusqu'au ciel.* Le grec : *l'ont suivie jusqu'au ciel.* Ils l'ont poursuivie jusqu'au jugement de Dieu, comme nous lisons de Babylone : *Son jugement est monté aux cieux.* Jér. LI. 9.

6. *Rendez-lui comme elle vous a rendu.* Claudius II tailla en pièces trois cent vingt mille

Goths, et coula à fond deux mille de leurs vaisseaux. Toutes les provinces furent remplies d'esclaves de cette nation, *Trebell. Pol. in Claud.*, et du temps même de la prise de Rome, après la défaite de Radagaise, le nombre des esclaves Goths fut infini : *On les vendoit comme des bêtes, et on en avoit,* dit Orose, *des troupeaux entiers pour un écu.* Oros. VII. 37. Ainsi c'est avec raison qu'on dit aux Goths : Faites à Rome, comme elle vous a fait ; outre qu'il les faut ici regarder comme les vengeurs de l'injure commune de toutes les nations.

7. *Elle dit en son cœur : Je suis reine...* C'est ce qu'Isaïe faisoit dire à Babylone : *Je dominerai éternellement : il n'y a que moi sur la terre, et je ne saurai jamais ce que c'est qu'affliction.* Is. XLVII. 7, 8. Rome vantoit à son exemple l'éternité de son empire ; et un des blasphêmes que les saints Pères lui reprochent, étoit de s'être appelée la ville éternelle (1) : titre qu'on trouve encore dans une inscription qui fut faite six ou sept ans avant sa prise, à l'occasion de ses murailles rebâties (2).

8. *Elle sera brûlée par le feu :* sous Alaric même, ci-dessus, XVII. 16.

9. *Les rois de la terre.... pleureront sur elle :* la chute d'une si grande ville, qu'on regardoit comme la maîtresse de l'univers, étonnera tout le genre humain.

Qui se sont corrompus avec elle, pleureront. Tout ce qui restoit de rois alliés de Rome et de

(1) *Hier. Ep.* LI. *ad Alg. q.* XI. — (2) *Ap. Bar. T. V. an.* 403.

grands qui avoient pris part ou à ses idolâtries, ou à son ambition et à son luxe, s'affligera de sa perte.

10. *Malheur, malheur! Væ!* Le voilà, ce troisième et dernier *Væ,* que nous attendions depuis si long-temps, et depuis le ℣. 14. *du ch.* XI. Il retentit encore ci-dessous, ℣. 16. *Væ, Væ! Malheur, malheur! Hélas, hélas, la grande ville de Babylone!* Et encore au verset 19, *Væ, Væ! Malheur, malheur!* Ne le cherchons plus ce terrible *Væ,* le voilà, sans qu'il soit besoin de nous le faire remarquer. Un cri si perçant et si souvent répété se fait assez remarquer lui-même.

13. *D'esclaves et d'ames d'hommes.* Le Gr. σωμάτων, qui veut dire, *corps :* ce que la Vulgate a très-bien rendu par le mot de *mancipia,* comme le prouve très-clairement Drusius, savant protestant, sur ce passage. On le trouve dans les critiques d'Angleterre. *D'ames d'hommes;* c'est-à-dire, d'hommes en général, selon la façon de parler usitée dans toutes les langues, et en particulier dans la langue sainte. *Gen.* XLVI. 26. Mais ici, comme saint Jean oppose les hommes aux esclaves, il faut entendre par hommes, les hommes libres; car on vend tout, esclaves et libres dans une ville d'un si grand abord. D'autres au contraire veulent par les ames entendre les esclaves qui n'ont que leur ame en leur puissance, *Grot. sur ce verset :* mais le premier sens paroît meilleur.

18. *Le lieu de son embrasement :* Gr. *la fumée*

de son embrasement, ce qui convient mieux à ce qui est dit, XIX. 3. *Et la fumée s'élève aux siècles des siècles.*

20. *Réjouissez-vous sur elle.* La voix dont il est parlé *sup.* 4, est ici adressée aux apôtres et aux prophètes ; et Dieu montre par là qu'il découvre aux ames saintes les jugemens qu'il exerce sur la terre. D'où vient qu'il en est loué par ces ames bienheureuses, XIX, 1, 2.

21. *Un ange fort leva*, imité de Jérémie. II. 63, 64.

22. *Et la voix... des musiciens... et le bruit de la meule... Et la lumière...* Imité de Jérémie, XXV. 10. Tout est triste, tout est ténébreux, tout est mort dans une ville saccagée. *Tes marchands étoient des princes de la terre :* imité d'Ezéch. XXVII. 25, au sujet de la ruine de Tyr. En général, il faut conférer tout ce chapitre avec le XXVII. *d'Ezéchiel.*

24. *Et on a trouvé dans cette ville le sang des prophètes, et le sang des saints, et le sang de tous ceux qui ont été tués sur la terre.* Tout ce qu'il y a eu de martyrs dans les provinces ont péri par les décrets et par les exemples de Rome ; et pour étendre encore plus loin cette pensée, ceux qui répandent le sang innocent, portent la peine de tout le sang innocent répandu depuis le sang d'Abel. *Matth.* XXIII. 35.

CHAPITRE XIX.

Les saints louent Dieu, et se réjouissent de la condamnation de Babylone. Le Verbe paroît avec ses saints; avec eux il défait les impies. La bête, le faux prophète, et tous les méchans sont éternellement punis.

1. Après cela j'entendis dans le ciel [1] un bruit comme d'une grande troupe, qui disoit, *Alleluia :* Salut, gloire [2] et puissance à notre Dieu :

2. Parce que ses jugemens sont véritables et justes, parce qu'il a condamné la grande prostituée qui a corrompu la terre par sa prostitution, et qu'il a vengé le sang de ses serviteurs que ses mains ont répandu.

3. Et ils dirent une seconde fois, *Alleluia.* Et la fumée de son embrasement s'élève dans les siècles des siècles.

4. Alors les vingt-quatre vieillards et les quatre animaux se prosternèrent, et adorèrent Dieu qui étoit assis sur le trône, en disant : *Amen, Alleluia.*

5. Et il sortit du trône une voix, qui dit : Louez notre Dieu, vous tous qui êtes ses serviteurs, et qui le craignez, petits et grands.

6. Et j'entendis un bruit comme d'une grande troupe, comme le bruit de grandes eaux, et

(1) Un grand bruit. — (2) Honneur et puissance au Seigneur notre Dieu.

comme de grands coups de tonnerre, qui disoient *Alleluia;* parce que le Seigneur notre Dieu, le Tout-puissant règne.

7. Réjouissons-nous, soyons dans la joie, et donnons-lui gloire : parce que les noces de l'Agneau sont venues, et que son épouse s'y est préparée.

8. Et il lui a été donné de se vêtir d'un fin lin (1) net et blanc; et ce fin lin est la justice des saints.

9. L'ange me dit alors : Ecrivez : Heureux ceux qui ont été appelés au souper des noces de l'Agneau; et il ajouta : Ces paroles de Dieu sont véritables.

10. Aussitôt je me jetai à ses pieds pour l'adorer; mais il me dit : Gardez-vous bien de le faire : je suis serviteur comme vous et comme vos frères, qui ont rendu témoignage à Jésus : adorez Dieu, car l'esprit de prophétie est le témoignage de Jésus.

11. Je vis alors le ciel ouvert, et il parut un cheval blanc : celui qui étoit dessus s'appeloit le Fidèle et le Véritable, qui juge, et qui combat justement.

12. Ses yeux étoient comme une flamme de feu : il avoit plusieurs diadêmes sur sa tête, et un nom écrit que nul ne connoît que lui.

13. Il étoit vêtu d'une robe teinte de sang, et il s'appelle le Verbe de Dieu.

14. Les armées qui sont dans le ciel le sui-

(1) Net et éclatant.

voient sur des chevaux blancs, vêtues d'un lin blanc et pur.

15. Et il sort de sa bouche une épée à deux tranchans, pour en frapper les nations, car il les gouvernera avec un sceptre de fer ; et c'est lui qui foule la cuve du vin de la fureur et de la colère de Dieu tout-puissant.

16. Et il porte (1) écrit sur son vêtement et sur sa cuisse : le Roi des rois, et le Seigneur des seigneurs.

17. Et je vis un ange debout dans le soleil, qui cria à haute voix, en disant à tous les oiseaux qui voloient par le milieu de l'air : Venez, et assemblez-vous au grand souper de Dieu,

18. Pour manger la chair des rois, la chair des officiers de guerre, la chair des forts, la chair des chevaux et des cavaliers, la chair de tous les hommes libres et esclaves, petits et grands.

19. Et je vis la bête et les rois de la terre, et leurs armées assemblées pour faire la guerre à celui qui étoit monté sur le cheval et à son armée.

20. Mais la bête fut prise, et avec elle le faux prophète qui avoit fait les prodiges en sa présence, par lesquels il avoit séduit ceux qui avoient reçu le caractère de la bête, et qui avoient adoré son image : et les deux furent jetés vifs dans l'étang brûlant de feu et de soufre.

21. Les autres furent tués par l'épée qui sortoit de la bouche de celui qui étoit monté sur le

(1) Ce nom écrit.

cheval; et tous les oiseaux se soûlèrent de leurs chairs.

EXPLICATION DU CHAPITRE XIX.

Les jugemens de Dieu connus aux saints : l'adoration refusée par l'ange.

1. *Après cela j'entendis....* Les saints invités à louer Dieu, XVIII. 20, le font ici avec un grand éclat, et saint Jean, selon sa coutume, après les spectacles les plus affreux, en représente de plus doux.

7. *Réjouissons-nous.... les noces de l'Agneau sont venues.* A l'occasion de la ruine de l'idolâtrie et de la gloire de l'Eglise, il parle de la gloire éternelle, et ensuite dans le verset 17 du jugement et du supplice éternel.

10. *Je me jetai à ses pieds.* Ou il prit cet ange pour Jésus-Christ même, et il lui voulut rendre un honneur divin ; ou bien, s'il lui voulut rendre un honneur convenable à la nature angélique, et tel que les saints de l'ancien Testament le rendoient aux anges qui leur apparoissoient, l'ange refuse de le recevoir d'un apôtre. Aussi saint Jean crut si peu avoir manqué, qu'après l'avertissement de l'ange, il lui rend encore le même honneur, que l'ange refuse de nouveau, XXII. 8, pour égaler le ministère apostolique et prophétique à l'état angélique, *Greg. hom.* VIII. *in Evang.* (*Ed. Ben. lib.* I. *in Evang. hom.* VIII. *n.* 2. *tom.* I. *pag.* 1462 *et seq.*)

11. *Je vis.... le ciel ouvert.* On voit ici une peinture admirable de Jésus-Christ, pour montrer que c'est lui qui a fait tout ce qu'on vient de voir, et qui va achever de détruire les impies dans son dernier jugement.

12. *Un nom.... que nul ne connoît que lui : son nom est le Verbe de Dieu.* 13. Nul autre que lui ne comprend la dignité de ce nom.

13. *D'une robe teinte de sang.* Il semble qu'il parle ici du sang de ses ennemis, comme en Isaïe, LXIII. 1, 2, 3, d'où est pris encore ce qui est dit ici, ℣. 15. *Il foule la cuve du vin,* quoiqu'on puisse dire aussi que la robe de Jésus-Christ, c'est-à-dire, son humanité, est teinte de son sang.

17. *Et je vis un ange.... dans le soleil.* C'est ici la grande et éclatante destruction de ceux qui ont fait la guerre à Dieu durant tout le cours des persécutions.

18. *Pour manger la chair des rois.* Ezéch. XXXIX. 17.

19. *Et je vis la bête....* C'est une récapitulation et répétition abrégée de ce qui a été représenté au long dans les visions précédentes.

20. *Ces deux furent jetés....* C'est après la vengeance sur la terre, le supplice éternel de l'autre vie. Remarquez ici l'effet le plus terrible du dernier *Væ,* où par des malheurs extrêmes on est précipité dans l'enfer. Remarquez encore qu'il n'y a ici que la bête et le faux prophète qui y soient jetés : le dragon qui les animoit, n'y est

jeté qu'au chapitre xx. 9, dont nous dirons alors la raison.

21. *Tués par l'épée qui sortoit de la bouche*, comme il a été dit ci-dessus, I. 16.

Objections des protestans contre l'interprétation précédente.

Nous avons, avec la grâce de Dieu, conduit les prédictions de saint Jean, depuis les temps de Trajan et d'Adrien, jusqu'à la destruction de Rome, qui étoit comme le terme de sa prophétie. Que si les protestans doutent encore que ce ne soit à ce grand événement qu'elle se termine, j'ai encore à leur opposer ce raisonnement tiré de leurs propres principes : car ils sont tous demeurés d'accord que le démembrement de l'empire romain étoit marqué dans les dix rois du chapitre XVII : donc la ruine de Rome, qui suit incontinent après dans le chapitre XVIII, est la ruine qui accompagne ce démembrement, c'est-à-dire, la ruine causée par Alaric ; autrement il n'y aura plus ni suite, ni enchaînement dans la prophétie ; et pour en faire le commentaire, il n'y aura qu'à jeter en l'air tout ce qu'on voudra. Par conséquent il faut croire que saint Jean a eu en vue cet événement, et les protestans ne l'ont pu nier sans se démentir eux-mêmes. Mais parce qu'ils prétendent avoir des raisons pour montrer que cette prise de Rome par Alaric et les Goths ne répond pas suffisamment à ce que dit S. Jean de la chute de cette ville, les voici en peu de mots

mots, comme on les trouve ramassées par ordre de tous les auteurs protestans dans la Synopse d'Angleterre (1).

1. *Objection.* La chute dont parle saint Jean, est une chute dernière et irréparable.

Réponse. Au contraire, nous avons fait voir que c'est une chute semblable à celle de Babylone, qui resta encore long-temps avec gloire. *Voyez chapitre* XVIII. ℣. 2.

2. *Objection.* Saint Jean dénonce sa perte à une Rome idolâtre et prostituée, et non pas à une Rome devenue chrétienne.

Réponse. Nous avons fait voir comment Rome étoit encore la prostituée, *Hist. abr. n.* 13, 14, et sur le chapitre XVII. ℣. 6. Il faut aussi se souvenir que, pendant même que les empereurs étoient chrétiens, l'idolâtrie dominoit dans le sénat, et qu'on y regardoit la religion chrétienne comme la dévotion particulière des princes, mais l'idolâtrie comme la religion de l'empire, *ibid.*

Je passe ici la troisième et la cinquième objection, que je mettrai à la fin comme les plus fortes, et que je détruirai, s'il plaît à Dieu, avec la dernière évidence.

Mais dit-on, pour quatrième raison, les saints sont avertis de sortir de Babylone. Il est vrai; mais visiblement cet ordre du ciel ne signifie autre chose, sinon que Rome étoit une ville encore pleine d'impiété, et qu'elle alloit

(1) *In C.* XVIII. *Apoc. v.* 16. *p.* 1960.

être saccagée; de sorte qu'il en falloit sortir, pour éviter les malheurs qui accompagnent le sac d'une ville; et s'il y a quelque chose de plus à entendre dans cet ordre venu du ciel, nous l'avons suffisamment expliqué *sur le ℣. 4 du chap.* XVIII.

Pour sixième raison, on objecte que cette chute de Rome est une des plaies envoyées à la bête.

Réponse. Qui en doute? La question est de savoir ce que signifie cette bête : nous avons vu que c'est l'idolâtrie dans Rome maîtresse du monde; et pour la connoître, tant dans sa première vigueur que depuis qu'elle est ressuscitée, il n'y a qu'à voir ce qui en est dit sur les chapitres XIII *et* XVII. Que si l'on veut que ce soit ici la victoire de Jésus-Christ sur l'Antechrist, je réponds *qu'il y a plusieurs Antechrists*, selon saint Jean, *I. Jo.* II. 18; et pour ce qui regarde le dernier, savoir jusqu'à quel point on le peut trouver dans la bête à sept têtes, je le laisse à déterminer par les principes posés *Pref. n.* 16, et par les remarques sur le chapitre suivant.

Mais voici deux dernières raisons que nous avions réservées comme les plus apparentes. On dit donc que la chute de Rome dans l'Apocalypse est attribuée aux saints; que ce sont eux qui la saccagent, et se vengent des injures qu'ils en ont reçues : ce qu'on prouve par le ℣. 6. *du ch.* XVIII. Mais qu'on lise bien ce passage, on n'y trouvera pas un mot des saints. *Rendez-lui*, dit-on aux

vengeurs, *comme elle vous a rendu, et faites-lui le traitement qu'elle vous a fait.* Je reconnois ici des vainqueurs cruels, qui sont ravis de détruire celle qui les avoit détruits : mais jamais on ne verra dans l'Apocalypse, qu'on ait donné aux saints un tel caractère, ni qu'on leur donne contre Rome leur persécutrice, d'autres armes que celles de la patience. *Je connois*, dit-on, *ton travail et ta patience*, II. 2. Et ailleurs : *Tu as gardé la parole de ma patience*, III. 10. Et enfin jusqu'à deux fois : *C'est ici la patience des saints*, XIII. 10, XIV. 12.

Quand les protestans nous disent ici que les Goths n'avoient reçu des Romains aucun mauvais traitement, c'est que leurs fades allégories leur font oublier les faits historiques les plus constans que nous leur avons rapportés sur le ℣. 6. du XVIII. chapitre. Ils ajoutent que du moins les saints se sont réjouis de la perte de Rome, ce qui ne convient pas aux saints du temps d'Alaric, qui pleuroient avec tous les autres la perte de leur commune patrie. J'avoue que les chrétiens, qui étoient pour la plupart sujets de l'empire, n'avoient garde de se réjouir de la victoire des Goths ni d'Alaric. Aussi ne vois-je dans saint Jean aucune marque de leur joie. Il est vrai que les saints sont invités à se réjouir de la chute de leur persécutrice ; mais ce sont les saints qui sont dans le ciel : *ô Ciel*, dit-on (1), *réjouissez-vous ; et vous, saints apôtres, et vous, saints prophètes !*

(1) *Apoc.* XVIII. 20.

C'est là manifestement une voix adressée aux ames saintes qui sont dans la gloire. Aussi entends-je dans la suite une grande joie, un *Amen*, un *Alleluia* (1); mais dans le ciel, où l'on se réjouit toujours des jugemens de Dieu. Pour les saints qui sont sur la terre, ils en tremblent, ils les adorent; mais loin de s'en réjouir, ils ont souvent à les déplorer; parce qu'en un certain sens, et à ne regarder que le dehors, il peuvent y être compris avec les impies. C'est ce que firent les saints, comme on a pu voir dans la ruine de Rome; et saint Jean qui le prévoyoit, ne marquoit point de joie sur la terre.

C'est aussi ce qui fait voir dans ce saint apôtre des idées bien différentes de celles des protestans : car les protestans veulent voir une Rome détruite par les chrétiens, et les chrétiens ravis de sa perte : mais saint Jean a expressément évité cette idée, en ne nous montrant la joie que dans le ciel; ce qui seul pouvoit démontrer aux protestans la fausseté de leur systême.

Mais sans rapporter ici toutes les raisons qui en montrent la vanité, n'est-ce pas assez que les protestans ne trouvent dans la ruine de Rome, que saint Jean explique avec tant de soin, aucune marque d'une Eglise chrétienne qui doive être ruinée et abattue? Nous n'y voyons au contraire que ce qui peut faire sentir le débris d'une grande ville : ce n'est donc pas d'une Eglise que saint Jean décrivoit la chute, comme le prétendent

(1) *Apoc.* XIX. 1, 2, 3.

les protestans; mais d'une ville puissante, d'un empire purement temporel, comme aussi nous l'avons fait voir dans la préface, *n.* 9.

Enfin, qu'on jette les yeux sur la chute de la véritable Babylone; on n'y verra rien qui soit plus marqué dans les prophètes, que la destruction de ses temples et le brisement de ses idoles. *Bel est brisé, Nabo est en pièces: leurs idoles ont été chargées sur des bêtes de somme, qu'elles ont accablées par leur pesanteur, et n'ont pu sauver ceux qui les portoient,* Is. XLVI. 1, 2. Saint Jean, qui a peint la chute de Rome sur ce divin original, s'il avoit voulu nous y représenter le débris d'une nouvelle idolâtrie, ne nous auroit-il pas fait voir les nouvelles idoles à bas, la sainte eucharistie d'un côté, quelque saint de l'autre, la croix même de Jésus-Christ, la plus exposée de toutes ces idoles prétendues, brisée la première de toutes, et paroissant de tous côtés dans les débris? Ainsi rien ne manqueroit au spectacle; et les protestans, comme les païens, auroient eu le plaisir de voir tant de monumens, et presque toutes les marques extérieures de la religion chrétienne méprisées par un apôtre.

On pourroit m'objecter ici que je suis pris dans mes propres paroles: car si c'est à l'ancienne Rome et à son idolâtrie que saint Jean en vouloit encore dans ce chapitre, pourquoi n'en fait-il pas voir les idoles abattues? Mais c'est ici que me paroît une des merveilles de sa prédiction, en ce que du temps d'Alaric et de la destruction de

Rome, les temples et les idoles étoient déjà renversés pour la plupart. Car sans parler des grands coups que les fausses divinités avoient reçus sous Constantin, sous Gratien, et sous Théodose le grand, saint Augustin nous apprend un fait mémorable du règne d'Honorius. Les païens s'étoient vantés d'un oracle qui prédisoit la ruine du christianisme en l'an 366, depuis la mort de Jésus-Christ, qui est environ l'an 398 de notre ère. Que les protestans remarquent en passant dans quelle boutique sont forgées les prophéties qui prédisent la ruine de l'Eglise. Mais cette année 366 *qui devoit être fatale au christianisme*, le fut, dit saint Augustin (1), à l'idolâtrie, *puisque les temples y furent renversés et les idoles brisées l'année d'après*. Saint Jérôme nous représente aussi *le Capitole abandonné, et tout son or terni; tous les temples de Rome couverts d'ordures et de toiles d'araignées; et encore depuis peu d'années, un des Gracques, dont le nom seul faisoit entendre ce que Rome avoit de plus noble, renversant, brisant et brûlant l'antre de Mitras et toutes ses idoles, avec leurs figures monstrueuses* (2). Ainsi saint Jean n'a plus eu besoin, en décrivant la chute de Rome, de peindre celle des idoles; puisque le grand coup dont elles devoient être brisées, avoit déjà été frappé; et comme il a été dit sur le chap. XVI. ℣. 16, la corruption subsistoit plus dans les désirs de la prostituée que dans l'effet.

(1) *De Civ.* XVIII. *cap.* 53, 54. — (2) *Epist.* VII. *nunc Ep.* LXII.

Récapitulation de ce qui a été dit depuis le chapitre IV, *jusqu'au chapitre* XX, *et notamment des trois* Væ.

On peut maintenant entendre toute la suite de la prédiction de saint Jean, depuis le chap. IV jusqu'à la fin du XIX, et il est bon de se la remettre sous les yeux.

L'ouvrage de Dieu est accompli : Jésus-Christ est victorieux ; l'Eglise est vengée ; les Juifs, qui malgré leur chute continuoient à la persécuter, ont reçu les derniers coups ; et on voit que rien n'est capable d'abattre l'Eglise, quoique Satan emploie contre elle toute sa séduction et toute sa violence. Sa séduction paroît principalement dans les hérésies, et sa violence dans la cruauté qu'il inspire à l'empire persécuteur. Ce mauvais esprit remue tout, et tous ses efforts sont inutiles. Chap. VII, VIII.

Là paroissent ces trois grands *Væ* (1), c'est-à-dire, ces trois grands malheurs, qui font voir la liaison de tout cet ouvrage, et la suite des attaques de Satan : car il y est expressément marqué dans tous les trois : dans tous les trois il travaille à perdre entièrement les hommes. Tout aboutit à ôter l'Eglise de dessus la terre ; parce que c'est elle seule qui empêche que tout le monde ne l'adore, et que Dieu ne lui abandonne tout le genre humain : mais il est vaincu partout, et l'Agneau triomphe de lui. Par un pre-

(1) *Chap.* VIII. 13.

mier *Væ* (1) ce mauvais esprit soulève les hérésiarques, et il tâche, en éteignant la lumière de l'évangile, d'envelopper tout l'univers dans une éternelle nuit; car c'étoit là, comme disoit le saint vieillard Siméon, *la lumière pour éclairer les nations*, Luc. II. 32. Et les enfans de l'Eglise *luisent comme des luminaires dans le monde*, Phil. II. 15; de sorte qu'obscurcir l'Eglise, c'étoit cacher la lumière de tout l'univers dans les ténèbres. La vérité les dissipe. Par un second *Væ* le malin esprit suscite de grandes guerres, où ses devins promettent la victoire à ceux qui répandront le plus de sang chrétien (2). En même temps il anime les persécuteurs; et on diroit que par leur moyen il aille engloutir l'Eglise (3). L'empire persécuteur n'agit que par lui : *le dragon donne à cet empire sa grande puissance* (4), mais plus il redouble ses efforts, plus sa défaite est manifeste. L'Eglise triomphe sous Constantin, l'idolâtrie reçoit le coup mortel. Cette puissance malfaisante que Satan avoit donnée aux persécuteurs, leur est funeste, puisqu'elle avance leur supplice en augmentant leur crime. Enfin, par un troisième *Væ*, il ressuscite l'idolâtrie, qui avoit reçu une blessure mortelle, et il lui donne de nouveau sa puissance (5). On l'adore, comme l'auteur de cette résurrection de l'idolâtrie qui paroît miraculeuse. Par les prestiges et les faux miracles de ses devins et de ses enchanteurs, il aveugle Ju-

(1) *Chap.* IX. 1, 12. — (2) *Ibid.* 13 *et seq.* XVI. 13, 14, 16. — (3) *Chap.* XII. 4, 13, 15. — (4) *Chap.* XIII. 3. — (5) *Ibid.* 4, 11.

lien l'Apostat, qui devoit être l'instrument de sa malice, et il éblouit les peuples. Le monde est replongé dans l'idolâtrie, avec un aveuglement d'autant plus criminel, qu'il est sans comparaison plus mauvais de la relever de sa chute, que de la conserver dans sa puissance. Malgré les empereurs chrétiens qui vinrent après Julien, Satan règne dans le cœur de la prostituée, qui ne cesse d'aimer ses idoles, quoiqu'abattues et brisées; et après le comble du crime où il la jette, il lui attire aussi le comble de la peine, et le dernier coup de foudre, par lequel son empire, qui étoit aussi celui de l'idolâtrie et du démon, étant renversé sur la terre, elle est encore précipitée dans les enfers.

Voilà l'histoire des trois *Væ*. Si le premier est différent des deux qui le suivent, en ce qu'il représente, à l'égard de l'Eglise, une persécution spirituelle, et même à l'égard du siècle, une plaie qu'on n'y sent pas, c'est-à-dire, la diminution de la lumière dont il devoit être éclairé, c'est que le saint Esprit a voulu montrer à saint Jean toutes les sortes de jugemens que Dieu a résolu d'exercer sur les infidèles, et ensemble toutes les sortes de victoires que l'Agneau devoit remporter sur le démon et le monde. Les deux autres *Væ* font voir le crime plus sensiblement puni; et tout enfin se termine au feu éternel.

Le dernier *Væ* ne paroît clairement marqué qu'à la chute de Rome, comme on a vu (1);

(1) *Chap.* XVIII. 10, 16, 19.

mais il y faut rapporter tout ce qui suit après le second. Or, le second se termine à l'endroit où les deux témoins montent au ciel (1), où la persécution cesse, où l'Eglise paroît en grande gloire, où enfin le règne des impies est ébranlé, et ensemble Dieu glorifié par le nombre infini des conversions (2). Ce temps concourt manifestement avec celui où le dragon est vaincu, où l'idolâtrie est abattue, où la bête reçoit la plaie mortelle, et paroît tout-à-fait morte (3). Là se termine le second *Væ*; et par conséquent le troisième commence à l'endroit où la bête est ressuscitée, et où l'idolâtrie revient en triomphe sous Julien l'Apostat (4). A ce *Væ* appartient donc tout ce qui suit jusqu'à la chute de Rome; et si saint Jean ne marque pas le commencement ni la fin de ce *Væ* aussi clairement que des autres, outre la raison commune de diversifier le style, c'est qu'il doit être aisé à un lecteur déjà instruit de trouver ce qui regarde le troisième *Væ* par l'analogie des deux autres qu'il vient de voir.

Le temps des trois *Væ* est maintenant aisé à déterminer. Le premier commence à Sévère, et finit au commencement des malheurs de Valérien. Le second, qui commence là, est poussé jusqu'à la défaite de Maxence et des autres persécuteurs, par où l'idolâtrie est abattue, et le règne de l'Eglise établi. Le dernier comprend tous les attentats, depuis l'idolâtrie ressuscitée

(1) *Chap.* XI. 12, 13. — (2) *Chap.* XII. 9, *et suiv.* — (3) *Chap.* XIII. 3, *et suiv.* — (4) *Ibid.*

par Julien l'Apostat, avec tout ce qui est arrivé jusqu'à la fin pour les punir.

Il ne faut pas oublier ici qu'une vision répète souvent sous une figure ce qu'on aura déjà vu représenter sous une autre : car le lecteur seroit accablé des merveilles d'une vision, si on lui représentoit tout en même temps. On soulage donc son attention, et on lui inculque davantage une vérité, en la lui proposant sous diverses formes : en même temps il est consolé, parce qu'un endroit lui explique l'autre, et qu'on ne cesse de lui découvrir toujours de nouveaux caractères de la chose qu'on avoit dessein de lui montrer : comme il paroît à l'égard de la persécution de Dioclétien, dans les chap. XI, XII, XIII, XVIII, et par la chute de Rome, dans les chapitres XIV, XVII et XVIII.

Il arrive aussi quelquefois, notamment au chapitre XVI, que saint Jean reprend les choses de plus haut que dans les derniers chapitres précédens, pour faire mieux voir la liaison des causes préparatoires avec les effets, ainsi qu'il a été remarqué sur ce chapitre : mais après tout dans le fond, la suite de la prophétie est manifeste. Les sept sceaux sont engagés dans les sept trompettes; les trois *Vœ* qui lient les trompettes entr'elles, les unissent aussi avec ce qui suit, où sont comprises les sept coupes avec la ruine de Rome. Tous les temps marqués dans la prophétie se touchent, et vont, pour ainsi dire, de proche en proche. C'est pourquoi saint Jean dit toujours

que tout doit venir bientôt; parce que, lorsqu'il écrivoit sa prophétie, tout ce qu'il devoit prédire dans un ordre si bien lié, alloit commencer. Ainsi en lisant cette prophétie, quand on en tient la clef, on croit lire une histoire. Cependant, à Dieu ne plaise qu'on s'imagine que par cette explication, quelque suivie qu'elle paroisse, on ait épuisé tout le sens d'un livre si profond. Nous ne doutons pas que l'esprit de Dieu n'ait pu tracer dans une histoire admirable, une autre histoire encore plus surprenante, et dans une prédiction, une autre prédiction encore plus profonde; mais j'en laisse l'explication à ceux qui verront venir de plus près le règne de Dieu, ou à ceux à qui Dieu fera la grâce d'en découvrir le mystère. Cependant l'humble chrétien adorera ce secret divin, et se soumettra par avance aux jugemens de Dieu, quels qu'ils doivent être, et dans quelque ordre qu'il lui plaise de les développer : seulement il demeurera aisément persuadé qu'il y aura quelque chose qui n'est point encore entré dans le cœur de l'homme. Quoi qu'il en soit, il désirera en tremblant, de voir arriver bientôt le règne parfait de Jésus-Christ, et il vivra dans cette attente.

SUITE DE LA PRÉDICTION DE SAINT JEAN.

CHAPITRE XX.

Le dragon lié et délié : les mille ans : la première et la seconde résurrection : le dragon jeté dans l'étang de feu : le Juge sur son trône : le jugement des morts ; le livre de vie.

1. Je vis descendre du ciel un ange qui avoit la clef de l'abîme, et une grande chaîne en sa main.

2. Il prit le dragon, l'ancien serpent, qui est le diable et Satan; et il le lia pour mille ans.

3. Il le précipita dans l'abîme, l'y enferma, et mit un sceau sur lui, afin qu'il ne séduisît plus les nations, jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis, après lesquels il doit être délié pour un peu de temps.

4. Je vis aussi des trônes, et ceux qui s'assirent dessus; et la puissance de juger leur fut donnée : et les ames de ceux qui ont eu la tête coupée pour avoir rendu témoignage à Jésus, et pour la parole de Dieu, et qui n'ont point adoré la bête ni son image, ni reçu son caractère sur leur front, ou dans leurs mains; et ils ont vécu et régné mille ans avec Jésus-Christ.

5. Les autres morts ne sont pas revenus en vie jusqu'à ce que mille ans soient accomplis. C'est ici la première résurrection.

6. Heureux et saint est celui qui a part à la première résurrection : la seconde mort n'aura point de pouvoir sur eux ; mais ils seront sacrificateurs de Dieu et de Jésus-Christ, et ils régneront avec lui pendant mille ans.

7. Et après que mille ans seront accomplis, Satan sera délié ; il sortira de sa prison, et il séduira les nations qui sont aux quatre coins du monde, Gog et Magog ; et il les assemblera au combat ; et leur nombre égalera celui du sable de la mer.

8. Ils se répandirent sur la face de la terre, et ils environnèrent le camp des saints, et la ville bien-aimée.

9. Mais Dieu fit descendre du ciel un feu qui les dévora ; et le diable qui les séduisoit, fut précipité dans l'étang de feu et de soufre (1) où la bête

10. Et le faux prophète (2) seront tourmentés jour et nuit, dans les siècles des siècles.

11. Je vis aussi un grand trône blanc, et quelqu'un assis dessus, devant la face duquel la terre et le ciel s'enfuirent ; et leur place même ne se trouva plus.

12. Et je vis les morts, grands et petits, debout (3) devant le trône : les livres furent ouverts, et un autre livre, qui est le livre de vie, fut encore ouvert ; et les morts furent jugés, sur ce qui étoit écrit dans ces livres, selon leurs œuvres.

(1) Où est la bête et le faux prophète. — (2) Et ils seront. — (3) Devant Dieu.

13. La mer rendit ceux qui étoient morts dans ses eaux ; la mort et l'enfer rendirent aussi les morts qu'ils avoient : et chacun fut jugé selon ses œuvres.

14. L'enfer et la mort furent précipités dans l'étang de feu : celle-ci est la seconde mort.

15. Et quiconque ne se trouva pas écrit dans le livre de vie, fut jeté dans l'étang de feu.

EXPLICATION DU CHAPITRE XX.

Déchaînement de Satan à la fin des siècles : diverses figures de ce grand déchaînement, après l'an mil de notre Seigneur.

1. *Je vis descendre*..... Cette dernière vision est la plus obscure de toutes celles de saint Jean ; il semble que l'ange, après lui avoir représenté par des images plus vives et plus expresses ce qui étoit plus près de son temps, et ce qui devoit commencer incontinent après la révélation, lui montre de loin et comme en confusion, les choses les plus éloignées, à la manière d'un peintre qui, après avoir peint avec de vives couleurs ce qui fait le principal sujet de son tableau, trace encore dans un lointain obscur et confus, d'autres choses plus éloignées de cet objet.

Qui avoit la clef de l'abîme : l'abîme, c'est l'enfer, ainsi qu'il a paru, IX. 1. Les saints anges, comme ministres de la justice divine, ont la clef de l'abîme, pour renfermer ou lâcher les mauvais esprits selon les ordres d'en-haut.

Et une grande chaîne en sa main : voilà une peinture aussi grande et aussi magnifique qu'elle est simple; elle promet quelque chose de grand.

2. *L'ancien serpent*, dont il est parlé, XII. 9, le chef des anges rebelles. Le prince enchaîné marque la puissance restreinte dans tout le royaume de Satan.

Le lia. Ainsi dans le livre de Tobie, un démon *est saisi par l'ange, et enchaîné.* Tob. VIII. 3. Mais ce démon de Tobie est lié dans les déserts de l'Egypte, et Satan dans l'enfer même; ce qui marque les différentes manières de restreindre sa puissance. Il n'y a rien de plus affreux que cette peinture : le diable qui triomphoit des nations, est enchaîné d'une grande chaîne, afin qu'on en puisse faire sur lui plusieurs tours. En cet état, comme on voit au ℣. suivant, il est jeté au fond de l'abîme; une porte impénétrable fermée sur lui, et encore le sceau mis dessus : sceau que nul ne peut, ni n'ose rompre, puisque ce n'est autre chose que les ordres inviolables de Dieu, dont l'ange étoit le porteur, et la marque de son éternelle volonté : tel est le sceau sous lequel Satan est enfermé, et telle est encore la chaîne de fer qui le lie. Il semble que les démons sentoient approcher le temps où ils devoient être renfermés avec leur prince, quand ils demandoient à Jésus-Christ, qu'*il ne leur commandât pas d'aller dans l'abîme*, Luc. VIII. 31. Ce qui confirme que la volonté suprême de Dieu est après tout la force invincible qui les y renferme.

Pour

Pour mille ans : durant lesquels il est dit, ℣. 4, que Jésus-Christ doit régner avec ses saints. C'est ce qui a donné lieu à l'opinion de quelques anciens qui, prenant trop à la lettre cet endroit de l'Apocalypse, mettoient avant la dernière et universelle résurrection, une résurrection anticipée pour les martyrs, et un règne visible de Jésus-Christ avec eux durant mille ans sur la terre, dans une Jérusalem rebâtie avec un nouvel éclat, qu'ils croyoient être la Jérusalem dont il est parlé dans le chapitre suivant. Nous verrons, en expliquant le texte de saint Jean, que cette opinion est insoutenable selon les termes de cet apôtre; et pour ce qui regarde l'autorité des anciens docteurs, nous en parlerons à la fin de ce chapitre.

Saint Augustin nous apprend (1) que les mille ans de saint Jean ne sont pas un nombre préfix, mais un nombre où il faut entendre tout le temps qui s'écoulera jusqu'à la fin des siècles, conformément à cette parole du Psalmiste : *La parole qu'il a commandée jusqu'à mille générations* (2) ; ce qui ne veut dire autre chose que toutes les générations qui seront jamais. A quoi il faut ajouter la perfection du nombre de mille, très-propre à nous faire entendre tout ce long temps que Dieu emploiera à former le corps entier de ses élus jusqu'au dernier jour, à commencer depuis le temps de la prédication et de la passion de notre Seigneur; car ce fut alors que *le fort armé*, qui est

(1) *Aug.* XX. *de Civ. c.* 7, *et seq.* — (2) *Ps.* CIV. 8.

le diable, *fut lié et désarmé par un plus fort*, qui est Jésus-Christ, *Matt.* XII. 29. *Luc.* XI. 21, *et que les puissances de l'enfer furent désarmées et menées en triomphe*, Coloss. II. 15.

C'est donc alors que saint Jean voit le démon enchaîné : c'est de là qu'il faut compter les mille ans mystiques de la prison de Satan, jusqu'à ce qu'aux approches du dernier jour, sa puissance, qui est restreinte en tant de manières par la prédication de l'évangile, se déchaînera de nouveau pour un peu de temps, et que l'Eglise souffrira, sous la redoutable mais courte tyrannie de l'Antechrist, la plus terrible tentation où elle ait jamais été exposée. C'est là sans doute le sens véritable, comme on verra par la suite : de sorte qu'il ne faut pas croire que l'enchaînement de Satan soit quelque chose qui doive arriver après le temps de saint Jean, mais plutôt que ce grand apôtre retourne les yeux vers ce qui étoit déjà accompli par Jésus-Christ; parce que c'est le fondement de ce qui devoit arriver dans la suite, et dont ce saint apôtre alloit nous donner une image.

Quelques interprètes modernes, même catholiques, mettent avant la fin des siècles le déchaînement de Satan, et les mille ans accomplis : à quoi je ne veux pas m'opposer, pourvu qu'on regarde cette sorte d'accomplissement, et le déchaînement de Satan qu'on lui attribue, comme une espèce de figure du grand et final déchaînement dont nous venons de parler.

3. *Afin qu'il ne séduisît plus les nations.* Il ne faut pas entendre qu'il n'y ait plus du tout de séduction ni de tentation, puisque tant que le siècle subsistera, les hommes auront toujours à combattre Satan et ses anges ; et c'est ce qui paroîtra clairement sur les versets 7 et 8. Mais il faut entendre que la séduction ne sera pas si puissante, si dangereuse, si universelle, comme l'explique saint Augustin, xx. *de Civ.* 7, 8. (Ed. Ben. tom. 7.)

Il doit être délié pour un peu de temps. Parce qu'ainsi qu'il a été dit, la grande persécution de l'Antechrist sera courte, comme celle d'Antiochus, qui en a été la figure.

4. *Je vis... des trônes...* La suite va faire paroître que ces trônes sont préparés pour les martyrs. *Et les ames de ceux qui avoient eu la tête coupée :* voilà donc ceux à qui étoient préparés les trônes. Il exprime les martyrs par le plus grand nombre, qui sont les décapités. Le grec dit πεπελεκισμένων, qui avoient eu la tête coupée avec une hache, qui avoient été frappés de la hache, comme on parloit, *securi percussi ;* c'étoit un supplice des Romains. Par où l'on voit que les martyrs dont il veut ici représenter la gloire et la puissance, sont ceux qui avoient souffert durant la persécution de cet empire. Saint Jean ne leur donne pas en vain ce caractère ; et pour confirmer qu'il veut parler des saints martyrisés dans la persécution romaine, qui est celle qu'il a prophétisée dans les chapitres précédens, il ajoute

dans ce même verset 4, que ces *décapités par un coup de hache, n'avoient point adoré la bête ni son image, et n'en avoient point reçu le caractère;* toutes choses que nous avons vu être des marques de l'idolâtrie romaine, XIII. 14, 16, 17. Il paroît donc par toutes ces raisons, que ces martyrs assis sur le trône, sont ceux qui ont souffert durant les persécutions de l'empire romain; et le ℣. 9 le fera encore mieux connoître. Il faut aussi remarquer dans ce passage, que la persécution de la bête est distinguée de celle de Gog et de Magog, qu'on verra au ℣. 7, puisque l'une est avant les mille ans, et l'autre après.

Les ames de ceux.... Que le lecteur attentif remarque qu'on ne voit ici sur le trône pour vivre et pour juger avec Jésus-Christ, que des ames seulement; ce qui paroîtra plus clairement dans la suite, contre ceux qui reconnoissoient pour les martyrs une résurrection anticipée avant la résurrection générale.

Et ils ont vécu et régné avec Jésus-Christ. C'est pour cela qu'on leur avoit préparé des trônes. Il y a eu des martyrs incontinent après la résurrection de Jésus-Christ; et dès-lors nous les avons vus assis dans son trône, et associés à son règne, *Apoc.* II. 26. III. 21, avant la résurrection de leur corps, et en état d'ames bienheureuses, comme on vient de dire; ce qui a aussi été expliqué, *Réfl. après la Préf. n.* 29.

Ce regne des martyrs avec Jésus-Christ consiste en deux choses; premièrement, dans la gloire

qu'ils ont au ciel avec Jésus-Christ, qui les y fait ses assesseurs; et secondement, dans la manifestation de cette gloire sur la terre, par les grands et justes honneurs qu'on leur a rendus dans l'Eglise, et par les miracles infinis dont Dieu les a honorés, même à la vue de leurs ennemis, c'est-à-dire, des infidèles qui les avoient méprisés.

Quant à ce que quelques anciens concluoient de ce passage, qu'incontinent après les persécutions et la chute de l'empire romain arrivée pour en punir les auteurs, Jésus-Christ ressusciteroit ses martyrs, et viendroit régner avec eux sur la terre; outre les autres raisons qu'on a vues et qu'on verra dans la suite, on voit encore cette opinion réfutée par l'expérience, puisque ce qui étoit prédit par saint Jean sur la destinée de l'ancien empire romain, a eu sa fin, comme on a vu, il y a plus de treize cents ans, sans que le règne de Jésus-Christ ait paru.

De s'imaginer maintenant ici avec les protestans d'autres martyrs que ceux qui ont souffert sous Rome païenne, c'est leur donner un autre caractère que celui que leur a donné saint Jean, comme on a vu : de sorte que ces faux martyrs dont on nous raconte les souffrances sous la prétendue tyrannie de la papauté, ne trouvent point ici de place; et nous verrons ailleurs que les ministres qui nous les vantent, les ont eux-mêmes à la fin ôtés de ce rang.

Je reconnois donc dans saint Jean les vrais

martyrs que Rome païenne a persécutés, que Jésus-Christ a reçus incontinent après dans le ciel pour les y faire régner avec lui, et dont il nous a manifesté la gloire avec tant d'éclat sur la terre, afin d'honorer la cause pour laquelle ils avoient donné leur vie.

Ils ont vécu et régné mille ans ; durant toute l'étendue des siècles jusqu'au jour du jugement, ce qui se doit entendre de leur glorification sur la terre, et dans l'Eglise ; car pour ce qui est du règne de Jésus-Christ et de ses saints dans le ciel, on sait qu'il n'a point de fin.

5. *Les autres morts ne sont pas revenus en vie.... C'est ici la première résurrection.* 6. *Heureux et saint est celui qui a part à la première résurrection.* Cette première résurrection se commence à la justification, conformément à cette sentence : *Celui qui écoute ma parole, est déjà passé de la mort à la vie,* Joan. v. 24 ; et à cette autre : *Levez-vous, vous qui dormez* dans vos péchés, *et ressuscitez d'entre les morts, et Jésus-Christ vous éclairera,* Eph. v. 14. C'est donc alors que l'ame commence à ressusciter ; et cette résurrection se consomme, lorsque sortie de cette vie qui n'est qu'une mort, elle vit de la vraie vie avec Jésus-Christ : c'est la première résurrection qui convient aux ames bienheureuses, comme on a vu ; car pour ce qui est de celle des corps, il n'en sera parlé qu'aux ℣. 12 et 13, et jusqu'ici on n'en a vu nulle mention. Cette première résurrection est manifestée par les miracles

des saints ; car on voit qu'ils sont vivans par la vertu que Dieu fait sortir de leur tombeau, ainsi que tous les Pères l'ont observé, et que Grotius l'a reconnu : et tout cela est attribué particulièrement aux martyrs, qui sont les seuls des adultes dont on est certain qu'ils entrent d'abord dans la gloire ; les seuls pour lesquels on ne fait aucunes prières, et qu'au contraire on range d'abord parmi les intercesseurs, *Aug. Serm.* XVII. *de verb. Apost.* (*Edit. Bened. Serm.* CLIX. *de verb. Apost. n.* I, *tom.* V, *pag.* 765). Il n'y avoit d'ordinaire que les martyrs dont on fît la fête dans les églises, et qui fussent nommés dans le canon ; c'étoit principalement aux tombeaux des martyrs que se faisoient les miracles. Tertullien [1] a remarqué dans les actes de sainte Perpétue [2], qu'*elle ne vit dans le paradis que les saints martyrs ses compagnons ;* et c'est en effet ce qu'on voit encore dans les mêmes actes ; mais c'est que dans ces célestes visions, l'universalité des saints est désignée par la partie la plus excellente et la plus reconnue, qui est celle des martyrs. Saint Jean a suivi la même idée dans les chapitres VII. XIV, et encore dans celui-ci, comme on a vu.

Les autres morts. Saint Jean marque que les ames justes n'entrent pas toutes d'abord dans cette vie bienheureuse, mais seulement celles qui sont parvenues à un certain degré de perfection, et que saint Paul appelle pour cette raison, *les es-*

[1] *De animâ, c.* 55. — [2] *Act. S. Perp.*

prits des justes parfaits (1)*;* ce que les saints Pères, et toute la tradition nous apprend aussi.

La seconde mort n'aura point de pouvoir sur eux. La première mort est celle où les ames sont ensevelies dans l'enfer avec le mauvais riche. La seconde mort est celle qui suit la résurrection, comme on verra au ℣. 13, et où l'homme entier est précipité en corps et en ame dans l'étang de feu et de soufre : *Celle-ci*, dit-il, *est la seconde mort*, ℣. 14. Ainsi, *la première résurrection*, 5, 6, est celle, comme on a vu, où les saints mourans sur la terre, revivent en quelque façon, et vont commencer une nouvelle vie dans le ciel; et la seconde résurrection est celle où ils seront glorifiés dans le corps comme dans l'ame.

Ils régneront avec lui pendant mille ans : ils seront glorifiés sur la terre pendant toute l'étendue du siècle présent; mais les années ne suffiront pas pour mesurer leur règne au siècle futur.

7. *Après que mille ans seront accomplis, Satan sera délié; il séduira les nations qui sont aux quatre coins de la terre, Gog et Magog, dont le nombre est comme le sable de la mer.* 8. *Ils se répandront sur la face de la terre.* Il ne faut pas s'imaginer que Satan séduise tout d'un coup ces vastes nations et ces troupes dont toute la terre est couverte; il y travailloit depuis longtemps, puisqu'il les trouve toutes disposées à servir à ses desseins : ce qui fait voir que la séduction n'étoit pas tout-à-fait éteinte, mais seule-

(1) *Heb.* XII. 23.

ment liée et bridée, principalement par rapport à l'Eglise, selon la remarque de saint Augustin [1], et la doctrine exposée sur le ℣. 3. Ce frein imposé à la malice de Satan doit durer jusqu'au temps de l'Antechrist, vers la fin des siècles; et alors plus déchaîné que jamais, il exercera sans bornes sa séduction par des moyens inouis jusqu'alors.

Gog et Magog dans Ezéchiel, sont les nations ennemies du peuple de Dieu qui *couvriront la terre, sur lesquelles Dieu fera pleuvoir du feu et du soufre, et les consumera par ce feu dévorant.* Ezéchiel, XXXVIII. 14, et XXXIX. 1, 6. Ces noms déjà fameux par cette prophétie, sont ici rappelés par saint Jean, pour représenter ces nations séduites et séductrices, dont Satan se servira contre l'Eglise à la fin des siècles. On croit que sous le nom de *Gog* et de *Magog* [2], Ezéchiel a décrit la persécution d'Antiochus, dont nous avons vu que le saint Esprit a choisi le temps pour être l'image des souffrances de l'Eglise; parce que ce prince fut le premier qui employa non-seulement la force, mais encore la séduction et l'artifice pour obliger les fidèles à renoncer à la loi de Dieu, *I. Machab.* I. 14, 15, 16, 31, 41, 45, *etc. II. Mac.* III, IV. C'est aussi pour cette raison que ce tyran est regardé par tous les Pères, comme la figure la plus expresse de l'Antechrist.

Il les assemblera au combat. 8. *Ils envi-*

[1] *Aug. de Civ.* XX. 8. — [2] *Ezéch.* XXXIX. 1, 6, *etc.*

ronneront le camp des saints et la ville bien-aimée. S'il falloit prendre ici au pied de la lettre une ville où Jésus-Christ viendroit régner avec ses martyrs ressuscités et glorieux en corps et en ame, on ne sauroit plus ce que voudroient dire ces nations qui viendront assiéger la ville, où il y auroit un peuple immortel, et un Dieu qui régneroit visiblement au milieu d'eux. Il faut donc entendre ici une ville spirituelle telle qu'est l'Eglise; un camp spirituel, qui est la société des enfans de Dieu encore revêtus d'une chair mortelle, et dans le lieu de tentation; par conséquent aussi, une guerre et un combat spirituel, tel qu'est celui que les hérétiques ne cessent de nous livrer, et qui se redoublera à la fin des siècles avec un nouvel acharnement. Je ne veux pas assurer qu'il n'y aura point de combats des rois chrétiens contre l'Antechrist: ce que je veux remarquer, c'est que saint Jean rapporte tout à la séduction, ℣. 3, 7, 9, et pour le surplus, c'est un secret de l'avenir, où j'avoue que je ne vois rien.

Ils se répandirent sur la face de la terre. Ce mot signifie toute la terre habitable, comme le remarque saint Augustin, XX. *de Civit.* II. *Et ils environnèrent le camp des saints et la ville bien-aimée :* c'est l'Eglise chérie de Dieu. Il ne faut pas ici s'imaginer, dit saint Augustin, que l'Eglise, comme une ville, soit réduite à un seul lieu où elle soit assiégée. *Elle sera ,* poursuit-il, *toujours répandue par toute la terre : ses enne-*

mis se trouveront aussi partout ; mais partout où seront les ennemis, là sera aussi le camp des saints, et la ville chérie de Dieu, de Civ. xx. 11.

9. *Dieu fit descendre du ciel un feu qui les dévora,* comme nous l'avons remarqué de *Gog* et de *Magog,* sur le verset 7, conformément à *Ezéch.* xxxviii. 22, *et* xxxix. 6. Ici je l'entends à la lettre du feu du dernier jour : car *les cieux et la terre sont réservés pour être brûlés par le feu au jour du jugement, lorsque les impies périront,* II. Pet. iii. 7, ce qui semble fait pour expliquer ce passage de saint Jean, et revient parfaitement à ce que dit saint Paul de la perdition soudaine *du méchant que Jésus-Christ détruira,* II. Th. 2, 8, comme nous verrons dans le discours qui sera mis à la fin de ce commentaire.

Le diable qui les séduisoit. Il n'est plus dit qu'ils fussent séduits par la bête, ni par le faux prophète : l'idolâtrie de Rome païenne étoit éteinte, et on ne voit plus ici aucun des caractères qu'on a vus dans les chapitres précédens. C'est donc une tentation différente de celle de la bête ; c'est une autre sorte de séduction ; et le diable, qui en est l'auteur, à la fin est jeté dans le même *étang de feu et de soufre,* où étoient déjà la bête et le faux prophète, *ici* ỷ. 9, 10, *et ci-dessus,* xix. 19, 20.

Dans l'étang de feu et de soufre. C'est ici la dernière marque de l'éternel emprisonnement de Satan : auparavant il est jeté dans l'abîme pour

en être lâché après mille ans, *sup.* ℣. 2, 3. Ici il n'y a plus pour lui qu'un éternel tourment dans *l'étang de feu et de soufre,* d'où il ne sortira jamais; parce qu'il n'y aura plus de séduction, l'ouvrage de la justice, aussi-bien que celui de la miséricorde de Dieu, étant entièrement consommé avec le recueillement de tous ses élus. Par ces divers lieux où Satan est mis, saint Jean nous désigne les divers états de ce malin et de ses anges, tantôt resserrés, tantôt relâchés, selon les ordres de Dieu, et à la fin plongés dans un état où il ne leur restera plus que leur supplice. Cet état, le plus funeste de tous, sera l'effet de la dernière condamnation, qui sera prononcée contre eux au dernier jour, où la liberté de tenter, et la triste consolation de perdre les hommes leur étant ôtée, ils ne seront occupés que de leur tourment, et de celui des malheureux qui les auront suivis : ce que saint Jean explique par ces paroles : *Et ils seront tourmentés nuit et jour aux siècles des siècles ;* non qu'ils ne le soient auparavant, mais parce qu'alors il ne leur restera que cela.

11. *Je vis aussi un grand trône...* Voici donc enfin, après tant de visions mémorables, celle du grand et dernier jugement, comme la suite le fera paroître. *Un grand trône blanc, semblable à la nuée blanche* qui paroît Apoc. XIV. 14. La blancheur signifie l'éclat et la majesté.

12. *Et je vis les morts, grands et petits, debout devant le trône...* comparoissant, les uns avec

grande crainte, et les autres avec confiance, devant le Juge.

13. *La mer rendit ceux*... On exprime ici distinctement la résurrection des corps, preuve nouvelle que la première résurrection dont il est parlé au ℣. 5, ne regardoit que les ames. *La mort et l'enfer*, c'est-à-dire, la mort et le sépulcre *rendirent aussi les morts qu'ils avoient*. Si la résurrection des martyrs, dont il est parlé, ℣. 4 *et* 5, se devoit entendre des corps comme des ames, il y auroit déjà eu long-temps que les eaux et les sépulcres auroient rendu une grande partie de leurs morts; puisque tant de martyrs avoient été noyés, et les autres presque tous ensevelis par la piété des fidèles.

14. *L'enfer et la mort furent précipités dans l'étang de feu. Lorsque la mort, qui étoit la dernière ennemie, sera détruite*, I. Cor. XV. 26, 54, et qu'afin qu'elle ne paroisse jamais, elle sera précipitée dans l'abîme avec les démons et les damnés, selon qu'Isaïe l'avoit prédit : *Il précipitera la mort pour jamais*, XXV. 8. *Celle-ci est la seconde mort* : la mort en corps et en ame, qui doit suivre la dernière résurrection, comme ci-dessus, ℣. 5, 6.

Voilà ce que j'avois à dire sur le déchaînement de Satan, et sur le règne de mille ans que saint Jean attribue ici à Jésus-Christ avec ses martyrs. Quant à l'Antechrist et à la dernière persécution, je n'en dirai rien davantage; et s'il reste quelque chose de plus à en expliquer, je le laisse à ceux

qui en savent plus que moi; car je tremble en mettant les mains sur l'avenir. Tout ce que je crois pouvoir dire avec certitude, c'est que cette dernière persécution, quelle qu'en soit la violence, aura encore plus de séduction; car c'est aussi ce que saint Paul y remarque, *II. Thess.* II. 9, 10, *des prodiges, des signes trompeurs, des illusions,* sans y parler d'autre chose. Saint Jean y remarque aussi la séduction, comme devant prévaloir, ℣. 3, 7, 9, sans parler de sang répandu, ainsi qu'il a fait dans tout le reste du livre; et Jésus-Christ même : *Il y aura de grands prodiges et des miracles trompeurs, en sorte, s'il est possible, que les élus mêmes soient trompés,* Matt. XXIV. 24.

Je regarde donc dans l'Eglise deux sortes de persécutions : la première en son commencement, et sous l'empire romain, où la violence devoit prévaloir; la seconde, à la fin des siècles, où sera le règne de la séduction (1); non pas que je veuille dire qu'elle soit sans violence, non plus que celle de Rome païenne, où la violence dominoit, n'a pas été sans séduction : mais l'une et l'autre doit être définie par ce qui doit prédominer; et on doit attendre sous l'Antechrist les signes les plus trompeurs qu'on ait jamais vus, avec la malice la plus cachée, l'hypocrisie la plus fine, et la peau de loup la mieux couverte de celle des brebis. Ceux qui se sont dits réformés, doivent prendre garde qu'avec la feinte douceur,

(1) *Apoc.* XIII.

et les prétextes spécieux dont ils ont tâché au commencement de colorer leur violence et leur schisme, ils n'aient été les avant-coureurs de cette séduction.

Je crois encore savoir que cette dernière tentation de l'Eglise sera courte, et que Dieu y donnera des bornes, comme nous avons remarqué qu'il a fait à toutes les autres (1) : ce que saint Jean a voulu nous expliquer, en disant que Satan seroit délié *pour un peu de temps*, ℣. 3 : mais que cette persécution soit de trois ans et demi précisément, je n'ose ni le nier, puisque plusieurs Pères l'ont conjecturé ainsi, ni faire aussi un dogme certain de leurs conjectures. J'en reviens donc à laisser l'avenir entre les mains de Dieu, et à me contenter de ce que dit saint Jean, que cette tentation sera courte : et quand même il la faudroit réduire précisément aux termes de celle d'Antiochus, peut-être faudroit-il penser encore que les trois ans et demi destinés à la persécution de ce prince, n'en regardent que le grand effort durant la profanation du temple, étant certain par les Machabées et par Josephe, comme saint Jérôme le prouve (2), et plus encore par Daniel (3), qui le prophétise, que dans le fond il a tourmenté les Juifs bien plus long-temps. Peut-être donc en faudroit-il à peu près dire autant de l'Antechrist : mais qu'il en soit ce que Dieu sait. Que si je distingue sa persécution de celle de la bête, et sa séduction de celle du faux

(1) *Réflex. sur les perséc. n.* 2. — (2) *Hier.* VIII. 14. — (3) *Dan. ibid.*

prophète, je ne fais que suivre saint Jean [1], comme on a pu voir sur les ℣. 4 *et* 9, et attribuer à chacune des persécutions le caractère qui lui est propre, c'est-à-dire, la violence à celle de la bête, comme il paroît dans tout le cours de l'Apocalypse [2], et la séduction à celle de l'Antechrist.

Je n'en sais pas davantage; et sans aussi pénétrer plus avant, j'avertis ceux qui veulent trouver la persécution de l'Antechrist dans celle de la bête de l'Apocalypse, que pour parler conséquemment, ils sont obligés de dire que la persécution de l'Antechrist ne sera pas la dernière; puisqu'elle devance de mille ans, en quelque sorte qu'on les entende, celle de Gog et de Magog, comme on a vu : qu'ils ont aussi à ajuster avec les autres parties de la doctrine de l'Antechrist, et surtout avec ce que saint Paul nous a dit, que ce méchant seroit détruit par l'avénement glorieux de Jésus-Christ.

Pour ne laisser au pieux lecteur, autant qu'il sera possible, aucune difficulté sur ce chapitre, je l'avertirai encore que le règne de Jésus-Christ, dont il y est parlé, se prend en diverses manières dans ce divin livre : quelquefois en un sens moins étendu pour le temps du triomphe de l'Eglise après les persécutions de Rome, lorsque les royaumes de la terre sont soumis à Jésus-Christ par les empereurs chrétiens, XI. 15, XII. 10; et quelquefois absolument, lorsque Jésus-Christ

(1) *Apoc.* XIII. 1, 11. — (2) *Apoc.* XI. 2. XII. 4, *et suiv.* XIII, *etc.*

ressuscité

ressuscité entre sa gloire où il règne avec ses saints, comme il est porté, *Apoc.* II. 26. III. 21. VII. 15, 16, 17. XIV. 4, 5. Et c'est manifestement, comme on a vu, du règne pris en ce sens, que se doit entendre le chapitre XX, en y joignant, comme il a aussi été remarqué, la manifestation de la gloire de Jésus-Christ et de ses saints sur la terre, et la dernière consommation du règne de Dieu à la fin des siècles, lorsque tous ses ennemis seront à ses pieds, et tous ses élus recueillis.

Quant à l'opinion de ceux qui veulent que les mille ans s'accomplissent long-temps avant la fin des siècles, et qu'ils soient même déjà accomplis, j'y ai consenti, à condition que ce seroit sans préjudicier au dernier et parfait accomplissement, qui est celui qu'on vient de voir; ce qui peut-être n'empêche pas qu'il n'y ait encore d'autres termes prévus par le saint Esprit, où cette prédiction recevra quelque sorte d'accomplissement.

Grotius et quelques autres font commencer les mille ans du règne de Jésus-Christ avec ses martyrs en l'an 313, lorsque Constantin fit cesser les persécutions, et qu'il établit la paix de l'Eglise par cent glorieux édits. Ils remarquent que depuis ce temps, le diable a eu moins de puissance pour tromper les hommes; mais que mille ans après, le treizième siècle étant écoulé, la puissance Ottomane commença à se déclarer sous Orcam, fils d'Ottoman, et à peu près dans le

même temps, les erreurs de Viclef, suivies de celles de Jean Hus, des hussites et des luthériens, ravagèrent l'Eglise.

Alors le règne des saints, jusqu'alors si respecté par tous les fidèles, qui reconnoissoient les miracles que Dieu faisoit pour les honorer, fut attaqué par ces hérétiques, qui se moquèrent de ces miracles, et de la vertu qu'on attribuoit à l'intercession des saints; et c'est là qu'ils mettent le déchaînement de Satan. Ils y rapportent aussi le grand schisme de l'Occident dans le quatorzième siècle, avec les malheurs dont il fut suivi. Mais je trouve des événemens plus marqués longtemps avant cette date. La puissance des successeurs de Mahomet est bien plus considérable en toutes manières, que ne le fut alors celle des Turcs; et les hérésies des Albigeois et des Vaudois furent bien plus funestes à l'Eglise, que celle de Viclef renfermée en Angleterre et en Bohême. Au surplus, quoiqu'il soit vrai que ses disciples aient attaqué le règne des saints, au sens que Grotius remarque très-bien, nous avons vu ailleurs (1) que Viclef et Hus en conservèrent l'invocation et les reliques : mais les Albigeois les rejetèrent, à l'exemple des manichéens leurs prédécesseurs; et en cela ils furent imités par les Vaudois. Qu'il nous soit donc permis de reprendre de plus haut avec saint Jean le règne de Jésus-Christ, qui, à vrai dire, commence à sa mort et à sa résurrection. Dès-lors Satan est

(1) *Variations, liv.* XI.

lié, vaincu, désarmé, mené en triomphe, comme on vient de le marquer par l'évangile et par saint Paul. Depuis ce temps, la séduction de Satan est allée toujours en diminuant par la prédication de l'évangile : ainsi Jésus-Christ régnoit, et conquéroit les nations. Les martyrs régnoient avec lui, en triomphant du monde, en convertissant les peuples, en faisant des miracles inouis jusqu'alors, et pendant leur vie, et après leur mort. Mille ans durant, l'Eglise n'a souffert aucune diminution sensible; le nom chrétien et la communion catholique subsistoient toujours partout où l'évangile avoit été prêché. L'Afrique avoit encore des églises chrétiennes. L'Orient n'avoit pas encore rompu avec l'Occident; et cependant les pays du nord venoient en foule. La discipline se soutenoit, quoiqu'elle souffrît quelque affoiblissement, et on travailloit perpétuellement à lui rendre toute sa vigueur par les canons. Les maximes du moins étoient en leur entier, comme on le pourroit montrer par les conciles qui se tenoient alors, où l'on trouve dans le gouvernement ecclésiastique cette ancienne sève et cette ancienne vigueur du christianisme; et les règles n'avoient point encore été affoiblies par tant de dispenses et par tant d'interprétations relâchées; témoin les coll ctions de Réginon, d'Atton de Verceil, de Burchard et les autres. Sur la fin, et dans le dixième siècle, l'Eglise romaine souffrit un grand obscurcissement par la tyrannie des seigneurs romains, qui mettoient par force leurs

enfans et leurs créatures dans la chaire de saint Pierre : mais tout cela étoit un effet de la violence plutôt que de la séduction ; et Dieu, pour montrer qu'il tenoit encore Satan enchaîné, ne lui permit pas alors de séduire les peuples, ni de faire naître en ce siècle aucune hérésie.

Après l'an mil de notre Seigneur, tout alla manifestement en diminuant, et les scandales se multiplièrent : la discipline se relâchoit visiblement : on en voyoit l'affoiblissement dans celui de la pénitence canonique. Le refroidissement de la charité prédit par notre Seigneur, *Matth.* XXIV. 11, 12, parut dans le schisme des Grecs, qui rompirent ouvertement avec l'Eglise romaine en l'an 1050, sous le pape saint Léon IX, et le patriarche Michel Cérularius ; dans les guerres entre les papes et les empereurs ; dans les jalousies des deux puissances, et les entreprises des uns sur les autres ; dans les oppositions entre le clergé et les religieux ; dans les schismes fréquens de l'Eglise romaine ; et enfin dans le grand schisme arrivé après Grégoire XI, qui acheva de ruiner la discipline, et d'introduire la licence et la corruption dans le clergé : la foi même fut attaquée d'une manière plus couverte, et en cela plus pernicieuse que jamais, par les manichéens qui vinrent de Bulgarie. Nous en avons fait l'histoire dans le livre XI des variations, où l'on peut voir la multitude effroyable, les artifices et la séduction de ces hérétiques, qui, réprimés souvent par saint Augustin, par saint Léon, par saint Gélase, et

les autres papes, se cantonnèrent dans quelques provinces d'Orient, d'où ils se répandirent en Occident après l'an mil : car on les voit paroître la première fois en 1017, sous le roi Robert, et au concile d'Orléans, où ils furent condamnés au feu par ce prince, autant pour leurs maléfices et leurs sacriléges, que pour leurs erreurs. En même temps il s'en trouve une infinité en Italie, en France, et en Allemagne. Le caractère particulier de ces hérétiques étoit d'inspirer la haine contre l'Eglise romaine. Cependant les manichéens, sous mille noms différens de *Pétrobussiens*, d'*Henriciens*, d'*Albigeois*, de *Pathariens*, de *Poplicains*, et de tant d'autres, gagnoient insensiblement. Le mariage étoit défendu ; les *viandes que Dieu avoit créées étoient déclarées immondes* par les maximes de ces hérétiques ; et on y voyoit tous les caractères de cette hérésie des derniers temps, marquée si expressément dans saint Paul, I, *Tim.* IV. I. Cette peste de manichéens étoit d'autant plus dangereuse, qu'elle étoit cachée ; ces hérétiques se mêlant parmi les fidèles, et y répandant leur poison, non-seulement sous l'apparence du culte catholique, mais encore sous l'extérieur de la piété, et sous le masque de la plus fine hypocrisie, comme on le peut voir amplement dans le lieu déjà allégué des Variations, et par les sermons 65 et 66 de saint Bernard sur les cantiques. Il n'est donc pas ici question de chercher des violences exercées par ces nouveaux persécuteurs ; c'est une affaire

de séduction et d'artifice. Ces nouveaux Gog et Magog, cette nation ennemie du peuple de Dieu, couvrit toute la face de la terre. Pour mieux porter le caractère de Gog, ils étoient originaires de la Gogarenne, province d'Arménie, où ils s'étoient cantonnés, et ils venoient des Bulgares, nation scythique, dont on sait que Magog a été la source. Partout les églises et le camp des saints étoient assiégés et environnés par ces hérétiques; et s'il faut de véritables combats, les guerres sanglantes des Albigeois nous en fourniront assez. C'a donc été un prodigieux déchaînement de Satan. Rien n'empêche qu'il n'en arrive beaucoup de semblables qui nous préparent au dernier. L'apostasie de Luther tient beaucoup de ce caractère, comme nous l'avons démontré ailleurs. Au reste, nous avons aussi remarqué qu'un des caractères des hérésies, est de n'avoir pas un temps complet (1), c'est-à-dire, de durer peu, en comparaison de l'Eglise, qui est éternelle, et dont la perpétuelle stabilité est figurée par le nombre parfait de mille ans. Le feu du ciel sera ici après les anathêmes de l'Eglise, la vengeance céleste sur ces hérétiques factieux : mais tout cela, au fond, n'est qu'une figure, dont le parfait et véritable accomplissement est réservé à la fin des siècles, où le feu du ciel paroîtra visiblement, et où le déchaînement, en effet, sera très-court, parce que Dieu, qui aura pitié de ses élus, abrégera pour l'amour

(1) *Apoc.* IX. 5, 10.

d'eux le temps d'une tentation si dangereuse. *Matth.* XXIV. 22.

Réflexion sur l'opinion des Millénaires. Passage de saint Justin falsifié par les protestans.

Papias, très-ancien auteur, mais *d'un très-petit esprit* (1), ayant pris trop grossièrement certains discours des apôtres, que leurs disciples lui avoient rapportés, introduisit dans l'Eglise ce règne de Jésus-Christ dont il a été parlé, durant mille ans dans une terrestre Jérusalem magnifiquement rebâtie, où la gloire de Dieu éclateroit d'une manière admirable, où Jésus-Christ régneroit visiblement avec ses martyrs ressuscités, où à la fin néanmoins les saints seroient attaqués, et leurs ennemis consumés par le feu du ciel, après quoi se feroit la résurrection générale, et le jugement dernier. Cette opinion disparut dans la grande lumière du quatrième siècle, en sorte qu'on n'en voit presque plus aucun vestige. Mais comme quelques protestans, qui tâchent de la relever, veulent persuader au monde qu'elle est établie par une tradition constante des trois premiers siècles, je crois devoir dire un mot sur un passage de saint Justin, dont ils abusent. Joseph Mède, qui nous oppose ce passage (2), a fait deux grandes fautes : l'une de suivre, comme nous verrons, une version in-

(1) *Eus.* III. 39. *Hieron. in Pap.* — (2) *Joseph. Med. comm. in Apoc. p.* 533.

fidèle; et l'autre, d'y ajouter une insigne falsification.

Le passage dont il s'agit, est tiré du dialogue avec Tryphon, et le voici traduit de mot à mot sur le grec [1]. Tryphon demande à saint Justin s'il est vrai que les chrétiens reconnoissent que la ville de Jérusalem sera rebâtie, et que Jésus-Christ y régnera avec les patriarches et les prophètes, et avec les autres justes de la nation judaïque. Sur quoi saint Justin lui répond ainsi : *Je vous ai déjà déclaré que je croyois avec* PLUSIEURS AUTRES *que la chose arriveroit en cette manière qui est connue parmi vous : mais qu'il y en avoit* PLUSIEURS DE LA PURE ET RELIGIEUSE DOCTRINE DES CHRÉTIENS, *qui n'étoient pas de ce sentiment.* Voilà d'abord ce sentiment du règne de Jésus-Christ sur la terre, rapporté, non pas comme un sentiment universel, mais comme le sentiment de saint Justin, *et de plusieurs autres.* Non content de parler ainsi, il ajoute en termes formels, qu'il y a des chrétiens *de pure et religieuse doctrine, c'est-à-dire, de bonne et saine croyance,* qui n'étoient pas de cette opinion; et par conséquent on voit par lui-même que le sentiment qu'il suit avec plusieurs autres chrétiens, étoit tenu pour indifférent dans l'Eglise. Joseph Mède, qui a prétendu le contraire, n'a trouvé d'autre moyen d'éluder ce passage, qu'en y ajoutant une négative; et au lieu que saint Justin a dit que plusieurs *qui sont de la pure et religieuse doctrine*

(1) *Dial. cum. Tryph. p.* 306. *n.* 80.

des chrétiens, ne sont pas de ce sentiment, il a mis du sien, *plusieurs qui ne sont pas de cette pure et saine doctrine;* ce qui, non-seulement n'est pas dans le texte, mais encore n'y peut pas être, comme ceux qui le liront dans l'original, et qui le compareront au passage, comme il est cité par Joseph Mède, le reconnoîtront aisément. L'autre faute qu'il a commise, est d'avoir suivi une mauvaise version : mais voici la suite du texte fidèlement traduit sur le grec. Après que saint Justin a déclaré qu'il y avoit des chrétiens purs et orthodoxes qui n'étoient pas de son sentiment sur le règne de mille ans, il continue son discours en cette sorte : *Je vous ai dit outre cela, qu'il y en a qu'on appelle chrétiens, mais qui en effet sont des hérétiques sans religion et sans piété, qui enseignent des choses pleines de blasphêmes. Or, afin que vous sachiez que je ne veux pas dire cela seul, je ramasserai, autant qu'il sera possible, tout ce qu'on dit parmi nous sur ces matières, et j'écrirai ce que je vous ai déclaré que je reconnois. Car encore que vous ayez rencontré des hommes, qui, non-seulement ne confessent pas ces choses, mais encore qui blasphèment contre le Dieu d'Abraham, d'Israël, ou de Jacob, et qui disent qu'il n'y a point de résurrection des morts, mais qu'incontinent après la mort, les ames sont reçues dans le ciel* (sans en sortir jamais pour venir reprendre leurs corps), *ne les prenez pas pour des chrétiens, comme vous ne prenez pas pour Juifs, les saducéens et les autres*

sectes semblables. Pour moi, et tous ceux qui ont des sentiments droits, et sont chrétiens en tout et partout (outre les choses que nous venons de dire du Dieu d'Abraham), *nous croyons encore la résurrection de la chair; et les prophètes Ezéchiel, Isaïe et les autres reconnoissent qu'on doit passer ces mille ans dans Jérusalem, après qu'elle aura été rebâtie et augmentée.* On voit ici la différence qu'il y a entre ce que croyoient tous les véritables chrétiens, c'est-à-dire, la divinité du Dieu d'Abraham et la résurrection, et ce que saint Justin et quelques autres croyoient devoir ajouter à cette foi, selon les témoignages des prophètes, c'est-à-dire, le règne de mille ans. Mais Joseph Mède, pour confondre cette opinion, dont saint Justin avoit reconnu que tous les vrais chrétiens n'étoient pas d'accord avec ce qu'ils croient tous unanimement, a suivi l'interprète qui a mal traduit : *Pour moi, et tous les chrétiens, nous croyons et la résurrection générale, et le règne de mille ans, selon que les prophètes le reconnoissent;* ce qui fait tomber également la foi sur le règne de mille ans et sur la résurrection, contre la vérité de l'original. C'est donc en particulier le sentiment de saint Justin, et de plusieurs autres, que les prophètes ont prédit ce règne de Jésus-Christ sur la terre, mais il paroît clairement que les autres orthodoxes n'en étoient pas d'accord. Et en effet, outre que ce sentiment ne se trouve ni dans saint Clément d'Alexandrie, ni dans saint Cyprien, ni

dans Origène, et qu'au contraire les principes que ces Pères posent sont contraires à ce systême, on sait d'ailleurs qu'il a été expressément combattu par Caïus et par saint Denys d'Alexandrie, une des plus vives lumières du troisième siècle, comme il paroît par Eusèbe et par saint Jérôme (1).

Au reste, il est aisé de voir que le xx.e chapitre de l'Apocalypse, qui a donné lieu à l'erreur, doit être pris en un sens spirituel. Cette première résurrection que saint Jean y attribue aux martyrs, ne regarde visiblement que les ames seules qui vont commencer avec Jésus-Christ une vie nouvelle, incontinent après la mort corporelle, comme il résulte de nos remarques sur les ℣. 4, 5, 6, 12, 13. Et du reste, les ministres mêmes, qui, après tant d'éclaircissemens de la doctrine de ce chapitre, donnés par saint Augustin et les autres Pères, ne rougissent pas d'en revenir à ces restes du judaïsme, ont si bien senti l'absurdité de faire attaquer par des nations assemblées un peuple ressuscité, et une ville où Jésus-Christ régneroit avec une si claire manifestation de sa gloire, qu'ils ont été contraints d'abandonner en ce point la lettre qui les a trompés. Car au lieu que s'il falloit entendre à la lettre ce règne de Jésus-Christ sur la terre avec ses martyrs, il faudroit dire que tous les martyrs, *du moins les anciens*, comme parle M. Ju-

(1) *Euseb.* III. 28, 39. VII. 24. *Hier. de Script. Ecc. in Dionys. Alex. et Præf. in lib.* XVIII. *in Es.*

rieu (1), ressusciteront avant tous les autres morts : ce ministre, qui a rougi de faire attaquer par des mains mortelles tant de saints ressuscités et glorieux, laisse en doute s'il ne faut pas se réduire à ressusciter les apôtres ; quoique saint Jean n'en parle pas plus que des autres, et qu'au contraire il fasse revivre en même temps tous les décollés, c'est-à-dire, comme on a vu, tous les martyrs : et au lieu qu'il faudroit aussi, pour suivre la lettre, faire demeurer Jésus-Christ avec ses martyrs, puisque c'étoit avec eux qu'il devoit régner sur la terre ; ce ministre, qui n'a pas osé soutenir qu'on pût attaquer Jésus-Christ dans sa majesté et dans sa gloire, trouve bon qu'après une apparition éclatante, il se retire dans les cieux, après néanmoins en avoir ôté avec les apôtres un des plus beaux ornemens, et les chefs du troupeau racheté. Mais où prend-il ces distinctions ? dans le sens spirituel qu'il rejette ou dans le sens littéral, où il n'y en a aucun vestige ? Il n'y a que ces interprètes licencieux qui, en nous vantant l'Ecriture, se donnent la liberté d'en prendre et d'en laisser ce qu'il leur plaît, et de tourner le reste à leur fantaisie. Mais où est-ce que ce ministre a trouvé qu'il y ait trois avénemens de Jésus-Christ, et plus d'un avénement glorieux ? Les anciens millénaires du moins n'en reconnoissent qu'un seul avec l'Ecriture ; et après être descendu en sa gloire, Jésus-Christ demeuroit mille ans sur la terre, d'où il

(1) *Jur. Acc. des Proph.* 2. *p. chap.* XXII *et* XXIII.

ne retournoit au ciel qu'après avoir jugé les vivans et les morts. Mais le ministre, sans se soucier ni des Ecritures, ni des Pères, qu'il fait semblant de vouloir suivre, fait aller et venir Jésus-Christ comme il lui plaît. Et que devient donc ce passage qui nous est tant objecté par les ministres, qu'*il faut que le ciel contienne Jésus-Christ jusqu'à ce que toutes choses soient rétablies*. Act. III. 21 ? Le ministre en a trouvé le dénoûment [1] : c'est qu'il n'y aura qu'une *petite interruption* qui ne méritoit pas d'être comptée, quelque extraordinaire et quelque éclatante qu'on la figure d'ailleurs. Mais après tout, que gagne-t-on en se jouant ainsi de l'Ecriture ? Il en faut toujours venir à la question : si l'on peut trouver vraisemblable que des mortels viennent attaquer une ville que Jésus-Christ protégera si visiblement, ou après avoir paru de la manière du monde la plus éclatante, il laissera pour la gouverner douze hommes ressuscités, immortels, invulnérables, et en un mot affranchis de toutes les infirmités humaines ? Que dirai-je de la nouvelle doctrine de ce hardi théologien qui hasarde tout ; qui, pour soutenir son systême, ose dire que Jésus-Christ ne règne pas à présent [2] ; que l'Eglise n'est pas le royaume des cieux ; que nous-mêmes nous ne sommes pas le royaume de Jésus-Christ ; que Jésus-Christ ne régnera plus après le dernier jugement, et ses élus encore moins, malgré ce qu'il leur dira en les jugeant, *Venez posséder le royaume qui vous a été pré-*

(1) *Jur. Acc. des Proph.* 2. *p. c.* XXIII. — (2) *Ib. c.* XIII. *et suiv.*

paré, Matth. xxv. 34, et en un mot, qu'il n'est roi que durant ces mille ans imaginaires? Dans quelles erreurs faut-il être pour enseigner de tels prodiges à des chrétiens, et combien sont à plaindre ceux qui écoutent un tel homme comme un prophète! Concluons donc que tout ce qu'on dit de ce règne de mille ans, pris à la lettre, engage à des absurdités inexplicables; que le Fils de l'homme ne viendra plus visiblement qu'une fois, lorsqu'il paroîtra en sa gloire sur une nuée, et que ceux qui l'auront percé le verront prêt à les juger; que lorsqu'il viendra en cette sorte, il ne sera pas mille ans à tenir ses saints sur la terre; qu'il prononcera aussitôt son irrévocable jugement, et ira régner éternellement dans le ciel. Croyons, dis-je, toutes ces choses, et laissons aux interprètes protestans ces restes des opinions judaïques, que la lumière de l'Eglise a entièrement dissipées depuis treize cents ans.

TROISIÈME PARTIE DE LA PROPHÉTIE.

LES PROMESSES.

CHAPITRE XXI.

La nouvelle Jérusalem, ou la demeure des Bienheureux.

1. Je vis alors un ciel nouveau, et une terre nouvelle; car le premier ciel et la première terre avoient disparu, et la mer n'étoit plus.

2. Et moi, Jean, je vis descendre du ciel la

sainte cité, la nouvelle Jérusalem, qui venoit de Dieu, parée comme l'est une épouse pour son époux.

3. Et j'entendis une voix forte sortie du trône, qui disoit : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes; et il demeurera avec eux. Ils seront son peuple, et Dieu au milieu d'eux sera leur Dieu.

4. Dieu essuiera toutes larmes de leurs yeux; et il n'y aura plus ni mort, ni cris, ni douleur, parce que les premières choses sont passées.

5. Alors celui qui étoit assis sur le trône, dit : Je vais faire toutes choses nouvelles. Et il me dit : Ecris; car ces paroles sont très-certaines et très-véritables.

6. Il me dit encore : C'en est fait, je suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin. Je donnerai gratuitement à boire de la fontaine d'eau vive à celui qui a soif.

7. Celui qui vaincra (1), possédera ces choses, et je serai son Dieu, et il sera mon fils.

8. Mais pour les timides, les incrédules, les exécrables, les homicides, les fornicateurs, les empoisonneurs, les idolâtres, et tous les menteurs, ils auront leur part dans l'étang brûlant de feu et de soufre, qui est la seconde mort.

9. Il vint alors un des sept anges qui tenoient les sept coupes pleines des sept dernières plaies; il me parla, et il me dit : Venez, et je vous montrerai l'épouse, qui est la femme de l'Agneau.

(1) Héritera de toutes ces choses.

10. Il me transporta en esprit sur une grande et haute montagne; et il me montra (1) la sainte cité de Jérusalem qui descendoit du ciel d'auprès de Dieu.

11. Illuminée (2) de la clarté de Dieu: sa lumière étoit semblable à une pierre précieuse, telle qu'une pierre de jaspe transparente comme du cristal.

12. Elle avoit une grande et haute muraille, et douze portes, et douze anges aux portes, et des noms écrits, qui étoient les noms des douze tribus des enfans d'Israël.

13. Il y avoit trois de ces portes à l'Orient, trois au Septentrion, trois au Midi, et trois à l'Occident.

14. La muraille de la ville avoit douze fondemens, où étoient les (3) douze noms des douze apôtres de l'Agneau.

15. Celui qui me parloit, avoit une canne d'or pour mesurer la ville, les portes et la muraille.

16. La ville étoit bâtie en quarré, aussi longue que large. Il mesura la ville avec sa canne d'or, jusqu'à l'étendue de douze mille stades; et sa longueur, sa largeur, et sa hauteur sont égales.

17. Il en mesura aussi la muraille, qui étoit de cent quarante-quatre coudées de mesure d'homme, qui étoit celle de l'ange.

18. La muraille étoit bâtie de pierre de jaspe;

(1) La grande Cité, la sainte Jérusalem. — (2) Revêtue de la gloire de Dieu. — (3) Les noms des douze apôtres.

mais

mais la ville étoit d'un or pur, semblable à du verre très-clair.

19. Les fondemens de la muraille de la ville étoient ornés de toutes sortes de pierres précieuses. Le premier fondement étoit de jaspe, le second de saphir, le troisième de calcédoine, le quatrième d'émeraude,

20. Le cinquième de sardonix, le sixième de sardoine, le septième de chrysolite, le huitième de béril, le neuvième de topaze, le dixième de chrysoprase, l'onzième d'hyacinthe, le douzième d'améthyste.

21. Les douze portes étoient de douze perles; et chaque porte étoit faite de chaque perle; et la place de la ville étoit d'un or pur comme du verre transparent.

22. Je ne vis point de temple dans la ville, parce que le Seigneur Dieu tout-puissant et l'Agneau en est le temple.

23. Et la ville n'a pas besoin du soleil ni de la lune pour l'éclairer, parce que la gloire de Dieu l'éclaire, et que l'Agneau en est la lampe.

24. Les nations marcheront à sa lumière, et les rois de la terre y apporteront leur gloire et leur honneur.

25. Ses portes ne fermeront point de jour: car de nuit il n'y en aura point dans ce lieu.

26. On y apportera la gloire et l'honneur des nations.

27. Il n'y entrera rien de souillé, ni aucun de ceux qui commettent l'abomination et le men-

songe; mais ceux-là seulement, qui sont écrits dans le livre de vie de l'Agneau.

EXPLICATION DU CHAPITRE XXI.

1. *Je vis....... un ciel nouveau.* Après toutes les choses qu'on vient de voir, qui contiennent l'histoire de l'Eglise, autant qu'il a plu à Dieu de nous la révéler, il ne reste plus à parler que des promesses de la béatitude céleste; et c'est ce que saint Jean va faire d'une manière admirable dans ces deux derniers chapitres.

Car le premier ciel et la première terre avoient disparu, par un changement en mieux, et une perfection toute nouvelle, comme l'entendent tous les interprètes. *Et la mer n'étoit plus :* et il n'y avoit plus d'agitation ni de tempête. Saint Pierre nous fait bien entendre que ce n'est pas une destruction totale, mais un changement, lorsqu'il dit, que comme *l'ancien monde a péri par l'eau,* ainsi *celui qui est à présent est réservé au feu.* II. Pet. III. 6, 7.

2. *Je vis descendre du ciel.* Saint Jean nous marque la chose, comme il la vit en esprit; et c'étoit une ville qui venoit d'en-haut, portée en l'air, et apparemment s'approchoit de lui peu à peu; ce qui, dans le sens mystique, veut dire que l'Eglise qui est dans le ciel, est la même que celle qui est sur la terre; que c'est du ciel en effet que nous sommes citoyens; et que c'est de là que descendent toutes nos lumieres et nos grâces, comme il paroîtra encore XXII. 2.

Comme une épouse pour son époux. Beau caractère d'épouse, et belle instruction pour les femmes chrétiennes, de ne se parer que pour leurs époux : la parure en ce cas sera modeste.

3. *Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes.* C'est l'accomplissement de la promesse du Lévitique, XXVI. 11, 12 : *Je mettrai mon tabernacle au milieu de vous, etc.*

6. *C'en est fait;* tout l'ouvrage de Dieu est accompli; la mort, qui étoit *la dernière ennemie,* I. Cor. XV. 26, est détruite, et il n'y a plus rien à désirer pour les saints.

7. *Il sera mon Fils;* comme il est dit de Salomon, II. *Reg.* VII. 14. La filiation de Jésus-Christ sera étendue à tous les élus qui auront part à son héritage. C'est pourquoi dans ce verset même et dans les paroles qui précèdent celles-ci, au lieu de *possédera ces choses*, le grec lit : *héritera de toutes ces choses.*

8. *Mais les timides et les incrédules.* La crainte est la mère de la défiance et de l'incrédulité. *La mort seconde*, ci-dessus, XX. 5, 6, 14.

9. *Il vint un des sept anges.* C'est encore un de ces sept anges qui lui fait voir la grande prostituée, XVII. 1, 2, 3.

10. *Il me transporta en esprit sur une grande et haute montagne.* Il voit la prostituée *dans le désert*, XVII. 3, dans un lieu affreux, et dans une terre inculte ; et pour l'épouse, il la voit étant élevé sur une haute montagne par la contemplation.

12. *Douze portes.* 13. *Trois portes à l'Orient...* de même dans Ezéchiel, XLVIII. 31, etc.

15. *Celui qui me parloit avoit une canne d'or*, Ezéchiel, XL. 3. *sup.* XI. I. Tout est mesuré, tout est compté dans la Jérusalem céleste.

16. *La ville en quarré* signifie la stabilité et la consistance parfaite. *Douze mille stades.* On a vu pourquoi ce nombre est sacré dans l'ancien et dans le nouveau Testament, IV. 4. VII. 4, 5, etc. Et la même chose paroîtra dans le verset suivant.

17. *Il mesura la muraille..... cent quarante-quatre coudées.* C'est l'épaisseur de la muraille qui en marque la solidité, et partout une fermeté imperturbable. On voit toujours que ce sont ici des nombres mystiques. Ce qu'il faut observer en celui-ci, c'est que la racine est douze, à cause des douze tribus et des douze apôtres, comme on a dit souvent. Au reste, tout y est quarré, et compose un cube parfait; ce qui marque la parfaite stabilité : et toutes ces grandes mesures marquent le nombre des élus, grand en soi, quoique petit en comparaison du nombre des réprouvés. *De mesure d'homme, qui est celle de l'ange:* selon cette parole de notre Seigneur : *Ils seront égaux aux anges*, Luc, XX. 36, outre que l'ange paroissoit en figure d'homme; et saint Jean a peut-être aussi voulu marquer qu'il ne lui avoit rien paru d'extraordinaire dans sa taille.

19. 20. *De toutes sortes de pierres précieuses*, dont les diverses beautés représentent très-bien les dons divers que Dieu a mis dans ses élus, et

les divers degrés de gloire que saint Paul explique d'une autre façon par la comparaison des étoiles. *Une étoile diffère en clarté d'une autre étoile*, *I. Cor.* XV. 41. Remarquez aussi que les pierres précieuses sont ici presque les mêmes qui composent le rational du souverain pontife, *Exod.* XXVIII. Voyez aussi *Tob.* XIII. 21, *et suiv.*

22. *Je ne vis point de temple.* Pour nous faire voir que ce qu'avoit vu Ezéchiel du nouveau temple et de la nouvelle Jérusalem, XLI *et suiv.* n'auroit qu'un accomplissement spirituel, dont nous verrons quelque chose dans la suite.

24. *Les nations marcheront à sa lumière...* Voyez ci-dessous, XXII. 2.

25. *Et ses portes ne se fermeront point de jour.* Isaïe avoit dit : *Ses portes ne se fermeront ni jour ni nuit*, LX. 11. Saint Jean ajoute, *qu'il n'y aura point de nuit* dans cette cité bienheureuse.

CHAPITRE XXII.

Gloire éternelle. Quels sont ceux qui en jouiront, et ceux qui en seront exclus. Le jugement est proche. Jésus viendra bientôt, et toute ame sainte le désire. Menaces contre celui qui ajoutera à ce livre, ou en retranchera quelque chose. Jésus lui-même est auteur de cette prophétie.

1. Il me montra aussi un (1) fleuve d'eau claire, vive comme du cristal, qui sortoit du trône de Dieu et de l'Agneau.

(1) Fleuve pur.

2. Au milieu de la place de la ville, sur les deux rivages du fleuve, étoit l'arbre de vie, qui porte douze fruits, et rend son fruit chaque mois; et les feuilles de l'arbre sont pour guérir les nations.

3. Il n'y aura plus là aucune malédiction; mais le trône de Dieu et de l'Agneau y sera, et ses serviteurs le serviront.

4. Ils verront sa face, et ils auront son nom écrit sur le front.

5. Il n'y aura plus là de nuit; et ils n'auront pas besoin de lampes, ni de la lumière du soleil, parce que le Seigneur Dieu les éclairera; et ils règneront dans les siècles des siècles.

6. Et il me dit : Ces paroles sont très-certaines et très-véritables : et [1] le Seigneur Dieu des esprits des prophètes a envoyé son ange pour découvrir à ses serviteurs ce qui doit arriver bientôt.

7. Je viendrai bientôt. Heureux celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre.

8. C'est moi Jean qui ai entendu et qui ai vu ces choses. Et après les avoir entendues et les avoir vues, je me jetai aux pieds de l'ange qui me les montroit, pour l'adorer.

9. Mais il me dit : Gardez-vous bien de le faire : car je suis serviteur comme vous, et comme vos frères les prophètes, et comme ceux qui gardent les paroles de ce livre : adorez Dieu.

10. Il me dit ensuite : Ne scellez point les pa-

[1] Le Seigneur Dieu des saints prophètes.

roles de la prophétie de ce livre; car le temps approche.

11. Que celui qui fait l'injustice, la fasse encore; que celui qui est souillé, se souille encore: que celui qui est juste, devienne encore plus juste; et que celui qui est saint, se sanctifie encore.

12. Je viendrai bientôt, et j'aurai ma récompense avec moi, pour rendre à chacun selon ses œuvres.

13. Je suis l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin.

14. Heureux ceux (1) qui lavent leurs vêtemens dans le sang de l'Agneau, afin qu'ils aient droit à l'arbre de vie, et qu'ils entrent dans la ville par les portes!

15. Loin d'ici les chiens, les empoisonneurs, les impudiques, les homicides, les idolâtres, et quiconque aime et fait le mensonge.

16. Moi Jésus, j'ai envoyé mon ange pour vous rendre témoignage de ces choses dans les églises. Je suis le rejeton et le fils de David, l'étoile brillante, l'étoile du matin.

17. L'esprit et l'épouse disent : venez... Que celui qui écoute, dise : Venez. Que celui qui a soif, vienne; et que celui qui le désire, reçoive gratuitement l'eau de la vie.

18. Mais je proteste à tous ceux qui entendent les paroles de la prophétie de ce livre, que si

(1) Qui font les commandemens, *c'est-à-dire, de Dieu ou de l'Agneau.*

quelqu'un y ajoute, Dieu le frappera des plaies qui sont écrites dans ce livre.

19. Et que si quelqu'un retranche quelque parole du livre de cette prophétie, Dieu l'effacera du livre de vie, et l'exclura de la sainte cité, et lui ôtera sa part des promesses qui sont écrites dans ce livre.

20. Celui qui rend témoignage de ces choses, dit: Oui, je viendrai bientôt. *Amen.* Venez, Seigneur Jésus.

21. Que la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ soit avec tous. *Amen.*

EXPLICATION DU CHAPITRE XXII ET DERNIER.

1. *Il me montra un fleuve d'eau vive.* Le Grec ajoute, *pur.* C'est la félicité éternelle, figurée par les eaux du temple d'Ezéchiel, XLVII. 1. Et le saint Esprit continue à nous faire voir qu'il n'y a point d'autre accomplissement de ce temple du prophète, que celui qui nous est ici montré par saint Jean.

2. *Sur les deux rivages du fleuve, l'arbre de vie...* Imité d'Ezéchiel, XLVII. 12. L'arbre de vie nous fait voir que l'immortalité nous sera rendue, comme ci-dessus, II. 7. *Pour guérir les nations;* cette parole et celle du ℣. 24, *sup.* XXI. *Les nations marcheront à sa lumière,* semblent marquer l'Eglise présente; mais c'est que c'est la même. Les remèdes dont se sert l'Eglise qui est sur la terre, viennent d'en-haut, et toute la gloire que

les Gentils convertis y apportent, est transportée dans le ciel. *Voyez* XXI. 2.

5. *Ni de la lumière du soleil.* Isaïe avoit dit, LX. 20 : *Ton soleil ne se couchera pas, et ta lune ne sera pas diminuée.* Ici Dieu est lui-même le soleil; et il n'y a point de lune, plus rien qui diminue, plus de changement : c'est pourquoi la femme, qui signifie l'Eglise, avoit la lune sous ses pieds, *sup.* XII. 1.

8. *Aux pieds de l'ange pour l'adorer.* Voyez XIX. 10.

10. *Ne scellez pas...* Voyez Apoc. I. 1, 3. V. 1.

11. *Que celui qui fait l'injustice, la fasse encore...* Dieu souffre encore le mal durant quelque temps; mais alors il n'y aura aucun mal, et tout le bien sera consommé.

12. *Je viendrai bientôt.* C'est Jésus-Christ qui parle, comme il paroît, ℣. 16.

13. *Je suis l'Alpha et l'Omega.* Cette parole est attribuée à Dieu, *Apoc.* I. 8, et à celui qui est sur le trône, XXI. 6, qui peut être, ou Dieu même comme au chapitre IV. 2. XX. 11, ou Jésus-Christ qui vient juger les vivans et les morts. Ici, constamment c'est Jésus-Christ, comme il paroît au ℣. 16, ce qui montre en tout et partout l'égalité du Père et du Fils.

15. *Loin d'ici les chiens, les impudiques, etc.* C'est ici comme un anathême divin, pour exclure à jamais tous les pécheurs de cette sainte cité. Saint Jean avoit déjà dit qu'il *n'y entreroit rien de souillé*; que *les incrédules* et les autres n'y

avoient point de part, XXI. 8, 27. C'est ce qu'il répète en ce lieu d'une manière plus vive ; et on diroit qu'il sort une voix du milieu de la cité sainte qui leur crie à tous : *Loin d'ici.* C'est aussi ce que sembloit imiter l'Eglise, lorsqu'à l'approche des mystères, et dans le silence qui régnoit partout, la voix du diacre s'élevoit : *Que les catéchuménes se retirent ; que les pénitens se retirent :* il faut être purifié pour demeurer ici. Je ne sais au reste, s'il se trouvera aucun endroit de l'Ecriture, où les terreurs soient mieux mêlées avec les consolations, qu'on les y voit dans ces deux derniers chapitres. Tout attire dans cette cité bienheureuse ; tout y est riche et éclatant : mais aussi tout y inspire de la frayeur ; car on nous y marque encore plus de pureté que de richesse. On ne sait comment on osera marcher dans ces places d'un or si pur, transparent comme du cristal ; entrer dans ce lieu où tout brille de pierres précieuses, et seulement aborder de ces portes dont chacune est une perle : on tremble à cet aspect, et on ne voit que trop que tout ce qui est souillé, n'en peut approcher. Mais d'autre côté, on voit découler une fontaine qui nous purifie ; c'est la grâce et la pénitence, XXII. 1. On a le sang de Jésus-Christ, dont saint Jean venoit de dire : *Heureux celui qui lave son vêtement au sang de l'Agneau, afin qu'il aït droit à l'arbre de vie, et qu'il entre dans la ville par les portes!* XXII. 14.

16. *L'étoile brillante, l'étoile du matin,*

comme ci-dessus, II. 28. C'est Jésus-Christ, *dont le nom est Orient*, Zach. VI. 12, et dont il est écrit : *Il sortira une étoile de Jacob*, Numer. XXIV. 17.

17. *Et l'esprit et l'épouse disent : Venez.* C'est l'esprit qui prie en nous, selon saint Paul, *Rom.* VIII. 26, 27; et l'esprit de la prophétie qui parle à saint Jean dans tout ce livre, c'est cet esprit qui dit : Venez, et qui nous fait désirer avec une ardeur immense, le règne de Jésus-Christ. *L'épouse :* L'Eglise ne cesse d'appeler l'époux par ses gémissemens; comme l'épouse dans le cantique dit sans cesse : *Venez, mon bien-aimé. Que celui qui écoute, dise : Venez.* Que le fidèle imite le langage de la prophétie et de l'épouse.

18. *Je proteste à tous ceux qui entendent...* C'est un avertissement à celui qui copiera cette prophétie, de le faire soigneusement et religieusement, à cause de l'importance des prédictions, et de la curiosité de l'esprit humain, qui le porte à trop vouloir pénétrer dans l'avenir.

20. *Celui qui rend témoignage de ces choses, dit :* c'est Jésus-Christ qui a envoyé son ange, comme il le dit ci-dessus, ℣. 16, *pour rendre ce témoignage aux églises. Oui, je viendrai bientôt.* Jésus-Christ répond au désir de l'esprit et de l'épouse qui l'avoient appelé.

Amen : venez, Seigneur Jésus. L'ame fidèle ne cesse de l'inviter, et de désirer son royaume. Admirable conclusion de l'Ecriture, qui commence à la création du monde, et finit à la con-

sommation du règne de Dieu, qui est aussi appelé la nouvelle création.

Dieu fasse la grâce à ceux qui liront cette prophétie, d'en répéter en silence les derniers versets, et de goûter en leur cœur le plaisir d'être appelés de Jésus, et de l'appeler en secret.

ABRÉGÉ

DE L'APOCALYPSE.

I. Pourquoi cet Abrégé.

COMME nous nous sommes arrêtés à chaque partie de l'Apocalypse, ou pour prendre de temps en temps quelque repos dans cette espèce de voyage, ou plutôt pour considérer, à mesure que nous avancions, le progrès que nous avions fait, il faut encore nous arrêter à la fin de toute la course ; puisque c'est après avoir vu tout ce divin livre que nous pouvons nous en former une idée plus juste par une pleine compréhension de tout l'ouvrage de Dieu qui nous y est représenté.

II. L'Apocalypse est une espèce d'histoire de l'Eglise divisée en trois temps.

En voici donc l'abrégé. Jésus-Christ paroît : les églises sont averties : c'est Jésus lui-même qui leur parle par saint Jean, pour leur apprendre leur devoir ; et en même temps son saint Esprit leur fait des promesses magnifiques. Jésus-Christ appelle saint Jean pour lui découvrir les secrets de l'avenir, et ce qui devoit arriver à son Eglise, depuis le temps où il lui parloit, jusqu'à la fin des siècles, et à l'entier accomplissement de tout le dessein de Dieu (1). Il y a trois temps de l'Eglise bien marqués : celui de son commencement, et de ses premières souffrances ; celui de son règne sur la terre ; celui de sa dernière

(1) *Apoc. ch.* I, II, III.

tentation (1), lorsque Satan déchaîné pour la dernière fois, fera un dernier effort pour la détruire (2), ce qui est suivi aussitôt par la résurrection générale, et le jugement dernier (3). Après quoi il ne reste plus qu'à nous faire voir l'Eglise toute belle et toute parfaite dans le recueillement de tous les saints, et le parfait assemblage de tout le corps dont Jésus-Christ est le chef (4).

III. Premier temps. Les commencemens de l'Eglise. Deux ennemis abattus au milieu de ses souffrances, les Juifs et les Gentils.

Dans le premier temps, qui est celui du commencement de l'Eglise et de ses premières souffrances, toute foible qu'elle paroît dans une si longue et si cruelle oppression, saint Jean nous en découvre la puissance, en ce que tous ses ennemis sont abattus, c'est-à-dire, les Juifs et les Gentils : les Juifs au commencement, et les Gentils dans la suite de cette prédiction, jusqu'au chapitre xx (5).

IV. Ces deux ennemis marqués très-distinctement par S. Jean.

Ces deux ennemis sont marqués très-distinctement par saint Jean : les Juifs, lorsqu'il nous fait voir le salut des douze mille de chaque tribu d'Israël, pour l'amour desquels on épargnoit tout le reste de la nation ; d'où vient aussi qu'en tous ces endroits, il n'est nulle mention d'idoles, parce que les Juifs n'en connoissoient pas, et ne péchoient en aucune sorte de ce côté-là : et les Gentils aussitôt après, à l'endroit où il fait venir avec des armées immenses, les rois d'Orient, et les peuples d'au-delà d'Euphrate (6), qui est aussi

(1) *Chap.* IV. *jusqu'au* XX. — (2) *Chap.* XX. — (3) *Ibid.* 11. 12. — (4) *Chap.* XXI, XXII. — (5) *Chap.* VII, VIII. *Chap.* IX. ℣. 14, *jusqu'au chap.* XX. — (6) *Chap.* IX. ℣. 14, *et suiv.*

celui, où pour la première fois il est parlé *d'idoles d'or et d'argent* (1), et où les Gentils sont repris, parmi les plaies que Dieu leur envoie, de ne s'être pas corrigés d'adorer les œuvres de leurs mains, et les démons; non plus que des autres crimes que le saint Esprit nous représente partout comme des suites inséparables de l'idolâtrie (2).

V. Saint Jean avoit marqué ces deux ennemis dans les lettres qu'il écrivoit aux Eglises.

Voilà donc les deux sortes d'ennemis dont l'Eglise avoit encore à souffrir, bien distinctement marqués : les Juifs, qui ne cessoient par leurs calomnies d'irriter les persécuteurs, comme saint Jean l'avoit remarqué dès le commencement de son livre, lorsqu'il écrivoit aux églises (3), et les Gentils ou les Romains, qui, ne songeant qu'à accabler l'Eglise naissante, alloient plus que jamais l'opprimer *par toute la terre* (4), qui étoit soumise à son empire, comme le même saint Jean l'avoit dit aussi au même endroit.

VI. Les sauterelles, ou les hérésies entre ce qui regarde les Juifs, et ce qui regarde les Gentils.

Entre ces deux ennemis, incontinent après les Juifs, et avant que d'avoir nommé les Gentils et les idoles, nous trouvons dans les sauterelles mystiques (5), une autre sorte d'ennemis d'une espèce particulière, où nous avons entendu les hérésiarques placés à la suite des Juifs, dont ils ont imité les erreurs, et devant les Gentils, qu'à la vérité ils ne sembloient pas attaquer directement, comme devoient faire ces rois d'Orient qu'on voit paroître au même chapitre, mais qui

(1) *Chap.* IX. 20, 21. — (2) *Rom.* I. 21, *etc.* — (3) *Apoc.* II. 9. — (4) *Ibid.* III. 10. (5) *Chap.* IX. *depuis le* ỳ. 1, *jusqu'au* 14.

ne laissoient pas de leur nuire beaucoup en obscurcissant le soleil, c'est-à-dire, avec la gloire de Jésus-Christ, les lumières de son évangile et de son Eglise; par où s'augmentoit l'endurcissement des Gentils, qui, selon que l'a remarqué saint Clément d'Alexandrie, disoient en parlant des chrétiens : *Il ne faut pas les en croire, puisqu'ils s'accordent si mal entr'eux, et qu'ils sont partagés en tant d'hérésies ; ce qui retarde,* poursuit ce grand homme, *les progrès de la vérité, à cause des dogmes contraires que les uns produisent à l'envie des autres* (1).

VII. Saint Jean passe aux violences et aux punitions de l'empire persécuteur.

Il étoit bon une fois de faire voir que l'Eglise triomphoit de cet obstacle, comme de tous les autres. Saint Jean, après l'avoir fait d'une manière aussi vive que courte et tranchante, s'attache ensuite à représenter les persécutions romaines, comme l'objet dont les hommes étoient les plus frappés, pour faire éclater davantage la force de l'Eglise en montrant la violence de l'attaque, et afin aussi de faire admirer les sévères jugemens de Dieu sur Rome persécutrice, avec l'invincible puissance de sa main qui abattoit aux pieds de son Eglise victorieuse, une puissance redoutée de tout l'univers.

VIII. Les Perses montrés comme ceux d'où devoit venir le premier coup.

Tout le chapitre IX, depuis le ℣. 14 jusqu'au chapitre XX, est donné à ce dessein. Pour préparer les esprits à la chute de ce grand empire, saint Jean nous montre de loin les Perses, d'où lui devoit venir le premier coup. Le caractère dont il se sert pour les désigner, n'est pas obscur,

(1) *Strom. lib.* VII.

puisqu'il

puisqu'il les appelle les rois d'Orient, et leur fait passer l'Euphrate[1], qui sembloit fait pour séparer l'empire romain d'avec eux. C'est là que le saint apôtre commence à montrer combien les Romains furent rebelles contre Dieu, qui les frappoit pour les corriger de leur idolâtrie; ce qu'il continue à faire voir en récitant les opiniâtres persécutions dont ils ne cessèrent d'affliger l'Eglise.

IX. La persécution commence à paroître au ch. XI avec la bête.

Elles commencent à paroître au chapitre XI; et comme jusqu'ici on nous a donné des caractères bien marqués et bien sensibles des Juifs et des Gentils, on ne nous en a pas donné de moins clairs pour désigner la persécution romaine. Le plus marqué de ces caractères a été celui de la bête, qu'on ne nous représente parfaitement que dans les chapitres XIII et XVII; mais que néanmoins on a commencé à nous faire voir dès le chapitre XI, comme celle qui mettoit à mort les élus de Dieu, et les fidèles témoins de sa vérité. Il nous faut donc ici arrêter les yeux sur les caractères de cette bête, que nous voyons beaucoup plus clairs et mieux particularisés que tous les autres.

X. La bête représentée aux ch. XIII et XVII, montre la persécution en général.

On est accoutumé par la prophétie de Daniel à reconnoître les grands empires sous la figure de quelques fiers animaux : il ne faut donc pas s'étonner si on nous représente l'empire romain sous cette figure, qui n'a plus rien d'étrange, ni de surprenant pour ceux qui sont versés dans les Ecritures. Mais le dessein de saint Jean n'est pas

(1) *Chap.* IX. 14. XVI. 12.

de nous marquer seulement un grand et redoutable empire : c'étoit aux saints principalement et aux fidèles de Jésus-Christ qu'il étoit redoutable. Saint Jean nous le montre donc comme persécuteur et avec son idolâtrie, parce que c'étoit pour l'amour d'elle qu'il tourmentoit les enfans de Dieu.

Pour mieux entendre ce caractère d'idolâtrie et de persécution que saint Jean a donné à la bête, il la faut considérer avec la prostituée qu'elle porte sur son dos, au chapitre xvii, car la prostitution est dans l'Ecriture le caractère de l'idolâtrie, et le symbole d'une abandonnée à l'amour de plusieurs faux dieux, comme d'autant d'amans impurs qui la corrompent. L'apôtre joint à ce caractère celui de la cruauté et de la persécution, en faisant *la femme enivrée du sang des saints et des martyrs de Jésus* (1) ; en sorte qu'on ne peut douter que ce qu'il veut nous représenter sous la figure de la bête, ne soit d'abord et en général la puissance romaine idolâtre, ennemie et persécutrice ; à quoi aussi convenoient parfaitement les noms de blasphême, sur les sept têtes de la bête, c'est-à-dire, comme saint Jean l'explique lui-même, sur les sept montagnes de Rome (2) ; et ses fureurs contre les saints, et sa couleur de sang ; et tout son air cruel et sanguinaire. C'est aussi pour cela *que le dragon roux*, c'est-à-dire, le diable, *qui vouloit engloutir l'Eglise* (3), avoit *donné à la bête sa grande puissance* (4), et lui avoit inspiré sa haine

(1) *Ibid.* xvii. 6. — (2) *Ibid.* xiii. 1. xvii. 3, 9. — (3) *Ibid.* xii. 3, 4. — (4) *Ibid.* xiii. 1, 2. xvii. 3.

contre les fidèles. On avouera qu'il n'étoit pas possible de nous peindre la persécution avec de plus vives couleurs; mais outre la persécution en général que l'Apôtre nous rend si sensible, nous avons vu qu'il se réduit à des idées encore plus particulières, en s'attachant spécialement à représenter la persécution de Dioclétien, qu'il a choisie entre toutes les autres pour la décrire avec un soin si particulier, parce qu'elle devoit être la plus violente comme la dernière, et que c'étoit au milieu de ses violences, que l'Eglise devoit commencer à être élevée par Constantin au comble de la gloire.

XI. Et plus en particulier, la persécution de Dioclétien.

Le caractère le plus spécifique de cette cruelle et dernière persécution, est d'avoir été exercée au nom de sept empereurs : c'est aussi pour cette raison que saint Jean lui donne sept têtes; qui sont bien, à la vérité, comme on a vu qu'il l'explique, les sept montagnes de Rome; mais qui sont aussi, comme il ajoute, sept de ses rois. C'étoit la seule persécution qui eût cette marque : les caractères particuliers des trois empereurs, qui furent les principaux auteurs de la persécution, nous ont aussi été marqués fort historiquement, comme on a vu : et parce qu'il y en avoit un des sept, qui étoit aussi un de ces trois, qui devoit prendre l'empire par deux fois, c'est-à-dire, Maximien, surnommé Herculius; il y a aussi un des sept rois qui nous est montré en même temps, comme étant tout ensemble un huitième roi, et un des sept [1]; ce qui étoit précisément choisir

[1] *Chap.* XVII. 11.

dans l'histoire ce qu'il y avoit de plus précis, n'y ayant point dans toute la suite de l'empire romain un caractère semblable.

On voit donc ce que c'est que la bête : Rome comme persécutrice en général, et avec une désignation plus particulière ; Rome exerçant la dernière et la plus impitoyable persécution.

XII. Désignation particulière de Dioclétien, et son nom dans l'Apocalypse.

On y a vu d'autres caractères de cette persécution que je ne répète pas ; mais je ne puis oublier qu'elle portoit le nom de Dioclétien, qui, comme premier empereur, étoit aussi le premier en tête dans l'édit des persécuteurs ; ce qui fait aussi que saint Jean, en nous voulant marquer le nom de la bête par ses lettres numérales, a marqué celui de Dioclétien dans le nombre de 666, comme on a vu [1].

Saint Jean a tout ici caractérisé d'une manière admirable. Car il nous a dit non-seulement qu'il nous vouloit donner le nom d'un homme, mais aussi le nom d'une de ces bêtes mystiques, c'est-à-dire, le nom d'un empereur ; ce qui nous a conduit à un nom où nous est marqué Dioclétien, et où le nom qu'il avoit porté lorsqu'il étoit particulier, joint à celui d'Auguste qui le faisoit empereur, nous en donnoient un caractère incommunicable, non-seulement à tout autre prince, mais encore à tout autre homme.

XIII. Que ce n'est point par une rencontre fortuite qu'on trouve ici le nom de Dioclétien.

Mais parce que le nombre mystique de 666, que saint Jean attribue ici au nom de la bête, peut convenir à plusieurs noms, et qu'on en compte huit ou dix, peut-être, où il se trouve : pour ne

[1] *Chap.* XIII. 18.

donner aucun lieu à ce jeu frivole des esprits, nous avons vu qu'au même passage où saint Jean a marqué le nom de Dioclétien (1), il y a joint d'autres caractères qui sont aussi particuliers à ce prince que son nom même; de sorte que non-seulement on trouve dans l'Apocalypse le nom de Dioclétien, mais on y trouve que c'étoit le nom de cet empereur qu'il y falloit trouver, et que ce ne peut être un autre que saint Jean ait voulu désigner, parce que ce devoit être le nom de celui dont la dernière persécution est intitulée, et de celui qui auroit fait l'action unique à laquelle le saint apôtre fait une allusion manifeste dans ce passage (2); ce qu'on peut voir aisément dans le commentaire. D'où aussi l'on peut conclure que si on a trouvé en ce lieu le nom de Dioclétien, ce n'est pas l'effet d'une rencontre fortuite, mais une chose qui devoit être, et qui étoit entrée nécessairement dans le dessein de notre apôtre : par où aussi les protestans, qui ne veulent jamais rien voir que de confus et de vague, se trouveront confondus.

XIV. Le caractère de Maximien Herculius, premier collégue de Dioclétien, aussi bien marqué que celui de Dioclétien même.

Le premier collégue de Dioclétien, et le second empereur, qui étoit Maximien Herculius, ne nous a pas été moins bien désigné, puisqu'on lui a donné le caractère qui lui étoit le plus propre, c'est-à-dire, celui de venir deux fois (3) : et c'est avec raison que ce prince a été appelé la bête, selon cette mystique signification, ce titre lui convenant plus particulièrement qu'aux cinq autres empereurs sous qui la persécution s'est

(1) *Chap.* XIII. 16. — (2) *Ibid.* XIII. 16, 17. — (3) *Ibid.*

exercée, parce que, dans le caractère que saint Jean lui avoit donné, non-seulement il étoit une des sept têtes, c'est-à-dire, un de ces sept princes, mais encore le corps de la bête, comme on a vu (1).

XV. La bête de S. Jean étoit une chose qui devoit venir après lui.

Nous avons déjà observé que cette bête mystique étoit marquée par saint Jean, non pas comme étant déjà de son temps, mais comme *devant* dans la suite *s'élever de l'abîme* (2); ce qui maintenant s'entendra mieux, et sur quoi il sera utile d'appuyer un peu. Car, encore que l'empire romain idolâtre et persécuteur, fût déjà au monde lorsque saint Jean écrivoit son Apocalypse, dans l'application particulière qu'il faisoit de la bête à la persécution de Dioclétien, elle n'étoit pas encore. Les sept têtes, c'est-à-dire, les sept empereurs, et tout le reste que saint Jean nous y a marqué avec une désignation particulière, étoient encore à venir; et même la persécution, quoique déjà commencée quelques années auparavant sous Néron et sous Domitien, étoit encore future dans sa plus longue durée, et dans ses plus grandes fureurs; ce qui donne lieu à saint Jean de nous parler de la bête, comme *devant encore s'élever.* Il la voit *sortir de l'abîme :* il assiste à sa naissance, et ne la fait paroître au monde que pour donner la mort aux saints (3); ce qu'on ne peut trop observer, parce qu'outre que ces caractères particuliers sont la vraie clef de la prophétie, c'est aussi un des passages qui doit porter un coup mortel au système des pro-

(1) *Chap.* XVII. — (2) *Ibid.* XI. XIII. I. XVII. 8. — (3) *Ibid.*

testans (1), qui n'ont rien voulu voir de particulier, parce que leurs fausses idées du pape antechrist ne subsistent que dans la confusion.

XVI. Ce que la bête devoit faire, et ce qui lui devoit arriver très-bien marqué par S. Jean.

Après avoir observé le fond et les caractères de la bête, tels que saint Jean nous les a donnés, il faut voir encore ce qu'elle fera, et ce qui lui doit arriver. Ce qu'elle fera, c'est de tourmenter l'Eglise; et ce qui lui doit arriver, c'est, après divers châtimens, de périr à la fin, à cause de son idolâtrie, et du sang qu'elle avoit répandu : c'est ce que saint Jean nous a déclaré par des marques aussi sensibles que toutes les autres que nous avons vues.

XVII. La persécution comment décrite au ch. XI de l'Apocalypse.

La persécution en général est exercée par la bête, lorsqu'elle donne la mort aux saints, et qu'elle tient dans l'oppression la sainte cité, qui est l'Eglise, avec toutes les circonstances qu'on en a marquées (2). Mais au milieu de ces caractères généraux, saint Jean a toujours mêlé les caractères particuliers de la persécution de Dioclétien, à laquelle le saint Esprit l'avoit davantage attaché. C'est pourquoi, dans le chapitre XI, on voit les Gentils se flatter de la pensée d'avoir éteint le christianisme (3), comme on en flatta Dioclétien : on voit dans ce même temps le christianisme élevé au comble de la gloire (4), comme il arriva au milieu de cette sanglante persécution, par les ordres de Constantin et par ses victoires.

(1) Voyez *ci-dessous dans l'Avertissement sur l'Acc. des Proph. n.* 20 *et* 21. — (2) *Chap.* XI. 2, 7. — (3) *Ibid.* 9. — (4) *Ibid.* 11 12, *etc.*

XVIII. Comment, au ch. XII.

Au chapitre XII paroît le dragon, qui donne sa force à la bête, et la femme en travail (1), c'est-à-dire, l'Eglise souffrante. C'est la persécution en général. Mais nous sommes bientôt conduits au particulier de Dioclétien, lorsque la femme étant prête de mettre au monde un enfant mâle et dominant (2), c'est-à-dire, le christianisme vigoureux et vainqueur sous Constantin, le diable redouble ses efforts pour le détruire; et comme là on voit le dragon faire trois divers efforts, on voit aussi la persécution s'élever à trois reprises plus marquées sous trois princes, plus frémissante sous Dioclétien et sous Maximin, plus languissante sous Licinius, et en état de tomber bientôt après.

XIX. La bête blessée à mort, et les sept empereurs à bas.

Voilà ce que fait la bête, tant qu'il lui reste quelque force. Mais saint Jean nous la représente en un autre état où elle avoit reçu un coup mortel (3), où elle étoit morte, où pour vivre elle avoit besoin d'être ressuscitée : c'est ce qui est aussi arrivé à l'idolâtrie détruite dans les sept têtes. Tous les persécuteurs étant à bas, et de tous les empereurs, Constantin, un si zélé enfant de l'Eglise restant seul, l'idolâtrie étoit morte par la défense de ses sacrifices et de son culte; et il n'y avoit plus pour elle de ressource, si Julien l'Apostat ne l'eût fait revivre. Saint Jean, comme on voit, continue toujours à s'attacher aux grands événemens. Il n'y a rien de plus marqué que la mort de l'idolâtrie sous un prince

(1) *Chap.* XII. 2, 3. XIII. 2. — (2) *Ibid.* XII. 4, 13, 17. — (3) *Ibid.* XIII. 3.

qui l'abolit par ses édits, ni rien aussi de plus sensible que d'appeler résurrection la force et l'autorité que lui rend un autre prince. Voilà qui est grand en général, mais le particulier est encore plus surprenant ; car on voit la bête aux abois, comme saint Jean l'avoit marqué par la blessure d'une de ses têtes (1), qui étoit Maximin, le sixième persécuteur, et parce que la septième tête, qui ne paroissoit pas encore, devoit périr sitôt après, comme il arriva à Licinius. C'est ainsi que la bête mourut ; c'est ainsi que l'idolâtrie fut abattue, et l'image est toute semblable à l'original.

XX. La bête ressuscitée sous Julien l'Apostat.

Pour la bête ressuscitée (2), c'est-à-dire, l'idolâtrie reprenant l'autorité sous Julien, elle nous est clairement marquée par l'orgueil de ce prince, par ses blasphêmes étudiés contre Jésus-Christ et ses saints ; par le concours de tout l'empire réuni sous cet empereur contre l'Eglise ; par la haine du christianisme qui le fit rentrer dans les desseins de Dioclétien pour l'opprimer ; par l'imitation de l'Agneau et de quelques vertus chrétiennes que ce faux sage affecta ; par les prestiges de ces philosophes magiciens, qui le gouvernoient absolument ; par les illusions de sa fausse philosophie, et par la courte durée de cette nouvelle vie de l'idolâtrie, où la femme ne se cacha point, comme elle avoit fait dans les autres persécutions, et où l'Eglise retint tout son culte. Qu'on me donne d'autres caractères du règne de Julien l'Apostat,

(1) *Chap.* XIII. 3. — (2) *Ibid.* 3. 5. 7, 8.

et qu'on m'en fasse un tableau plus au naturel et plus vif.

XXI. La seconde bête et l'esprit de séduction dans l'idolâtrie persécutrice.

Ce n'étoit pas assez de marquer la violence de la bête, c'est-à-dire, de l'idolâtrie persécutrice : nous n'en eussions pas vu la séduction et les artifices, si saint Jean ne nous eût décrit la seconde bête mystique [1], c'est-à-dire, la philosophie pythagoricienne, qui, soutenue de la magie, faisoit concourir à la défense de l'idolâtrie ses raisonnemens les plus spécieux avec ses prodiges les plus étonnans. C'est ce que nous avons remarqué dans les figures de saint Jean; c'est ce que nous avons vu accompli dans l'idolâtrie, en la regardant tant dans sa première vigueur sous Dioclétien, que dans sa vie, réparée par Julien l'Apostat.

XXII. Le caractère particulier que saint Jean donne à la seconde bête, directement opposé à celui de l'homme de péché de saint Paul, avec lequel les protestans la veulent confondre.

On entendra mieux encore la seconde bête, en comprenant le caractère qu'elle a dans saint Jean [2], qui est de faire adorer la première, c'est-à-dire, d'attacher les hommes à l'ancienne idolâtrie : de sorte que la première bête paroît dans l'Apocalypse comme le Dieu qu'on adoroit, et la seconde comme son prophète qui la faisoit adorer; d'où vient aussi qu'elle est appelée le *faux prophète*. En quoi saint Jean nous a fait voir le vrai caractère de cette philosophie magicienne, dont tous les raisonnemens et tous les prestiges aboutissoient à faire adorer les dieux que l'ancienne idolâtrie avoit inventés.

Telle est donc la seconde bête : et c'est faute d'avoir bien compris ce caractère, que saint Jean

(1) *Chap.* XIII. 11, *et suiv.* — (2) *Ibid.* 12.

lui donne, qu'on a voulu la confondre avec l'homme de péché de saint Paul [1], encore que son caractère d'être le prophète d'une divinité qu'elle annonçoit, soit directement opposé à celui qu'attribue saint Paul à son homme de péché, qui s'élève au-dessus de tout ce qu'on nomme Dieu, et qu'on adore.

XXIII. Caractère particulier de l'idolâtrie romaine marqué par saint Jean.

On peut encore remarquer ici un caractère particulier de l'idolâtrie romaine. C'est que partout elle fait adorer la bête et son image, c'est-à-dire, Rome et ses empereurs, dont les images, comme on a vu, étoient proposées aux martyrs pour être l'objet de leur culte, autant ou plus que celles des dieux immortels : caractère d'idolâtrie qu'on voit répandu partout dans l'Apocalypse [2], et que Julien y fait revivre avec tous les autres.

XXIV. La durée des persécutions, et ses trois ans et demi.

Ainsi la persécution a été caractérisée en toutes manières, par la qualité de ses auteurs, par sa violence, par ses artifices, par la nature du culte auquel on vouloit forcer le genre humain. Mais un des plus beaux et des plus particuliers caractères que nous en ayons dans saint Jean [3], est celui qui marque les bornes que Dieu lui donnoit par une providence particulière, et un secret ménagement de ses élus, comme il avoit fait autrefois à celle d'Antiochus. Nous avons vu en effet, que malgré la haine immortelle de Rome contre l'Eglise, il étoit ordonné de Dieu que ses violences se relâcheroient de temps en temps, et reviendroient aussi à diverses reprises toutes cour-

(1) *II. Thess.* II. — (2) *Apoc.* XIII. 4, 12, 14. — (3) *Apoc.* XI. 2, 3. XII. 6. XIII. 5.

tes; ce que saint Jean a marqué dans ce temps mystique de trois ans et demi pour les raisons, et à la manière que nous avons vu.

XXV. Que saint Jean dit expressément que ce temps de trois ans et demi est un temps court.

Que dans ce temps toujours consacré aux persécutions, et toujours le même, en quelque sorte qu'il soit expliqué, par jour, par mois ou par années, le dessein du saint apôtre fut de nous marquer un temps court; il le déclare en termes formels, lorsque représentant le dragon irrité de n'avoir plus *que peu de temps* à tyranniser les fidèles, il détermine aussitôt après, et dans le verset suivant, ce *peu de temps* à ces *trois ans et demi* (1), qu'on voit revenir si souvent : ce qui dans la suite nous découvrira la prodigieuse illusion des protestans, qui veulent que ce *peu de temps* soit 1260 ans entiers; et non-seulement un petit reste de temps que le démon déjà terrassé voyoit devant lui, mais encore son temps tout entier, et toute la durée de son empire.

XXVI. Autre preuve que ce temps est court, parce qu'il revient dans S. Jean à trois différentes fois, pour le moins.

Saint Jean nous fait voir encore que ce temps revenoit souvent, comme étant le commun caractère de toutes les reprises de persécution. C'est pourquoi nous avons vu qu'il revient deux fois dans la persécution qui précède la mort de la bête, et une troisième fois sous la bête ressuscitée (2); ce qui montre plus clair que le jour que ce temps n'est pas la mesure d'une seule et longue persécution qui dure près de treize siècles, comme l'ont songé les protestans; mais la marque des différentes reprises des persécutions romaines

(1) *Chap.* XII. 13, 14. — (2) *Ibid.* XII. 6, 14. XIII. 5.

toutes courtes, et bientôt suivies d'un adoucissement que Dieu procuroit.

XXVII. Les deux marques: celle de Dieu, et celle de la bête.

Dans ce temps, c'est un beau contraste et quelque chose de ravissant dans le tableau de saint Jean, de voir d'un côté les fidèles, et de l'autre les idolâtres, avec une double marque pour les distinguer les uns des autres : d'un côté, la marque de Dieu sur les élus; et de l'autre, le caractère de la bête sur les impies; c'est-à-dire, pour les fidèles, avec la foi au-dedans, la profession du christianisme ; et pour les autres, l'attachement déclaré à l'idolâtrie : ceux qui portent la marque de Dieu, ornés de toutes sortes de vertus et de grâces; et ceux qui portent celle de la bête, se plongeant eux-mêmes dans l'aveuglement et dans le blasphême, pour ensuite être abandonnés à la justice divine.

XXVIII. La bête punie, et l'empire persécuteur démembré.

Ainsi nous avons l'idée des persécutions de la bête, c'est-à-dire, de Rome l'ancienne, par tous les moyens qu'on peut souhaiter. Mais pour ne rien oublier de ce qui devoit lui arriver, après nous l'avoir montrée comme dominante et persécutrice, il falloit encore la faire voir abattue et punie de ses attentats. S. Jean ne pouvoit le faire d'une manière plus sensible, qu'en rappelant comme il fait à notre mémoire dans le chapitre XVI le premier coup qu'elle reçut du côté de l'Orient sous Valérien (1), et nous la montrant aussitôt après dans le chap. XVII, entre les mains des dix rois qui la pillent, qui la désolent, qui la rongent, qui la consument, qui l'abattent avec

(1) *Chap.* XVI. 12.

son empire, que nous voyons tomber dans saint Jean (1), comme il est tombé en effet par une dissipation et par un démembrement entre plusieurs rois; en sorte qu'il ne reste plus qu'à déplorer sur la terre son malheur (2), et à louer Dieu dans le ciel de la justice qu'il a exercée sur elle (3) : ce que saint Jean a fait d'une manière si claire, et avec des caractères si précis des rois qui l'ont dépouillée, qu'après avoir un peu démêlé les figures de son style mystique, c'est-à-dire, avoir entendu la langue que parlent les prophètes, nous avons cru lire une histoire.

XXIX. La domination et la chute de Rome dans une même vision de saint Jean, comme dans un même tableau.

Dans ce grand tableau de saint Jean, la figure de la prostituée est une des plus merveilleuses, puisqu'avec toute la parure et tous les autres caractères qui lui sont donnés, elle marque aussi clairement qu'on le pouvoit souhaiter, une ville redoutée de tout l'univers, abandonnée à l'idolâtrie, persécutrice des saints (4); en sorte qu'il ne restoit plus qu'à nommer Rome. Afin de mieux ramasser toutes les idées, le saint apôtre nous la montre dans une même vision comme dominante, et comme abattue; comme criminelle, et comme punie; faisant éclater sa cruelle domination dans les sept têtes de la bête qui la porte, et dans les dix cornes de la même bête la cause de sa chute inévitable (5).

XXX. Le règne de l'Eglise combien vivement marqué.

Voilà donc le premier temps de l'Apocalypse qui exprime le commencement de l'Eglise, et ses premières souffrances. C'étoit là le grand objet

(1) *Chap.* XVII. 7, *et suiv.* — (2) *Ibid.* XVIII. — (3) *Ibid.* 19. — (4) *Ibid.* XVII. — (5) *Ibid.* ℣. 1, *et suiv.* ℣. 12, *et suiv.*

de saint Jean qui occupe aussi seize chapitres. Les deux autres temps, c'est-à-dire, celui du règne de l'Eglise, et celui de la dernière persécution, sont tracés en deux ou trois coups de pinceau, mais les plus vifs qu'on pût souhaiter, et les plus significatifs. Car déjà, pour ce qui regarde le règne de l'Eglise, elle reçoit une assurance certaine qu'il sera long, ce qu'on nous figure par les mille ans (1); qu'il sera tranquille, ce qu'on nous montre par l'enchaînement de Satan, qui n'aura plus la liberté comme auparavant, de susciter des persécutions universelles; enfin, qu'il sera le règne de Jésus-Christ et de ses martyrs, dont la gloire seroit si grande par tout l'univers, et la puissance si reconnue, à cause qu'ils auront vaincu la bête et son caractère, Rome et son idolâtrie; avec même une désignation particulière du supplice usité parmi les Romains (2); afin que tout fût marqué par les caractères des temps, et par les circonstances les plus précises.

XXXI. La dernière tentation de l'Eglise, et le temps de l'Antechrist. Comparaison du xx.e ch. de l'Apocalypse, avec celui de S. Paul. II. Th. II.

La dernière tentation de l'Eglise n'est pas moins marquée, quoiqu'en très-peu de paroles. Car saint Jean, qui n'ignoroit pas ce qu'en avoit dit saint Paul plus expressément, s'est contenté d'en marquer en gros les caractères, en nous faisant voir Satan déchaîné (3), comme saint Paul nous avoit montré toute sa puissance déployée; en caractérisant cette tentation par la séduction plutôt que par la violence, comme saint Paul avoit

(1) *Chap.* xx. ℣. 1, *jusqu'au* 7. — (2) *Ibid.* 4, *et la note dess.* — (3) *Apoc.* xx. ℣. 7.

fait (1) ; en nous marquant comme lui, la courte durée de cette séduction ; et comme lui, qu'elle finiroit par le dernier jugement, et l'éclatante arrivée de Jésus-Christ dans sa gloire : de sorte que ce sera la fin de l'Eglise sur la terre, et sa dernière tentation ; ce qui suffit pour nous faire entendre qu'elle sera en même-temps la plus terrible, comme celle où le diable déchaîné fera son dernier effort, et que Jésus-Christ viendra détruire en personne par la plus grande manifestation de sa puissance.

XXXII. Pourquoi des trois temps de l'Eglise, le premier dépeint plus au long, et les deux autres tracés si rapidement.

Voilà les trois temps de l'Eglise : le premier, qui est celui des commencemens représenté très-au long, et sous une grande multiplicité de belles images, comme celui qui alloit venir, et contre lequel par conséquent les fidèles avoient besoin d'être le plus prémunis ; et les deux autres tracés en deux mots, mais très-vivement, et pour ainsi dire, de main de maître. C'étoit aussi la main d'un apôtre, ou plutôt la divine main, dont il est dit qu'*elle écrivit vîte* (2), dont les traits ne sont pas moins forts ni moins marqués, pour être tirés rapidement ; qui sait donner toute la force qu'il faut à ses expressions, en sorte que très-peu de mots ramassent, quand il lui plaît, le plus de choses.

XXXIII. Satan vaincu, et par quel progrès ; c'est le sujet de l'Apocalypse.

Au reste, je n'ai pas besoin de répéter que la défaite entière de Satan est au fond le grand ouvrage que saint Jean célèbre. Ce vieux serpent nous est montré dans l'Apocalypse, comme celui qu'il falloit abattre avec son empire ; et tout le

(1) *II. Thess.* II. — (2) *Ps.* XLIV. 2.

progrès

progrès de sa défaite nous est marqué dans ces trois temps qu'on vient de voir. Car à la fin du premier temps, qui étoit celui de la première persécution, ses deux grands organes, la bête et le faux prophète, sont jetés dans l'étang de feu et de soufre (1): là il paroît enchaîné, afin que l'Eglise règne plus tranquillement, à couvert des persécutions universelles, jusqu'aux environs des derniers temps. A la fin de ce second temps, Satan sera déchaîné et plus furieux que jamais; ce qui fera le troisième temps, court dans sa durée, mais terrible par la profondeur de ses illusions: lequel étant écoulé, Satan ne sera plus enchaîné comme auparavant pour un certain temps, mais à jamais; et sans rien avoir à entreprendre de nouveau, plongé dans l'abîme, où étoient déjà la bête et le faux prophète, autrefois ses deux suppôts principaux, et les deux premiers instrumens des persécutions universelles.

Que si l'on veut commencer l'enchaînement de Satan au temps où nous avons vu que saint Jean nous a marqué, en un certain sens, le règne de Jésus-Christ et celui de ses martyrs sur la terre, par la gloire qu'ils y ont reçue dans toute l'Eglise, on le peut; et les temps peut-être seront plus distinctement marqués: ce qui n'empêchera pas qu'en un autre sens, l'enchaînement de Satan ne commence, selon la remarque de saint Augustin que j'ai suivie (2), dès la prédication et dès la mort de Jésus-Christ, qui en effet est le moment fatal à l'enfer, encore que toute la suite de

(1) *Chap.* XIX. 20. — (2) Voyez *Chap.* XX. ℣. 2.

ce premier coup ne paroisse que long-temps après.

XXXIV. La suite toujours visible de l'Eglise très-clairement marquée dans l'Apocalypse.

Voilà donc toute l'histoire de l'Eglise tracée dans l'Apocalypse, avec ses trois temps, ou ses trois états; et ce que je trouve de plus instructif, c'est que saint Jean a été soigneux de nous marquer la suite toujours visible de l'Eglise. Dans la première persécution, rien ne peut faire taire ses deux témoins; c'est-à-dire, ou son clergé et son peuple, ou en quelque sorte qu'on le veuille entendre, le témoignage éclatant qu'elle rend à la vérité : et lorsque le monde pense l'avoir fait périr entièrement, loin d'avoir été détruite par les tourmens, comme on pensoit, elle paroît un moment après plus forte et plus glorieuse que jamais. Que si elle étoit contrainte de cacher son culte, ce qui quelquefois la faisoit paroître au monde qui la haïssoit, comme entièrement opprimée, elle y avoit ses pasteurs comme autrefois les Israélites durant leur pélerinage, avoient Moïse et Aaron; et comme sous Antiochus, les Juifs avoient Mathatias et ses enfans. Elle y alloit comme à un lieu préparé de Dieu pour sa retraite, qui lui étoit bien connu, et où les persécuteurs savoient bien eux-mêmes qu'elle étoit, puisqu'ils l'y alloient chercher pour la tourmenter davantage (1). Après cet état elle règne (2), et sa gloire est portée jusqu'au ciel durant mille ans, c'est-à-dire, durant tout le temps que le monde dure; et si elle est à la fin encore opprimée, elle n'en est pas moins visible, puisque toujours attaquée, elle soutient toutes les attaques (3). Ce

(1) *Chap.* XI. — (2) *Ibid.* XII. — (3) *Ibid.* XX. 2, 7.

n'est pas une troupe d'invisibles dissipés de-çà et de-là, sans se connoître; c'est une *cité bienheureuse* qui a son gouvernement; c'est un camp bien ordonné qui a ses chefs (1); et lorsque ses ennemis paroissent en état de l'anéantir par leur grande et redoutable puissance, ils sont eux-même consumés par le feu venu du ciel, où la cité enfin est transportée pour être éternellement hors de toute atteinte.

XXXV. La Trinité annoncée dans l'Apocalypse.

J'ajouterai en finissant, que le perpétuel objet de l'amour et de l'adoration de l'Eglise, un seul Dieu en trois personnes, est célébré dans l'Apocalypse. Le Père, qui est assis dans le trône, y reçoit les hommages de toutes les créatures : le Fils qui y porte aussi le nom du Verbe (2), sous lequel saint Jean a marqué sa divinité, reçoit les mêmes honneurs, et il est, comme on a vu, traité d'égal avec le Père : le saint Esprit est montré comme celui qui est l'auteur des sacrés oracles, et qui parle dans tous les cœurs avec une autorité souveraine; les Eglises sont invitées par sept fois à entendre ce que dit l'Esprit (3); l'Esprit prononce souverainement que les travaux de ceux qui meurent au Seigneur sont finis (4); l'Esprit parle dans tous les cœurs pour appeler Jésus-Christ (5); cet Esprit qui parle est toujours unique en son rang, et toujours incomparable; un comme le Père et le Fils, intime coopérateur de l'un et de l'autre, et consommateur de leur ouvrage : ce qui confirme,

(1) *Chap.* xx. 8. — (2) *Ibid.* xix. 13. — (3) *Ibid.* ii, iii. — (4) *Ibid.* xiv. 13. — (5) *Ibid.* xxii. 17.

en passant, que les sept Esprits, au nom desquels les Eglises sont saluées (1), ne sont pas cet Esprit égal au Père et au Fils, à qui le caractère de l'unité est attribué partout; mais des anges, à qui aussi le nombre de sept est attribué dans tout le livre.

XXXVI. Economie de l'Apocalypse. Conclusion de l'Explication. Passage à la suite.

On peut entendre maintenant toute l'économie de l'Apocalypse. Saint Jean va d'abord à ce qui étoit le plus proche et le plus pressant, qui étoit le commencement de l'Eglise, et ses premières souffrances. Il s'y attache partout aux événemens les plus grands, aux caractères les plus marqués, aux circonstances les plus importantes, et les plus particulières. Chaque chose a son caractère : ce qui est long, est marqué par un grand nombre; ce qui est court, est marqué comme court; et la brièveté dans cet ouvrage se prend toujours à la lettre. Ce qui est marqué comme devant arriver bientôt, commence en effet à se déployer incontinent après le temps de saint Jean. Le livre n'est pas scellé, comme s'il devoit demeurer long-temps fermé; parce que l'accomplissement de ses prédictions devoit éclater bientôt. C'est ce que j'ai cru devoir ajouter à cette explication de l'Apocalypse, pour la remettre toute entière, comme en un moment sous les yeux; et afin que le lecteur attentif en imprimant dans sa mémoire tous les caractères marqués par S. Jean, commence à y reconnoître les principes dont nous allons nous servir pour la conviction des protestans.

(1) *Chap.* I. 4.

AVERTISSEMENT

AUX PROTESTANS,

SUR LEUR PRÉTENDU ACCOMPLISSEMENT DES PROPHÉTIES.

AVERTISSEMENT

AUX PROTESTANS,

SUR LEUR PRÉTENDU ACCOMPLISSEMENT DES PROPHÉTIES.

I. Que les interprétations des prophéties, et surtout de l'Apocalypse, proposées par les ministres, sont une manifeste profanation du texte sacré. Trois vérités démontrées sur ce sujet dans ce discours.

Si la profanation des Ecritures est toujours un attentat plein de sacrilége, la profanation des prophéties est d'autant plus criminelle, que leur obscurité sainte devoit être plus respectée. C'est néanmoins aux prophéties que les ministres se sont attachés plus qu'à tous les autres livres de l'Ecriture, pour y trouver tout ce qu'ils ont voulu. L'obscurité de ces divins livres, et surtout de l'Apocalypse, leur a été une occasion de les tourner à leur fantaisie : au lieu d'approcher avec frayeur des ténèbres sacrées dont souvent il plaît à Dieu d'envelopper ses oracles, jusqu'à ce que le temps de les découvrir soit arrivé, ces hommes hardis ont cru qu'ils pouvoient se jouer impunément de ce style mystérieux. Leur haine a été leur guide dans cette entreprise. Ils vouloient, à quelque prix que ce fût, rendre l'Eglise romaine odieuse ; ils en ont fait la prostituée de l'Apocalypse ; et comme s'ils avoient démontré ce qu'ils ont avancé sans fondement, il n'y a rien qu'ils n'aient osé sur ce principe. Ce n'a pas été seulement au commencement de la réforme qu'ils se sont servis

des prophéties pour animer contre nous un peuple trop crédule. En 1628, on vit paroître à Leyde, de la belle impression des Elzévirs, un livre dédié au roi de la Grande-Bretagne, par un écossais, dont le titre étoit : *Du Droit Royal*, que ces nations ont tant respecté, comme on a vu (1). Mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici : il y avoit un chapitre dont le sommaire étoit proposé en ces termes : *Que les rois et les autres fidèles ont eu raison de secouer le joug de la tyrannie pontificale, et qu'ils sont obligés à persécuter le pape et les papistes.* Un titre si violent n'étoit rien encore en comparaison du corps du chapitre, où on lisoit ces mots : *Ce n'est pas assez aux fidèles d'être sortis de Babylone, s'ils ne lui rendent perte pour perte, et ruine pour ruine. Rendez-lui*, dit l'Apocalypse, *comme elle vous a rendu : rendez-lui le double de tous les maux qu'elle vous a fait souffrir, et faites-lui boire deux fois autant du calice dont elle vous a donné à boire. Il est vrai que Dieu est la source des miséricordes ; mais il ne garde point de mesure avec cette prostituée ; et encore qu'en toute autre occasion il défende la vengeance, il veut à ce coup qu'on arme contre elle, et qu'on se venge avec une rigueur impitoyable.* C'est ainsi que parloient aux rois et aux peuples les docteurs de la réforme : ces gens qui, en apparence, ne se glorifioient que de leur patience, ne respiroient, dans le fond du cœur, que des desseins de se venger ; et comme si c'eût

(1) *Vid. Epist. vir. Ecclesiasticor. et Theol. Ep.* 637.

été peu d'avoir établi sur l'Apocalypse ces maximes sanguinaires, ils ajoutoient à une telle doctrine, cette cruelle exhortation : *Que tardent les fidèles à persécuter les papistes? Se défient-ils de leurs forces? Mais le Seigneur leur promet une victoire assurée sur la prostituée et sur ses compagnes*, sur Rome et sur toutes les églises de sa communion. Voilà, mes chers frères, les exhortations dont retentissoient toutes vos églises. Toutes les boutiques des libraires étoient pleines de livres semblables. Les luthériens n'étoient pas plus modérés que les calvinistes; et le ministre principal de la cour de l'électeur de Saxe, nommé *Mathias Hohe*, fit débiter à Francfort un livre dont le titre étoit : *Le jugement et l'entière extermination de la prostituée, de la Babylone romaine, ou Livre* VI *des commentaires sur l'Apocalypse* (1). Le livre n'est pas moins outré que le titre : et voilà ce qu'on écrivoit en Allemagne et dans le Nord. En France, tous nos réformés avoient entre les mains, avec une infinité d'autres livres sur cette matière, celui de du Moulin sur l'accomplissement des prophéties, où, en parlant des dix rois qui, selon lui, devoient détruire le pape avec Rome, et de l'*accomplissement prochain* de cette prophétie, il donnoit cette instruction aux rois : *C'est aux rois à se disposer à servir Dieu dans une si grande œuvre* (2). C'est ce qu'il disoit dans ce livre, qui est devenu si fameux par la remarque qu'il y fait sur l'an 1689. On voit

(1) *Lips. in-4°.* — (2) *Acc. des Proph. p.* 288, *à Sedan, an.* 1624.

qu'il ne tenoit pas à lui que les rois ne hâtassent l'exécution de la prophétie par tous les moyens qu'ils ont en main. Le ministre Jurieu ne dégénère pas de cette doctrine, puisqu'il dit dans son avis à tous les chrétiens (1), à la tête de son accomplissement des prophéties : *C'est maintenant qu'il faut travailler à ouvrir les yeux aux rois et aux peuples de la terre ; car voici le temps qu'ils doivent dévorer la chair de la bête, et la brûler au feu, dépouiller la paillarde, lui arracher ses ornemens, renverser de fond en comble Babylone, et la réduire en cendres.* Qui n'admireroit ces réformés? Ils sont les saints du Seigneur, à qui il n'est pas permis de toucher, et toujours prêts à crier à la persécution. Mais pour eux, il leur est permis de tout ravager parmi les catholiques; et si on les en croit, ils en ont reçu le commandement d'en-haut. C'est à quoi se terminoit toute la douceur qu'on ne cessoit de vanter dans la réforme. Ses ministres ont toujours cherché à faire paroître dans l'Apocalypse la chute prochaine de Rome, dans le dessein d'inspirer à ses ennemis l'audace de tout entreprendre pour la perdre; et ceux-là même qui ne croyoient pas que ces excessives interprétations *fussent véritables, croyoient néanmoins qu'il les falloit conserver à cause de l'utilité publique*, c'est-à-dire, pour nourrir dans les protestans la haine contre Rome, et une confiance insensée de la détruire bientôt. Voilà ce que Grotius écrivoit de bonne foi à Gérard-Jean

(1) *Acc. des Prophéties, p.* 288, *à Sedan, an.* 1624. *P.* 4.

Vossius [1], qui le savoit aussi bien que lui. Que si les ministres n'en veulent pas croire Grotius, qui leur est suspect, quoiqu'il n'ait jamais été tout-à-fait des nôtres, et qu'alors constamment il fût dès leurs : que répondront-ils à Vossius, un si bon protestant, et tout ensemble un si savant homme, qui raconte à Grotius, en faisant réponse à sa lettre [2], qu'ayant doucement remontré à un ministre de Dordrect, qu'il appelle, en se moquant, lourde tête, *qu'il ne devoit pas imposer, comme il faisoit, aux papistes des sentimens qu'ils n'avoient jamais eus : ce séditieux harangueur lui demande brusquement s'il vouloit défendre les papistes ? et conclut comme un furieux qu'on ne pouvoit trop décrier la doctrine de l'Eglise romaine devant le peuple, afin qu'il déteste davantage cette Eglise; ce qui revient assez*, poursuit Vossius, à ce qu'on me disoit à Amsterdam : *A quoi bon dire que le pape n'est pas l'Antechrist ? est-ce afin qu'on nous quitte de plus en plus, pour s'unir à l'Eglise romaine, comme s'il n'y avoit déjà pas assez de gens qui le fissent, et qu'il en fallût encore augmenter le nombre ?* On voit donc qu'il n'est que trop vrai, du propre aveu des ministres, que rien ne retenoit tant le peuple protestant dans le parti, que la haine qu'on lui inspiroit contre l'Eglise romaine, et ses séditieuses interprétations où on la faisoit paroître comme l'Eglise antichrétienne que Jésus-Christ

(1) *Acc. des Prophéties, p.* 288, *Epist.* 557. *quæ est Grot.* — (2) *Ibid. Epist.* 571.

alloit détruire. Cet esprit a dominé de tout temps dans la réforme : à la première lueur d'espérance, il se réveille ; et quoique trompés cent fois sur la chute imaginaire de Rome, les protestans croient toujours la voir prochaine dès le premier succès qui les flatte. C'est en vain qu'on leur représente la nullité de leurs preuves, la visible contradiction de leurs faux systêmes, l'expérience des erreurs passées, et la témérité manifeste de leurs prophètes tant de fois menteurs. Dès que quelque chose leur rit, ils n'écoutent plus ; et sans songer aux profondeurs des conseils de Dieu, qui livre durant quelque temps à des espérances trompeuses ceux qu'il veut punir, ou, comme j'aime mieux le présumer, ceux qu'il veut désabuser de leurs erreurs, ils s'obstinent à croire leurs flatteurs. Je ne m'étonne donc pas de les voir aujourd'hui crier de tous côtés à la victoire, et s'imaginer qu'ils vont profiter des dépouilles des catholiques par toute la terre. Il y a long-temps que Bucer, un de leurs réformateurs les plus vantés, a écrit (1) : *Qu'ils parloient toujours avec beaucoup de courage, lorsqu'ils se croyoient soutenus du bras de la chair.* Nourris dans cet esprit, ils le reprennent aisément ; et il semble que c'est inutilement que nous allons entreprendre de les désabuser pendant qu'ils sont enivrés de leurs prophéties imaginaires. Mais comme l'illusion pourra passer, et

(1) *Bucer. int. Ep. Calv. p.* 509, 510. *Hist. des Variat. lib. v. n.* 14.

d'ailleurs qu'ils ne sont pas tous également emportés, je leur adresse ce discours pour leur faire voir que tout ce qu'ils tirent contre nous des prophéties, est une profanation manifeste du texte sacré : et parce que l'Apocalypse est le livre dont ils abusent le plus, c'est à celui-là principalement que je m'attacherai dans ce discours. J'en ai déjà dit assez dans un autre ouvrage (1), pour détruire tous le système protestant : mais comme M. Jurieu a fait de vains efforts pour y répondre, je découvrirai les illusions dont il éblouit ses lecteurs, en continuant à faire le prophète : je passerai encore plus avant, et je me propose de démontrer aux protestans trois défauts essentiels de leurs interprétations : le premier, en ce qu'elles n'ont aucun fondement, ni d'autres principes que leur haine ; le second, en ce qu'elles ne satisfont à aucun des caractères de l'Apocalypse, au contraire, qu'elles les détruisent tous sans en excepter un seul ; et le troisième, en ce qu'elles se détruisent elles-mêmes. Voilà trois défauts essentiels que je prétends démontrer, et je ne crains point de me trop avancer en me servant de ce mot. Il se pourroit faire qu'on n'eût encore que des conjectures vraisemblables sur le véritable sens de l'Apocalypse. Mais à l'égard de l'exclusion du sens des ministres, comme on y procède par des principes certains, on peut dire avec confiance qu'elle est démontrée. C'est ce qu'on verra clairement, pour peu qu'on lise ce discours avec attention, et qu'on

(1) *Hist. des Var. liv.* XIII.

écoute Dieu et sa propre conscience en le lisant.

II. Premier défaut. Que le système des protestans n'a aucun principe. Preuve par eux-mêmes, et par le ministre Jurieu.

Je dis donc avant toutes choses, que les protestans parlent sans principes, et n'ont de guide que leur haine, lorsqu'ils appliquent la prostituée et la bête de l'Apocalypse au pape et aux Eglises de sa communion. Je n'en veux point de meilleures preuves que leur propre légéreté, et l'inconstance dont ils ont usé en cette matière. Selon le ministre Jurieu, dans son *avis à tous les chrétiens* (1), à la tête de son *Accomplissement des prophéties*, la doctrine du pape antechrist *est une vérité si capitale, que sans elle on ne sauroit être vrai chrétien. C'est,* poursuit-il (2), *le fondement de toute notre réformation : car certainement,* ajoute-t-il, *je ne la crois bien fondée qu'à cause de cela.* Ceux des protestans qui ont osé mépriser ce fondement de la réforme, *sont l'opprobre, non-seulement de la réformation, mais du nom chrétien.* Ce n'est donc pas seulement ici un article fondamental de la réforme, mais c'est encore le plus fondamental de tous, sans lequel la réforme ne peut subsister un seul moment; et cet article est si essentiel, que le nier, c'est la honte du christianisme. Loin de rougir de ces excès, le ministre les a confirmés dans les lettres qu'il a publiées contre l'endroit des variations, où la suite de mon histoire m'amenoit à cette matière. *C'est là,* dit-il (3), *le grand fondement de notre séparation d'avec l'Eglise romaine, lequel comprend tous les autres.* Et en-

(1) *P.* 49. — (2) *Ibid.* 50. — (3) *Lett.* XI. *de la troisième ann. p.* 85. *col.* 1.

core : *Si l'Eglise romaine n'étoit point Babylone, vous n'auriez pas été obligés d'en sortir ; car il n'y a que Babylone dont il nous soit ordonné de sortir : Sortez de Babylone, mon peuple.* C'est donc ici, encore un coup, à l'égard de la réforme, le fondement des fondemens, que le pape est l'Antechrist, et que Rome est la Babylone antichrétienne. Mais en même temps, pour faire voir combien ce fondement est ruineux, de l'aveu de la réforme même, il ne faut que considérer ce que j'en ai dit dans le livre de Variations. M. Jurieu croit avoir droit de mépriser cet ouvrage, à l'exception des endroits où je parle du pape Antechrist ; car pour ceux-là il reconnoît qu'à cause que j'y attaque directement son accomplissement des prophéties, *il y doit prendre un intérêt particulier* (1). Voyons donc s'il répondra un seul mot à ce que j'ai dit sur ce sujet. J'ai dit que ce dogme si essentiel et si fondamental du pape antechrist tiroit son origine des manichéens les plus insensés, les plus impurs, et les plus abominables de tous les hérétiques. A cela M. Jurieu ne dit pas un seul mot; et comme un nouveau prophète, qui ne doit compte à personne de ce qu'il annonce, il se contente de m'appeler au juste tribunal de Dieu. Mais pardonnons-lui cette omission : peut-être que cet endroit ne touche pas d'assez près son accomplissement des prophéties. J'ai avancé (2) que

(1) *Lett.* XI. *de la troisième ann. p.* 85. *col.* 1. — (2) *Var. liv.* III. *n.* 60, 62.

Luther, qui le premier des nouveaux réformateurs a renouvelé ce dogme du pape antechrist, avoit posé pour fondement, que l'Eglise, où l'Antechrist présidoit, étoit la vraie Eglise de Dieu; car c'est ainsi qu'il entendoit ce mot de saint Paul, qui établit la séance de l'Antechrist dans le temple de Dieu. Quel aveuglement, ou, s'il est permis une fois d'appeler les choses par leur nom, quel renversement du bon sens, et quelle brutalité, que pour reconnoître le pape comme l'Antechrist, et l'Eglise romaine comme antichrétienne, le premier pas qu'il faille faire, soit de reconnoître cette Eglise comme le vrai temple où Dieu habite, et comme la vraie Eglise de Jésus-Christ; en sorte qu'il en faille sortir et y demeurer tout ensemble, l'aimer et la détester en même temps? M. Jurieu passe encore ceci sous silence. J'ai ajouté que quelque emportés que fussent les réformateurs contre le pape, ils n'avoient osé insérer le dogme à présent si fondamental qui en a fait l'Antechrist, dans leurs confessions de foi (1), puisqu'on ne le trouve, ni dans celle d'Augsbourg, qui étoit celle des luthériens, ni dans celle de Strasbourg, qui étoit celle du second parti de la réforme en Allemagne; de sorte que ce grand dogme se trouve banni de la confession de foi des deux partis réformés. M. Jurieu se tait à tout cela. Loin que dans ces confessions de foi on ait traité le pape d'antechrist,

(1) *Præf. Conf. Aug. Conf. Argent. in fine. Var.* III. 62. XIV. 74.

on

on y supposoit le contraire, puisqu'on s'y soumettoit au concile qu'il assembleroit. On y appeloit à ce concile; on y déclaroit publiquement qu'on n'en vouloit pas à l'Église romaine: et ces déclarations se trouvent également dans les confessions de foi des deux partis, dans celle d'Augsbourg et dans celle de Strasbourg. Appeloit-on au concile convoqué par l'Antechrist? Qui ne voit donc que ce dogme du pape antechrist, maintenant le plus essentiel, et celui qui comprend tous les autres, ne fut jamais avancé sérieusement, et qu'il n'étoit proposé que comme un amusement du peuple, que, non-seulement on n'osoit insérer dans les confessions de foi, mais qu'on y combattoit ouvertement? M. Jurieu, si fécond à répondre à tout lorsqu'il croit avoir la moindre raison, garde encore ici le silence. Répondra-t-il du moins à ce que je dis (1), que les articles de Smalcalde de 1536, lorsque le parti de Luther, fortifié par des ligues, commença à devenir plus menaçant, furent le premier acte de foi où l'on nomma le pape antechrist, et que Mélanchton, si soumis d'ailleurs à son maître Luther, s'y opposa en deux manières : l'une, en protestant qu'il étoit prêt à reconnoître l'autorité du Pape; et l'autre, en déclarant qu'il falloit se soumettre au concile qu'il convoqueroit? Tout cela n'est rien pour M. Jurieu, et il ne fait pas même semblant de l'avoir lu, de peur d'être obligé d'y répondre. J'ai continué l'histoire de

(1) *Var. liv.* XIII. *n.* 6.

ce nouveau dogme, et je reconnois franchement que pour la première fois nos prétendus réformés le voulurent passer en article de foi, et l'insérer dans leur confession en 1603, dans le synode de Gap, cinquante ans après qu'elle eut été dressée. Le ministre commence ici à rompre le silence : *Voilà donc*, dit-il (1), *qui est passé en article de foi dans les églises de France; et je souhaite*, ajoute-t-il deux lignes après, *qu'on fasse attention à cet endroit, afin qu'on sache que tout protestant qui nie que le papisme soit l'antichristianisme, par cela même renonce à la foi et à la communion de l'Eglise réformée de France; car c'est un article d'un synode national.* Qu'il est fort, et qu'il parle haut, lorsqu'il croit avoir quelqu'avantage! Mais cependant il oublie que ce grand article, qu'on nous donnoit *pour si solennel et pour scellé du sang des martyrs* (2), avoit pour titre, *article omis*. Je l'avois expressément remarqué : mais M. Jurieu, qui se voyoit convaincu par l'autorité de son synode, où l'on confessoit qu'un article qu'on jugeoit si important avoit néanmoins été omis, et ne commençoit à paroître parmi les articles de foi que tant d'années après la réforme, passe encore ceci sous silence, et se contente d'exagérer magnifiquement l'autorité d'un synode national. Mais encore pourquoi ce synode a-t-il tant d'autorité? Nous avons fait voir en tant d'endroits que les Synodes les plus généraux de la réforme sont pour M. Ju-

(1) *Lett.* XI. 85. *col.* 2. — (2) *Hier. ibid.*

rien si peu de chose (1) : et sans sortir de celui de Gap, il se moque ouvertement de ce qu'il a défini sur l'affaire de Piscator, encore qu'en cet endroit il soit suivi par trois autres synodes nationaux. Mais c'est que dans la réforme, les synodes n'ont rien de sacré et d'inviolable, que ce qu'on y dit pour nourrir la haine des peuples contre Rome, et entretenir leurs espérances.

Le ministre me demande ici que je lui montre que ce synode ait jamais été révoqué (2). Il me produit un grand nombre d'auteurs protestans qui ont soutenu que le pape étoit l'Antechrist (3); et il s'étonne de m'entendre dire que dans tous les entretiens que j'ai eus avec nos protestans, je n'en ai jamais trouvé aucun qui fît fort sur cet article. Il trouve mauvais que j'allégue Hammond et Grotius, auteurs protestans; et c'est-là le seul endroit de mon livre où il paroisse vouloir faire quelque réponse. Mais il dissimule ce qu'il y a de principal. Si je dis que la controverse du pape antechrist m'avoit toujours paru tout-à-fait tombée, c'est après que le ministre reconnoit lui-même à la tête de son Accomplissement des prophéties (4), *que cette controverse de l'Antechrist a langui depuis un siècle; qu'on l'a malheureusement abandonnée;* que la cause de tous les malheurs et de ces dernières foiblesses des prétendus réformés, c'est qu'on ne leur mettoit plus devant les yeux *cette grande et importante*

(1) *Lett.* x. *de la* 3. *ann.* 2. *Var.* XII. 27, *et suiv.* — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid. p.* 86. — (4) *Avis à tous les chr. p.* 48, 49.

vérité, que le papisme est l'antichristianisme. Il y avoit, dit-il, *si long-temps qu'ils n'avoient ouï dire cela, qu'ils l'avoient oublié : ils croyoient que c'étoit un emportement des réformateurs dont on étoit revenu. On s'est uniquement attaché à des controverses qui ne sont que des accessoires, et on a négligé celle-ci,* qui étoit la fondamentale et la plus essentielle de toutes. Voilà ce qu'il avoit dit lui-même. Il m'attaque et il me reproche que j'allégue mon propre témoignage; mais il dissimule que je ne le fais qu'après avoir produit le sien. Que lui sert de me citer des ministres qui ont écrit pour ce nouveau dogme du pape antechrist? Ce n'est pas ce que j'ai nié : je sais bien que les ministres n'ont cessé de faire ce qu'ils ont pu pour entretenir dans le peuple ce sujet de haine contre Rome. Mais je dis qu'on ne laissoit pas *d'abandonner* cette controverse, comme le ministre l'avoue (1) : que ce soit, comme il voudroit le faire croire, *par une mauvaise politique, et pour obéir aux princes papistes;* quoi qu'il en soit, j'ai raison de dire que ce grand article de foi du synode de Gap étoit oublié, puisque M. Jurieu l'a dit aussi en termes plus forts que je n'ai fait. Je passe encore plus avant. Loin de croire qu'on abandonnât cet article par politique, je dis que ce n'étoit que par politique, et pour animer la multitude, que la plupart des ministres le soutenoient; mais qu'au fond, ils n'y croyoient pas. Je viens d'en pro-

(1) *Avis à tous les chr. p.* 48, 49.

duire la preuve par Vossius (1), irréprochable témoin. J'ajoute que ce n'étoit pas seulement par politique qu'on abandonnoit un dogme si insoutenable; c'est qu'on avoit ouvert les yeux à son absurdité; c'est que Grotius, protestant alors, et estimé de tous les savans du parti, en avoit rougi, et en avoit inspiré la honte aux habiles gens de la réforme; c'est qu'il avoit été suivi publiquement par Hammond, constamment le plus savant et le plus célèbre de tous les protestans anglais, sans que personne l'en eût repris; et qu'il avoit conservé sa dignité, sa réputation, son crédit parmi les siens, quoiqu'il combattît ouvertement ce dogme qu'on nous veut donner pour si essentiel; c'est que d'autres savans protestans étoient entrés dans les mêmes sentimens, jusque-là que M. Jurieu lui-même étoit si touché des raisons, ou de l'autorité de si graves auteurs, qu'en 1685, un an devant qu'il publiât son Accomplissement des prophéties, il écrivoit ces paroles : *Chacun sait, et ce n'est pas la peine d'en faire un mystère, que nous regardons le papisme comme le siége de l'Antechrist : si c'étoit une chose unanimement reçue, ce ne seroit plus un préjugé; ce seroit une démonstration* (2). Ce n'étoit donc pas une chose *unanimement reçue*; ce ministre savoit bien qu'on en doutoit dans la réforme : c'est pourquoi il n'ose dire que ce soit *une démonstration*, c'est-à-dire, une chose assurée, mais seulement *un préjugé*, c'est-à-dire,

(1) *Sup. n.* I. — (2) *Préj. lég.* I. *p. ch.* IV. *p.* 72.

selon lui, une chose vraisemblable. Il doutoit donc lui-même encore en 1685, de ce qui lui a paru en 1686 le fondement le plus essentiel de la réforme, sans lequel elle ne peut subsister.

On n'imagine pas ce qu'il pouvoit répondre à un passage si précis : car je lui demande ce qu'il lui faudroit, afin que le dogme du pape antechrist passât *en démonstration comme une chose unanimement reçue?* Que demanderoit-il pour cela? Quoi, notre consentement? Voudroit-il faire dépendre de notre aveu sa démonstration, et le pape ne sera-t-il jamais convaincu d'être l'Antechrist, qu'il ne l'avoue? Donc ce qui empêche la démonstration de ce dogme, c'est que la réforme elle-même, malgré l'article de Gap, n'en convenoit pas comme d'une chose assurée, et *unanimement reçue.* C'est pourquoi M. Jurieu ajoute encore (1) qu'*il laisse indécise cette grande controverse,* quoiqu'il n'oublie aucune des raisons dont on s'est servi dans le parti, et au contraire qu'il les étende jusqu'à en faire un gros volume. Il avoue donc que son dogme du pape antechrist, si essentiel en 1686, demeuroit encore indécis avec toutes les preuves dont on le soutient en 1685.

Voilà de toutes les autorités qu'on pouvoit jamais produire contre M. Jurieu, la plus pressante pour lui, puisque c'étoit la sienne propre, dans un livre composé exprès sur la matière dont il s'agit entre nous. A cela on sent d'abord

(1) *Préj. lég.* I. *p. ch.* IV. *p.* 72.

qu'il n'y a rien à répondre, ni d'autre parti à prendre que celui du silence. C'est aussi ce qu'a fait M. Jurieu. Je lui objecte ces passages dans le XII.e livre des Variations (1); et c'étoit une des autorités dont je me servois, pour détruire la certitude de ce nouvel article fondamental. M. Jurieu s'étoit engagé dans sa lettre XI.e, de répondre à cet endroit de mon livre comme à une chose où il a *un intérêt particulier* (2). Il n'y avoit rien où il eût *un intérêt plus particulier*, qu'une autorité tirée de lui-même : mais il n'en dit pas un mot. Il traite cette matière dans sa onzième lettre pastorale, et il dit dans la douzième au commencement; *qu'après avoir anéanti les autorités de M. Bossuet dans sa lettre précédente, il faut anéantir ses raisons*. Il en est donc aux raisons, et il a passé le lieu des autorités, dont la plus considérable étoit la sienne, à laquelle il ne dit mot.

Qui ne voit maintenant plus clair que le jour, que ce dogme du pape antechrist n'est fondé sur aucun principe? Dans les préjugés légitimes en 1685, il n'est pas certain : en 1686, dans l'Accomplissement des prophéties, il est si certain et si évident, qu'on ne le peut nier sans renoncer, non-seulement à la réforme, mais encore au christianisme, et sans en être l'opprobre. Mais je dis plus : dans l'Accomplissement des prophéties, où M. Jurieu se donne aux siens, non tant comme un interprète, que comme un homme

(1) *Var.* XIII. *n.* 10. — (2) *Lett.* XI. *de la* 3.e *ann. p.* 85.

inspiré, il confesse et il répète souvent qu'il y a tant d'obscurité dans les endroits de l'Apocalypse, où il met le dénoûment de tout le mystère, qu'après les avoir lus *vingt et vingt fois, il n'y entendoit pas davantage; et qu'il s'assuroit seulement que personne n'y avoit jamais rien entendu* (1). S'il avoit voulu parler de bonne foi, il nous auroit avoué que les interprétations des protestans sur les autres endroits de l'Apocalypse, ne sont ni plus claires, ni plus certaines : c'est pourquoi un an auparavant et en 1685, il nous les donnoit pour problématiques. Il ne répond rien à tout cela, et ne laisse pas de nous dire avec un air triomphant (2), qu'il *a anéanti mes autorités*, et qu'il ne reste plus qu'*à anéantir mes raisons*. S'il appelle *anéantir*, passer sous silence ce qu'il y a de plus décisif, il a tout anéanti, je le confesse : mais si, *pour anéantir* des autorités, il faut du moins en dire quelque mot, on doit croire que mes raisons seront autant invincibles, que *mes autorités* lui ont paru inattaquables.

Concluons, encore une fois, qu'il n'y a point de principes dans le système protestant; qu'on l'avance, qu'on l'abandonne, qu'on le reprend, qu'on le rabaisse, qu'on le relève sans raison : de sorte qu'il ne faut point s'étonner si, durant un si long-temps, les honnêtes gens en ont rougi, et si M. Jurieu lui-même, n'a osé s'y appuyer tout-à-fait.

(1) *Avis aux chr.* 46. *Acc. des proph. ch.* IV, VII, *etc.*— (2) *Lett.* XII.

Mais comme il paroît se peu soucier qu'on ait varié dans son parti, et d'avoir varié lui-même, recommençons le procès, et cherchons si les protestans ont en effet quelque principe par où ils puissent prouver que la Babylone de saint Jean soit l'Eglise romaine. Je démontre qu'ils n'en ont aucun; car tout le principe qu'ils ont, c'est que visiblement il s'agit de Rome : or ce n'est pas là un principe; puisqu'ils n'en font rien pour eux, s'ils ne montrent dans l'Apocalypse, non-seulement Rome, mais encore l'Eglise romaine, dont il n'y a pas seulement le moindre vestige dans les endroits qu'ils produisent.

III. Que les ministres n'ont aucun principe pour prouver que la Babylone de l'Apocalypse fut une église chrétienne, et que cela est impossible.

Qu'ainsi ne soit, cherchons dans ce divin livre quelque caractère de l'Eglise romaine en particulier, ou, pour ne point trop pousser nos adversaires, du moins de quelque Eglise en général. Saint Jean dit que la bête est posée sur sept montagnes; je l'avoue : c'est un caractère de Rome, mais qui ne montre pas une Eglise chrétienne. Saint Jean dit *qu'elle a sept rois;* quoi que ce soit que ces sept rois, ils ne marquent pas une Eglise, et ce n'en est pas là un caractère. Saint Jean dit qu'elle *est vêtue d'écarlate;* ce n'est pas un caractère d'Eglise, puisque le sénat de Rome, ses magistrats et ses princes avoient cette marque. Saint Jean dit *qu'elle a l'empire sur tous les rois de la terre;* Rome païenne l'avoit, et il falloit autre chose pour nous marquer une Eglise.

Mais elle corrompt le genre humain par ses ivrogneries et ses impuretés; ce qui marque une

autorité d'enseigner, et par conséquent une Eglise. Quelle illusion! les prophètes en ont autant dit de Tyr, de Ninive, et de Babylone, qui sans doute n'étoient pas des Eglises corrompues. Nous avons vu (1) que ces trois superbes villes avoient corrompu ou enivré les nations : Rome païenne a corrompu le monde à leur exemple, en étendant le culte des dieux par tout son empire, en y faisant enseigner une fausse philosophie qui autorisoit l'idolâtrie.

Quand donc on veut faire passer la Rome de saint Jean pour une Eglise, à cause qu'elle entreprend de faire embrasser aux hommes une religion, on abuse trop grossièrement de l'ignorance d'un peuple crédule. Car n'étoit-ce pas en effet une religion que Rome païenne vouloit établir par toute la terre, et y forcer les chrétiens? Et quand on seroit contraint par l'Apocalypse à regarder cette religion comme particulière à Rome, ce qui n'est pas, n'étoit-ce pas quelque chose d'assez particulier à Rome païenne, de faire adorer ses empereurs, et avec eux elle-même comme une déesse, dans des temples bâtis exprès? C'est l'idolâtrie que nous vu très-bien marquée dans l'Apocalypse de saint Jean (2); mais de cette nouvelle idolâtrie qu'on veut attribuer à l'Eglise romaine, de cette idolâtrie dont le vrai Dieu est le principal objet, où l'on reconnoît la création par un seul Dieu, et la rédemption par un seul Jésus-Christ; quoiqu'elle soit d'un espèce si particulière, on

(1) *Préf. n.* 9. *Exp. du chap.* XVII. — (2) Voyez *les notes sur les chap.* XI, XIII, XVII.

n'en montre pas un seul trait dans saint Jean, qui néanmoins, à ce qu'on prétend, n'a écrit que pour la faire connoître.

IV. Démonstration que saint Jean ne parle ni du pape, ni d'aucun pasteur de l'Eglise chrétienne. Vaines objections des ministres.

Peut-être qu'on trouvera plus clairement le caractère du pape, c'est-à-dire, celui d'un pasteur de l'Eglise, que celui de l'Eglise même. Et en effet, nous dit-on, il y a la seconde bête, qui est appelée *un faux prophète* (1). Mais en cela on ne voit rien qui marque un caractère de christianisme : les païens ont leur prophètes; tout en est plein dans les philosophes, parmi les Egyptiens, dans Platon, dans Porphyre, dans Iamblique, dans tous les autres auteurs : on n'a qu'à voir les remarques sur le XIII.e chapitre de l'Apocalypse, pour y voir autant de l'histoire de ces faux prophètes, qu'il en faut pour épuiser le sens de l'Apocalypse. Mais, dit-on, le faux prophète de l'Apocalypse *fait venir le feu du ciel* (2); donc, c'est le pape. Pour moi, j'ai bien remarqué ce prestige, dans les faux prophètes du paganisme, et j'en ai donné des exemples qu'on peut voir dans le commentaire : mais où est ce feu du ciel que le pape envoie? C'est, dit-on, qu'il lance le foudre de l'excommunication. Si un feu allégorique suffit, quelle abondance en trouverai-je dans l'histoire du paganisme? Il n'y a donc jusqu'ici dans les bêtes de l'Apocalypse, aucun caractère de chrétien; et quand on y trouveroit le pouvoir d'excommunier en termes formels, les ministres seroient donc aussi des antechrists

(1) *Apoc.* XIII. 13. XVI. 13. — (2) Voyez *les notes sur l'Apocal* XIII. 13.

comme nous, puisqu'ils ne prétendent pas moins que leur excommunication prononcée selon l'évangile, est une sentence venue du ciel, et un feu spirituel qui dévore les méchans. Que si c'est-là un caractère de l'Antechrist, il en faudra venir aux indépendans et à l'oncle de M. Jurieu (1), qui soutient que la puissance d'excommunier, qu'on a conservée dans la réformation prétendue, étoit dès les premiers temps, et dans l'Eglise romaine, la tyrannie antichrétienne qu'il falloit détruire. En un mot, quand on nous oppose la puissance d'excommunier, ou c'est l'abus, ou la chose même qu'on nous veut donner pour un caractère de faux pasteurs. Mais la chose est apostolique, et il n'y a dans saint Jean aucun mot qui marque l'abus.

V. Que le mystère écrit sur le front de la prostituée, ne prouve point que ce soit une église chrétienne.

Mais, dit-on, la prostituée a écrit sur son front, *mystère* (2) : elle voudra donc qu'on la respecte comme une chose sacrée? Je le veux : qui ne sait aussi que Rome païenne vouloit passer pour une ville sainte, consacrée dès son origine par des auspices éternels? C'étoit, disoit-on, par la puissante vertu de ses auspices divins, que la destinée de Rome avoit été supérieure à celle des autres villes; c'est ce qui avoit aveuglé Brennus, ôté le sens à Annibal, effrayé Pyrrhus, en sorte qu'ils ne purent tenir Rome qu'ils avoient entre les mains. D'ailleurs, ne connoît-on pas les mystères du paganisme, et en particulier ceux de Rome, ses augures, ses divinations, ses consé-

(1) *Fasc. Epist. an.* 1676. *Epit. à M. Allix, p.* 145. — (2) *Apoc.* XVII. 5.

crations, ses cérémonies cachées, ses sacrifices? On sait même que les mystères des païens étoient souvent une imitation de la véritable religion, et qu'en particulier les philosophes païens et Julien l'Apostat affectèrent quelque imitation du christianisme; ce qui donne lieu à saint Jean d'attribuer à la bête *deux cornes semblables à celles de l'Agneau* (1). On n'a qu'à voir nos remarques sur cet endroit, et sur le chapitre XIII de l'Apocalypse, pour y trouver clairement toute autre chose qu'une Eglise chrétienne.

VI. Conte ridicule de Scaliger, méprisé par Drusius, protestant, et relevé par le ministre Jurieu.

Il ne faudroit pas ici se donner la peine de rapporter un conte qui court parmi les protestans, si leur déplorable crédulité ne leur faisoit prendre pour vrai tout ce que leurs gens leur débitent. Les critiques d'Angleterre ont inséré parmi leurs remarques (2), *Qu'un homme digne de foi avoit raconté à M. de Montmorency étant à Rome, que la tiare pontificale avoit écrit au frontal ces lettres d'or,* MYSTERIUM, *mais qu'on avoit changé cette inscription.* M. Jurieu relève cette historiette toute propre à tromper les simples, avec ces termes magnifiques (3) : *Ce n'est pas sans une providence toute particulière que Dieu a permis qu'autrefois les papes portassent ce nom de* MYSTÈRE *écrit sur leur mitre. Joseph Scaliger et divers autres ont attesté avoir vu de ces vieilles mitres sur lesquelles ce nom étoit écrit.* Ce ministre artificieux ajoute du sien que Scaliger l'avoit vu : on vient de voir que ce qu'il

(1) *Apoc.* XIII. 11. — (2) *Critic. ad cap.* XVII. 5. *T.* VII. *col. p.* 858. — (3) *Préj. lég. 1. part. ch.* 7. *p.* 171.

en écrit n'est qu'un ouï-dire de ouï-dire, et sans aucun auteur certain. Drusius, auteur protestant, en est demeuré d'accord (1), et reconnoît que Scaliger en a parlé seulement sur la foi d'autrui : il fait même fort peu de cas de ce petit conte, dont il demande des preuves et un meilleur témoignage. On se tourmenteroit en vain à le chercher; c'est un fait inventé en l'air : mais M. Jurieu ne veut rien perdre; et il trouve digne de foi tout ce qui fait, pour peu que ce soit, contre le pape.

VII. Sur le mot *Lateinos ;* qu'il n'a rien de commun avec le pape. Démonstration par saint Irénée, duquel il est pris.

Mais voici le grand dénoûment : il est dans ce mot de *Lateinos*, où saint Irénée, un si grand docteur et si voisin des apôtres, a trouvé le nombre fatal du nom de l'Antechrist. Or *Lateinos* visiblement c'est le nom du pape et de l'Eglise latine, dont il est le pasteur. Voilà tout ce qu'on a pu trouver; mais voyons en peu de mots ce que c'est.

C'est, dit-on, une ancienne tradition, que l'Antechrist seroit Latin, et on la voit commencer dès le temps de saint Irénée. Mais premièrement on se trompe : car saint Irénée propose son mot *Lateinos*, non pas comme venu de la tradition, mais comme venu de sa conjecture particulière; et nous avons vu (2), comme il dit en termes formels, qu'il n'y a point de tradition de ce nom mystique. Mais avouons, si l'on veut, la tradition du mot *Lateinos ;* saint Irénée l'entend-il d'une Eglise? A-t-il seulement songé qu'il regardât l'Eglise latine ? Ecoutons : *Ce mot,* La-

(1) *Critic. ad Cap.* XVII. 5. *T.* VII. *p.* 4857. — (2) *Préf.* 5. *n.* 25.

teinos, *convient fort à la prophétie de l'Antechrist.* Pourquoi? *Parce que ceux qui règnent à présent sont les Latins.* Saint Irénée vouloit donc parler de ceux qui régnoient de son temps, et ne pensoit pas seulement à une Eglise.

VIII. Evidence de la démonstration précédente.

De là résulte ce raisonnement. Saint Jean a voulu donner à la bête qu'il nous a montrée, des caractères par où on la pourroit reconnoître : je le prouve. Il a voulu que l'on connût Rome; il l'a si bien caractérisée, qu'il n'y a personne qui ne croie la voir, dans sa situation par ses sept montagnes, et dans sa dignité par son empire sur tous les rois de la terre. S'il avoit voulu marquer l'Eglise, il ne l'auroit pas désignée moins clairement : or, dans toute son Apocalypse, on ne trouve pas un seul mot qui marque la bête, ni la prostituée comme une Eglise corrompue. Donc démonstrativement ce n'est pas là ce qu'il a voulu marquer.

IX. Confirmation de cette preuve, parce que saint Jean a évité d'appeler du nom d'adultère, la prostituée de son Apocalypse.

Loin de marquer la prostituée comme une Eglise corrompue, nous avons montré clairement qu'il a pris des idées toutes contraires à celles-là; puisqu'au lieu de produire une Jérusalem infidèle, ou du moins une Samarie, autrefois partie du peuple saint, comme il auroit fait, s'il avoit voulu nous représenter une Eglise corrompue, il nous propose une Babylone, qui jamais n'a été nommée dans l'alliance de Dieu. Nous avons aussi remarqué (1) qu'il n'avoit jamais donné à la prostituée le titre d'épouse infidèle ou répudiée; mais que partout il s'étoit servi du terme de

(1) *Préf. n.* 9, 10.

fornication, et de tous ceux qui revenoient au même sens. Je sais que ces mots se confondent quelquefois avec celui d'adultère; mais le fort du raisonnement consiste en ce que de propos délibéré, saint Jean évite toujours ce dernier mot, qui marqueroit la foi violée, le mariage souillé et l'alliance rompue : tout au contraire de ce que Dieu fait en parlant de Juda et d'Israël, de Jérusalem et de Samarie, à qui il ne cesse de reprocher, *qu'elles sont des adultères*, qui ont méprisé *leur premier époux*, en s'abandonnant aux dieux étrangers. C'est pourquoi il parle ainsi dans Ezéchiel : *Je t'ai*, dit-il (1), *introduite au lit nuptial : je t'ai engagé ma foi par serment : j'ai fait avec toi un contrat, et tu es devenue mienne; et cependant*, poursuit-il, *tu as prostitué ta beauté aux dieux étrangers : ainsi*, conclut-t-il, *je te jugerai du jugement dont on condamne les femmes adultères, parce que tu es du nombre de celles qui ont abandonné leur époux.* C'est ce que le même prophète répète en un autre endroit : Samarie et Jérusalem, dit-il (2), *sont des femmes adultères, et elles seront jugées comme on juge de telles femmes; elles seront lapidées*, qui est, comme on sait, le supplice des épouses infidèles, afin que rien ne manque à la figure. Mais qu'y a-t-il de plus clair que ce qu'il avoit dit auparavant (3)? *Tu t'es bâti un lieu infâme*, c'est-à-dire, un temple d'idoles; *et tu n'y as pas été comme une femme*

(1) *Ezech.* XVI. 8, 15, 31, 32, 38, 45. — (2) *Ibid.* XXIII. 37, 45, 47. — (3) *Ibid.* XVI. 31.

publique

publique qui se fait valoir en faisant la dédaigneuse, mais comme une femme adultère, qui reçoit des étrangers dans la couche de son époux. Le saint Esprit a jugé cette image si propre à donner aux Juifs et aux chrétiens, qui manqueroient à la foi promise à Dieu une juste horreur de leur infidélité, qu'il la met sans cesse à la bouche de tous ses prophètes; car écoutez Jérémie (1) : *Un mari ne recherche plus la femme qu'il a quittée, et qui s'est donnée à un autre homme. Tu t'es abandonnée à tes amans; toutefois reviens à moi, je te recevrai : viens me dire : Vous êtes celui à qui j'ai été donnée étant vierge.* Et dans une autre vision (2) : *J'ai répudié la rebelle et l'infidèle Israël, à cause de ses adultères, et je lui ai envoyé la lettre de divorce; mais l'infidèle Juda sa sœur n'a point profité de cet exemple, s'abandonnant elle-même à ses amans, et commettant adultère avec les idoles de bois et de pierre : revenez néanmoins, convertissez-vous, parce que je suis votre époux.* Isaïe n'en dit pas moins (3) : *Quelles sont les lettres de divorce que j'ai envoyées à votre mère ?* Et Osée (4) : *Jugez, jugez votre mère, parce qu'elle n'est plus ma femme, et je ne suis plus son mari; qu'elle efface ses adultères.* Et un peu après (5) : *Elle reviendra, et me dira : O mon cher époux !* Tout est plein d'expressions semblables dans les prophètes; mais j'en ai rapporté assez pour faire

(1) *Jer.* III. 1, 4. — (2) *Ibid.* 8, 9, 14. — (3) *Is.* L. 1. — (4) *Osée.* II. 2. — (5) *Ibid.* 16.

voir que le saint Esprit s'y plaît, parce qu'en effet il n'y en a point de plus propre à nous faire sentir l'horreur de nos prévarications contre Dieu, la justice de ses vengeances quand il nous punit, et l'excès de sa bonté quand il nous pardonne. Si donc la prostituée que saint Jean dépeint avec de si horribles couleurs, est une Eglise infidèle, comme Jérusalem et Samarie, pourquoi évite-t-il si soigneusement de lui donner les mêmes titres? Pourquoi Dieu ne marque-t-il en aucun endroit qu'il punit en elle la foi méprisée? Que ne lui reproche-t-il, comme à l'infidèle Jérusalem (1), *les joyaux* qu'il lui a donnés en l'épousant, *l'eau sainte dont il l'a lavée, et les immenses richesses dont il l'a dotée dans sa misère?* Saint Jean, à qui l'ange dit (2), comme on a vu (3), que pour écrire son Apocalypse, il a été rempli de l'esprit de tous les prophètes, et qui en effet emploie toutes leurs plus belles figures, pour en montrer dans ce divin livre un parfait accomplissement : que n'a-t-il du moins une fois donné à la prostituée le nom de répudiée et d'adultère? Jésus-Christ avoit bien appelé les Juifs, *race mauvaise et adultère* (4), les regardant comme un peuple qui violoit l'alliance. Mais saint Jean évite exprès toutes les expressions semblables, comme nous l'avons démontré; sa prostituée n'est jamais une épouse corrompue, comme le furent Samarie et Jérusalem; elle n'est qu'une femme publique, et ne

(1) *Ezéch.* XVI. 9, 10, *et seq.* — (2) *Apoc.* XXII. 6. — (3) Voyez *ci-dess. Préf. n.* 1, 2. — (4) *Matth.* XII. 19. XVII. 5. *Marc.* VIII. 38.

reçoit de reproches que ceux que nous avons vu (1) qu'on faisoit à une Tyr, à une Ninive, à une Babylone, à une Sodome, à une Egypte, tous peuples qui n'avoient jamais rien eu de commun avec le peuple de Dieu, et n'avoient jamais été compris dans son alliance.

X. Deux endroits de l'Apocalypse produits par les protestans, et leur inutilité.

Au défaut de ces grandes marques d'épouse infidèle que les ministres devroient montrer partout dans l'Apocalypse, et qu'ils ne montrent en aucun endroit, ils s'attachent à deux passages tournés d'une étrange sorte; le premier tiré du chapitre XI, et le second du chapitre XVIII.

Ils disent donc premièrement, qu'il y a *un parvis du temple qui sera* livré aux Gentils, et qu'ils fouleront aux pieds la cité sainte. Cela, disent-ils (2), s'entend de l'Eglise considérée dans son extérieur; j'en conviens sans hésiter : donc il y aura dans l'Eglise une nouvelle espèce de gentilité, qui en remplira les dehors, encore qu'elle ne pénètre pas jusqu'à l'intime, qui sont les élus. Où va-t-on prendre cette conséquence? Où, dis-je, prend-on cette gentilité dont nous verrons dans la suite qu'on ne nous pourra donner la moindre marque? Mais sans s'arrêter à ces chimères qu'on avance en l'air et sans preuve, ce que veut dire saint Jean n'est pas obscur (3) : c'est que les Gentils, les vrais Gentils que tout le monde connoît, les adorateurs des faux dieux, de Junon et Jupiter, fouleront aux pieds tout

(1) *Préf. n.* 9, 10. — (2) *Jurieu. Accom. des proph.* I. *p. ch.* XI. *p.* 176, *et suiv. Lett.* XII. 3. *an. p.* 89, *etc.* — (3) Voyez *les notes sur le ch.* XI. V. I.

l'extérieur de la vraie Eglise, en abattront les maisons sacrées, en affligeront les fidèles, en contraindront à l'apostasie les membres infirmes : donc la société antichrétienne marquée dans l'Apocalypse, est une Eglise où il y aura des Gentils, et une nouvelle gentilité dont l'Ecriture ne dit pas un mot : où en est-on réduit, quand on n'a que de telles preuves pour établir des prodiges si nouveaux ?

Celle qu'on tire de la Babylone de l'Apocalypse, dont le peuple de Dieu doit sortir (1), est de même genre : le peuple de Dieu y est, j'en conviens, comme il étoit autrefois dans l'ancienne Babylone : c'est donc une église chrétienne qui renferme le peuple de Dieu dans sa communion. On ne sait plus d'où vient cette conséquence, ni à quel principe elle tient : il faut conclure tout le contraire, et dire que la Babylone de saint Jean est une Rome païenne, qui, à l'exemple de l'ancienne Babylone, renfermoit les enfans de Dieu dans son enceinte, non pas comme ses citoyens et comme ses membres, mais comme ses ennemis et ses captifs : de sorte que pour être mis en liberté, il faut en sortir ; non pas comme on sort d'une église, sans changer de place, en quittant sa communion : mais comme on sort d'une ville, en cessant effectivement de demeurer renfermé dans ses murailles, qui nous tenoient lieu d'une prison. Voilà qui est clair : mais je me réserve à dire encore aux ministres, sur ce sujet, des choses plus concluantes.

(1) *Apoc.* XVIII. *Acc.* I. *p. pag.* 269. *Lett.* XII.

XI.
Autre objection ridicule sur un jeu de mots. Ce que c'est dans l'Apocalypse que vendre les ames. Témoignages des savans protestans.

Voilà, de très-bonne foi, ce qu'on nous objecte, pour montrer que la Babylone de l'Apocalypse est l'Eglise romaine : il y a néanmoins encore une objection, mais qui m'a presque échappé, tant elle est mince ; c'est que dans le sac de la nouvelle Babylone, qui est décrit au XVIII.e ch. de l'Apocalypse, on compte les ames parmi les marchandises qu'on y achetoit. Voici en effet comme les marchands déplorent la ruine de leur commerce dans la chute de cette ville opulente : *Personne*, disent-ils, *n'achetera plus ni les beaux ouvrages d'or et d'argent, ni les pierreries, ni les chevaux, ni les carrosses, ni les esclaves, ni les ames des hommes.* Du Moulin et les autres ministres veulent qu'on entende ici le trafic des ames qu'ils font exercer à la Cour de Rome ; et le ministre Jurieu, qui n'ose insister sur une si misérable observation, ne veut pas qu'on la méprise tout-à-fait (1). Ces messieurs devroient du moins se souvenir que la Rome dont parle saint Jean, est l'acheteuse ; au lieu que celle dont ils nous parlent, et à qui ils attribuent ce sale commerce, est celle qui vend : si bien que pour entrer dans leur idée, saint Jean auroit dû dire que sa Babylone ne trouve plus de marchands à qui elle vende ses marchandises, et non pas, comme il fait, que les marchands ne la trouvent plus pour acheter les leurs. On voit donc bien que ces téméraires interprètes ne songent qu'à éblouir ceux qui lisent sans attention la sainte parole. Nous les avons renvoyés aux cri-

(1) *Acc. des proph.* 2. *p. ch.* 12. *p.* 214

tiques et à la Synopse d'Angleterre (1), pour y être convaincus par le témoignage des meilleurs auteurs protestans, que les ames, dont le débit cesse dans la chute de la Babylone de saint Jean, selon le style de l'Ecriture, ne sont autre chose que les hommes; de sorte que tout le mystère, c'est que dans une ville comme Rome, où étoit l'abord de tout l'univers, on vendoit chèrement avec les autres marchandises que saint Jean rapporte, tant les esclaves que les hommes libres, et que ce commerce cesseroit par sa ruine; par où cet apôtre continue à nous donner l'idée d'une grande ville qui périt, et non pas d'une Eglise qu'on dissipe.

Ainsi la démonstration est complète de tout point en cette sorte : s'il y avoit quelque chose à marquer bien expressément dans la Babylone de l'Apocalypse, c'est ce qu'elle auroit de plus particulier : or cela, dans le systême des protestans, c'est qu'elle devoit être une Eglise chrétienne, et encore la principale : il n'y en a pas un mot dans l'Apocalypse. En parcourant tout ce qu'on a pu ramasser contre nous depuis cent ans, nous n'avons trouvé, ni dans les deux bêtes, ni dans la prostituée de saint Jean, aucun trait, ni aucun vestige d'une Eglise corrompue : mais au défaut de toutes preuves, on présente ensemble à des esprits prévenus, la pourpre et la prostitution, les sept montagnes, le mystère, et les autres choses dont le mélange confus éblouit de foibles yeux, et fait mettre l'Eglise romaine,

(1) Voyez *les notes sur ce passage.*

contre laquelle on est préoccupé, à la place de la ville de Rome que saint Jean avoit en vue, comme celle qui de son temps et dans les siècles suivans, tyranniseroit les fidèles.

XII. Réflexion sur ce qui vient d'être dit. On passe au second défaut du système des protestans, qui est de détruire tous les caractères marqués dans l'Apocalypse.

Vous qui vous laissez éblouir à de si vaines apparences, et qui, à quelque prix que ce soit, voulez voir une église chrétienne dans la Babylone de saint Jean, sans que cet apôtre, qui l'a si bien caractérisée, vous en ait donné la moindre marque : mes chers frères, n'ouvrirez-vous jamais les yeux pour considérer jusqu'à quel point on abuse de votre crédulité? Vos ministres vous disent toujours : Lisez vous-mêmes, vous avez en main la sainte parole; vous n'avez qu'à voir si vous n'y trouverez pas tout ce que nous vous disons. C'est par cette trompeuse apparence qu'ils vous déçoivent; c'est par cet appas de liberté apparente, qu'ils vous font croire tout ce qu'il leur plaît. L'Apocalypse vous en est un bel exemple : vous croyez y voir tout ce qu'ils vous disent, et le pape vous y paroît de tous côtés; mais vous ne vous apercevez pas qu'on vous a premièrement inspiré une haine aveugle contre l'Eglise romaine. Prévenus de cette haine, vous voyez tout ce qu'on veut : vos ministres n'ont plus à vous ménager; et il n'y a rien de si grossier ni de si faux, qu'ils ne vous fassent passer pour des vérités capitales. N'épargnons pas nos soins pour rompre cette espèce d'enchantement, et tâchons de vous faire voir le second défaut de vos interprétations.

XIII. Les chapitres XIII et

Je commence cet examen par le chapitre où,

xvii de l'Apocalypse : deux choses à considérer.

de l'aveu des ministres, comme du nôtre, consiste le dénoûment de la prophétie, c'est-à-dire, le xvii.e conféré avec le xiiie.

Il y a deux choses dans ces chapitres, les sept têtes et les dix cornes, où saint Jean explique lui-même (1) qu'il faut entendre sept rois d'un côté, et dix rois de l'autre. Voilà un fondement certain : mais les protestans ajoutent d'un commun accord, que les sept rois signifient l'empire romain dans tous ses états, et que les dix rois en représentent le démembrement et la chute, qui devoit être le signal de la naissance de leur prétendu Antechrist romain. Pour faire toucher au doigt combien leurs conjectures sont malheureuses, je n'aurois qu'à répéter ce que j'en ai dit ailleurs (2); mais je veux aller plus avant. Il est vrai que dans un ouvrage comme celui des Variations, j'avois cru devoir seulement, en historien, marquer cinq ou six grands traits du système des protestans; mais ce peu que j'en avois dit pour le faire bien connoître, étoit décisif; et ceux qui doutent encore qu'il y eût de quoi imposer silence au ministre Jurieu, le vont voir par ses réponses.

XIV.
Les sept têtes pour les sept formes de gouvernemens. Première illusion des protestans.

Je commence par les sept rois; c'est, dit-on, sept formes de gouvernemens par lesquels Rome a passé : les rois, les consuls, les dictateurs, les décemvirs, les tribuns militaires avec la puissance de consul, les empereurs, et finalement les papes; voilà, dit-on, les sept rois; et c'est de quoi tous les protestans conviennent d'un commun accord.

(1) *Apoc.* xvii. 9, 12. — (2) *Hist. des Var. liv.* xiii. *n.* 32, *et suiv.*

C'est déjà une bizarre imagination de prendre des rois pour des formes de gouvernement, et de compter parmi les rois de Rome, les consuls qui les ont chassés : c'est ce que j'avois objecté dans l'Histoire des Variations (1) ; et le ministre n'en dit pas un mot dans sa XIII.e Lettre pastorale, où il entreprend expressément de répondre à ce que j'avois objecté sur les sept rois ; mais il dissimule des choses bien plus pressantes. Je lui avois demandé (2) où il avoit pris que *des formes de gouvernement fussent des rois;* quel exemple de l'Ecriture il en avoit; où il y trouvoit qu'un roi fût autre chose qu'un homme seul en qui résidât la puissance souveraine, et en un mot un monarque? comment donc il pouvoit penser que deux consuls, ou dix décemvirs et sept ou huit tribuns militaires fussent un roi? dans quel endroit de l'Histoire Sainte, dans quelle figure des prophètes il avoit trouvé une façon de parler si bizarre et si nouvelle ? Il sait bien en sa conscience, qu'il n'en a aucun exemple : aussi ne se défend-il de cette objection que par le silence. J'avois fait plus : non content de lui faire voir que dans toute l'Ecriture il n'y a rien de semblable à ce qu'il prétendoit, je lui avois montré tout le contraire au même lieu de l'Apocalypse dont il s'agissoit, en lui proposant un raisonnement qui se réduit à cette forme. Dans le chapitre XVII de l'Apocalypse, qui est celui dont nous disputons, les sept rois du ℣. 9 sont des

(1) *Hist. des Var.* XIII. 32. — (2) *Ibid.*

rois de même nature que les dix rois du ℣. 12. Or, ces dix rois sont de vrais rois, comme on en demeure d'accord, et non pas indéfiniment, toute forme de gouvernement. Les sept rois sont donc aussi des rois véritables, et pris à la lettre; et ce seroit tout brouiller, que de prendre les rois en trois versets dans des significations si opposées.

Tout cela étoit compris manifestement dans cette demande des Variations (1) : *Pourquoi les sept rois du ℣. 9 sont-ils si différens des dix rois du ℣. 12, qui constamment sont dix vrais rois, et non pas dix sortes de gouvernement?* Je ne pouvois mieux établir le style de l'Apocalypse, que par l'Apocalypse même, ni le sens d'un verset, qu'en le conférant avec un autre verset qui suit de si près celui dont il s'agit. Il falloit donc du moins dire quelque chose sur un passage si précis, et si clairement objecté; mais le ministre se tait, et il croit satisfaire à tout, en disant au commencement (2) que mes preuves sont *si pitoyables, qu'il* croit que j'ai voulu *trahir ma cause;* pendant qu'il les sent si fortes, qu'il n'a osé seulement les faire envisager à son lecteur.

Mais après avoir vu ce qu'il a tû, voyons du moins s'il réussit dans ce qu'il a dit. De toutes mes objections sur les sept formes de gouvernement (3), il ne répond qu'à celle-ci : *Si saint Jean a voulu marquer tous les noms de la suprême puissance parmi les Romains, pourquoi avoir*

(1) *Hist. des Var.* XIII. 32. — (2) *Lett.* XIII. — (3) *Var. Ibid.*

oublié les triumvirs ? N'eurent-ils pas pour le moins autant de puissance que les décemvirs ? Que si l'on dit qu'elle fut trop courte pour être comptée, pourquoi celle des décemvirs, qui ne dura que deux ans, le sera-t-elle plutôt ? Puisque c'est ici la seule objection qu'il choisit pour y répondre, c'est celle où il se sent le plus fort; mais écoutons ce qu'il dit (1) : c'est que saint Jean ne parle point des triumvirs, *parce que les triumvirs doivent être rapportés à la dictature perpétuelle. Et, en effet,* poursuit-il, *le triumvirat d'Auguste, de Lépide et d'Antoine fit partie de la dictature perpétuelle, établie par Sylla et par César. La république ne fut rédigée en forme d'empire qu'après le triumvirat; car quand nous mettons les dictateurs pour l'un des gouvernemens, nous n'entendons pas cette dictature extraordinaire qui ne duroit quelquefois qu'un mois ou deux, et même beaucoup moins. Nous entendons ici cette dictature perpétuelle qui fut érigée par Sylla, et qui continua jusqu'à l'empire d'Auguste. Le triumvirat fut la fin de cette dictature perpétuelle, et ne fut rien autre chose que la dictature divisée et posée sur trois têtes.* On ne peut pas brouiller davantage l'idée des choses. Si ce ministre avoit consulté M. Grævius, ou quelqu'autre de ces savans hommes qui ont cultivé les belles-lettres, il n'auroit pas dit que Sylla avoit érigé la dictature perpétuelle, comme si cette magistrature fût devenue de son temps ordinaire à Rome; ce ne

(1) *Lett.* XIII. *p.* 100. 1. *col.*

fut qu'un pouvoir extraordinaire donné à Sylla, qui devoit expirer avec sa vie. Après qu'il l'eut abdiqué, comme il fit au bout de trois ou quatre ans, le consulat reprit le dessus trente ans durant; de sorte qu'il n'y a rien de plus contraire à l'histoire, que de faire continuer ce gouvernement jusqu'aux empereurs. Il est vrai qu'après ces trente ans, la dictature perpétuelle fut donnée à César, qui en jouit cinq ou six ans, et le triumvirat suivit de près. Mais il ne fut jamais établi pour être perpétuel, puisqu'il ne devoit durer que cinq ans : de sorte qu'il n'y avoit rien de plus éloigné de la dictature perpétuelle : et cette charge tenoit plus du consulat que de la dictature, puisque même la dictature avoit été abolie à jamais, en haine de la tyrannie de César, et qu'on donna aux triumvirs la puissance consulaire : le nom même de triumvirs répugnoit à la dictature, cette dernière magistrature n'étant autre chose qu'une parfaite monarchie, c'est-à-dire, la souveraine puissance sans restriction dans un seul homme : de sorte que regarder avec M. Jurieu le triumvirat comme *une dictature divisée et posée sur trois têtes*, c'est renverser la notion de cette charge. Par la même raison, on pourroit dire que le décemvirat n'étoit aussi qu'une dictature posée sur dix têtes : on pourroit dire que la puissance des tribuns militaires, qui n'étoit en effet que la consulaire, d'où vient qu'on les appeloit, *tribuni militum consulari potestate*, n'étoit que le consulat posé sur quatre

ou sur six têtes, au lieu qu'auparavant il ne l'étoit que sur deux. Ainsi les tribuns militaires, qui en effet ne sont que des consuls multipliés, feroient encore moins un état à part, et une forme particulière de gouvernement que les triumvirs. Bien plus, les empereurs même, qu'on nous donne pour si distingués des dictateurs, n'étoient en effet que des dictateurs perpétuels, c'est-à-dire, sous un autre nom, des monarques absolus. Ainsi, ce nombre de sept si précis, selon M. Jurieu (1), pour distinguer les états de Rome, ne l'est point du tout : si on regarde les noms, il y en a plus de sept ; si on regarde les choses, il y en a moins : c'est un nombre fait à plaisir : et tout le systême protestant tombe à terre par ce seul défaut.

Quel opprobre du christianisme et de la sainte parole, de faire représenter à saint Jean tout l'Etat de Rome avec tant de confusion et de si fausses idées ! Mais, dit M. Jurieu (2), si saint Jean n'a pas voulu poser dans Rome ces sept formes de gouvernement, on ne sait plus ce qu'il veut dire par ses sept têtes, ni par ses sept rois. Quoi, parce que les protestans ne savent plus où ils en sont sans ces sept états de Rome, il faudra que saint Jean ait dit toutes les absurdités qu'il leur aura plu de lui attribuer ? Mais qui a dit à M. Jurieu que saint Jean ait voulu représenter tout l'état de Rome ? Nous lui ferons bientôt voir le contraire par lui-même. Qui lui a dit que ce saint apôtre, dans un si grand nombre

(1) *Lett.* XIII. *p.* 100. 1. *col.* — (2) *Ibid.*

d'empereurs, n'en ait pas voulu choisir sept à qui convienne cet endroit de sa prophétie ? ou bien qu'il n'ait pas voulu désigner un certain temps, où il y ait eu en effet sept empereurs sous qui l'Eglise ait souffert ? Que si tous ses dénoûmens, qui ont contenté d'autres interprètes, ne lui plaisoient pas, ne valoit-il pas mieux avouer qu'on n'entendoit pas un passage obscur, que de n'y trouver de sortie qu'en faisant dire des extravagances à un prophète ?

XV. Incertitude des protestans, et renversement prodigieux de l'histoire dans leur système.

J'avois encore objecté aux protestans leur incertitude sur la naissance de l'Antechrist. Crépin le faisoit naître vers le temps de Grégoire VII. Du Moulin remontoit de quelques siècles, et le faisoit commencer vers l'an 755 (1). On verra que cette opinion ne s'accorde guère avec les principes de la réforme, qui demandent que l'Antechrist naisse dans le temps que l'empire Romain se démembre : mais c'est qu'on n'osoit pas remonter plus haut ; et on respectoit le temps de saint Grégoire, loin de porter ses attentats jusques sur saint Léon : c'est pourquoi d'autres protestans mettoient l'Antechrist naissant un peu après saint Grégoire sous Boniface III, à cause, à ce qu'on prétend, quoique sans preuve, qu'il se dit évêque universel. M. Jurieu, plus hardi que tous les autres, remonte jusqu'à saint Grégoire dans ses Préjugés légitimes (2), et même jusqu'à saint Léon dans son Accomplissement des prophéties. Nous avons vu (3) que rien n'empê-

(1) *Accom. des proph. ch.* IV. *p.* 215. — (2) *Préj. I. p. p.* 83, *etc.* — (3) *Var.* XIII. 22, 29.

choit qu'on ne remontât jusqu'à saint Innocent, n'étoit que les mille deux cent soixante ans, qu'il faut donner nécessairement au règne de l'Antechrist, seroient écoulés, et l'imposture confondue par l'expérience. Voilà ce qui a sauvé saint Innocent; car tout le reste lui convenoit aussi bien qu'à saint Léon, et l'audace ne manquoit pas à notre interprète.

Il compte pour rien ces variations, et il croit tout sauver en répondant que le pape n'en est pas moins l'Antechrist (1), quoiqu'on ne convienne pas du temps où il commence de l'être; il fait semblant de ne pas voir la difficulté. Si les marques de l'Antechrist sont aussi éclatantes qu'on le prétend dans la réforme, elles doivent être reconnues, et, par manière de dire, sauter aux yeux, lorsque Dieu les fait paroître. Encore si la différence n'étoit que de peu d'années, on pourroit dire qu'il faudroit quelque temps à l'Antechrist pour se déclarer; mais elle est au moins de trois cents ans; il y en a autant bien comptés de 455, où commence M. Jurieu, jusqu'à 755, où commence du Moulin; des 755 de du Moulin, jusqu'au temps de Grégoire VII, il y en a encore autant : ainsi, depuis le cinquième siècle jusqu'à l'onzième, il y a six cents ans, dans le cours desquels les interprètes protestans se jouent pour trouver leur Antechrist prétendu, c'est-à-dire, qu'on n'y voit rien. Que le pape soit l'Antechrist, c'est une idée que la haine inspire, et qu'on suit

(1) *Lett.* XIII. *p.* 96, 97.

dans tout le parti; mais on n'a aucune marque pour le reconnoître.

Qu'ainsi ne soit : écoutons M. Jurieu sur les causes qui ont empêché d'en établir la naissance dans saint Léon : *C'est*, dit-il (1), *qu'on n'avoit pas fait jusqu'ici assez d'attention sur ce passage de saint Paul* : Quand celui qui tient, *c'est-à-dire*, *l'empire romain*, sera aboli, alors le méchant sera révélé ; *ni à cet autre de saint Jean :* les dix rois prendront puissance avec la bête ; passages que les protestans ne cessent de faire valoir depuis cent ans dans toutes leurs disputes et dans tous leurs livres ; et cependant M. Jurieu nous assure que *jusqu'ici on n'y avoit pas fait assez d'attention.* Car, poursuit-il, *on y auroit vu bien nettement que l'on doit compter les ans de l'Antechrist, du temps auquel l'empire romain a été aboli et démembré en dix royaumes*, c'est-à-dire, au cinquième siècle. Mais si la chose est *si nette*, comment les protestans ne l'ont-ils pas vue depuis tant d'années? Tous sont d'accord avec M. Jurieu, que l'Antechrist doit prendre naissance dans le démembrement de l'empire ; ils savent tous aussi bien que lui que l'empire a été démembré au cinquième siècle : d'où vient donc qu'ils ont hésité à faire naître l'Antechrist en saint Léon, si ce n'est qu'ils gardoient encore quelque mesure avec la sainte antiquité, et qu'ils n'étoient point parvenus à un si haut point d'audace.

(1) *Lett.* XIII. 98.

Mais

Mais ce qui fait voir clairement qu'il n'y a là aucun fond, c'est que tout s'y dément à l'œil. Il est plus clair que le jour, que saint Léon et ses successeurs, loin de changer, pour peu que ce soit, la forme du gouvernement de Rome, n'ont pas seulement songé à s'y attribuer la puissance temporelle; et afin que M. Jurieu ne nous dise pas, selon sa coutume, que les papes commencèrent alors à s'établir, ou que ce fût là, comme il parle, l'enfance du gouvernement papal, je maintiens que durant ce temps, et plus de trois cents ans durant, on ne voit dans la papauté aucun trait de puissance politique : les papes demeurent sujets des empereurs, ou des Hérules et des Ostrogoths qui régnoient dans Rome, pour ne point parler des empereurs français et allemands. La forme du gouvernement ne fut donc point changée à Rome par saint Léon et les autres papes, ni au temps du démembrement de l'empire, ni plus de trois cents ans après : par conséquent, la septième tête qu'on fait commencer alors, n'est pas une forme de gouvernement. Que si l'on vouloit compter pour septième gouvernement, le gouvernement spirituel qu'il faudroit dire que saint Léon se voulut attribuer alors, outre qu'il est bien certain que Rome, pour le spirituel, ne déféra pas plus à saint Léon qu'elle avoit fait à ses prédécesseurs, on iroit contre le système, puisqu'on y regarde la bête à sept têtes au XIII.e et au XVII.e chapitres, comme un empire mondain (1), et la septième

(1) *Préf. lég. I. p. p.* 102.

tête de la bête, comme une septième forme du gouvernement politique, continuée avec la sixieme, qui est celle des empereurs ; joint qu'il seroit ridicule que saint Jean ayant entrepris de conduire la description de l'état temporel de Rome durant six gouvernemens consécutifs, le laissât là tout d'un coup pour passer au spirituel, et encore sans en avertir, ni nous en donner la moindre marque. Ainsi la septième tête qu'on veut faire commencer à saint Léon, n'est ni un gouvernement politique, ni un gouvernement spirituel. Ce n'est non plus un gouvernement mêlé du spirituel et du temporel; puisque toujours il faudroit conclure, ou que saint Léon auroit été prince temporel, contre toutes les histoires, ou que ce ne seroit pas en lui qu'auroit commencé la septième tête.

XVI. Renversement de tout le système, démontré par un seul mot de l'Apocalypse.

Mais quand à force de s'être entêté de la beauté du systême, on auroit dévoré ces inconvéniens ; quand on auroit par force plié son esprit à prendre des formes de gouvernement pour des rois, et qu'on s'opiniâtreroit, contre la vérité de l'histoire, à soutenir que l'antechrist saint Léon auroit du moins commencé à changer le gouvernement de Rome, voici un mot de saint Jean qui va tout foudroyer par un seul coup. Car enfin, le septième roi, qui n'étoit pas encore *venu de son temps*, qui, selon les protestans, devoit venir en 455, au démembrement de l'empire, ou, si l'on veut, en 600, plus ou moins, en un mot, le pape antechrist : *Quand il viendra*, dit saint Jean, *il ne doit subsister qu'un*

peu de temps, XVII. 10. C'est le caractère que saint Jean lui donne, et il ajoute au verset suivant : *Il va à sa perte ;* il n'a qu'un moment de durée, et ne paroît que pour disparoître aussitôt après, ℣. 11. Or le pape dure encore, et sa durée, selon le système, doit être de douze cents ans; donc il est plus clair que le jour qu'il ne s'agit pas ici du pape.

XVII. Illusion des ministres sur la courte durée de la septième tête.

Les ministres se moquent de nous trop grossièrement, lorsqu'ils allèguent ici ces beaux passages (1) où il est dit que *mille ans devant Dieu ne sont qu'un jour* (2) ; car il ne faut pas être grand prophète pour deviner de cette sorte. Ce ne sont pas les prophètes du Seigneur; ce n'est pas un saint Jean qui prévoit ainsi ce que tout le monde sait comme lui. Il ne s'agissoit pas de comparer la durée du septième roi avec l'éternité de Dieu, devant qui tous les siècles sont moins qu'un moment; il s'agissoit de la comparer avec la durée des autres rois et des autres gouvernemens, parmi lesquels il y en avoit, comme on vient de voir, qui n'avoient duré que deux ans. Mais quand on voudroit comparer tous les six gouvernemens ensemble avec celui de la papauté, il se trouveroit que le dernier, à qui on donne la brièveté pour caractère, *devoit lui seul durer autant et plus que tous les autres ensemble,* comme le ministre l'avoue (3) : et la preuve en est évidente, puisqu'on donne, comme on a vu, douze cent soixante ans à ce nouveau gouvernement, et que

(1) *P.* 5, 99, 4. — (2) *II. Petr.* III. 8. — (3) *Acc. I. p. ch.* I. *p.* II.

toute la durée de Rome, depuis sa fondation jusqu'à la chute de son empire, n'en a pas tant.

XVIII. Réponses des ministres du Moulin et Jurieu ; et manifeste corruption du texte sacré.

On sera bien aise de voir ce qu'ont ici répondu les deux ministres, dont le parti protestant suit maintenant les lumières, je veux dire le ministre du Moulin et le ministre Jurieu. Le premier a bien senti le ridicule du dénoûment de l'éternité, auprès de laquelle tout est court (1) ; mais, après tout, il sait trancher ce qu'il ne peut résoudre. Au lieu que saint Jean dit mot à mot du septième roi, c'est-à-dire, selon les ministres, de la septième forme de gouvernement, que *lorsqu'il sera venu, il faut qu'il demeure peu*, ὀλίγον. Genève avoit adouci ce *peu*, si tranchant, en traduisant, *pour un peu de temps ;* et du Moulin avoit encore adouci en paraphrasant, que ce septième *roi devoit demeurer quelque temps* (2) ; ce qui, ce semble, lui prolongeroit un peu plus sa vie que saint Jean, qui le fait passer aussi vîte qu'on le vient de voir. Mais comme cela ne cadre pas encore assez juste, et qu'il ne suffit pas, pour un si durable gouvernement, de dire qu'il *demeurera quelque temps,* le ministre tranche le mot, et voici comme il interprète *le peu* de saint Jean (3) : *Et quand le septième gouvernement,* qui est celui du pape, *sera venu, il faut qu'il dure un peu plus de temps que les autres :* tout au contraire de saint Jean, qui, en comparant le septième roi avec les autres, lui donne en partage la courte durée, celui-ci le fait durer *un*

(1) *Du Moulin, Acc. des prophét. p.* 265. — (2) *P.* 267. — (3) *P.* 284.

peu plus de temps que tous les autres ensemble. Voilà ce qu'est devenu entre les mains des ministres cet ὀλίγον de saint Jean, qui passe si vîte; et il n'y a rien à ce prix qu'on ne trouve, ou qu'on ne mette dans l'Apocalypse.

M. Jurieu n'ose se tenir à cette pitoyable interprétation, qui n'est qu'une corruption manifeste du texte sacré : voyons si ce qu'il invente, après tous les autres, vaudra mieux. *Quand la septième tête sera venue, il faut qu'elle demeure pour un peu de temps;* c'est-à-dire, selon ce ministre (1), *il faut qu'elle demeure pour un long temps réel, mais pour un petit temps prophétique;* merveilleuse interprétation! *pour un peu de temps*, c'est-à-dire, *pour un long temps*. Mais je lui impose, dira-t-il; il ne dit pas absolument, que *peu de temps* c'est *un long temps;* il dit que c'est un long temps *réel;* je l'avoue, et c'est par là que je prétends que ce *peu de temps* est d'autant plus absolument *un long temps*, qu'il est, selon le ministre, *un long temps réel;* et, selon le même ministre, un temps qui n'est court qu'à cause de la manière figurée dont il prétend qu'on l'explique : mais poursuivons, et de peur qu'il ne nous accuse de lui imposer, rapportons de suite toutes ses paroles. Le peu de temps de saint Jean, c'est *un long temps réel, mais un petit temps prophétique; car sa durée est marquée à quarante-deux mois, à douze cent soixante jours, c'est-à-dire, trois ans et demi; ce qui est un petit temps*

(1) *Préj. lég. t. I. p. ch.* VII. *p.* 124. — (2) *Ibid.*

dans le style prophétique, selon lequel les siècles ne sont que comme des jours. Mais quel temps ne sera pas court en ce sens? et pourquoi la durée de la septième tête sera-t-elle caractérisée par sa rapide brièveté, si toutes les autres têtes, à l'entendre dans le même sens, passent encore plus vîte, puisqu'enfin elles occupent moins de temps réel? C'est ce qu'il falloit expliquer : mais c'est à quoi le ministre ne songe seulement pas, parce qu'il y trouveroit sa confusion trop manifeste; car écoutons ce qu'il ajoute : c'est que *le Seigneur, dès le temps de saint Jean, dit : Je viens bientôt; quoique son avénement fût éloigné de près de deux mille ans.* Ce docteur n'ignore rien; il sait dans quel temps précis doit venir le Fils de Dieu, c'est-à-dire, qu'il sait ce que *les anges ne savent pas*, ce que *le Fils de l'homme* lui-même a bien voulu dire *qu'il ignoroit* (1); pour faire entendre à ses apôtres qu'il leur cachoit et à son Eglise cette connoissance : mais laissons-lui étaler sa vaine science, et venons à notre fait. Jésus-Christ a dit dans l'Apocalypse, qu'il viendroit bientôt : en effet, il viendra bientôt pour chacun de nous; parce que le terme de notre vie, qui est celui où il vient pour nous, est bien court : et quand il faudroit entendre, *Je viendrai bientôt*, par rapport à l'avénement général et dernier, le ministre ne comprendra-t-il jamais, que Jésus-Christ, quand il parle, peut bien dire que devant lui, et par rapport à

(1) *Matth.* XXIV. 36. *Marc.* XIII. 32.

l'éternité qui lui est toujours présente, tout est court ; mais que cette façon de parler, qui abrège également tous les temps, n'est pas celle que l'on emploie, lorsqu'on les veut caractériser en particulier ? Continuons : *Ce temps, qui, prophétiquement et figurément parlant, étoit très-court, parce qu'il n'étoit que de trois ans et demi prophétiques, devoit être, par égard aux hommes, fort long, puisqu'il devoit être de douze cent soixante ans.* Avouons qu'on ne s'entend guère soi-même, quand on se jette dans de telles ambiguités, et qu'on se charge inutilement de tant de paroles. Ce que veut dire le ministre, c'est que ce temps, qui figurément est fort court, est en effet, à le bien entendre, et à prendre l'esprit de la prophétie, non-seulement long, mais encore *fort long* : de sorte que le saint apôtre qui l'appelle court absolument, parle dans le sens de ceux qui l'entendront mal, et non par rapport à la vérité, selon laquelle il est *fort long.* Qui vit jamais de tels embarras ? et n'est-ce pas montrer à saint Jean qu'il ne s'entend pas lui-même, puisqu'il appelle peu de temps un temps qui en effet est très-long, mais que les ignorans seuls prendront pour très-court ?

Après cela le ministre s'applaudit encore, et c'est, dit-il, une chose *extrêmement remarquable, que Dieu ait divisé la durée de Rome en deux périodes, environ de douze cent soixante ans chacune ; en sorte qu'autant de temps qu'avoit duré Rome païenne, autant doive durer Rome*

antichrétienne. Voilà les belles remarques dont on amuse les simples, qui cependant n'aperçoivent pas qu'en divisant en sept parts l'histoire de Rome, celle qu'on fait appeler courte par saint Jean, est celle qui constamment, et de l'aveu du ministre, a seule duré autant, et plus même, comme on vient de voir (1), que toutes les autres ensemble.

Mais pourquoi disputerois-je ici davantage contre une si déplorable interprétation, puisque le ministre même l'abandonne dans sa lettre XIII.e ? C'est lui qui nous vient de dire : *Quand cette septième tête,* qui est aussi le septième roi, *sera venue, il faut qu'elle demeure pour un peu de temps :* maintenant il dit tout le contraire. *Nous répondons,* dit-il (2), *que ces paroles :* Il faut qu'il subsiste peu, *ne se doivent pas rapporter à la septième tête, mais à celui que saint Jean appelle le huitième roi.* Voici un nouveau dénoûment : tout à l'heure c'étoit, selon lui, la septième tête *qui demeuroit peu,* et il se tourmentoit à expliquer comment lui convenoit cette courte durée; maintenant ce n'est plus la septième tête ; ce n'est donc plus par conséquent *le septième roi,* puisque ce septième roi, c'étoit, selon saint Jean, *la septième tête : Les sept têtes,* dit-il (3), *sont sept montagnes et sept rois : cinq sont tombés; l'un est, et le septième n'est pas encore; et quand il sera venu, il faut qu'il subsiste peu.* C'est donc le septième roi qui subsiste peu ; par conséquent

(1) *Sup. n.* 17. — (2) *Lett.* XIII. *p.* 100. — (3) *Apoc.* XVII. 9, 10.

la septième tête, puisque *les sept têtes sont sept rois :* et le ministre ne se dément lui-même que pour démentir saint Jean encore plus ouvertement.

Voilà comme est traitée la parole sainte par ceux qui ne cessent de nous vanter qu'elle est leur règle ; voilà comme ils développent les prophéties, et comme ils trompent un peuple crédule. Le charitable lecteur me plaint, je le sais, d'avoir à réfuter sérieusement ces absurdités : mais la charité de Jésus-Christ nous y contraint ; et il faut voir si en travaillant à lever les difficultés dont on embarrasse nos malheureux frères, nous en pourrons sauver quelques-uns.

Ecoutons donc avec patience tout ce que dit le ministre : *Celui,* dit-il (1), *qui doit subsister peu, n'est pas la septième tête,* mais c'est celui *que saint Jean appelle le huitième roi* (2). La bête qui étoit, *dit-il,* qui n'est plus, est aussi le huitième roi. Le ministre veut embrouiller la matière; car, je vous prie, à quoi sert ici ce huitième roi dont saint Jean ne parle pas dans le verset dont il s'agit ? *Ce huitième roi,* dit saint Jean (3), *est un des sept;* c'est-à-dire, comme nous l'avons expliqué, qu'il y a un de ces sept rois qui revient deux fois, et qui pour cela étant le huitième, ne laisse pas d'ailleurs d'être un des sept : mais ce roi, quel qu'il puisse être, ne sert de rien au septième dont nous parlons, puisque

(1) *Apoc.* XVII. 9, 10. — (2) *Ibid.* 11. — (3) Voyez *Explic. chap.* XVII. 11.

saint Jean ne dit pas qu'il soit le septième, mais seulement un des sept; et quoi qu'il en soit, s'il est aussi le septième, il sera donc, malgré le ministre, celui qui durera peu, et dont il faudroit pouvoir prolonger la vie pour soutenir le systême. Non, dit M. Jurieu, *ce huitième roi se fait par la division des empereurs qui se coupent en deux, empereurs païens et empereurs chrétiens; et c'est cette dernière moitié de tête qui devoit subsister peu.* Il se trouble; ces empereurs, soit païens, soit chrétiens, appartiennent au sixième roi, et à la sixième tête : qu'il compte bien; les six premiers rois du systême protestant, sont les rois de Rome, ses consuls, ses décemvirs, ses dictateurs, ses tribuns, ses empereurs. Ces empereurs sont donc le sixième roi, ou, ce qui est la même chose, la sixième tête : or, ce n'est pas du sixième roi, mais distinctement du septième, que saint Jean a dit *qu'il dure peu.* Il ne parle donc en aucune sorte, ni des empereurs païens, ni des empereurs chrétiens, soit qu'ils durent peu ou beaucoup; mais il parle du septième roi, qui, selon les protestans, est le pape, dont l'empire *doit durer peu,* quoiqu'il dure douze cent soixante ans. Je ne sais plus quand il est permis de dire à un homme qu'il s'égare; et je ne sais plus comment on revient de son égarement, si ce n'est lorsqu'il est si visible : cependant les peuples écoutent ces faux pasteurs, qui comme disoit Ezéchiel (1), *leur gâtent leurs alimens,* c'est-

(1) *Ezech.* XXXIV. 18, 19.

à-dire, la sainte parole, *en les foulant aux pieds*, de peur qu'ils ne se nourrissent, *et qui leur troublent l'eau*, afin qu'ils ne boivent rien de pur.

XIX. Blasphême du ministre Jurieu.

Ce qui passe toute croyance, c'est qu'un homme qui visiblement ne sait plus où il en est; qui, pour parler très-modérément, ne va qu'à tâtons dans cette matière, pour ne pas dire qu'il choppe à chaque pas, ose encore nous assurer que les oracles des anciens prophètes sur Jésus-Christ, ne sont pas plus clairs que ceux qu'il produit, pour montrer que le pape est l'Antechrist. C'est ce qu'il n'a pas de honte d'avoir écrit tout nouvellement, et en sa dernière lettre pastorale (1), et je ne m'en étonne pas, puisque je me souviens très-certainement d'avoir lu dans son Accomplissement des prophéties, quoiqu'à présent je n'aie pas le lieu sous ma main, que le chapitre LIII d'Isaïe, où tous les chrétiens ont cru jusqu'ici voir Jésus-Christ aussi clairement que dans les quatre évangiles, n'est pas plus formel en sa faveur, que le sont les passages qu'il produit pour établir sa prétendue Rome antichrétienne. Je ne crois pas qu'il y ait un chrétien qui ne frémisse à un tel blasphême. Mais afin que rien n'y manquât, le ministre ajoute ces mots (2): *Il est certain que les chicanes des Juifs contre nos oracles sont beaucoup plus apparentes que celles des papistes, des faux protestans et des libertins, contre les oracles qui dépeignent le papisme et le pape sous les termes de Babylone et de l'homme de péché.* Voilà, mes frères, les enthousiasmes

(1) *Lett.* XII. *p.* 92. 2. *col.* — (2) *Ibid.*

de votre prophète; voilà comme il vous apprend à reconnoître Jésus-Christ dans les prophéties; voilà comme il justifie les Juifs : et quoiqu'il avoue que des protestans, qu'il appelle faux, mais qui sont aussi bien que lui dans la communion des églises protestantes, ne veulent pas reconnoître son prétendu Antechrist, il soutient qu'il est prédit aussi clairement que Jésus-Christ même : tant il est vrai que sa haine l'emporte sur sa foi, et qu'il a plus d'aversion pour le pape, que d'attachement à Jésus-Christ.

XX. Que les protestans font dire à saint Jean sur les sept gouvernemens de Rome, des choses, non-seulement peu convenables, mais encore visiblement fausses.

Avant que de sortir des sept rois, je demande encore aux ministres, ce que font à l'Apocalypse et à la persécution de l'Eglise, les sept gouvernemens de Rome, dont cinq avoient précédé la naissance du christianisme? C'est, dit-on, que saint Jean vouloit décrire tout l'état de Rome, que Tacite, au commencement de ses Annales, avoit réduit à six gouvernemens; à quoi, pour ne rien oublier, saint Jean ajoute le septième, qui est le papal. Mais, je vous prie, qu'avoit à faire saint Jean de nous décrire curieusement tout l'état de Rome, et à quoi bon ici copier Tacite? Saint Jean n'étoit pas un historien qui voulût décrire ce qui s'étoit passé devant lui, mais un prophète qui alloit nous représenter ce que Rome devoit faire ou souffrir dans la suite. Il est vrai qu'il nous veut montrer cette grande ville (1); mais il nous la veut montrer comme persécutrice des saints, et comme enivrée du sang des martyrs de Jésus. Que servoient ici les consuls

(1) *Apoc.* XVII.

et les dictateurs, et les rois de Rome, et ses décemvirs, et ses tribuns militaires? C'étoit, dira-t-on peut-être, pour mieux faire connoître Rome. Mais elle étoit assez marquée par ses sept montagnes, par sa domination sur toute la terre, et par ses violences contre les saints, qu'elle a si long-temps tyrannisés. Que si enfin saint Jean vouloit faire voir qu'il connoissoit parfaitement l'état de Rome, pourquoi donc n'a-t-il pas marqué dans le sixième gouvernement, qui étoit celui des empereurs, qu'il seroit un jour chrétien? Pourquoi mettre des noms de blasphême également sur les sept têtes? Qu'on en mette, à la bonne heure, sur les rois de Rome, sur ses consuls, sur ses dictateurs, qui tous étoient idolâtres : quoique les blasphêmes de la bête regardent principalement ceux qu'elle vomissoit contre l'Eglise, contre le tabernacle de Dieu, et contre les saints qui y habitent (1); ce que n'ont pas fait les consuls ni les dictateurs qui ne les connoissent pas. Mais pourquoi mettre encore des noms de blasphême sur la sixième tête comme sur les autres, c'est-à-dire, sur les empereurs? Saint Jean ignoroit-il que ces empereurs se convertiroient, et que de trois à quatre cents ans qu'ils devoient durer depuis le temps de sa prophétie, il y en avoit près de cent cinquante qu'ils devoient être chrétiens? cependant saint Jean les fait tous également blasphémateurs, sans épargner, ni les Constantins, ni les Théodoses. Et les protestans

(1) *Apoc.* XIII. 6.

ne s'aperçoivent pas des effroyables ténèbres qu'ils répandent sur sa prophétie, et des contradictions dont elle seroit convaincue selon leur systême.

Mais voici bien plus : saint Jean veut si peu parler de Rome dans les états qui ont précédé son Apocalypse, qu'au contraire il dit expressément que la bête dont il y parloit devoit venir. *La bête que vous avez vue,* dit-il, *doit s'élever de l'abîme,* Apoc. XVII. 8 : elle ne s'en étoit donc pas encore élevée. En effet, saint Jean l'en voit sortir : *Je vis, dit-il, une bête qui s'élevoit de la mer,* XIII. 1, et il assiste à la sortie. M. Jurieu en convient lui même; et en parlant de la bête à sept têtes, *elle étoit à venir,* dit-il (1), *puisqu'elle devoit monter de l'abîme,* et un peu après : *cette bête qui devoit monter de l'abîme, c'est celle-là dont il a dit :* Elle n'est plus. Je demande aux protestans, quelle est cette bête qui devoit venir du temps de saint Jean, et qui devoit périr dans la suite. Si c'est l'empire romain dans tous ses états, à commencer par les rois et à finir par le pape, comme le veulent les ministres, saint Jean nous a trompés : il nous fait voir comme devant venir, et comme commençant alors à s'élever de l'abîme, un empire qui avoit déjà duré sept ou huit cents ans. Ce n'étoit donc pas de Rome, ni de l'empire romain dans tous ses états, que saint Jean vouloit parler : c'est de l'empire romain dans un certain état qui devoit venir, où il persécuteroit le christianisme avec la dernière et la plus

(1) *Préj. lég. I. p. ch.* VII. *p.* 122.

implacable violence, comme il a paru dans le commentaire (1). Ainsi, encore une fois, les interprètes protestans n'ont apporté aucune attention à la lecture de saint Jean; ils n'ont songé qu'à surprendre des lecteurs aussi prévenus qu'eux, et aussi peu attentifs à ce divin livre.

XXI. Illusion des protestans sur les dix rois qui doivent d'abord favoriser Rome, et ensuite la détruire.

Pour ce qui regarde les dix rois, comparons ce que saint Jean en a dit au chapitre XVII de l'Apocalypse, avec ce qu'en disent les protestans; et afin de ne nous pas embrouiller dans les noms mystérieux de cet apôtre, remarquons d'abord que la bête, la prostituée, ou la femme vêtue d'écarlate, et Babylone, sont au fond la même chose. Car déjà *la prostituée qui est assise sur de grandes eaux*, ℣. 1, *avec laquelle les rois de la terre se sont corrompus, et les habitans de la terre se sont enivrés*, ℣. 2, est *la grande ville qui règne sur les rois de la terre*, ℣. 18, et *les eaux sur lesquelles elle est assise, sont les peuples et les nations* qui lui obéissent, ℣. 15. Cette ville qui est aussi la prostituée, est *la grande Babylone, la mère des impuretés de la terre*, ℣. 5; et c'est encore la bête aux sept têtes, puisque *ses sept têtes* sont les *sept montagnes, sur lesquelles la femme*, c'est-à-dire, la ville, *est assise*, ℣. 9: de sorte, comme on l'a dit, que la femme, ou la prostituée, la bête aux sept têtes et la ville aux sept montagnes, ou la Babylone mystique, sont la même chose, sans encore examiner ce que c'est. Cela étant supposé, l'histoire des dix rois est aisée à faire, et consiste principalement en

(1) Voyez *sur les chap.* XIII *et* XVII.

deux choses : l'une, qu'*ils donneront leur force, leur puissance et leur royaume à la bête,* qui est aussi la femme ou la prostituée, et la grande ville ou Babylone, ℣. 11, 17, et que dans la suite, *ils la haïront, la réduiront dans la dernière désolation, la dépouilleront, en dévoreront la substance ou les chairs,* c'est-à-dire, les richesses et les provinces; *et la feront brûler au feu,* ℣. 16. Ce qui fait qu'au chapitre XVIII l'ange s'écrie, que la *grande ville de Babylone,* c'est-à-dire, en même-temps la bête et la prostituée, *avec laquelle les rois de la terre se sont corrompus, est tombée,* ℣. 1, 2, *désolée par la famine et brûlée par le feu,* ℣. 8; et c'est de quoi on loue Dieu au ciel dans le chapitre XIX, *parce qu'il a condamné la grande prostituée, qui a corrompu la terre par sa prostitution,* ℣. 2.

On voit d'un coup-d'œil que tout cela nous représente la même action et le même événement; et il paroît sans difficulté que c'est la chute de Rome, ainsi que je l'ai fait voir dans le commentaire, sans qu'il soit ici besoin de le répéter. La question est maintenant, si selon la prétention des protestans, ce peut être l'Eglise romaine : mais d'abord on voit bien que non, par les principes des protestans mêmes : car ils demeurent d'accord que dans le chapitre XVII, les versets où il est dit des Rois, qu'ils *haïront la prostituée, la désoleront, la brûleront,* en dévoreront la substance, en pilleront les trésors, en partageront les provinces, représentent au vif la chute de Rome sous Alaric ou Genséric, ou

sous

sous tel autre qu'ils voudront avec le démembrement de son empire. Car en effet, c'étoit à l'empire que tous ces rois en vouloient : ce n'étoit pas l'Eglise romaine qu'ils dépouilloient des richesses et de la domination qu'elle n'avoit pas; c'étoit l'empire romain qu'ils envahissoient, et ses provinces dont ils faisoient de nouveaux royaumes. Les protestans en conviennent : et c'est de là qu'ils concluent que le règne de l'Antechrist commence alors, à cause, selon S. Paul, que *celui qui tenoit*, c'est-à-dire, comme ils l'interprètent, l'empire romain, *fut aboli*, 2. Thess. II. 7. Mais de cette sorte, la prostituée n'est donc plus l'Eglise romaine, et ne peut être autre chose que la ville de Rome pillée, saccagée, brûlée, dépouillée de ses provinces et de son empire par Alaric et les autres rois; de sorte que la prophétie des dix rois qui devoient désoler Rome, a eu sa fin.

C'est donc dans le système protestant une contradiction manifeste, de s'imaginer encore une autre chute de Babylone, et dix rois encore une fois acharnés contre elle ; cela est entièrement accompli. C'est une autre contradiction de séparer l'événement du chapitre XVII d'avec celui du chapitre XVIII. Car c'est manifestement la même prostituée, la même bête, la même ville et la même Babylone qui tombe par les mêmes mains. Ce qu'on décrit si amplement dans le chap. XVIII, c'est ce qu'on a préparé, et ce qu'on a dit en moins de mots dans le chapitre XVII. Ainsi tout

est accompli : il n'y a plus d'autre Babylone dont il faille sortir de nouveau, et en attendre la chute, comme font les protestans; il n'y a plus un autre mystère à chercher ; et lorsque les protestans sont convenus que le chapitre XVII s'entendoit du démembrement de l'empire, ils ont eux-mêmes détruit tout ce qu'ils ont dit de la corruption et de la désolation future de l'Eglise romaine.

Il ne faut donc plus s'étonner si tout se dément dans leur système. On leur demande en quoi les rois goths, vandales, saxons, français, et les autres, ou païens, ou hérétiques, et presque tous oppresseurs de Rome et des papes, ont aidé l'Eglise romaine, et *quelle puissance ils lui ont donnée* pour établir son empire. C'est en peu de mots ce que j'objectois dans le livre XIII des Variations (1). M. Jurieu répond (2) : *Voilà une belle difficulté pour un grand auteur ! Et où a-t-il trouvé que ces dix rois devoient donner leur puissance à la bête dès qu'ils commenceroient de régner ? Cela n'est pas dans le texte de S. Jean. Cela est sorti du cerveau de M. Bossuet.* Qui ne croiroit, à voir ces airs dédaigneux et malhonnêtes, que je me les suis attirés par quelque extravagance manifeste ? Mais qu'on apprenne à connoître M. Jurieu, et à se convaincre ici que lorsqu'il est le plus méprisant, c'est lorsqu'il est le plus foible. Car que dit le texte de saint Jean où il nous appelle ? Que dit-il dans la version de

(1) *Var.* XIII. 34. — (2) *Lett.* XIII. *p.* 100. 2. *col.*

Genève même? *Les dix cornes sont dix rois qui n'ont pas encore commencé à régner, mais qui prendront puissance comme rois en un même temps avec la bête* (1). M. Jurieu et tous les ministres concluent de là que ces rois commenceront à régner en démembrant l'empire romain, en même temps que commencera l'empire du pape antechrist. Poursuivons : *Ceux-ci ont un même conseil, et ils bailleront leur puissance et autorité à la bête* (2). Voilà par où ils commencent; et en même temps que saint Jean leur fait prendre *leur puissance*, il la leur fait communiquer à ce qu'il appelle la bête, qui est, selon les ministres, l'Eglise romaine : et après cela on me demande où j'ai pris *que ces dix rois devoient donner leur puissance à la bête dès qu'ils commenceroient à régner?* Mais continuons; et après avoir appris de saint Jean, par où ces rois devoient commencer, et comme d'abord ils aideroient la prostituée ou la bête, passons outre, et apprenons de lui-même que dans la suite ils la haïront : *Les dix cornes que tu as vues, sont ceux qui haïront la prostituée, et la rendront désolée, et la brûleront au feu* (3); mais ce sera, comme il vient de dire, après l'avoir auparavant favorisée, et lui avoir donné leur puissance.

Et de peur qu'on ne s'imagine que saint Jean ait renversé, quoique sans raison, l'ordre des temps, il va lui-même au-devant de cette chicane : *Car*, poursuit-il (4), *Dieu a mis dans leurs*

(1) *Apoc.* XVII. 12. — (2) *Ibid.* 13. — (3) *Ibid.* 16. — (4) *Ibid.* 17.

cœurs qu'ils feront ce qu'il lui plaît, et qu'ils arrêtent un même propos, et qu'ils baillent leur royaume à la bête jusqu'à ce que les paroles de Dieu fussent accomplies ; c'est-à-dire, manifestement, jusqu'à ce que la bête périsse, et que l'heure de son jugement soit arrivée : et tel étoit son jugement, que par un conseil admirable de Dieu qui tient en sa main les cœurs des rois, les mêmes qui la haïssoient, et qui devoient la détruire, fussent auparavant ses défenseurs.

C'est ce qu'on a vu arriver à la chute de l'empire romain(1). On a vu que les rois ses alliés tournèrent tout-à-coup leurs armes contre elle; et si M. Jurieu n'a pas voulu apprendre cette vérité de Grotius et de Hammond, il auroit pu la trouver dans Bullinger (2).

Que si au lieu de l'empire on entend ici l'Eglise romaine, on n'a plus besoin de demander en quel temps ces rois destructeurs devoient commencer à l'aider ou à la détruire, puisqu'ils ne l'ont ni aidée, ni détruite, ainsi que M. Jurieu le reconnoît (3).

Mais, dit-il (4), afin que ces rois soient dits véritablement avoir donné leur puissance à l'Eglise romaine, c'est assez qu'ils l'aient fait dans leur progrès, quoiqu'ils ne l'aient pas fait au commencement, ni plusieurs siècles après; parce qu'enfin ce sont toujours les mêmes royaumes, comme le Rhin et les autres fleuves ne laissent

(1) Voyez *l'Explic du chap.* XVII. — (2) *Bulling. Com. in Apoc. hîc.* — (3) *Ibid.* — (4) *Lett.* XIII. *p.* 101.

pas d'être les mêmes que du temps de César, encore que ce ne soient pas les mêmes eaux, parce que c'est le même lit.

Passons-lui la comparaison pour la France, pour l'Angleterre et pour l'Espagne : mais le Danemarck, la Norwège, la Suède, la Pologne, l'Ecosse, seront-elles encore de ces fleuves qui auront commencé leur cours au temps du démembrement de l'empire? *Autre belle difficulté*, dit notre auteur (1) ! *comme si le sens de l'oracle évidemment n'étoit pas que l'empire antichrétien devoit toujours avoir sous lui dix royaumes, plus ou moins :* ajoutons, qui lui donnassent leur puissance; car c'est ce qu'il faut trouver pour expliquer l'oracle de saint Jean. Mais où étoient-ils, ces royaumes qui devoient être *toujours?* où étoient-ils durant tout le temps où les Français et les Anglais étoient païens, où les autres royaumes étoient ariens, où tous ces royaumes ensemble, de l'aveu de M. Jurieu, ne songeoient pas seulement à agrandir l'Eglise romaine?

Ne lui tenons pas tant de rigueur; exceptons trois ou quatre cents ans de son *toujours*, et venons au point où les rois doivent enfin *donner leur puissance* à l'Eglise romaine. Quelle puissance lui ont-ils donnée? La spirituelle peut-être, *qui est celle que Léon I, et ses successeurs commencèrent à s'arroger sur toute l'Eglise* (2). Point du tout, car saint Jean a dit que ces rois donneroient *leur puissance;* c'est la leur qu'ils de-

(1) *Lett.* XIII. *p.* 101. — (2) *Ibid.*

voient donner, c'est-à-dire, la temporelle, et non pas la spirituelle, qui n'est pas à eux. M. Jurieu l'a bien senti : c'est pourquoi, *nous ne disons pas*, répond-il (1), *que ce soient ces rois proprement qui aient donné au pape leur primauté spirituelle ; ce sont les papes qui l'ont usurpée sur les autres évêques.* Donc les rois ne donneront pas au pape la primauté spirituelle, qui est celle qui proprement le constitue antechrist, selon les ministres. Mais lui donneront-ils du moins la puissance temporelle, qui est véritablement la leur ? Où trouvera-t-on dix rois qui aient donné aux papes quelque puissance temporelle ? Pour moi, je n'en connois point avant Pepin et Charlemagne, plus de trois cents ans après saint Léon, et je ne trouve alors, ni plusieurs siècles après, que les rois de France qui aient fait aux papes de pareils présens. Où sont donc tous les autres rois qu'on veut faire prophétiser à saint Jean? M. Jurieu a tranché ce nœud, en disant : *Il suffit* (2), *pour l'accomplissement de l'oracle, que dans la suite les rois aient été assez foibles pour se laisser arracher, par l'Eglise romaine, leurs biens temporels et leur puissance temporelle. Lui donner,* selon saint Jean, *leur puissance, n'est autre chose que la laisser prendre.* Voilà cette prophétie du pape antechrist plus claire et plus lumineuse que toutes celles où le saint Esprit a tracé et Jésus-Christ et son règne. Hélas ! que penseront de Jésus-Christ, et des prophètes qui

(1) *Lett.* XIII. *p.* 101. — (2) *Ibid.* 1009, 101.

nous l'ont promis, ceux qui ne les connoîtront que par les ministres?

Mais après les temps où les rois donnent, il faut encore trouver ceux où ils détruisent, c'est-à-dire, qu'il faut venir au temps de Luther, onze cents ans après saint Léon et la naissance de l'Antechrist, pour trouver ces rois ennemis qui attaquent directement l'Eglise romaine. Mais quand est-ce que s'achèvera ce grand œuvre de sa destruction? Il faut laisser écouler douze cent soixante ans, puisque son règne doit durer autant. Est-ce ainsi qu'on fait traîner durant tant de siècles, ce que saint Jean fait marcher d'un pas si rapide? et n'y a-t-il qu'à brouiller mille ou douze cents ans d'histoire, changer la force des mots, et non-seulement renverser tout l'ordre de la prophétie, mais encore ses propres pensées, pour faire dire à l'Apocalypse tout ce qu'on voudra?

C'est le désordre où l'on tombe nécessairement, en abandonnant le principe, et en s'éloignant de la route. Pour n'avoir pas voulu voir ce qui est plus clair que le jour, que les chapitres XVII et XVIII ne sont qu'un même événement, et que la chute de Rome avec le démembrement de son empire, en font partout le sujet, les ministres ont tout confondu. Ils trouvent l'Église romaine où saint Jean déclare lui-même qu'il ne présente à nos yeux que la ville et son empire; ils trouvent de nouveaux rois amis de Rome, et ensuite ses ennemis, où saint Jean ne connoît que ceux qui en effet l'ont détruite au cinquième

siècle; ils trouvent la naissance de l'Antechrist dans un lieu où il n'y en a pas une seule parole; et pour tout comprendre en un mot, ils trouvent une chute de Rome distincte de celle où ils reconnoissent eux-mêmes la dissipation de son empire : ils arrachent les passages de toute leur suite; ils mettent en pièces l'Ecriture, et leur systême n'est autre chose qu'une éternelle profanation de cette sainte parole.

XXII.
Illusion sur l'explication du chap. XIII et sur la seconde bête qui y est représentée.

Ainsi la première bête des protestans, avec leurs prétendus sept gouvernemens, dont le dernier est celui du pape, et les dix rois ennemis qui devoient détruire l'Eglise romaine, est un amas de contradictions et d'impossibilités. Mais le personnage qu'ils font faire à celle que saint Jean appelle *l'autre bête* (1), n'est pas moins absurde. La dernière tête de la première bête étoit le pape, dans lequel ressuscitoit l'empire romain blessé à mort. La seconde bête, c'est encore le pape qui fait adorer la première bête ressuscitée, c'est-à-dire, toujours le pape. Cette bête, qui fait adorer la première bête, en fait encore adorer l'image; et cette image, c'est encore le pape, qui n'est pas un vrai empereur, mais un empereur dont l'empire est imaginaire : c'est de quoi sont pleins tous les livres des interprètes protestans (2). Ainsi *cette autre bête*, c'est la même bête, c'est le pape qui fait adorer le pape. A force de vouloir trouver le pape partout, on montre qu'il n'est nulle part, et qu'en le cher-

(1) *Apoc.* XIII. 11, 12. — (2) *Du Moulin, Joseph Mède, et Jur. sur ces pass. de l'Apoc.*

chant vainement sous toutes les figures de l'Apocalypse, on ne songe qu'à contenter une haine aveugle. Et il faut ici remarquer que saint Jean ne dit en aucune sorte, que la seconde bête se fasse adorer elle-même; mais il dit, et il répète toujours qu'elle fait adorer la première bête (1). Si la seconde bête c'est le pape, le pape ne se fait donc pas adorer lui-même, contre ce que disent tous les protestans. Mais que fait-il donc adorer? La première bête, sans doute, comme dit saint Jean. Mais est-ce la première bête dans tous ses états, et Rome sous ses consuls, sous ses dictateurs, sous ses empereurs? Le pape les fait-il adorer? L'ose-t-on dire? Qui fait-il donc adorer? L'empire romain dans sa septième tête, qui est lui-même : ainsi il se fait adorer lui-même, et il ne se fait pas adorer lui-même. Est-ce là faire révérer les prophéties, ou les tourner en ridicule?

Pour éviter cette absurdité que la seconde bête qui ne se fait point adorer, mais qui fait adorer la première bête, soit la même que cette première et que celle à qui elle fait rendre des adorations, quelques protestans ont trouvé qu'il falloit distinguer le pape de la papauté, ou de l'empire papal (2). Du Moulin a inventé ce dénoûment : *Le pape*, dit-il (3), *fait adorer la hiérarchie* romaine et papale, et ainsi la seconde bête fait adorer la première. Mais pourquoi est-ce que la seconde bête ne sera pas aussi bien la hié-

(1) *Apoc.* XIII. 12. — (2) *Du Moulin.*, *Acc. des proph.* p. 186. — (3) *Ibid.* 272.

rarchie romaine que la première, ou pourquoi la première ne sera-t-elle pas le pape comme la seconde? Le démêle qui pourra : quoi qu'il en soit, on n'a que cela à nous répondre. D'autres protestans, peu satisfaits d'une si vaine subtilité, disent que l'empire romain ressuscité, c'est l'empire de Charlemagne et des empereurs français et allemands que le pape fait adorer, parce que c'est lui qui l'a établi. Mais comment il fait adorer à toute la terre un empire sitôt réduit à l'Allemagne toute seule; un empire que le pape même a banni de Rome et de l'Italie; un empire dont on lui reproche qu'il prétend pouvoir disposer par un droit tout particulier, sans parler ici maintenant de mille autres absurdités, je le laisse à expliquer aux protestans.

XXIII. Réflexion sur le nom *Lateinos*, et sur le nombre 666.

Sur la défense de vendre et d'acheter qu'ils marquent comme un caractère antichrétien, on peut voir notre commentaire (1). Et pour le mot *Lateinos*, et ce fameux caractère du nombre de 666, je n'en dirai maintenant que ce seul mot; c'est que saint Jean se sert de ce nombre pour nous désigner le nom propre d'un certain homme particulier, comme on l'a remarqué ailleurs (2) : c'est pourquoi il dit expressément que le nombre qu'on doit trouver dans ce nom est *un nombre d'homme*, c'est-à-dire, visiblement le nombre *du nom d'un homme*, du nom propre d'une personne particulière, loin que ce puisse être un mot qui comprenne également avec tous les papes, toute l'Eglise latine. Mais avec ces limita-

(1) *Sur le chap.* XIII. ℣. 17. — (2) *Rem. sur le ch.* XIII. 18.

tions du sens de saint Jean, on ne dit pas ce qu'on veut; et du Moulin, pour se mettre au large, nous apprend que ce nombre d'homme est un nombre *usité entre les hommes* (1), comme s'il y avoit des nombres qui n'y fussent pas usités : mais c'est qu'une expression si vague donnoit au ministre la liberté de se promener non-seulement par tous les noms propres, mais encore par tous les mots de toutes les langues où il y a des lettres numérales.

Le ministre Jurieu explique autrement (2). Il entend par ce *nombre d'homme*, un nombre *qui ne soit pas mystique*; comme si les nombres mystiques n'étoient pas aussi à leur manière des *nombres d'homme*, ou que les pythagoriciens qui ont trouvé tant de mystères dans les nombres, dussent être exclus du genre humain. Mais enfin, poursuit le ministre, c'est que *Dieu a ses manières de compter: comme quand il signifie mille deux cent soixante ans par quarante-deux mois, et quand il compte mille ans pour un jour, ou un jour pour mille ans*. S. Jean veut donc dire, selon lui, que le nombre de 666 contenu au nom de la bête, et dans ses lettres numérales, *est un nombre pur et simple dans la signification où les hommes ont accoutumé de l'employer*. Mais comment se pourroit-il faire autrement? Comment, dis-je, se pourroit-il faire que les lettres numérales d'un nom ne composassent point un certain nombre pur et simple? Quand un auteur, et un auteur

(1) *Rem. sur le ch.* XIII. 238. — (2) *Préj. I. p. ch.* IV. *p.* 115.

inspiré de Dieu, dont toutes les paroles pèsent, apporte des limitations à ses expressions, c'est qu'il veut exclure un certain sens où il suppose qu'on pourroit tomber. Or, qui pourroit tomber dans cette erreur, que les lettres numérales d'un nom ne fussent pas un certain nombre pur et simple au sens que les hommes l'entendent? Ce seroit dire que les lettres numérales, ou que le composé de plusieurs nombres n'en seroit pas un autre de même nature, quoique plus grand. On voit donc bien que saint Jean ne visoit pas là, quand il a dit que le nombre dont il parloit, étoit *un nombre d'homme* (1), visiblement il a voulu inculquer ce qu'il venoit de dire au verset précédent, que c'étoit *le nombre d'un nom* (2), et d'un nom propre, ὀνόματος, qui caractérisoit si précisément un certain homme particulier dont il vouloit parler, qu'on ne pourroit jamais le prendre pour un autre. C'est ce que nous avons trouvé dans le nom de Dioclès (3), auquel, si l'on joint le titre qui désigne un empereur, on marquera tellement Dioclétien, qu'il ne sera pas possible d'y trouver un autre empereur, ni même une autre personne. Il falloit donc proposer quelque chose de semblable pour bien entendre saint Jean; et la bête seroit alors, selon le dessein de cet apôtre, un homme particulier, dont le nom propre seroit connu par ses lettres numérales, et non pas un individu vague, comme on

(1) *Apoc.* XIII. 18. — (2) *Ibid.* 17. — (3) Voyez *les rem. sur ces vers. du ch.* XIII.

parle dans l'école, un pape indéfiniment et en général, et encore un pape mal désigné, puisque le mot de *Latin* ne le désigne non plus que les peuples, les communautés, et les personnes qu'on appeloit autrefois, et qu'on pourroit encore appeler du nom latin, *Latini nominis;* joint encore ici que le pape ne s'est jamais appelé *Latinus pontifex;* mais partout, et en une infinité d'endroits, *Romanus pontifex, Romanus episcopus, Romanus antistes;* afin que la déplorable application des ministres demeure confondue de toutes parts.

XXIV. Système des protestans sur les douze cent soixante jours de la persécution. Démonstration que ces jours ne peuvent pas être des années comme les ministres le veulent.

Mais l'endroit où l'erreur est le plus visible, est celui où les ministres tâchent d'expliquer les mille deux cent soixante jours, et, ce qui est la même chose, les quarante-deux mois, ou les trois ans et demi de persécution dont S. Jean parle en cinq endroits de l'Apocalypse. M. Jurieu demeure d'accord que si l'on prend ici les jours pour de vrais jours, en sorte que les douze cent soixante jours composent seulement trois ans et demi, c'est fait de tout le systême (1). En effet, si l'Antechrist n'est pas un seul homme; si c'est une longue suite de papes, qui au milieu de l'Eglise, doivent blasphémer contre Dieu, et persécuter les fidèles, on voit bien qu'il est impossible de faire rouler, pour ainsi dire, dans un si court espace, toute cette grande machine: c'est pourquoi les protestans ont été contraints d'avoir recours à certains jours qu'ils ont voulu appeler prophétiques, dont selon eux chacun vaut une

(1) *Acc. I. p. chap.* XVII. *p.* 203, *et suiv.*

année. Mais il n'y a rien de si vain que cette invention : car d'abord il est bien certain qu'à la maniere des autres hommes, les prophètes prennent les jours pour des jours, et les années pour des années : témoin ce nombre célèbre de soixante-dix années où Jérémie avoit renfermé le temps de la captivité de Babylone. Voilà très-constamment l'usage ordinaire, sans que le style prophétique y ait rien changé. C'est en vain que les protestans alleguent ici d'un commun accord les semaines de Daniel (1), puisqu'en hébreu le mot de *semaine*, qui signifie seulement un composé en général du nombre de sept, ne dit pas plus sept jours que sept ans, et que le sens se détermine par les circonstances. Cet exemple ne fait donc rien à notre sujet, où il s'agit de montrer, non point des expressions qui soient communes aux jours et aux ans, mais des passages précis où les jours soient pris pour des années. Or les protestans n'en ont pu trouver dans toute l'Ecriture sainte que deux de cette nature; et cette signification est si éloignée, que le saint Esprit dans tous les deux trouve nécessaire, en s'en servant, de nous en avertir exprès. Il faut qu'un sage lecteur se donne la peine d'entendre ceci, afin qu'il connoisse une fois le prix de ces éruditions protestantes. Ceux qu'on avoit envoyés pour visiter la terre sainte, employèrent quarante jours à la reconnoître; ils en firent un faux rapport au peuple, qui les en crut trop légèrement, et se mit à murmurer contre Moïse (2). Pour punir

(1) *Jur. ibid. Du Moulin, Mède, etc.* — (2) *Num.* XIII.

ces séditieux, Dieu ordonna qu'autant de jours qu'on avoit mis à reconnoître la terre, autant seroit-on d'années à errer dans le désert. *Je vous rendrai*, dit le Seigneur [1], *chaque année pour chaque jour, et vous porterez quarante ans durant la peine de vos iniquités.* Voilà le premier passage. Dans le second, Dieu ordonne à Ezéchiel [2] de se mettre en un état de souffrance pour tout le peuple d'Israël durant un certain nombre de jours; et en même temps il lui déclare que chaque jour sera, par rapport au peuple, la figure d'une année, pour exprimer le temps de son iniquité, ou de son supplice : *Je t'ai donné*, dit-il, *le jour pour année; je t'ai*, dis-je, *donné*, je te le répète, afin que tu l'entendes, *je t'ai donné le jour pour année.* On voit dans les deux endroits où Dieu veut figurer les années par des jours, qu'il s'en explique en termes formels; et que dans le second passage, il le répète par deux fois pour le faire entendre au prophète : tant l'expression étoit peu commune et peu naturelle. Mais sans avoir ici besoin de nous mettre en peine du dessein particulier de ces deux passages dans les nombres et dans Ezéchiel, d'où ils sont tirés, il faut venir à saint Jean dont il s'agit, et voir si c'est ainsi qu'il compte les jours. Or visiblement cela ne se peut; car quoiqu'il ait voulu figurer par ces mille deux cent soixante jours, et par ces trois ans et demi, ce qu'on peut voir dans notre commentaire [3], toujours est-il bien certain, et on

[1] *Num.* XIV. 33, 34. — [2] *Ezech.* IV. 5, 6. — [3] *Explic. du chap.* XI.

en convient (1), que dans les endroits où il en est parlé, il regarde un passage de Daniel (2), où la persécution d'Antiochus est renfermée dans le même terme : c'est donc visiblement de cet endroit de Daniel qu'il faut prendre la véritable signification des trois ans et demi de saint Jean, puisque c'est là que regarde cet apôtre ; et la chercher dans d'autres passages que saint Jean ne regarde pas, c'est abandonner le vrai principe de l'interprétation, et chercher à tromper le monde. Or, il est constant dans cet endroit de Daniel, et les ministres en conviennent (3), que les jours sont de vrais jours, et non pas des ans ; autrement Antiochus, un seul prince, auroit persécuté le peuple de Dieu plus de mille deux cent soixante ans : par conséquent, chez Daniel chaque an est un an véritable, et non pas 360 ans ; et ainsi trois ans et demi sont vraiment trois ans et demi, sans qu'il soit permis de sortir de cette idée. C'est donc la même chose dans saint Jean ; et lorsqu'on nous allègue des jours prophétiques dont chacun emporte une année, comme si Daniel, que saint Jean suivoit, n'étoit pas du nombre des prophètes, ou que ce fût le style ordinaire des prophéties, de prendre les jours pour des années ; c'est avec de grands efforts ne chercher qu'à éblouir les ignorans.

XXV. Contradiction du ministre du Moulin sur le sujet des douze cent soixante jours.

Lorsqu'on force le sens naturel, et qu'on prend des notions écartées, on est sujet à ne les pas suivre, et même à les oublier. Du Moulin, comme

(1) *Méd.* 497. *Acc* 4. — (2) *Dan.* XII. — (3) *Acc. des Proph. I. p. chap.* XIII, XVIII, *etc.*

les

les autres ministres, veut que les jours dans saint Jean, soient de ces prétendus jours prophétiques, dont chacun est une année. Mais sur le chapitre XII, sa bizarrerie est extrême, puisqu'au lieu que partout ailleurs les douze cent soixante jours sont douze cent soixante ans, ici, où ce nombre se trouve deux fois, ce sont des jours naturels, qui composent trois ans et demi, ni plus ni moins : mais c'est qu'il n'a pas plu à du Moulin, on ne sait pourquoi, que le pape se rencontrât dans ce chap. XII, où tous les autres ministres le trouvent plus présent qu'ailleurs; de sorte que n'ayant que faire de ses prétendus jours prophétiques, il est revenu naturellement à la signification ordinaire des mots. Cependant, si le pape n'est pas là, on ne sait plus où il est; si sous quelqu'autre que lui le dragon a voulu engloutir la femme, c'est-à-dire, l'Eglise, l'a poussée dans le désert, l'y a tenue si cachée qu'elle ait disparu de dessus la terre, comme on prétend qu'il arrive au chapitre XII, ce pourroit bien être aussi un autre que lui qui persécute les témoins au chapitre XI, un autre qui blasphême au chapitre XIII, et qui périt aux chapitres XVII et XVIII. Et pour revenir aux douze cent soixante jours, si de cinq passages de l'Apocalypse où on les trouve, il y en a déjà deux où, de l'aveu de nos adversaires, ce ne sont pas des années : c'est un préjugé favorable pour les autres, puisque saint Jean a tenu partout un même langage.

XXVI. Plus grossière contra-

Le ministre Jurieu s'oublie encore plus ici que

diction du ministre Jurieu sur le même sujet.

du Moulin; et il tombe dans une contradiction si manifeste, que seule elle suffira pour l'humilier, s'il est capable de sentir ses égaremens : car d'un côté, il suppose toujours dans ses Préjugés, dans son Accomplissement des prophéties, et dans ses autres ouvrages (1), qu'on trouve le pape antechrist, et la durée de son règne dans le chapitre XII de l'Apocalypse comme dans les autres; et dans les trois ans et demi que la femme, qui est l'Eglise, doit passer dans le désert (2), *tout cela signifie*, dit-il, *la période de la durée du papisme;* et voilà bien formellement le papisme et sa durée au chapitre XII. Mais d'autre part il l'en exclut en termes aussi formels (3), puisqu'il ne trouve dans ce chapitre que les quatre cents premières années de l'Eglise : ainsi de bonne foi, il ne songeoit plus à ce qu'il a dit partout ailleurs; car dans le lieu qu'on vient de marquer, où il fait l'analyse du chapitre XII, il nous apprend que ce chapitre contient l'histoire de quatre cents ans seulement : *Nous avons*, dit-il (4), *dans ce chapitre l'Histoire de l'Eglise jusqu'à la fin du quatrième siècle, ou au commencement du cinquième*. Cependant, comme on vient de voir, on trouve deux fois dans ce chapitre l'espace de douze cent soixante jours; et si, au compte des ministres et de M. Jurieu, ces jours sont des années, ce sera quelque chose de bien nouveau de placer douze cent soixante ans dans une histoire de quatre cents, ou un peu plus. Mais le

(1) *Préj. I. p. chap.* V. *p.* 90. VI. *p.* 108. *Acc. I. p. chap.* XVII. 294, *etc. Lett.* XVII. *de la* I. *ann. p.* 139. — (2) *Ci-dessous, n.* 35. — (3) *Ibid. chap.* II. *p.* 21, *et suiv.* — (4) *Ibid. p.* 22.

ministre ne le dit pas pour une fois, il répète encore un peu après (1), *que saint Jean ne donne qu'un chapitre* (qui est le XII.e), *à la première période de l'Eglise de quatre cents ans.* Mais de peur qu'on ne nous objecte qu'il se sera peut-être mépris dans les chiffres, voyons tout ce qu'il renferme dans ce premier période de temps. Il y place premièrement trois cents ans de persécution; ensuite l'arianisme et les victoires de l'Eglise, depuis Constantin jusqu'à Théodose le Grand, c'est-à-dire, jusqu'à la fin du quatrième siècle. C'est donc une chose bien déterminée dans l'esprit du ministre, que le chapitre XII ne contient l'histoire que de quatre cents ans; et il a parfaitement oublié que les douze cent soixante jours devoient être douze cent soixante années. Quand il voudroit dire ici, malgré tant d'autres endroits de ses ouvrages, qu'il renonce à trouver dans ce chapitre le prétendu règne du pape, on ne sauroit plus sur quel pied il faudroit prendre les douze cent soixante jours : car, ni ce ne seroit des années, puisque douze cent soixante ans ne pourroient tenir dans quatre cents; ni ce ne seroit des jours naturels, puisqu'ils ne pourroient jamais faire que trois ans et demi : de sorte qu'on ne saura plus sur quelle règle notre apôtre aura formé son langage, et qu'enfin il faudra dire, non-seulement que S. Jean ne parle pas comme Daniel, qui est en cet endroit son original, mais encore que S. Jean ne parle pas comme S. Jean même.

(1) *Lett.* XVII. *de la* 1. *an. p.* 23.

XXVII. En accordant aux ministres que les jours sont des années, l'embarras ne fait qu'augmenter, et ils ne savent où placer leurs douze cent soixante jours.

Eveillez-vous donc, mes chers frères, du moins aux contradictions si visibles de votre prophète. Mais voici bien un autre inconvénient. C'est qu'en accordant à vos ministres tout ce qu'ils demandent, et en prenant, comme ils veulent, les jours pour années, afin de donner à la prétendue tyrannie du pape les douze cent soixante ans dont ils ont besoin, ils ne sauroient encore où les placer. Car puisque, selon leurs principes, le prétendu Antechrist doit naître dans le débris de l'empire, c'est-à-dire, au cinquième siècle, et comme ils le fixent à présent aux environs de l'an 455 sous saint Léon, c'est à ce terme qu'il faut commencer la persécution antichrétienne, la guerre faite aux saints, et les blasphêmes de la bête. La démonstration en est claire, puisqu'il est constant dans saint Jean (1) que la Cité sainte est foulée aux pieds; que les fidèles sont dans l'oppression; que la femme, qui est l'Eglise, est dans le désert; et que la bête blasphême et fulmine contre les saints, durant tout le temps des douze cent soixante jours qu'on prend pour années. Il faut donc trouver dans la chaire de saint Pierre et dans l'Eglise romaine, à commencer depuis saint Léon, douze cent soixante ans de blasphême, ce qui fait horreur à penser, et n'est pas seulement une impiété, mais encore une fausseté criante.

Ce blasphême qu'il faut trouver dans l'Eglise romaine, se doit trouver dans toutes les autres

(1) *Apoc.* XI. 2, 3. XII. 6, 14. XIII. 6, 7.

églises, qui communioient avec elle, c'est-à-dire, dans toutes les églises catholiques : car on convient qu'en ce temps du démembrement de l'empire, elles étoient toutes dans sa communion ; de sorte qu'il faut trouver tout ensemble dans la même société, et la catholicité et le blasphême ; ce qui ajoute l'absurdité à l'impiété et au mensonge.

XXVIII. Les ministres forcés d'imputer l'idolâtrie à l'Eglise du quatrième siècle.

Et afin qu'on sache quel est ce blasphême qu'il faut attribuer à l'Eglise, nos adversaires s'en expliquent, et soutiennent que c'est le plus grand de tous les blasphêmes, c'est-à-dire, l'idolâtrie (1) ; de sorte qu'il faut trouver le règne de l'idolâtrie dans l'Eglise du cinquième siècle, et dès le temps du grand saint Léon.

Il faut même le trouver devant, puisqu'on met cette idolâtrie antichrétienne dans le culte des saints et de leurs reliques. Or on établit ce culte, et même l'invocation des saints, dès le temps de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Ambroise, de saint Chrysostôme ; puisqu'on fait ces grands saints, et avec eux tous les autres de ce siècle, non-seulement les complices, mais encore les instigateurs et les auteurs de cette idolâtrie antichrétienne.

C'est ce que fait Joseph Mède en termes formels ; c'est ce que fait en trente endroits M. Jurieu (2). C'est saint Basile, c'est saint Chrysostôme, c'est saint Ambroise, c'est saint Grégoire de Nazianze, c'est saint Augustin, c'est saint Jérôme, c'est tous les Pères de ce temps-là qui ont fleuri

(1) *Mède*, 501, 502. — (2) *Jos. Mède, Lett.* XV. *de la* 1. *an p.* 16, 17. *Acc. I. p. chap.* XIV. *etc.*

au quatrième siècle, qu'on fait les auteurs de cette idolâtrie qui constitue l'Antechrist.

XXIX. Prodigieuse proposition du ministre Jurieu.

M. Jurieu ne s'émeut pas de toutes ces choses; et après avoir établi en termes formels le culte et l'invocation des saints dans le quatrième siècle, il se fait cette objection sous le nom des convertis : *Quoi qu'il en soit*, disent-ils (1), *vous avouez que l'invocation des saints a plus de douze cents ans sur la tête : cela ne vous fait-il point de peine? Et comment pouvez-vous croire que Dieu ait laissé reposer son Eglise sur l'idolâtrie durant tant de siècles?* Voilà l'objection bien clairement proposée, mais c'est afin de montrer un mépris encore plus clair d'un siècle si saint : *Nous répondons*, dit-il, *que nous ne savons point respecter l'antiquité sans vérité.* Et un peu après : *Nous ajoutons que nous ne sommes point étonnés de voir une si vieille idolâtrie dans l'Eglise, parce que cela nous a été formellement prédit.* Il allégue pour toute preuve deux passages de saint Jean qui ne font rien, comme on verra, selon lui-même, et il finit par ces paroles : *La femme*, c'est-à-dire, *l'Eglise doit être cachée dans un désert douze cent soixante jours, qui sont autant d'années : il faut donc que l'idolâtrie règne dans l'Eglise chrétienne douze cent soixante ans.* Voilà comme on tranche les difficultés dans la nouvelle réforme; et on ne peut plus dire maintenant que cette idolâtrie prétendue ne fût pas publique et entièrement établie, puisqu'on est contraint d'avouer qu'elle étoit régnante.

(1) *Lett.* XVII. *de la* 1.re *an. p.* 139.

XXX. Réponse du ministre Jurieu.

Ecoutez-moi ici encore une fois, mes chers frères, à qui on adresse ces blasphêmes : est-il possible que des excès si insupportables ne vous fassent jamais ouvrir les yeux? Pour diminuer l'horreur que vous en auriez, si on ne tâchoit de les adoucir, votre ministre vous dit que l'idolâtrie et l'antichristianisme qu'il objecte aux Pères du quatrième et du cinquième siècles, n'étoit qu'une idolâtrie et un antichristianisme commencé : c'est déjà une étrange impiété d'attribuer à l'Eglise et à ses saints, dans les siècles les plus illustres, cette idolâtrie et cet antichristianisme commencé, puisqu'en quelque état que l'on considère un si grand mal, il est constamment toujours mortel : mais votre ministre ne s'en tient pas là; et il vous fait voir dans des temps si saints et dans les plus saints hommes qui y fleurissoient, une idolâtrie et un antichristianisme régnant.

Arrêtez-vous ici un peu de temps, mes chers frères, à considérer les artifices de votre ministre. Je lui avois objecté dans l'histoire des Variations [1], combien il étoit horrible de faire d'un saint Léon et des autres saints des antechrists, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus exécrable parmi les chrétiens. J'avois relevé les trois caractères où ce ministre avoit établi son antichristianisme prétendu, qui sont dans les papes l'usurpation de la primauté ecclésiastique, la corruption des mœurs et l'idolâtrie : trois abominables excès, qu'on ne peut imputer aux saints sans

(1) *Var. liv.* XIII. *n.* 20, *et suiv.*

blasphémer. J'avois même poussé plus loin mes réflexions, et j'avois dit, ce qui est très-vrai, qu'on ne pouvoit trouver ces trois excès dans saint Léon, sans être obligé de les attribuer aux Pères du quatrième siècle, où on trouvoit les mêmes choses qui font faire de saint Léon un antechrist; et je m'attachois principalement à l'idolâtrie, comme à l'exécration des exécrations, dont la moindre tache effaçoit toute sainteté dans l'Eglise. J'ai objecté toutes ces choses en quatre ou cinq chapitres que vous pouvez voir, ils ne tiennent que sept ou huit pages; et c'est sur cela que votre ministre a entrepris de vous satisfaire : mais vous verrez aisément qu'il ne fait que vous amuser, dissimuler les difficultés et augmenter les erreurs.

Laissons à part ses manières dédaigneuses et insultantes : si je les ai relevées, c'est pour l'amour de vous, afin que vous connussiez un des artifices dont on se sert pour vous tromper : c'est assez que vous l'ayez vu; n'en parlons plus. Mais voici l'important et le sérieux (1) : « L'exclamation de M. Bossuet est à peu près aussi bien » placée, que si je la mettois après ce que je vais » dire : les phthisies, les hydropisies, et cent autres » maladies très-mortelles ont des commencemens » insensibles; c'est une indigestion d'estomac, » quelque déréglement dans les humeurs, quel» que dureté dans le foie, quelque intempérie » dans les entrailles, qui dans le commencement » n'empêchent pas de boire, de manger, d'aller

(1) *Lett.* XIII. *p.* 98.

» à la chasse et à la guerre; la maladie augmente, et met le patient à l'extrémité. Un habile médecin se fait instruire des premiers et des plus simples accidens de la maladie : il en marque le commencement et l'origine, du temps de ces premières intempéries, qui n'empêchoient le malade d'aucune de ses fonctions. Un homme comme M. Bossuet lui diroit : Il faut avoir bu la coupe d'assoupissement, pour renfermer dans le période d'une maladie mortelle, des semaines et des mois dans lesquels on buvoit, on mangeoit bien, on montoit à cheval, on couroit le cerf, on se trouvoit dans les occasions. Certainement l'antichristianisme est cela même; c'est une maladie mortelle dans l'Eglise : elle a commencé dès le temps des apôtres; dès l'âge de saint Paul, le mystère d'iniquité se mettoit en train; l'orgueil et l'affectation de la préséance étoient les premiers germes de la tyrannie; le service des anges, que l'apôtre condamne, étoit le commencement de l'idolâtrie : ces germes couvèrent durant plusieurs siècles, et ne vinrent à éclore que dans le cinquième siècle. Ce monstre ne vint pas au monde tout grand; il fut petit durant un long temps, et il passa par tous les degrés d'accroissement. Pendant qu'il fut petit, il ne ruina pas l'essence de l'Eglise. Léon et quelques-uns de ses successeurs furent D'HONNÊTES GENS, cela se peut, autant que l'honnêteté et la piété sont compatibles avec une ambition

» excessive... Il est certain aussi que de son temps
» l'Eglise se trouva FORT AVANT engagée dans
» L'IDOLATRIE du culte des créatures, qui est un
» des caractères de l'antichristianisme ; et bien
» que ces maux ne fussent pas ENCORE EXTRÊMES,
» et ne fussent pas tels qu'ils DAMNASSENT la per-
» sonne de Léon, qui d'ailleurs avoit de bonnes
» qualités, c'étoit pourtant assez pour faire les
» commencemens de l'antichristianisme ».

J'ai rapporté au long ces paroles, parce qu'elles expliquent très-bien et de la manière la plus spécieuse, le sentiment des protestans : mais il ne faut que deux mots pour tout renverser. Ces commencemens d'idolâtrie et d'antichristianisme, qui n'empêchoient pas saint Léon d'être *honnête homme*, et qui enfin *ne le damnoient pas*, étoient-ce des commencemens de la nature de ceux qu'on remarque du temps des apôtres, lorsque le *mystère d'iniquité se mettoit en train?* Si cela est, l'antichristianisme étoit formé dès-lors comme depuis dans saint Léon, et les mille deux cent soixante ans du règne de l'Antechrist doivent être commencés du temps de saint Paul. Les ministres ne le diront pas ; car le terme seroit écoulé il y a déjà plusieurs siècles. Ce n'étoit donc pas en ce sens que saint Léon étoit l'Antechrist; c'étoit l'Antechrist formé; bien plus, c'étoit l'Antechrist régnant; car le ministre nous vient dire que l'idolâtrie, qui est un des caractères de l'antichristianisme, *devoit régner dans l'Eglise* durant les mille deux cent soixante ans, qui com-

mencent, comme on a vu, au quatrième siècle; et on prétend que le mal s'est augmenté sous saint Léon, jusqu'à faire de ce saint pape, sans rien ménager, un véritable antechrist. Voilà donc l'Antechrist formé, ou même l'Antechrist régnant, *un honnête homme;* et pour ne pas dire que c'étoit un saint révéré de toute l'Eglise et de tous les siècles, c'est du moins un homme *qui n'est pas damné.*

Si on ne sent pas encore l'absurdité de cette pensée, malgré les belles couleurs et les riches comparaisons dont on tâche de la couvrir, il ne faut qu'entendre saint Jean, qui nous apprend que durant douze cent soixante jours, la ville sainte fut foulée aux pieds; les deux témoins persécutés jusqu'à la mort (1); la femme enceinte poussée dans le désert (2), et la guerre déclarée aux saints. C'est dès le commencement de ces jours que la bête commence à blasphémer contre Dieu, contre son saint nom, contre le ciel et ses citoyens (3); et durant tout le cours de ces jours malheureux, les blasphêmes ne sont point interrompus. Tout cela a dû commencer du temps de saint Léon, et a dû durer sans interruption douze cent soixante ans, si les jours, qui sont des années, commencent sous ce grand pape. Qu'on nous dise comment des blasphêmes vomis contre Dieu, la guerre déclarée aux saints, et l'Eglise foulée aux pieds, n'empêchent pas, je ne dirai plus qu'on ne soit saint, puisque le ministre ne veut

(1) *Apoc.* XI. — (2) *Ibid.* XII. 6, 14. — (3) *Ibid.* XIII. 5, 6.

plus donner un si beau titre à saint Léon, mais qu'on ne soit honnête homme, et qu'on n'évite la damnation.

Le ministre voudroit bien pouvoir exempter l'Eglise romaine de ces attentats affreux du temps de saint Léon et de saint Gélase, sous prétexte que l'Antechrist *peut n'avoir pas fait en naissant tout le mal qu'il a fait dans la suite* (1). Mais saint Jean est trop exprès; il fait trop formellement commencer la persécution et les blasphêmes au moment que la bête paroît; il les fait durer trop évidemment durant tous ses jours : il faut enfin trancher le mot, et avouer que *l'Eglise commença dès-lors*, c'est-à-dire, sous l'antechrist saint Léon, *à blasphémer contre Dieu et contre ses saints; car ôter à Dieu son véritable culte pour en faire part aux saints, c'est blasphémer contre eux* (2). Si saint Léon est exempt de ces blasphêmes, il n'est donc pas la bête de saint Jean; s'il l'est, quelque jeune qu'elle soit encore, elle est infâme et horrible, blasphématrice et persécutrice dès qu'elle paroît; autrement saint Jean s'est trompé, et il ne faut plus donner de croyance à ses prophéties.

On voit donc bien maintenant, combien sont vaines les comparaisons dont le ministre éblouit le monde : il y a des dispositions à l'hydropisie et à la phthisie, qui n'empêchent peut-être pas absolument la santé, parce qu'elles ne dominent pas encore assez pour faire une hydropisie ou une

(1) *Lett.* XIII. *p.* 99. 2. *col.* — (2) *Ibid.*

phthisie formée : mais on ne dira jamais que la phthisie et l'hydropisie déjà formée soit autre chose qu'une extrême et funeste maladie. Qu'il y ait des dispositions à l'antichristianisme qui ne soient peut-être pas tout-à-fait mortelles, cela n'est pas impossible : mais que l'antichristianisme formé, c'est-à-dire, le blasphême et l'idolâtrie formée, ne soit pas d'abord un mal mortel et un monstre exécrable dès le premier jour, c'est brouiller toutes les idées, et il ne reste plus aux ministres que de faire des blasphêmes, une oppression, une idolâtrie innocente.

Mais, dit-il [1], l'idolâtrie avoit commencé dès le temps de saint Paul ; et cet apôtre en reprenoit le commencement dans quelques asiatiques qui adoroient les anges. Il est vrai ; mais aussi que dit saint Paul à ces adorateurs des anges? *Qu'ils ne sont plus attachés à celui qui est la tête et le chef* [2], c'est-à-dire, à Jésus-Christ, *d'où nous vient l'influence* de la vie : voilà comme cet apôtre traite *ce commencement d'idolâtrie.* Si celle que saint Léon et les autres Pères ont autorisée, étoit de cette nature, ils étoient dès-lors séparés de Jésus-Christ.

Mais il faut remonter plus haut que saint Léon. J'ai demandé au ministre [3] qu'il nous montrât dans ce grand pape, ou dans les auteurs de son temps, au sujet des saints, quelque chose de plus ou de moins qu'on ne trouve au qua-

[1] *Lett.* XIII. *p.* 99. I. *col.* — [2] *Coloss.* II. 19. — [3] *Var.* XIII. 27, 28.

trième siècle dans saint Ambroise, dans saint Basile, dans saint Chrysostôme, dans saint Grégoire de Nazianze, dans saint Augustin : il ne fait pas seulement semblant de m'entendre, et il ne dit mot, parce qu'il sait bien qu'il n'a rien à dire.

Tâchons de suppléer à ce défaut. Dans le temps de saint Léon, le ministre avoit choisi Théodoret, *comme celui dans les paroles duquel le faux culte des saints et des seconds intercesseurs étoient si bien formé* (1). Ecoutons donc les paroles d'un si savant Théologien, et voyons comme il a parlé aux Gentils sur les martyrs (2) : *Nous n'en faisons pas des dieux comme vous faites de vos morts : nous ne leur offrons, ni des effusions, ni des sacrifices ; mais nous les honorons comme des serviteurs de Dieu, comme ses martyrs, et comme ses amis.* C'est ce qu'avoient dit avant lui tous les autres Peres. Que s'il appelle leurs temples, ceux qu'on érige à Dieu en leur mémoire, ce n'étoit pas pour en faire des divinités, puisqu'il venoit de détruire cette fausse idée, et qu'il ajoute incontinent après, qu'*on s'assembloit dans un temple pour y chanter les louanges de leur Seigneur :* en quoi il ne dégénère pas des Pères ses prédécesseurs, puisque saint Grégoire de Nazianze avoit parlé comme lui *des maisons sacrées qu'on offroit comme un présent aux martyrs* (3) ; mais il avoit aussi

(1) *Acc.* II. *p. p.* 21, 22. — (2) *Serm.* VIII. *de Martyr. Tom* IV. *p.* 599, 605, *etc.* — (3) *Orat.* III. *quæ est I. in Julian. tom. I. p.* 59, *et seq.*

ajouté que c'étoit le Dieu des martyrs qui les recevoit.

J'avois donc eu raison de conclure [1], qu'avec la même raison qu'on emploie à faire un antechrist de saint Léon, on en auroit pu faire autant de saint Augustin, de saint Basile et des autres Pères du quatrième siècle : qu'il leur falloit faire commencer les blasphêmes et l'idolâtrie de la bête, et que rien n'en empêchoit, si ce n'est que les douze cent soixante ans seroient expirés trop tôt : cela étoit concluant, aussi n'y a-t-on rien opposé que le silence.

J'avois parlé de la même sorte de la primauté du pape ; et j'avois demandé qu'on me montrât que saint Léon en eût été plus persuadé que ses prédécesseurs, en remontant, sans aller plus loin, jusqu'au pape saint Innocent. Il n'y avoit, pour me satisfaire, qu'à lire vingt ou trente lettres de ces papes, et à me montrer que saint Léon eût dit de sa primauté quelque chose de plus ou de moins que ces grands hommes. On me dit pour toute réponse [2], qu'un de nos critiques, a écrit que Léon avoit poussé plus loin que les autres les prérogatives de son siége : mais ce critique parle-t-il de la prérogative essentielle, qui est celle de la primauté, ou de certains priviléges accidentels qui peuvent croître ou diminuer avec le temps ? Qu'il le demande à cet auteur ; il lui répondra que la primauté est de droit divin, et également re-

(1) *Var.* XIII. 28. — (2) *Ibid.* 99.

connue par les prédécesseurs de saint Léon, et par lui-même. Le ministre ne veut donc encore qu'amuser le monde par ces foibles allégations; et cependant il dit tout court, sans en apporter la moindre preuve : *La tyrannie de l'évêque de Rome étoit inconnue avant Léon* (1). Saint Léon est donc le premier tyran qui se soit assis dans la chaire de saint Pierre : les tyrans sont devenus honnêtes gens; et la tyrannie, même accompagnée de l'idolâtrie, ne damne plus.

Et sans entrer dans la dispute de la primauté, si c'est un caractère d'antechrist que saint Léon ait été reconnu au concile de Chalcédoine comme le chef de l'Eglise et du concile (2), ce caractère avoit commencé dès le concile d'Ephèse, où les Légats de saint Célestin disent hautement, avec l'approbation de tous les Pères : *Nous rendons grâces au saint et vénérable concile, de ce que tous les saints membres qui le composent, par vos saintes acclamations, se sont unis avec leur saint chef, votre sainteté n'ignorant pas que saint Pierre est le chef de la foi et des apôtres* (3).

Qu'on me montre enfin que saint Léon ait jamais rien dit de plus magnifique sur la primauté de son siége, que ce qu'en dit saint Innocent, lorsqu'il répond aux conciles de Carthage et de Milevi (4), qui lui demandoient la

(1) *Var.* XIII. 99. — (2) *Epist. ad Leon. etc. Labb Conc. tom.* IV. *col.* 833, *etc.* — (3) *Conc. Eph. act.* II. *Labb. tom.* III. *col.* 619. — (4) *Int. Ep. Aug.* 91, 93.

confirmation

confirmation des chapitres qu'ils avoient dressés sur la foi; qu'ils s'étoient acquittés de leur devoir, en recourant, comme ils avoient fait, au jugement du chef de leur ordre, selon qu'il étoit prescrit par l'autorité divine, et le reste qui est connu de tout le monde. Sur quoi, loin de lui répondre qu'il s'étoit attribué trop d'autorité, saint Augustin répond au contraire qu'il avoit parlé comme il convenoit au prélat du siége apostolique.

Rétablissons donc hautement les conséquences de l'histoire des Variations que le ministre a tâché de détruire; et concluons que de faire un antechrist de saint Léon, de dire avec les ministres, que l'Antechrist ait été dans ce saint pape, au lieu de dire avec tous les Pères, que c'est saint Pierre et Jésus-Christ même qui ont parlé par sa bouche, et de faire commencer sous lui les blasphêmes, la tyrannie et l'idolâtrie de la bête, c'est le comble de l'extravagance, et non-seulement une fausseté, mais encore une impiété manifeste.

XXXI. Le ministre établit le commencement de l'idolâtrie dans les miracles que Dieu fait pour confondre Julien l'Apostat.

En vérité, mes chers frères, il n'est pas possible que vous envisagiez distinctement ce que vos docteurs sont obligés de vous dire, pour trouver au quatrième siècle leur idolâtrie prétendue dans l'Eglise de Jésus-Christ. Pourriez-vous entendre sans horreur ces paroles de votre ministre? (1) *Durant près de trois cent cinquante ans*, dit-il, *on n'avoit ouï parler d'aucun miracle fait par les reliques; mais sous le règne de Julien*

(1) *Jur. Acc.* I. *p. ch.* XI. *p.* 203.

l'Apostat, le martyr Babylas, enterré dans un faubourg d'Antioche, appelé Daphné, cent ans après sa mort, s'avisa de faire des miracles. Des paroles si méprisantes, dont on traite les saints martyrs, ne vous ouvriront-elles jamais les yeux? Mais on n'a osé vous tout dire, de peur de vous faire voir trop d'impiété dans le discours que vous venez d'entendre : on vous a tû que ces miracles du saint martyr Babylas, dont on se moque, avoient été faits pour confondre le faux oracle d'Apollon, que Julien l'Apostat alloit consulter. Cet impie en fut effrayé; toute l'Eglise fut édifiée, et apprit à mépriser les menaces d'un prince infidèle; tous les saints, d'un commun accord, louèrent Dieu de la gloire qu'il avoit donnée à ses martyrs, que cet apostat traitoit de misérables esclaves et de scélérats. Je ne sais quand les miracles sont nécessaires, si ce n'est dans ces occasions; et ceux-ci eurent tant d'éclats, que les païens même ne les tûrent pas (1). Mais tout cela est le jouet de votre ministre; et pour comble d'impiété, il ajoute : *Ainsi la corruption du christianisme commença dans le même lieu, où les fidèles avoient commencé d'être appelés chrétiens, c'est-à-dire, à Antioche.* En vérité, est-on chrétien, quand on fait commencer la corruption et l'idolâtrie dans les miracles que Dieu fait pour confondre un prince qui relevoit les idoles abattues?

XXXII. Autre parole prodigieuse du même ministre.

Mais voici dans le même lieu des paroles qui ne sont pas moins étranges : *Il est*, dit-il (2), *à*

(1) *Am. Marc.* — (2) *Ibid.*

remarquer que cet esprit de fable s'est introduit dans l'Eglise précisément dans le temps que l'idolâtrie antichrétienne a commencé d'y entrer. Les vies des anciens moines, Paul, Antoine, Hilarion, etc., ont été écrites par saint Jérôme, sans bonne foi et sans jugement. L'histoire de l'Eglise depuis ce temps (c'est, comme on voit, depuis le quatrième siècle, car c'est alors que saint Jérôme écrivoit ces vies), *commence à être un roman*, à cause qu'à chaque page la réforme y est confondue. Allez, et accomplissez la mesure de vos pères : accomplissez les prédictions de l'Apocalypse au sens que vous voulez nous les appliquer; et faites voir par votre exemple que des chrétiens peuvent blasphémer contre Dieu, et contre les saints.

XXXIII. Que les Pères que ce ministre accuse d'idolâtrie, sont, de son aveu, les plus grands théologiens de l'Eglise.

Cependant il ne faut pas croire que ce ministre, tout audacieux qu'il est, puisse mépriser en son cœur ces saints docteurs du quatrième siècle, qu'il charge de tant d'outrages : c'est sa cause qui le contraint; car au reste voici ce qu'il dit de ces grands hommes : *Les* IV.e *et* V.e *siècles produisirent des docteurs distingués en comparaison des précédens. Les premiers docteurs du christianisme, après les apôtres, ont été de pauvres théologiens; ils ont volé raiz pieds raiz terre : il y a plus de théologie dans un seul ouvrage de saint Augustin, que dans tous les livres des trois premiers siècles, si l'on en excepte Origène* (1). Il dit aussi que jusqu'au cinquième siècle, *et durant l'espace de quatre cents ans*,

(1) *Acc.* II. *p. p.* 333.

l'Eglise apostolique enfantoit le christianisme (1). Il fait durer la victoire qu'elle remporta sur les démons, *jusqu'à Théodose*, sous lequel tous ces grands hommes florissoient. Comment donc le pur argent de l'Eglise s'est-il changé tout-à-coup en écume? comment tant de saints docteurs sont-ils tout-à-coup devenus idolâtres? et comment établissent-ils l'empire du démon, pendant qu'on avoue qu'ils le renversent?

XXXIV. Etrange idée du christianisme dans le parti protestant.

Voici, mes frères, dans la doctrine de votre ministre, une étrange constitution de l'Eglise chrétienne, et une terrible tentation pour tous ceux qui se disent réformés. Pour peu qu'il leur reste d'amour envers l'Eglise de Jésus-Christ, ils ne peuvent pas n'être pas émus, quand ils la voient livrée au blasphême et à l'idolâtrie durant douze cent soixante ans. D'abord on avoit mis à couvert de la corruption les quatre, les cinq, les six, ou même les sept à huit premiers siècles, qu'on appeloit les beaux jours; mais ils se sont trouvés trop papistiques: on les a attaqués comme les autres, et le quatrième, tant révéré jusqu'à nos jours, n'a pu s'en sauver. On avoit du moins réservé les trois premiers siècles, où la doctrine bannie de tous les autres, sembloit avoir un refuge; mais maintenant c'est toute autre chose. Les Pères de ces trois siècles *sont de pauvres théologiens*, si on en excepte Origène, c'est-à-dire, celui de tous dont les égaremens sont les plus certains, et les plus extrêmes.

Mais peut-être que l'ignorance de ces pauvres

(1) *Acc.* I. *p.* 22, 23.

théologiens des trois premiers siècles est dans des points peu importans. Non, dans les lettres que M. Jurieu oppose aux Variations, il n'accuse de rien moins ces saints docteurs, que d'avoir tellement embrouillé le mystère de la Trinité, qu'il est demeuré *informe jusqu'au concile de Nicée :* la théologie de ces trois siècles a varié sur ce mystère : les anciens n'avoient *pas une juste idée de l'immutabilité de Dieu*, et ils ne savoient même pas du premier Etre ce que les philosophes en avoient connu : *ils ont mis de l'inégalité dans la Trinité ;* ils n'avancent point cela *comme leur propre imagination ;* c'étoit la doctrine reçue : *et tous les anciens des trois premiers siècles* sont coupables de cette erreur. Le mystère de l'incarnation n'a pas été mieux connu ; ce n'est que par les disputes avec tous les hérétiques, et entr'autres avec les eutychiens, qu'enfin cette vérité est arrivée à sa perfection au concile de Chalcédoine. *Et de combien de ténèbres les lumières se trouvent-elles mêlées dans les Pères des trois premiers siècles, et même en ceux du quatrième?* (1) A peine connoissoient-ils Dieu : il n'y a rien qu'ils dussent mieux savoir que l'unité, la toute-puissance, la sagesse, l'infinie bonté et l'infinie perfection de ce premier Etre ; car c'est ce qu'ils soutenoient contre les païens : cependant combien trouve-t-on sur ce sujet de *variations et de fausses idées ?* Voilà ce que dit la première lettre, où les Variations sont atta-

(1) *Lett.* VI. *de* 1688. *p.* 43, *et suiv.*

quécs. La II.e qui est en ordre la VII.e de 1688, confirme tout cela, et fait voir la même ignorance et la même instabilité dans ce qui regarde la grâce et la satisfaction de Jésus-Christ, articles essentiels au christianisme ; et en un mot la théologie *des anciens est demeurée informe, imparfaite, flottante dans la manière d'expliquer les mystères.* Aussi ne paroît-il pas que les anciens docteurs des trois premiers siècles *se soient beaucoup attachés à la lecture de l'Ecriture sainte,* où la vérité prend sa dernière forme : *Ils sortoient des écoles des platoniciens, et remplissoient leurs ouvrages de leurs idées, au lieu de s'attacher uniquement aux pensées du saint Esprit* (1).

Il est vrai que la fin de cette lettre en détruit le commencement. Car aussi comment répondre aux objections des sociniens ou des tolérans, comme les appelle M. Jurieu (2), qui concluent que tous ces mystères ne sont pas bien importans, si les Pères des trois premiers siècles les ont ignorés ? mais enfin s'il a fallu, pour les satisfaire, dire qu'on n'a pas varié sur des points si essentiels, il a fallu dire le contraire, pour soutenir les variations de la nouvelle réforme : il faut, dis-je, que les premiers siècles aient varié ; et il faut à la fin varier soi-même, afin de confondre l'évêque de Meaux, qui a osé avancer que la véritable religion ne varie jamais.

Cependant, à quoi s'en tiendront les réformés ? A l'Ecriture, dira-t-on ; pendant qu'on la fait en

(1) *Lett.* VII. *de* 1688. *p.* 50, 51. — (2) *P.* 56.

même temps un livre que les docteurs des trois premiers siècles n'entendoient pas, n'étudioient guère, et où, loin de trouver les mystères que Jésus-Christ avoit enseignés en venant au monde, ils ne trouvoient même pas ce que les philosophes connoissoient de Dieu par leur simple raisonnement : de sorte qu'à suivre le système entier des protestans, les impies peuvent reprocher au christianisme, que jamais secte ne fut plus mal instruite, quoiqu'elle se vante d'avoir des livres divins; puisque dans les trois premiers siècles qui touchent de plus près à la source de l'instruction apostolique, on ne voit qu'une *si pauvre, une si infirme, une si flottante et si variable théologie*; et dans le quatrième siècle, où la science commence, on se replonge aussitôt dans l'idolâtrie : sans quoi il n'y a point de bête, ni de Babylone pour les protestans; il n'y a point de pape antechrist; il n'y a point d'idolâtrie antichrétienne.

XXXV. Démonstration, que de l'aveu du ministre il n'y a rien dans l'Apocalypse qui marque sa prétendue idolâtrie ecclésiastique, quoique rien ne s'y dût trouver davantage selon ses principes.

Mais encore faudroit-il du moins que saint Jean nous eût expliqué ce grand mystère, et le ministre en convient : car en parlant de ce nouveau genre d'idolâtrie ecclésiastique, qu'il établit dès le quatrième siècle, *Cela*, dit-il, (1) *ne s'est point fait par hasard : Dieu l'a permis, Dieu l'a prévu, et sans doute Dieu l'a prédit; car il n'y a point d'apparence*, continue-t-il, *qu'ayant pris le soin de marquer dans ses prophéties des événemens incomparablement moins considérables, il eût oublié celui-ci.* J'en conviens; je donne les mains à une vérité si ma-

(1) *I. p. p.* 178.

nifeste : je dis aussi, à l'exemple du ministre : une idolâtrie dans l'Eglise, qui y règne treize cents ans dans ses plus beaux jours, et à commencer au quatrième siècle, une idolâtrie dont les saints sont les auteurs, est un prodige assez grand, pour mériter d'être prédit ; et Dieu *qui ne fait rien, comme il dit lui-même, qu'il ne révèle aux prophètes ses serviteurs* (1), ne devoit pas leur cacher un si grand secret. Il s'en est tû néanmoins : je vois bien dans l'Apocalypse une idolâtrie persécutrice des saints ; mais je n'y vois pas que les saints en soient les auteurs, qu'un saint Basile, un saint Augustin, un saint Ambroise, un saint Léon, un saint Grégoire dussent être ces idolâtres, parmi lesquels l'Antechrist prendroit naissance. Je vois bien, encore un coup, dans l'Apocalypse (2), *que la sainte cité sera foulée aux pieds par les Gentils.* Que les saints, *ces nouveaux Gentils,* dussent eux-mêmes *fouler aux pieds la cité sainte ;* c'est bien à la vérité le mystère des protestans et de M. Jurieu, après Joseph Mède et les autres ; mais je ne le vois pas dans l'Apocalypse, quoiqu'on prétende que ce mystère en fasse le principal sujet.

Il est vrai que M. Jurieu produit deux passages de l'Apocalypse, où il a tenté de trouver cette idolâtrie qui devoit régner dans l'Eglise : mais il est lui-même convenu que ces deux passages ne satisfont pas. Le premier étoit au chapitre XI dans le *parvis livré aux Gentils.* Le se-

(1) *Amos.* III. 7. — (2) *Apoc.* XI. 2.

cond étoit au chapitre XVII, *où*, dit-il [1], *l'idolâtrie papistique est comparée à une adultère.* Mais dans la suite il déclare qu'il n'est pas content de ces passages : *Le premier*, dit-il [2], *est trop obscur, et le second trop général.* Il n'y a rien en effet de plus obscur que le premier passage. *Le parvis du temple est livré aux Gentils* [3]; donc ces Gentils seront chrétiens : comme s'il étoit impossible que les vrais Gentils, les Romains, adorateurs des faux dieux, aient opprimé l'extérieur de l'Eglise : non-seulement cela *est obscur*, comme l'avoue le ministre, mais il est absolument faux, comme nous l'avons démontré [4]. Pour les lieux où le ministre soutient que *l'idolâtrie* de l'Apocalypse est appelée *une adultère*, et que c'est par conséquent l'infidélité d'une épouse, c'est-à-dire, d'une Eglise, cela n'est pas seulement trop général, comme l'avoue le ministre, mais évidemment inventé par le mensonge du monde le plus hardi; puisque le mot d'*adultère*, loin de se trouver dans saint Jean une seule fois, y est même, comme on a vu [5], expressément évité.

Voilà ce que le ministre a produit pour trouver dans l'Apocalypse sa prétendue idolâtrie ecclésiastique. Mais à ces deux passages qu'il a produits dans son Accomplissement des prophéties, il en ajoute un troisième dans une de ses

(1) *Jur. Acc. I. p. chap.* XI. *p.* 178. — (2) *Ibid. p.* 279. — (3) *Apoc.* XI. — (4) *Ci-dessus, n.* 8. *Explic. du chap.* XI *de l'Ap.* ℣. 2. — (5) *Ci-dessus, n.* 9. *Préf. n.* 9.

lettres (1) ; c'est celui *de la femme cachée dans le désert douze cent soixante jours ;* d'où il conclut avec un air triomphant : *Il faut donc que l'idolâtrie règne dans l'Eglise chrétienne douze cent soixante ans.* Où y a-t-il en ce lieu un seul mot d'idolâtrie, et encore d'idolâtrie régnante dans l'Eglise ? Est-ce qu'on ne peut être dans le désert, dans la fuite, dans la retraite, sans idolâtrie ? Mathatias et ses enfans, et les autres qui les suivirent *dans les montagnes et dans le désert, pour y chercher le jugement et la justice* (2), y sacrifioient-ils aux idoles ? Mais l'idolâtrie qui les y poussoit par ses persécutions, étoit-ce une idolâtrie ecclésiastique, et au contraire n'étoit-ce pas l'idolâtrie d'un Antiochus et des Grecs ? Pourquoi n'en sera-t-il pas de même de cette femme mystique, c'est-à-dire, de l'Eglise ? C'étoit la persécution des païens qui la contraignoit à cacher son culte dans les endroits les plus retirés de la vue des hommes ; c'étoit là le désert où elle étoit : mais elle y étoit dans *un lieu préparé de Dieu,* où *on la laissoit,* comme porte l'Apocalypse (3), où ses pasteurs lui administroient la sainte parole. Elle y étoit soutenue par ces deux témoins qui ne cessèrent de la consoler tant que durèrent ses souffrances. Elle y avoit ses Moïse, ses Aaron, ses Mathatias et ses autres sacrificateurs, comme le peuple dans le désert en sortant d'Egypte, afin qu'on n'aille pas ici s'imaginer un

(1) *Lett.* XVII. I. *an. p.* 139. — (2) *I. Mach.* II. 29. — (3) *Apoc.* XI. 3. XII. 6. Voyez *l'Explication de ces passages.*

état d'Eglise invisible, que l'Ecriture ne connoît pas, et que les ministres mêmes ne souffrent plus.

Ainsi le ministre est forcé de sortir de l'Apocalypse, pour trouver son idolâtrie ecclésiastique. En effet, il ne la trouve, dit-il (1), bien clairement expliquée que dans la première à Timothée, chapitre IV. Dieu soit loué : enfin, l'Apocalypse est à cet égard en sûreté contre ses profanations : voyons en peu de paroles comme il profane saint Paul. Cet écart ne sera pas long, et nous reviendrons à saint Jean dans un moment.

XXXVI. Examen d'un passage de S. Paul, où le ministre prétend trouver, après Joseph Mède, son idolâtrie régnante dans l'Eglise.

Voici le passage de saint Paul, où, à quelque prix que ce soit, on veut trouver cette idolâtrie qui doit régner dans l'Eglise. *L'esprit dit expressément, que quelques-uns dans les derniers temps s'abandonneront à des esprits abuseurs, et à des doctrines de démons* (2). La voilà, dit le ministre (3), cette idolâtrie antichrétienne que nous cherchons. Pour moi, j'ai beau ouvrir les yeux, je n'y vois rien; mais Joseph Mède, le plus outré et le plus entêté des interprètes, a développé ce secret, dont aucun auteur, ni catholique, ni protestant, ne s'étoit encore avisé. La note de Desmarais avoit entendu naturellement *une doctrine de démons*, celle dont les démons sont les auteurs ou les promoteurs. Les autres avoient tous dit la même chose; on ne trouve que ce sens-là dans les critiques d'Angleterre. Il est vrai que dans la Synopse on propose le senti-

(1) Voyez *l'Explication de ces passages*, p. 166. — (2) *I. Tim.* IV. 1. — (3) *P.* 166.

ment de Joseph Mède; mais on ne cite que lui seul; et il paroît que tout le reste lui étoit contraire. Quoi qu'il en soit, Joseph Mède nous apprend, et le premier et le seul, *que la doctrine des démons,* c'est la doctrine qui honore les démons, c'est-à-dire, celle qui honore les anges et les ames bienheureuses; et en un mot, c'est la doctrine du culte des saints, c'est-à-dire, comme il en convient, celle des docteurs du quatrième siècle.

Il faut bien du circuit pour arriver là : voyons par quel chemin M. Jurieu, le premier sectateur de Mède, nous y conduit (1). *Nous apprenons de saint Augustin, que les corps des martyrs Gervais et Protais furent découverts à la faveur d'un songe.* Poursuivons : *Je ne voudrois pas faire à saint Ambroise le tort de l'accuser d'avoir supposé cette vision pour tromper le peuple, pour faire de faux miracles, afin de faire triompher le parti du consubstantiel sur l'arianisme.* Voilà un homme précautionné, qui à ce coup, semble vouloir épargner les saints : il insinue néanmoins qu'il pourroit bien y avoir quelque petite partialité, et que ces miracles servoient à soutenir le parti de saint Ambroise, c'est-à-dire, celui du Fils de Dieu contre les ennemis de sa divinité. Mais sans entrer là-dedans, le ministre décide ainsi : *Ce qui est certain, c'est que ce fut un esprit trompeur qui abusa saint Ambroise, et qui lui découvrit ces reliques pour en faire des idoles.* Il traite de la même sorte

(1) *P.* 166.

toutes les autres visions célestes que tous les Pères racontent en ce temps, et tous les miracles qui suivirent. Il n'étoit pas digne de Dieu, d'autoriser par des miracles la consubstantialité de son Fils, pendant qu'une impératrice en persécutoit les défenseurs; et c'est une œuvre à renvoyer aux esprits trompeurs.

Mais enfin, quand cela seroit, toujours auroit-on peine à comprendre, que par la doctrine des démons il fallût entendre, non pas la doctrine qu'ils inspirent, mais la doctrine qui enseigne à les adorer. On auroit encore plus de peine à entendre que saint Ambroise et les catholiques adorassent les démons, sous prétexte qu'on leur fait accroire qu'ils adorent les saints anges et les ames bienheureuses. Le ministre n'y trouve pourtant qu'un seul embarras : *C'est que le démon, dans l'Ecriture sainte, ne se prend jamais en bonne part : il signifie toujours ces esprits impies qui séduisent les hommes en ce monde, et les tourmentent en l'autre* (1). Voilà une objection qui ne souffroit point de réplique. Mais Joseph Mède, et après lui M. Jurieu, trouvent dans les Actes que les Athéniens parlent de saint Paul, *comme d'un homme qui annonçoit de nouveaux démons* (2); c'est-à-dire, de nouveaux dieux. Voilà donc le nom de *démons* pris en bonne part, je l'avoue, *par les Athéniens* et par les Gentils, que saint Luc fait parler ici, et à qui ce langage étoit familier : mais ne nous montrer ce langage

(1) *P.* 191, 192. — (2) *Act.* XVII. 18.

que dans la bouche des Gentils, c'est visiblement confirmer que ce n'est pas le langage de l'Ecriture. Mais, dit-on, c'est saint Paul lui-même, qui dans le même chapitre dit encore aux Athéniens, *qu'il les trouve plus attachés que les autres au culte des démons*, δεισιδαιμονεστέρους (1). Quand cela seroit, les dieux des Gentils, selon le style de l'Ecriture, ne sont-ils pas de vrais démons séducteurs, qui se font adorer par les hommes? Et quand saint Paul auroit parlé aux Athéniens selon leur langage, s'ensuit-il qu'il dût ainsi parler à Timothée? Mais au fond, le mot de saint Paul ne veut dire que superstition ou fausse dévotion, comme l'a traduit la Vulgate et les protestans eux-mêmes (2).

Il n'y a donc constamment aucun endroit de l'Ecriture où le mot de *démons* se prenne autrement que pour de mauvais esprits; et M. Jurieu est insupportable, pour trouver son idolâtrie prétendue, de forcer tout le langage des livres divins, et de faire écrire saint Paul à Timothée dans un style qui n'est connu que des Gentils. Mais ce qui suit est risible : *Il y a*, dit-il (3), *beaucoup d'apparence que c'est des Turcs que parle saint Jean au chapitre* IX *de l'Apocalypse; et que ceux qui sont affligés par leurs armées, sont les chrétiens auxquels est attribué le culte des démons, à cause qu'ils adoroient les saints et les anges.* Se moque-t-il, de nous donner ses visions

(1) *Act.* XXII. 22. — (2) *Bib. de Gen. note de Desmar.* — (3) *Ibid.* 192.

pour preuves? et qui ne voit au contraire qu'il n'y a rien de plus creux que ses visions, si pour les soutenir, il faut renverser tout le langage de l'Ecriture?

Voici enfin son dernier refuge. Il est vrai, il n'est pas possible de trouver un seul endroit de l'Ecriture où les démons se prennent, comme nous voulons, en bonne part : mais nous ne laisserons pas de dire que les papistes adorent les démons; parce qu'encore qu'ils croient adorer, ou les anges, ou les ames saintes, toutefois ces esprits bienheureux ne recevant pas leur culte, il ne peut aller qu'aux démons. Qui ne seroit fatigué de ces violences qu'on fait au bon sens? Par ce moyen, s'il faut définir la religion des Mahométans, ou même celle des Juifs, et quel est l'objet qu'ils adorent, il n'y aura qu'à dire, ce sont les démons, parce qu'il n'y a que les démons à qui leur culte soit agréable. Mais il y a plus : il n'y a qu'à dire que saint Ambroise et les autres saints du quatrième siècle, lorsqu'ils demandoient aux saints la société de leurs prières, et qu'ils honoroient leurs reliques, étoient ces adorateurs des démons, dont on prétend que saint Paul a voulu parler, puisque, selon M. Jurieu, ni Dieu, ni les saints n'admettoient leur culte. Voilà donc, selon ce ministre, les saints mêmes adorateurs des démons; et c'est-là tout le dénoûment de la pièce.

XXXVII. Le ministre entraîné dans ses excès par le dé-

Lorsqu'on tombe dans de si énormes excès, il faut être tout-à-fait livré à l'esprit d'erreur. Mais on voit aussi ce qui pousse le ministre dans cet

sespoir de sa cause.

abîme; car il déclare lui-même [1] que *s'il s'est enfin déterminé à l'opinion de Joseph Mède, ce n'a pas été sans balancer, et qu'il a cru longtemps que cette opinion étoit plus ingénieuse que solide.* Qu'est-ce donc qui l'a entraîné à ce mauvais choix, où il n'a l'approbation de personne, pas même des habiles gens de la réforme? C'est que sans cette bizarre interprétation, il ne savoit plus où trouver cette idolâtrie qu'il vouloit placer dans les saints: car il falloit bien, selon lui [2], qu'elle fût prédite; Dieu n'avoit pas manqué à son Eglise dans un point si important. Tous les passages de l'Apocalypse, où il avoit vainement tenté de le trouver, ne contentoit pas son esprit: *Il ne pouvoit croire*, dit-il, *que Dieu n'eût laissé quelque oracle plus clair et moins général pour prédire cette admirable conformité, qui est entre le culte de l'ancien paganisme et celui de l'antichristianisme.* Il falloit qu'il y eût un texte formel pour prouver ce culte antichrétien que les saints Pères du quatrième siècle devoient introduire. *Or*, poursuit-il, *ce texte plus formel et plus clair que les autres, je ne le trouve pas ailleurs:* il est donc ici, puisqu'autrement il ne seroit nulle part, et mon systême seroit renversé. Mais renversons sur sa tête l'argument dont il se sert contre nous. Cette idolâtrie des saints, ce paganisme régnant dans l'Eglise, étoit d'un caractère assez particulier pour être expressément prédit; le ministre en est d'accord: or est-il qu'il n'est pas prédit; on ne

(1) *Bib. de Gen. note de Desmar. p.* 172. — (2) *Ibid.* 178, 179.

le

le trouve nulle part : le ministre n'est pas content des passages de l'Apocalypse où il avoit cru le voir; nous avons même montré qu'ils sont contre lui : il ne trouve enfin sa chimère qu'en un endroit de saint Paul, où nul homme de bon sens ne l'avoit trouvé, pas même parmi les protestans. C'est donc une vraie chimère, et une chose qui ne subsiste que dans sa pensée, et dans les calomnies des protestans.

XXXVIII. La conformité que les protestans ont imaginée entre la théologie et le culte des Pères du premier siècle et les païens, détruite par les principes.

En effet, quoi qu'ils puissent dire, le vrai Dieu qu'on adoroit au quatrième siècle, n'est pas le Jupiter des païens : les anges et les autres esprits bienheureux, dont saint Ambroise et les autres saints demandoient la société dans leurs prières, n'étoient ni des dieux, ni des génies, ni des héros, ni rien enfin de semblable à ce que les Gentils imaginoient : c'étoient des créatures que Dieu avoit faites du néant, seul, et par lui-même ; qu'il avoit sanctifiées par sa grâce et couronnées par sa gloire, et toujours en les tirant du néant, ou de celui de l'être, ou de celui du péché. Qu'on me montre ce caractère dans le paganisme, et j'avouerai aux protestans tout ce qu'ils voudront. Le culte est intérieur ou extérieur : l'intérieur consiste principalement dans le sentiment qu'on vient de voir, où il est clair que ni les saints Pères, ni nous qui les suivons, ne convenons pas avec les païens. Que si notre culte intérieur est si dissemblable, l'extérieur, qui n'est que le signe de l'intérieur, ne peut non plus nous être commun avec eux.

XXXIX. Que l'interprétation des protestans brouille toutes les idées de l'Apocalypse, et ne discerne ni les idolâtres, ni les saints dont parle S. Jean.

Ainsi l'interprétation des protestans brouille toutes les idées de l'Apocalypse : on ne sait plus ce que c'est de l'idolâtrie dont parle saint Jean, ni des idolâtres, des persécuteurs, des blasphémateurs dont il fait de si fréquentes peintures, si ces blasphémateurs et ces idolâtres sont des saints du quatrième siècle. Ceux qui trouvent les idolâtres dans les saints, afin que rien ne manquât à leur ouvrage, devoient encore trouver les saints dans des hérétiques et des impies. C'est ce qu'ils ont fait, puisqu'ils nous montrent les saints dans les Albigeois, qui sont de vrais manichéens; dans les Vaudois, qui font dépendre de la sainteté l'efficace des sacremens ; dans Viclef, un vrai impie, qui fait agir Dieu avec une inévitable et fatale nécessité, et le fait également cause du bien et du mal; dans Jean Hus, sans en dire ici autre chose, qui a canonisé Viclef; dans les taborites, qui furent les plus barbares de tous les hommes. Tout cela est clairement démontré au livre XI des Variations : voilà les saints de la réforme.

Il est encore démontré dans le même livre, que les Vaudois crurent comme nous la transsubstantiation; que Jean Hus l'a aussi tenue, et qu'il a dit la messe jusqu'à la fin; que Viclef a cru le purgatoire et l'invocation des saints; et que les calixtins, qu'on met encore parmi les saints, ne diffèrent d'avec nous que dans la seule communion sous les deux espèces. On est donc saint avec tout le reste de notre doctrine, et avec

la papauté même, qu'on nous donne comme le caractère de l'Antechrist, puisqu'on sait que les calixtins étoient toujours prêts à la reconnoître.

XL. Vaines interprétations du ch. XVI.

Un des endroits de l'Apocalypse où le ministre se vante le plus d'avoir réussi, c'est celui des phioles où des plaies, dans le chapitre XVI (1); car, selon lui, c'est la clef de toute la prophétie, le plus important de tous les chapitres, celui aussi où le nouveau prophète se représente lui-même, comme ayant frappé à la porte *deux fois, quatre, cinq et six fois*, et tant qu'enfin la porte s'est ouverte. Alors donc lui fut révélé ce grand secret (2) que nous avons remarqué ailleurs (3); cette admirable liaison de la religion protestante et de l'empire ottoman que Dieu devoit *abaisser en même temps pour les relever en même temps*. C'est ainsi qu'il auguroit bien des armes de la chrétienté : mais ce n'est ici qu'un défaut particulier; en voici un dans tout le plan des protestans. C'est d'avoir fait verser les phioles, ou les coupes pleines de la colère de Dieu, les unes après les autres, avec une distance entre chaque phiole de cent ou de deux cents ans; au lieu que le saint Esprit nous les fait voir comme répandues dans le même temps (4), et en vertu du même ordre; ce qui en soi est bien plus digne d'une prophétie, que de prendre huit ou neuf cents ans, pour y placer au large tout ce qu'on voudra. Ce seroit là en vérité, pour un prophète aussi éclairé que saint Jean, prendre des

(1) *Acc. II. p. p.* 5, 60, 94. — (2) *Ibid. p.* 101. — (3) *Hist. des Var. liv.* XIII. *n.* 39. — (4) Voyez *Explic. du ch.* XVI. I.

idées trop vagues, et ne rien marquer de précis. Mais de voir tous les fléaux de Dieu, et la peste avec la famine s'unir à tous les malheurs de la guerre, tant civile qu'étrangère, et à d'autres maux infinis, et inouis jusqu'alors, ainsi qu'on l'aura pu voir dans l'explication de ce chapitre, c'est un caractère marqué, et digne d'être observé par un prophète.

Je ne puis oublier ici une imagination du ministre, qu'un protestant a trouvée aussi ridicule que les catholiques. Pour ajuster le système, et venir bientôt à la subversion de l'empire du prétendu antechrist, M. Jurieu se croit obligé d'imaginer dans l'effusion de chaque phiole, un certain période de temps qui le menât à-peu-près où il vouloit (1). Je ne veux point répéter ici les remarques qu'on peut voir ailleurs sur ce sujet (2) : puisque le ministre n'y répond rien, c'est qu'il n'avoit rien à répondre ; s'il les range parmi les choses qu'il ne juge pas seulement dignes de réponse, on doit connoître ses airs méprisans, qu'il ne prend que pour couvrir sa foiblesse. Remarquons seulement ici, que pour faire que les sept phioles marquassent un certain temps, le ministre les a métamorphosées en clepsydres (3) : ne parlons point de la figure des phioles, qui sont des espèces de petites tasses très-éloignées de la forme et du dessin des clepsydres. C'est ce que M. Jurieu auroit pu apprendre des interprètes protestans (4).

(1) *Exam des end. de l'Acc. des prophét. etc.* — (2) *Hist. des Var. liv.* XIII. *n.* 36, *et suiv.* 43. — (3) *Apol. p.* 2. — (4) *Not. de Desm. sur le chap.* XV. 7. *Synops. Ibid.*

Mais laissant à part toutes ces critiques, il ne falloit que s'arrêter à l'idée que nous donne le saint Esprit. Ce n'est pas pour mesurer le temps, que l'on remplit les phioles de la colere de Dieu, c'est pour la répandre : les anges la portent en leur main dans leur phiole, pour l'appliquer à ceux que Dieu veut punir; ils la versent tout-à-coup avec une action vive, non pas comme une liqueur propre à mesurer, mais comme une liqueur affligeante, dont aussi on voit d'abord l'effet terrible. Et le ministre croira satisfaire à l'idée si vive que le saint Esprit nous a donnée de ces anges, en les faisant de languissans mesureurs de temps, qui regardent couler la liqueur dont leurs phioles sont remplies.

Si ce n'est pas là faire ce qu'on veut des Ecritures, je ne sais plus ce que c'est. Mais que dira-t-on de cette belle explication, où Armagédon est pris pour les anathêmes du pape (1)? Armagédon, selon saint Jean (2), c'est le lieu où *les esprits des démons mènent les rois de la terre, pour y livrer un grand combat.* Tous les savans interprètes, et même les protestans (3), demeurent d'accord que saint Jean regarde ici à un lieu où s'étoit donné de sanglantes batailles; et tout cela convient parfaitement avec le dessein de cet apôtre; mais pour celui du ministre, il falloit qu'Armagédon fût le lieu d'où partent les anathêmes : c'est assez, pour en convaincre les ignorans, que ce soit un grand mot qui fasse peur; et il ne faut pas s'étonner

(1) *Synops. p.* 120, *et suiv.* — (2) *Apoc.* XVI. 14, 16. — (3) Voy. *Explic. de ce chap.*

qu'avec un tel dictionnaire, on trouve tout ce qu'on voudra dans les prophéties.

XLI. Sur le commandement de sortir de Babylone : qu'on ne sait ce que veut dire ce commandement, selon l'idée des protestans.

Nous avons suivi les protestans dans tous les chapitres de saint Jean où ils croient trouver quelque chose contre nous : dans le XI.e, dans le XII.e, dans le XIII.e, dans le XVI.e et dans le XVII.e, nous n'avons trouvé qu'erreur et contradiction dans toutes leurs prophéties : mais voici le comble dans le chapitre XVIII, et cette remarque ne regarde pas un endroit particulier, mais tout le but du système.

Le but de tout le système est d'en venir à l'exécution de ce commandement : *Sortez de Babylone, mon peuple* (1), c'est-à-dire, comme on l'interprète, sortez de la communion romaine; c'est là, selon les ministres (2), le vrai fondement de la réformation, et la seule excuse du schisme. Or, c'est ici qu'il y a le moins de sens. Pour l'entendre, il faut supposer, dans les principes de nos adversaires, que la Babylone d'où il faut sortir, n'est pas un lieu destiné à la vengeance, telle qu'étoit l'ancienne Babylone, d'où il faille sortir selon le corps, et passer en un pays plus heureux ; mais c'est une fausse Eglise dont il faut, sans se déplacer, et sans aucune transmigration, éviter la société. Cela posé, je demande quand est-ce qu'il faut sortir de la communion de cette mystique Babylone? Dès qu'elle est antichrétienne, et que son chef est l'antechrist? c'est ce que notre auteur semble vouloir dire par

(1) *Apoc.* XVIII. 4. — (2) *Avis à tous les chrétiens devant l'Accomp. p.* 43, 49.

ces paroles (1), où il reproche à ses réformés, que *s'ils avoient bien eu devant les yeux cette vérité, que le papisme est l'antichristianisme, ils n'auroient pas pu se résoudre à se soumettre à l'Antechrist, parce que,* comme il ajoute aussitôt après, *il n'y a pas de communion entre Christ et Bélial.* Mais maintenant cette raison qui paroissoit si spécieuse, n'a plus de force. L'auteur nous apprend que les fidèles n'ont pas dû rompre avec saint Léon ni avec saint Grégoire, quoiqu'antechrists déclarés par des marques indubitables; et qu'ainsi la communion dont il faut sortir en vertu de ce commandement : *Sortez de Babylone,* n'est pas précisément celle de l'Antechrist.

De dire que ce commandement ne regarde pas les commencemens de l'Antechrist, mais seulement son progrès, c'est parler en l'air; car dès son commencement, la bête de l'Apocalypse, et la femme assise dessus, est appelée *Babylone, la mère des prostitutions et des abominations* (2), c'est-à-dire, *des idolâtries et des corruptions de la terre.* Elle porte des noms de blasphêmes; *elle blasphême elle-même contre le ciel* (3), pendant toute la durée de son empire, qu'on veut être de douze cent soixante ans. Il la falloit donc quitter dès le commencement de ces douze cent soixante années. En effet, le saint Esprit qui nous a marqué, à ce qu'on prétend, le commencement de cet empire par des caractères si précis,

(1) *Avis à tous les chrét. devant l'Accomp. p.* 49. — (2) *Apoc.* XVIII. 5. — (3) *Ibid.* XIII.

ne nous en a point donné d'autres pour nous expliquer le moment où il s'en faudroit séparer. Il falloit donc, ou commencer la séparation dès le temps de saint Léon, ce qu'on n'ose dire, ou avouer qu'on ne sait plus quand il la faut commencer, et ainsi qu'on n'entend rien dans ce prétendu commandement, dont on fait le fondement de la réforme.

Il ne sert de rien de répondre qu'il y a des caractères marqués pour reconnoître les temps des grands progrès de la bête : car sans ici s'arrêter à discuter ces caractères, si celui de l'idolâtrie ne suffit pas pour obliger à la séparation, quel autre caractère peut-on trouver qui puisse y obliger davantage ? S'il faut que l'idolâtrie soit formée, on nous a dit qu'elle l'étoit sous saint Léon par les écrits de Théodoret (1), et même qu'elle étoit régnante : que s'il faut avoir résisté aux avertissemens, on avoit ouï ceux de Vigilance qu'on avoit laissé écraser à saint Jérôme.

Je ne m'arrêterai pas aux époques de Boniface III, ni même de Grégoire VII, où on prétend que l'antichristianisme a été le plus marqué (2), car outre qu'il n'y a rien au-dessus de l'idolâtrie, qui néanmoins n'obligeoit pas à se séparer, il est encore certain que les titres les plus odieux, qu'on prétend que Grégoire VII s'est attribués, sans ici vouloir en disputer, n'appartiennent pas à la foi ; et on n'est pas obligé

(1) *Sup. n.* 28, 29. — (2) *Acc. II. p. ch.* 11. *p.* 40, *et suiv.*

de les recevoir pour demeurer dans l'Eglise. Il n'y a donc dans ces titres aucun fondement légitime de se séparer ; et saint Jean nous le montre bien, selon notre auteur, puisqu'à présent que Babylone s'est élevée, selon lui, au comble de l'impiété, et qu'elle touche de si près à sa chute irréparable, le temps de l'obligation du précepte ne peut pas être encore arrivé, puisque, selon le nouveau systême de l'Eglise (1), celle où nous sommes, est encore une véritable partie de l'Eglise universelle, où Dieu a encore ses élus, captifs à la vérité, à ce qu'on prétend, mais enfin de véritables élus, qui néanmoins n'observent pas ce grand précepte : *Sortez de Babylone, mon peuple.* En effet, et c'est ici qu'on va remarquer une prodigieuse contradiction dans toute la doctrine des protestans ; à cause qu'il est dit : *Sortez de Babylone, mon peuple*, ils concluent que le peuple de Dieu y étoit donc, quoique captif (2) ; d'où ils inferent encore, bien ou mal, que Babylone ne signifie pas une société ouvertement opposée à Jésus-Christ, mais une Eglise chrétienne, *où le vrai peuple de Dieu étoit renfermé dans l'enceinte et dans la profession externe de cette Babylone spirituelle* (3). Telle est la conclusion de nos adversaires. Mais de là nous concluons à notre tour, que ce vrai peuple de Dieu sera renfermé, jusqu'à la fin, dans cette *profession externe* de la Babylone spirituelle ; car c'est précisément au temps de sa chute, que ce précepte

(1) *Préj. lég. I. p. ch.* 1. *p.* 4, *et seq.* 15, 16. 22, *etc.* VII. 121, *etc.* — (2) *Ibid.* VII. *p.* 121. — (3) *Syst. p.* 145. *Var.* XV. 54, *et suiv.*

vient du ciel, *Sortez de Babylone, mon peuple* (1). Qu'on lise l'endroit de l'Apocalypse, où cette voix du ciel est entendue : c'est à point nommé quand l'ange s'écrie : *Elle est tombée, elle est tombée, la grande Babylone. Sortez-en, mon peuple, pour n'avoir point de part à ses péchés, et n'être point enveloppé dans son supplice, parce que ses péchés sont montés jusqu'au ciel.* Voilà donc précisément le temps de la chute de Babylone qui concourt avec le temps du commandement d'en sortir. Ainsi dans ce moment fatal, le peuple de Dieu est encore dans son enceinte, encore renfermé dans sa profession externe. Je demande premièrement, que veut dire ici le peuple de Dieu, si ce n'est le gros de ce peuple ? Que si le gros du peuple de Dieu est encore dans la profession externe de Babylone dans le temps de sa chute, les Vaudois, et les Albigeois, et les viclefites, et les taborites, et les luthériens, et les calvinistes qui en étoient déjà sortis un si long temps avant celui où l'on met sa chute, qu'étoient-ils donc autre chose, sinon le peuple réprouvé ? Et si l'on nous dit que le précepte d'en sortir, quoique prononcé au temps de la chute, s'étend à tous les siècles précédens, en sorte que le peuple de Dieu dût déjà en être sorti, pourquoi cette voix du ciel pour l'y obliger ? Dira-t-on que la plus grande partie du peuple de Dieu en étoit sortie, et qu'une petite y demeuroit encore ? Mais la voix parle en général à tout le peuple de Dieu, et la

(1) *Apoc*. XVIII. 4.

raison en est évidente; car cette voix de l'Apocalypse n'est qu'une répétition de celle que tous les prophètes avoient adressée aux Juifs, afin qu'ils sortissent tous de Babylone et de son empire, où ils étoient captifs. Ainsi cette parole, *mon peuple*, enferme manifestement toute la société du peuple fidèle. Qu'on me montre enfin dans l'Ecriture, que cette parole ainsi prononcée généralement, ne signifie qu'une partie, et encore la plus petite du peuple de Dieu.

Mais je demande secondement, comment en tout cas cette petite parcelle du peuple de Dieu pouvoit être encore renfermée dans la *profession externe* de Babylone au temps de sa chute? Est-ce qu'elle n'étoit pas encore assez corrompue, assez idolâtre, assez tyrannique, en un mot, assez Babylone jusqu'à ce temps? Qu'est-ce donc qui lui attiroit ces grandes plaies, et une vengeance si terrible?

Je demanderois en troisième lieu, si ce peuple de Dieu pouvoit demeurer dans la *profession externe* de l'idolâtrie, n'étoit que nous avons déjà vu que l'idolâtrie de saint Léon, et celle de l'Eglise de son temps n'obligeoit pas à en quitter la communion. Mais enfin, si l'idolâtrie n'y oblige pas, à quel terme fixerons-nous la date de l'obligation? On ne sait plus où l'on va : voici un précepte d'un genre tout nouveau, qui n'oblige en aucun cas, et dont on ne connoît pas le sujet.

XLII. Question, si les protestans rebutés

Peut-être que ceux qui verront les absurdités manifestes de la nouvelle interprétation, à la fin abandonneront à la risée de tout l'univers Joseph

de l'absurdité du système de Joseph Mède et de M. Jurieu, en peuvent forger un autre plus soutenable.

Mède et son défenseur, et soutiendront que le pape n'en est pas moins l'Antechrist, encore que ces téméraires aient donné une fausse date à la naissance de son antichristianisme. Mais visiblement cela ne se peut; car enfin, on ne tient plus rien si on abandonne l'époque du démembrement de l'empire romain. Pour peu qu'on change cette date, le pape n'est plus l'Antechrist, Rome n'est plus Babylone, l'homme de péché ne vient plus au moment de la ruine de l'empire, comme on veut que saint Paul l'ait prédit; la septième tête, le septième roi, le septième gouvernement, qui est celui de l'Antechrist, ne commence plus au temps des dix rois; en un mot, tout le sens qu'on veut donner aux prophéties de ces deux apôtres, s'en va en fumée. Or, ce démembrement ne peut tomber au plus tard que vers le temps de saint Léon, dans le pillage de Genséric. Et il est vrai qu'on pourroit trouver en 410, et quarante ans au-dessus, sous le pape saint Innocent, une autre prise de Rome par Alaric, et le vrai commencement du démembrement de l'empire. mais Joseph Mède et son disciple ont appréhendé cette date, à cause qu'à commencer par cet endroit-là, les douze cent soixante ans se trouveroient déjà écoulés, et le système des protestans démenti par l'événement. Si donc ils ont commencé trente ou quarante ans au-dessous, c'est pour prolonger d'autant la vie du système, et donner encore ce petit cours aux espérances dont on amuse les peuples. Avec ce misérable artifice, et tout l'esprit qu'ils ont usé si mal à propos

dans de vaines conjectures, tout est plein d'absurdités dans leurs ouvrages; l'Antechrist devient un saint, l'idolâtrie devient innocente; Babylone, la mère des prostitutions, devient en même temps la mère des enfans de Dieu, et le peuple de Dieu est dans son enceinte, c'est-à-dire, comme on l'interprète, dans sa communion, *dans sa profession externe ;* on ne sait plus quand doit commencer, ni où doit finir le précepte, *sortez de Babylone ,* ni enfin ce qu'il signifie. Il est donc plus clair que le jour, que le nouvel article de foi de l'antichristianisme du pape, sans lequel le ministre enseigne qu'on ne peut pas être chrétien, et où il met le fondement de la réforme, non-seulement est destitué de toute autorité de l'Ecriture, mais encore si rempli de contradictions et d'absurdités, qu'il n'y a plus aucun moyen de le soutenir. On voit que tous ces grands mots, Antechrist, idolâtrie, Babylone, blasphêmes, prostitutions, sont des termes employés par la réforme à exciter la haine d'un peuple crédule; puisqu'on trouve sous ces noms affreux la vraie Eglise, et non-seulement la piété ordinaire, mais encore la piété la plus éminente, et la sainteté même.

XLIII. Conclusion de ce qui regarde le ch. XVIII de l'Apocalypse.

Pour peu que les protestans considèrent les absurdités, ou, pour mieux dire, les impiétés de cette interprétation, ils demeureront étonnés de s'être laissés surprendre à une illusion si grossière. Ils avoient devant les yeux un si grand objet; Rome tombée avec son empire du comble de la gloire, jusqu'à être la proie et le jouet des

peuples qu'elle avoit vaincus. La chute de Babylone tant célébrée par les prophètes, n'a été ni plus grande, ni plus manifeste. Babylone n'avoit pas tant tyrannisé les saints que Rome, ni n'étoit demeurée plus long-temps qu'elle attachée à ses faux dieux. Que diront ici les protestans, en voyant tous les caractères de la ruine de Rome, marqués par saint Jean, si évidemment accomplis? Diront-ils que saint Jean n'y a pas pensé, et que Dieu qui lui a fait voir, comme on en convient, les impiétés et les cruautés de Rome païenne qui a tant répandu de sang chrétien, ne lui en aura pas montré le juste supplice? C'est démentir l'événement, le plus sûr interprète des prophéties; c'est démentir tous les Pères, qui, dès l'origine du christianisme, ont cru lire dans l'Apocalypse la destinée de l'empire Romain; c'est démentir saint Jean, qui a donné à sa Babylone les caractères de Rome la païenne, comme ils étoient connus de son temps par tout le monde; c'est se démentir eux-mêmes, puisqu'ils ont reconnu dans les dix rois du chap. XVII, la dissipation prochaine de l'ancien empire, dont on ne trouve la consommation que dans le chapitre XVIII, comme il a été démontré (1).

XLIV. Si les protestans peuvent admettre une double chute de Rome.

Les protestans pourroient dire qu'ils ne veulent pas exclure du chapitre XVIII de l'Apocalypse la chute de Rome païenne, mais qu'il y a un double sens dans ce divin livre; et qu'outre la chute de Rome sous Alaric, ou sous Genséric, saint Jean regardoit encore celle qu'ils attendent

(1) *Ci-dessus, n.* 21.

Mais il ne leur est pas permis de nous alléguer ces deux chutes : car, ou ce seroit par le texte même qu'ils prétendroient nous y forcer, ce qui n'est pas, puisque la chute de Rome païenne épuise suffisamment le sens littéral; ou ce seroit par la tradition : mais premièrement, ils la rejettent; secondement, ils n'en not aucune qui les favorise.

Il faut ici les faire souvenir que c'est la chute d'une Eglise qu'ils se sont obligés à nous faire voir dans le chapitre XVIII de l'Apocalypse, et encore de l'Eglise la plus éclatante de tout le monde, et dont la communion seroit la plus étendue. Or, c'est de quoi il n'y a aucune tradition, et pas même la moindre trace dans les Pères. Il y en a encore moins dans l'Apocalypse, comme nous l'avons démontré si clairement, qu'on ne peut plus y imaginer aucune réplique.

XLV. Prédiction de S. Paul, *II. Thess.* II.

Ne laissons aux protestans aucune des prophéties qu'ils ont profanées, et sauvons encore de leurs mains celle de saint Paul, *II. Thess.* II. Mais il faut, avant toutes choses, la remettre sous les yeux du lecteur, et la voici traduite de mot à mot sur le grec, en marquant aussi en particulier la version de Genève et celle du ministre Jurieu, dans les mots qui sont importans.

1. Nous vous conjurons, mes frères, par l'avénement de notre Seigneur Jésus-Christ, et par notre réunion avec lui :

2. Que vous ne vous laissiez pas légèrement ébranler dans votre sentiment, et que vous ne vous troubliez pas, en croyant, ou sur quelque

prophétie, ou sur quelque discours, ou sur quelque lettre, qu'on supposeroit venir de nous, que le jour du Seigneur soit prêt d'arriver :

3. Que personne ne vous séduise en aucune manière que ce soit ; car ce jour là ne viendra point que la révolte, *Genève*, (ou l'Apostasie) ne soit arrivée auparavant, et qu'on n'ait vu paroître cet homme de péché, cet enfant de perdition,

4. L'ennemi (celui qui s'opposera *à Dieu*), et s'élevera au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu, ou qui est adoré, jusqu'à s'asseoir comme un dieu au temple de Dieu, voulant lui-même passer pour Dieu.

5. Ne vous souvient-il pas que je vous ai dit ces choses, lorsque j'étois parmi vous ?

6. Vous savez bien l'empêchement (ce qui l'empêche de venir, ce qui le retient, *Gen.*), afin qu'il paroisse en son temps.

7. Car le mystère d'iniquité commence déjà : (se forme dès à présent, *se met en train*, Gen.) seulement que celui qui tient (tienne encore), (celui qui a, ait encore ;) *ou*, celui qui obtient maintenant, obtiendra encore, *Gen.* Celui qui occupe, occupera, *Jur.* jusqu'à ce qu'il soit détruit (aboli, *Gen.*),

8. Et alors se découvrira le méchant, que le Seigneur Jésus perdra, (déconfira, *Gen.*) (*détruira*, Jur.) par le souffle de sa bouche, et qu'il abolira par l'éclat de sa présence (par son éclatante présence), *ou*, par la gloire de son avénement ; (*au lieu de* gloire, Gen. *clarté*).

9. Ce méchant, dis-je, qui doit venir accompagné

pagné de la puissance de Satan avec toutes sortes de miracles, de signes, et de prodiges trompeurs ;

10. Et avec toutes les illusions qui peuvent porter à l'iniquité ceux qui périssent.

11. C'est pourquoi Dieu leur enverra une efficace d'erreur, en sorte qu'ils croient au mensonge :

12. Afin que tous ceux qui n'ont pas cru la vérité, et qui ont consenti à l'iniquité, soient condamnés.

XLVI. Deux circonstances de la venue de l'Antechrist, marquées par l'Apôtre.

Telles sont les paroles de saint Paul, directement opposées au système des protestans touchant le pape : la raison est que, selon leur propre interprétation, S. Paul fait paroître l'homme de péché, le méchant, l'ennemi de Dieu, et en un mot l'Antechrist, dans deux conjonctures ; l'une, au temps *que celui qui tient, sera détruit*, ℣. 7, 8 ; l'autre, aux approches du jour du Seigneur, 2, 8 ; et l'une et l'autre circonstance, selon leur propre explication, est incompatible avec ce qu'ils disent du pape.

XLVII. La première, mal expliquée par les protestans.

La première, parce qu'ils entendent S. Paul du démembrement de l'empire romain sous Alaric, et dans toute l'étendue du cinquième siècle : or il n'a paru dans tout ce temps ni prodiges, ni signes trompeurs, ni rien enfin d'extraordinaire dans la papauté, pas même en allégorie. Les miracles qui se faisoient au tombeau des saints martyrs, ne tendoient qu'à glorifier le Dieu des martyrs, à confirmer l'évangile, pour lequel ils étoient morts, à confondre un Julien l'Apostat

et les infidèles endurcis, et à convertir les autres. Ceux qui les ont rapportés, c'est-à-dire, tous les saints Pères et tous les historiens, n'ont pas été des trompeurs, mais des saints, et la lumière de leur siècle. Les papes n'y ont pas eu plus de part que tout le reste des évêques en Orient et en Occident, et par tout le monde. On n'a jamais produit aucun passage, pour faire voir que les papes aient rien fait de particulier sur cela; et on ne songe pas seulement à en produire. On n'a non plus osé imaginer que les papes qui furent alors, ni plusieurs siècles après, aient songé à s'élever au-dessus de Dieu, ni à se faire rendre les honneurs divins dans son temple : on n'a, dis-je, osé imaginer que saint Léon, ni saint Simplice, ni saint Gélase, ni saint Hormisdas, ni saint Grégoire, ni les autres, aient rien fait d'approchant, pas même, je le répète, en allégorie; car on demeure d'accord, même dans la réformation prétendue, que ces papes étoient de grands saints, ou tout au moins des gens de bien : on se moque donc, lorsqu'on ose dire que l'homme de péché parut alors.

XLVIII. La seconde, également mal entendue.

On ne se tire pas mieux de l'autre conjoncture, où saint Paul fait naître l'homme de péché, c'est-à-dire, dans les approches *du jour du Seigneur,* et de sa présence éclatante : car l'homme de péché des protestans ne devoit point du tout venir dans ces approches, ni vers le temps de ce grand éclat de la présence de Jésus-Christ; puisque l'empire de ce méchant devoit durer dans une longue succession de papes, et plus de

douze cents ans, comme on a vu : donc l'homme de péché de saint Paul, n'est pas celui des protestans.

Mais voici encore un autre inconvénient ; c'est que la chute de l'empire romain, qui est arrivée au cinquième siècle, ou en quelqu'autre endroit qu'on la voudra mettre, n'a rien de commun avec le jour du Seigneur, puisque nous avons vu la première chose, c'est-à-dire, la chute de l'empire, très-parfaitement accomplie, et que treize cents ans après nous ne voyons encore rien de plus avancé pour l'accomplissement de l'autre.

XLIX. En accordant aux protestans tout ce qu'ils demandent, ils ne concluent rien de cette parole de S. Paul : *Celui qui tient.*

Mais que veut dire ce mot de saint Paul, *Que celui qui tient, tienne encore, jusqu'à ce qu'il soit détruit*, ℣. 7 ? Tout ce qu'il plaira aux protestans; et en quelque sorte qu'ils l'entendent, il n'y a rien pour eux dans ce passage.

Ils savent bien que saint Augustin approuve l'interprétation où, par *celui qui tient*, on entend celui qui tient la foi, qui est solidement établi dessus (1); et il veut selon ce sens, que saint Paul l'exhorte à persévérer malgré les illusions de l'Antechrist. Il n'y a point là de mystère; ni aucune sorte d'ambiguité : *que celui qui tient, tienne ; que celui qui a* la foi, dit saint Paul, *la conserve :* c'est la même chose qu'il dit ailleurs, que *celui qui croit être ferme, prenne garde de ne tomber pas*, I. Cor. x. 12; avertissement très-nécessaire dans la grande ten-

(1) *De Civ.* xx. 19. *Epist. ad Hesich.* 199. *col.* 80.

tation de l'Antechrist, tant que dureront ses illusions, et jusqu'à ce qu'il soit détruit par la présence éclatante du Fils de Dieu. Et dans le même chapitre dont il s'agit, saint Paul dit encore à ceux de Thessalonique : *Tenez ferme, et conservez les traditions que vous avez apprises de nous, soit de vive voix, soit par écrit,* II. Thess. II. 14, où les mots dont se sert l'Apôtre, στήκετε, κρατεῖτε ; *Tenez ferme, conservez, gardez, ne sont pas moins forts que celui du* ℣. 7. ἐπέχων, celui qui tient. Toutes les épîtres de saint Paul sont pleines de ces préceptes : Tenez ferme, où le mot grec κατέχετε est fort voisin et à peu près de même force, comme de même origine que celui dont nous parlons; de sorte qu'il n'y a rien de plus naturel que l'interprétation de saint Augustin. Elle n'accommode pas les protestans : en voici une autre d'un grand auteur, qui ne leur conviendra pas davantage.

C'est le docte Théodoret, un des plus judicieux interprètes de l'Ecriture et de saint Paul. Dans ces mots du ℣. 6 : *Vous savez ce qui arrête, ou ce qui retient,* il n'a pas entendu avec beaucoup d'autres Pères l'empire romain, mais *l'immuable décret de Dieu, qui arrêtoit l'Antechrist, parce qu'il vouloit qu'il ne parût qu'à la fin du monde, et après que l'évangile auroit rempli toute la terre.* Il suit sa pensée au ℣. 7, et il veut *que celui qui tient,* s'entende *de l'idolâtrie, qui devoit toujours durer dans le monde, jusqu'à la venue de l'Antechrist :* d'où il conclut qu'il ne

paroîtra *qu'après que l'idolâtrie seroit tout-à-fait détruite, et l'évangile annoncé par tout l'univers*.

Je ne vois rien qui combatte cette exposition, et j'en pourrois rapporter beaucoup d'autres aussi peu conformes au dessein des protestans; mais venons à celles qu'ils y croient favorables.

Selon eux, celui qui tient, *celui qui obtient*, selon Genève; *celui qui occupe*, selon M. Jurieu, c'est l'empire romain, qui tenoit tout l'univers en sa puissance. C'est l'interprétation de plusieurs Pères; mais si on la nie aux protestans, comment la prouveront-ils? Par les Pères et la tradition? ce seroit contre leurs principes; et puis les Pères varient, et la tradition n'est pas uniforme. Quoi donc, par le texte même? il n'y a rien de clair pour l'empire romain. Que si l'on dit avec quelques Pères, qu'en cela même que saint Paul affecte un langage mystérieux, il montre qu'il entendoit quelque chose qu'il y eût eu du péril à expliquer clairement, comme eût été la prédiction de la chute de l'empire, dont on auroit pu faire un crime aux chrétiens et à l'Apôtre, cette réponse ne satisfait pas: car premièrement, nous pouvons répondre qu'il n'y a rien là d'ambigu, ni rien de mystérieux, selon l'interprétation qu'on vient de voir de saint Augustin; secondement, qu'il peut y avoir beaucoup d'autres choses que saint Paul aura voulu envelopper dans un discours mystérieux, particuliè-

rement dans l'avenir, où il transporte en esprit ses lecteurs.

En accordant néanmoins qu'il s'agit ici de l'empire romain, plusieurs catholiques ont pensé qu'encore que cet empire ait été détruit en un certain sens, lorsqu'il le fut en Occident, où étoit sa source, et dans Rome même, il a subsisté en quelque manière dans les empereurs d'Orient, et ensuite dans Charlemagne et dans les empereurs français et allemands qui durent encore.

Ce sens est indifférent pour l'Apocalypse. La chute de Rome punie pour ses persécutions et pour son attachement à l'idolâtrie, avec la dissipation de son empire dans sa source, est un assez digne objet de la prophétie de saint Jean; et rien n'empêche que tant de siècles après cette chute, on ne reconnoisse encore ce foible renouvellement de l'empire romain, qui depuis un si long temps n'a plus rien à Rome. Que si l'on veut soutenir que jusqu'à la fin du monde ce nouvel empire sera exempt des vicissitudes humaines, sans jamais pouvoir périr qu'à la venue de l'Antechrist, et que ce soit là le sens de saint Paul, ce seroit en même temps manifestement la ruine de protestans, puisque cet empire subsiste encore.

Aussi s'y opposent-ils de toute leur force (1): ils ne trouvent aucune apparence que saint Paul, par *celui qui tient*, parole si forte pour désigner

(1) *Jurieu, Accomp. p.* 82.

un empire sous qui tout l'univers tremble, entende le nouvel empire; et ils veulent qu'il entende l'empire romain, dont nous avons vu la chute : mais c'est ce que je détruis par cette preuve démonstrative; car voici leur raisonnement : *Celui qui tient*, selon saint Paul, c'est Rome qui tenoit alors tout l'univers sous sa puissance; lorsque cette puissance sera détruite, l'Antechrist, selon cet apôtre, paroîtra. Or il est détruit, poursuivent-ils, cet empire de l'ancienne Rome, sous qui l'univers avoit ployé : l'homme de péché est donc venu. Voilà leur raisonnement dans toute sa force. Mais poussons un peu plus loin la conséquence, pour découvrir clairement la fausseté du principe. Le même saint Paul qui nous donne la chute de celui *qui tient* pour signe prochain de l'Antechrist, nous la donne aussi pour signe prochain du jour du Seigneur; car écoutons ses paroles, et prenons la suite de son discours : *Ne vous laissez point troubler*, dit-il, *par ceux qui vous ont écrit sous mon nom, que le jour du Seigneur alloit venir*, II. Thess. II. 2. Pour les empêcher d'être troublés de la crainte d'une si soudaine arrivée de ce grand jour, il leur raconte un grand événement dont il devoit être précédé, qui étoit la découverte de *ce méchant* que Jésus-Christ devoit détruire. Vous savez, dit-il, ce qui *l'empêche, ce qui le retarde*, afin qu'il paroisse en son temps, *car le mystère d'iniquité commence déjà; seulement, que celui qui tient, tienne encore jusqu'à ce qu'il soit détruit; et alors sera*

découvert ce méchant que le Seigneur détruira par le souffle de sa bouche, et qu'il perdra par l'éclat de sa présence. Voilà les mots de saint Paul, ℣. 6, 7, 8, et on en voit le rapport avec *le jour du Seigneur,* du ℣. 2. On voit donc plus clair que le jour, qu'il fait marcher ensemble ces deux choses, la découverte du méchant qui s'élevera au-dessus de Dieu, et sa soudaine destruction au jour du Seigneur, par l'éclatante apparition de sa gloire : or est-il que ce grand jour et l'éclatante apparition de la gloire de Jésus-Christ, n'est pas venue; par conséquent l'homme de péché qui en devoit être un si prochain avant-coureur, ne l'est non plus, et on ne peut croire que saint Paul, par *celui qui tient,* entende l'empire romain dont nous avons vu la chute.

L. S'il y a quelque avantage à tirer des Pères qui font venir l'Antechrist et le jugement à la chute de l'empire romain.

Mais que veulent donc dire les Pères, lorsqu'ils entendent ces mots, *celui qui tient,* de l'empire qui tenoit alors l'univers en sa puissance? Il est aisé de répondre : en premier lieu, ce n'est pas le sentiment de tous les Pères, comme on le peut voir sans aller plus loin, et d'une manière à n'en point douter, dans les passages de saint Augustin et de Théodoret qu'on vient de produire; il faut donc soigneusement distinguer les conjectures particulières des Pères d'avec leur consentement unanime : mais secondement, les mêmes Pères, qui entendent l'empire romain par *celui qui tient,* entendent aussi par le *jour du Seigneur* et par *l'éclatante apparition de Jésus-Christ,* le jour du jugement universel, dont

ce méchant devoit être le prochain avant-coureur : tellement que s'ils joignent la chute de ce grand empire avec la venue de l'Antechrist, ils joignent aussi la venue de l'Antechrist avec le jugement dernier et la fin de l'univers; en un mot, ils présumoient que l'empire romain sur toute la terre ne finiroit qu'avec le monde : ce qu'ils ont bien pu conjecturer avant que les choses fussent arrivées; mais ce qu'on ne peut dire sans folie, maintenant que l'expérience nous a fait voir le contraire.

LI. Que le sentiment des Pères est directement contraire au système protestant, en ce qu'ils reconnoissent l'Antechrist pour un seul homme.

Il y a encore un autre endroit où l'interprétation protestante ne s'accorde en aucune sorte avec celle des Pères ; c'est que tous unanimement, et sans exception d'un seul, ils ont cru que l'Antechrist, dont saint Paul parle en ce lieu, seroit un seul homme (1). Car ils ont bien vu avec saint Jean qu'il y auroit plusieurs antechrists, parce que le dernier, comme on l'appeloit, qu'ils attendoient à la fin des siècles, auroit plusieurs avant-coureurs; mais pour lui, tous l'ont pris pour un seul homme, et ils étoient naturellement conduits à ce sens par ces expressions de l'Apôtre (2) : *L'homme de péché, le fils de perdition, l'ennemi, le méchant, celui qui viendra avec tous les signes trompeurs, celui que Jésus-Christ détruira,* tous caractères individuels qui désignent un homme particulier, comme nous l'avons observé ailleurs (3).

On nous objecte que le saint Esprit nous re-

(1) *Aug. de Civ.* XX. 29. *sup.* — (2) *II. Thess.* II, 3, 4, 8, 9. — (3) *Hist. des Var.* XIII. 4.

présente souvent comme un seul homme, tout un corps et tout un état; témoin le faux prophète de l'Apocalypse, que nous-mêmes nous avons pris pour une société de philosophes magiciens, encore que par trois fois il soit appelé en singulier et avec l'article, *le faux prophète*, comme l'Antechrist est appelé *le méchant*, *l'impie* (1).

C'est la méthode perpétuelle des protestans: aussitôt qu'ils ont trouvé dans l'Ecriture une figure, ils l'outrent sans aucune mesure, en sorte qu'on ne sait plus par où distinguer ce qui se dit proprement. Que si les Juifs ou les libertins, qui ne reçoivent pas l'évangile, vouloient dire que les passages des anciens prophètes, où il est parlé du Messie, désignent aussi un certain corps et un certain état, et non pas un homme particulier, n'y auroit-il point de règle pour les confondre? et s'il doit y avoir un Christ, un homme particulier qui soit le Christ par excellence, devancé par plusieurs christs en figure, pourquoi ne voudra-t-on pas qu'il y ait un antechrist éminent, un homme particulier qui paroisse à la fin des siècles, que d'autres antechrists inférieurs en impiété et en malice, un Nabuchodonosor, un Antiochus, un Néron, un Simon le magicien ou d'autres pareils imposteurs, aient précédé?

La règle que nous donnons pour entendre les figures de l'Ecriture, est de consulter l'Ecriture même. Par exemple, si nous disons que le faux prophète désigné dans l'Apocalypse comme un

(1) *Apoc.* XVI. 13. XIX. 20. XX. 10.

homme particulier, peut être pris pour un corps entier et une société, c'est que dès le commencement il est appelé une bête : *Et je vis,* dit saint Jean (1), *une autre bête;* terme consacré dans ce livre, pour signifier un corps de société, un grand empire, une ville dominante, ou quelqu'autre chose semblable, comme il est formellement expliqué par saint Jean même (2); et cette idée venoit de plus haut, c'est-à-dire, de Daniel, où les quatre bêtes représentent quatre royaumes, comme il est distinctement expliqué par ces paroles précises : *Ces quatre bêtes sont quatre royaumes qui s'élèveront de la terre* (3).

Il faudroit donc nous montrer que saint Paul nous eût parlé en quelqu'endroit de ce méchant, autrement que comme d'un homme particulier, ou qu'on ait jamais entassé tant de caractères individuels, pour signifier une suite d'hommes. Et si l'on dit que ce méchant est le même que le faux prophète de saint Jean, visiblement cela ne se peut; puisqu'outre les autres raisons par lesquelles nous nous réservons de le démontrer dans la suite, il suffit de dire à présent, qu'au lieu que le méchant de saint Paul se porte pour Dieu, et s'élève au-dessus de tous les dieux, le faux prophète de saint Jean (4), qui est la seconde bête, ni ne se donne pour un dieu, ni ne se fait adorer, mais qu'il fait adorer la première bête.

LII. Que les protestans ne s'accordent ni avec les Pères, ni avec

C'est donc pour cette raison que tous les Pères unanimement, et sans en excepter un seul, dès

(1) *Apoc.* XIII. 11. — (2) *Ibid.* XVIII. 9, 18. — (3) *Dan.* VII. 17. — (4) *Apoc.* XIII. 12.

saint Paul, ni avec eux-mêmes.

l'origine du christianisme, ont reconnu naturellement le méchant, l'impie, l'homme de péché, et l'enfant de perdition de saint Paul, et en un mot l'Antechrist, pour un homme particulier qui devoit venir à la fin du monde, pour faire la dernière épreuve des élus de Dieu, et l'exemple le plus éclatant de sa vengeance avant le jugement prochain.

Les protestans nous répondent, qu'aussi ne suivent-ils pas le plan des Pères : qu'il est bien vrai qu'avec eux ils prennent le méchant de saint Paul pour l'Antechrist, et le font venir encore avec eux à la chute de l'empire romain; mais qu'ils ne les suivent pas en ce qu'ils joignent toutes ces choses au dernier jour, et encore moins en ce qu'ils font de l'Antechrist un particulier. Voilà ce qu'ils nous répondent : d'où je conclus premièrement, qu'il ne faut donc plus, comme ils font, et comme fait encore en dernier lieu M. Jurieu (1), s'autoriser des anciens, pour tout-à-coup les abandonner aux endroits les plus essentiels; et secondement, je leur demande ce que c'est donc, selon eux, que le jour du Seigneur, et l'éclatante apparition de Jésus-Christ.

Du Moulin, très-embarrassé de cette difficulté, et d'une si prompte exécution de son antechrist, qui devoit durer douze à treize cents ans, paraphrase d'une étrange sorte ce verset de saint Paul : *Et lors le méchant sera révélé, lequel le Seigneur Jésus déconfira par l'esprit de sa bouche, et abolira par la clarté de son avé-*

(1) *Préj. Accompl. Lett.* XII.

nement. Voilà le texte de saint Paul, selon la Version de Genève, et en voici la paraphrase selon le ministre (1) : *Et quand cet empire romain sera détruit, alors sera pleinement manifesté ce pontife, et le siége papal sera exalté par la ruine de l'empire; lequel pontife Dieu abattra* ET AFFOIBLIRA, *mais ne* LE DÉTRUIRA *point totalement qu'au dernier jour du jugement, lorsque Jésus-Christ viendra en sa gloire.* Ce que voulant expliquer plus amplement, il nous représente l'empire papal ébranlé par la prédication de Luther (2); et quant à la *pleine abolition,* il la réserve au jour du jugement, dans cinq ou six cents ans, s'il plaît à Dieu.

On voit bien ce qui le contraint à parler ainsi; c'est qu'enfin il n'a osé dire que Luther ait abattu et détruit ce prétendu antechrist de la réforme, comme il s'en étoit vanté : c'est pourquoi il a fallu distinguer deux temps, l'un où l'Antechrist seroit affoibli, et l'autre où il seroit détruit tout-à-fait. Mais ce n'est pas ainsi que saint Paul procède : il n'y a dans le texte aucun vestige de cette distinction; c'est-à-dire, que le ministre a vu le mal, et n'y a point trouvé de remède qu'en falsifiant le texte de saint Paul.

Pour colorer une si indigne falsification, il a voulu s'imaginer que le mot grec qu'on a traduit à Genève par le vieux mot *déconfira,* et celui qu'on y traduit par *abolira,* sont d'une vertu bien différente : ἀναλώσει (*analôsei*), selon lui, ne

(1) *Acc. des proph. p.* 78. — (2) *Ibid.* 14. *p.* 152.

signifie pas tuer, comme l'a traduit la Vulgate, mais *une déconfiture par certains progrès, comme qui diroit user, dissiper, consumer.* Que veut dire ce faux savant avec son grec jeté en l'air pour éblouir le monde ? Et qui jamais a conçu qu'*analôsei*, où il a traduit *déconfira*, soit plus foible que καταργήσει (*catargései*), où il traduit *abolira?* Quel enfant, qui ait ouï parler de la ruine de Troie, ne sait pas qu'elle s'appelle ἅλωσις (*alôsis*) de la racine ἁλίσκω (*alisco*) qui a la même vertu ; et que ce terme ἅλωσις signifie *excidium*, la destruction, la ruine, la perte totale, comme l'ἀναλώσει (*analôsei*) de saint Paul signifie détruira, perdra, abolira tout-à-fait ? Que si c'est là ce qu'a fait Luther, que fera de plus Jésus-Christ quand il viendra dans sa gloire ? Mais qu'y a-t-il qui tombe plus vîte que ce qu'on abat par un souffle? et qui ne voit plus clair que le jour, que ces deux expressions de saint Paul : Jésus-Christ *perdra le méchant par son souffle, et le détruira par la gloire de son avénement*, ne signifient que la même chose répétée deux fois, selon le génie de l'hébreu ?

Saint Chrysostôme, qui assurément savoit le grec, voulant expliquer la force du mot ἀναλίσκειν (*analiskein*), dont se sert saint Paul, et tout ensemble faire voir combien promptement l'Antechrist seroit défait par l'éclatante apparition de Jésus-Christ, *ce sera*, dit-il (1), *comme un feu, qui tombant seulement sur de petits animaux,*

(1) *In II. ad Thes. c.* II. *Hom.* IV. *n.* I.

avant même que de les toucher, et quoiqu'ils soient encore éloignés, les rend immobiles de frayeur, et les consume, analiskei; *ainsi Jésus-Christ, par son seul commandement et par sa seule présence, consumera l'Antechrist*, analôsei : *c'est assez qu'il paroisse, et tout cela périt aussitôt.*

Le cardinal Bellarmin s'étoit servi très-à-propos de ces paroles de saint Chrysostôme, trop pressantes pour du Moulin, quoiqu'alors foiblement traduites. Ce ministre les affoiblit encore davantage (1) : au lieu de cette frayeur qui rend ces animaux immobiles, il veut que le feu, contre sa nature, ne fasse que les assoupir; au lieu de cette prompte action du plus vif et du plus vorace des élémens, il lui donne une lenteur qu'il n'eut jamais; et non content de changer le sens de saint Chrysostôme, il voudroit encore changer la nature même, pour faire vivre son antechrist plus que saint Paul ne le permet.

Le même du Moulin blâme la Vulgate (2), qui traduit l'*analôsei* de saint Paul, par le latin *interficiet.* Mais saint Jérôme traduit partout ainsi (3) : il dit partout : Le méchant que le Seigneur *tuera, fera mourir*, interficiet, *par le souffle de sa bouche, et détruira par l'éclat de son avénement.* Et voici comme il l'explique (4) : *Le Seigneur*, dit-il, *le fera mourir*, interficiet, *par le souffle de sa bouche, c'est-à-dire, par sa*

(1) *In II. ad Thess. c.* II. *Hom.* IV. *n.* 63.— (2) *Ibid.* — (3) *Ep* XI. *ad Ageruch.* — (4) *Ep. ad Alg. q.* XI.

divine puissance, et par un commandement absolu, puisqu'à lui, commander, c'est faire : ainsi ce ne sera ni par une armée, ni par la force des soldats, ni par les secours des anges, que l'Antechrist sera tué ; et de même que les ténèbres sont dissipées par le seul avénement du soleil, ainsi Jésus-Christ détruira l'Antechrist par le seul éclat de son avénement.

Voilà l'idée que met naturellement dans les esprits le passage de saint Paul : ce n'est pas un antechrist qu'on fasse périr d'une mort lente, et qu'on consume, pour ainsi dire, à petit feu; on n'en fait point à deux fois, si on me permet de parler ainsi, et il périt tout d'un coup devant Jésus-Christ, qui vient en sa majesté juger les vivans et les morts.

Le ministre Jurieu l'a pris autrement que du Moulin (1), et *par la clarté de l'avénement de Jésus-Christ*, il entend, *non pas le dernier avénement du Seigneur, mais celui par lequel il viendra long-temps avant la fin du monde, abattre le paganisme, le mahométisme, le papisme, etc.* Nous ne connoissions jusqu'ici que deux avénemens de Jésus-Christ; l'un avec la mortalité, qui est accompli; l'autre en gloire, qui est celui que nous attendons; mais le ministre en met trois. Les Thessaloniciens ne craignoient qu'un seul jour du Seigneur, dont saint Paul leur avoit déjà parlé dans sa première épître (2);

(1) *Préj. lég. I. p. ch.* IV. *p.* 89. *Acc. des proph. II. p. ch.* XXIII. — (2) *I. Thess.* V. 2.

et

et c'étoit le jour du jugement, capable de faire trembler les plus justes. C'est ce jour dont la prochaine arrivée, que quelques-uns leur annonçoient, les avoit troublés : il n'y avoit donc à attendre qu'un jour du Seigneur. Le ministre leur en montre deux; mais encore lequel des deux craignoient-ils? celui où Jésus-Christ devoit apparoître pour confondre l'Antechrist avec le paganisme, le mahométisme, le papisme? Qu'y avoit-il à craindre pour eux dans ce jour? et devoient-ils être païens, mahométans, ou papistes? Dans quel abîme se jette le ministre? Il faut être bien poussé à bout, lorsqu'on fait de telles violences au langage de l'Ecriture : mais avec tout cela on ne gagne rien, et la difficulté demeure toujours. Car enfin, quoiqu'on veuille faire *du jour du Seigneur, et de la présence éclatante de Jésus-Christ,* il est toujours très-constant que S. Paul l'attache à la chute de *celui qui tient: Alors,* dit-il, *se découvrira le méchant que Jésus-Christ détruira par l'éclat de sa présence.* Et tout cela devoit paroître aussitôt après la chute de *celui qui tient*, ℣. 7, puisqu'il n'y avoit que cela *qui retenoit*, ℣. 6. Que ce soit donc tout ce qu'on voudra, ou l'entier renversement du monde dans le jugement dernier, ou dans quelqu'autre apparition de notre Seigneur, la destruction de l'Antechrist, *si celui qui tient*, c'est l'empire dont Alaric, ou quelqu'autre qu'on voudra, a commencé la dissipation, et que pour cette raison l'homme de péché ait dû paroître vers ce temps là, on en doit avoir vu vers ce même temps, non-

seulement les attentats et les prodiges, mais encore la destruction éclatante, la prédiction de saint Paul nous menant si rapidement de l'un à l'autre, et ne laissant entre deux aucun intervalle.

Mais ce rapide accomplissement de la prédiction de saint Paul, qu'il explique avec des paroles si vives, n'a rien qui convienne à l'Antechrist des protestans; car il leur faut douze cents ans pour en composer la fable. L'Antechrist qu'ils nous proposent, est un antechrist dont on ne voit trois cents ans durant, ni les impiétés, ni les prodiges. C'est un saint durant quatre siècles, plus ou moins; et après qu'il a commencé à se déclarer, il faut encore huit ou neuf cents ans pour le détruire; encore ne sait-on pas si on en viendra tout-à-fait à bout devant ce temps; et on croit qu'on sera contraint de lui laisser une vie traînante durant quelques siècles. Tout cela, qu'est-ce autre chose que de changer les vives idées et les éclairs de saint Paul, en la froide allégorie d'une histoire aussi languissante qu'elle est d'ailleurs mal appuyée?

LIII. Froideur des allégories des protestans.

Mais après tout, qui a dit à nos réformés que ces grands mots de saint Paul: *L'impie qui s'élevera au-dessus de tout ce qu'on appelle Dieu, qui se montrera dans le temple de Dieu, comme étant Dieu lui-même*, et le reste: qui leur a dit, encore un coup, que toutes ces choses soient des caractères allégoriques? Est-ce qu'il n'est pas possible qu'elles arrivent à la lettre? mais nous avons cent exemples de rois orgueilleux,

qui se sont fait rendre les honneurs divins; et sans rappeler ici les Nabuchodonosor et les autres rois impies que l'on connoît, on sait que Caligula se vouloit faire adorer jusques dans le temple de Jérusalem; que Néron ne fut pas moins emporté, ni moins impie; que les Césars avoient des temples, et qu'ils furent les plus respectés de tous les dieux. Ces choses étoient communes dans le monde au temps que saint Paul écrivoit, et il parloit aux fidèles selon les idées qui étoient connues. Pourquoi veut-on y substituer des allégories, ou plutôt des calomnies manifestes de la papauté? Quand je fais ces objections à M. Jurieu [1], il me reproche sérieusement que je n'ai pas voulu voir les endroits qu'il a rapportés, où le pape est appelé Dieu [2]. Quoi, il voudroit qu'on allât répondre à toutes les thèses et à toutes les épîtres dédicatoires, à tous les mauvais complimens que lui et ses confrères ont ramassés, à cause qu'ils les débitent avec un air aussi sérieux, que si c'étoient autant de dogmes de l'Eglise catholique? Mais je vais donner beau jeu à ses vains reproches. Oui, je lui avoue que le pape est un de ces dieux dont a parlé le Psalmiste, qui *meurent comme les hommes* [3], mais qui néanmoins sont appelés dieux, parce qu'ils exercent sur la terre une autorité qui vient de Dieu, et qu'ils en représentent la puissance, jusqu'au point que Dieu a voulu. Qui blâme cette façon de parler, n'a qu'à s'en prendre au saint Esprit

[1] *Var. liv.* XIII. 3, 4, 7. — [2] *Lett.* XIII. — [3] *Ps.* LXXXI. 6, 7.

qui l'a dictée à David, et à Jésus-Christ qui l'a approuvée (1). Si les flatteurs en abusent, qu'ils aillent en perdition avec leurs lâches et profanes discours; mais peut-on dire sérieusement que le pape se fasse Dieu en un mauvais sens, pendant qu'il se reconnoît, non-seulement homme, mais encore pécheur, et que comme les autres fidèles, il confesse ses péchés aux pieds d'un prêtre? mais il se dit *vice-Dieu*, c'est-à-dire, lieutenant de Dieu : il n'est donc pas Dieu. Les rois sont à leur manière vicaires de Dieu. Le pape l'est d'une autre sorte et d'une façon plus particulière, comme établi spécialement par Jésus-Christ, le pasteur de tout son troupeau. Se moque-t-on, d'appeler cela un Dieu? Mais, dit M. Jurieu (2), *le pape se met au-dessus des rois qui sont des dieux*. Qu'un homme ne rougisse pas d'objecter gravement de telles choses, et qu'on puisse les écouter sérieusement, c'en seroit assez pour se détromper à jamais de tels docteurs. Que veut-on dire, le pape se met au-dessus des rois? Sans doute, en un certain sens, et comme pasteur : qui le peut nier, puisque les rois chrétiens font gloire d'être compris au nombre de ceux dont saint Paul a dit : *Obéissez à vos prélats?* Si c'est là se faire Dieu, qu'on songe du moins que ceux dont le psaume a dit : *Vous êtes des Dieux*; et, *Dieu s'est assis dans l'assemblée des Dieux* (3), ce sont tous les juges; et parce qu'il y a des juges au-dessus des juges, des *grands au-dessus*

(1) *Joan.* x. 34. — (2) *Lett.* XIII. — (3) *Ps.* LXXXI.

des grands, et que *le roi commande à tous*, comme dit le sage (1), le roi sera un Antechrist, et tout l'ordre du monde un antichristianisme; les fanatiques le diront peut-être (2). Mais le pape se dit infaillible. Si l'on demandoit au ministre quel pape l'a dit, où en est la décrétale, et quel acte a jamais fait l'Eglise romaine pour établir ce dogme, il demeureroit muet; car je lui maintiens qu'il n'y en a point. Mais enfin, peut-on dire sérieusement que de croire, ou d'espérer avec quelques-uns, que Dieu ne permettra pas qu'un pape décide en faveur de l'erreur, ce soit en faire un Dieu, et non pas un homme assisté de Dieu, afin que la vérité soit toujours prêchée dans l'Eglise par celui qui en doit être la bouche? Cessons de perdre le temps à résoudre des objections qu'on ne peut faire sérieusement. Que saint Paul ait eu en vue des choses si froides, quand il a écrit son Epître aux fidèles de Thessalonique, et qu'il ait voulu leur donner de si graves précautions contre des chimères de cette nature, c'est dégrader un si grand apôtre, que de le penser. Non, non, se faire passer pour Dieu, et s'élever au-dessus de Dieu, ce ne sera pas seulement l'impertinente exagération de quelque flatteur, ou quelque cérémonie mal interprétée, ou même quelque prétention excessive, mais ce sera dans le littéral se donner réellement pour Dieu, et se faire bâtir des temples, comme ont fait tant de rois impies. De même, venir au monde avec *toute l'opération*

(1) *Eccles.* v. 7, 8. — (2) *Lett.* XIII.

de Satan, et toutes sortes de signes et de prodiges trompeurs, jusqu'à faire descendre *le feu du ciel* (1), et autre chose de cette nature, ce ne sera pas donner la confirmation, ou prononcer des anathêmes, ni dire, ce qui est certain, que Dieu fait des miracles par ses saints, et durant leur vie, et après leur mort. Ce sera, comme les enchanteurs de Pharaon, imiter les miracles de Moïse; ce sera, comme dit Jésus-Christ, *faire de si grands prodiges, des signes si surprenans, que les élus mêmes, s'il se peut, soient induits en erreur* (2), en sorte que pour être parfaitement confondu, il ne faille rien de moins que l'apparition éclatante de Jésus-Christ dans sa gloire, et le grand jour du Seigneur. Quand les papes entreprendront de tels prodiges, et qu'ils les entreprendront pour justifier qu'ils sont des dieux, et se faire dresser des autels, je reconnoîtrai l'ennemi dont parle saint Paul.

LIV. Ce que l'on peut dire de certain de l'Antechrist.

Que sera-ce donc, dira-t-on, que cet ennemi? Je réponds que si c'est quelque chose qui soit venu il y a long-temps, comme le prétendent les protestans, c'est aussi quelque chose qui est détruit il y a long-temps, comme on a vu. C'est donc une manifeste absurdité de dire que ce soit le pape. Que si l'on entend par cet ennemi quelqu'un qui soit déjà venu et détruit, soit que ce soit Néron, selon quelques-uns, ou Caligula, ou Simon le magicien, selon quelques autres, comme Grotius et Hammond, il n'y a rien là contre nous; la peine sera de faire cadrer les

(1) *II. Tess.* II. 9. *Apoc.* XIII. 13. — (2) *Matt.* XXIV. 24.

événemens avec les paroles de saint Paul ; et avec la date de son épître, ce que j'avoue, quand à moi, que je n'ai pu faire. Que si, comme le veulent les anciens, et comme saint Augustin nous assure par deux fois (1), que tout le monde le croyoit sans aucun doute ; si, dis-je, ce méchant est quelqu'un qui ne soit pas encore venu, qui viendra à la fin des siècles, et qu'on nommera l'Antechrist, qui peut dire ce que ce sera sans être prophète ? Saint Augustin avoue du moins qu'il n'y connoît rien, et propose tout ce qu'il peut imaginer, laissant tout absolument dans l'incertitude. Soit donc que ce soit quelqu'un, qui pour attirer les Juifs, rebâtisse le temple de Dieu dans Jérusalem, ou qui en bâtisse quelqu'autre au Dieu créateur, comme vouloit faire Julien, où enfin il fasse rendre les honneurs divins, à l'exemple de tant de rois impies ; soit que ce méchant choisisse quelque célèbre Eglise des chrétiens, pour s'y faire adorer comme un Dieu ; soit que, selon une des interprétations de saint Augustin, ce soit un prince hérétique qui prétende que la société qui le suivra, soit la vraie Eglise, et qui par force, ou par illusion, y entraîne un très-grand peuple, pour y paroître tout ce qu'il voudra à ses sectateurs ; soit que ce soit un faux Christ et un faux Messie, mais plus grand trompeur, et plus rempli de Satan que tous les autres, qui se disant le Fils de Dieu, comme Jésus-Christ, et se mettant au-dessus de

(1) *De Civit.* XX. 19, *etc.*

lui avec des signes proportionnés à sa prétention, accomplira à la lettre tout ce que dit saint Paul; soit que ce soit quelque chose qu'il ne soit pas donné aux hommes de prévoir : toujours est-il bien constant que c'est chercher à se tromper, que de fonder un schisme sur cette énigme; et que tout ce qu'on en peut dire de plus assuré, si c'est celui dont parle saint Paul, c'est qu'il ne durera pas long-temps, et que sa chute suivra de près son audace.

Cependant on peut encore tenir pour assuré que ce sera quelque faux réformateur des erreurs et des corruptions du genre humain, et que le fond de sa mission sera une fine hypocrisie, qui est proprement le mystère d'iniquité, dont saint Paul a dit qu'il commençoit de son temps à se former. Mais si ce détestable mystère se formoit au commencement par tant de sectes qui se cachoient jusque dans le sein de l'Eglise sous le nom et l'extérieur de la piété, il se consommera à la fin des siècles d'une manière bien plus trompeuse. La grande apostasie précédera, soit que ce soit la révolte contre quelque grand empire, soit que ce soit un grand schisme, peut-être encore plus étendu que celui de Luther et de Calvin, où des royaumes entiers se sont cantonnés avec une haine obstinée contre l'Eglise catholique. Et pour ces mots de saint Paul, que *celui qui tient, tienne*; soit que ce soit une exhortation à ceux qui tiennent la vraie foi à la défendre contre les prestiges et les violences de l'Ante-

christ, ou pour ne point répéter les autres interprétations, qu'il doive s'élever encore quelque grand empire, où saint Paul, à la manière des prophètes, nous ait voulu transporter en esprit, comme si la chose étoit présente : toujours est-il bien constant par les preuves qu'on en a vues, que si c'étoit l'empire romain dominant sur tout l'univers, nous aurions déjà vu paroître, aussi-bien que la chute de ce grand empire, non-seulement les blasphêmes, les faux miracles, et la ruine de l'Antechrist, mais encore, dans celle de tout l'univers, le grand jour de Jésus-Christ.

LV. Que le méchant de S. Paul ne peut être aucune des bêtes de saint Jean, et qu'il n'y a de rapport entre S. Paul et l'Apocalypse, que dans le ch. XX de cette dernière prophétie.

Au reste, les protestans se fondent beaucoup sur ce que la bête de l'Apocalypse, surtout la seconde, et le méchant de saint Paul sont la même chose; et il est vrai qu'il y a quelques caractères semblables, par exemple, celui des faux miracles qu'on voit paroître dans la seconde bête de saint Jean, comme dans le méchant de saint Paul. Mais ce caractère équivoque leur est commun avec beaucoup d'autres, et nous avons remarqué entr'eux deux différences essentielles : la première, que la bête de saint Jean ne se dit point Dieu, et ne se fait point adorer elle-même comme le méchant de saint Paul; mais au contraire, loin de s'élever avec ce méchant sur tout ce qu'on adore, elle fait adorer un autre : la seconde, que le méchant de saint Paul vient et périt dans les approches du jugement universel, en sorte que sa séduction sera la dernière de l'univers, comme celle que Jésus-Christ se réserve à détruire par son dernier avénement,

au lieu qu'après le supplice des deux bêtes de saint Jean, et les mille ans qui le doivent suivre [1], quel qu'en puisse être le mystère, il reste encore à l'Eglise une dernière persécution à essuyer, qui est celle de Gog et de Magog, plus dangereuse que toutes les autres, comme il a été remarqué, puisqu'elle sera l'effet du dernier déchaînement de Satan [2].

Il ne faut donc point comparer avec le second chapitre de la seconde aux Thessaloniciens tout ce qu'il y a dans l'Apocalypse, depuis le chapitre IV jusqu'au XX, comme si c'étoit la même chose; il n'y a de rapport précis du passage de saint Paul avec l'Apocalypse, que dans le chapitre XX et dans le feu tombé du ciel qui consume Gog et Magog, puisque ce feu n'étant autre chose que celui du dernier jugement, il a le rapport qu'on voit avec la dernière et éclatante apparition de Jésus-Christ, comme il a pareillement été dit ailleurs [3].

J'espère que les catholiques se rendront aisément à ces preuves; et pour ce qui est des protestans, qu'ils se désabuseront de l'erreur grossière qui leur fait imaginer leur Antechrist dans plusieurs personnes et dans une suite de treize siècles; en sorte qu'après sa venue, il nous fasse attendre si long-temps le jugement universel: contre tout ce qu'a dit saint Paul, et contre toute la tradition qui l'a toujours entendu comme nous faisons, dès l'origine du christianisme.

(1) *Apoc.* XIX. 20. XX. 3, 7. — (2) Voyez *les notes du ch.* XX. — (3) *Ibid.*

LVI. Qu'il y a, selon le ministre, un autre Antechrist, à qui, malgré qu'il en ait, les paroles de saint Paul conviennent mieux.

On croira peut-être que ce qui oblige les ministres à forcer le sens de saint Paul, sur le sujet de l'Antechrist qui doit venir, et être détruit à la fin des siècles, c'est qu'ils tiennent pour bien assuré que cet Antechrist ne viendra jamais, et que tout ce qu'en ont dit les Pères, est une fable : mais il n'en est pas ainsi. Le ministre Jurieu trouve vraisemblable qu'il y aura sur la fin des siècles, une *dernière persécution qui durera trois ans et demi*[1]. Quoi, trois ans et demi à la lettre, sans que ce soit à ce coup des jours prophétiques? Le ministre le veut ainsi à cette fois ; et *après cette persécution, pourra venir,* continue-t-il, *l'Antechrist de saint Irénée, à qui,* dit-il, *je veux bien faire cet honneur de croire qu'il avoit appris de quelques hommes apostoliques le mystère de cette dernière persécution.* A cette fois il se rend traitable : saint Irénée a trouvé grâce devant lui, et le voilà réconcilié avec les martyrs et les docteurs des premiers siècles : enfin il leur accorde *un Antechrist qui fera le Messie,* pour tromper les Juifs, *qui régnera trois ans et demi devant la fin du monde, et qui sera détruit peu de jours devant le dernier jugement.* Mais il n'accorde cela qu'à condition que cet homme, que Jésus-Christ détruira par sa dernière arrivée, ne sera qu'*un diminutif de l'Antechrist,* qui est le pape; car surtout il se faut bien garder de croire que depuis le commencement jusqu'à la fin de l'univers, il y puisse jamais rien

[1] *Acc.* II. *p. p.* 416.

avoir de pis que lui, pas même celui qui se dira le Messie à la fin des siècles, qui néanmoins apparemment sera le plus impudent de tous les imposteurs, et qui par là mériteroit bien d'être cru celui dont parle saint Paul. Mais le ministre ne l'endurera jamais : *il ne faut point le confondre,* dit-il, *ni avec l'homme de péché de ce grand apôtre,* ni avec aucune des bêtes de l'Apocalypse. Mais pourquoi, en démêlant l'obscurité d'un passage aussi obscur que celui du II.e chapitre de la II.e aux Thessaloniciens, ne vouloit pas nous permettre d'y placer ce dernier Antechrist? Pourquoi ne vouloir pas croire que ce sera le plus méchant de tous, puisque Satan l'enverra à la fin des siècles pour faire les derniers efforts contre les élus, et que Jésus-Christ de son côté en réservera le châtiment à son grand et dernier jour, pour être le dernier coup de sa puissance? Il est vrai que le ministre le défend, et je n'en sais pas la raison; car de bonne foi, il n'en dit point; mais c'est qu'il faudroit effacer tout ce qu'il a dit du pape avec toute la réforme, et renverser tout ce beau systême qui le fait passer parmi les siens pour le prophète de son temps.

LVII. Promesse de l'auteur sur Daniel. L'explication de saint Paul, *I.Tim.* IV. I. Déjà donnée. Con-

De peur qu'on n'abuse encore de la prophétie de Daniel, comme de celles de saint Paul et de saint Jean, on en verra bientôt un commentaire; et je dirai en attendant, que la prophétie de Daniel, où l'on veut à présent trouver le pape, étant accomplie dans la persécution d'An-

tiochus, comme les ministres en conviennent, ils ne peuvent plus y trouver autre sens qu'avec le secours de la tradition qu'ils rejettent.

clusion de la seconde partie de cet Avertissement.

Pour la prédiction de saint Paul dans la I.re à Timothée, IV, outre ce qu'on en a vu dans cet Avertissement (1), on a pu voir clairement ailleurs (2) qu'elle est accomplie dans les manichéens et les autres sectes impies qui, dès l'origine du christianisme, avoient mis certaines viandes, et en général le mariage, parmi les choses réprouvées de Dieu et mauvaises de leur nature. Mais voici ce que répond M. Jurieu (3) : « Les » théologiens papistes, pour éluder ce passage, » l'avoient voulu détourner, il y a long-temps, » du côté des manichéens : mais M. Bossuet sen» toit bien que peu de gens de bon sens seroient » capables de donner là-dedans, quand ils sau» roient que les manichéens ont été dans tous les » siècles une secte obscure et peu nombreuse, et » qui n'a pas duré dans le monde avec éclat. Si » saint Augustin ne s'étoit laissé surprendre par » ces abuseurs, et après les avoir quittés ne se fût » donné la peine de réfuter amplement leurs rê» veries, à peine seroient-ils connus. Ils périrent » dans le cinquième et dans le sixième siècles; » et en mourant ils laissèrent quelque germe » de gens, lesquels conservèrent quelques-uns de » leurs dogmes, comme l'abstinence de certaines » viandes, et le mépris des sacremens de l'Eglise ».

Et un peu après : « On ne prouvera jamais » qu'ils aient composé une communion tant soit

(1) *Sup. n.* 36, 37. — (2) *Hist. des Var. liv.* XI. — (3) *Lett.* X.

» peu considérable : il y en avoit en beaucoup » de lieux de l'Orient et de l'Afrique; mais c'é- » toient de petites sociétés, comme celle des illu- » minés d'Espagne et de nos fanatiques. Aucune » personne raisonnable ne pourra donc se per- » suader que saint Paul ait pensé à une secte qui » ne devoit jamais être d'aucune distinction dans » le monde ». Autant de faussetés et d'illusions que de paroles. « Les théologiens papistes ont » détourné ce passage du côté des manichéens (1) ». Il falloit dire que tous les Pères qui ont entrepris d'expliquer cette prédiction de saint Paul, l'ont entendue unanimement de ces hérétiques, ou de ceux qui avant eux, et sous d'autres noms, enseignoient les mêmes erreurs. *Sans saint Augustin, cette secte seroit à peine connue.* Tous les écrits des saints Pères et les canons en sont pleins : ni Archélaüs, ni Origène, ni Eusèbe, ni saint Cyrille de Jérusalem, ni saint Basile, ni saint Epiphane, et les autres qui ont écrit avec tant de soin contre ces hérétiques, ne les ont connus par saint Augustin, qui est venu après eux; et cette maudite secte n'étoit que trop renommée dans toute l'Eglise. *Il y en avoit en beaucoup de lieux de l'Orient et de l'Afrique.* Il y en avoit en Italie et à Rome même; il y en avoit dans tout l'Orient, et on n'y trouve guère de provinces où ce venin ne fût répandu. *C'étoient de petites sociétés qui n'étoient pas considérables, ni d'aucune distinction dans le monde.* On a montré au

(1) *Var.* XI. 9, 35.

contraire dans l'Histoire des Variations [1], que les erreurs de cette secte se trouvent sous divers noms dès l'origine du christianisme; que le zèle d'étendre la secte étoit incroyable; qu'elle s'étoit en effet beaucoup répandue, et qu'elle étoit surprenante et éblouissante jusqu'au prodige; que dans le temps où le ministre ose dire qu'elle étoit tout-à-fait éteinte, on la trouve si multipliée en Arménie et ailleurs, qu'elle se cantonna contre les empereurs, bâtit des villes et des forteresses où ils ne pouvoient la forcer, et se trouva en état de leur faire une longue guerre; qu'elle peupla la Thrace et la Bulgarie, d'où elle se répandit de tous côtés en Italie, en Allemagne, en France, où elle suscita de grandes guerres; qu'elle dura très-long-temps dans tous ces pays; et que même, dans son déclin, elle étoit si puissante en nombre, qu'encore que les parfaits de la secte ne fussent que quatre mille, le reste étoit innombrable : de sorte que n'y ayant, selon le ministre, que le peu de distinction et de considération de la secte qui ait empêché saint Paul de la prévoir, on voit au contraire qu'il n'y en a point qui par son nombre, par sa durée, par ses illusions, par son hypocrisie, par ses prestiges, et par les autres circonstances que j'ai remarquées, méritât plus d'être prédite : outre que le fait est constant, et qu'il est plus clair que le jour, que saint Paul parle d'une secte qui attaquoit directement le créateur, en trouvant de

(1) *Var.* XI. 10, 12, *et suiv.* 16, *et suiv.* 31, 59, 137, *et suiv.*

l'impureté dans les viandes qu'il avoit créées, et en réprouvant le mariage qu'il avoit établi. Nous avons donc démontré les profanations de la réforme dans toutes les prophéties qu'elle tourne contre nous; et il ne reste qu'à faire voir qu'elle détruit elle-même ses propres explications.

LVIII. Les protestans toujours trompés par leurs prophètes.

On trompe toujours aisément ceux qu'on a une fois trompés en flattant leurs passions. Nous avons raconté ailleurs (1) que Luther, enivré du succès de sa réforme naissante, prit ses propres emportemens pour un instinct prophétique. Les propos qu'il tint alors furent merveilleux. A l'entendre (2), le pape alloit tomber; Daniel et saint Paul l'avoient prédit. La prédication de Luther étoit ce souffle de Jésus-Christ dont parloit cet apôtre, par lequel l'homme de péché seroit détruit en un moment : il n'y avoit que peu de temps à souffrir sous sa tyrannie, puisqu'il n'avoit que deux ans à vivre; et l'empire turc devoit être renversé en même temps. Nous avons marqué les endroits où l'on trouve ces prophéties de Luther, et la sérieuse croyance qu'on y avoit dans tout le parti : mais ce qu'il y eut de plus remarquable, c'est que tout devoit s'accomplir, sans qu'il fût permis de prendre les armes; pendant que Luther boiroit sa bierre tranquillement au coin de son feu avec ses amis, avec Amsdorf et Mélanchton, l'ouvrage se devoit accomplir tout seul (3).

(1) *Hist. des Var. liv.* I. *n.* 32. II. *n.* 9. — (2) *Serm. quod non Manic. etc.* — (3) *Ibid.* I. *n.* 24, 30. II. *n.* 9, 44. IV. *n.* 1, 2. V. *n.* 32, 33.

Que

Que des hommes se hasardent à trancher sur l'avenir, soit qu'ils veulent tromper les autres, ou qu'ils soient eux-mêmes trompés par leur imagination échauffée, il n'y a rien de fort merveilleux; qu'un peuple entêté les croie, c'est une foiblesse assez commune; mais qu'après que leurs prédictions sont démenties par les effets, on puisse encore vanter leurs prophéties, c'est un prodige d'égarement qu'on ne peut comprendre. Mais de quoi la foiblesse humaine n'est-elle point capable? A la honte du genre humain, Luther demeura prophète après qu'il fut convaincu de faux par l'événement : il n'en fut pas moins écouté; il n'en décida pas moins sur l'avenir, quoique les deux ans qu'il avoit donnés au pape se poussassent loin, et que toutes les prophéties s'accomplissent mal (1). Alors, contre le premier projet, il fallut avoir recours aux armes pour en hâter l'accomplissement. On n'avançoit pas davantage; et pendant qu'on se moquoit hautement et des prophéties de Luther, et de la crédulité de ceux qui s'en laissoient fasciner, il fallut se contenter de la vaine défaite de Calvin, qui répondit que *si le corps de la papauté subsistoit encore, l'esprit et la vie en étoient sortis; de manière que ce n'étoit plus qu'un corps mort* (2).

Jamais nation ne fut si crédule que la réformée. Toutes les fois qu'il est arrivé à ce parti quelque chose de favorable, ils ne manquent jamais de s'imaginer qu'ils vont devenir les maî-

(1) *Var. liv.* I. *n.* 25. VIII. I. — (2) *Gratul. ad Ven. Presb. opusc. p.* 331. *Var. l.* XIII. *n.* 2.

tres, et ils prennent un air menaçant. On se souvient encore parmi nous des espérances que leur inspirèrent les victoires de Gustave-Adolphe, roi de Suède. Les calvinistes, pour y prendre part, firent leur décret d'union avec les luthériens; et à ce coup Babylone alloit tomber. Que ne dit-on point de ce grand libérateur de la réforme? Nous avons vu [1] qu'on lui adressa les mêmes paroles que le Psalmiste adresse en esprit au Messie futur, lorsqu'il en vit la gloire et les victoires; il fallut bien le trouver dans l'Apocalypse. Joseph Mède y eut de la peine : mais enfin, à l'effusion de la quatrième phiole [2], il vit que le soleil alloit être obscurci; chose rare et difficile à trouver dans les prophètes! Il n'en fallut pas davantage pour voir périr l'empire d'Allemagne, qui est le soleil du pape. Je le veux : mais où étoit donc ce libérateur venu du nord? Il n'y en paroît pas un mot : n'importe, il falloit bien qu'il y fût; car enfin le soleil de Rome ne s'éteindroit pas tout seul; et peut-être que les nuages qui l'obscurciroient, devoient venir de dessous le pôle. Ainsi les hommes se trompent, et deviennent le foible jouet de leurs espérances.

LIX. Ridicules interprétations de du Moulin. Pourquoi il s'arrête à l'année 1689.

Sans chercher les autres exemples de semblables illusions, je ne veux plus parler ici que de celle de nos jours. Elle étoit réservée au ministre du Moulin et à sa famille, puisque et lui et son petit-fils tiennent aujourd'hui tous les protestans en attente de cette fatale année 1689 où

(1) *Var. l.* XIII. 38. — (2) *Apoc.* XVI. 8.

nous entrons. Quelque vaine que soit cette prédiction en elle-même, il n'est pas permis de négliger ce qui séduit tant d'ames, et ce que Dieu semble avoir permis, ou pour punir les ennemis de la vérité, en les livrant à l'erreur, ou plutôt, comme je l'espère, pour les faire revenir au bon sens par l'excès d'un égarement si manifeste. En l'an 1614 ou environ, du Moulin, ministre de Paris, le plus autorisé de son parti, et le plus mêlé dans les troubles du règne passé, fit un livre qu'il intitula l'*Accomplissement des prophéties*, qui fut imprimé à Sedan en 1624. Nous avons déjà vu quelques traits de ses rares interprétations, et nous avons vu entre autres choses les bizarres et différentes manières dont il a pris les douze cent soixante jours de l'Apocalypse (1), tantôt pour années, et tantôt pour de vrais jours naturels, sans qu'il y ait dans le texte de saint Jean la moindre occasion de cette diversité. Ce ministre est aussi demeuré d'accord que le pape ne se trouvoit point dans le chapitre XII (2), où tous ses confrères le mettent, quoiqu'il faille également, ou le mettre là, ou l'ôter partout. Mais s'il met le pape à couvert du chapitre XII, en récompense il le fait paroître magnifiquement dans le XIII. Il est la septième tête de la première bête, c'est-à-dire, comme la réforme l'explique toujours (3), le septième gouvernement de Rome; il est encore la seconde bête qui fait adorer la

(1) *Acc. des proph. p.* 216. — (2) *Ibid. ch.* III. *p.* 175. — (3) *Ibid. chap.* IV. *p.* 182.

première, qui est lui-même, puisque ce n'est plus qu'en lui seul qu'elle subsiste ; il est encore l'image de la première bête que la seconde fait adorer : et bien que l'Apocalypse ne marque point qu'on adore la seconde bête qui fait seulement adorer la première et son image, le pape est tout ensemble ce qui fait adorer, ce qu'on adore, et ce qu'on n'adore pas. Les deux cornes de la seconde bête, c'est la mitre du pape [1]. Le feu que le pape fait descendre du ciel, le croiroit-on ? c'est le feu Saint-Antoine ; ce sont bien aussi les anathêmes et les foudres que le pape lance : car il faut, pour soutenir l'interprétation de la réforme, que les conciles les plus vénérables et les plus saints, à cause qu'ils ont prononcé dès les premiers temps des anathêmes si authentiques et si marqués, portent un caractère de la bête ; et je ne sais si saint Paul en sera exempt, puisque c'est de lui qu'on a appris ce grand *Anathema sit* [2], que nul n'a jamais méprisé que les impies. Au surplus, la marque de la bête, c'est à du Moulin comme aux autres, la croix de Jésus-Christ, imprimée sur le front de ses fidèles par la confirmation. La faculté qu'on reçoit du pape *pour vendre et pour acheter* [3], regarde les bénéfices que le pape permet de vendre et d'acheter tant qu'on veut, encore qu'il n'y ait rien de plus anathématisé dans tout son empire. Le nombre d'homme qu'il faut trouver dans

(1) *Acc. des prop. ch.* IV. *p.* 184. — (2) I. *Cor.* XVI. 22. — (3) *Apoc.* XIII. 17.

le nom du pape, n'est pas le nombre du nom d'un homme (1); c'est *un nombre usité parmi les hommes*, comme s'il y en avoit d'autres. Le nombre de six cent soixante-six, outre le mystère déjà connu du mot *Lateinos*, à compter depuis le temps de S. Jean, signifie encore l'année précise, à laquelle le pape a commencé à être proprement l'Antechrist (2) : mystère inconnu à cet apôtre, qui ne s'avisa jamais de marquer par ce caractère la naissance de l'Antechrist, ni de personne; mais seulement qui seroit celui dont l'Eglise auroit à souffrir tout ce qu'il raconte. Je n'ose dire le mystère infâme que ce ministre a trouvé dans le nom de Rome (3), à cause que dans *Roma*, si on en renverse les lettres, on trouve *amor*, ce qu'il appelle l'amour renversé. Au reste, nous avons vu (4) comme ce hardi interprète n'épargne pas le texte de saint Jean, et l'artifice dont il s'est servi pour faire durer plus que toutes les autres têtes, celle que cet Apôtre fait durer le moins.

Voilà quel étoit le premier auteur de la prédiction de 1689; mais apparemment on voudra savoir comment il en est venu à un compte si précis. Il est aisé de l'entendre. C'est, en un mot, que tous les ministres ne songent qu'à trouver dans l'Ecriture de quoi abréger le temps des souffrances, et à précipiter l'empire de Rome. La nouvelle Eglise n'étoit pas fâchée d'avoir à vanter ses persécutions; cela étoit capable d'é-

(1) *Apoc.* XIII. 184, 238. — (2) *Ibid.* 260. — (3) *Ibid.* 364. — (4) *Ci-dessus, n.* 18.

blouir les simples : mais on y vouloit voir bientôt une fin : cependant il falloit donner au pape douze cent soixante ans d'empire ; autrement les jours prophétiques et tout le système protestant alloit en poudre. Avec un si long empire, pour faire finir bientôt les persécutions, du Moulin a trouvé un expédient ; son petit-fils, M. Jurieu, en invente un autre et il les faut expliquer tous deux.

LX. Raisonnement de du Moulin improuvé par M. Jurieu.

Selon le ministre du Moulin, le règne du pape commence en l'an 755, à peu près dans le même temps que les empereurs d'orient perdirent Rome (1). Ce terme ne semble pas mal trouvé. Il est vrai que les dix rois qui signifioient le démembrement de l'empire, n'y conviennent pas ; ce démembrement avoit précédé, il y avoit plus de trois cents ans, comme M. Jurieu en est d'accord, et la date en est constante. Mais quoi, tout ne peut pas cadrer si juste dans un système fait à plaisir. Trouver aussi en ce temps, c'est-à-dire, au temps de Pepin, dix royaumes qui fissent partie de l'empire du pape, du Moulin l'espère si peu, qu'il en recule le temps d'autres trois cents ans bien comptés, et ne pose les dix royaumes qui devoient servir au papisme, qu'en l'an 1074, sous Grégoire VII, où, dit-il (2), *la papauté s'est élevée au comble de la grandeur mondaine.* Trois cents ans de plus ou de moins ne font rien à ces messieurs ; encore si à cela près tout alloit bien : mais non. Je pourrois montrer, si je le voulois, autant de violence faite à l'his-

(1) *Apoc.* XIII. *p.* 147, 186, 215, 240. — (2) *Ibid.* 286.

toire dans le temps de Grégoire VII, que dans les autres. Laissons tout cela, et venons à la question curieuse, pourquoi, contre l'intérêt et les préjugés de la secte qui devoit faire venir l'Antechrist au milieu du débris de Rome, du Moulin en a mis plus bas la naissance? C'est, en un mot, comme on l'a déjà touché, qu'il ne pouvoit s'empêcher de respecter en quelque manière les siècles précédens.

Cependant à commencer, selon du Moulin, le règne de l'Antechrist à l'an 755, et à le continuer douze cent soixante ans, c'étoit pousser cet empire jusqu'à l'an 2015, et laisser le peuple réformé quatre cent quatre ans dans l'oppression. A la vérité, elle étoit légère du temps que du Moulin écrivoit. Depuis le temps de François II, la réforme persécutrice, plutôt que persécutée, étoit toujours prête à tirer l'épée, et à appeler l'étranger : ses villes d'ôtage la faisoient redouter; ses assemblées générales étoient fréquentes; ses députés toujours plaintifs; et on avoit tant d'égards pour eux, qu'il étoit bien plus dangereux de toucher à un protestant qu'à un prêtre. Je ne dis rien qui ne soit connu, et cela passoit en proverbe parmi le peuple : mais parce que la réforme ne dominoit pas, elle se tenoit pour opprimée; et pour lui diminuer le temps de son affliction, le ministre le fit finir en 89.

Son fondement étoit si léger, qu'on auroit peine à le croire. Il se fonde sur les trois jours et demi de l'onzième de l'Apocalypse, durant les-

quels *les corps des deux témoins demeurent gissans dans la place* (1). *Cette place*, dit du Moulin (2), *signifie l'Eglise romaine;* et *il est manifeste que saint Jean par là met un temps durant lequel les trois jours et demi sont la persécution de l'Eglise sous la hiérarchie romaine.* Passons cela ; trois jours et demi seront donc apparemment trois ans et demi, selon la glose des jours prophétiques ? Point du tout : trois ans et demi seront à ce coup six cent trente ans, et voici comment : *Trois jours et demi sont la moitié d'une semaine; ce qui nous donne à connoître que le saint Esprit comprend ici tout le temps de la domination de la bête par une semaine, et qu'il nous avertit que la persécution durera la moitié du temps de cette domination. Puis donc que sa domination doit durer douze cent soixante ans, il s'ensuit que la hiérarchie romaine doit persécuter les fidèles six cent trente ans : après cela, la résistance qu'il fera sera sans effusion de sang, pour ce qu'il sera affoibli.*

Cela posé, il lui est aisé de venir à seize cent quatre-vingt-neuf. *Car,* poursuit-il, *je ne trouve point que le siége romain ait persécuté et usé de cruauté généralement envers ceux qui se sont opposés à sa doctrine, que depuis Bérenger, que le pape Nicolas II contraignit à se dédire par force l'an* 1059 *de Jésus-Christ; et depuis cela, les papes ont toujours persécuté ceux qui ont tenu la même doctrine. Si donc à mille cinquante-neuf*

(1) *Apoc.* XI. 8, 9, 11. — (2) *Du Moulin, p.* 35.

ans vous ajoutez six cent trente ans, vous trouverez que la persécution de l'Eglise, sous les papes doit finir en l'an 1689.

Tout est faux visiblement dans ce discours : ce qu'on y dit de l'Ecriture, ce qu'on y dit de l'histoire ; tout est faux encore une fois. L'histoire de la prétendue persécution est insoutenable. S'il faut compter pour persécution la condamnation de ceux qui ont nié la présence réelle, ce n'est point en 1059, et par Bérenger qu'on a commencé : ces hérétiques d'Orléans, que le roi Robert condamna au feu en 1017 (1), étoient de l'avis de Bérenger, et il falloit les compter comme les premiers persécutés pour cette doctrine. Que si l'on a honte d'appeler persécution, le juste supplice de ces impies légitimement convaincus de manichéisme, il faut encore rayer les persécutions des Albigeois, également convaincus de même crime. Quant au temps de Bérenger, où le ministre établit une persécution générale, tout cela est faux : on voit bien des particuliers irrités de ces nouveautés, assemblés sans ordre contre lui ; mais on ne voit, ni sang répandu, ni décret publié, ni persécution générale ; on ne voit aucune marque de violence dans les conciles où cet hérésiarque se rétracta ; il a confirmé, en mourant, sa rétractation ; on le laissa dans le ministère d'archidiacre ; on l'honora de la sépulture ecclésiastique. Hildebert, évêque du Mans, mit sur son tombeau un éloge, que, ni cet évêque cons-

(1) *Act. Conc. Aur. Spicil. T.* 2. *Conc. Lab. T.* 9. *Var.* XI. 17.

tamment zélé défenseur de la présence réelle n'auroit fait, ni ses confrères n'auroient enduré après la condamnation solennelle de Bérenger, si on n'avoit cru qu'il étoit permis d'honorer sa pénitence. C'en est assez pour faire voir la fausseté de l'Histoire des persécutions, comme du Moulin l'a bâtie, et par conséquent l'inutilité de sa prédiction prétendue, puisqu'elle est toute fondée sur cette date. Mais il nous sera bien plus aisé de convaincre ce ministre d'avoir abusé trop visiblement de l'Ecriture et du texte de saint Jean. Pour en venir à son compte, il faut supposer deux choses : l'une, que tout le temps de la bête est une semaine. Mais où cela est-il écrit ? Une semaine assurément se compte par sept; une semaine de jours sont sept jours; d'années, sont sept ans; de siècles, si l'on vouloit pousser jusque-là, sont sept siècles, et sept cents ans complets : mais douze cent soixante jours, soit qu'on les prenne pour des jours réguliers, ou pour des années, comme le veulent les ministres, et du Moulin même, ne feront jamais une semaine; au contraire, douze cent soixante jours sont, selon saint Jean, trois ans et demi, c'est-à-dire, la juste moitié d'une semaine d'années; mais jamais la semaine entière; et douze cent soixante ans se réduisent encore moins au nombre de sept; en sorte qu'on ne peut comprendre comment le ministre en a fait une semaine, puisque c'est visiblement choquer le bon sens, le texte de saint Jean, le style et l'a-

nalogie de toute l'Ecriture. La seconde chose qu'il faut supposer, c'est que la bête, qu'on fait si cruelle, ne persécute que la moitié de son temps, contre le texte formel, où il est porté, non pas qu'elle durera, mais qu'elle persécutera douze cent soixante jours, *que la sainte cité sera foulée aux pieds autant de temps* (1), c'est-à-dire, quarante-deux mois; et que les témoins prêcheront douze cent soixante jours dans le cilice, c'est-à-dire, selon du Moulin lui-même (2), avec beaucoup *d'affliction :* d'où ce même ministre conclut que l'oppression de l'Eglise dure tout ce temps, selon saint Jean. Quel fondement y a-t-il donc de la réduire à la moitié, si ce n'est qu'on veut flatter un peuple impatient, d'une plus prompte délivrance? Mais, dit-on, la persécution doit durer trois jours et demi; ce n'est pas ce que dit saint Jean : la persécution doit durer douze cent soixante jours, en quelque sorte qu'on les veuille prendre. De ces douze cent soixante jours, il y en aura trois et demi que les témoins paroîtront tout-à-fait morts : voilà ce que dit saint Jean; mais voici ce que conclut du Moulin : Donc ces trois jours et demi composent six cent trente ans, et la moitié de douze cent soixante. Je n'entends plus rien à ce compte : douze cent soixante sont sept, et trois et demi sont six cent trente : une pareille absurdité n'étoit jamais montée jusqu'alors dans une tête humaine : aussi l'a-t-on rejetée jusque dans la famille de du Moulin, et le ministre Jurieu,

(1) *Apoc.* XI. XII, XIII. — (2) *Ibid. p.* 345. *Explic.*

son petit-fils, a décidé en deux endroits, que son aïeul s'étoit trompé (1) : *Que prendre, comme il a fait, trois jours et demi pour six cent trente ans, est une chose qui n'a d'exemple dans aucune prophétie; que ses hypothèses se détruisent elles-mêmes; que le fondement sur lequel il a bâti, est tout-à-fait destitué de solidité : de sorte que ce seroit une rencontre tout-à-fait casuelle, si la chose arrivoit*, comme il l'a dit. Voilà, selon M. Jurieu, ce que c'est que l'explication qui donne par toute la terre de si grandes espérances aux protestans, qu'ils se regardent déjà comme les maîtres de la chrétienté.

Il est vrai que du Moulin lui-même ne se donne pas pour un homme inspiré, et ne donne son explication que comme une conjecture (2). N'importe, la conjecture d'un ministre de cette importance, quoique jetée en l'air au hasard contre le texte de saint Jean et toute l'analogie des Ecritures, et avec des fondemens que M. Jurieu méprise lui-même, deviendra une prophétie, quand un peuple, qui veut se venger et vaincre, s'en entêtera : tant on se joue de l'Ecriture; tant on écoute les hommes parmi ceux qui ne cessent de déclamer contre les inventions humaines.

LXI. Comment M. Jurieu a tâché de revenir à l'interprétation de son aïeul, après l'avoir méprisée.

Il y a une autre raison qui oblige M. Jurieu à rejeter l'exposition de son grand-père; c'est que ce bon homme s'est avisé de donner à chacune des sept phioles deux cent quatre-vingt-sept ans; de sorte qu'à les commencer, comme il fait,

(1) *Acc. I. p. p.* 71. II. *p. p.* 185. — (2) *Ibid.*

à l'origine du christianisme, elles mèneront les protestans jusqu'après l'an 2000; et au lieu de dominer, comme ils le prétendent, ils auroient encore à souffrir jusqu'à l'an 2015, c'est-à-dire, trois cent trente ans, n'y ayant aucune apparence, selon leurs principes, que le pape règne sans persécuter [1]. Ennuyé d'un si long délai, M. Jurieu a tranché plus court. A force de désirer, comme il le confesse, d'annoncer de bonnes nouvelles à ses frères, il a trouvé que leurs souffrances et le règne de l'Antechrist tiroient à leur fin [2]; et pour avancer la chute d'un règne qui l'importune, au mépris des anciens ministres et de du Moulin, qui n'ont osé mettre l'Antechrist dans saint Grégoire, celui-ci l'a fait remonter jusqu'à saint Léon.

Cependant, comme, selon sa supputation, le règne papal doit aller jusqu'à 1710 ou 715, ce qui lui paroît trop long pour ses réformés, et que l'hypothèse de du Moulin, où la souffrance finit à 89, est plus favorable; quoiqu'il la méprise autant qu'on a vu, il n'en veut pas perdre le fruit; et il a mis à la tête de son Accomplissement des prophéties, imprimé en 1686, *que la persécution présente peut finir dans trois ans et demi* [3], c'est-à-dire, comme disoit son aïeul, en 89.

Ces termes, *elle peut finir*, empêchent de se tromper. Mais le ministre paroît encore plus

(1) *Jur. Acc. I. p. p.* 71. *Du Moulin, Acc. p.* 359. — (2) *Jur. Acc. II. p.* 185. — (3) *Titre de l'Acc.*

tremblant dans le corps de son discours, où il parle ainsi [1] : *Néanmoins*, quoique du Moulin ait bâti sur de si mauvais fondemens, *il n'est pas tout-à-fait hors d'apparence que la persécution ne puisse cesser en l'an* 1689.

Pour cela, il ne faut que présupposer que cette persécution est constamment la dernière; car les deux témoins sont morts, comme nous verrons [2], et il ne leur reste plus qu'à ressusciter après trois jours et demi, c'est-à-dire, trois ans et demi. Au reste, le ministre avoue qu'il s'étoit bien trompé dans ses Préjugés légitimes [3], lorsqu'il avoit mis cette mort des deux témoins dans tout le temps qui s'écoula depuis *la totale ruine des taborites, jusqu'à la prédication de Luther*. Il étoit pourtant assez beau de voir ressusciter ces deux témoins en la personne de Luther et de Zuingle; et le ministre auroit persisté dans une idée si favorable aux réformateurs, si depuis la publication des Préjugés, il n'étoit arrivé en France des choses qu'il étoit bon de trouver dans l'Apocalypse. C'est ce qui nous a produit dans le livre de l'Accomplissement des prophéties, une nouvelle explication : mais voyons si elle sera plus heureuse que celle qu'on abandonne.

On veut que la mort des deux témoins, *qui doit éteindre la véritable religion durant trois ans et demi, soit certainement la persécution*

(1) *Acc. II. p. p.* 185. — (2) *Ibid.* 184, 185, *et suiv.* — (3) *Préj. I. p. chap.* v. *p.* 97, 98.

présente (1). Ils mourront donc enfin ; et puisque nous sommes à la fin de leur témoignage, et de la persécution antichrétienne, *la véritable religion*, c'est-à-dire, toute la réforme, va être éteinte. Non, le ministre a trouvé un expédient pour ne la faire mourir qu'en France. Ce sera là seulement que la bête tuera les deux témoins, et leurs corps seront gissans, non pas *sur les places* de la grande cité, mais *sur la place*, au singulier, qui est *la France*. Mais, poursuit le ministre (2), *s'ils y sont tués, ils n'y seront pas ensevelis ;* et Dieu, *dans la France même, se conservera des fidèles qui empêcheront que les deux témoins ne soient ensevelis, et que la vérité ne périsse tout-à-fait.* Ce n'est donc pas périr tout-à-fait que de mourir, en sorte qu'il ne reste plus qu'à être enterré ? Nouvelle invention : mais elle va bientôt disparoître. Suivons (3) : *Tous les Etats où la réformation est la religion dominante, ne souffriront pas de cette dernière persécution. Il y a long-temps que ces Etats n'appartiennent plus à la bête ; la persécution ne se doit faire que dans l'étendue de l'empire du papisme, où il est dominant ;* les deux témoins *ne seront tués qu'où ils prophétisoient revêtus de sacs*, c'est-à-dire, dans la persécution et *sous la croix*. Quoi donc ! ces pays heureux où la réforme domine, ne sont plus au nombre *de ces deux témoins* qui soutiennent la vérité per-

(1) *Acc. II. p. p.* 185.— (2) *Ibid. ch.* x. 175, 176, 200, 205. *Ibid.* 179. — (3) *Ibid.* 173, *etc.*

sécutée? Il le faut bien, car autrement la nouvelle interprétation ne subsisteroit plus. Mais enfin est-on du moins bien assuré que tous les pays, sans exception, où la réforme domine, n'auront point de persécution à souffrir? Pas trop. Dans le livre de l'Accomplissement des prophéties (1), l'auteur doutoit encore un peu de l'Angleterre; et peut-être qu'à présent, que ses lumières sont augmentées, il en parlera plus certainement. Sans doute il devinera que l'Angleterre ne devoit pas être persécutée, mais persécutrice, en commençant ses persécutions par son roi, et le privant de son trône, après l'avoir reconnu et couronné unanimement, et lui avoir juré en particulier et en corps la fidélité qu'on a jurée à ses augustes prédécesseurs; voilà le bel endroit de la prophétie et de la réforme.

Pour la fin de la persécution, comme constamment, selon l'auteur, elle ne doit durer que trois ans et demi, il y auroit vu clair dès-lors, n'étoit qu'il ne sait pas bien s'il faut compter *les trois ans et demi*, depuis la suppression de l'édit de Nantes, ou bien à quelques autres termes (2). Quoi donc, il n'est pas bien assuré que les deux témoins soient morts en France? Pour moi, comme l'auteur en avoit parlé, je les aurois cru tout-à-fait morts, puisqu'il ne leur manquoit plus que la sépulture; mais l'auteur s'est réservé de nous dire en un autre temps s'ils sont morts ou non : *Dieu, s'il veut, peut compter les trois*

(1) *Act. II. p. p.* 173, 174. — (2) *P.* 183, 184.

ans

ans et demi de la mort des témoins, depuis la révocation de l'édit de Nantes, faite en 1685 *au mois d'octobre ; mais que Dieu le veuille ainsi, nous n'en avons aucune certitude* (1). Il a raison, et il fait très-bien de se réserver à compter comme il lui plaira : c'est de même que s'il disoit : Nous saurons bien ajuster les choses, et faire croire tout ce que nous voudrons à un peuple, qui, en se vantant de tout voir par lui-même, nous en croit aveuglément en tout et partout, mais toujours et à coup sûr, sur les prophéties.

Cependant s'il arrive quelque chose de ce qu'on avoit hasardé dans ses prédictions, on se donne hardiment un air de prophète. Ecoutons comme le ministre triomphe de ce qu'aujourd'hui toute l'Europe semble conjurée contre la France sa patrie (2). *Permettez-moi, mes frères, de vous faire ressouvenir que ce fut précisément notre conjecture, il y a plus de trois ans, quand nous expliquions ces paroles de l'onzième chapitre de l'Apocalypse :* ceux des tribus, langues et nations ne permettront pas que leurs corps morts soient mis au sépulcre.... *Il y a apparence,* disions-nous, *que toute l'Europe contribuera à empêcher que la France ne vienne à bout de son dessein d'extirper la vérité.* Ne falloit-il pas être un grand prophète pour prévoir que la jalousie élevée depuis si long-temps contre un royaume que Dieu a relevé par tant d'avantages, produiroit de puissantes ligues, et que la réforme tâ-

(1) *Acc. II. p. p.* 186. — (2) *Lett.* XII. *p.* 93. 2. *col.*

cheroit de s'en prévaloir? M. Jurieu a prévu tout cela *précisément;* c'est un nouveau Jérémie qui a vu, mais avec des yeux secs, les maux dont ses voisins conjurés menacent son pays.

Qui peut voir sans indignation cette horrible profanation des oracles du saint Esprit, et l'audace de s'en jouer à sa fantaisie, aussi bien que de l'avenir que Dieu se réserve, et de la simplicité des peuples, doit craindre d'être livré aux illusions de son cœur. Dieu peut changer ces funestes dispositions, et tourner en bien le mauvais présage : il y a même sujet d'espérer qu'il ne permet cet esprit de vertige dans les docteurs de la réforme, que pour enfin ramener ceux qui sont trompés de bonne foi. Pour ceux qui s'endurciront contre la vérité manifeste, il n'y a pour les tromper qu'à les flatter dans leurs espérances, et à faire un peu l'homme inspiré. Que M. Jurieu ne s'emporte pas, si je dis ici qu'il n'en joue pas mal le personnage, principalement à l'endroit où il parle ainsi (1) : *Je puis dire que je ne me suis pas appliqué à l'étude des prophéties* PAR CHOIX ET AVEC LIBERTÉ ; *je m'y suis senti poussé par une espèce* DE VIOLENCE, A LAQUELLE JE N'AI PU RÉSISTER. Ce transport d'un homme entraîné avec une force invincible, sans liberté et sans choix, si ce n'est pas une fiction, ou c'est le transport d'une imagination échauffée et une illusion de fanatique; ou c'est une impression du malin esprit, ou c'est un coup de la main

(1) *Avis à tous les chr. au comm de l'Acc. des proph. p. 4.*

de Dieu; après quoi il ne reste plus qu'à dire tout ouvertement avec les prophètes : *La main de Dieu a été faite sur moi.* Déjà on ne doute plus dans le parti que le ministre Jurieu ne soit inspiré : ce n'est aussi qu'après *avoir frappé deux, trois, quatre, cinq et six fois avec une attention religieuse et une profonde humilité, qu'il croit que la porte s'est ouverte* (1). Enfin, c'est le Daniel de toute la réforme ; c'en est l'homme de désirs : déjà on frappe en Hollande, et on répand dans toute l'Europe des médailles où paroît sa tête. Il y en a de deux sortes ; la première, à la vérité, est équivoque : on voit d'un côté le puits de l'abîme ouvert avec toute l'épaisse fumée qui s'élève contre le ciel de cette fournaise infernale; et de l'autre, on voit paroître M. Jurieu comme si c'étoit lui qui vînt de l'ouvrir. Là on ne lui donne que ses qualités de ministre et de professeur en théologie : mais dans la seconde, on s'explique mieux : c'est d'un côté la bête de l'Apocalypse ; et de l'autre, M. Jurieu comme son vainqueur, avec cette inscription, qui fera l'étonnement de la postérité, et après laquelle aussi je n'ai rien à dire, *Petrus Jurieu propheta.*

RÉCAPITULATION,

Eclaircissement, et confirmation de toutes nos preuves, et de tout cet ouvrage sur l'Apocalypse.

LXII. Pourquoi cette Récapitulation ; ce qu'il y faudra observer.

Pour achever d'aider nos frères, j'ai encore à faire deux choses, qui mettront, s'il plaît à Dieu,

(1) *Acc.* II. *p. p.* 94.

la vérité dans la dernière évidence : la première, de recueillir, dans un abrégé le plus court qu'il sera possible, toutes les preuves qui sont répandues, non-seulement dans cet Avertissement, mais encore dans tout le reste de l'ouvrage, en sorte qu'on les puisse voir comme d'un coup-d'œil, et par ce moyen les mieux sentir; la seconde, de les réduire à un ordre qui les rende plus convaincantes, et qui les mette (je l'oserai dire encore une fois dans ce qui regarde la réfutation) en forme démonstrative.

Autre est l'ordre dont on se sert pour instruire son lecteur, et le conduire peu à peu à la lumière; autre est l'ordre qu'on doit employer pour achever de le convaincre, après qu'il est déjà instruit. C'est à ce dernier ordre que je m'attache, et voici une première démonstration.

LXIII. Première démonstration, que la destruction de la prostituée aux ch. XVII, XVIII, et XIX de l'Apocalypse, par les principes des protestans, est une chose accomplie; et ainsi qu'on y cherche en vain la chute future de la papauté.

La prostituée dont il est parlé dans le XVII.e chapitre, que les dix rois doivent désoler et consumer par le feu, dont ils doivent dévorer les chairs, piller les richesses et partager les provinces, ℣. 16, c'est Rome, maîtresse du monde sous les anciens empereurs romains, prise et saccagée par les Goths, et son empire dissipé dans les environs du cinquième siècle : c'est un principe avoué par les protestans, et c'est de là qu'ils concluent que leur Antechrist prétendu doit naître du débris de Rome et au milieu de ses ruines. C'est aussi par là qu'ils prétendent que la prophétie de saint Paul, où ils croient voir arriver l'Antechrist après la chute de l'empire romain, a un parfait rapport avec celle de

saint Jean; et ce rapport des deux prophéties fait constamment, comme on a vu, le fort de leur interprétation : par conséquent, selon eux, le ℣. 16 du chapitre XVII de saint Jean, où la prostituée est détruite, et son empire dissipé, est une chose accomplie dans le sac de Rome. Or la chute qui est décrite si amplement au chapitre XVIII, et dont on rend grâces dans le ciel au XIX.e, est la même qui est proposée en peu de mots au ℣. 16 du XVIIe. Donc cette chute des chapitres XVIII et XIX, est pareillement chose accomplie, et accomplie dans le sac de Rome; et les protestans se trompent eux-mêmes, quand ils veulent s'imaginer après cela une autre Babylone qui doive tomber, et d'où il faille sortir.

Toute la difficulté est à prouver que la chute des chapitres XVIII et XIX est la même que celle du XVIIe. Or nous l'avons démontré (1) d'une manière à ne laisser aucune réplique par les paroles de saint Jean; et voici, pour faciliter toutes choses, l'abrégé de cette preuve. Au commencement du chapitre XVII, *l'ange promet à saint Jean de lui faire voir la condamnation de la grande prostituée*, ℣. 1. Or cette condamnation est celle qu'il lui fait voir dans les chapitres XVIII et XIX, où l'on voit tomber celle dont la prostitution avoit souillé tout l'univers, XVIII. 3, et le jugement exercé sur *la grande prostituée, dont la prostitution avoit corrompu toute la terre*, XIX. 2.

(1) *Avert. etc. n.* 21.

Par conséquent la prostituée, qui doit tomber au chapitre XVII, est la même qui est tombée en effet aux chapitres XVIII et XIX.

La même chose se démontre encore par une autre voie : la prostituée dont on nous fait voir la condamnation future au ℣. 1 du chapitre XVII, est la même qu'on nous fait voir entre les mains des dix rois qui haïssent la prostituée, la désolent et la brûlent dans le feu au ℣. 16. Or celle-là est la même dont on nous fait voir la chute effective dans les chapitres XVIII et XIX, en sorte qu'il n'y a nulle différence, sinon qu'on dit dans l'une : Elle tombera ; et dans l'autre : Elle est tombée, XVIII. 2 ; dans l'une, qu'elle sera consumée par le feu, XVII. 16 ; et dans l'autre, que la fumée de son embrasement a saisi de crainte tous les peuples, XVIII. 9 : dans l'une, que ses richesses seront pillées ; et dans l'autre, qu'elles le sont en effet, XVIII. 12, etc. ; dans l'une enfin, que le jugement sera exercé sur elle, XVII. 2 ; et dans l'autre, qu'il a été exercé, et que Dieu en reçoit les justes louanges dans le ciel, XIX. 1, 2, 3. Par conséquent, ces trois chapitres ont déjà été accomplis dans le sac de Rome ; et ce que les protestans veulent qu'on y trouve de la ruine future de l'Eglise romaine, et de la nécessité d'en sortir, non-seulement par la suite des paroles de saint Jean, mais encore par les principes des protestans mêmes, et encore par les principes où consistent les fondemens de tout le systême, n'est qu'un songe.

Voici une seconde démonstration qui n'est pas moins évidente, et encore par les principes des protestans. Quand on leur auroit accordé, ce qui démonstrativement vient de paroître impossible, que la Babylone des chapitres XVII, XVIII et XIX, seroit l'Eglise romaine, je conclus, selon leurs principes, que l'Eglise romaine est la vraie Eglise (1). Car l'Eglise où est renfermé le peuple de Dieu, est sans doute la vraie Eglise. Or la Babylone qui tombe, est celle où est renfermé le peuple de Dieu, puisque c'est de là qu'on lui ordonne de sortir : donc la Babylone qui tombe, et qu'il faut quitter, est en même temps la vraie Eglise.

XLIV. Seconde démonstration du ch. XVIII. Preuve par les protestans que l'Eglise romaine est la vraie Eglise.

Si l'on dit que le peuple de Dieu y étoit au commencement, et avant que l'Antechrist y fût tout-à-fait formé, tout le contraire paroît par cette preuve : si Babylone est jamais abominable, si l'Antechrist y est jamais tout-à-fait formé, c'est au temps où elle est punie pour ses abominations, et où elle tombe. Or c'est en ce temps précis qu'il est ordonné d'en sortir, comme il paroît par le texte : *Elle est tombée, elle est tombée*, XVIII. 2. Et incontinent après : *Sortez-en, mon peuple, de peur d'être enveloppé dans ses ruines, parce que ses péchés sont parvenus jusqu'aux cieux.* C'est donc en ce temps précisément que le peuple de Dieu y est, et qu'elle est par conséquent la vraie Eglise, la mère des enfans de Dieu.

C'est ce qui se confirme encore par les prin-

(1) *Avert. n.* 41.

cipes des protestans en cette manière : Les protestans veulent qu'on en sorte, non pas comme d'une ville qui va tomber en ruine, mais comme d'une Eglise corrompue, dont il faut fuir la communion : c'étoit donc dans sa communion que le peuple de Dieu étoit; et loin d'être une fausse Eglise, c'est la véritable.

Si l'on dit que le peuple de Dieu qui en doit sortir, est seulement le peuple de Dieu par la prédestination éternelle, quoiqu'il soit encore en effet le peuple du diable, M. Jurieu entreprend de détruire cette réponse, et la détruit en effet par deux démonstrations (1) : la première, en faisant voir, ce qui est indubitable, que dans toutes les Ecritures, *Dieu n'appelle point son peuple, des gens qui sont en état de damnation* (2) : donc le peuple dont il est parlé dans cet endroit de saint Jean, n'est pas en état de damnation : ce n'est donc pas un peuple infidèle prédestiné à sortir de la damnation, mais un peuple justifié et croyant, qui en est actuellement délivré.

La seconde : *C'est qu'il est*, dit-il, *plus clair que le jour, que Dieu, dans ces paroles : Sortez de Babylone, mon peuple, fait allusion aux Juifs de la captivité de Babylone, qui en cet état ne cessèrent pas d'être Juifs, et le peuple de Dieu :* donc, ceux qui sortiront de la Babylone mystique, seront le peuple de Dieu dans le même sens, et par conséquent la vraie Eglise.

On peut voir ici en passant, avec quelle bonne foi le ministre s'est tant emporté sur ce que

(1) *Syst. p.* 145. *Var.* XV. 56. — (2) *Ibid.*

j'assure qu'il a reconnu qu'on se sauvoit dans notre communion, et que plusieurs saints y étoient actuellement renfermés. Il n'y a opprobre dont il ne me charge dans sa lettre XI pour l'avoir dit (1). On voit maintenant si j'ai eu tort, et si j'avois mérité d'essuyer toute l'amertume du style de ce ministre, pour lui avoir montré dans son systême un labyrinthe d'où il ne peut sortir.

Tout ceci se confirme encore, en ce que le même ministre nous assure (2) que *les cent quarante-quatre mille marqués de l'Apocalypse, sont représentés être dans l'empire de l'Antechrist, comme les Israélites étoient dans l'Egypte* : or les Israélites étoient dans l'Egypte comme le vrai peuple de Dieu : donc ceux qu'on veut être sous l'Antechrist, et dans la communion de son Eglise, sont le vrai peuple de Dieu.

Et il ne faut pas nous dire que c'en soit seulement une partie, car saint Jean dit universellement : *Sortez de Babylone, mon peuple.* C'en est donc manifestement, ou la totalité, ou tout au moins le plus grand nombre, d'autant plus que les cent quarante-quatre mille marqués que le ministre *reconnoît être dans l'empire de l'Antechrist*, représentent l'universalité des saints : c'étoit donc aussi tout le peuple saint qui devoit sortir de Babylone.

De là ce raisonnement : Ou ce peuple étoit déjà sorti de la communion de l'Eglise romaine, ou il y étoit encore : s'il en étoit déjà sorti, on ne lui doit pas dire, *sortez-en;* et s'il n'en étoit

(1) *Lett.* XI. 3. *an.* — (2) *Préj. I. p. p.* 16.

pas sorti, l'Eglise romaine est la vraie Eglise, qui jusqu'au temps de sa chute, renfermera en son sein les enfans de Dieu.

C'est encore une autre démonstration de dire, comme nous avons fait (1) : Selon vous, tout le dessein de l'Apocalypse est de vous faire connoître l'Eglise antichrétienne, afin de vous obliger à en sortir; tout aboutit donc à ce précepte, *sortez de Babylone, mon peuple :* or, ce précepte ne vient du ciel qu'au moment de la chute de Babylone : il y faut donc demeurer jusqu'à sa chute. Tous ceux qui se sont séparés avant ce temps-là, ont prévenu le précepte, et ne sont pas le peuple de Dieu, mais des schismatiques, qui se séparent de la vraie Eglise sans l'ordre d'en haut.

Si l'on dit que tout cela est impie, absurde, contradictoire; c'est aussi ce que je prétends; et c'est par là que je démontre que le système protestant a toutes ces qualités.

LXV. Troisième démonstration, en ce que la Babylone, la bête, et la prostituée de saint Jean ne peut pas être une Eglise corrompue.

Une troisième démonstration, qui détruit de fond en comble, et par des principes généraux, tout le système protestant, se réduit à cette forme : pour soutenir le système protestant, il faut que la Babylone, la bête et la prostituée des chapitres XIII, XVII, XVIII et XIX, soit une Eglise chrétienne corrompue : or cela n'est pas possible par une double démonstration (2). La première en cette sorte : ce que saint Jean a voulu marquer, il l'a caractérisé si nettement, que personne ne le peut méconnoître; par exemple, il a voulu

(1) *Avert. n.* 41. — (2) *Ibid. n.* 3, *et suiv.*

caractériser Rome la païenne, et il l'a caractérisée par des traits si particuliers et si connus de son temps, par sa puissance, par ses sept montagnes, par ses violences, qu'on la reconnoît d'abord : donc si son dessein principal étoit de marquer une Eglise, nous en verrions partout des traits aussi vifs, au lieu qu'on n'en voit aucun, ni durant que Babylone subsiste, ni dans son débris : donc l'apôtre positivement n'a point eu en vue une Eglise corrompue, mais seulement une ville dominante.

On démontre en second lieu la même chose, en ce que saint Jean, non content d'avoir expressément évité toutes les marques que pourroit avoir une Eglise corrompue, nous donne une idée contraire, lorsqu'au lieu de choisir une Jérusalem ou une Samarie, il a choisi une Babylone, une Tyr, et en un mot tout ce qu'il y a de plus étranger (1); donc ce qu'il a voulu représenter n'a jamais rien eu de commun avec le peuple de Dieu, et c'est toute autre chose qu'une Eglise.

Nous l'avons confirmé encore par un nouveau caractère de la Babylone de saint Jean (2); puisque si c'étoit une Eglise corrompue, ce seroit une femme adultère, une épouse répudiée, comme les prophètes ont appelé cent et cent fois Jérusalem et Samarie, Juda et Israël : or la prostituée de saint Jean n'a point du tout ce caractère, comme nous l'avons démontré ; et les prostitutions qu'on lui reproche, ne sont jamais

(1) *Avert. n.* 9. — (2) *Préf. n.* 8. *Comm.* XVII. ỳ. 3. *Avert. n* 9.

appelées du nom d'infidélité et d'adultère, comme celles de Jérusalem et de Samarie, mais toujours, et avec un choix aussi manifeste que perpétuel, des fornications et de simples impuretés : donc démonstrativement, la prostituée de saint Jean n'est pas une Eglise corrompue.

LXVI. Que le ministre Jurieu a senti la force de cette démonstration, et par là le foible de sa cause.

Cette preuve est si convaincante, qu'elle a fait sentir au ministre le foible inévitable de sa cause en deux endroits de ses ouvrages.

Il l'a senti premièrement dans son accomplissement des prophéties (1), où après avoir proposé le nom *d'adultère et de paillarde*, pour preuve que la Babylone étoit une Eglise corrompue, il avoue que ce lieu ne contente pas, qu'il *est trop général :* à cause manifestement que l'adultère n'est pas spécifié, et qu'on n'attribue à Babylone qu'une simple corruption, sans y joindre l'infidélité. Et c'est pourquoi en un autre endroit (2), le ministre a tâché de fortifier sa preuve, en remarquant que saint Jean appelle la prostituée une femme, *c'est-à-dire*, comme il ajoute, *une fausse épouse, une épouse infidèle.* Mais ce lieu est encore plus général que le premier, puisqu'ici, très-constamment, le nom de femme ne signifie que le sexe, et ne signifie une femme mariée qu'au même cas où le nom de femme le signifie en notre langue, lorsqu'on y ajoute de qui on est femme. Témoin saint Jean, même dans l'Apocalypse : *Viens*, dit-il (3), *je te montrerai l'épouse, femme de l'Agneau*, τοῦ ἀρνίου τὴν γυναῖκα.

(1) *I. p. p.* 179. *Sup. n.* 35. — (2) *Lett.* XIII. I, 90. — (3) *Apoc.* XXI. 9.

Sans une telle addition, le mot de *femme* que saint Jean donne à la prostituée (1), γύνη, γυναῖκα, ne signifie que le sexe ; et quand le ministre ajoute du sien (2), *une fausse épouse, une épouse adultère, une fausse Eglise ;* premièrement, il fait voir qu'en sentant la difficulté, il n'y a vu de réponse qu'en ajoutant au texte de saint Jean; et secondement, il encourt cette terrible malédiction du même apôtre : *Si quelqu'un ajoute aux paroles de cette prophétie, Dieu le frappera des plaies qui sont écrites dans ce livre,* Apoc. XXII. 18.

LXVII. Nouvelle réflexion sur la preuve précédente, et confirmation de cette preuve.

Le raisonnement précédent se confirme encore, parce que saint Jean vouloit consoler les fidèles sur les persécutions qui se commençoient alors, comme il paroît par toute la suite de son discours, plein de la gloire des martyrs, et de continuelles exhortations à la patience : or une grande partie de cette consolation étoit de leur faire voir la juste vengeance de Dieu sur l'empire persécuteur, et enfin sa chute; afin qu'ils ne fussent pas éblouis de la gloire des impies, ni étonnés de leur puissance : c'est donc là qu'il visoit, et c'est le principal objet de sa prophétie.

Cela se confirme de nouveau, parce que pour parvenir à cette fin, il falloit donner à Rome persécutrice et à son empire les caractères qui étoient connus du temps de saint Jean; ce qu'il a fait aussi, comme on vient de voir, et l'a fait si vivement et si bien, que personne ne s'y est trompé, ni n'a douté de son dessein. Les saints

(1) *Apoc.* XVII. 3, 4. — (2) *Ibid.*

Pères ont connu, comme on a vu, que la destinée de Rome la païenne, de Rome dominante et persécutrice, étoit renfermée dans l'Apocalypse; et nous avons démontré qu'il y a sur ce sujet une tradition constante dans l'Eglise, *Pref. n.* 7. Or cette tradition regarde la ville de Rome: aucun n'a pensé à l'Eglise romaine; et les Albigeois, c'est-à-dire, les manichéens, sont les premiers qui plus de mille ans après saint Jean, ont commencé à tourner contre l'Eglise de Rome, ce que tous les siècles précédens avoient entendu de la ville; par conséquent l'idée naturelle, et la seule véritable est celle-là.

Au reste, il n'est pas permis aux protestans de mépriser, au moins en cette occasion, l'autorité des anciens, puisqu'elle fait l'un de leurs principaux fondemens; si bien que M. Jurieu, qui les méprise souverainement, et plus que n'a jamais fait aucun ministre, est contraint ici d'y avoir recours dans tous ses livres, et en particulier dans sa lettre XIII (1), où il reproche aux interprètes qu'il nomme nouveaux, qui sont entre autres ceux de la réforme, qui ne veulent pas reconnoître que le pape soit l'Antechrist, qu'ils s'opposent à l'autorité *de tous les Anciens*.

LXVIII. Quatrième démonstration par les principes généraux. Les persécutions de l'Apocalypse très-courtes, se-

On fait une quatrième démonstration contre le système protestant, en détruisant ses jours prophétiques et ses douze cent soixante ans de prétendue persécution papistique; car c'est là un dénoûment de tout le systême, sans lequel il faut qu'il tombe par cette raison. C'est que saint

(1) *P.* 83, 93.

Jean nous représente partout les persécutions dont il parle, comme devant durer seulement quarante-deux mois, autrement trois ans et demi, et douze cent soixante jours. De quelque soi te qu'il faille entendre ces mois, ces ans et ces jours, il est clair que le dessein de saint Jean est de marquer un temps court, la moitié d'une semaine, c'est-à-dire, un temps imparfait, à l'exemple de la persécution d'Antiochus, dont Dieu expressément réduisit le temps à un si court terme, pour épargner ses élus, selon sa coutume, comme nous l'avons démontré (1). Et que ce soit là un des caractères des persécutions que saint Jean décrit, on le voit manifestement en ce qu'il le répète cinq fois en divers chapitres, et que notamment au douzième, il assure que le dragon avoit peu de temps, quoiqu'il dût encore tenir dans le désert, c'est-à-dire, dans l'oppression, la femme, qui est l'Eglise, durant trois ans et demi, ℣. 12, 14. Ce qui montre que dans saint Jean, quarante-deux mois, trois ans et demi, et douze cent soixante jours, c'est peu de temps; et que cet apôtre a voulu donner ce caractère aux persécutions qu'il prophétise : or est-il que les protestans ne songent pas seulement à trouver la brièveté dans leur prétendue tyrannie et persécution antichrétienne, puisqu'ils l'attribuent non pas à un pape particulier, mais à tous les papes, à commencer ou à saint Léon, ou à saint Grégoire, ou à Boniface III, ou à Grégoire VII,

lon S. Jean. Ce que c'est que le peu de temps des ministres, qui dure douze cent soixante ans. Illusion des jours prophétiques. Confusion, absurdité et impiété manifeste.

(1) *Explic. du chap.* XI *Réf. n.* 2, *et suiv. et sur le* ℣. 2.

jusqu'à la fin du monde : par conséquent leur système a un caractère opposé à la prophétie de saint Jean.

Pour sortir de cet embarras, ils ont inventé leurs jours prophétiques, dont chacun fait une année : d'où ils concluent que les quarante-deux mois, ou les trois ans et demi, où, ce qui est la même chose, les douze cent soixante jours de saint Jean, sont douze cent soixante ans; et il n'y a point d'autre dénoûment à cette difficulté; mais il est nul par ces raisons.

La première, c'est que nous avons démontré [1] que cette invention de jours prophétiques n'a nul fondement dans les prophètes; que comme les autres hommes, les prophètes prennent des jours pour des jours; que lorsqu'ils les prennent autrement, ce qui ne leur est arrivé que deux fois dans toute l'Ecriture, ils en avertissent expressément; et qu'enfin, quand tous les autres prophètes auroient parlé au gré des protestans, il faudroit entendre saint Jean par rapport à l'original qu'il regarde, c'est-à-dire, à Daniel, où constamment et de l'aveu des ministres mêmes, les jours ne sont que des jours.

Secondement, cette idée de jours prophétiques est si contrainte [2], que les ministres eux-mêmes l'oublient, lorsqu'ils parlent naturellement, comme du Moulin a fait dans le chap. XII, où sur deux versets différens du texte de saint Jean, il prend naturellement des jours pour des

(1) *Avert. n.* 24. — (2) *Ibid.* 25, 26.

jours,

jours, et douze cent soixante jours pour trois ans et demi : mais ces douze cent soixante jours qui faisoient trois ans et demi en deux endroits du chapitre XII, venoient de faire douze cent soixante ans en deux endroits du chapitre XI, et puis en sortant du XII, où ils étoient revenus à leur naturel, tout-à-coup, et sans qu'on sache pourquoi, ils se tournent encore une fois en douze cent soixante ans : ce qui montre que les protestans n'agissent point par principes, mais par caprice et par haine.

Le ministre Jurieu n'est pas plus constant à conserver ses jours prophétiques au chapitre XII, puisqu'encore que partout son livre de l'Accomplissement des prophéties, il veuille trouver dans ce chapitre les douze cent soixante ans de la persécution papistique, il y renonce formellement à l'endroit de ce même livre que nous marqué (1) : de sorte qu'il n'y a rien de moins assuré que ces prétendus jours prophétiques ; puisque de cinq endroits de saint Jean où ils ont un droit égal, il y en a déjà deux d'où ils sont exclus.

En troisième lieu, ce peu de temps qu'il a fallu faire cadrer avec douze cent soixante ans, les a tellement troublés à l'endroit des sept têtes ou des sept rois, qu'il y a fallu succomber visiblement (2) : car en faisant de ces sept rois autant de formes de gouvernement de Rome, pour conserver à la papauté, qui est le septième, le ca-

(1) *Avert.* 25. — (2) *Ibid. n.* 16, 17, 18.

ractère de *durer peu*, que saint Jean lui donne, quoiqu'il dure, non-seulement plus que chacun des six autres, mais encore plus que tous ensemble, l'on ne sait plus où l'on en est : autant de têtes, autant d'interprétations : les uns établissent ce peu de temps du septième gouvernement, c'est-à-dire, de la papauté, par rapport à l'éternité, ce qui brouille tout, et fait une illusion d'une prophétie; les autres, comme du Moulin, soutiennent que *durer un peu* (1), à ce septième gouvernement, c'est durer plus que tous autres, et ne se sauvent que par cette insigne falsification. M. Jurieu se détruit lui-même : tantôt durer un peu de temps, c'est durer *un long-temps réel*, exprimé sous la figure d'un temps court, en sorte qu'en effet il soit *fort long*, et ne soit court que dans la pensée de ceux qui l'entendront mal; tantôt rebuté lui-même d'une telle interprétation, il n'y sait plus de remède qu'en confondant la sixième tête, dont S. Jean ne dit point qu'elle durât peu, avec la septième, qui est la seule dont il le dit.

Mais je veux bien ajouter en quatrième lieu, que quand il seroit permis à ce ministre de substituer le sixième roi au septième, et les empereurs aux papes, il n'y trouveroit pas mieux son compte, puisque toujours les empereurs ayant duré si long-temps, ils ne peuvent pas être ceux qui durent peu. Les protestans les font durer jusqu'au gouvernement papal; les uns huit cents

(1) *Avert. n.* 16, 17, 18.

ans, comme du Moulin, qui les pousse jusqu'à Pepin et à Charlemagne; les autres onze cents ans, en allant jusqu'à Grégoire VII. M. Jurieu qui leur donne le moins de temps, puisqu'il ne les mène que jusqu'à saint Léon, ne leur en peut refuser cinq cents; et quand on voudroit admettre la finesse qu'il imagine de réduire ce temps des empereurs aux seuls empereurs chrétiens, sans raison et sans fondement : (car où prendra-t-il que saint Jean ait voulu caractériser le sixième roi, par rapport aux seuls empereurs chrétiens, plutôt que par le total des empereurs?) quand, dis-je, on voudroit admettre cette mauvaise finesse, pourquoi voudroit-on que le caractère des empereurs chrétiens soit de durer peu, puisque selon les diverses interprétations des protestans, ils ont duré cinq et six cents ans, et tout au moins cent cinquante, selon M. Jurieu; nombre qui ne peut être réputé petit dans un composé d'autres nombres, où il y en a qui ne contiennent que trente ans, d'autres que sept ou huit, et d'autres que deux, comme celui des tribuns, des dictateurs perpétuels, et des décemvirs.

En cinquième lieu, quand nous aurions accordé aux ministres, contre toute l'analogie des Ecritures, et la suite même du texte, que ce court temps de douze cent soixante jours, c'est-à-dire, de trois ans et demi, seroit un long temps, et vaudroit douze cent soixante années, nous avons vu que leur embarras ne feroit que

croître, puisqu'ils ne savent où placer ces douze cent soixante ans, et qu'en quelque temps qu'ils les commencent, les absurdités où ils tombent sont inexplicables.

Nous avons vu [1], selon leurs principes, que le pape antechrist, persécuteur et blasphémateur, doit naître parmi les ruines de l'empire romain démembré; par conséquent au cinquième siècle, comme le tiennent Joseph Mède et M. Jurieu. Cette hypothèse, qui en elle-même est la plus suivie, et la seule soutenable chez nos adversaires, est en même temps la plus absurde, puisqu'elle engage à reconnoître pour le premier Antechrist formé, saint Léon; à lui attribuer les caractères essentiels de l'antichristianisme, qui sont l'idolâtrie et le blasphême, la persécution et la tyrannie; à faire du concile de Chalcédoine un des quatre que les chrétiens ont toujours le plus révéré, une assemblée antichrétienne; et de la divine lettre de saint Léon, où le mystère de Jésus-Christ est expliqué si parfaitement, un ouvrage de l'Antechrist; à faire enfin de toute l'Eglise catholique, qui étoit dans la communion tant de ce grand pape que de tous ses saints successeurs, l'Eglise antichrétienne, sans pouvoir du moins en montrer une autre où Jésus-Christ fût connu; et faire encore de tous les papes qui sont venus depuis saint Léon jusqu'à saint Grégoire, c'est-à-dire, sans difficulté des plus saints et des plus doctes de tous les évêques qui aient

[1] *Avert. n. 27, et suiv.*

rempli la chaire de saint Pierre, et des blasphémateurs, des idolâtres, des persécuteurs, en un mot, et plus que tout cela, des antechrists.

En sixième lieu, pour connoître l'absurdité et l'impiété de ce sentiment, il ne faut que voir les contradictions où sont tombés les ministres en le soutenant (1); car ils tâchent d'abord de l'adoucir, en disant que l'Antechrist au commencement n'avoit pas encore toutes ses mauvaises qualités, et, comme parle M. Jurieu (2), qu'il pouvoit être homme de bien, du moins qu'il n'étoit pas damné : mais tout cela n'est qu'illusion; et il faut avaler la coupe jusqu'à la lie. Car nous avons vu (3) expressément dans saint Jean, que la bête qu'on veut être l'Antechrist, avoit été idolâtre, persécutrice, blasphématrice, ennemie déclarée de Dieu et de ses saints, dès qu'elle est sortie de l'abîme, et le doit être sans discontinuer durant tous ses jours : elle le doit être par conséquent, selon les idées de la réforme, durant douze cent soixante ans, à commencer dès le temps de saint Léon, et toute l'Eglise de ce temps l'étoit avec lui.

Que répond ici le ministre? des contradictions manifestes : car après avoir vainement tâché de metre à couvert saint Léon et tous les saints de ce temps, en disant que l'antichristianisme n'étoit encore que commencé en leurs personnes; à la fin il a bien senti que tout cela n'étoit que

(1) *Avert. n.* 29, 30, *et suiv.* — (2) *Lett.* XIII. — (3) *Avert n.* 27. *Apoc.* XI. XII. XIII.

plâtrer; et il avoue en termes formels dans une des lettres qu'il vient d'opposer aux Variations, *que l'idolâtrie et la tyrannie du papisme se sont pleinement manifestées après le milieu du cinquième siècle, quand l'empire romain a été démembré* (1); c'est-à-dire, selon lui-même, sous saint Léon. Est-ce là un mal commencé? et n'est-ce pas au contraire, le mal non-seulement consommé, mais plainement découvert et déclaré dans toute sa force? Et dans la XIII.e lettre, où ce ministre avoit eu horreur de nier que saint Léon et ses successeurs aient été gens de bien, quoiqu'antechrists, il est enfin contraint d'avouer que c'est sous eux, et dès le temps de saint Léon, que *le blasphême et l'idolâtrie* ont commencé avec le culte des saints; que l'Eglise dès ce temps a été *foulée aux pieds par les nouveaux paiens* (2), c'est-à-dire, par saint Léon et les autres : d'où il s'ensuit par la force du même passage de saint Jean, que la guerre a été dès-lors déclarée à Dieu et à ses saints; en sorte que ce pape et ses successeurs, à cela près gens de bien, ont été blaphémateurs et persécuteurs; qui étoit ce qu'on n'osoit dire, tant il étoit visiblement faux et détestable, et ce qu'à la fin on est contraint de passer.

Mais en septième et dernier lieu, il ne faut pas s'en tenir à saint Léon, puisqu'on a très-clairement démontré (3) que les Pères qui ont fleuri

(1) *Lett.* XII. *p.* 89. — (2) *Ibid.* XIII. *p.* 98. — (3) *Avert. n.* 28, 29, 30, 31, 32, 33.

au quatrième siècle, saint Ambroise, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostôme, saint Augustin, et les autres lumières de ce temps, n'ont point d'autres sentimens sur ce prétendu service des créatures, c'est-à-dire, sur les honneurs des saints, que celui de saint Léon, ne s'en sont pas exprimés en termes moins forts, et n'ont pas moins célébré les miracles que Dieu avoit faits en confirmations de ce culte (1) : ce qui aussi a obligé M. Jurieu à les mettre au rang des hommes abusés par les démons, et au rang même de leurs adorateurs, et d'assurer que dès leur temps l'idolâtrie régnoit dans l'Eglise (2). Il faudroit donc en faire encore des blasphémateurs, des idolâtres, et en un mot, des antechrists, aussi bien que saint Léon; et rien ne les a sauvés des mains de la réforme, que le bonheur qu'ils ont eu de naître plus tôt : en sorte que les mesures que prennent les protestans, pour faire finir le règne antichrétien, ne cadrent plus avec le temps de leur vie; ce qui dans le fond ne les empêche pas d'être autant antechrists que saint Léon.

LXIX. Que les protestans ne se sauvent pas en prenant un autre système que M. Jurieu.

Si les protestans peuvent se sauver en désavouant M. Jurieu, qui fait de S. Léon un antechrist, et en mettant l'Antechrist plus bas, en quelque temps que ce soit (3), ce ministre les convainc par leurs principes (4) : premièrement, parce qu'ils demeurent d'accord que la naissance de l'Antechrist doit arriver du temps des dix rois, et au milieu du démembrement de l'em-

(1) *Avert. n.* 36.—(2) *Ibid.* 29.—(3) *Ibid.* 42.—(4) *Lett.* XII. XIII.

pire, qui constamment est arrivé au cinquième siècle. Ils demeurent encore d'accord que le passage où saint Paul fait naître l'Antechrist, *après que celui qui tient sera ôté*, s'entend de l'empire romain, et convient avec celui de saint Jean, où l'empire est donné en proie aux dix rois. Ainsi en toutes manières, l'Antechrist doit naître en ce temps; et le reculer plus bas, c'est renverser le systême protestant.

M. Jurieu les convainc secondement encore par deux autres de leurs principes, qui est que l'idolâtrie dans l'Eglise est un caractère antichrétien, et même le principal, et que le culte des saints est une vraie idolâtrie : or, il leur montre ce culte dès le temps de saint Léon, et plus haut; et il n'y a pas moyen de le nier, Daillé même ayant fait un livre pour le prouver (1). Il leur montre donc dès-lors le principal caractère antichrétien, et l'Antechrist tout formé.

Par ces deux raisons concluantes, M. Jurieu a démontré que son systême est le seul qui cadre avec les principes communs des interprètes protestans; de sorte que si on y trouve des impiétés, des inconvéniens, des absurdités inévitables, ce sera par là nous avouer que le systême protestant est insoutenable et contradictoire; qui est tout ce que nous pouvons souhaiter.

Mais d'ailleurs, si les protestans rejettent le systême de ce ministre à cause qu'il ne convient pas avec l'histoire du temps, où l'on ne voit ni blasphême, ni persécution dans l'Eglise, quoi

(1) *Dall. de cult. latin.*

qu'ils fassent, ils tomberont dans les mêmes inconvéniens.

S'ils descendent à saint Grégoire, ils n'y trouveront ni plus de persécution, ni plus de blasphème ; s'ils en viennent à Boniface III, à cause, à ce qu'ils prétendent, qu'il a pris le titre d'Evêque universel, qui est un titre antichrétien, selon saint Grégoire, il est faux que ce pape ait pris ce titre ; il est faux qu'il ait étendu sa primauté plus ou moins que saint Léon ; il est faux qu'il ait honoré les saints ni plus ni moins ; il est faux qu'on trouve de son temps la moindre ombre de persécution.

S'ils en viennent avec du Moulin à l'an 755, et au temps où les Romains abandonnés à la fureur des Lombards, furent contraints d'avoir recours aux Français, ils trouveront bien alors la ville de Rome ôtée en quelque manière aux empereurs d'Orient, ou plutôt abandonnée par eux-mêmes, et laissée en proie à ses voisins ; mais outre qu'ils n'y trouveront ni les dix rois, ni le grand démembrement de l'empire, qui a précédé cette époque de trois cents ans, ils n'y trouveront de saints opposés à la prétendue tyrannie du pape, que les iconoclastes ; étranges saints, où pour toute marque de sainteté, on nous donne le renversement des images, réprouvé par les luthériens ; esprits outrés, qui portent la haine des images jusqu'à détester la peinture et la sculpture, comme des arts réprouvés de Dieu ; gens au reste si peu éloignés de l'idolâtrie, selon les principes des protestans,

qu'ils prononcent des anathêmes contre ceux qui refuseront d'implorer le secours des saints, et d'en honorer les reliques (1). Et après tout, que gagnera-t-on, quand on aura emporté qu'il n'y a eu de saints, que de telles gens que l'Orient et l'Occident ont détesté? il y faut la persécution : or on n'en trouve aucune en ces temps, que celle que les empereurs iconoclastes firent souffrir cinquante ans durant, aux chrétiens qui retenoient les images, menaçant jusqu'aux papes, et ne cessant de les tourmenter par tous les moyens possibles; de sorte que contre le systême, l'Antechrist auroit été persécuté, et non pas persécuteur.

Quand enfin il en faudroit venir au temps de Grégoire VII, c'est-à-dire, contre les principes de la secte, à une époque éloignée de six cents ans de la dissipation de l'empire, on n'y trouveroit non plus la persécution, si ce n'est qu'en prenant ce pape pour l'Antechrist, on prît aussi l'empereur Henri IV, qu'il tâcha de déposséder, pour l'un de ces saints que la bête devoit persécuter. Et si l'on a recours à Bérenger et aux bérengariens, qu'on nous donne pour les saints persécutés de ce temps-là, premièrement, les luthériens, la principale partie des protestans, n'y consentiront jamais; secondement, ces saints bérengariens, de tous les dogmes de l'Eglise catholique, ne contredisoient que celui de la présence réelle, que nos prétendus réformés trou-

(1) *Act. Conc. Const. in Conc. Nic.* II. *Labb. tom.* VII.

vent le plus tolérable ; et enfin nous avons fait voir (1) qu'il n'y eut point alors de persécuteur, puisque même les bérengariens ne se séparèrent jamais, et revinrent bientôt de leur erreur, à l'exemple de leur maître.

LXX. Cinquième et dernière démonstration, par les principes généraux.

Il nous reste encore à abréger une cinquième et dernière démonstration par les principes généraux ; et je la forme en cette sorte. Rien ne revient plus souvent dans l'Apocalypse, que des Gentils persécuteurs et des saints persécutés, car c'est ce qu'on y trouve partout; mais les protestans ne peuvent trouver, ni ces Gentils, ni ces saints, parce qu'ils sont les uns et les autres d'une espèce si particulière, qu'on ne les trouve nulle part dans l'Apocalypse, ni même dans toute l'Ecriture.

Pour ce qui regarde les Gentils, ceux dont ils ont besoin pour établir leur systême, sont des Gentils chrétiens, qui croyant en Dieu créateur, et en Jésus-Christ sauveur, professent avec cela une idolâtrie, dont les saints soient les défenseurs et les auteurs, et qui aussi devoit régner dans l'Eglise durant douze cent soixante ans (2). Si une telle idolâtrie a jamais été, elle est si singulière et si essentielle, que le saint Esprit, qui a révélé tant de choses bien moins importantes, a dû nous instruire d'un tel mystère; d'où le ministre conclut, en termes formels, que si cette idolâtrie ecclésiastique a été, elle a dû être prédite (3). Que si elle l'a dû être, ç'a été principalement dans l'Apocalypse, puisqu'on suppose

(1) *Avert. n.* 60. — (2) *Ibid.* 27, 28, *et suiv.* — (3) *Ibid.* 35.

que ce divin livre a été écrit pour nous la faire connoître et éviter ; mais le ministre se tourmente en vain à la chercher dans tout ce livre, et il avoue à la fin qu'il ne l'y voit pas.

D'abord il l'avoit trouvée, en ce que saint Jean appeloit la Babylone une prostituée; mais nous avons vu (1) que cette expression lui a paru *trop générale*, parce qu'il falloit avoir spécifié que c'étoit une adultère et une épouse infidèle, ce que saint Jean a évité.

Il croyoit aussi avoir rencontré ce qu'il cherchoit dans le passage, *où le parvis du dehors étoit livré aux Gentils* (2) ; mais ce passage à la fin lui a paru *trop obscur*, n'y ayant rien de moins clair que de prendre le parvis du temple pour une fausse Eglise (3), au lieu que c'est seulement le dehors de la véritable; ou de conclure que l'extérieur de la vraie Eglise devienne une fausse Eglise, parce qu'il est livré aux Gentils qui le profanent ; ou que ces Gentils, profanateurs de l'extérieur de la vraie Eglise et du vrai temple, soient nécessairement de faux chrétiens, comme si on n'avoit pas vu la vraie Eglise opprimée durant trois cents ans, dans ce qu'elle avoit de visible, par de vrais Gentils adorateurs de Junon et de Jupiter.

Voilà les deux passages allégués, et ensuite désavoués par le ministre. Les autres ne sont pas plus clairs : la femme s'enfuit au désert ; la prostituée est une religion qui a ses mystères ; le peuple de Dieu est dans Babylone : donc il y aura

(1) *Avert. n.* 35. — (2) *Ibid. Acc. II. p. p.* 179. — (3) *Ibid.*

des saints qui seront idolâtres, et une Eglise chrétienne qui aura l'idolâtrie dans le sein : on n'entend rien à ces conséquences.

Ne nous amusons plus à répéter ce que nous avons dit pour les détruire [1]; puisque le ministre qui s'est voulu fonder dessus, sent à la fin qu'il n'a rien fait, s'il ne trouve cette idolâtrie en quelque texte *plus formel*, en quelque oracle *plus clair et moins général* [2] : mais cet oracle moins ambigu, *ce texte plus clair et plus formel*, il ne le trouve que hors de l'Apocalypse; de sorte qu'il faut sortir de la prophétie de saint Jean, pour y trouver cette idolâtrie qui en fait le principal sujet.

Mais ce qu'il donne pour clair, par malheur se trouve encore plus ambigu, ou pour mieux dire, plus visiblement faux que tout le reste; puisque c'est le passage de saint Paul, où il dit, qu'il y aura dans les derniers temps des hommes, *qui en s'adonnant à des esprits abuseurs et à la doctrine des démons*, condamneront le mariage et certaines viandes : passages, où loin de parler de la prétendue idolâtrie des chrétiens, il n'est même en aucune sorte parlé d'idolâtrie, comme on voit.

Car de prendre dans ce passage *la doctrine des démons*, non plus pour celle qu'ils inspirent, comme tout le monde, et les protestans avec tous les autres, l'avoient toujours entendu, mais

(1) *Avert. n.* 5, 6, 10, 35, *etc.* — (2) *Ibid. p.* 179. *n.* 35, 36, 37.

pour *celle qui apprend à les adorer*, comme Joseph Mède l'a imaginé le premier [1]; et ne trouver que là ce *texte formel*, qu'on cherche depuis si long-temps : c'est à M. Jurieu, au lieu d'un texte formel, de démêler une obscurité par une obscurité encore plus grande, et montrer manifestement qu'on n'a rien à dire.

Concluons que la prétendue idolâtrie ecclésiastique n'a été prédite nulle part. Or, dit M. Jurieu, si elle a été, elle a été prédite [2] : elle n'a donc jamais été; et ce n'est qu'une invention pour mettre non-seulement les catholiques, mais encore tous les saints du quatrième siècle au rang de ces idolâtres, qui en adorant les saints, selon M. Jurieu, ont adoré les démons.

Il ne sert de rien d'entamer ici avec le ministre un vain raisonnement sur les démons, que les païens reconnoissent pour des esprits médiateurs : il s'agit de nous faire voir par l'Apocalypse, ou du moins par quelque autre endroit de l'Ecriture, qu'une semblable idolâtrie ait du régner dans l'Eglise, et y régner un aussi long-temps que douze cent soixante ans : et nous pourrions démontrer sans peine, s'il en étoit question, que ces démons, médiateurs chez les païens, étoient médiateurs de la création; Dieu jugeant indigne de lui de faire l'homme de sa main, et jugeant aussi la nature humaine indigne par elle-même de lui être réunie comme à son principe : mé-

(1) *Avert. n.* 36. — (2) *Ibid.* 35.

diation inconnue aux Peres aussi bien qu'à nous, et qui loin d'avoir jamais régné dans l'Eglise, y a toujours été détestée.

LXXI. Quels saints et quels martyrs les protestans ont trouvé dans l'Apocalypse, et qu'à la fin ils sont obligés de les dégrader. Passage exprès du ministre Jurieu.

Si les protestans n'ont pu trouver dans l'Apocalypse les chrétiens idolâtres et persécuteurs qu'ils y cherchoient, ils n'y ont non plus trouvé les saints persécutés dont ils ont un égal besoin; et ils ne nous les produisent qu'en nous donnant pour des saints les Albigeois, les Vaudois, un Viclef, un Hus, et leurs sectateurs, jusqu'aux taborites, gens que nous avons convaincus par des faits constans des crimes et des erreurs que je n'ai plus besoin de répéter (1).

Aussi ai-je remarqué que les protestans ont honte de les mettre au rang des martyrs : car écoutons M. Jurieu sur le chapitre xx de l'Apocalypse. Là paroissent les ames de ceux qui ont été décolés pour le témoignage de Jésus, et ce sont *ceux qui n'ont point adoré la bête, ni son image, et qui n'en ont porté le caractère, ni dans leur front, ni dans leurs mains*, ℣. 4. Ce sont ceux-là qui revivent et qui ressuscitent même corporellement avant tous les autres, selon M. Jurieu (2). Si la bête, c'est le pape; si son image, c'est le pape encore; si le caractère de la bête, c'est la profession du papisme, les martyrs, que saint Jean nous vient de décrire, sont ceux qui ont souffert sous la papauté; et, selon M. Jurieu, ce doivent être les premiers qui ressusciteront en corps et en ame; mais non, c'est tout le contraire. Il décide nettement que

(1) *Avert. n.* 39. — (2) *Accomp.* 2. *p. ch.* 23. *p.* 429.

cette première résurrection ne sera que de très-peu de gens, c'est-à-dire, DES ANCIENS MARTYRS, *et que le reste des fidèles ne ressuscitera qu'à la fin du monde.* Ce n'est donc que des anciens martyrs, que saint Jean a voulu parler dans toute l'Apocalypse, c'est-à-dire, très-constamment des martyrs de l'ancienne Eglise, et des prémices du nom chrétien : ce sont ces anciens martyrs qui ont méprisé la bête et son caractère. Voilà comme on parle naturellement, quand on veut de bonne foi parler des martyrs, dont saint Jean exalte la gloire dans toute son Apocalypse. La bête n'est donc plus le pape; l'idolâtrie n'est plus le papisme; et ces faux martyrs, qu'on n'appelle tels qu'à cause qu'ils ont résisté à la première puissance qui soit dans l'Eglise, ne paroissent plus.

Ainsi la démonstration est achevée. Les ministres, en recherchant leurs idolâtres, nous ont montré les saints; et pour comble d'aveuglement, en cherchant leurs saints, ils nous ont montré de faux martyrs qui échappent de leur mémoire, quand ils regardent de bonne foi les véritables.

LXXII. Preuves tirées des chapitres particuliers. Abrégé de celles du chap. XI où l'on commence à comparer notre systême avec celui des protestans. Illusions pitoya-

Voilà cinq démonstrations où l'on pouvoit, comme on voit, en compter un bien plus grand nombre, si, pour les rendre plus intelligibles, on ne les avoit réduites à certains principes généraux. Mais les preuves se multiplieront jusqu'à l'infini, si l'on descend en particulier aux neuf chapitres où il est parlé de la bête.

Par exemple, dans le chapitre XI, où elle paroît pour la première fois, et où elle fait mourir les deux témoins, les erreurs des protestans sont infinies.

infinies. Nous avons déjà remarqué le court temps qui est désigné par douze cent soixante jours, changé en l'espace immense de douze cent soixante ans : nous avons aussi remarqué qu'on fait une fausse Eglise du parvis, qui n'est que l'extérieur de la véritable. On veut qu'une fausse Eglise soit nécessairement celle qui *est livrée aux Gentils* [1] ; et on ne songe pas *que la cité sainte*, qui sans doute n'est point une fausse Eglise, leur est pareillement livrée *pour être foulée aux pieds* : on donne donc pour marque d'une fausse Eglise, l'oppression que la vraie Eglise est contrainte de souffrir, et la croix de Jésus-Christ qu'elle porte. Les Gentils sont de faux chrétiens, sans qu'on puisse trouver ce nom appliqué à des chrétiens, pas même à des chrétiens hérétiques, ni à d'autres qu'aux vrais païens. Les deux témoins que la bête a mis à mort, sont les Albigeois, et les autres que nous avons convaincus d'impiété par des faits constans, et à qui aussi ceux qui nous les vantent, n'ont osé conserver leur rang parmi les martyrs. Il en est à-peu-près de même de Luther et de Zuingle : c'étoient eux, avec leurs disciples, qui étoient, dans les *Préjugés*, les deux témoins [2], c'est-à-dire, le petit nombre des défenseurs de la vérité, ressuscités tout-à-coup, et montés au ciel, c'est-à-dire, élevés au comble de la gloire, après avoir été morts pour un peu de temps *par la totale ruine* de ces grands saints, les taborites. Cela étoit spécieux et honorable aux réforma-

bles du ministre Jurieu sur les deux témoins.

[1] *Apoc.* XI. 2. — [2] *Préj. I. p. p.* 97. *Avert. n.* 61.

teurs : mais le ministre a bien vu que ressusciter et monter au ciel, devoit être quelque chose de plus grand que ce qu'ont fait Luther et Zuingle : ainsi il les a tirés d'un si haut rang (1), et il a renoncé publiquement à cette superbe interprétation dans son Accomplissement des prophéties.

En récompense, il y dit que les deux témoins ne seront mis à mort que dans la France; que les fidèles des autres royaumes n'ont point de part à cet endroit de la prophétie; et qu'avec des expressions qui regardent visiblement toute l'Eglise, saint Jean n'a eu en vue que l'Eglise prétendue réformée de ce royaume. Elle est si bien morte, dit le ministre, qu'il ne lui reste qu'à l'enterrer. C'est pour les morts le dernier honneur que celui de la sépulture; et saint Jean ne nous montroit les corps morts de ces deux témoins gissans à terre, privés du tombeau, que pour mieux exprimer la haine qu'on poussoit contre eux jusqu'après la mort. Mais ce qui est dans le dessein de saint Jean la dernière marque d'opprobre, est à M. Jurieu le commencement du secours. Les amis de la réforme étendue à terre toute morte, empêcheront seulement qu'on ne l'enterre; sans doute, parce que Dieu ne pourroit pas la ressusciter, si on l'avoit mise aussi bien dans le sépulcre, comme on a pu lui donner la mort. Au reste, dans tout ce chapitre, pour ressusciter les deux témoins, saint Jean ne voit autre chose que les ligues de tous les princes conjurés contre la

(1) *Avert. n.* 61.

France. Le ministre les avoit bien devinées (1), et il veut qu'on s'en ressouvienne, afin qu'on ne doute pas qu'il ne soit digne du titre de prophète qu'on lui donne déjà dans ses médailles. Pour qui écrit-il ? par quel endroit se montre-t-il à un siècle si éclairé ? et quel personnage veut-il faire dans le monde ?

Mais pourquoi aimer mieux donner dans ces rêveries, que de voir dans les deux témoins les premiers chrétiens persécutés ; dans le court terme de leur affliction, le soin de la providence, qui, pour épargner ses fidèles, en abrégeoit les souffrances de temps en temps ; dans leur mort les supplices des martyrs ; dans leurs corps morts étendus sur la terre, la cruauté de ceux qui leur refusoient jusqu'à la sépulture ; dans leur résurrection, la gloire soudaine de l'Eglise sous Constantin, et l'éclatante prédication de l'évangile partout l'univers, pendant que les païens se flattoient de la pensée d'en avoir éteint la lumière ? Qu'y a-t-il là qui ne convienne parfaitement avec les paroles de saint Jean, et mieux sans comparaison que tous les songes qu'on nous débite ; et n'est-ce pas être ennemi de la piété, que d'aimer mieux voir dans des interprétations violentes sa particulière satisfaction, que dans les idées naturelles, la gloire commune du christianisme ?

Passons au chapitre XII ; c'est celui où du Moulin reconnoît que douze cent soixante jours sont des jours, et non pas des années ; et de

(1) *Avert. n.* 61.

cinq passages où l'on veut trouver les jours prophétiques, il en ôte deux à son parti.

LXXIII. Abrégé des preuves du ch. XII. Confirmation convaincante de celle qui détruit les douze cent soixante ans. Le systême protestant se dément de tous côtés.

Mais venons au gros des protestans, qui, avec M. Jurieu, veulent trouver dans la femme retirée au désert douze cent soixante jours, l'Eglise opprimée douze cent soixante ans sous le papisme. C'étoit donc aussi sous le papisme qu'elle devoit enfanter, et que le dragon vouloit dévorer elle et son fruit? Mais qu'est-ce donc, selon les ministres, que cet enfant mâle et dominant, que la femme devoit mettre au jour? Quoi, la réforme triomphante? Ne rougit-on pas d'aimer mieux la voir dans un si bel endroit que le christianisme régnant avec Constantin? Mais quoi, le combat des anges ne se donne que pour la réforme? Le triomphe du christianisme n'en étoit pas un digne sujet? Satan n'y étoit pas assez atéré par la chute de ses idoles et de ses temples; et on attendoit pour cela la main de Luther? Le croient-ils, eux qui le disent? Mais si cela n'est pas encore assez absurde, voici de quoi exercer leur subtilité. La femme se retire deux fois dans le désert, comme nous l'avons fait voir (1); et les protestans devoient trouver, non-seulement une fois, mais deux fois douze cent soixante ans de persécution papistique, c'est-à-dire, deux mille cinq cent vingt années et plus, selon eux, que ne devoit durer depuis saint Jean le christianisme et l'univers même. Ce n'est pas tout, et nous verrons au chapitre XIII que la femme sera opprimée

(1) Voyez *la note sur le chap.* XII. ℣. 13, 14.

un pareil temps que nous montrerons distingué de celui-ci. C'est faire monter le temps des persécutions à près de quatre mille ans. Qui ne voit donc que ce temps souvent répété nous marque diverses persécutions, toutes courtes, et à diverses reprises? Mais si les protestans ont à passer quatre mille ans sous le pape, ils voient par là ce qu'il leur reste : il n'y a plus rien à chercher dans cet avenir immense; et l'Apocalypse est un abîme où il n'y a plus ni fond ni rive.

D'ailleurs, l'interprétation protestante ne nous montre point les trois efforts du démon coup sur coup, ni les persécutions trois fois rendues inutiles, et la seconde en particulier par le secours de la terre, non plus que la troisième plus foible que les deux autres, dont aussi pour cette raison saint Jean ne marque aucun effet : c'est néanmoins ce que nous voyons très-distinctement au chapitre XIII, ℣. 4, 13, 17, comme on peut voir dans le commentaire (1). On ne nous explique pas non plus ce redoublement de la colère du diable à cause du peu de temps qui lui restoit, et qu'il se voyoit à la fin de sa domination (2) : ce peu de temps, dis-je, ne s'explique pas dans le système protestant, puisqu'il restoit au démon encore douze cent soixante ans entiers à tenir la femme opprimée dans le désert, et que l'Antechrist qu'il animoit, n'alloit que commencer son empire. Voilà des énigmes inexplicables pour la réforme : aussi avons-nous vu qu'elle s'y perd ; le subtil Ju-

(1) Voyez *la note sur ces passages.* — (2) *Apoc. Ibid.* 12 *et les notes.*

rieu s'y contredit (1); du Moulin y abandonne les jours prophétiques (2); et réduit à se renfermer dans les trois ans et demi que passèrent les chrétiens convertis du judaïsme à la petite ville de Pella, pendant que Tite détruisoit Jérusalem, il fait deviner mystérieusement à saint Jean des choses passées aux yeux de toute la terre il y avoit plus de vingt ans.

Mais notre interprétation n'a point ces inconvéniens : on y voit l'Eglise en travail dans la dernière persécution : on voit parmi les divers relâchemens qu'elle pouvoit avoir, trois intervalles marqués, et trois reprises plus nettes sous trois princes : l'Eglise par deux fois contrainte à se retirer, mais toujours pour un peu de temps, dans ces retraites obscures où elle avoit accoutumé de cacher son culte : la terre l'aidant à la seconde fuite, c'est-à-dire, Constantin et Licinius combattant pour elle : là, paroissent les efforts du diable, la résistance et la victoire des anges, avec la rage impuissante de l'ennemi atterré qui voit la fin de son règne, enfin le dernier effort du dragon encore frémissant, et sous la tyrannie de Licinius, la persécution renouvelée, mais trop foible pour mériter qu'on en raconte les effets.

LXXIV. La bête aux sept têtes et aux dix cornes, et les sept formes de gouvernement ruinées

Nous avons vu que pour bien entendre la bête aux sept têtes et aux dix cornes, il faut joindre ensemble les chapitres XIII et XVII, où nous en avons la peinture. Pour commencer par les sept têtes, qui, selon saint Jean, sont sept rois, et

(1) *Avert. n.* 25, 26. — (2) *Du Moulin, Acc. p.* 178.

sept formes de gouvernement pour les protestans, nous avons démontré,

par de nouvelles remarques.

Premièrement, combien peu il étoit utile au dessein de l'Apocalypse, de reprendre les choses de si loin, et de remonter jusqu'à l'origine de Rome, pour nous montrer tous les états par où elle avoit passé durant sept à huit cents ans, avant que saint Jean fût au monde; et c'étoit si peu le dessein de cet apôtre, qu'il nous déclare au contraire que la bête à sept têtes, où il déclare qu'il vouloit représenter Rome, devoit sortir de l'abîme après son temps; ce n'est donc pas Rome dans tous ses états, y compris les siècles passés, qu'il a dessein de représenter dans cette bête; c'est Rome dans un certain état particulier que cet apôtre avoit en vue (1).

En effet, nous avons vu en second lieu (2) que saint Jean ne fait paroître la bête que comme blasphématrice et persécutrice, revêtue de la puissance du dragon, cruelle, enivrée de sang, ennemie de Dieu et de ses saints, tout en s'élevant de l'abîme, c'est-à-dire, dès aussitôt qu'elle paroît, et également dans ses sept têtes: au lieu que dans le système protestant, il n'y auroit tout au plus que deux têtes persécutrices, c'est-à-dire, les empereurs et les papes, et les autres auroient occupé sept ou huit cents ans avant que les chrétiens eussent paru.

On a vu en troisième lieu (3), que si saint Jean avoit voulu nous représenter sept formes de gou-

(1) *Apoc.* XI. 7. XIII. 1. XVII. 8. Voyez *les notes ibid. Avert. n.* 20. — (2) *Ibid. Apoc.* XI. XIII. 1, 2. XVII. 2, 3, *etc.* — (3) *Ibid.*

vernement, il auroit pris tout autre chose que sept rois, dont même il auroit fallu que l'un fût l'abolition de la royauté, et l'érection de l'état populaire; que bien éloigné qu'on puisse trouver dans les saints livres, ou historiques, ou dogmatiques, ou prophétiques, aucun exemple d'une locution pareille, on trouve tout le contraire (1), notamment dans ce même endroit de l'Apocalypse, et enfin que les dix rois du ℣. 12, étant de vrais rois, les sept rois du ℣. 9, ne peuvent pas être d'une autre nature.

En quatrième lieu (2), nous avons vu que les six formes de gouvernement qu'on met à Rome jusqu'à saint Jean, n'ont nulle justesse; que c'est un nombre fait à plaisir, et qu'il y en a ou plus, ou moins. Quant à la septième forme de gouvernement, qu'on veut être la papauté (3), pour soutenir le systême, il la faut faire commencer sous saint Léon, et changer le gouvernement de Rome vers le temps que l'empire fut dissipé; ce qui emporte un si prodigieux renversement de l'histoire, que jusqu'ici on n'en vit jamais de pareil exemple.

Nous pouvons ajouter en cinquième lieu, sur ces sept formes de gouvernement, que si saint Jean eût eu en vue de nous faire voir par plaisir tous les états de Rome, jusqu'au temps que les papes y ont été souverains, il eût fallu la faire passer de la main des empereurs en celle des rois Hérules et Ostrogoths, rois au reste de bien différente nature, et d'un pouvoir bien plus étendu

(1) *Avert. n.* 14. — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid.* 15.

que les sept premiers, sous qui elle commença. En faisant revenir les empereurs, comme ils revinrent sous Justinien, il faudroit marquer à la fin les exarques et les patrices, dont la puissance approchoit si fort de la souveraine; puis encore le pouvoir du peuple sous la direction volontaire des papes, comme leurs pasteurs, sans qu'ils eussent le titre de princes; ensuite le patriciat, et l'empire des Français; et les papes par leur concession ayant alors quelque part à la souveraineté, mais toujours sous l'autorité supérieure de ces princes. Il ne faudroit pas oublier après la maison de Charlemagne, l'anarchie qui revient plusieurs fois et surtout la tyrannie des barons romains, pendant environ cent ans; le gouvernement des empereurs d'Allemagne modifié en tant de manières; et enfin, avant de venir à la souveraineté absolue des papes, la puissance du sénateur changée aussi en tant de façons. Que si l'on ne veut pas, que le saint Esprit descende dans ce détail, après l'avoir fait descendre jusqu'aux décemvirs et aux tribuns militaires, qu'on nous dise donc dans quelles bornes il faut renfermer la curiosité de saint Jean, ou plutôt qu'on avoue de bonne foi que la justesse qu'on a cru voir dans ces sept formes de gouvernement, n'est venue que de l'ignorance de l'histoire, ou du peu d'attention qu'on y a faite.

C'est encore un sixième inconvénient (1), supposé que le dessein de l'Apocalypse ait été de

(1) *Avert. n.* 20.

représenter dans sept têtes, sept formes de gouvernement, de mettre sur la sixième, qui est celle des empereurs, et universellement comme sur les autres, des noms de blasphême, sans faire du moins prévoir à saint Jean qu'une si grande partie de ces empereurs devoient être chrétiens, en sorte qu'il aura mis au rang des blasphémateurs, les Constantins, les Gratiens et les Théodoses.

Enfin, en septième lieu (1), quand on auroit dévoré tant d'absurdités manifestes, ce petit mot de l'Apocalypse, qui forceroit les protestans à reconnoître la papauté, comme un gouvernement de peu de durée, quoiqu'il dure douze cent soixante ans, et plus que tous les autres ensemble, sera toujours un écueil où leur système sera mis en pièces; de sorte qu'il n'y a rien en toutes manières de plus ruiné que ces sept prétendus gouvernemens.

C'est néanmoins le bel endroit des protestans: mais en vérité d'autant plus foible, qu'ils ne savent encore comment expliquer ce roi qui fait *un des sept*, et qui néanmoins *est le huitième*. Ils veulent que ce soit le pape, à cause qu'il est tout ensemble, et le septième comme pape, par la puissance spirituelle qu'il usurpe, et le huitième comme empereur, en imitant comme ils l'interprètent, et en s'attribuant la puissance temporelle et impériale; sans songer que ce composé est précisément ce qui le doit faire la

(1) *Avert. n.* 16, 17, 18.

septième tête, ou le septième roi : car s'il n'étoit qu'empereur, il le faudroit ranger avec le sixième; de sorte que ce qui lui donne le septième rang, c'est précisément ce composé par lequel on prétend lui en donner un huitième. A quoi il faut ajouter, que si c'étoit le septième roi qui dût être en même temps le huitième, saint Jean, qui venoit de nommer ce septième roi au ℣. 10, et qui, par manière de dire, étoit en train d'en marquer le caractère en disant qu'il demeure peu, l'auroit continué au verset suivant, en disant, non pas indéfiniment qu'il est *un des sept*, mais précisément qu'il est le septième et le huitième tout ensemble.

Mais qui ne voit que le saint apôtre, éclairé par l'esprit de Dieu, a découvert dans cette lumière quelque chose de plus convenable, et que cet esprit qui voit tout, lui a révélé qu'un de ces sept, et non le septième, reviendroit deux fois, ce qui le feroit tout ensemble et un des sept, et le huitième? caractère que les protestans ne songent seulement pas qu'on ait pu approprier à la papauté, et que nous avons trouvé si précisément en Maximien Herculius (1), qu'il n'y en a aucun autre exemple dans toute l'histoire qui a rapport à l'Apocalypse.

Je ne me tromperai donc pas quand je dirai, sans vouloir vanter l'interprétation que je propose, qu'à comparaison du moins de celle des protestans, c'est la clarté même (2); puisqu'on

(1) Voyez *la note sur le ch.* XVII. 11. — (2) Voyez *les notes sur le ch.* XIII.

y trouve dans sept rois, non pas sept formes de gouvernement proposées à sa fantaisie, mais sept empereurs tous idolâtres : en cette manière sous ces sept rois, la persécution de Dioclétien, la plus cruelle de toutes, très-proprement caractérisée par sa marque particulière; sous les mêmes rois la prostituée, c'est-à-dire, Rome la païenne, enivrée du sang des martyrs, et soutenant son idolâtrie par toute la terre. On voit aussi ces sept rois passer promptement les uns après les autres; et le septième qui devoit venir après la destruction des six autres pour exciter de nouveau la persécution, c'est-à-dire, Licinius, s'évanouir incontinent; et la bête par ce moyen laissée pour morte, pour ensuite ressusciter comme on va voir.

LXXV. Suite du chap. XIII. La bête qui meurt et qui revit, n'a point de sens chez les protestans.

Dans le chapitre XIII, on voit paroître un nouveau prodige : c'est que la bête à sept têtes est comme morte par la plaie d'une de ses têtes, et que néanmoins tout d'un coup elle revit. Les protestans entendent ici l'empire romain comme mort par la blessure mortelle des empereurs, qui sont la sixième de ses têtes, et tout d'un coup ressuscité dans le pape, qui est la septième.

Ce systême ne cadre pas avec les idées de saint Jean, puisque la bête qui subsistoit en sept têtes, ne devoit périr que par la destruction de toutes les sept, ni ressusciter que dans quelque chose qui vînt après elles toutes. C'est pourquoi le saint Esprit dit distinctement que cinq têtes étoient passées, la sixième blessée à mort, et la septième,

qui devoit venir, en état de durer peu, par où la bête devoit mourir toute entière avec ses sept têtes retranchées; et ce qui la fait revivre en est distingué. C'est ce qu'on voit dans saint Jean, et c'est aussi ce qu'on a pu voir dans notre interprétation (1), où le retranchement de la sixième tête fait bien à la vérité une mortelle blessure, mais où l'on voit en même temps que la septième périroit bientôt avec les autres, en sorte qu'on voit tomber sept têtes, c'est-à-dire, sept empereurs auteurs de la dernière persécution qu'on attribue à Dioclétien; d'où devoit suivre, comme en effet elle suivit, la destruction totale et sans retour de la bête persécutrice, si elle ne ressuscitoit dans quelque chose de distingué d'elle, ainsi qu'elle fit dans Julien qui lui rendit la vie et la force. Tout cela est très-suivi, au lieu que dans le système protestant, la bête aux sept têtes est tenue pour morte, pendant qu'une de ses têtes, et encore celle de toutes qui avoit le plus de vie, puisqu'elle devoit vivre près de treize siècles, et plus que toutes les autres ensemble, non-seulement subsiste encore, mais ne fait que commencer sa vie.

LXXVI. Autre inconvénient du système. Il faut trouver au chap. XIII pour une troisième fois les douze cent soixante ans.

Ce chapitre cause encore un autre embarras aux protestans, puisqu'ici, outre les deux fois que nous avons vues au chapitre XII, il leur faut encore trouver pour une troisième fois les douze cent soixante ans de persécution. La démonstration en est évidente; car la bête est persécutrice, et dans son premier état aussitôt qu'elle sort de

(1) Voyez *les notes sur le ch.* XIII. 11. XVII. 8. 10.

l'abîme, comme on a vu, et lorsqu'elle a repris la vie. La persécution du premier état, lorsque la bête sort de l'abîme, est représentée au chapitre XI, ℣. 2, 3, où il paroît qu'elle a duré les douze cent soixante jours. Accordons aux protestans que c'est la même persécution qui paroît au chapitre XII. Nous avons démontré ailleurs qu'elle a dû avoir deux reprises, chacune de pareil temps; l'une, à la première attaque du dragon, l'autre à la seconde et au temps de sa colère redoublée, XII, 6, 14. Voilà donc déjà tout au moins deux fois douze cent soixante jours, sans qu'il soit encore parlé de la bête ressuscitée. Mais lorsqu'elle est ressuscitée, il lui faut encore un pareil temps; car ce n'est pas en vain qu'elle revit : *Toute la terre s'en étonne, tout le monde adore la bête, en s'écriant, qui est semblable à la bête, et qui pourra la combattre*, maintenant qu'on la voit revivre après la plaie qui la tue? *et puissance lui fut donnée durant quarante-deux mois*. C'est une troisième fois douze cent soixante jours, qui, multipliés en années selon le systême protestant, et joints aux deux autres qui ont précédé la résurrection de la bête, font trois fois douze cent soixante ans, à qui la réforme doit donner place dans son systême, ou se réduire avec nous à trouver trois fois un temps très-court de persécution, ce qui n'est pas difficile.

LXXVII. Suite du même chap. La seconde bête. Dix caractères ex-

Outre la première bête qui a sept têtes et dix cornes, il en paroît encore une, que saint Jean appelle l'autre bête, très-distinguée de la première, et qui ne porte que deux cornes, mais

deux cornes semblables à l'Agneau, quoique la bête parle comme le dragon. C'est de là qu'on tire la plus grande preuve que c'est le pape et une Eglise chrétienne : mais nous l'avons renversée (1), en démontrant, par des faits constans, que le paganisme et surtout sous Julien l'Apostat, avoit affecté d'imiter beaucoup de choses du christianisme ; de sorte qu'il ne resteroit qu'à répondre à du Moulin, qui a vu dans les deux cornes de cette bête celles de la mitre du pape. Mais pour ne s'amuser point à des petitesses si peu dignes de gens sérieux, démonstrativement la seconde bête ne peut pas être le pape par ces raisons :

clusifs du pape. Deux défauts sur le nombre de six cent soixante-six.

I. La seconde bête fait de faux miracles, comme de faire descendre le feu du ciel : or le pape ne se vante en aucune sorte de faire des miracles, et encore moins de faire descendre le feu du ciel; ce n'est donc pas la seconde bête.

II. Dire que le feu du ciel, c'est l'excommunication qui est proposée comme un foudre, c'est entendre par un des prestiges de la bête une puissance instituée par Jésus-Christ, qui est celle d'excommunier; puissance qui ne peut manquer d'être foudroyante, puisqu'elle retranche du corps de l'Eglise, et qu'elle livre à Satan ceux qui en sont frappés. Dire ici que cette puissance est usurpée par le pape, c'est supposer ce qui est en question, et donner pour marque certaine ce dont on dispute (2); et en tout cas, ce seroit l'a-

(1) Voyez *les notes sur le ch.* XIII. ℣. 11. *Avert. n.* 5. — (2) *Avert. n.* 4.

bus, et non pas la chose qu'il faudroit faire marquer au prophète.

III. De compter parmi les faux miracles du pape, ce que tous les Pères et toute l'Histoire Ecclésiastique nous racontent des miracles des saints, c'est une autre sorte de profanation; et en tout cas, ces miracles ne sont non plus ceux du pape que ceux de tous les chrétiens grecs, arméniens, égyptiens, méridionaux et orientaux, qui ne célèbrent pas moins que les Latins.

IV. Si l'on en croit les protestans (1), le pape est le méchant de saint Paul, qui s'élève au-dessus de tout ce qu'on nomme Dieu, et pour tout Dieu ne fait adorer que lui-même : or est-il que la seconde bête, qui est appelée l'autre bête par saint Jean, ne se fait point adorer elle-même, mais fait adorer la première bête : par conséquent la seconde bête n'est pas le pape.

V. La seconde bête, qui est le pape, doit faire adorer la première bête, c'est-à-dire, la bête à sept têtes, et Rome à sept gouvernemens; mais le pape ne fait adorer ni les rois de Rome, ni ses consuls, ni ses dictateurs, ni ses empereurs, ni les autres, c'est-à-dire, que de sept têtes il y en a déjà six qu'il ne fait pas adorer : il ne faut donc pas faire dire si absolument à saint Jean, que l'autre bête fasse adorer la première bête.

VI. Si l'on dit qu'il reste encore la septième tête, qui est le pape, que l'autre bête, qui est encore le pape, fait adorer; il ne falloit pas

(1) *Avert. n.* 22.

multiplier

multiplier les bêtes, mais dire plus simplement que cette septième tête se faisoit rendre à elle-même les honneurs divins, ce qui eût servi à faire connoître son impiété et son impudence.

VII. Saint Jean distingue trois choses, la première bête, l'autre bête, et l'image de la première bête. Les protestans confondent tout, et partout ne voient que le pape; c'est le pape qui fait adorer le pape; l'image qu'il fait adorer, c'est le pape encore; l'autre bête est la même bête; tout n'est ici que la même chose; la première bête, la seconde, et l'image de l'une et de l'autre, puisque tout cela c'est le pape.

VIII. On n'a trouvé d'autre expédient pour démêler ce cahos, que de distinguer le pape de la papauté (1); et du Moulin a prétendu, contre les principes de la secte, que ce n'étoit pas le pape qui faisoit adorer le pape; mais que c'étoit le pape, une des bêtes, qui faisoit adorer la papauté, et la hiérarchie l'autre bête, sans pouvoir marquer dans saint Jean aucun caractère pour distinguer où est le pape, ni où est la papauté, ni discerner celle à qui on donne le nom de première bête d'avec celle qu'on appelle l'autre.

On ne se sauve pas mieux, en disant avec M. Jurieu que les deux bêtes ne sont au fond, dans le dessein de saint Jean, que le pape seul; mais que la première bête le représente dans la puissance temporelle, et la seconde dans la spirituelle : car outre les autres inconvéniens de

(1) *Avert. n.* 22.

cette multiplication que nous avons vue, la difficulté revient toujours; et ce ministre n'explique pas pourquoi la bête spirituelle est celle qui fait adorer, puisque c'est elle, comme prétendant la puissance spirituelle, qui doit croire qu'elle mérite le mieux d'être adorée.

IX. Que si l'on dit que c'est qu'en effet il est impossible de démêler toutes ces choses dans la prophétie; premièrement il vaudroit mieux avouer qu'on ne l'entend pas, que de faire retomber la faute sur les oracles divins; et en second lieu, on a pu voir dans notre Explication une très-nette distinction de la bête morte dans la persécution finie par la mort de Licinius; de la bête ressuscitée dans la persécution renouvelée par Julien; d'une autre bête qui ne disoit point qu'on l'adorât elle-même, mais qui faisoit adorer les idoles que proposoit la première bête, c'est-à-dire, les idoles de Rome païenne, dont les principales étoient les images de ses empereurs: il falloit donc proposer quelque chose de cette nature, ou renoncer à l'explication de la prophétie.

X. Sur le nombre de 666, nous avons remarqué deux défauts du système protestant (1): l'un, de chercher ce nombre mystique dans le nom de la seconde bête, au lieu que manifestement, c'est dans la première qu'il le faut trouver; l'autre, de ne pas produire un nom propre, mais, contre l'idée de saint Jean, un nom vague et indéfini, comme celui de *Lateinos*.

(1) Voyez *les notes sur le ch.* XIII. ℣. 16, 17, 18. *Avert. n.* 23.

Je n'ai rien à dire sur le chapitre XIV, où il n'y a de prédiction que celle de la chute de Babylone, qu'on traitera plus à propos dans un autre lieu, et sur la fin une prédiction sur la moisson et sur la vendange qui touche le même sujet, mais d'une manière assez générale, où il y a néanmoins un caractère historique que les ministres n'expliquent pas, et que nous n'oublions pas dans nos notes (1). LXXVIII. Les ch. XIV, XV, XVI.

Le chapitre XV ne contient autre chose que la préparation au XVI.e, où se trouve l'effusion des sept phioles; sur quoi ce que je remarque principalement, c'est que les protestans y veulent trouver sept périodes de temps avec, entre deux, un intervalle de cent cinquante ou deux cents ans, qui leur donne le moyen de se promener vaguement dans mille ou onze cents ans d'histoire, pour y trouver des famines, des guerres et d'autres fléaux autant qu'il leur en faut (2). Car il faut à ceux qui se jouent, un champ vaste et libre, où leur imagination se donne carrière : mais pour nous qui expliquons l'Ecriture avec une discipline plus sévere, nous n'hésitons point à remarquer en ce lieu, que saint Jean nous force à une seule action, ou plutôt à un seul état, qui a un secret rapport avec son sujet principal, comme nous l'avons expliqué (3).

Je ne parle point des clepsydres de M. Jurieu, ni de son Armagédon (4), qu'il a pris pour un ar-

(1) *Notes sur le ch.* XIV. 20. — (2) *Avert. n.* 40. Voyez *les notes sur le ch.* XVI. 1, 2, *et à la fin du ch.* — (3) *Ibid.* — (4) *Avert. ibid.*

senal à excommunication : les protestans qui ont commencé à se moquer de ses clepsydres, nous feront la même justice sur son Armagédon. Cependant ils nous diront, quand il leur plaira, ce que c'est, dans leur systême, que ces grands combats, où de part et d'autre les rois sont menés par le diable et ses esprits impurs (1) : ils pourront encore nous dire à quoi leur servent les rois d'Orient qui passent l'Euphrate (2) ; et surtout ils se souviendront d'épargner les allégories qui donnent un trop grand jeu aux interprétations arbitraires.

LXXIX. La fin du chap. XVII avec les suites, où le systême protestant se dément le plus.

C'est à la fin et au dénoûment, que la justesse du dessein paroît lorsqu'il est bien pris ; et au contraire, lorsqu'il est mal conçu, c'est à la fin et au dénoûment que tout doit achever de se démentir, et que l'absurdité doit le plus paroître. Ce dénoûment de saint Jean est, après nous avoir fait voir l'impiété et la tyrannie de l'empire persécuteur, depuis le chapitre XI jusqu'au milieu du XVII.e, de nous en montrer enfin le juste supplice; et c'est ce que fait l'apôtre, lorsqu'au ℣. 12 de ce chapitre, il nous fait voir cet empire entre les mains des dix rois qui le déchirent, pour ensuite nous en faire voir la perte totale dans les chapitres suivans.

Si les protestans ont bien rencontré, rien ne doit mieux cadrer avec leur systême : au contraire, si leur dessein est mal pris, rien ne les doit déconcerter plus visiblement : or c'est le dernier qui leur arrive.

(1) *Apoc.* XVI. 14. — (2) *Ibid.* 12.

Ils s'imaginent trouver ici et la naissance et la chute de leur prétendu Antechrist dans celle du pape : or tout le texte y répugne.

Ils en mettent la naissance dans ces paroles (1) : *Les dix cornes sont les dix rois qui n'ont pas encore commencé à régner : mais ils prendront puissance comme rois en même temps avec la bête ,* ℣. 12 , comme Genève a traduit : d'où M. Jurieu conclut ainsi (2) : *S'ils prennent puissance en même temps que la bête , la bête prendra donc puissance en même temps qu'eux.* La corruption du texte est visible. Saint Jean dit qu'il y aura dix rois, qui tous ensemble et en même temps (en les comparant les uns avec les autres) prendront puissance avec la bête : mais il ne dit pas qu'ils prendront puissance en même temps qu'elle, ou qu'elle prendra puissance en même temps qu'eux, comme le tourne M. Jurieu : c'est autre chose que ces rois, comme dit saint Jean, trouvant la bête établie, viennent régner avec elle, et partager son empire; ce qui est effectivement arrivé à l'ancienne Rome maîtresse du monde (3) : autre chose, comme le prétend M. Jurieu , qu'elle commence à régner avec eux. Saint Jean suppose le contraire, puisque d'abord la bête paroît avec ses sept têtes, qui sont autant de rois; et sur son dos elle porte la prostituée, tenant en sa main la coupe dont elle enivre les rois : elle est donc; et les dix rois qui viennent

(1) *Préj. I. p. p.* 122, 128. — (2) *Ibid.* 122, 127. — (3) Voy. *les notes sur le ch.* XVII. ℣. 12, 13.

régner avec elle, la trouvent déjà établie. Les protestans n'en trouvent donc point, comme ils le prétendent, la naissance en cet endroit.

Ils n'en trouvent pas non plus la chute; car ils la mettent dans ces paroles : *Les cornes*, qui sont les rois, *haïront la prostituée, la dévoreront, la dépouilleront, la brûleront*, ℣. 16; car clairement, et selon eux-mêmes, saint Jean marque en cet endroit, non point la désolation de leur nouvelle Rome antichrétienne, mais celle de Rome l'ancienne maîtresse de tout l'univers.

Je dis clairement par les raisons que nous avons vues; et j'ajoute, selon les protestans mêmes, et selon M. Jurieu (1); puisque dans sa XIII.e lettre, pour n'avoir point à reprendre ici ce qu'il a dit dans ses ouvrages précédens, il vient encore d'écrire ces propres paroles (2) : *L'autre passage est celui de saint Jean, qui dit que les dix rois prendront puissance avec la bête en un même temps;* ce qui, selon lui, *dit nettement que l'on doit compter les ans de l'Antechrist du temps auquel l'empire romain a été démembré en dix royaumes*. Ce qu'il répète, en disant, *que les dix cornes sont les dix royaumes dans lesquels l'empire romain a été divisé, et que ce fut en ce temps que commença la tyrannie antichrétienne*.

Il n'y a personne qui ne voie que l'endroit de la division de cet empire est celui où les dix rois le dépouillent : or cet endroit est le ℣. 16;

(1) *Avert. n.* 15, 21, 42. *Ibid.* 15. — (2) *Lett.* XIII. *p.* 98, 100.

par conséquent on n'y trouve pas la chute de Rome la nouvelle, prétendue antichrétienne, mais celle de Rome l'ancienne, maîtresse de l'univers.

Que si les protestans demeurent d'accord de reconnoître en ce ℣. 16 la chute de Rome l'ancienne, en réservant celle de leur Rome antichrétienne au chapitre XVIII [1], outre que manifestement ce n'est que la même chute, et que saint Jean n'en connoît pas deux, ils seront pris par leur propre aveu, puisqu'il faudra reconnoître que tout le reste de la prédiction du chapitre XVII, se trouvera accompli dans la chute de Rome l'ancienne : ce sera elle, qui, dans un cours de peu d'années, c'est-à-dire, dans les approches de sa chute, sera aimée et haïe par les mêmes rois : ceux qui étoient venus régner avec elle, qu'elle avoit reconnus pour rois, dont elle avoit fait ses amis, et qui commençoient à jouir des provinces qu'elle leur avoit attribuées, seront les mêmes qui dans la suite l'auront dépouillée. C'est en effet ce que nous avons trouvé dans Rome l'ancienne, et dans l'histoire de sa chute [2]. Si les protestans en conviennent, ils n'ont plus de difficulté à nous objecter : celle qu'ils croyoient invincible dans ces rois, tantôt amis, et tantôt ennemis, est résolue par des faits constans : le mot de l'énigme est trouvé, c'est Rome l'ancienne ; et rien n'empêche que la pré-

(1) *Avert. n.* 21. *Récap. n.* 63. — (2) Voyez *les notes sur le ch.* XVII.

diction de saint Jean ne soit, contre leur pensée, entièrement accomplie dans sa chute. Que s'ils refusent d'en convenir, on les y force par d'autres choses qu'ils avouent; et s'ils passent incessamment d'une pensée à une autre, sans trouver deux versets de suite qui se rapportent à la même fin, on verra bien que tout s'entre-choque dans leur interprétation.

De cette confusion sont venus leurs rois (1), qui aident l'Eglise romaine à s'établir, pendant qu'ils ne lui font ni bien ni mal, ou plutôt du mal que du bien; qui, en lui donnant leur puissance, ne lui donnent, ni le spirituel en aucune sorte, ni le temporel, autrement qu'en le laissant prendre; qui, en régnant avec elle dès le commencement, ne la font, ni ne la laissent régner que quatre ou cinq cents ans après; qui sont appelés son soutien, parce que cinq cents ans après, d'autres rois, comme ceux d'Ecosse, de Suède, de Danemarck, de Pologne, parmi lesquels il y en a la moitié, pour ne pas dire le tout, qui ne tiennent rien des premiers, viendront l'appuyer; et qui sont dits la détruire, parce qu'onze cents ans après ils s'avisent, du moins quelques-uns, de se retirer de sa communion sans lui pouvoir faire d'autre mal; mais c'est que les protestans espèrent qu'ils l'anéantiront dans peu de temps, et ils font leur prédiction de leur espérance : au lieu que tout est simple et suivi dans notre interprétation; tout est

(1) *Avert. n.* 21.

d'un même dessein : la bête à sept têtes et à dix cornes nous représente tout l'état de Rome l'ancienne, autant qu'il est convenable au dessein de l'Apocalypse. Dans les sept têtes nous voyons la persécution déclarée; dans les dix cornes on nous fait voir aussi clairement la persécution punie; tout nous prépare, tout nous mène là. Saint Jean n'en vouloit pas davantage; et tout ce que les protestans y ont ajouté n'est qu'illusion, contradiction, violence au texte, confusion des caractères, renversement des histoires; en un mot, rêveries sans suite, qui s'effacent les unes les autres, comme les images d'un songe.

LXXX. L'explication protestante n'entre qu'avec violence dans les esprits, et c'est l'ouvrage de la haine.

Aussi voit-on par expérience que des interprétations si forcées ne tiennent pas à l'esprit; la haine les fait inventer : tout le monde dit sans savoir pourquoi. *Sortez de Babylone, mon peuple :* on s'anime contre une Rome quelle qu'elle soit, et sans distinguer l'ancienne d'avec la nouvelle. Dans l'histoire des papes, on ne veut voir que le mal toujours inséparable des choses humaines; et on impute à l'Eglise tous les désordres vrais ou faux, comme si elle en faisoit autant de dogmes : sous des figures hideuses, on croit voir le pape partout, et on frémit jusqu'à l'aspect de sa mitre, où l'on croit lire imprimé le mot de *mystère.* Il vient des gens plus modérés; un Grotius, un Hammond : enfin on commence à voir que le pape n'est pas si antechrist; et M. Jurieu m'apprend lui-même (1) que de nos jours un savant homme de Paris s'étudia

(1) *Lett.* XII.

un an durant à prouver *à ses disciples* que le pape ne pouvoit pas être l'Antechrist : ce savant homme étoit donc un docteur et un professeur; on ne lui dit mot; mais néanmoins les emportés prévalent, et il faut que l'ancienne opinion nécessaire à la politique du parti subsiste, quand ce seroit une erreur : nous en avons vu les témoignages (1). A la fin, les plus outrés mollissent eux-mêmes; et un M. Jurieu, dans ses Préjugés légitimes (2), n'ose dire que la chose soit certaine, et *unanimement reçue*. De là, ce bel artifice qui règne partout ce livre, de produire toutes ses preuves, sans en excepter une seule, et de dire en même temps qu'on n'entreprend pas de prouver, par un secret sentiment, que ces preuves ne sont pas des preuves. Chose étrange! Dans l'Accomplissement des prophéties (3), le ministre nous renvoie à ses Préjugés légitimes, comme à un ouvrage où il a fait tout ce qu'il vouloit faire contre le pape, *autant qu'il est capable de le faire*. Mais il a oublié de remarquer que ce qui n'étoit qu'*un préjugé, et non pas une démonstration* (4), en devient une maintenant la plus évidente qu'on puisse supposer; en sorte qu'un protestant qui la méprise, n'est plus, ni protestant, ni même chrétien. Cependant il reste encore des gens qui rougissent des excès de ce ministre; le bruit en est venu jusqu'à nous : un M. Allix l'incommode; il se plaint ouvertement d'autres gens qui s'emportent *jusqu'à vouloir* di-

(1) *Avert. n.* 1. — (2) *Ibid. n.* 2. — (3) *Acc. I. p. ch.* VI. *p.* 72, *et suiv.* — (4) *Avert. ibid. Préj. ibid.*

sent-ils, *faire connoître au public que tous les réformés ne donnent pas dans ces visions apocalyptiques* (1). On le laisse faire cependant; car il faut bien laisser amuser le peuple à quelqu'un aux dépens des oracles divins. Notre ministre attaque ces mauvais protestans par le synode de Gap : *Cela*, dit-il (2), *y est passé en article de foi, et en article de foi des plus solennels; article* qui n'a *jamais été révoqué, en sorte que tout protestant qui le nie, renonce à la foi et à la communion de l'Eglise réformée de France; car c'est un synode national.* Foible protestant vous-même, lui diront-ils (3), qui nous élevez si haut ce synode national avec son *article omis* dans les confessions de foi, et qui vous-même en méprisez, avec un dédain si visible, les autres décisions, comme celle qu'on y fit contre Piscator, quoique jurée par tous les ministres, et soutenue par trois autres synodes nationaux. Vous nous reprochez que nous méprisons tous les anciens Pères : voulez-vous donc que nous recevions dorénavant leur autorité comme une loi? Mais qui les méprise plus que vous? Et si c'est ici la seule matière où vous vouliez les en croire, que ne dites-vous avec eux que l'Antechrist est un seul homme (4), et qu'on ne le verra qu'à la fin du monde; car tous les anciens l'ont dit? Enfin, si cet article est si important; si pour être bon réformé il faut croire nécessairement que la bête et son caractère soient le pape et le papisme, pourquoi, après

(1) *Lett.* XII. 93. — (2) *Lett.* XI. 85. *Avert. n.* 2. — (3) *Ibid.* — (4) *Lett.* XII.

l'avoir tant répété, l'oubliez-vous à la fin jusques dans votre livre de l'Accomplissement des prophéties (1)? Pourquoi est-ce que, selon vous, les anciens martyrs, les martyrs des trois premiers siècles nous sont réprésentés dans l'Apocalypse comme ceux qui ont méprisé la bête et son caractère? Ce n'étoit donc pas le papisme, ou bien avec les papistes il faudra mettre la papauté jusques dans ces siècles bienheureux. Qui vous a fait dégrader les Vaudois, les Albigeois et les Viclé-fistes? Reconnoissez de bonne foi que ces explications forcées ne tiennent pas à l'esprit; pour peu qu'on soit dans le calme et qu'on cesse de s'irriter soi-même, elles échappent : ce sont articles de haine, et non pas de dogme.

LXXXI. Abrégé des preuves contre l'interprétation des protestans sur la II. Th. II.

Il ne reste plus qu'un mot à dire sur la prédiction de saint Paul, et voici l'abrégé de notre preuve.

I. Le méchant de S. Paul est un homme particulier (2); et dans toute l'Ecriture on ne trouvera jamais tant de caractères individuels entassés ensemble pour désigner une suite d'hommes : or tous les papes, dont on fait un seul Antechrist, ne sont pas un homme particulier : ils ne sont donc point le méchant et l'Antechrist de saint Paul.

II. Dès que le méchant de saint Paul paroît, il fait des prodiges inouïs, et déploie toute la puissance de Satan, qui fait en lui ses derniers efforts : donc si l'Antechrist étoit venu, et qu'il eût paru dans les papes, on auroit déjà vu de

(1) *Sup. n.* 71. — (2) *Avert. n.* 45, 51, *et suiv.*

faux miracles plus étonnans que ceux des magiciens de Pharaon, que ceux d'un Simon, et de tant d'autres enchanteurs : or non-seulement on n'en a point vu de tels dans les papes, mais on n'y en voit point du tout depuis mille ou douze cents ans qu'on les fait être antechrists. Ils ne le sont donc pas.

III. Le méchant de saint Paul se met au-dessus de tout ce qui est Dieu, et se fait lui-même adorer comme Dieu : or le pape se reconnoît, non-seulement un homme infirme et mortel ; mais même, ce qui est au-dessous de ce qu'on peut s'imaginer de plus vil, un pécheur : il ne se donne donc pas pour un Dieu malgré les allégories.

IV. Il n'y a rien de plus vain que de mettre tout en allégories. Elles doivent être épargnées même en expliquant les prophéties, de peur de donner un champ trop libre à la fantaisie échauffée et aux interprétations arbitraires. On a recours principalement à l'allégorie pour interpréter des choses qu'on appelle incorporelles, comme les vertus, les vices, l'hérésie et l'idolâtrie, qui manquant de caractères sensibles, ou en ayant peu, en empruntent de l'allégorie : mais il n'y a point de raison de porter cette invention jusqu'aux prestiges de Satan, qui ne sont que trop réels, et jusqu'à l'impiété des tyrans qui se sont portés pour Dieu, dont le nombre est infini.

V. Pour être donc obligés à sauver par l'allégorie les prodiges et les attentats attribués à l'An-

techrist, il faudroit, ou qu'il fût constant qu'il n'y en aura plus de pareils, ou que du temps de saint Paul ces choses fussent éloignées et inconnues : or c'est manifestement tout le contraire, puisque rien n'étoit plus ordinaire que faire les Césars des dieux; et pour ce qui est des prodiges, outre que tout en étoit plein du temps de saint Paul, témoins un Simon, un Elymas et cent autres, Jésus-Christ en a prédit de si surprenans jusqu'à la fin du monde, qu'il y auroit de quoi tromper jusqu'aux élus : on n'est donc pas obligé ici de se sauver par l'allégorie.

VI. Il faudroit du moins être assuré que le sens littéral ne convient pas aux passages dont il s'agit; et loin d'en être assuré, on est assuré du contraire, puisque toute l'antiquité demeure d'accord qu'il y aura à la fin du monde un Antechrist qui se dira Dieu, puisqu'il se dira le Christ, et s'élevera au-dessus de Dieu en s'élevant au-dessus du Christ, à plus forte raison au-dessus de toutes les fausses divinités que le monde aura jamais adorées; ce que M. Jurieu à la fin trouve vraisemblable : il vaut donc mieux expliquer un passage obscur par quelqu'objet réel, du moins vraisemblable, que de se perdre en allégories.

VII. Bien plus, cette opinion que M. Jurieu prend pour vraisemblable, doit être certaine : car constamment, outre la persécution de la bête, il y aura celle de Gog, marquée par saint Jean, qui ne peut être appliquée qu'à ce dernier

Antechrist que les pères ont reconnu, et que M. Jurieu devoit trouver plus que vraisemblable, puisqu'il est si nécessaire pour expliquer Gog (1).

VIII. C'est en vain que M. Jurieu s'opiniâtre à faire que ce dernier Antechrist ne soit qu'un diminutif, et quelque chose en malice de fort au-dessous du pape; car il n'y a qu'une haine aveugle qui puisse faire regarder comme inférieur en audace et en séduction, celui qui se dira nettement le Christ (2); qui accompagnera sa prétention de signes proportionnés; que le démon lâchera après mille ans de rage réprimée, et dont l'envoi fera le dernier effort de ce dragon déchaîné; lequel aussi pour cette raison il réservera pour la fin; et que pour la même raison, nul autre ne pourra confondre que Jésus-Christ en personne par le feu de son dernier jugement.

IX. Quoi que ce soit que ce méchant et cet ennemi de Dieu, Jésus-Christ ne le laissera pas durer long-temps; car c'est à cette dernière tentation, la plus dangereuse de toutes, que doit convenir principalement ce qu'a dit le fils de Dieu, que *les jours en seront abrégés pour l'amour des Elus* (3) *:* ce qui fait aussi que saint Paul, après les impiétés et les prodiges, en fait suivre incontinent la chute, et cela par l'action la plus vive qu'on puisse imaginer, comme on a vu (4). Ce n'est donc pas un Antechrist qui abuse

(1) Voyez *les notes sur le ch.* XX. ỳ. 7, 9. *et à la fin du ch. Avert. n.* 56. — (2) *Ibid.* — (3) *Matth.* XXIV. 22. — (4) *Avert. n.* 53.

douze cent soixante ans de la patience de Dieu, et à la ruine duquel il faille employer tant de siècles.

X. On nous vante en l'air tous les caractères qu'on prétend être communs entre l'Antechrist, et le pape : tantôt il y en a trente-cinq, tantôt ils passent cinquante : les ignorans en sont éblouis, et ne songent pas que dans tous ces caractères on suppose ce qui est en question. L'idolâtrie, l'impiété, se faire passer pour Dieu, sont, dit-on, des caractères antichrétiens; je le veux : mais, poursuit-on, le pape a toutes ces choses : ou vous entreprenez de le prouver, ou vous voulez qu'on le suppose comme certain par ailleurs. Le prouver, c'est perdre le temps, puisqu'au lieu de la controverse particulière de l'Antechrist dont il s'agit, c'est traiter toute la controverse en général; le supposer comme déjà établi, c'est encore plus perdre le temps, puisque c'est donner pour marque certaine ce qui est précisément en dispute.

XI. Si l'on dit qu'on nous allègue des faits positifs, ou ce sont signes équivoques, comme la pourpre, les sept montagnes, les mystères et autres choses communes à toutes les religions, et même l'imitation de l'Agneau que les païens ont affectée aussi bien que les faux chrétiens, comme on a vu : ou si ce sont des faits historiques, comme seroient les désordres dans la vie de quelques papes, quand ils seroient bien avérés, et qu'on n'auroit pas ramassé plus de calomnies des ennemis,

mis, que de témoignages des historiens, tous ces faits sont hors du sujet, puisque s'agissant de montrer, non pas qu'un tel pape en particulier, mais que le pape, comme pape, est l'Antechrist; il faut proposer, non pas ce que fait un pape ou plusieurs papes, mais ce qui est inséparable de la papauté, et dont le pape exige l'approbation de tous ceux qui le reconnoissent, faute de quoi la marque est fausse : et il n'en faut pas davantage pour dissiper par un seul coup presque tous les livres de nos adversaires.

XII. Quant à ce que prétend M. Jurieu, qu'il y a eu tant de corruption dans la chaire de saint Pierre, qu'on ne la peut jamais prendre pour autre chose que pour le siége de la pestilence et de l'Antechrist, outre qu'on lui nie le fait qu'il avance, on lui soutient encore que la conséquence est directement opposée à la parole de Jésus-Christ; et que quand l'iniquité de nos pontifes seroit, s'il se peut, montée aussi haut que celle des pharisiens et des docteurs de la loi, lorsqu'ils haïssoient Jésus-Christ jusqu'à machiner secrètement sa mort, il faudroit toujours avec Jésus-Christ leur renvoyer les lépreux (1), selon les termes de la loi, et dire encore avec lui : *Ils sont assis sur la chaire : faites ce qu'ils enseignent, et ne faites pas ce qu'ils font* (2) : autrement c'est ouvrir la porte au libertinage, et lever l'étendard de la sédition à tous les esprits chagrins et inquiets.

(1) *Matt.* VIII. 4. — (2) *Ibid.* XXIII. 2, 3.

LXXXII. Caractères de l'Antechrist dans les ministres. Leurs allégories tournées contre eux.

Mais pour convaincre une fois les trop crédules protestans de la vanité de leurs allégories, que répondront-ils si je leur dis que le méchant de saint Paul, sont les chefs et tout le corps des ministres albigeois, vaudois, viciéfistes, luthériens et protestans en général? Leur apostasie est manifeste, en quelque sorte qu'on prenne ce mot, pour une révolte contre l'Eglise, ou contre les princes. Le mépris qu'ils ont fait des vœux solennels par lesquels ils s'étoient consacrés à Dieu et à la continence perpétuelle, augmente le crime de leur défection. Leurs blasphêmes sont inexcusables, puisque les premiers, et ceux qui ont entraîné tous les autres dans la révolte, se sont emportés jusqu'à faire Dieu auteur du péché et de la perte des hommes, lui ravir sa liberté aussi bien qu'à nous, et l'assujettir à une nécessité fatale (1). On a vu les paroles expresses de Viclef. M. Jurieu a convaincu Luther et Mélanchton d'une semblable impiété (2). Calvin et Bèze n'en ont pas moins dit; le fait est constant. M. Jurieu voudroit qu'on crût qu'il n'a accusé Luther que *d'avoir employé des termes trop durs* (3) : mais ce n'est pas de termes dont il s'agit. Ce qu'il n'a pu s'empêcher de reconnoître dans ce chef de la réforme; ce qu'il en a dit *avec douleur, et en favorisant, autant qu'il a pu, la mémoire d'un si grand homme,* c'est qu'il a enseigné *des dogmes impies, horribles, affreux,*

(1) *Var.* XI. *n.* 152. XIV. *et suiv. Addit. à la fin, n.* 2, *et suiv.* — (2) *Ibid.* — (3) *Lett.* X. *p.* 77.

dignes de tout anathème, qui introduisent le manichéisme, et renversent toute religion (1). Il ne s'agit plus de biaiser sur ce que la force de la vérité a fait confesser une fois : je prouve plus que je ne promets : ce ne sont pas ici des allégories, ce sont des blasphêmes bien formels. Ceux qui en ont imputé au pape, qu'on n'ouït jamais parmi nous, sont convaincus par eux-mêmes d'en avoir proféré qui font horreur au ciel et à la terre, et par là de mériter, à la lettre, le titre d'impie, d'homme de péché, et d'ennemi de Dieu. Ce titre, avec le nom de réforme, c'est l'hypocrisie antichrétienne, et le mystère d'iniquité qui commençoit à se former dès le temps des apôtres.

Selon M. Jurieu (2), c'est au pape un caractère antichrétien, et le seul que ce ministre relève dans sa lettre XII, de se mettre au-dessus de ce qu'on appelle Dieu, en se mettant au-dessus des rois, dont le saint Esprit a dit : *Vous êtes des dieux*. Mais quel autre a porté plus loin cet attentat que lui et les siens? On peut voir les insolens discours de Luther (3), chef de la réforme, contre l'empereur et les rois, lorsqu'il ordonne de leur courir sus, à cause qu'ils défendoient l'ancienne religion. Les effets ont suivi les paroles : peut-on plus s'élever contre les rois, que d'avoir entrepris contre eux de sanglantes guerres, de soutenir encore aujourd'hui, avec le

(1) Voyez *Var. ibid.* — (2) *Lett.* XII. *p.* 89. — (3) *Var. liv.* I. 25.

prophète Jurieu (1), à la face de la chrétienté, qu'elles sont justes ; d'éluder avec ce ministre l'exemple des martyrs, qui parmi tant de tourmens n'ont pas pris les armes, en disant qu'ils n'ont été patiens que parce qu'ils étoient foibles; d'attribuer leur soumission, non pas aux préceptes de Jésus-Christ et des apôtres, mais à erreur, à foiblesse, à une prudence de la chair qui ne tendoit qu'à éviter un plus grand mal, et à ne se pas inutilement exposer contre le plus fort? Tout cela qu'est-ce autre chose que de prêcher encore la révolte aussitôt qu'on se trouvera en état de la soutenir? Voilà ce que dit un ministre qui vantoit, il y a quatre ans, la fidélité de son parti envers les rois, comme étant à toute épreuve (2). On peut ici se souvenir de ce que le roi Jacques disoit des puritains, c'est-à-dire, des presbytériens et des calvinistes de son royaume, qu'il marquoit comme ennemis déclarés de la royauté. Il avoit un secret pressentiment de ce que cette secte feroit souffrir à sa postérité. Et sans ici rappeler à notre mémoire tout ce qu'on a vu de nos jours, dont on ne trouve point d'exemple parmi les peuples les plus barbares ; ce qu'on fait encore à présent contre un roi, à qui ses plus grands ennemis ne peuvent refuser quatre grandes qualités, l'amour de sa religion, l'amour de son peuple, la justice et la valeur ; ce qu'on loue comme un ouvrage divin, et comme le chef-d'œuvre de la réforme,

(1) *Lett.* IX. — (2) *Politiq. du clerg.*

malgré toutes les lois d'un grand royaume, malgré les sermens les plus solennels, malgré la nature même dont les droits les plus sacrés sont violés, et malgré le respect qu'on doit à l'inviolable majesté des rois, montre assez combien on honore ces dieux terrestres.

Pour achever de mépriser tout ce qui porte la marque de Dieu, la réforme a outragé les saints en accusant les plus savans, qui sont les Pères du quatrième siècle, de blasphême et d'idolâtrie (1); et ce qui n'est pas moins injurieux, ceux des siècles précédens, d'avoir ignoré et obscurci tous les mystères, jusqu'à moins connoître Dieu que les philosophes; par où ils ont foulé aux pieds les promesses de Jésus-Christ, l'Eglise, qui est son corps, et ceux dont il a dit : *Qui vous écoute, m'écoute*, sans rien laisser dans l'univers qui soit à couvert de leur audace. Au surplus, on ne peut nier qu'ils ne se soient élevés tout ouvertement au-dessus de Jésus-Christ, puisque même les luthériens ont refusé de l'adorer où ils le croient présent, et que le reste des protestans leur a tourné à louange cette irrévérence. Ils n'ont pas prouvé ce qu'ils avancent, que les papes aient dispensé de la loi de Dieu, ni qu'on y ait jamais songé dans l'Eglise catholique : mais nous leur avons prouvé par des actes authentiques (2) que les chefs de la réforme l'ont fait en plusieurs manières à l'occasion du mariage. Le ministre

(1) Voyez *ci-dessus, n.* 28, *et suiv.* 34. — (2) *Var. liv.* VI. *n.* 2, *et suiv.* 11.

Jurieu, qui ne peut s'empêcher de condamner leurs excès, tâche néanmoins d'en soutenir le principe, et il ne craint point de dire qu'il y a des cas où l'on se peut dispenser de la loi de Dieu (1). On peut voir sa lettre VIII, qui fera trouver effectivement dans les ministres ce que les ministres ont imputé calomnieusement aux papes et à l'Eglise catholique. Ils se sont assis dans le temple de Dieu, lorsqu'érigeant sous ce nom une fausse Eglise, ils s'y sont fait une chaire sans que Dieu les envoyât, et ont appris à tous les particuliers à se rendre arbitres de leur foi et du sens de l'Ecriture, c'est-à-dire, à prendre pour Dieu tout ce qui leur entre dans le cœur, et à se faire une idole de leur propre sens; c'est se montrer dans le temple de Dieu, comme si on étoit un dieu, et c'est faire tout particulier infaillible et indépendant. Si les ministres répondent qu'à ce coup ce sont là des allégories, elles sont meilleures que les leurs, et fondées sur des faits plus positifs. S'ils m'accusent de supposer ce qui est en question, je le fais exprès à leur exemple. Nous avons droit de supposer aussi bien qu'eux ce que nous croyons avoir établi sur de meilleures preuves; et il n'en faut pas davantage pour leur soutenir que tant d'erreurs, tant d'impiétés, tant de révoltes qu'ils ont introduites dans l'univers, leur ont mérité le titre d'hommes de péché, et tous les autres opprobres dont ils ont tâché de nous noircir avec beaucoup moins d'apparence.

(1) *Lett.* VIII.

Pour ce qui est des prodiges et des signes, à voir le dédain qu'ils ont fait paroître pour les miracles les mieux attestés, et par les plus graves témoins, et avec le consentement le plus unanime, on diroit qu'ils seroient exempts de la foiblesse de croire les faux miracles : mais au contraire, ils ne nous parlent que de prophéties, que de voix entendues en l'air, de prétendus vers prophétiques gravés sur les habits de quelques femmes, aussi faux que mal conçus et mal bâtis, et d'autres contes semblables. Quand il faudroit avouer que tout cela seroit vrai, et aussi certainement surnaturel qu'il est vulgaire et grossier, nous aurions autant de raison de l'attribuer aux esprits abuseurs, que les ministres en ont peu de leur attribuer les miracles qu'un saint Ambroise, un saint Augustin, et les autres ont rapportés, comme en ayant été les témoins avec tout le peuple. Il est vrai que les miracles qu'on vante tant dans la réforme sont si légers, que Satan très-assurément n'y a employé que ses plus grossiers artifices : mais c'est assez qu'on s'y prenne, et assez pour donner aux ministres qui les annoncent comme des signes du ciel, le caractère d'Antechrist. Je ne serai pas embarrassé de ces paroles : *Celui qui tient*, après les différentes interprétations qu'on en a vues. Que s'il falloit nécessairement trouver ici l'empire romain, premièrement quand je n'aurois rien à proposer de vraisemblable, je me sauverois aisément, à l'exemple de nos adversaires, en soutenant qu'ils n'en sont pas moins l'Antechrist, encore que je ne puisse

pas trouver dans un temps précis cette marque de leur naissance. Qu'on me donne cinq ou six cents ans dont il me soit libre de me jouer, comme ils ont fait, j'ajusterai cette histoire, et je saurai trouver mon compte aussi bien qu'eux; et quand il en faudroit enfin venir à quelque temps plus précis, qui m'empêchera de dire qu'encore que l'empire romain fût tombé à Rome, et démembré dans la source, comme saint Jean l'avoit prédit, il tenoit encore en orient : qu'il a été en quelque manière renouvelé à Rome, même du temps de Charlemagne : que c'étoit là ce qui arrêtoit le mystère d'iniquité, et l'empêchoit d'éclater; mais que la maison de Charlemagne étant tout-à-fait éteinte, et en France comme en Italie, vingt ans avant que les manichéens, les premiers auteurs de nos adversaires, commencèrent à éclater, c'étoit alors que le méchant devoit paroître : qu'en effet, on devoit commencer alors à renier Jésus-Christ présent dans l'Eucharistie, à prendre pour idolâtrie l'honneur de ses saints, à donner le nom d'Antechrist à son Eglise, et à le mériter plus que jamais par cet attentat ?

LXXXIII. Contradiction manifeste du ministre Jurieu sur le sujet de l'Antechrist de S. Paul.

Pour achever de faire voir que l'explication des protestans sur le passage de saint Paul est un amas de contradictions et de faussetés manifestes, je prie le lecteur de se souvenir que s'il y a dans le système protestant quelque chose de fondamental et de certain, c'est que l'Antechrist de saint Paul doit venir au temps de la chute de l'empire romain : c'est ce que M. Jurieu établit

autant qu'il peut au chapitre IV de ses *Préjugés*, où tout son but est de montrer qu'*il faut que l'empire romain soit aboli devant que l'Antechrist soit révélé; que l'Antechrist en doit occuper la place; que tout le monde convient que l'Antechrist devoit être manifesté incontinent après que l'empire romain seroit détruit* (1).

De là il conclut que, pour décider si l'Antechrist est venu, il ne s'agit plus que de savoir *si l'empire romain subsiste encore;* et comme plusieurs catholiques répondent qu'il subsiste en Allemagne, il soutient qu'il faut avoir perdu *toute pudeur*, pour mettre l'empire romain si loin de Rome : d'où il conclut (2) *que l'empire romain a cessé, quand Rome a cessé d'être la capitale des provinces, et que son empire* fut démembré aux environs du cinquième siècle.

Voilà parler nettement, et il n'y a rien de plus positif que la chute de cet empire déjà arrivée, et cette chute marquée comme le signe certain de l'Antechrist venu au monde.

Il ne parle pas moins positivement dans sa lettre XII, qui vient de paroître, du 15 février 1689. *L'antichristianisme*, dit-il (3), *ne devoit être révélé que quand l'empire romain temporel seroit anéanti, et cela après le milieu du cinquième siècle*, où il prétend que le papisme fut manifesté.

Il semble donc qu'il n'y a rien de plus constant; et pour le mieux assurer, le ministre se

(1) *Préj. I. p. ch.* IV. *p.* 81. — (2) *Ibid.* 82. — (3) *P.* 89, 90.

fortifie de l'autorité *de tous les anciens* (1), dans la présupposition qu'il fait toujours que les anciens sont d'accord à faire venir l'Antechrist, lorsque l'empire romain sera dissipé. Mais le systême est composé de tant de pièces mal assorties, qu'il n'y a pas moyen de les concilier, ni de marquer bien nettement ce qu'on veut donner pour certain; car après l'impression des *Préjugés*, en 1685, le ministre ne fut pas longtemps sans s'apercevoir que tout cela ne pouvoit cadrer avec le reste du systême; et un an après, dans l'Accomplissement des prophéties (2), il parle en ces termes de l'endroit des *Préjugés* qu'on vient de voir : *L'explication et l'application de saint Paul à l'empire du papisme a été faite là d'une manière assez exacte pour nous empêcher d'y retoucher, à l'exception de l'article dans lequel l'Apôtre a dit :* Vous savez ce qui le retient, et celui qui occupe, occupera. C'est-à-dire, que tout alloit bien, excepté l'endroit principal, puisque c'est celui-là qu'il va changer. *Tout le monde*, continue-t-il, A TOUJOURS CRU ET CROIT ENCORE *que par celui qui occupoit du temps de saint Paul, il faut entendre l'empire romain; et l'on a compris que l'Apôtre avoit intention de dire que l'empire antichrétien ne paroîtroit point au monde que l'empire romain ne fût aboli.* Voyons donc ce qu'il faudra croire enfin de *ce que tout le monde avoit cru et croyoit encore*, c'est-à-dire, de ce qu'avoient cru tous

(1) *Préj. I. p. ch.* IV. *p.* 89, 93. — (2) *Act. I. p. p.* 8.

les anciens et tous les modernes, par conséquent les protestans comme les autres, et lui-même avec eux tous, il n'y avoit pas plus d'un an, à l'endroit de ses *Préjugés* où il traitoit cette affaire. *Mais cela*, dit-il (1), *ne s'accorde pas avec les autres prophéties.* Ce qu'ayant décidé ainsi, il fait encore cette demande (2) : *Si cela est, que faut-il entendre par ces paroles de saint Paul*, celui qui occupe, etc.? *cela ne signifie pas jusqu'à ce que l'empire romain soit aboli, comme ont cru les anciens, et comme voudroient bien persuader les suppôts de l'antechrist d'aujourd'hui.* Ainsi ce qu'il nous propose, comme chose que tout le monde, et par conséquent les protestans comme les autres avoient cru et croyoient encore, est en même temps une invention *des suppôts de l'Antechrist*; et le sentiment de *ces suppôts de l'Antechrist* est le même que celui *des anciens*, dont on vient de voir qu'il fait tant valoir l'autorité.

On voit bien qu'il lui faut penser à tant de choses pour faire cadrer son systême et remédier aux inconvéniens qui s'élèvent de toutes parts, qu'à chaque moment il oublie ses propres pensées; et pour montrer en cet endroit ce qui l'incommode, c'est qu'il se trouve engagé à dire avec les autres protestans, que Daniel, saint Paul et saint Jean ne disent que la même chose, et que le pape est partout.

Dans ce dessein, Daniel est le premier à l'em-

(1) *Acc. I. p. p.* 83. — (2) *Ibid.* 91.

barrasser ; car des quatre monarchies que ce prophète a prédites , après lesquelles doit venir l'empire de Jésus-Christ, le ministre veut que la dernière soit celle des Romains , et par conséquent que l'empire de Jésus-Christ ne vienne qu'après celle-là, mais incontinent après : ce qu'il croit avoir bien prouvé par deux endroits de ce prophète, dont je ne veux pas disputer ici (1). Pour l'empire du Fils de Dieu, il ne faut pas croire qu'il ait commencé à sa naissance, ou à la prédication de son évangile; il ne commencera qu'avec ces mille ans pris à la lettre, que ce ministre est venu rétablir après Joseph Mède, et finira avec eux (2); d'où il conclut que, selon Daniel, l'empire Romain doit durer jusqu'au commencement de ce règne de mille ans, et par conséquent qu'il dure encore.

Mais où dure-t-il? dans le pape. La papauté est une partie de l'empire Romain que Daniel avoit vu, et saint Jean a vu aussi la même chose dans ses deux bêtes : le ministre le veut ainsi. Mais si cela est, il faut bien changer en effet tout ce qu'on disoit sur le passage de saint Paul : car s'il est vrai, selon cet apôtre, que l'Antechrist, qui est la papauté, ne doive venir qu'après que l'empire Romain, dont une partie est la papauté, sera tombé, il s'ensuit que l'Antechrist ne paroîtra qu'après que l'Antechrist aura disparu : ce qui seroit un nouveau mystère dans le système

(1) *Dan.* II. VII. — (2) *Jur. ibid. p.* 89. *et II. p. ch.* XIII. *et suiv. p.* 261.

protestant, à la vérité difficile à démêler, mais digne de tous les autres.

Pour y trouver quelque dénoûment, *celui qui tient*, dans saint Paul, n'est plus l'empire Romain : *tout le monde qui le croyoit et le croit encore, s'est trompé :* c'est seulement la sixième tête de la bête, c'est-à-dire, selon le systême, le sixième gouvernement de Rome, qui est celui des empereurs; et le sens de saint Paul est que quand *cette sixième tête cessera à Rome, alors le règne antichrétien se manifestera, et formera bientôt une septième tête qui sera celle des papes* (1).

C'est ainsi que le ministre se tire d'affaire dans l'accomplissement des prophéties. Mais pourquoi donc change-t-il encore dans sa lettre XII, en disant que le règne antichrétien et papistique ne devoit paroître, que *quand l'empire Romain temporel seroit anéanti?* Y a-t-il rien de plus détruit que ce qui est entièrement réduit au néant? Comment donc le ministre peut-il soutenir que l'empire *Romain temporel* est mis au néant, puisqu'il doit subsister jusqu'au prétendu règne de Jésus-Christ qui est encore à venir? C'est apparemment que Daniel aura vu un autre empire Romain que le temporel : il aura prédit que cet empire se spiritualiseroit à la fin dans les papes : mais dans quel endroit de sa prophétie a-t-il découvert ce nouveau mystère, et a-t-il montré autre chose dans ses quatre bêtes, que des empires purement temporels? Qu'on est à plaindre de n'aimer pas mieux garder le silence, que d'interpréter

(1) *Acc. p.* 92.

les prophètes avec des illusions semblables ?

LXXXIV. Pitoyables extrémités où s'engagent les protestans. Conclusion de ce discours.

Pour achever de les découvrir, je n'ai plus qu'une vérité à répéter ; c'est qu'il n'y a nul rapport entre les deux bêtes de saint Jean et le méchant de saint Paul : la première, parce que le méchant de saint Paul ne fait adorer que lui-même ; tout au contraire de la seconde bête de saint Jean, comme on a vu : la seconde, parce que le méchant de saint Paul doit venir à la fin des siècles, et les deux bêtes, mille ans auparavant : la troisième, qu'au temps de Gog et Magog, où se fera la dernière persécution, il n'est parlé en effet de la bête et du faux prophète, que comme de gens déjà plongés dans l'étang de feu (1) ; ce qui achève de démontrer qu'ils appartenoient à une autre persécution, et non pas à la dernière.

Que si ce n'est pas la dernière, ce n'est pas celle de l'Antechrist : premièrement, parce que l'Antechrist, qui par son nom même est le plus grand ennemi de Jésus-Christ, est celui que Satan réserve pour faire son dernier effort à la fin du monde, lorsqu'il sera déchaîné ; et secondement, que c'est aussi celui que Jésus-Christ se réserve pour le détruire par lui-même, et en faire le plus éclatant, comme le dernier exemple de sa justice ; ainsi que l'ont entendu tous les anciens, tous les modernes catholiques, et même jusqu'à nos jours tous les protestans.

De là il s'ensuit clairement que la bête de l'Apocalypse n'est pas l'Antechrist ; et que toutes

(1) *Sup. explic. du ch.* XX. ℣. 7, 9, *et à la fin. Avert. n.* 51, 55.

les applications qu'on en fait au pape sur la présupposition qu'il est l'Antechrist, portent à faux.

Que si l'on dit que sa cause n'en est pas meilleure, puisque toujours il seroit la bête qui ne vaut pas mieux : outre que nous avons exclu d'une si sainte puissance tous les caractères de la bête, ses blasphêmes, ses prostitutions, ses idolâtries, son nom même, sa courte durée, son prophète avec ses prodiges, ses têtes, ses cornes et tout le reste de son attirail : sans rentrer dans cette dispute, nous aurons déjà pour avoué que le rapport qu'on nous vante entre saint Paul et saint Jean sera devenu insoutenable ; de sorte que l'un des deux apôtres sera incontestablement mal allégué. Quand les protestans auront choisi l'endroit par où ils veulent commencer à reconnoître leur erreur, nous aviserons à l'autre.

Et si pour concilier de nouveau saint Paul et saint Jean, ils soutiennent que l'Antechrist et le méchant de saint Paul n'est pas le dernier persécuteur, en disant avec M. Jurieu que le jour de l'éclatante apparition de Jésus-Christ n'est pas aussi le dernier jour que les Thessaloniciens craignoient si fort ; contre la suite du texte et la doctrine constante, non-seulement de tous les saints Pères, mais encore de presque tous les protestans : les voilà avec ce ministre réduits à reconnoître deux apparitions éclatantes de Jésus-Christ ; l'une, pour commencer les mille ans, et l'autre pour le dernier jugement ; sans qu'il y ait de salut pour leur interprétation autre part que

dans l'opinion des millénaires, avec toutes les absurdités que nous y avons remarquées.

Il ne nous reste donc plus, après une Apocalypse si défigurée, un saint Paul si mal entendu, et tant de contes si mal digérés, que de prier Dieu pour nos frères qui s'y sont laissés tromper, et enfin de leur faire craindre que de toutes les prophéties dont on leur promet l'accomplissement en nos jours, il n'y en ait qu'une seule qui s'accomplisse malheureusement pour eux ; je veux dire la fin de celle de la seconde aux Thessaloniciens : *Parce qu'ils n'ont pas voulu ouvrir leurs cœurs à la vérité, qui les auroit sauvés, Dieu leur enverra un esprit d'erreur; en sorte que ne croyant pas à la vérité, et consentant à l'iniquité, ils soient justement condamnés* (1) ?

Au reste, *nous espérons de meilleures choses, encore que nous parlions ainsi* (2) ; et loin de croire que Dieu déploie sa juste vengeance, pour punir les irrévérences de nos frères envers le pape, envers l'Eglise catholique, et envers les saints qui en ont été la lumière, nous osons bien nous promettre de son immense miséricorde, non-seulement qu'il amollira les cœurs endurcis, mais encore que l'excès de l'égarement sera un moyen pour en revenir.

(1) *II. Thess.* II. 11, 12. — (2) *Heb.* VI. 9.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

DU TOME TROISIÈME.

EXPLICATION DE LA PROPHÉTIE D'ISAIE SUR L'ENFANTEMENT DE LA SAINTE VIERGE, ET DU PSAUME XXI.

EXPLICATION DU PSAUME XXI, SUR LA PASSION ET LE DÉLAISSEMENT DE N. S.

L'APOCALYPSE, AVEC UNE EXPLICATION.

L'APOCALYPSE.

PREMIÈRE PARTIE DE LA PROPHÉTIE.

LES AVERTISSEMENS.

SECONDE PARTIE.

LES PRÉDICTIONS.

TROISIÈME PARTIE DE LA PROPHÉTIE.

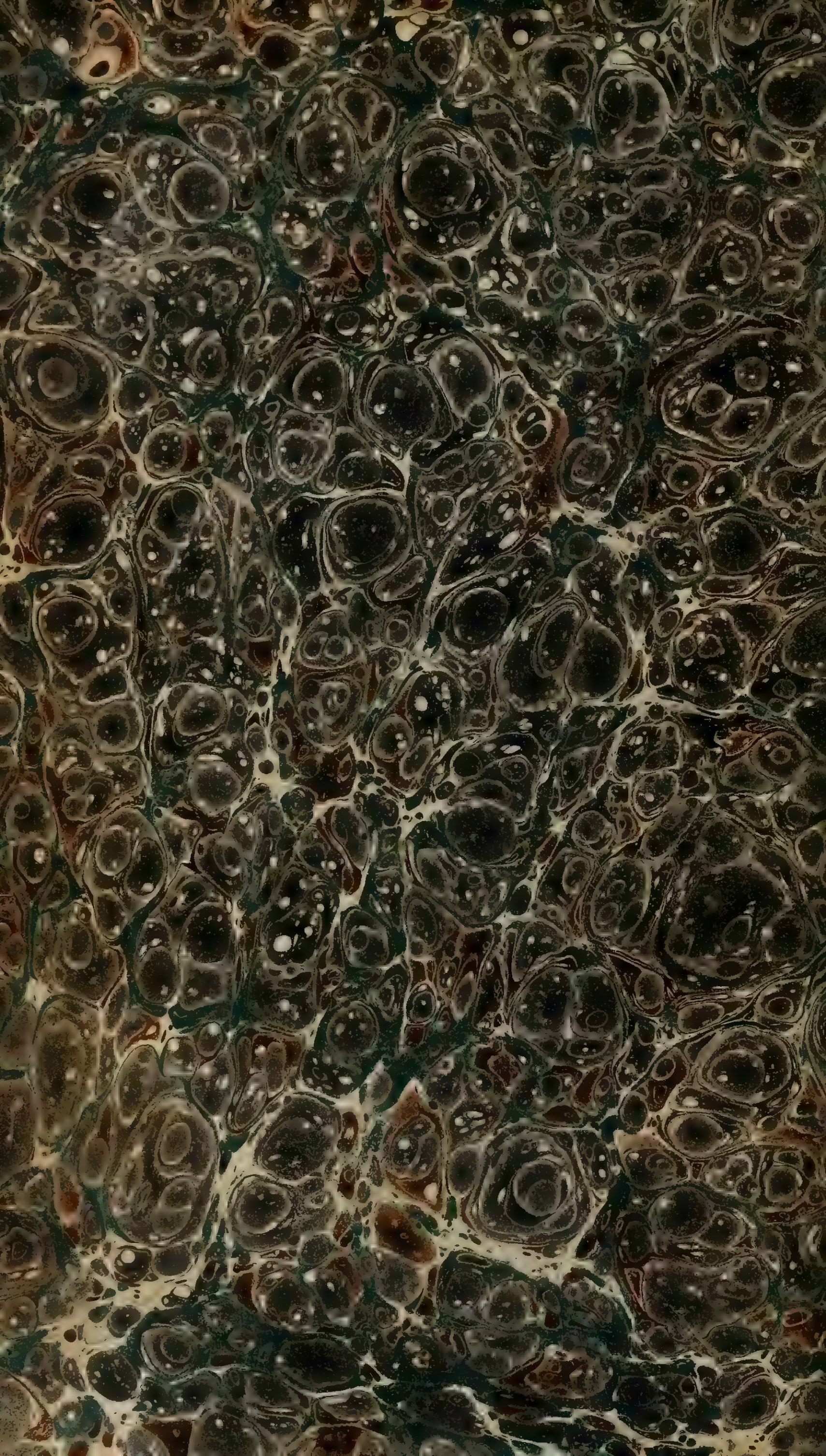
LES PROMESSES.

ABRÉGÉ DE L'APOCALYPSE.

AVERTISSEMENT AUX PROTESTANS

SUR LEUR PRÉTENDU ACCOMPLISSEMENT DES PROPHÉTIES.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.




a39003 010524915b

